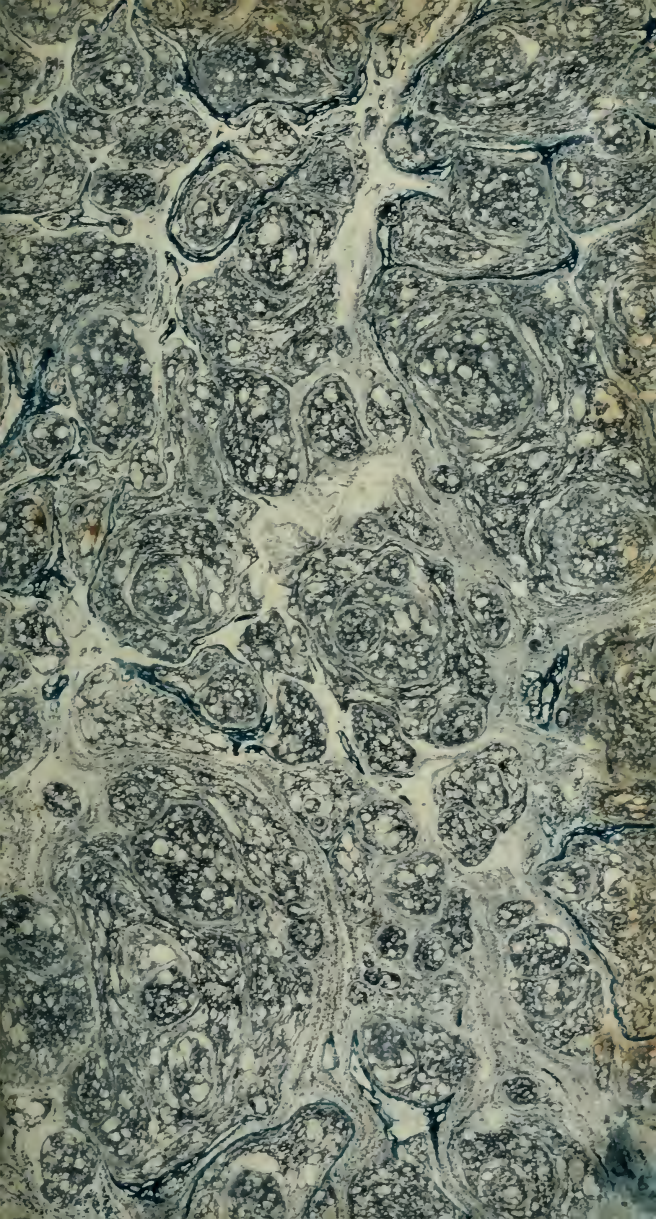
Eric Carrington Smith.



14.50

ÉRASTE,

OU

L'AMI DE LA JEUNESSE,

ABRÉGÉ

DE L'ABBÉ FILASSIER.

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Abrégé du Voyage d'Anacharsis, ou le Barthélemi de la Jeunesse, *Paris*, 1821, 2 vol. *in*-12, *ornés de deux cartes et de deux planches*.

Abrégé de l'Histoire du Bas-Empire, ou le Lebeau de la Jeunesse, *Paris*, 1821, 2 vol. *in*-12, *fig.*

Abrégé (nouvel) des Sciences ou *Encyclopédie des Enfans*, nouvelle édition, corrigée et considérablement augmentée par M. *Masselin*, ancien chef d'institution, et ornée de *trois cartes*, Mappemonde, Europe et France, et de *neuf planches en taille-douce*, contenant cent figures, 1820, gros vol. *in*-12.

Avis d'une Mère à son Fils, par Madame de Lambert, *Paris*, 1819, *in*-18.

Avis d'une Mère à sa Fille, *Paris*, 1819, *in*-18.

Beautés de l'Histoire Naturelle de Buffon, *ou* Leçons sur les Mœurs et l'Industrie des Animaux; par L. Cotte, correspondant de l'Institut de France, etc. *Seconde Edition*, *ornée de* 22 *planches*, contenant 174 *figures*, *Paris*, 1819, 2 vol. *in*-12.

Beautés de l'Histoire des Voyages *ou* le Laharpe de la Jeunesse, contenant les Relations des Voyages les plus intéressans, et des Notices sur les mœurs, la religion, les usages des principaux Peuples de la terre, rédigées d'après Laharpe, Humbold, Peron, Macartney, Barrow, Levaillant, la Peyrouse, etc. *Paris*, 1820, 2 vol. *in*-12, *ornés de* 12 *planches*.

Grammaire Générale, ou Exposition raisonnée des Eléments nécessaires du Langage, pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues; par *Beauzée*. Nouvelle Edition, revue et corrigée avec soin, *Paris*, 1819, 1 vol. *in*-8°, papier fin.

ÉRASTE,

OU

L'AMI DE LA JEUNESSE,

ABRÉGÉ
DE L'ABBÉ FILASSIER,

PAR

M. J. G. MASSELIN,

ANCIEN CHEF D'INSTITUTION ;

ENTRETIENS FAMILIERS, dans lesquels on donne aux Jeunes Gens de l'un et de l'autre sexe, des notions claires et précises sur la plupart des connaissances humaines ;

ORNÉS DE CINQ CARTES GÉOGRAPHIQUES, ET DE SEPT PLANCHES REPRÉSENTANT SOIXANTE-QUATORZE SUJETS.

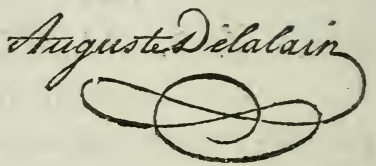
Gratum est quòd Patriæ Civem Populoque dedisti,
Si facis ut Patriæ sit idoneus.

JUVENAL, *Sat.* 14.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE DELALAIN,
Libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques, n° 5.

1821.

Toutes mes Editions sont revêtues de ma griffe.



PRÉFACE.

JALOUX d'offrir aux Jeunes Gens des deux sexes un Livre qui, réunissant à la fois le *nécessaire*, l'*utile* et l'*agréable*, fût cependant pour tous d'une acquisition facile, nous avons jugé à propos de réduire en un seul volume in-12, les deux tomes, in-8° dont se compose l'*Éraste* de l'abbé Filassier. Malgré l'espèce de défaveur attachée aux abrégés, nous avons cru que, resserré dans des bornes plus étroites, cet ouvrage estimable renfermerait encore avec assez d'étendue les élémens de ces sciences, dont l'objet immédiat est de former le cœur, de cultiver l'esprit, d'exercer le jugement, d'embellir l'imagination, d'orner la mémoire, d'enrichir enfin toutes les facultés de l'âme, pour que le Public ne lui refusât pas l'approbation qu'il a toujours accordée à l'original.

Les retranchemens que nous nous sommes permis, tombent principalement sur les en-

droits diffus, ou trop au-dessus de la portée ordinaire des Jeunes Gens, auxquels l'auteur adresse ses doctes leçons. Nous avons aussi élagué la plupart des notes qui se trouvent à la fin de plusieurs Entretiens, persuadés que nous pouvions le faire sans nuire à l'ensemble de l'ouvrage, dont le but est de présenter une suite de Tableaux, qu'elles interrompent souvent d'une manière désagréable. Cependant, nous sommes tellement éloignés d'en contester le mérite, que nous nous serions même efforcés d'en conserver un plus grand nombre, si, d'un autre côté, nous n'eussions craint de tomber dans la sécheresse, un des défauts qui contribuent le plus à faire rejeter ces sortes de livres.

Guidé par un motif bien digne d'éloges, l'abbé Filassier a consacré quelques-uns de ses Entretiens à l'explication de la doctrine évangélique contenue dans le symbole des apôtres, au développement des vertus chrétiennes et morales, des péchés qui leur sont contraires, et des deux moyens que le Tout-Puissant nous offre pour sanctifier les unes et pour expier les autres : les sacremens et la prière ; ce qui lui donne occasion de disserter longuement sur les com-

mandemens de Dieu et de l'Eglise ; mais ces matières se trouvant renfermées dans le Catéchisme que l'on a coutume de mettre entre les mains des enfans, et faisant le sujet principal des instructions religieuses qui leur sont données, surtout à l'époque de leur première communion, nous aimons à croire qu'on ne nous reprochera pas de les avoir omises, puisque, par ce moyen, il nous a été facile de reproduire, dans notre *Abrégé*, tout ce que les Entretiens d'Eraste offrent d'ailleurs de plus important et de plus essentiel.

En effet, conformément au plan de l'auteur, après avoir montré à nos Élèves les avantages de la bonne éducation et la nécessité de s'instruire, nous formons leur raison naissante par les préceptes de la Logique. Nous les appliquons ensuite à l'étude de la Religion, étude indispensable à l'homme, et toutefois la première qu'il néglige. Nous leur faisons contempler la nature et les perfections suprêmes du Maître de l'Univers ; nous leur prouvons la divinité des Livres saints, sources pures de notre croyance ; nous leur rappelons la félicité de l'homme innocent, et les malheurs qui furent les

suites de sa prévarication, ce qui amène naturellement un Tableau historique de la Religion, depuis le péché de notre premier père jusqu'à la venue du Messie; nous leur exposons ensuite les principales actions de cet adorable Libérateur, et nous terminons cette première partie par un Tableau historique du Christianisme, depuis la descente du Saint-Esprit jusqu'à nos jours, ce qui complette tout ce qui a rapport à la Religion.

Dans la seconde partie, nous traitons premièrement de la Mythologie en général; puis nous racontons en détail les actions des différentes divinités païennes, que nous avons soin de représenter sous les symboles qui les caractérisent, afin d'accoutumer les Jeunes Gens à saisir du premier coup-d'œil les sujets exécutés d'après la Fable.

La connaissance de la Nature nous occupe ensuite : la Physique générale et particulière; les divisions et l'usage de la Sphère céleste, le cours des astres et les phénomènes qui en résultent; l'Histoire Naturelle; la Description Géographique du monde dans toutes ses parties, et particulièrement de la France, telle qu'elle est aujourd'hui, d'a-

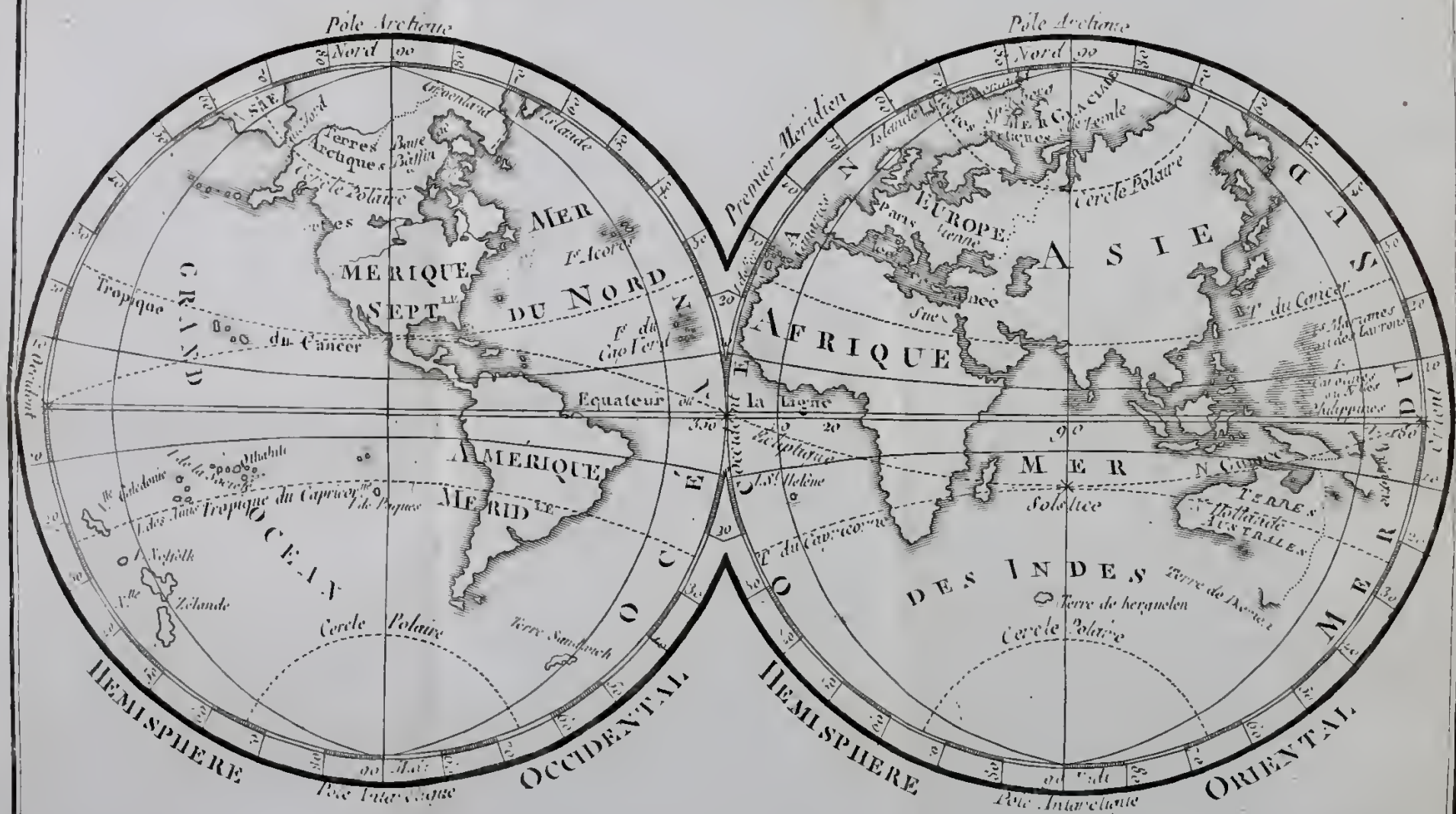
près les derniers traités. Toutes ces notions, aussi utiles qu'agréables, sont suivies d'un Tableau général de l'Histoire de ce Royaume, dans lequel on remarquera les diverses révolutions de notre antique Monarchie, depuis sa fondation jusqu'à la seconde rentrée de Louis XVIII sur le trône de ses pères. Voilà sans doute bien de la matière pour un seul volume ; néanmoins l'attention que nous avons prise de ne rien dire d'inutile, nous a mis à même d'approfondir suffisamment chacun de ces artiles.

Un pareil ouvrage nous ayant paru nécessiter des cartes et des gravures qui rendissent plus sensibles certaines explications, toujours difficiles sans ce secours, nous n'avons pas craint de les multiplier, et nous croyons avoir, sous ce rapport, ajouté à son mérite, par le choix des sujets et leur bonne exécution.

Quoique ce livre soit particulièrement destiné à la Jeunesse, nous ne devons pas oublier de dire qu'il peut être fort utile à toutes les personnes qui, n'ayant point eu le loisir de cultiver les lettres, ne sont pourtant pas dispensées de connaître une foule d'objets dont elles entendent parler

tous les jours, et qu'il est honteux d'ignorer. Eraste, à cet égard, sera pour ces personnes un maître, ou plutôt un ami, qui ne pourra manquer de leur plaire par ses leçons naïves, mais dépouillées de ce jargon puéril, que l'on trouve dans la plupart des Livres d'éducation.

MAPPEMONDE.


Pôle Arctique
Nord
Premier Méridien
Terres Arctiques
Baie Baffin
Cercle Polaire
MER
MERIQUE
SEPT.
DU NORD
Tropique
du Cancer
Equateur
AMERIQUE
MERID.
OCEAN
Cercle Polaire
Terre Sandwich
HEMISPHERE
OCCIDENTAL
Pôle Antarctique
EUROPE
ASIE
AFRIQUE
la Ligne
MER
Solstice
DES INDES
Cercle Polaire
HEMISPHERE
ORIENTAL
Pôle Antarctique

ABRÉGÉ D'ÉRASTE,

OU

L'AMI DE LA JEUNESSE.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'Homme, considéré par rapport à la Religion et à la Morale.

PREMIER ENTRETIEN.

Avantages de l'Education; nécessité de s'instruire.

ERASTE, EUGÈNE, EUDOXIE *sœur* d'EUGÈNE.

ERASTE. Oui, mes chers enfans, la jeunesse est le seul temps d'apprendre. Dès qu'une fois on est entré dans le monde, on s'occupe tout entier de l'état qu'on embrasse; on épie les moyens d'augmenter, de soutenir ou de relever sa fortune, et l'on est alors forcé de renoncer à ces sublimes connaissances, dont l'objet est d'éclairer l'homme dans ce séjour de ténèbres et d'erreurs. Hélas! combien ne voit-on pas d'infortunés qui ne sont malheureux que pour n'avoir pas mieux employé les premières années de leur vie!

EUGÈNE. Nous bénissons le ciel de ce que notre carrière est si peu avancée: sous vos auspices, nous en consacrerons tous les instans à l'étude, et, nous aimons à le croire, vous vous applaudirez de la docilité de vos élèves.

Eudoxie. Vous avez l'art de persuader ; il n'y a qu'un instant, je redoutais vos instructions ; je me figurais qu'elles seraient trop austères ; mais vous en montrez l'utilité avec tant de douceur, que je brûle de les entendre.

Er. Je vais vous satisfaire, ma chère Eudoxie, et, pour fortifier de plus en plus un empressement si légitime, examinons, avant tout, quels sont les avantages de la bonne éducation, et sur quelles raisons est fondée la nécessité de s'instruire.

La bonne éducation est la source de la vertu et de l'honneur : sans elle, tous les présens de la fortune, tous les dons de la nature deviennent inutiles ou dangereux ; c'est elle qui apprend aux hommes à remplir dignement les diverses fonctions auxquelles ils sont appelés dans le monde ; elle forme les pères et les mères de familles, les rois, les magistrats, les ministres, les guerriers, les prêtres du Seigneur ; en un mot, c'est le plus précieux héritage, c'est le seul bien durable que les parens puissent laisser à leurs enfans.

Eug. Voilà, Monsieur, ce que nous nous étions déjà dit bien souvent, ma sœur et moi, et ce qui nous a fait prendre la ferme résolution de nous instruire. Ainsi nous nous sommes proposés deux objets, en vous suppliant de nous admettre au nombre de vos disciples ; nous avons voulu devenir gens de bien, et propres à rendre tels ceux avec qui nous serons obligés de vivre.

Eud. Il y a cependant une chose sur laquelle je ne suis pas d'accord avec mon frère : il prétend qu'il faut prendre autant de soin de l'éducation des filles que de celle des garçons ; en vain je lui ai représenté qu'il suffisait aux femmes de connaître les principaux devoirs de la religion, de savoir coudre et faire quelques autres petits ouvrages, d'apprendre à chanter avec grâce, à danser avec noblesse, à s'habiller à la mode, à se présenter avec

décence, à parler poliment ; il soutient que tout cela n'est rien ou très-peu de chose ; et, sans songer à la faiblesse de notre sexe, il ose avancer que nous sommes capables d'études bien plus sérieuses.

Er. Ma chère amie, votre âme est-elle d'une autre espèce que celle des hommes ? N'avez-vous pas aussi-bien qu'eux une raison à conduire, une volonté à diriger, des passions à combattre ? et vous est-il plus aisé qu'à nous de satisfaire à tous ces devoirs, sans rien apprendre ?

Votre sexe est faible ! la nature lui a-t-elle donc imposé des obligations qu'il ne puisse remplir ? Et quelles obligations encore ? Elles sont le fondement de la vie humaine. Ce sont les femmes qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tous les détails domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain. Ainsi leurs occupations ne sont guère moins importantes ni moins pénibles que celles des hommes, puisqu'elles ont une famille à gouverner, un mari à rendre heureux, des enfans à bien élever. Oui, ma chère Eudoxie, j'ose l'assurer, la mauvaise éducation des femmes n'est pas funeste à elles seules: elle a pour la société des suites beaucoup plus terribles que celle des hommes. En effet, pourquoi la plupart de ces derniers sont-ils vicieux et méchans ? c'est que leurs mères n'ont pas rectifié en eux, dès leur tendre jeunesse, le redoutable penchant qui les porte au mal ; c'est que souvent même elles l'ont rendu plus glissant et plus rapide par une tendresse désordonnée ; ou bien, c'est que, dans un âge plus avancé, d'autres femmes, sans honneur et sans principes, ont abusé, pour les pervertir, des attraits séducteurs qu'elles avaient reçus de la nature.

Eud. Je cède à vos raisons, et je vois que les instructions que vous avez résolu de donner à mon frère, intéressent également les personnes de mon

sexe. Ainsi permettez-moi d'être son émule, et de fournir sous vos yeux la même carrière.

Er. Pour vous faire comprendre combien votre résolution est sage, ma chère enfant, considérez avec moi quel besoin nous avons d'apprendre, et quelles lumières, quelles consolations, quels charmes inexprimables nous puisons dans l'étude et dans l'instruction.

L'étude supplée à la stérilité de l'esprit, et lui fait tirer d'ailleurs ce qui lui manque. Elle étend ses connaissances et ses lumières, porte plus loin ses vues, multiplie ses idées, les rend plus variées, plus distinctes, plus vives; elle dissipe nos préventions et corrige nos préjugés; elle fait acquérir l'heureuse habitude du travail, elle en adoucit la peine; elle arrête et fixe la légèreté de l'esprit; elle éloigne de l'oisiveté, du jeu et de la débauche. Elle nous apprend que le véritable bonheur de l'homme est inséparable de la vertu; qu'il n'y a rien d'estimable que la droiture et l'équité; rien de consolant que le témoignage d'une conscience pure; rien de doux que l'approbation des gens de bien; rien de honteux que le vice. Par de grandes leçons, elle nous accoutume à n'estimer, n'admirer que la véritable sagesse, qui consiste moins à bien dire qu'à bien faire; à fouler aux pieds les préjugés populaires, à juger sainement des hommes et des objets de leurs passions, non sur des dehors trompeurs, mais sur ce qu'ils ont de réel et de solide.

Eud. Ce que vous nous dites de l'étude, surpasse de beaucoup l'idée que je m'en étais formée.

Er. Ce n'est point tout: envisageons-la maintenant sous le rapport qu'elle a avec la religion, vous connaîtrez encore mieux combien elle est indispensable.

A proprement parler, nous n'avons ici bas qu'une seule affaire, qui est celle de notre salut; toutes les

autres lui sont subordonnées et doivent nous y conduire. Ainsi l'étude de la religion est notre première et notre principale étude. Mais qu'est-ce qu'étudier la religion ? c'est ce qu'il est important de définir.

Etudier la religion, c'est travailler, par tous les moyens possibles, à faire chaque jour de nouveaux progrès dans la connaissance de Dieu, de ses perfections suprêmes, des œuvres de sa puissance, de son adorable sagesse, de sa justice et de sa miséricorde infinie ; étudier la religion, c'est contempler avec un saint respect les impénétrables mystères du Sauveur, méditer sa doctrine, suivre ses exemples, se remplir des vrais principes de la morale évangélique, des règles de l'Eglise, et de tout ce qui peut contribuer à former une piété sincère et durable : enfin, étudier la religion, c'est recueillir tous les rayons de lumière qui peuvent diriger nos pas timides et chancelans dans l'obscurité de la vie présente, jusqu'à ce que le grand jour de l'éternité commence à luire.

Hâtez-vous donc, mes chers enfans : vous n'avez encore sur cette matière importante que des idées très-imparfaites ; mais, avec le temps et l'application, et surtout avec la grâce du Seigneur, vous prendrez dans ces faibles entretiens des notions capables de vous diriger dans une étude plus étendue : donnez-y surtout une attention sérieuse ; car la vérité ne prend jamais racine dans une âme frivole.

Quand une fois nous aurons formé notre cœur par la connaissance de la religion et de la morale, nous nous entretiendrons de la physique, de l'histoire naturelle, de la géographie, et de plusieurs autres sciences qu'il n'est pas nécessaire de vous indiquer actuellement, et nous finirons par prendre une idée de l'histoire de France, afin de n'être pas comme des étrangers dans notre propre patrie.

Vous voyez, mes chers amis, que je vous propose des objets bien dignes de vous attacher; mais ils exigent de vous un peu de constance. Si, malgré mes efforts, je ne parvenais pas à écarter les difficultés qui pourraient vous rendre cette carrière trop pénible, proposez-moi les vôtres, je tâcherai d'y répondre; et plus vous me ferez de questions, plus vous me ferez plaisir.

Eug. Nous n'abuserons pas de cette liberté, respectable Eraste; nous sommes venus ici pour apprendre, et non pour vous interroger.

Eud. Pour moi, mon attention vous prouvera combien je suis jalouse de m'instruire. Seulement dites-moi, Monsieur, si les sciences dont vous avez dessein de nous parler sont nécessaires à tout le monde.

Er. Sans doute, ma chère amie; car leur objet est de donner à l'homme une idée nette et précise de tout ce qu'il lui importe de connaître, soit pour se sanctifier sur la terre, soit pour former son cœur aux vertus civiles et morales, soit pour acquérir de bonne heure l'usage du monde, usage qui n'est souvent le fruit que d'une longue et dangereuse expérience; soit enfin pour vivre heureux et estimé parmi ses semblables. Celles qui ne se proposent point ces objets de première nécessité, se proposent du moins d'exercer l'esprit, d'embellir l'imagination, d'orner la mémoire. Ainsi elles conviennent également aux jeunes gens de toutes les conditions, aux pauvres comme aux riches.

En voilà, ce me semble, assez, mes chers amis, pour animer votre zèle, et pour piquer votre émulation. Vous voyez la nécessité du travail, vous en voyez aussi l'agrément: plus tard, vous en recueillerez les avantages.

IIe ENTRETIEN.

Sur la Logique, ou principes propres à former la raison, avant de s'appliquer à l'étude de la religion et de la morale.

EUGÈNE. Qu'est-ce que la logique, s'il vous plaît?

ERASTE. C'est un art, ou, ce qui est la même chose, une collection de préceptes propres à diriger l'esprit dans la recherche de la vérité. Ainsi l'objet de la logique est de former la raison, d'écarter les nuages qui obscurcissent la lumière, de l'accoutumer à remonter aux principes, pour en tirer de plus justes conséquences, et à juger de tout avec exactitude.

Il faut remarquer trois opérations principales de l'esprit dans la recherche de la vérité qui constitue l'art dont nous parlons : l'*idée*, le *jugement*, et le *raisonnement*.

Ce sont ces trois opérations de l'esprit que la logique se propose de régler dans les trois premières parties ; et dans la quatrième, qu'on appelle méthode, elle a pour objet d'accoutumer l'esprit à disposer les diverses idées, les divers jugemens, et les divers raisonnemens qu'il a formés sur un même sujet, dans un ordre propre à le faire bien connaître.

1°. *De l'Idée.*

L'*idée* est la perception d'un objet. Lorsque l'esprit n'est occupé qu'à percevoir, et qu'il ne donne encore aucun attribut à ce qu'il perçoit, on dit qu'il a une idée. C'est ainsi que j'ai l'idée d'une fleur, sans en porter aucun jugement.

Dans l'idée, il faut distinguer l'objet aperçu par l'esprit, et le sentiment que nous en avons.

L'objet aperçu s'appelle plus particulièrement *idée*, mot qui signifie image ou représentation, et le sentiment que nous avons de l'objet aperçu se nomme *perception*, c'est-à-dire, connaissance pure et simple d'un objet.

Il y a deux sortes d'objets : les objets sensibles que notre âme ne connaît que par le moyen des sens, et les objets intellectuels, qui ne peuvent affecter les sens, et dont, par conséquent, notre imagination ne peut se former aucune image. Telles sont les idées de Dieu, de la justice, etc. L'affection que l'âme éprouve à l'occasion de l'objet qui agit sur un des cinq sens dont la nature nous a doués, savoir : la *vue*, l'*ouïe*, l'*odorat*, le *goût* et le *tact*, s'appelle *sensation*. L'acte par lequel on connaît les objets intellectuels, se nomme *idée intellectuelle*, parce qu'elle ne peut être aperçue que par l'*intellect*, qui est cette faculté par laquelle l'âme connaît.

Mais toutes ces dénominations que l'on donne aux diverses manières dont notre âme aperçoit les objets, ne doivent pas vous embarrasser, parce que, dans le langage ordinaire, *pensée*, *idée*, *sensation*, *perception*, sont des termes synonymes, c'est-à-dire, qui ont la même signification, et qui, par conséquent, s'emploient indifféremment l'un pour l'autre.

Eud. N'y a-t-il pas plusieurs sortes d'idées ?

Er. Les philosophes qui ont réfléchi sur l'origine des idées, en ont distingué de trois sortes : les unes, qu'ils supposent que Dieu imprime, en quelque façon, dans notre âme en la créant, ils les appellent les idées *innées ;* les autres, que Dieu produit dans notre âme à l'occasion des impressions que font les objets externes sur nos sens, ils les nomment *idées adventices :* enfin, celles que l'esprit acquiert en combinant, en réunissant diverses idées, ont été désignées par le nom d'*idées*

factices. Cette dernière espèce d'idées ne doit pas nous arrêter ; on sait assez que l'âme peut se former des images des choses qui n'existent pas dans la nature, et qui ne sont que possibles ; telles sont, par exemple, les images par lesquelles elle se figure une montagne d'or, un bœuf ailé, etc.: quant aux idées innées et aux idées adventices, elles méritent quelques réflexions.

Ceux qui soutiennent la réalité des idées innées, fondent leurs raisonnemens sur deux principes : 1°. ils prétendent qu'il est essentiel à l'âme de toujours penser, même dès l'instant de sa création, et qu'elle ne peut point exister sans cette propriété ; 2°. ils avancent que tous les hommes n'auraient jamais pu s'accorder sur certaines vérités fondamentales, telles que celle-ci : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse*, si les idées de ces vérités n'eussent point été gravées, pour ainsi dire, dans l'âme de tous les hommes, au moment où elle reçut l'existence.

Ceux qui défendent l'opinion contraire, attaquent ces deux principes, et les raisons qu'ils allèguent, paraissent convainquantes. D'abord, disent-ils, si les idées innées étaient réelles, comme on le prétend, ne seraient-elles pas les premières à se manifester dans les enfans? or l'expérience prouve tous les jours que les premières idées dont les enfans donnent des marques, sont occasionées dans leur âme par des objets sensibles ; secondement, aucun homme a-t-il jamais éprouvé qu'il eût des idées qui l'occupassent sans cesse? Plusieurs, au contraire, ne pourraient-ils pas assurer qu'ils se sont surpris plus d'une fois dans des momens où ils ne songeaient à rien? Quant au principe allégué : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse*, est-il un enfant à qui il ne semble nouveau, inconnu, lorsqu'on le lui présente pour

la première fois? Qu'on l'abandonne à son penchant naturel, il sera plus porté à nuire à son semblable qu'à le traiter comme un autre lui-même; et il ne résiste à cette pente qu'après que la réflexion, et plus souvent le châtiment, lui en a fait apercevoir le danger. Cependant si ce principe était inné, l'enfant ne le mettrait-il pas en pratique, puisque son âme s'en occuperait sans cesse? Voilà ce que la raison aperçoit. Mais que nous découvre la foi? Elle nous apprend que la loi naturelle a été donnée par Dieu lui-même au premier homme; il n'est donc pas étonnant que tous ses descendans en aient connu les préceptes.

Après avoir pesé les argumens des uns et des autres, vous concevrez facilement, mes chers amis, comme je l'ai déjà dit, que l'opinion la plus vraisemblable est celle de ceux qui nient l'existence des idées innées. Néanmoins, cette question est très-fameuse dans les écoles de philosophie : les disciples d'un homme célèbre, appelé *Descartes*, la défendent avec chaleur; et probablement ils s'accorderaient avec leurs adversaires, s'ils voulaient se donner la peine de s'entendre. Mais non, les uns et les autres confondent la faculté de penser avec la pensée elle-même, et les disputes sont éternelles.

Eug. Est-ce que la faculté de penser et la pensée ne sont pas une même chose?

Er. Non, mon cher enfant : la faculté de penser est le pouvoir, la facilité qu'a notre âme de connaître les objets; et la pensée est l'acte de cette faculté, c'est-à-dire, la connaissance même d'un objet. Or notre âme reçoit cette faculté de penser dès l'instant de sa création, comme elle reçoit la volonté, la mémoire et tous ses autres attributs; mais il ne s'ensuit pas qu'elle en fasse dès lors usage.

Eud. Si l'on n'admet pas le système des idées innées, il faudra donc dire que toutes nos idées sont adventices?

Er. Sans doute, ma chère amie, pourvu que nous reconnaissions que nous acquérons les unes par le moyen des sensations, et les autres par celui de la réflexion; car les idées que nous avons des choses, ne viennent dans notre âme que par ces deux voies. Les objets extérieurs qui frappent nos sens, sont l'occasion des idées que nous avons; et la réflexion faite sur ces idées des choses sensibles, est l'occasion des idées intellectuelles : voilà tout le mystère.

2°. *Du Jugement.*

Nous comparons nos idées pour en découvrir les rapports qui sont de convenance ou de disconvenance; et l'acte par lequel nous prononçons que ces idées conviennent ou ne conviennent pas entre elles, nous l'appelons *jugement.*

Ainsi, le jugement est un acte de l'esprit, par lequel nous affirmons ou nous nions une chose d'une autre.

Affirmer, c'est réunir des idées et dire qu'elles ont du rapport l'une avec l'autre. Quand on dit, par exemple, *Dieu est tout-puissant*, on réunit l'idée de Dieu avec celle de la toute-puissance, et l'on affirme que ces deux idées, étant compatibles, peuvent rester unies.

Nier, c'est séparer deux idées, et dire qu'elles ne sont pas compatibles l'une avec l'autre. Par exemple, quand on dit : *l'homme n'est pas éternel*, on sépare l'idée de l'homme et celle de l'éternité; on nie que l'une puisse appartenir à l'autre.

Un jugement *certain* est celui de la vérité duquel l'âme est assurée; tel est celui-ci : *le tout est plus grand que sa partie.*

Le jugement *incertain* est celui de la vérité du-

quel on n'est pas assuré; tel est celui-ci : *il y a des habitans dans la lune*.

Les *motifs* du jugement sont les raisons pour lesquelles nous le portons.

La *certitude* est un ferme attachement de notre âme à quelque vérité dont elle reconnaît clairement l'existence, et une persuasion intime qu'elle ne se trompe point en admettant cette vérité.

Il y a trois espèces de certitudes : 1°. la *certitude métaphysique*, c'est-à-dire, celle qui est fondée sur la nature même et sur l'essence des choses; de manière qu'il n'est pas possible, dans aucune supposition, qu'elle nous trompe. Telle est la certitude de cette vérité : *l'homme est un animal raisonnable;* 2.° la *certitude physique*, c'est-à-dire, celle qui est fondée sur les lois ordinaires de la nature, et sur le rapport constant et uniforme de nos sens. C'est ainsi que nous sommes certains que demain le soleil paraîtra sur l'horizon, quoique Dieu puisse empêcher, par miracle, que cela n'arrive; c'est ainsi que nous sommes certains que nous avons un corps; 3.° la *certitude morale*, c'est-à-dire, celle qui est fondée sur la façon ordinaire d'agir des hommes : c'est ainsi que je suis sûr qu'un avare, à qui l'on offrira un don de cent mille écus, ne le refusera pas, quoique absolument parlant, cela puisse arriver.

Eug. J'ai ouï dire que pour bien juger, il fallait commencer par douter; voudriez-vous m'apprendre ce que c'est que le doute?

Er. Le doute est un acte par lequel l'âme suspend son jugement, parce qu'elle n'a pas de motif pour se déterminer, et qu'elle craint de se tromper.

Il y a deux sortes de doutes; l'un effectif ou réel, et l'autre méthodique; c'est-à-dire, dont on se sert pour mettre plus d'ordre et de certitude dans ses connaissances.

Le doute effectif ne peut s'entendre que sur ce

que nous ne pouvons pas absolument connaître ; par exemple, quand je doute s'il y a des habitans dans la lune, ce doute est effectif et réel.

Le doute méthodique peut être utilement employé dans l'étude ou dans la recherche des choses dont la vérité ne se montre pas du premier coup d'œil. Si l'on juge de ces choses sans les examiner, et si l'on prononce à leur égard avec témérité et sans réflexion, on court risque de se tromper. Mais on ne doit pas se fixer dans ce doute, ni l'appliquer au tout; car il est des vérités si palpables, qu'il faudrait être insensé pour vouloir les soumettre au plus léger examen. Telle est celle-ci, par exemple : *celui qui pense existe;* ou cette autre : *le tout est plus grand que sa partie.*

Le jugement exprimé par des paroles s'appelle *proposition.* Dans toute proposition il faut remarquer deux choses : le *sujet* et l'*attribut.* Le sujet est la chose de laquelle on assure ou l'on nie une autre chose : l'attribut est la chose que l'on assure ou que l'on nie du sujet. Dans cette proposition, par exemple, *Dieu est bon*, *Dieu* est le sujet, parce que c'est de Dieu que l'on assure qu'il est bon; *bon* est l'attribut, parce que c'est la chose que l'on attribue à Dieu.

3°. *Du Raisonnement.*

Le raisonnement est une opération par laquelle notre âme infère un jugement d'un autre jugement; c'est ainsi qu'après avoir établi qu'il existe un Dieu, notre âme conclut qu'il faut l'honorer.

Quand le raisonnement est exprimé par la parole, on l'appelle *argumentation.* L'argumentation est l'art de trouver une chose cachée par le moyen d'une chose connue. Les règles de l'argumentation peuvent toutes se rapporter au *syllogisme.*

Le syllogisme est un raisonnement renfermé dans trois propositions, dont les deux premières

se nomment les *prémisses*, et la dernière s'appelle *conclusion*. En voici un exemple.

Toute science est estimable ;
Mais la logique est une science :
Donc la logique est estimable.

La première de ces trois propositions est appelée *majeure*, la seconde se nomme *mineure*, et la troisième *conséquence*.

Il faut observer que dans ces trois propositions, il n'y a que trois termes ou trois idées : *science*, *estimable*, *logique*, dont chacun est répété deux fois. Le premier de ces mots, *science*, qui se trouve dans la majeure, est appelé *terme moyen*, parce qu'il sert à comparer les deux autres entre eux, et que c'est par son moyen qu'on découvre la convenance ou la disconvenance de deux idées que l'on compare. Le second, *estimable*, qui se voit aussi dans la majeure, est appelé le *grand terme* ou le *grand extrême*, ainsi nommé, parce qu'il a plus d'étendue dans sa signification, que le sujet ou le petit terme. Enfin le troisième, *logique*, est appelé *petit terme* ou *petit extrême*; on le nomme ainsi parce que sa signification est restreinte à une seule idée.

Le *grand terme* ou le *grand extrême* se trouve toujours dans la majeure, jamais dans la mineure, et il est l'attribut de la conséquence. Le *petit terme* ou le *petit extrême* ne se voit jamais dans la majeure, se trouve toujours dans la mineure, et il est le sujet de la conséquence. Enfin le *moyen terme*, ou celui qui sert à comparer, se trouve toujours dans la majeure pour comparer le grand extrême, et dans la mineure pour comparer le petit extrême; mais jamais on ne le voit dans la conséquence.

Ces mots sont nouveaux pour vous, j'en conviens; mais chaque science, chaque art a son lan-

gage : pourquoi ferait-on un procès à la logique d'avoir aussi le sien ?

Il y a deux sortes de syllogismes : l'*affirmatif* et le *négatif*.

Le syllogisme affirmatif est celui où l'on réunit dans la conséquence le grand et le petit extrême, parce qu'on a trouvé qu'ils s'accordent avec le moyen terme. Ainsi tout l'art du syllogisme affirmatif porte sur ce principe incontestable : *Deux choses égales à une troisième, sont égales entre elles*. Par exemple, si deux bâtons sont égaux à un troisième bâton, ces deux bâtons seront égaux entre eux. Le syllogisme rapporté plus haut est affirmatif.

Le syllogisme négatif est celui où l'on désunit dans la conséquence le grand et le petit extrême, parce qu'on a remarqué qu'ils ne s'accordaient pas avec le moyen terme; ainsi le syllogisme négatif est fondé sur cette règle évidente : *si de deux choses, la première est égale à une troisième, à laquelle la seconde ne soit pas égale, la première et la seconde ne sont pas égales entre elles*. Voici un exemple du syllogisme négatif.

Tout bon sujet est fidèle à son prince.
Mais le rebelle n'est pas fidèle à son prince ;
Donc le rebelle n'est pas un bon sujet.

Fidèle à son prince, bon sujet, rebelle; ce sont là les trois termes de ce syllogisme. Le premier est le terme moyen, le second est le grand terme, et le troisième le petit terme. Vous voyez, mes chers amis, que j'ai affirmé dans la majeure, que tout bon sujet est fidèle à son prince, parce que j'ai trouvé que le grand terme, *bon sujet*, s'accordait très-bien avec le terme moyen *fidèle à son prince*.

Par une raison contraire, j'ai nié dans la mineure, que le rebelle fût fidèle à son prince, parce

que j'ai vu que le petit terme, *rebelle*, ne pouvait pas s'allier avec le terme moyen, *fidèle à son prince*. Pouvais-je m'empêcher de nier dans la conséquence, que le rebelle fût un bon sujet?

De toutes les manières de raisonner, le syllogisme est la plus régulière et d'une démonstration plus rigoureuse. Lorsque l'on a quelque vérité à démontrer, et qu'il faut plus d'un raisonnement pour le faire, on commence par mettre en majeure une proposition que l'on ne saurait contester; on met en mineure celle qui est le sujet de la contestation; et, sans conclure encore, on la prouve sur-le-champ par un second syllogisme, auquel on en ajoute de la même manière un troisième, s'il en est besoin, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à un syllogisme dont les deux prémisses soient incontestables : pour lors on tire la conclusion de ce dernier, puis celle de celui qui le précède immédiatement, et de même en rétrogradant toutes celles que l'on a omises dans les précédens; d'où l'on peut conclure la vérité qu'il s'agit de démontrer.

4°. *De la Méthode.*

En tout l'ordre est nécessaire; mais nous en avons particulièrement besoin quand nous voulons nous instruire : aussi ne peut-on faire trop de cas des préceptes que donne la méthode, puisque cette partie de la logique nous apprend à disposer nos pensées, nos jugemens et nos raisonnemens d'une manière propre à nous faire découvrir la vérité, ou à la faire connaître aux autres.

De toutes les règles qu'elle nous donne, celles qu'il importe le plus de se rendre familières, sont celles dont l'objet est de guider l'esprit dans l'étude des sciences.

1°. Quiconque veut se rendre habile dans une science quelconque, doit, avant tout, prendre une

idée générale de cette science, soit en parcourant un ouvrage qui en traite, soit en assistant aux leçons des maîtres qui en enseignent les élémens.

2°. Il doit ensuite examiner mûrement quels sont les principes fondamentaux de la science à laquelle il se livre, en peser la valeur et la force; remarquer tout ce qui pourrait en diminuer la certitude, et rechercher tout ce qui peut en confirmer la vérité.

3°. Il doit aussi faire attention au rapport et à la liaison des diverses propositions entre elles, pour en former une chaîne bien suivie, et se faire sur la science qui l'occupe, un système qui lui soit propre.

4°. L'évidence doit tellement le conduire, qu'il faut qu'il trouve toujours la liaison claire et distincte de ce qui suit avec ce qui précède; sans cela quelque proposition fausse ou douteuse pourrait se glisser dans une longue suite de vérités, et tout ce qu'on en conclurait serait nécessairement faux ou douteux.

5.° Il doit tâcher d'aller toujours du facile au difficile, et des idées simples aux idées composées; car ce qui est simple et facile, quand on l'a bien compris, rend aisé ce qui semblait d'abord impossible, et sert de préparation aux choses qui demandent le plus de travail.

Si vous profitez de ces préceptes, mes chers amis, vous serez étonnés de vos succès dans la recherche de la vérité; et bien différens de ces hommes pour qui la vie est une perpétuelle enfance, le progrès de vos lumières égalera celui de vos années.

IIIe ENTRETIEN.

De Dieu.

Eraste. De toutes les vérités que la religion nous enseigne, la première et la plus importante, est la connaissance d'un être suprême, des mains duquel sont sorties toutes les créatures. Comment vous y prendriez-vous, Eugène, pour me prouver l'existence de cet arbitre souverain de la nature?

Eugène. Rien ne me paraît plus aisé. Quand je vois un bel édifice, je me dis à moi-même : ce superbe bâtiment ne s'est point formé seul avec tant d'ordre et de régularité; un architecte habile et des ouvriers intelligens en ont ordonné l'exécution et le dessin. De même, quand je contemple le magnifique spectacle de l'univers, plein d'admiration pour les merveilles qu'il renferme, je m'écrie : assurément tous ces prodiges annoncent un créateur, et ce créateur est le Dieu que j'adore.

Er. Vous avez raison. Dieu a gravé si visiblement dans tous les ouvrages de ses mains la magnificence de son nom, que les hommes les plus bornés ne sauraient l'y méconnaître; mais quand même la vue de tout ce qui nous environne ne nous persuaderait pas de cette vérité, la facilité avec laquelle nous acquérons la connaissance d'un Dieu, suffirait seule pour prouver qu'il n'est pas un être chimérique. Il n'y a pas un homme qui ne conçoive ce qu'on veut lui dire, quand on lui parle d'un être souverainement parfait; il n'est au pouvoir de personne de rien retrancher de son idée, ou d'y rien mêler qui en soit indigne. Si quelqu'un l'entreprenait, il s'élèverait une voix générale pour l'avertir qu'il se trompe : et par conséquent cette idée est du nombre de celles qui sont communes à

tous les mortels, qui sont la base de leur raison, et qui ne dépendent point de leur volonté. En effet, a-t-on jamais vu aucuns peuples, aucunes nations, même les plus barbares, qui n'aient eu quelque connaissance de la divinité? Il est vrai qu'on les a vus souvent prostituer leurs hommages à des objets indignes de leur vénération; mais c'est qu'alors, abusés par les sens, ils ont pris pour divin tout ce qui les a frappés.

Il est donc prouvé, par la contemplation de la nature, par le témoignage de notre conscience, et par le consentement unanime des hommes de tous les âges et de tous les pays, qu'il existe un créateur; mais cette vérité suffira-t-elle?

Eud. Je crois qu'il faut encore connaître la nature et les perfections de cet être suprême.

Er. Vous avez très-bien répondu, ma chère Eudoxie. Le premier de tous les attributs de Dieu, c'est d'être indépendant, et cette seule perfection nous fait connaître sa nature; mais, direz-vous, pourquoi?

Eug. C'est qu'elle montre évidemment que Dieu seul vit et subsiste absolument par lui-même; au lieu que tout ce qui est hors de lui, dépend de lui, et n'a, pour ainsi dire, qu'une existence empruntée.

Er. Fort bien. De ce que Dieu est indépendant, il s'en suit qu'il est infini, et de ce qu'il est infini, qu'il possède toutes les perfections imaginables dans un souverain degré; par conséquent, c'est un être très-simple, c'est-à-dire, qui n'est formé d'aucune partie, et qui exclut de sa nature tout mélange et toute composition.

C'est un pur esprit, c'est-à-dire, qu'il n'a ni corps, ni figure, ni couleur, et qu'il ne peut être vu, ni entendu, ni touché.

Eud. Vous dites que Dieu n'a ni corps ni figure; cependant on lui donne des pieds, des mains; on

dit qu'il a parlé, qu'il s'est montré aux hommes, aux patriarches, par exemple.

Er. Comme l'homme est né faible, et qu'il n'aperçoit les objets que par les sens du corps, il ne peut se représenter les êtres spirituels que sous des figures corporelles, capables de frapper son imagination; et voilà ce qui a donné lieu à ces différentes façons de parler, usitées dans l'Ecriture Sainte. Il est bien vrai qu'on lit dans ces livres sacrés que Dieu a parlé et qu'il s'est montré aux hommes; mais alors, ce n'était pas Dieu, c'était un ange qui, descendu sur la terre au nom du Très-Haut, se revêtait d'un corps fantastique pour se laisser voir aux mortels, et pour leur communiquer les ordres du Tout-Puissant.

Je vous ai dit que Dieu était un être simple et un pur esprit; j'ajoute qu'il est éternel, c'est-à-dire, qu'il n'a ni commencement ni fin, qu'il est, qu'il a toujours été, et qu'il sera toujours.

Il est immense, c'est-à-dire qu'il est partout, qu'il remplit tout, et qu'il n'est borné par aucun espace, ni par aucun lieu.

Il est immuable, c'est-à-dire, qu'il n'est sujet à aucun changement, à aucune vicissitude.

Il connaît tout; le présent, le passé, l'avenir, rien ne peut être caché à sa lumière; il pénètre les plus secrètes pensées de nos cœurs.

Il peut tout; car il cesserait d'être Dieu, si son pouvoir n'était point immense et absolu.

Il a tiré du néant tout ce qui existe, par le seul acte de sa volonté.

Il conserve toutes ses créatures, veille perpétuellement à leur existence; car, s'il cessait de les maintenir, elles ne seraient plus, comme elles n'étaient pas avant qu'il les eût créées.

Enfin, rien n'arrive dans le monde sans son ordre ou sans sa permission. Sa providence ordonne tout, veille à tout; la plus petite action de chaque créa-

ture, la moindre pensée de l'esprit, en un mot les plus faibles mouvemens des choses animées ou inanimées, tout est réglé, prévu par son infinie sagesse ; et dans cette administration qui nous paraît immense, parce que nous sommes bornés, mais qui lui coûte moins qu'à nous de fermer notre œil, il n'a pour objet que de manifester sa gloire.

Eug. Si Dieu ne consulte que sa gloire dans tout ce qui se passe sur la terre, comment permet-il le péché, par exemple, et tant de désordres qui règnent parmi les hommes ?

Er. Dieu permet le mal pour en tirer un plus grand bien. S'il afflige les bons en cette vie, il récompense leurs vertus dans l'autre. S'il donne aux méchans une prospérité passagère, il se sert de leur malice pour exercer ou sa justice ou sa miséricorde sur les créatures. D'ailleurs, le péché fournit à la plupart des vertus l'occasion de paraître et de se fortifier. Les péchés des hommes, effacés par la miséricorde de Dieu, ou punis avec sévérité par les lois de sa justice inexorable, forment des motifs éternels d'amour et de crainte, et des motifs tels qu'il en fallait pour balancer le penchant qui entraîne les hommes vers les objets sensibles.

Telle est, mes enfans, l'idée que Dieu nous a donnée lui-même de sa nature et de ses attributs. Dites-moi, chère Eudoxie, que résulte-t-il de l'assemblage de toutes ces perfections ?

Eud. C'est qu'il est impossible qu'il y ait plusieurs Dieux.

Er. Sans doute : l'unité de Dieu dérive nécessairement de tous ses attributs ; car s'il est souverainement parfait, il ne peut avoir de compagnons ; et le multiplier, ce serait le détruire. Si Dieu avait un égal, il ne serait point tout-puissant, puisque son pouvoir serait partagé. Il ne serait point immense, puisque son émule limiterait nécessairement ses attributs. Il ne serait point indépendant,

puisque, pour agir, il aurait besoin du consentement de son associé.

Euc. Comment se peut-il qu'une vérité aussi claire n'ait point été aperçue par tant de peuples, qui ont adoré autrefois un si grand nombre de divinités ?

Er. Trop faibles pour ramasser tant de vertus éparses dans la nature, afin de les attribuer à un seul et même principe, les hommes, pour une commodité plus grande, imaginèrent plusieurs providences particulières, et tel fut le premier pas qui écarta le genre humain de l'unité de Dieu. Bientôt oubliant le soleil, la lune et les astres, qui, par leur éclat, leur beauté, leur bénigne influence, avaient attiré son admiration et ses hommages, l'homme fixa toutes ses idées sur la terre, et chercha sous sa main de nouveaux objets de son culte.

La reconnaissance lui inspira d'abord les premiers tributs de sa vénération. Il regarda comme des hommes divins ceux qui se distinguèrent par quelques exploits extraordinaires, ou par quelqu'invention utile à l'humanité : il leur érigea des autels comme à des êtres supérieurs pour qui la mort n'était qu'un retour vers celui qui les avait envoyés; mais bientôt la facilité de se forger des dieux fut pour l'orgueil humain un appât tentateur; on vit les faibles bâtir des temples aux puissans de la terre, et tel fut l'aveuglement des malheureux mortels, qu'il suffisait d'avoir commis de grands forfaits ou de les avoir tyrannisés, pour mériter leur encens.

Enfin la religion se ressentit des divisions de la société; les peuples, que la discorde animait les uns contre les autres, ne voulurent plus servir les mêmes dieux; chaque ville, chaque état, chaque profession voulut avoir sa divinité protectrice; les passions mêmes les plus brutales, les fureurs,

même les plus aveugles, obtinrent des temples et des autels, et les poëtes, qui ont été appelés les *théologiens du peuple*, finirent par tout déifier, pour plaire à l'imagination.

C'est ainsi, mes chers amis, que le paganisme se forma dans les premiers siècles de l'antiquité. L'ignorance, l'amour-propre, la crédulité, l'adulation, l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur, lui donnèrent une fatale existence; et cet exemple nous montre la vérité de ce que dit saint Paul, que quand une fois les hommes ont abandonné Dieu, Dieu les livre à leur sens réprouvé, et alors il n'y a point d'excès et de folies dont ils ne soient capables.

Eud. Ne pourrait-on pas nous reprocher d'admettre la pluralité des dieux comme les idolâtres, en disant qu'il y a trois personnes en Dieu, ainsi que nous l'enseigne la foi?

Er. Votre terreur est chimérique, ma chère amie. Il est vrai que la révélation et la foi nous apprennent qu'il y a trois personnes en Dieu; mais elles nous enseignent aussi que ces trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, ne sont qu'un seul Dieu: mystère ineffable, qu'il faut croire humblement, et que la raison même nous défend d'approfondir, puisqu'elle nous dit que la divinité est un sujet si grand et si sublime, que nous ne devons point être surpris de n'en pouvoir pas atteindre la hauteur par nos faibles conceptions.

Eug. Pourquoi Dieu propose-t-il à notre foi des choses incompréhensibles?

Er. Pour humilier notre curiosité, pour dompter la vanité d'un esprit qui cherche à trop connaître. D'ailleurs, la manifestation entière de ces grandes vérités, que nous ne voyons ici-bas que d'une manière très-imparfaite, et comme une énigme, sera un jour dans le ciel la récompense des bons, comme elle aura été sur la terre l'exercice de leur foi.

IVe ENTRETIEN.

De l'Ancien Testament.

Eud. Dites-nous, respectable Eraste, quels sont les livres qui composent l'Ancien Testament.

Er. Je vais vous satisfaire, ma chère amie.

Le premier ouvrage qui se présente dans l'Ancien Testament est la *Genèse*, ainsi nommée, parce qu'elle contient l'histoire et l'origine de la naissance du monde.

Le second, qui commence par l'énumération exacte des enfans de Jacob, et par le récit des vexations tyranniques sous lesquelles le roi d'Egypte faisait gémir les descendans de cet illustre patriarche, contient tout ce qui s'est passé par rapport aux Israélites et à la religion, durant cent quarante-quatre ans. Il porte le nom d'*Exode*, c'est-à-dire, l'histoire de la sortie d'Egypte.

Le troisième est appelé *Lévitique*, parce qu'il traite fort au long des lois, des cérémonies, des devoirs et des obligations des lévites; en un mot, de tout ce qui concerne la conduite des familles sacerdotales, et les devoirs de la religion.

Le quatrième a reçu le nom de *Livre des nombres*, parce que Moïse et Aaron y font le dénombrement du peuple d'Israël, selon les douze tribus dont il était composé. Il comprend les lois qui ont été publiées, et l'histoire de ce qui s'est passé durant trente-neuf ans.

Le cinquième est nommé *Deutéronome*, mot qui signifie seconde loi, non que la loi rapportée dans ce livre soit différente de celle que Dieu donna sur la montagne de Sina, mais parce que cette même loi fut lue et recommandée de nouveau en présence

des enfans de ceux qui étaient morts dans le désert, et qui avaient été témoins de la première publication.

Ces cinq livres dont Moïse est l'auteur, sont appelés *Pentateuque*, mot qui signifie volume divisé en cinq parties. Le Pentateuque contient l'histoire de deux mille cinq cent cinquante-deux ans et demi.

Vient ensuite *le Livre de Josué*, où l'on voit le gouvernement sage, les grandes actions, les victoires miraculeuses, la mort sainte de cet illustre capitaine, et l'établissement du peuple de Dieu dans la terre de Chanaan.

Le Livre des Juges est ainsi nommé, parce qu'il rapporte l'histoire de ceux qui rendirent la justice aux Israélites après la mort de Josué. On y voit, entre autres merveilles, le triomphe de Gédéon, celui de Jephté, la force prodigieuse de Samson, ses faiblesses, et sa mort plus surprenante encore que sa vie.

L'*Histoire de Ruth*, quoique courte, n'en est pas moins touchante.

Les quatre Livres des rois contiennent l'histoire de la religion, depuis l'établissement de la royauté parmi les Hébreux, jusqu'à la captivité de Babylone.

Les deux Livres des Paralipomènes, mot qui veut dire *choses omises*, ont pour objet de servir de supplément aux quatre livres des rois.

Les deux premiers Livres d'Esdras renferment l'histoire du rétablissement des Juifs à Jérusalem et dans la Judée, après la captivité de Babylone, sous la conduite d'Esdras et de Néhémie.

Le Livre de Tobie, en nous offrant l'histoire de ce saint homme, nous présente un modèle parfait de toutes les vertus, une foule d'excellens exemples de piété, de foi, de patience dans les maux, de justice, de charité envers le prochain, de déta-

chement des biens et des grandeurs de ce monde, et de l'éducation qu'un père fidèle doit donner à ses enfans.

Le Livre de Judith décrit comment cette illustre Juive délivra sa patrie de la cruelle oppression sous laquelle Holoferne, chef de l'armée de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, la tenait asservie.

Le Livre d'Esther contient l'histoire de cette jeune et illustre Juive, qui préserva si heureusement sa nation de la fureur d'Aman; on y voit la chute de cet indigne favori, et l'élévation du sage Mardochée, oncle de la princesse.

Le Livre de Job nous offre, dans l'histoire de ce juste, un parfait modèle de patience et de résignation à la volonté divine.

Le Livre des Psaumes est un recueil de cent cinquante cantiques, que les Hébreux chantaient dans le temple ou dans leurs maisons. On trouve dans ce livre admirable une foule de prophéties et de figures concernant l'incarnation du Verbe, les circonstances de sa mort et de sa résurrection, la vocation des Gentils à l'Evangile, l'établissement de l'église de Jésus-Christ, et les assurances réitérées d'une vie éternellement heureuse pour les justes, éternellement déplorable pour les impies. En lisant les psaumes, Dieu parle à votre cœur, et vous entrez en commerce avec lui.

Le Livre des Proverbes de Salomon, est un amas de préceptes divins, propres à conduire les hommes à la solide et véritable piété.

Dans celui de l'*Ecclésiaste*, le même prince montre la vanité des créatures, le néant des plaisirs, la fragilité des honneurs, la frivolité des richesses, et la petitesse de tous les objets qui séduisent les hommes.

Le Cantique des Cantiques, ainsi nommé à cause de son excellence, paraissait aux Juifs si fort au dessus de la portée du commun des hommes, qu'ils n'en permettaient la lecture qu'à ceux qui

avaient atteint au moins l'âge de trente ans. Vous vous demandez peut-être pourquoi des précautions si scrupuleuses ? C'est que les expressions avec lesquelles ce livre peint l'amitié conjugale ne conviennent pas à la jeunesse : les Chrétiens ne doivent jamais le lire sans des commentaires approuvés par l'Église, et propres à leur en donner la véritable intelligence. Ils y verront que, sous la peinture de l'union étroite de Salomon et de son épouse, le Saint-Esprit nous a donné une idée sensible de l'union parfaite de Jésus-Christ avec son église, et de l'amour sincère qu'il a eu, qu'il a, et qu'il aura éternellement pour elle.

Dans le *Livre de la Sagesse*, *et dans celui de l'Ecclésiastique*, le Saint-Esprit nous donne des maximes remplies d'une morale sublime et applicables à toutes les vertus.

Les Prophéties d'Isaïe renferment plusieurs faits historiques qui servent à justifier les reproches que ce saint prophète faisait aux Juifs. Il y prédit clairement la prise de Jérusalem, la captivité de Babylone, le retour des Juifs, leur rétablissement sous Cyrus, qu'il appelle par son nom, plus de deux siècles avant sa naissance. Il y parle de l'incarnation de Jésus-Christ dans le sein d'une vierge, des principales circonstances de sa vie, de sa mort et de sa résurrection, avec tant de justesse, qu'on dirait qu'il écrit l'Evangile, plutôt que des prédictions.

Dans ses prophéties, *Jérémie* reprend avec véhémence les désordres du peuple juif, ceux des princes, ceux des prêtres et des faux prophètes : il leur annonce les malheurs dont ils sont menacés, s'ils ne se hâtent de revenir à Dieu, et d'expier leurs crimes par de sincères regrets.

Baruth, disciple de Jérémie, console les Juifs durant leur captivité à Babylone ; il les invite à la pénitence ; il leur dévoile la grandeur du Messie, et leur prouve la vanité des idoles.

Le prophète *Ezéchiel*, après avoir décrit avec énergie les malheurs qui vont écraser les Juifs, les console par l'espérance, non-seulement d'une délivrance prochaine sous le règne de Cyrus, mais d'une délivrance entière, parfaite et permanente, par l'avènement du Messie promis depuis tant de siècles à leurs pères.

Outre divers événemens pleins d'intérêt qui se sont passés durant la captivité des Juifs, *le Livre de Daniel* offre les révélations que Dieu fit à ce saint homme, et les prophéties sublimes par lesquelles il annonce les révolutions de divers empires qui domineront successivement les peuples, l'avènement de Jésus-Christ, la destruction des Juifs, et le règne futur de l'antechrist.

Isaïe, *Jérémie*, *Ezéchiel* et *Daniel* sont appelés grands prophètes, parce que leurs prédictions ont plus d'étendue que toutes les autres qui se trouvent dans l'Ancien Testament.

Après leurs ouvrages, viennent ceux des douze *Petits Prophètes*, ainsi nommés, parce que leurs prophéties sont renfermées dans un petit nombre de chapitres. Ce sont *Osée*, *Amos*, *Joël*, *Abias*, *Jonas*, *Michée*, *Nahum*, *Habacuc*, *Sophonic*, *Aggée*, *Zacharie* et *Malachie*. Presque tous reprochent aux Juifs leurs déréglemens, leurs excès, leur idolâtrie, et le mépris qu'ils font des avis qu'on leur donne; mais si d'un côté ils font trembler les impies par la peinture des maux qui leur sont réservés, de l'autre ils consolent les justes en leur inspirant une salutaire confiance aux promesses de l'éternel, et au règne futur de Jésus-Christ. Parmi eux, *Zacharie* prédit en termes si exprès l'avènement de ce divin Sauveur, son entrée à Jérusalem, sa mort, la perfidie des Juifs, leur ruine, et la succession de quatre grands empires, qu'on dirait qu'il a été témoin de tout ce qu'il annonce.

Les deux premiers livres des *Machabées* terminent les ouvrages canoniques qui composent l'Ancien Testament. On y voit l'histoire des Juifs sous le gouvernement des princes appelés *Asmonéens*, les victoires de Judas Machabée, la valeur et la sagesse de ses frères, le martyre du saint vieillard Eléazar, et celui d'une mère avec ses sept fils.

Voilà, mes chers amis, une courte analyse de tout ce qui est contenu dans l'Ancien Testament : elle suffira pour vous faire concevoir que, quand même on ne considérerait ce précieux recueil que comme un ouvrage profane, il mériterait cependant d'être regardé comme le plus respectable et le plus excellent des livres. Que n'y trouve-t-on pas en effet ? Voulez-vous de l'histoire, de la poésie, de la philosophie, de l'éloquence? Ce livre admirable en est rempli ; et les histoires qu'il vous offre sont si intéressantes ; la poésie qu'il renferme est si sublime ; la philosophie qu'il enseigne est si relevée ; l'éloquence qui s'y rencontre est si majestueuse, que les chefs-d'œuvre des plus rares génies ne sont rien, quand on les compare à ces inestimables productions.

Les idées que les auteurs de ces livres sacrés nous donnent de Dieu sont si grandes, que tout est bas et rampant auprès de ces sublimes descriptions.

Dans l'état de la nature corrompue, les hommes s'étaient fait une dernière fin, qui n'était pas leur dernière fin. Ils croyaient qu'il fallait tout donner à leur intérêt. Ceux dont l'âme était un peu plus élevée faisaient profession de rapporter tout au bien-être de l'Etat ; l'amour de la patrie était le grand principe qu'ils affectaient de suivre, quoiqu'il ne fût ordinairement qu'un chemin plus sûr et plus couvert, que l'amour propre prenait pour aller à la considération, à la gloire, aux dignités ; en un mot, l'orgueil et les plaisirs étaient

les uniques objets vers lesquels inclinaient tous les hommes. Jamais livre ne les avait désabusés véritablement à cet égard ; jamais réformateur n'avait entrepris de corriger ce désordre.

L'écriture des Juifs, seule entre toutes les écritures qui eussent jamais paru, s'élevant en effet au dessus des passions, nous enseigne que tout doit se rapporter à la gloire de Dieu ; que la politique doit être soumise à la religion, non la religion à la politique ; que la vertu se rapporte à la divinité, non la divinité à la vertu ; que la fin de chaque homme est celle de la société, et la fin de la société celle de chaque homme, qui consiste à glorifier son auteur.

Eug. Cela seul suffirait pour me faire admettre la divinité de l'Écriture Sainte ; cependant une difficulté m'arrête ; c'est la multitude de prodiges dont il est parlé dans cet ouvrage. Éraste, croyez-vous de bonne foi que les miracles soient possibles ?

Er. Il y a deux sortes de miracles ; les uns qu'on peut appeler ordinaires et naturels, les autres qui sont extraordinaires et surnaturels. La course journalière du soleil, la révolution invariable des saisons, la réproduction perpétuelle des êtres, leur conservation ; en un mot, tous les phénomènes qui frappent nos regards sont des miracles que Dieu seul opère, en se cachant sous le voile des causes secondes ; c'est le miracle de la création qui se renouvelle à chaque instant.

Toute la difficulté ne regarde donc que les miracles surnaturels ; mais est-il plus difficile à Dieu de rendre la vie à un mort, que de faire sortir l'univers du néant ? Lui est-il plus difficile de rendre la vue à un aveugle que de suspendre le soleil et les astres aux voûtes du firmament ? Lui est-il plus difficile de calmer les flots, de faire taire les orages, d'arrêter le cours des fleuves, que de tout créer par le seul acte de sa volonté ?

Vous me direz peut-être ! les miracles offensent la raison. Eh ! mes amis, accordons au moins à Dieu cet avantage, qu'il puisse faire quelque chose que nous ne puissions comprendre. Ce n'est pas trop demander pour lui, et cependant c'est ce que nous lui refusons tous les jours. Dès que l'œuvre de Dieu n'est pas conforme à notre intelligence, nous la censurons ; et toute la raison que nous avons de la censurer, c'est qu'elle surpasse notre intelligence. Etrange aveuglement ! c'est parce que la bonté de Dieu est infinie et incompréhensible, que nous nous révoltons contre lui ! ce qui nous rebute dans sa religion sainte, est précisément ce qui prouve plus sensiblement son amour pour ses créatures ! Car, pourquoi tous ces prodiges? pourquoi tous ces miracles dont les livres saints sont remplis, si ce n'est pour attester la vérité des mystères d'un dieu fait homme, d'un dieu humilié, d'un dieu persécuté, d'un dieu mourant pour le salut des hommes? *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde ;* mais de quel retour le payons-nous ?

Eug. Je suis convaincu de la possibilité des miracles, et je m'aperçois que mes doutes n'étaient fondés que sur mon ignorance. J'admire humblement le dieu de vérité qui se sert de vous pour m'instruire, et je glorifie sa puissance et sa bonté.

Ve ENTRETIEN.

Du Nouveau Testament ; nécessité de lire l'Écriture Sainte.

Eugène. Voulez-vous bien nous donner une idée générale du Nouveau Testament ?

Éraste. Ce qu'on appelle le livre du Nouveau Testament, c'est-à-dire, de l'alliance que Dieu a

contractée de nouveau avec les hommes par Jésus-Christ, est un recueil d'ouvrages qui contiennent les conditions et le contrat de cette alliance; l'histoire de la naissance, de la vie et de la mort du Sauveur, la doctrine qu'il a enseignée, les progrès de ses prédications, les succès de ses disciples et l'établissement de son Eglise.

La première et la principale partie de ce recueil divin se nomme *Évangile*, c'est-à-dire, *Bonne Nouvelle*, parce qu'elle nous apprend la naissance du libérateur de tous les hommes, et qu'elle nous indique la voie qui mène à la céleste patrie que notre rédempteur nous a ouverte par sa passion.

Le premier et le plus ancien écrivain du Nouveau Testament, est saint *Mathieu*, l'un des douze apôtres de Jésus-Christ. Il entreprit son évangile six ans après la mort du Sauveur, à la sollicitation des Juifs de Jérusalem, qui s'étaient convertis : aussi l'écrivit-il en hébreu ; mais on n'en trouve plus d'exemplaires en cette langue : nous en avons une version grecque fort ancienne, que quelques auteurs attribuent à saint Jacques, évêque de Jérusalem.

Saint *Marc*, disciple, compagnon et interprète de saint Pierre, écrivit son Evangile environ dix ans après la mort de Jésus-Christ, suivant l'opinion la plus commune ; et il l'écrivit vraisemblablement en grec. Il ne s'est point attaché dans sa narration à suivre l'ordre des temps, transcrivant de mémoire ce qu'il avait appris de son maître.

Saint *Luc*, surnommé le *Médecin*, parce qu'il exerça quelque temps la médecine, ne fut ni apôtre, ni disciple de Jésus-Christ; mais ayant été converti à la foi, il devint le fidèle compagnon des travaux et des voyages de l'apôtre saint Paul ; aussi reconnaît-il que ce qu'il a écrit de la naissance, de la vie et de la mort du Sauveur, il ne l'a pas su par lui-même, mais de ceux qui, dès le

commencement, en avaient été les témoins oculaires, et y avaient eu grande part. On croit qu'il composa son Evangile en grec, vingt-trois ans après l'ascension de Jésus-Christ.

Le quatrième et le dernier des évangélistes est l'apôtre saint *Jean*, surnommé le disciple *Bien-Aimé*, parce que Jésus-Christ l'honora toujours d'une affection particulière. Il écrivit son Evangile en grec, soixante-trois ans après la mort du Sauveur, et il rapporte un grand nombre de faits qui sont omis dans les auteurs sacrés qui le précèdent : aussi son ouvrage est-il un des plus considérables, non-seulement par ses additions, mais encore par la sublimité des instructions qu'il renferme.

Après les quatre évangiles, on trouve les *actes* ou l'histoire des actions des apôtres, composée en grec par saint Luc, le même dont je vous ai parlé plus haut. L'auteur de cet ouvrage a vu presque tout ce qu'il raconte.

Ensuite viennent les quatorze *Epitres* de l'apôtre saint Paul, adressées aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates, aux chrétiens d'Ephèse, à ceux de Philippes, de Colosses, de Thessalonique, à Timothée, à Tite, à Philémon, et aux Hébreux. Elles renferment toutes des préceptes excellens pour la conduite de la vie, et des instructions divines que les fidèles devraient avoir sans cesse devant les yeux. L'auteur s'attache surtout à y prouver la divinité de Jésus-Christ, son excellence au-dessus des anges, et la préférence que l'on doit donner à sa médiation sur celle de Moïse. Il fait voir combien son sacerdoce est supérieur à celui d'Aaron ; combien le sacrifice de la croix l'emporte sur celui des animaux. Enfin il console et fortifie les disciples de Jésus-Christ par l'exemple de la fermeté, du courage, de la pa-

tience et de la foi des anciens justes et des premiers patriarches.

Les sept épitres qui suivent celles de saint Paul sont appelées *catholiques*, c'est-à-dire universelles, parce qu'elles sont adressées à tous les fidèles indistinctement; excepté la seconde et la troisième de saint Jean, qui sont écrites à des particuliers.

La première de ces sept épitres est celle de saint Jacques, évêque de Jérusalem, apôtre et proche parent de Jésus-Christ. Son but est d'établir cette vérité : *La Foi sans les œuvres ne peut nous sauver.*

Les deux lettres de saint Pierre sont remplies d'une force, d'une majesté, d'une précision, dignes du prince des apôtres.

Si nous voulons que notre cœur soit embrasé du feu de la charité, si nous sommes jaloux de connaître cet amour pur et détaché de toutes les créatures que Dieu demande de nous, il faut écouter et peser les paroles de l'apôtre saint Jean, puisque tout ce qu'il dit, étincelle des flammes de l'amour divin.

Les épitres catholiques sont terminées par celles de l'apôtre saint Jude. Ce digne disciple du Sauveur y combat les erreurs des hérétiques de son temps, dont les mœurs n'étaient pas moins corrompues que la doctrine, parce qu'ils se contentaient d'une foi stérile et sans œuvres.

L'*Apocalypse*, ou le livre des Révélations faites à l'apôtre saint Jean durant son exil à Patmos, une des îles Sporades, dans l'Archipel, est le dernier des ouvrages canoniques qui composent le Nouveau Testament, et qu'on appelle la *Bible*, c'est-à-dire, le livre par excellence, le livre des livres.

L'Apocalypse est un tissu de prophéties sur ce

qui doit arriver jusqu'à la fin des siècles : aussi cet ouvrage est-il très-difficile à entendre. Cependant il contient un grand nombre d'instructions très-propres à nourrir et à soutenir la foi des chrétiens, des avertissemens terribles, et capables de réveiller l'assoupissement de ceux qui vivent dans le déréglement, dans l'amour des biens, des plaisirs de ce monde. On y fait sentir la grandeur et la magnificence promises à ceux qui seront fidèles à Jésus-Christ, et les horreurs des châtimens épouvantables qui sont réservés aux violateurs de la loi sainte. On y établit presque partout la divinité du Sauveur, son règne éternel, le triomphe de ses disciples, la résurrection générale, la gloire des saints, la majesté, la toute-puissance du Très-Haut.

Tels sont, mes chers amis, les ouvrages contenus dans le céleste recueil dont il me reste à vous prouver l'authenticité : continuez de prêter à mes paroles une oreille attentive.

Eug. Nous vous écoutons avec une satisfaction inexprimable. Vous fortifiez notre foi, vous éclairez nos esprits, vous touchez nos cœurs : que de motifs pour graver dans notre mémoire vos salutaires instructions !

Er. Si l'on ne peut raisonnablement soupçonner les auteurs du Nouveau Testament d'avoir voulu nous tromper, ou d'avoir été trompés eux-mêmes, l'Evangile est véritable, et l'incrédulité la plus adroite et la plus opiniâtre ne peut ébranler la certitude des faits qu'il nous présente. Si vous demandez quelles sont les preuves sensibles qu'on peut vous donner de la vérité de ces faits, les apôtres vous répondent par les merveilles sans nombre qu'ils opèrent eux-mêmes, avec la même publicité qui caractérise les prodiges qu'ils attestent. Ils ne se contentent pas de publier les miracles du Sauveur; ils les écrivent, et leurs écrits

pénètrent dans toutes les contrées de la terre. Ils ne se cachent donc pas; ils veulent que toutes les nations soient instruites de ce qu'ils racontent; ils soumettent ces faits au plus rigide examen; ils les produisent de toutes les manières; ils les présentent sous tous les points de vue.

Supposons pour un instant que l'Evangile ait été fabriqué par quelqu'homme jaloux de fonder une religion, dites-moi de quel front ce séducteur, quel qu'il fût, eût-il osé dire : *Plusieurs, qui vivent encore, sont témoins de ce que je rapporte.... Toute la ville de Jérusalem est témoin de ce fait. . . J'ai vu moi-même les choses que je raconte.* N'était-ce pas se donner autant de juges que de lecteurs? n'était-ce pas s'exposer à recevoir un démenti formel, je ne dis pas seulement de la part des prétendus témoins qu'il aurait allégués, et des personnes dont il aurait parlé, mais des contemporains même, ou qui n'auraient point connu ces témoins ou ces personnes, ou qui auraient été convaincus de leur supposition? Cependant ce langage est celui de tous les auteurs du Nouveau Testament; et jamais personne, pas même les Juifs ni les payens, n'ont osé les contredire; au contraire, ils se convertissaient en foule au récit des merveilles qu'ils publiaient : donc ils étaient certains de leur réalité; donc les apôtres ne les ont pas séduits; donc ils ont regardé l'Evangile comme la production de ces prédicateurs de la foi, et le monument durable de leur doctrine; donc aussi le Nouveau Testament, dans lequel les apôtres ont consigné tant de faits merveilleux et incontestables, doit être regardé comme un livre divin, où l'on reconnaît, pour ainsi dire, à chaque page, la main et la plume de l'Eternel qui l'a dicté.

Eug. Assurément, Monsieur, rien de plus convainquant que cette démonstration. Persuadé de la divinité et de l'authenticité des deux Testa-

mens, je ne cesserai d'y apprendre, d'y méditer mes devoirs, et d'y contempler la miséricorde de Dieu pour les hommes.

Er. Je loue votre résolution, mon cher ami, et je vous exhorte à l'exécuter avec constance; car le véritable fidèle doit regarder la lecture assidue de l'Ecriture Sainte comme l'un de ses premiers devoirs.

Qu'est-ce, en effet, que l'Ecriture Sainte, sinon une lettre que le Tout-Puissant adresse à sa créature? Si vous receviez une lettre de quelque roi de la terre, vous vous empresseriez de la lire; vous vous hâteriez de connaître la volonté du monarque. Ici c'est le roi du ciel, le seigneur des hommes et des anges qui vous parle : pourriez-vous, sans crime, fermer les oreilles à sa voix, et ne point écouter la parole de Dieu même?

Les premiers chrétiens, qui doivent être nos modèles, étaient si vivement persuadés que Jésus-Christ est présent dans les saints Evangiles, et qu'il y parle à tous ceux qui le lisent, que ce n'était qu'avec les sentimens d'une véritable adoration, qu'ils en faisaient la lecture. C'est pour marquer cette adoration, que l'on rend tant d'honneur au livre des Evangiles, lorsqu'on va le lire à la messe, et qu'on le porte à baiser après l'avoir lu. Au lieu de la sainte Eucharistie que nous gardons sur nos autels, les chrétiens grecs y mettent le livre des Evangiles, avec une lampe allumée, afin qu'il leur tienne lieu de Jésus-Christ lui-même.

L'Ancien et le Nouveau Testament faisaient toute la richesse et toute la consolation des premiers fidèles : on leur ôtait plutôt la vie, que de leur arracher des mains ces livres sacrés. Les laïques comme les autres, disent les historiens des beaux temps du christianisme, l'avaient toujours avec eux, le lisaient assidûment, et le savaient même par cœur. Les artisans le déposaient respectueu-

sement dans leur boutique; les enfans et les serviteurs le feuilletaient, on en entendait tous les jours la lecture dans les familles. Enfin, les voyageurs et les soldats le portaient dans leurs routes comme la sauve-garde la plus certaine, et le préservatif le plus efficace.

Mais hélas! que sont devenus ces siècles heureux? A peine daigne-t-on aujourd'hui ouvrir cet ouvrage divin; aussi la dépravation fait-elle à chaque instant de nouveaux progrès; aussi voyons-nous l'incrédulité triompher sans peine de cette foule de chrétiens, qui rougissent presque de s'instruire des grandes vérités qu'un Dieu nous a révélées.

Eug. Est-ce que tous les chrétiens sont obligés de lire l'Ecriture Sainte?

Er. Pour vous faire sentir toute l'étendue de cette obligation, saint Jean Chrysostôme vous répondra lui-même : « Que personne, dit ce père de » l'Eglise, ne m'allègue ces excuses si vaines et si » condamnables : Je suis engagé dans des procès, » je suis occupé dans les affaires publiques; je » suis artisan, il faut que je gagne ma vie par mon » travail; j'ai une femme, je suis chargé d'enfans, » il faut que je vaque au soin de ma famille; je » suis un homme du monde, ce n'est pas à moi à » lire l'Ecriture Sainte, mais à ceux qui ont re- » noncé au siècle, mais à ceux qui se sont retirés » dans les déserts et sur le sommet des montagnes, » et qui mènent une vie convenable à leur état. » O homme! que dites-vous? Est-ce à cause que » vous êtes distrait et partagé par une infinité de » soins, qu'il ne vous appartiendra pas de lire » l'Ecriture Sainte? Au contraire, vous en avez » plus besoin que ceux qui sont retirés de ce monde. » Ces hommes retirés du monde sont éloignés des » combats, et par conséquent sont à l'abri des » blessures : mais vous, qui vous trouvez continuel-

» lement au milieu des dangers, n'avez-vous pas
» beaucoup plus besoin qu'eux de remèdes, puis-
» que vous êtes plus souvent blessés? Car votre
» femme vous cause de l'impatience et de l'ai-
» greur; votre fils vous donne de la tristesse; votre
» domestique vous met en colère; votre ami a de
» la jalousie contre vous; votre voisin vous cause
» du dommage; votre égal vous supplante; le ma-
» gistrat vous menace; la pauvreté vous afflige;
» la perte de vos proches attriste votre âme, la
» prospérité vous enfle; l'adversité vous abat; en-
» fin nous sommes environnés de toutes parts de
» diverses nécessités et de mille occasions, qui
» font naître la colère, les soins incommodes, les
» troubles, les afflictions, la vaine gloire, la folle
» présomption; et nous sommes comme des gens
» qui voient de tous côtés des flèches prêtes à tom-
» ber sur eux : c'est ce qui nous doit convaincre
» de la nécessité où nous sommes, les grands
» comme les petits, les riches comme les pauvres,
» le savant comme l'ignorant, l'homme occupé
» comme celui qui ne l'est pas, de prendre conti-
» nuellement dans l'Ecriture Sainte toutes les armes
» qu'elle nous fournit pour notre défense. »

Eug. Daignez nous apprendre quelles sont les dispositions nécessaires pour lire avec plus de fruit l'Ecriture Sainte.

Er. Elles se réduisent à trois principales : l'adoration, l'humilité, l'amour.

Adorons les paroles de Jésus-Christ avant de les lire, et, en les lisant, conformons-nous en cela à la pratique des premiers chrétiens, et aux décisions des conciles, qui appellent les paroles de l'Ecriture *des paroles saintes et adorables*.

Pour profiter de la lecture des livres saints, il faut demander une portion de l'esprit de Dieu qui les a dictés, afin que ce divin esprit nous découvre les merveilles qui y sont cachées. Or, cette grâce

n'est accordée qu'à l'humilité, qui est le fondement de la piété chrétienne.

« Aimez Dieu, dit saint Augustin, et il n'y aura » rien dans l'Ecriture que vous n'entendiez. » Entrons dans cette troisième et dernière disposition. En lisant la parole de Jésus-Christ, ayons le cœur tout embrasé d'amour pour Dieu et pour les grandes vérités que nous lisons. Cet amour perfectionnera nos autres dispositions, et nous fera croître de plus en plus en lumières.

Eud. Je vous rends grâces, Monsieur. L'Evangile sera désormais mon seul maître, mon seul guide, mon unique livre; et pleine de mépris pour tout le reste, je regarderai l'Ecriture Sainte comme une source intarissable de lumières et de vertus.

Er. Ce sentiment est bien digne de la raison : puissiez-vous, mes chers amis, le conserver longtemps.

VIe. ENTRETIEN.

Des ouvrages de Dieu ; des anges et des hommes.

Eraste. Dieu pouvait demeurer éternellement au-dedans de lui-même, puisqu'il trouve en soi tout son bonheur; mais voulant manifester son être infini, voulant faire adorer, aimer, glorifier sa bonté, sa sagesse, sa puissance, sa justice et toutes ses autres perfections, il daigna tirer du néant, par sa parole et par sa volonté, ce précieux assemblage de merveilles que nous appelons *créatures*. C'est, mes chers enfans, la première vérité que nous enseignent les livres saints, après nous avoir élevés à la connaissance du Très-Haut.

Eug. Quelles sont, je vous prie, les créatures les plus parfaites?

Er. Ce sont les anges. L'Ecriture ne nous dit

rien de positif sur le temps de la création de ces esprits bienheureux; mais elle nous en atteste l'existence en mille endroits, et cela doit nous suffire pour appuyer notre foi.

Les anges sont des êtres spirituels, qui, par conséquent n'ont ni corps, ni figure, ni couleur; et si quelquefois ils se sont montrés aux hommes par l'ordre du Tout-Puissant, ils ont pris, comme je vous l'ai déjà dit, un corps apparent plutôt que réel, et propre à frapper des yeux qui ne peuvent apercevoir que des objets sensibles.

Plusieurs d'entre eux se sont perdus par leur orgueil. Ils se crurent aussi parfaits que Dieu même; ils osèrent essayer de se soustraire à son empire. L'Eternel, pour punir leur audace sacrilége et leur noire ingratitude, les précipita dans un gouffre affreux, que nous appelons *enfer*, où les remords et le désespoir les tourmenteront à jamais. Ces anges rebelles sont nommés *diables*, *puissance de l'enfer*, *démons*, *esprits de malice*, *anges de ténèbres*, et leur chef porte le nom de *Lucifer* ou de *Satan*.

Eud. Les démons sont donc tous renfermés dans l'enfer? Si cela est, pourquoi nous dit-on que le diable tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer?

Er. Tous les démons souffrent les peines éternelles dues à leur rébellion, ce qui n'empêche pas que plusieurs d'entre eux ne soient répandus sur la terre jusqu'au jour du jugement. Ils y sont occupés sans cesse à nous faire tomber dans le mal, afin d'avoir des compagnons de leur infortune.

Eug. Pourquoi Dieu, qui est si bon, permet-il aux démons de séduire les hommes?

Er. Précisément pour la même raison que je vous ai dite, qu'il permettait le mal, afin d'en tirer un plus grand bien. Ce sont les tentations du diable qui nous donnent lieu de mériter en les repoussant.

Eud. Apprenez-moi, je vous prie, quelles sont les fonctions des bons anges?

Er. Elles sont indiquées par le nom même qu'ils portent, puisqu'ils signifient *ministres* ou *envoyés*.

D'après ce que l'Ecriture Sainte nous apprend de ces esprits bienheureux, on peut les partager en neuf ordres, subordonnés les uns aux autres; c'est ce que l'on appelle *hiérarchie céleste*. Voici les noms de chacun d'eux :

Les *séraphins*, qui tiennent le premier rang après la divinité; les *chérubins*, les *trônes*, les *dominations*, les *principautés*, les *puissances*, les *vertus*, les *archanges*, et enfin les *anges*. Ces derniers présentent nos prières au Très-Haut, qui les a commis pour être nos protecteurs, pour nous aider à résister aux tentations du démon, et pour nous conduire dans les voies du ciel : c'est pour cela que nous les appelons nos anges gardiens et nos anges tutélaires.

Eug. Voudriez-vous nous raconter l'histoire de la création du monde?

Er. Dieu pouvait d'un seul mot, et par le seul acte de sa volonté, faire éclore tous les prodiges qui frappent nos regards; mais il voulut, en quelque sorte, produire les créatures avec réflexion, et montrer sa profonde sagesse dans les opérations de sa toute-puissance.

Il créa d'abord le ciel et la terre; mais la matière destinée à composer le monde, n'était encore qu'une masse confuse. Le ciel, l'air, les eaux et la terre n'étaient point séparés; et c'est cet assemblage informe qu'on nomme le *chaos*.

Le premier jour, Dieu créa la lumière et répandit la clarté sur le chaos. Cette lumière était une ébauche de celle du soleil, qui ne fut créé que quatre jours après.

Le second jour, les cieux furent créés, et les eaux tellement distribuées, qu'une partie demeura sur

la terre, pour former les mers, les fleuves, les rivières, les étangs, les ruisseaux, les fontaines, pendant qu'une autre partie s'élevait en vapeur, formait les nues, et tombait en pluies.

Le troisième jour, les eaux furent rassemblées en un seul lieu, et la terre dont elles couvraient la superficie, parut tout-à-coup. Le même jour, elle fut revêtue de plantes, d'herbes et de fruits.

Le quatrième jour, Dieu créa le soleil, la lune, les astres, et leur commanda de répandre leur lumière sur la face de la terre, afin d'éclairer les créatures qu'il y allait placer : il leur imprima en même temps ces mouvemens justes et réguliers qui produisent les saisons.

Le cinquième jour, il commanda à la mer de produire les poissons, et à l'air les oiseaux.

Le sixième, il dit à la terre de se couvrir de toutes sortes d'animaux, et la terre obéit. Alors, considérant ses ouvrages, et voyant qu'ils étaient dignes de sa sagesse, il les approuva et les bénit. Puis il dit à tous les animaux : *croissez et multipliez ;* et par-là il leur donna le principe de la fécondité.

Voulant ensuite donner un maître au monde, qui fût en quelque sorte le ministre, le prêtre de la nature, et l'interprète de la reconnaissance de tout ce qui existe, Dieu résolut de former l'homme. Pour produire toutes les autres créatures, il s'était contenté de dire : *je veux que cela soit fait*, et les merveilles naissaient à sa voix : mais, dans la création de l'homme, il délibère, il tient, pour ainsi dire, conseil avec lui-même : *Faisons l'homme*, dit-il, *et faisons-le à notre image.*

Aussitôt il prit un peu de terre, dont il forma le corps de l'homme, et il donna la vie à ce corps, en l'unissant à une âme raisonnable ; car l'âme raisonnable est le principe de la vie du corps humain.

Eud. Quelle est la nature de l'âme?

Er. L'âme est une substance spirituelle, immortelle, créée à l'image de Dieu.

1°. L'âme est spirituelle, c'est-à-dire, qu'elle jouit des mêmes prérogatives que les anges, qui sont de n'avoir ni corps, ni figure, ni couleur.

2°. L'âme est immortelle, c'est-à-dire, qu'elle ne cessera jamais d'exister. En effet, si elle n'était point immortelle, comment Dieu pourrait-il récompenser les justes et sévir contre les coupables. Une expérience journalière nous montre que, dans cette vie, la vertu ne reçoit pas toujours son salaire, et le vice son châtiment. Il serait donc absurde de dire que Dieu, après la mort du corps, cesse de conserver l'âme, puisqu'en parlant de la sorte, on détruirait l'idée de sa justice, de sa bonté, de sa sagesse.

3°. Nous avons reçu de Dieu l'esprit, l'entendement, la volonté, la liberté, et par ces avantages, qui ne conviennent point aux autres créatures, si l'on n'en excepte les anges, Dieu a, pour ainsi dire, imprimé en nous son image et sa ressemblance; car Dieu est esprit; et son entendement, sa volonté, sa liberté, sont les perfections les plus éclatantes de sa divine nature.

Eug. Comment Dieu a-t-il formé l'âme du premier homme?

Er. L'Ecriture nous apprend que Dieu souffla sur le corps qu'il avait formé du limon de la terre, et que ce corps devint aussitôt vivant et animé. Mais quel est ce souffle de Dieu? Cette expression ne peut que nous indiquer la spiritualité de l'âme.

Eug. Voudriez-vous nous raconter la création de la première femme?

Er. Dieu, après avoir créé l'homme, dit: « Il » n'est pas à propos que l'homme soit seul, faisons-lui une aide semblable à lui. » Alors l'Eternel plongea notre premier père dans un profond som-

meil, et pendant qu'il dormait, il tira une de ses côtes, dont il forma la femme, qu'il nomma *Eve*, et qu'il présenta à Adam à son réveil. En l'apercevant, Adam s'écria : « Voilà l'os de mes os, et la » chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quit- » tera son père et sa mère pour s'attacher à sa » femme, et ils ne feront tous deux qu'une même » chair. »

Dans ces dernières paroles est marquée l'institution du mariage. Aussi, dans l'Evangile, Jésus-Christ s'en sert-il pour montrer que le lien du mariage ne peut être rompu par le divorce; et il conclut que le mari et la femme n'étant plus deux, mais une seule chair, l'homme ne doit pas entreprendre de séparer ce que Dieu a joint.

Dieu bénit ensuite l'homme et la femme, et leur dit : « Croissez et multipliez; peuplez la terre et » dominez sur tous les animaux. Je vous donne » toutes les herbes de la terre et tous les arbres » qui portent du fruit, afin que vous en tiriez votre » nourriture. »

Le septième jour, Dieu se reposa, c'est-à-dire, qu'il cessa, non pas d'agir, non pas de conserver et de gouverner ce qu'il avait créé; mais de produire de nouvelles espèces de créatures; et ce fut pour cette raison qu'il sanctifia ce septième jour.

C'est ainsi, mes chers amis, que le Très-Haut a fait éclater sa puissance; les objets qui vont désormais occuper nos esprits, fourniront de plus en plus de puissans motifs à notre gratitude envers cet être bienfaisant qui nous a formés pour sa gloire.

VIIe ENTRETIEN.

Péché du premier homme, et ses suites.

Eraste. Après la création de l'homme et de la femme, Dieu qui ne les avait tirés du néant que pour les rendre heureux, les plaça dans un jardin délicieux, où la nature paraissait avoir rassemblé toutes ses richesses. Ils devaient cultiver et garder ce paradis terrestre, dont le Tout-Puissant leur abandonna tous les fruits; seulement il leur défendit de toucher à celui d'un arbre qui était au milieu : « Car aussitôt que vous en aurez mangé, » leur dit-il, vous mourrez certainement. »

Cet arbre dont Dieu parlait, est appelé l'*arbre de la science du bien et du mal*, parce que les hommes, en s'abstenant d'y toucher, devaient être heureux, et par conséquent connaître le bien; au lieu qu'en y portant une main téméraire, ils devaient se rendre malheureux, et par conséquent connaître le mal par une funeste expérience.

Eud. Pourquoi Dieu fit-il à l'homme une pareille défense?

Er. Afin de lui donner lieu de mériter par sa soumission, le bonheur auquel il le destinait.

Eug. Qui donc a pu le porter à manquer de la sorte au respect et à la reconnaissance qu'il devait à son créateur?

Er. L'ennemi du bien, le démon, qui pour se consoler dans son malheur, cherche à multiplier le nombre des malheureux. Jaloux du bonheur de nos premiers parens, il s'enveloppa sous la figure du serpent; et, s'adressant à la femme, il vint à bout de lui persuader, que, loin de mourir en mangeant du fruit défendu, Adam et elle au contraire verraient se dissiper les ténèbres qui les en-

vironnaient, et qu'ils seraient comme des dieux, ayant la connaissance du bien et du mal.

Ève voulut éprouver si effectivement elle saurait le bien et le mal, quand elle aurait mangé de ce fruit ; elle en mangea, puis en porta à son mari qui en mangea comme elle.

Eug. Qu'arriva-t-il après qu'Adam et Ève eurent désobéi à Dieu ?

En. Ils eurent honte de se voir nus, parce qu'ils commencèrent alors seulement à sentir la révolte de leur chair contre l'esprit ; ils se couvrirent de feuilles de figuier qui sont très-larges en Asie, où l'on croit qu'était le paradis terrestre.

Ensuite Dieu dit à l'homme que la terre ne produirait plus pour lui que des ronces et des épines, et qu'il mangerait son pain à la sueur de son visage.

Il dit à la femme : « Je vous affligerai de plu-
» sieurs maux pendant votre grossesse ; vous en-
» fanterez dans la douleur ; vous serez sous la
» puissance de votre mari, et il vous dominera. »

Ce ne furent pas là les seules peines dont le Très-Haut châtia leur offense. Leur corps fut assujetti à toutes sortes d'infirmités et à la mort ; leur âme fut soumise à l'ignorance et à la concupiscence.

Ils perdirent l'empire que Dieu leur avait donné sur tous les animaux. Ils s'étaient révoltés contre Dieu, tout se révolta contre eux ; ils furent l'un et l'autre honteusement chassés du paradis terrestre, sans qu'il leur fût possible d'y rentrer ; enfin, asservis sous l'empire du démon, l'entrée du ciel, pour lequel ils avaient été créés, leur fut fermée, et ils méritèrent la damnation éternelle.

Eud. Sans doute qu'Adam et Ève méritaient cette punition, quelque terrible qu'elle paraisse ; mais fallait-il que nous naissions tous coupables d'un crime que nous n'avons pas commis ?

Er. J'avoue qu'il y a dans cette transmission du péché originel quelque chose d'incompréhensible ; mais l'homme est incompréhensible aussi sans ce péché. Tout ce que nous voyons et que nous sentons en nous de grandeur et de bassesse, prouve l'excellence et la misère d'un être qui est corrompu, non par sa nature, mais par le péché. Tout fidèle croit fermement, par la foi, la vérité du péché originel, qu'il entrevoit par la raison et qu'il sent par sa faiblesse. Dieu a révélé clairement cet article dans l'Écriture, l'Église l'a toujours enseigné, et c'est sur cette croyance qu'est établie toute l'économie de la religion.

Eug. Pourquoi cela, s'il vous plaît ?

Er. Parce que c'est sur ce dogme qu'est appuyée la nécessité de l'incarnation, de la mort, de la résurrection, de l'ascension de Jésus-Christ, du baptême des enfans, de la prière, de la pénitence, de la vigilance chrétienne.

En effet, pour retirer l'homme du fond de cette misère, dans laquelle il était plongé, il fallait que la miséricorde divine ouvrît ses trésors. Elle les ouvrit ; et Dieu aima tellement le monde, qu'il donna son fils unique pour racheter les pécheurs.

Après avoir annoncé à l'homme et à la femme les peines qui devaient être les tristes fruits de leur désobéissance, il maudit le serpent qui avait servi d'organe au démon pour perdre les hommes ; et, en le maudissant, il dit entre autres choses : « Je mettrai une inimitié éternelle entre toi et la » femme, entre ta race et la sienne, *et elle t'écra-* » *sera la tête.* » Paroles adorables par lesquelles le Tout-Puissant annonçait aux mortels la naissance miraculeuse, les victoires et l'empire éternel de leur divin rédempteur !

VIIIe ENTRETIEN.

Tableau historique de la Religion, depuis le péché de l'homme jusqu'à la vocation d'Abraham.

Eudoxie. Est-ce que tous les hommes qui sont nés avant l'avènement du Sauveur, ont été précipités dans l'enfer avec les démons ?

Éraste. Point du tout ; l'agneau de Dieu, dit l'apôtre saint Jean, a été immolé dès la création du monde, c'est-à-dire, que non-seulement Dieu forma le décret éternel de la mission et de la mort de Jésus-Christ, mais qu'il voulut encore que les mérites du sacrifice que ce divin rédempteur devait offrir sur la croix, eussent un effet rétroactif, ou, ce qui est la même chose, qu'ils fussent appliqués aux hommes depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, comme ils le sont depuis Jésus-Christ, et comme ils le seront jusqu'à la fin des siècles.

Ainsi Jésus-Christ fait l'union de l'ancienne et de la nouvelle Église, puisque, ou attendu, ou donné, il a été, dans tous les temps, la consolation et l'espérance des enfans de Dieu. Ainsi, pour se sanctifier avant la venue du Messie, non seulement il fallait croire en un Dieu seul, l'adorer, le servir, l'aimer par-dessus toutes choses ; il fallait encore attendre un libérateur, et espérer en lui.

Eud. L'histoire de ces anciens temps doit être intéressante, et si je ne craignais de vous être incommode, je vous prierais de nous en donner une idée.

Er. Je le ferai avec d'autant plus de plaisir, mes chers enfans, que cette histoire des premiers âges du monde, et celle des Juifs qui la suit, est en même temps l'histoire de la religion. Vous avez

vu l'origine auguste de cette religion sainte, je vais vous montrer sa perpétuité divine, et comment elle a pu parvenir jusqu'à nous pure et sans tache, au travers des passions et des vices qui ont souillé tous les siècles. Mais, afin de n'être pas obligé de parler long-temps seul, Eugène, prenez cet écrit, et lisez-le avec attention : il remplira mon dessein.

J'ai divisé ce petit abrégé d'histoire en plusieurs parties. Cette distribution a pour objet d'aider votre mémoire, en fixant de temps en temps votre esprit sur quelques grands événemens auxquels vous puissiez rapporter tous les autres. Chacun de ces événemens plus mémorables s'appelle proprement *époque*, mot qui signifie repos, parce qu'on s'arrête là pour considérer, comme d'un point fixe, tout ce qui est arrivé avant où après; et, par ce moyen facile, éviter les anachronismes, c'est-à-dire, cette sorte d'erreur qui fait confondre les temps; mais en général, on donne le nom d'époque à une suite de faits qui se sont passés depuis un événement très-remarquable, jusqu'à un autre aussi digne d'attention.

Toute l'Histoire Sainte est partagée en six époques. La première s'étend depuis la création du monde jusqu'au déluge, c'est-à-dire, depuis Adam jusqu'à Noé. La seconde offre une idée de l'histoire des hommes depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, père du peuple juif. La troisième montre les progrès de ce peuple nouveau, jusqu'à son entrée dans la terre de Chanaan, que Dieu lui avait destinée pour héritage. La quatrième expose les diverses révolutions qui ont agité cette nation naissante, jusqu'au siècle de sa grandeur, qui est celui où Salomon bâtit un temple à l'Eternel. La cinquième commence à la fondation de ce temple, et conduit jusqu'à la captivité du peuple de Dieu à Babylone. La sixième enfin présente

l'état de ce même peuple, depuis qu'il eut recouvré sa liberté, jusqu'à l'avènement du Messie.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

EUG. (*lisant*). Peu de temps après leur péché, Adam et Eve ont deux fils. L'aîné reçoit le nom de *Caïn*, et le plus jeune celui d'*Abel*. Caïn s'occupe à cultiver la terre; Abel se livre à la vie pastorale. Abel était agréable au Seigneur, et sa foi vive donnait du prix à ses offrandes; mais Caïn, par son impiété et son avarice, avait éloigné de lui le cœur de Dieu. Au lieu de changer de conduite, il ne vit plus son frère qu'avec une basse jalousie. La jalousie se changea bientôt en une haine implacable, et la haine le conduisit au meurtre. Il surprend son frère; il l'immole à sa fureur : ainsi devait expirer un jour sous les coups des impies le juste par excellence, dont le pieux Abel était l'image.

Le sang de cette première victime de l'innocence arme la justice du Très-Haut, et le châtiment du crime annonce aux justes que la Providence veille sans cesse sur eux pour les récompenser et pour les venger. Le barbare Caïn est livré à de cuisans remords; il bâtit la première de toutes les villes, pour y trouver un asile contre la haine et l'horreur du genre humain.

Adam se console de la perte de l'un de ses deux fils et de la réprobation de l'autre, par la naissance de Seth, le deuxième des patriarches avant le déluge.

Seth inventa, dit-on, l'art de l'écriture; mais ce qui l'illustra davantage, fut sa piété et celle qu'il inspira à ses descendans, par ses exemples autant que par ses discours. Sa postérité resta fidèle à Dieu, malgré la dépravation des enfans de Caïn. Ceux-ci inventèrent quelques arts : les uns ap-

prirent aux hommes à toucher des instrumens de musique ; les autres trouvèrent le moyen de forger l'airain et le fer ; plusieurs vinrent à bout de fabriquer des étoffes de laine.

Ce fut alors qu'on fit pour la première fois la distinction des enfans de Dieu d'avec les enfans des hommes ; c'est-à-dire, de ceux qui vivaient selon l'esprit de religion d'avec ceux qui n'obéissaient qu'aux penchans dépravés de la chair et de la concupiscence.

Le vrai culte de Dieu ne pouvait manquer de s'altérer dans la famille de Caïn ; mais Enoch, fils de Seth, releva ce culte d'une manière particulière, le rendit recommandable par de nouvelles cérémonies extérieures, et fortifia ses enfans dans la religion de leur premier père.

Le pieux Enoch, père de Mathusalem, celui des hommes qui a le plus vécu, est miraculeusement tiré du milieu du monde qui n'était pas digne de le posséder, peu de temps après que la mort d'Adam, qui avait expiré à l'âge de neuf cent trente ans, eût plongé le genre humain dans un deuil général.

La mort d'Adam, l'enlèvement d'Enoch, et la vieillesse des autres patriarches, qui jusqu'alors semblaient avoir retenu les hommes dans de certaines bornes, parurent laisser une libre carrière à la corruption universelle : on vit les enfans de Dieu partager les dissolutions des enfans des hommes ; et la malice des mortels monta bientôt à un tel excès, que le Très-Haut résolut d'exterminer cette race criminelle.

Mais, au milieu de la dépravation générale, il se rencontre un juste qui s'est conservé dans l'innocence. Noé, fils de Lamech, petit-fils de Mathusalem, de la famille de Seth, et dixième patriarche, trouve grâce devant le Seigneur, qui lui révèle le dessein qu'il a formé de submerger toute

la terre par un déluge universel, et qui lui ordonne de construire, pour se sauver, un grand vaisseau, que nous appelons *arche*. Pendant longtemps, Noé dénonce aux pécheurs le terrible avenir qui menace leurs têtes coupables; mais ils se rient des terreurs qu'il veut leur inspirer : enfin leur impénitence et leur endurcissement sont punis par ce déluge si vainement annoncé.

Rien n'échappe : hommes, bêtes, oiseaux, tout périt. Noé seul, sa femme, ses trois fils et leurs femmes, avec plusieurs paires d'animaux de chaque espèce, sont réservés pour repeupler la terre (1). Tous ces événemens se passèrent durant le cours de seize cent cinquante-six ans.

SECONDE ÉPOQUE.

Un an après son entrée dans l'arche, Noé en sort par l'ordre de Dieu. Plein de reconnaissance, il dresse un autel au Seigneur, il apaise sa justice par l'immolation de victimes choisies, et le Tout-Puissant, satisfait de la piété de son serviteur, lui promet de ne plus répandre sa malédiction sur la terre à cause des péchés des hommes. Il le bénit lui et ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, à qui il ordonne de croître et de multiplier : « Que tout ce qui est sur la terre vous soit soumis, » leur dit-il. Je vais faire alliance avec vous et » avec votre race; et voici le signe de l'alliance » que j'établis pour jamais entre moi et vous. Lors-

(1) La tradition du Déluge universel se trouve par toute la terre. L'arche, où se sauvèrent les restes du genre humain, a été de tout temps célèbre en Orient, principalement dans les lieux où elle s'arrêta après cette terrible inondation. Plusieurs autres circonstances de ce fameux événement se trouvent marquées dans les Annales des peuples, les plus anciens.

» que j'aurai couvert le ciel de nuages, mon arc
» paraîtra dans les nuées : je me souviendrai, en
» le voyant, de l'alliance éternelle qui a été faite
» entre Dieu et toutes les âmes vivantes qui ani-
» ment toute chair qui est sur la terre. »

Avec le genre humain, Noé conserva les arts nécessaires au soutien de la vie. Il s'appliqua surtout à l'agriculture, et ce fut lui qui le premier cultiva la vigne. Un jour, ayant bu du vin dont il ne connaissait pas encore la force, il tomba dans l'ivresse, s'endormit, et parut nu dans sa tente. Cham, son second fils, l'aperçoit dans cet état; il fait de ce qu'il voit un sujet de raillerie, et court même avertir ses frères pour les rendre complices de son irrévérence. Mais Sem et Japhet, indignés du mépris de leur frère, prennent un manteau, et vont couvrir en Noé ce que la pudeur ordonnait de cacher. Cette action ne resta pas sans récompense. Le saint patriarche, instruit à son réveil de tout ce qui s'était passé, maudit Chanaan, fils de Cham, et toute sa postérité; malédiction qui eut dans la suite son entier accomplissement, puisque, réprouvée de Dieu, cette malheureuse postérité de Chanaan fut exterminée par la race de Sem et par celle de Japhet.

Noé mourut à l'âge de neuf cent cinquante ans, et ses descendans étaient déjà en si grand nombre, qu'ils songèrent à se séparer; mais avant cette dispersion, ils voulurent exécuter un projet qui montrait bien quelle était leur folie et leur vanité. Il s'agissait de construire une tour dont la hauteur allât jusqu'au ciel, afin de se défendre contre Dieu même, s'il voulait encore punir le monde par un déluge. Mais, lorsqu'ils eurent travaillé quelque temps à cet ouvrage, le Seigneur confondit leur langage : ils ne s'entendirent plus les uns les autres; de sorte qu'ils furent contraints d'abandon-

ner cette entreprise, premier monument de l'orgueil et de la faiblesse des hommes. Cette tour fut appelée *Babel*, c'est-à-dire, *confusion*.

Les enfans de Japhet peuplèrent la plus grande partie de l'occident; ceux de Cham fondèrent l'empire de Babylone, et d'eux sortirent les Egyptiens, les Philistins, les Chananéens, les Phéniciens, et plusieurs autres nations autrefois fameuses; la famille de Sem habita dans la Mésopotamie, et c'est d'elle que sortit le peuple *hébreu*, par Héber, fils de Salé, et arrière petit-fils de Sem.

Bientôt les bois abattus font place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux bourgades, et enfin aux villes. Les royaumes commencent, les lois civiles s'établissent : la nécessité de combattre les bêtes farouches fait inventer les armes, que les hommes tournent bientôt contre eux-mêmes. *Nemrod*, petit-fils de Cham, apprend, en tuant les animaux, à tuer ses semblables; il usurpe le premier une domination tyrannique, et met dans les fers la liberté naturelle de l'homme.

Mais, si d'un côté la société se formait et s'enrichissait par la découverte des arts, de l'autre elle était déshonorée par des excès plus affreux que ceux qui avaient armé la vengeance de l'Eternel. La connaissance du maître absolu de la nature s'effaçait de la mémoire des hommes : au lieu de lui payer le tribut d'adorations que lui doit tout ce qui respire, on prostitue à de viles créatures un encens sacrilége; et les animaux même voient le roi de l'univers se prosterner devant eux, et leur adresser de timides prières. A peine trouvait-on une famille qui fût encore fidèle au Dieu d'Adam et de Noé. Tels furent les malheureux progrès du crime, dans le court espace de quatre cent vingt-six ans qu'a duré cette seconde époque.

Néanmoins, la parole de l'Eternel est irrévocable, et l'indubitable effet suit toujours sa promesse. S'il n'eût consulté que les forfaits de nos

pères, il eût sans doute anéanti cette race coupable; mais la vue des mérites futurs de la victime expiatoire qu'il avait annoncée au genre humain, rappelle sa clémence; et, s'il retire à d'indignes mortels le précieux dépôt de la foi, et la consolante espérance d'un libérateur, c'est pour le faire passer à des mains exemptes jusqu'alors de la corruption générale, comme vous le verrez dans l'époque suivante.

IXe ENTRETIEN.

Tableau historique de la religion, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la sortie d'Egypte.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Abraham, fils de Tharé, est choisi pour être la tige et le père de tous les croyans.

« Quittez le pays que vous habitez, lui dit le » Seigneur, et venez en la terre que je vous mon- » trerai. Je vous rendrai père d'une postérité nom- » breuse. Je vous bénirai, et tous les peuples de » l'univers seront bénis en celui qui sortira de « vous. » Promesse ineffable, qui annonçait cette grande bénédiction qui devait être répandue sur toutes les nations du monde, par J. C., sorti de la race d'Abraham.

Le saint patriarche croit, sans hésiter à la parole de Dieu; accompagné de Sara, son épouse, de Lot, son neveu, et d'une foule d'esclaves qui conduisaient ses troupeaux, il abandonne son pays, et se met en marche, sans savoir encore où il allait. A peine entré dans le pays de Chanaan, où Dieu lui promet d'établir un jour ses descendans, qu'il multipliera comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer, il se voit contraint, par une horrible famine, de se rendre en Egypte. Une

vive querelle s'y élève entre les pasteurs d'Abraham et ceux de Lot, la contrée où ils se trouvaient ne pouvant contenir leurs troupeaux. Le saint homme propose à son neveu de se séparer ; celui-ci y consent, et choisit pour demeure Sodome, ville que Dieu regardait déjà dans sa fureur, à cause des crimes dont ses habitans ne cessaient de se souiller.

Bientôt le roi de Sodome, et quatre autres rois, ses alliés, sont battus par un prince dont ils avaient été tributaires ; leurs villes sont mises au pillage par les vainqueurs, leurs sujets sont chargés de chaînes, et Lot est du nombre des prisonniers. Abraham l'apprend ; son cœur est ému ; il arme ses plus braves serviteurs, fond avec eux sur les troupes victorieuses, les taille en pièces, recouvre le butin, délivre son neveu et tous les compagnons de sa captivité ; après quoi il se contente d'offrir au Seigneur la dîme des dépouilles que le roi de Sodome voulait lui faire accepter tout entières.

Sara voulant se consoler de sa stérilité, par la fécondité de sa servante, donne à Abraham, pour femme du second ordre, Agar, une de ses esclaves égyptiennes : celle-ci devient mère, et met au monde un fils qui est nommé *Ismaël*.

Ismaël devait être le père d'un grand peuple ; mais non pas de ce peuple en qui les promesses divines auraient leur accomplissement. Dieu apparut donc encore à Abraham, et, après avoir contracté avec lui une alliance plus étroite, il lui déclara clairement que bientôt Sara, qui pour lors était âgée de quatre-vingt-neuf ans, lui donnerait un fils qu'il comblerait de ses faveurs, et qui serait l'héritier de toutes ses promesses. A ces mots, le saint homme se prosterna contre terre, et rendit gloire au Seigneur, bien convaincu que sa parole est indubitable, et que rien ne résiste à sa puissance.

Ce fut alors que Dieu, fatigué des crimes de Sodome et de Gomorre, exécuta le dessein qu'il avait formé d'exterminer ces villes abominables. Abraham en fut averti par trois anges, qui, sous la figure de voyageurs, avaient reçu chez lui l'hospitalité, et la charité du saint patriarche s'intéressa pour les coupables; mais ses instances devinrent inutiles : Dieu fit tomber une pluie de soufre et de feu qui réduisit en cendres les hommes, les villes et leurs territoires. Lot seul et ses deux filles échappèrent à cet embrasement. Ces mêmes anges que le neveu avait accueillis avec autant de zèle que son oncle, les prirent par la main, et les conduisirent dans une petite ville qu'ils épargnèrent en leur faveur. La femme de Lot qui l'accompagnait dans sa fuite, ayant regardé derrière elle, contre la défense qui en avait été faite par les célestes envoyés, fut changée tout-à-coup en une statue de sel, qui tenait de la nature de la pierre, et que l'on voyait encore du temps des Apôtres.

Treize ans après la naissance d'Ismaël, Sara mit au monde cet enfant, si long-temps promis, et si long-temps désiré. Il reçut le nom d'Isaac. Quelque temps après, Agar et son fils furent chassés de la maison d'Abraham, afin que le fils de l'esclave ne fût pas héritier avec le fils de la femme libre : telle était la volonté du Très-Haut.

Abraham voyait croître avec joie l'espérance de sa maison, et rien ne manquait à sa félicité, lorsque Dieu mit la foi de son serviteur à une dernière, mais terrible épreuve, en lui ordonnant de prendre ce fils unique qu'il chérissait, et de le lui offrir en holocauste sur une montagne qu'il lui indiqua. Abraham ne répondit que par une prompte obéissance, et déjà il levait le couteau pour égorger cette tendre victime, quand le Seigneur, satisfait d'une telle résignation, envoya un ange

pour arrêter son bras, en lui réitérant la promesse de le bénir, de multiplier sa race, et de la rendre triomphante de tous ses ennemis.

Sara mourut peu de temps après, à l'âge de cent vingt-sept ans; et, pour l'ensevelir avec les honneurs que méritait cette tendre épouse, Abraham acheta un sépulcre dans ce même pays dont l'Eternel avait promis de le rendre maître. Ensuite il songea à marier Isaac. Rébecca, fille de Bathuel, et petite-fille de Nachor, frère d'Abraham, est la femme que Dieu indique au fidèle Eliézer, qui était allé en Mésopotamie pour cet objet. Rébecca quitte sa famille pour se rendre auprès de son époux. Après vingt ans de stérilité, elle devient enceinte de deux jumeaux. L'enfant qui vint au monde le premier était roux et tout couvert de poil; on le nomma Esaü; et le second fut appelé Jacob. Esaü s'acquit la réputation d'un habile chasseur; mais Jacob, homme simple et paisible, demeurait toujours à la maison. Isaac aimait Esaü, parce qu'il lui faisait manger de sa chasse, et Rébecca aimait Jacob.

Abraham eut la consolation de voir les enfans de son cher Isaac. Ce saint homme termina sa carrière à l'âge de cent soixante-quinze ans; et ses deux fils aînés, Isaac et Ismaël, l'inhumèrent auprès de Sara.

Isaac étant devenu vieux, ses yeux s'affaiblirent de telle sorte qu'il ne pouvait plus voir. Il se crut près de sa fin; et voulant bénir ses enfans, il dit à Esaü : « Mon fils, prenez vos armes, et allez à la » chasse. Lorsque vous aurez pris quelque chose, » vous l'apprêterez comme vous savez que je l'aime, » afin que j'en mange, et que je vous bénisse avant » de mourir. » Mais Esaü qui, quelque temps auparavant, avait vendu son droit d'aînesse à Jacob, se vit privé de cette bénédiction par l'adresse mystérieuse de son frère. Rébecca apprêta un morceau

de chevreau, revêtit son fils bien-aimé des habits d'Esaü, et l'envoya à Isaac, qui, trompé en apparence, exécuta en effet les conseils du Très-Haut.

Esaü irrité contre son frère, formait le projet de le perdre à la première occasion favorable; mais Jacob, par le conseil de sa mère, se soustrait à son courroux, et va chercher une retraite en Mésopotamie, chez Laban, son oncle, frère de Rébecca. Ce fut durant son voyage qu'il eut cette vision mystérieuse, dans laquelle le Seigneur lui dit entre autres choses ces paroles remarquables : « Toutes les nations du monde seront bénies en » vous, et dans celui qui sortira de vous. Ayez » confiance; je serai votre protecteur partout où » vous irez. »

Plein d'espoir, il arrive chez Laban qui le reçoit avec bonté. Jacob s'engage à le servir durant sept ans, s'il veut lui donner pour épouse la plus jeune de ses filles, nommée Rachel. Laban y consent; mais quand le terme prescrit fut arrivé, il substitua Lia, sa fille aînée que Jacob n'aimait pas, à Rachel qu'il avait méritée; et il fallut, pour l'obtenir, sept autres années de fatigue. Las de l'espèce d'esclavage dans lequel son beau-père le retenait, il prend le parti de se retirer secrètement avec sa femme, ses enfans et les biens que l'avarice de Laban n'avait pu lui ravir. Bientôt il apprend qu'Esaü, instruit de son arrivée, accourt au devant de lui à la tête d'une petite armée. Se rappelant les promesses du Seigneur, qui ne l'avait point abandonné, il implore son assistance, et prend la résolution de fléchir ce frère irrité, à force de présens et de soumission. Touché de son humilité, Esaü n'a plus la force de le combattre; il l'embrasse avec larmes, et se réconcilie avec lui.

Jacob eut douze fils, qui furent les pères des douze tribus du peuple hébreu. *Lia* lui donna Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar et Zabulon;

Rachel, son épouse bien-aimée, fut mère de Joseph, et mourut en donnant le jour à Benjamin; *Zelpha*, servante de Lia, enfanta Gad et Azer; enfin *Bala*, servante de Rachel, mit au monde Dan et Nephtali. Jacob avait pris ces deux servantes pour femmes du second ordre, à la prière de ses deux épouses, suivant l'usage de ces temps reculés, où Dieu tolérait la pluralité des femmes, par indulgence pour la faiblesse des hommes, et pour la multiplication du genre humain.

Vingt-trois ans après le retour de Jacob, Isaac termina sa sainte carrière dans la cent quatre-vingtième année de sa vie, sans maladie, sans douleurs, par la seule nécessité de mourir, et son corps fut réuni à ceux d'Abraham et de Sara.

De tous les enfans de Jacob, Joseph était le plus aimé. Le Seigneur qui voulait l'élever au comble de la gloire humaine, lui donna plusieurs songes qui lui présageaient sa grandeur; mais ces songes de Joseph, et la préférence que Jacob lui donnait en tout sur ses autres enfans, les aigrirent tellement contre lui, qu'ils résolurent de le perdre. On le saisit, on allait l'immoler; mais par le conseil de Ruben, qui ne voulait point souiller ses mains du sang de l'innocence, on le jette dans une vieille citerne, d'où il est bientôt tiré pour être vendu à des marchands ismaélites, qui allaient en Egypte. Afin de cacher leur crime, ces méchans frères trempent la robe de Joseph dans le sang d'un chevreau, et l'envoient à Jacob. Le saint vieillard ne l'a pas plutôt reconnue, qu'il déchire ses habits, se couvre d'un cilice, et reste plongé dans la douleur la plus amère.

Cependant Joseph est vendu à Putiphar, un des premiers officiers du roi d'Egypte; son maître lui abandonne tout le soin de ses biens, l'établit le chef de sa maison; mais la vertu du jeune Hébreu lui attire de nouvelles disgrâces. La femme de Pu-

tiphar le sollicite au crime; Joseph rejette avec horreur ses abominables séductions, et ne pouvant l'éviter que par la fuite, il s'échappe, et lui laisse son manteau entre les mains. Irritée de ce mépris, l'infâme Egyptienne se plaint à son époux que Joseph l'a voulu corrompre, et le trop crédule Putiphar le fait jeter dans les fers. Mais Dieu descend avec Joseph dans ces noirs cachots, destinés à la scélératesse; il lui fait trouver grâce devant le gouverneur qui lui confie l'autorité sur tous les prisonniers. De ce nombre étaient le grand échanson et le grand pannetier de la couronne. L'événement ayant justifié la vérité des prédictions qu'il leur avait faites dans l'interprétation de leurs songes, il arriva que le roi d'Egypte lui-même eut recours à lui pour connaître le sens d'une vision qui l'inquiétait beaucoup. Car il avait vu en songe sept vaches maigres dévorer sept vaches grasses, et sept épis secs et arides en dévorer sept beaux et bien remplis. Joseph dit au prince qu'on allait avoir dans le royaume sept années d'abondance qui seraient suivies de sept années d'une extrême stérilité; et il lui conseilla d'établir dans toute l'Egypte un homme sage et habile, pour prévenir les malheurs que la famine entraînerait avec elle. Plein d'admiration pour sa sagesse et son habileté, le monarque voulut que tous ses sujets le reconnussent pour son premier ministre, et si les disgrâces de Joseph n'avaient point abattu son courage, cette élévation soudaine n'altéra pas sa vertu. Bientôt ses frères furent contraints de venir chercher en Egypte des secours contre les horreurs de la disette. Après les avoir alarmés par une ruse innocente, il se fit connaître à eux, les combla de caresses et de présens, et les engagea à venir demeurer dans les états de Pharaon, pour se soustraire aux extrémités de cette longue et cruelle famine.

Les enfans d'Israël (1) étant arrivés dans le pays de Chanaan, dirent à leur père : « Joseph est » vivant, et il commande à toute l'Egypte. » Il n'en fallut pas davantage pour décider le saint vieillard à partir avec toute sa famille. Joseph courut au devant de son père, et après l'avoir tendrement embrassé, il le présenta à Pharaon, par l'ordre duquel ce vénérable patriarche alla s'établir dans le pays de Gessen, le plus fertile de l'Egypte, où il vécut encore dix-sept ans.

Peu de temps avant de rendre au Créateur une âme pure et sainte, Jacob bénit les deux fils de Joseph, Manassé et Ephraïm, les adopta au nombre de ceux qui devaient être les chefs de son peuple, et donna au plus jeune la prééminence sur l'aîné : ensuite il fit assembler tous ses enfans, et leur prédit ce qui devait arriver à chacun d'eux dans la suite des temps. Joseph fit embaumer son corps, qui fut porté au pays de Chanaan, suivant la prière que le saint homme avait faite à ses enfans, et il fut mis dans la sépulture d'Abraham et d'Isaac. Joseph lui-même termina une vie sainte et un ministère glorieux à l'âge de cent dix ans. Il fut pleuré de toute l'Egypte, qu'il avait sauvée et rendue heureuse, et de ses frères qui lui jurèrent de transporter ses cendres au pays de Chanaan, pour les inhumer dans le tombeau de leurs ancêtres.

Bientôt les enfans d'Israël forment un grand peuple, et cette prodigieuse multiplication excite la jalousie des Egyptiens. Un roi qui ne connaissait ni Joseph, ni les grands services qu'il avait rendus à l'Egypte, accable les Hébreux de travaux;

---

(1) Le mot Israël signifie *fort contre Dieu*. Il fut donné à Jacob par un ange du Seigneur, contre lequel il lutta toute une journée, sans se laisser abattre, quelque temps après son départ de la maison de Laban. C'est de là que les descendans de Jacob furent appelés Israélites.

et pour les exterminer plus sûrement, il ordonne d'exposer sur le Nil tous les Israélites nouvellement nés. Mais le Tout-Puissant conserve Moïse, qu'il leur destinait pour libérateur. La fille même de Pharaon l'élève comme les enfans du monarque, son père, et le fait instruire dans toute la sagesse des Egyptiens.

A l'âge de quarante ans, Moïse, touché du malheur de ses frères, se met en péril pour les soulager : il tue un Egyptien qui maltraitait un Israélite. Loin de profiter de son zèle et de son courage, les enfans de Jacob l'exposent à la fureur du roi, qui forme le projet de le perdre. L'homme de Dieu prend la fuite, et va chercher un asile en Arabie, dans la terre de Madian, où sa vertu, toujours secourable aux opprimés, lui fait mériter l'estime et la fille de Jéthro, prince et prêtre du pays.

Comme il faisait paître les troupeaux de son beau-père, il aperçut dans le désert un buisson ardent, au milieu duquel il entendit la voix du Dieu de ses ancêtres, qui le renvoyait en Egypte, pour briser le joug qui opprimait les tristes Israélites. Accompagné d'Aaron, son frère, Moïse paraît devant Pharaon, lui expose l'ordre du Très-Haut, et pour lui prouver sa mission, il opère en sa présence plusieurs prodiges, auxquels succédèrent ces plaies redoutables qui portèrent la désolation dans toute l'Egypte. Quand le mal le pressait, Pharaon avait recours à Moïse pour en être délivré; et il promettait alors tout ce que l'on voulait. Le saint homme priait; le fléau cessait, et Pharaon aussitôt refusait de tenir sa parole.

Enfin Dieu résolut de le frapper d'une manière plus sensible encore; mais avant de faire tomber sur l'infidèle le dernier coup de sa vengeance, il commanda à son peuple de prendre un agneau dans chaque famille, de le sacrifier vers le soir, de le faire rôtir, et de le manger la nuit, après

avoir marqué de son sang la porte de chaque maison. Il voulut que ce souper et ce sacrifice fussent nommés *la Pâque*, c'est-à-dire, *victime du passage*, et que les Israélites les renouvelassent tous les ans, en mémoire de leur délivrance. Durant cette même nuit, le Très-Haut envoya un ange qui fit mourir tous les premiers nés des Egyptiens, depuis le fils de Pharaon jusqu'au fils de la plus vile esclave; mais l'esprit céleste ne toucha pas aux maisons marquées du sang de l'agneau.

Dès ce moment l'opiniâtreté du monarque infidèle fut vaincue. « Retirez-vous promptement, dit-» il à Moïse et à son frère, emmenez avec vous » tout votre peuple, et allez sacrifier à votre Dieu.»

Les enfans d'Israël sortent au nombre de près de six cent mille combattans : à peine sont-ils partis, que Pharaon se repent de la permission qu'il leur a donnée; il se met à la tête d'une armée innombrable, et bientôt il atteint cette nation fugitive sur les bords de la Mer Rouge. Les enfans de Jacob se croyaient perdus : Moïse élève sa baguette; les eaux se séparent, le peuple de Dieu traverse la mer au milieu des flots. Pharaon veut les suivre; mais les flots se rapprochent : il est englouti avec tout son peuple, et ses dépouilles deviennent la proie des enfans d'Israël. C'est ainsi que s'opéra l'entière délivrance des Israélites, après plus de deux siècles d'esclavage, et quatre cent trente ans depuis la vocation d'Abraham.

C'est sous cette troisième époque qu'il faut placer l'histoire de Job, homme juste, qui élevait ses enfans dans la vertu, et offrait des sacrifices à l'Etre Suprême. Pour l'éprouver, Dieu permit que tous ses biens lui fussent enlevés, et que ses enfans fussent écrasés sous les ruines d'une maison, où ils s'étaient rassemblés pour faire un festin innocent. Tous ces fléaux tombèrent dans le même moment sur le saint homme, et Job en reçut les tristes nouvelles avec une admirable patience :

« Le Seigneur m'avait tout donné, dit-il; le Seigneur m'a tout ôté : il n'est arrivé que ce qu'il » lui a plu : que son saint nom soit béni! » Le démon, à qui le Tout-Puissant avait permis de tenter son serviteur, ne put voir sans colère cette pieuse résignation; il crut le vaincre en affligeant le saint patriarche d'un ulcère épouvantable, qui lui couvrait tout le corps. Job se vit réduit à s'asseoir sur un fumier, et à racler avec des morceaux de pots cassés le pus qui sortait de ses plaies. Sa femme elle-même vint insulter à sa piété, et traiter d'imbécillité son invincible patience; mais ni elle ni ses amis ne purent ébranler la foi du juste; le Seigneur, satisfait, lui rendit autant d'enfans qu'il en avait auparavant, une santé parfaite, et plus de biens et de richesses que le démon ne lui en avait ôté; grande consolation pour les fidèles que des biens éternels dédommageront un jour de quelques souffrances momentanées.

Xe ENTRETIEN.

Tableau historique de la Religion depuis la sortie de l'Égypte, jusqu'à la construction du temple de Jérusalem.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Tandis que les Égyptiens et le roi périssaient dans les flots, la maison de Jacob, témoin de ce prodige, bénissait le Seigneur. Précédés d'une nuée qui les protège contre les ardeurs du soleil durant le jour, et qui sert de flambeau pendant la nuit, les Israélites s'enfoncent dans un vaste et aride désert. Bientôt on manque de viande et de pain; des clameurs se font entendre; Moïse a recours à Dieu, et le Tout-Puissant manifeste sa gloire. En effet, la terre se trouve couverte de cette manne céleste, avec laquelle le peuple d'Israël

fut nourri durant ce long voyage. On la recueillait tous les matins, avant le lever du soleil ; le peuple broyait cet aliment sous la meule, ou le pilait dans un mortier ; ensuite il le mettait cuire dans un pot, et en faisait des gâteaux du goût le plus exquis.

L'eau vient à manquer à son tour. Les Israélites ingrats et rebelles s'emportent de nouveau contre Moïse ; et leur colère est si aveugle, qu'ils sont sur le point de lapider ce grand homme. Dieu lui commande de frapper le rocher d'Horeb avec cette baguette miraculeuse qui avait opéré tant de prodiges en Égypte ; il obéit, et aussitôt il sort de cette pierre des torrens d'eau vive qui désaltèrent les indociles Hébreux.

Le roi des Amalécites vient à leur rencontre avec des troupes nombreuses. Josué est mis à la tête des enfans de Jacob ; il marche contre les infidèles ; il les attaque, il les combat avec ardeur, tandis que Moïse, accompagné d'Aaron et de Hur, était en prière sur une montagne voisine. Il tient ses mains élevées vers le ciel, et Josué remporte une victoire complète.

Au commencement du troisième mois, après la sortie d'Égypte, le peuple d'Israël arrive au mont Sinaï, où Dieu le fait séjourner pour lui donner sa loi. On se purifie durant deux jours ; le troisième, le haut de la montagne paraît tout en feu, et couvert d'un épais nuage, d'où sortaient des éclairs et des tonnerres épouvantables. On entendait aussi un son de trompettes et un grand bruit ; mais on ne voyait personne. Alors une voix terrible fit entendre ces paroles : « Je suis le Seigneur, » ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Égypte, de » la maison de servitude. »

« 1°. Tu n'auras pas des Dieux étrangers devant » moi. Tu ne feras point d'idoles, ni aucune figure » de ce qui est au ciel, sur la terre ou dans les

» eaux, pour leur rendre le souverain culte ; car
» je suis un Dieu puissant et jaloux, qui punis les
» péchés des pères sur leurs enfans, jusqu'à la
» troisième et jusqu'à la quatrième génération de
» ceux qui me haïssent, et qui fais du bien dans
» la suite de mille générations à ceux qui m'ai-
» ment et qui gardent mes commandemens. »

« 2°. Tu ne prendras point en vain le nom du
» Seigneur, ton Dieu ; car Dieu ne laissera pas
» impuni celui qui prend en vain le nom du
» Seigneur, son Dieu. »

« 3°. Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat.
» Tu travailleras pendant six jours ; le septième
» est le jour consacré au Seigneur, ton Dieu. En
» ce jour-là, tu ne feras aucun travail, ni toi, ni
» tes serviteurs, ni tes bêtes, ni l'étranger qui
» demeure avec toi ; car Dieu a fait le ciel et la
» terre en six jours, et il s'est reposé le septième ;
» c'est pourquoi il l'a béni et sanctifié. »

« 4°. Honore ton père et ta mère, afin que tu
» vives long-temps sur la terre que le Seigneur,
» ton Dieu, te donnera. »

« 5°. Tu ne tueras point ; 6°. tu ne commettras
» point d'adultère ; 7°. tu ne déroberas point ;
» 8°. tu ne porteras point de faux témoignages
» contre ton prochain ; 9°. tu ne désireras point la
» femme de ton prochain ; 10°. tu ne désireras
» point sa maison, son esclave, son bœuf, son
» âne, ni rien de ce qui est à lui. »

Voilà ce que l'on appelle le Décalogue, ou les dix commandemens de Dieu.

Dieu dicta encore à son ministre plusieurs autres lois, dont la plupart ne sont qu'une explication des dix commandemens. Outre le Sabbat, il ordonna trois grandes fêtes où tous les Israélites seraient obligés de se présenter devant lui : la Pâque où ils immoleraient un agneau, et mangeraient des pains sans levain, en mémoire de leur sortie d'Égypte ; la

Pentecôte, c'est-à-dire le cinquantième jour après la Pâque, qui était le jour où ils avaient reçu la loi, et où ils offriraient les prémices des fruits; enfin la fête des tabernacles, c'est-à-dire, des tentes, en mémoire du voyage dans le désert.

Moïse, ayant écrit toutes ces lois par ordre de Dieu, les lut au peuple, avec les promesses que le Tout-Puissant faisait de le mettre en possession de la terre de Chanaan, et de le combler de biens, s'il pratiquait fidèlement ses suprêmes ordonnances. Les Israélites le promirent, et le saint homme retourna sur la montagne, où il demeura quarante jours en conférence avec Dieu, qui lui ordonna de construire le tabernacle, de conférer à Aaron le souverain pontificat, dignité unique, donnée à lui et à sa postérité, et qui lui prescrivit en même temps les cérémonies du sacre d'Aaron et des prêtres, ses enfans; la forme de leurs habits mystérieux; les fonctions qu'ils avaient à remplir; celles des lévites ou enfans de Lévi, fils de Jacob, qui furent aussi consacrés d'une manière particulière au service des autels.

Cependant, les Israélites, voyant que leur chef ne revenait pas, environnèrent en tumulte Aaron, et firent tant par leurs menaces, qu'il consentit à élever un veau d'or, semblable aux idoles des Égyptiens. Un autel est dressé devant ce riche simulacre; on lui offre des sacrifices; on mange les victimes immolées; on forme des chœurs de musique; on saute, on danse autour de l'immobile divinité. L'éternel voit cette joie impie: sa colère s'allume; il veut exterminer les ingrats. Moïse se prosterne, et le conjure de pardonner à cette multitude qu'il a délivrée par tant de miracles. Le seigneur se laisse apaiser, et Moïse va retrouver son peuple, tenant à la main les deux tables de pierre que Dieu lui avait données, et sur

lesquelles étaient gravés les préceptes du Décalogue.

La vue des danses détestables excite son indignation ; il brise les tables de la loi au pied de la montagne, réduit en poudre le veau d'or, charge de reproches le trop faible Aaron, et ordonne à ceux de la tribu de Lévi de tuer, sans distinction, quiconque se présentera devant eux. Vingt-trois mille hommes expient par leur mort le crime de toute la nation.

Après cette sanglante exécution, le zélé serviteur du Très-Haut retourna sur la montagne, et y demeura quarante jours et quarante nuits, sans boire ni manger. Dieu grava pour la seconde fois les dix commandemens sur deux tables de pierre, et les donna à son ministre, qui le supplia de nouveau d'oublier les iniquités de son peuple. Mais les Hébreux ne méritaient plus d'être traités comme des enfans : Dieu les mit sous le joug comme des esclaves. Il ajouta aux commandemens du Décalogue, de nouvelles ordonnances proportionnées au caractère de ce peuple : C'est ce qu'on appelle la *Loi cérémonielle*, pour la distinguer de la loi morale contenue dans le gouvernement civil. Elle renferme un détail infini d'observances, incommodes, pénibles, accablantes par leur multitude, et par les rigoureux châtimens dont les violateurs sont menacés.

Moïse descend de la montagne ; son visage, sans qu'il le sût, était tout rayonnant de lumière ; on n'osait l'approcher ; il fallut qu'il mit un voile pour tempérer ce céleste éclat, dont le Seigneur avait décoré son front. On travaille à l'arche d'alliance et au tabernacle, c'est-à-dire à la tente qui devait renfermer ce divin monument. Le peuple porte à l'envi ce qu'il a de plus précieux pour le consacrer au Très-Haut ; et bientôt toutes les or-

donnances que le législateur divin avait prescrites par rapport à son culte, sont exécutées avec une religieuse exactitude.

Alors le Seigneur renouvela les préceptes qu'il avait tant de fois donnés à son peuple, en lui promettant que quiconque gardera ses lois et ses ordonnances y trouvera la vie, et en menaçant des plus terribles châtimens ceux qui les mépriseront. On vit bientôt après une preuve sensible de la sévérité avec laquelle l'Eternel punissait la transgression de ses lois : le feu devait brûler continuellement sur l'autel des holocaustes, et les sacrificateurs étaient obligés de l'entretenir, en y mettant du bois soir et matin. Nadab et Abiu, fils ainés d'Aaron, y mirent un feu étranger et profane. Dieu, pour les punir, lança sur eux des flammes qui les dévorèrent au-dedans, sans toucher au-dehors de leurs corps, et ils moururent devant le Seigneur.

Moïse, fatigué des murmures du peuple, que la longueur du voyage et le souvenir des mets d'Égypte portait à la rébellion, conjure l'Eternel de le décharger du soin de conduire cette multitude séditieuse et indocile, et Dieu lui donne, pour l'aider, soixante-dix hommes qu'il remplit de son esprit ; ensuite, sa fureur s'allume contre les rebelles, il les frappe d'une très-grande plaie, plusieurs expirent, et ce lieu est appelé *les Sépulcres de la concupiscence*, parce qu'on y enterra ceux qui avaient été frappés de mort, en punition de leur coupable convoitise.

On s'avance vers les frontières de la Terre Promise. Douze espions sont envoyés pour reconnaître ce beau pays : de leur nombre étaient Josué et Caleb. Après quarante jours d'absence, ils reviennent avec des fruits dont la beauté faisait assez comprendre quel devait être ce pays délicieux. Néanmoins, dix des espions exagèrent si

bien la force des habitans, les hauteurs des murailles de leurs villes, que tout-à-coup les Hébreux sont saisis de frayeur. En vain Moïse essaie de les calmer; en vain Caleb et Josué s'efforcent de rappeler leur courage; bien loin de les entendre, les séditieux veulent les lapider. Apaisé par Moïse, le Très-Haut consent à les laisser subsister; mais il jure qu'à l'exception de Caleb et de Josué, aucun de ces rebelles n'entrera dans la terre de Chanaan. C'est ainsi que cette nation perverse n'eut plus d'autre espoir que la mort pour terme de son exil.

De nouveaux murmures éclatent; Coré, Dathan et Abiron se soulèvent contre Moïse : la terre s'entr'ouvre, et engloutit les deux derniers tout vivans; Coré est dévoré par des flammes soudaines, avec deux cent cinquante hommes qui l'accompagnaient. Bientôt Moïse et Aaron sont obligés de se réfugier dans le tabernacle : Dieu les environne et les protège; il frappe les mutins d'une plaie qui les aurait fait périr tous en un moment, si le souverain pontife ne se fût jeté, l'encensoir à la main, au milieu des morts et des mourans, et n'eût écarté par ses prières, ce redoutable fleau, dont quatorze mille sept cents hommes étaient déjà les victimes.

Sur la fin de ce long voyage, les enfans de Jacob manquèrent d'eau, et Moïse renouvela le prodige de la pierre d'Horeb : il fit sortir d'un autre rocher des sources abondantes d'une eau salutaire; mais par un léger mouvement de défiance, il frappa deux fois le rocher, et Dieu, pour punir cette faute, le condamna à mourir sans entrer dans le beau pays de Chanaan; seulement il lui laissa la satisfaction de conduire son peuple jusqu'aux frontières de cette riche contrée, et d'en préparer la conquête.

Afin de remplir cette dernière fonction de son

ministère, Moïse, après avoir inhumé Aaron, qui venait d'expirer à l'âge de cent vingt-trois ans, et élevé à la souveraine sacrificature, Eléazar, fils aîné du pontife défunt, demande au roi des Iduméens, descendans d'Esaü, la permission de passer par ses terres. Le monarque le refuse, et les enfans de Jacob sont obligés de prendre un grand détour pour arriver à la Terre Promise. Ce surcroît de fatigue les porte à renouveler leurs plaintes; mais Dieu change leurs clameurs en des cris de pénitence; il déchaîne contre les coupables des serpens qui les tuent par leurs morsures brûlantes comme le feu, et ils n'échappent à cette mort cruelle, qu'en regardant un serpent d'airain, que Moïse élève au haut d'une pique, par l'ordre du Seigneur.

On arrive sur les confins du pays des Amorrhéens, et l'on demande passage à Séhon, leur roi. Ce prince, pour toute réponse, se met à la tête d'une armée; il est vaincu, et les Israélites passent au fil de l'épée tous les sujets de ce monarque. Og, roi de Basan, a le même sort avec tout son peuple, ainsi que Bala, roi des Madianites, qui sont tous égorgés sans exception. Ensuite Moïse, averti que sa longue et pénible carrière allait être terminée, fait assembler toutes les tribus, déclare Josué pour son successeur, et donne de grandes instructions aux enfans d'Israël. Après les avoir bénis, il monte sur le sommet de la montagne Nébo, d'où le Seigneur lui fait voir la terre de Chanaan, et lui dit : « Voilà le pays que » j'ai promis avec serment à Abraham, à Isaac et » à Jacob : regardez-le; mais vous n'y entrerez » pas. » Presqu'en même temps Moïse rendit le dernier soupir.

Après la mort de l'homme de Dieu, on voit se multiplier les merveilles en faveur du peuple choisi. Docile à la voix de Josué, le Jourdain écarte aussi

ses eaux, et présente un passage aux enfans d'Israël. Tout fuit, tout se soumet à l'approche du chef des Hébreux, et l'on s'aperçoit sans peine que la terre de Chanaan appartient à ces nouveaux venus. Les remparts de Jéricho tombent miraculeusement au son de leurs trompettes; une embuscade leur ouvre les portes de Haï; le soleil suspend son cours pour éclairer leurs victoires, et, après une guerre de six ans, presque toute la Terre Promise reconnaît les lois des enfans de Jacob. Ce nouvel état fut divisé en douze provinces, suivant le nombre des tribus. Celle de Lévi seule n'entra pas dans le partage, parce que Dieu voulut que les Lévites fussent répandus dans toutes les autres. Josué mourut comblé de vertus et d'années. *Caleb* et les anciens gouvernèrent après lui; mais ils ne purent arrêter les désordres où se précipitèrent alors les Israélites. L'Eternel livra les coupables au joug de Chuzan, roi de Mésopotamie, qui les accabla pendant huit ans sous le poids du plus triste esclavage.

Israël se repentit enfin de ses crimes, et le Seigneur, touché de ses larmes, suscite *Othoniel*, gendre de Caleb. Le nouveau chef brise les fers qui enchaînaient ses compatriotes, et les gouverne pendant quarante ans. Aussitôt qu'il eut rendu l'esprit, on vit les enfans de Jacob retourner à leurs iniquités. *Eglon*, roi des Moabites, les en fit repentir par une servitude de dix-huit ans; il fallut de nouvelles larmes pour expier les nouveaux crimes. *Aod*, douzième juge, administra pendant quatre-vingt-dix ans la république des Juifs dont il avait été le libérateur, et sa mort fut aussi funeste aux Hébreux que l'avait été celle d'Othoniel. *Jabin*, roi de Chanaan, les assujettit, et ce n'est qu'après vingt ans d'une nouvelle captivité qu'Israël a recours à la clémence du Dieu de ses pères. Alors la prophétesse *Débora*, et *Barac*, troisième

juge, défont Sisara, général du roi chananéen.

Une quatrième chute attire, quarante ans après, une quatrième servitude, dont *Gédéon*, miraculeusement choisi pour être le libérateur de ses frères humiliés, les délivre avec trois cents hommes, qui, victorieux sans combattre, poursuivent et détruisent les superbes Madianites. *Abimélech*, fils de Gédéon, usurpe, par le meurtre de ses soixante-dix frères, l'autorité dont son père avait été revêtu, l'exerce tyranniquement, et la perd enfin avec la vie. Après lui *Thola*, de la tribu d'Issachar, est établi cinquième juge d'Israël, et gouverne durant vingt-trois ans. On croit que c'est sous cette judicature qu'arriva l'histoire touchante de Ruth, qui devint l'épouse du riche Booz, et donna la naissance à *Obed*, aïeul de David.

A Thola succède *Jaïr*, qui conduit Israël durant vingt-deux ans. Mais à peine ce sixième juge fut-il mort, que les Hébreux se déshonorèrent encore par leur idolâtrie ordinaire; et Dieu les en punit par une cinquième servitude, qu'ils supportèrent pendant dix-huit ans, sous les Philistins et les Ammonites. S'étant humiliés sous la main qui les punissait, le Tout-Puissant choisit *Jephté* pour briser les fers d'Israël. Sur le point de combattre, ce grand capitaine fait vœu, s'il triomphe, d'offrir en holocauste au Seigneur ce qui sortira le premier de sa maison à son retour. Dieu couronne sa valeur, et il revient chez lui au milieu des guerriers compagnons de sa victoire. Quelle est sa douleur, lorsqu'il aperçoit sa fille unique qui accourait à sa rencontre au son des tambours! elle alla pleurer sa virginité durant deux mois sur les montagnes, après quoi elle se soumit à la volonté de son père, qui l'offrit au Seigneur en holocauste, ainsi qu'il l'avait promis.

Abésan succède à Jephté, et, après sept ans de judicature, il laisse, par sa mort, sa dignité à

Aïlon, qui gouverna dix ans. Après lui *Abbon* administra avec sagesse durant huit ans; mais aussitôt qu'il eut rendu l'esprit, les Israélites méritèrent de tomber dans une sixième servitude qui dura quarante ans, sous les Philistins. Cette captivité ne les empêcha pas toutefois d'avoir des juges, tels que *Samson* et le grand-prêtre *Héli*.

Samson avait reçu du ciel une force inouïe. Vers l'âge de dix-neuf ans, il commença à exercer contre les Philistins le ministère de vengeance pour lequel le Seigneur l'avait fait naître. Il brûla leurs blés, leurs vignes, il en tua un grand nombre dans diverses circonstances, et, en un seul jour, il en massacra mille, n'ayant pour armes que la mâchoire d'un âne. A la fin, s'étant laissé vaincre par la trop grande affection qu'il avait pour Dalila, femme philistine, il lui découvrit que toute sa force consistait dans ses cheveux. Cette femme perfide les lui fit couper, et le livra entre les mains de ses compatriotes, qui lui crevèrent les yeux et le jetèrent dans une prison. Quelque temps après, les principaux d'entre les Philistins célébrèrent une grande fête en l'honneur de leur dieu *Dagon*, et ils firent amener le formidable Hébreu dans la salle du festin, pour qu'il leur servît de jouet; mais Samson ayant saisi deux colonnes qui soutenaient l'édifice, écrasa sous ses débris trois mille Philistins, et périt lui-même avec eux.

Le grand-prêtre Héli jugea le peuple pendant tout le cours de cette sixième servitude; mais il fit tomber sur lui et sur toute sa famille les plus terribles effets de la vengeance du Seigneur. Malgré les avertissemens que Dieu lui donna, il négligea de réprimer les désordres de ses deux fils *Ophi* et *Phinées*, qui détournaient le peuple d'offrir des sacrifices à l'Eternel. Ces prévarications attirèrent enfin sur Israël des punitions plus rigoureuses encore que celles que le Tout-Puissant

avait exercées jusqu'alors. Les enfans de Jacob, vaincus dans un premier combat par les Philistins, croient être plus heureux en mettant à leur tête l'arche d'alliance; mais Dieu les abandonne; trente mille hommes demeurent sur la place; l'arche sainte est prise par un peuple incirconcis, les deux fils d'Héli périssent, et leur infortuné père, en apprenant ces tristes nouvelles, tombe du haut de son siége, se fend la tête et meurt.

Les Philistins placent l'arche sainte dans le temple de Dagon, comme un trophée de la victoire que leur dieu a remportée sur le Dieu des Hébreux; mais ce dieu de pierre ne s'anime, pour ainsi dire, que pour se précipiter au pied de l'arche, et attester, par la dispersion de tous ses membres, que le Dieu qui y habite est le seul Dieu véritable. Israël gémit sur ses crimes; aussitôt le bras du Tout-Puissant s'appesantit sur ses tyrans: frappés de plaies douloureuses, les Philistins sont contraints de renvoyer l'arche avec honneur, et d'y renfermer les preuves des châtimens qu'ils ont éprouvés. L'arche arrive chez les Bethsamites, traînée par des animaux dont le Seigneur dirige les pas. A cette vue inespérée, on se livre aux transports d'une joie religieuse; mais la curiosité des Bethsamites, qui osent porter dans l'arche des regards indiscrets, coûte la vie à plus de cinquante mille d'entre eux.

Après le décès du grand-prêtre et le retour de l'arche, Samuel, élevé dans le tabernacle auprès d'Héli, juge le peuple d'Israël, et remporte de grandes victoires sur les Philistins. La vigueur de Samuel l'ayant abandonné dans sa vieillesse, les Israélites voulurent, à l'exemple des peuples voisins, avoir des rois pour les gouverner. Le saint prophète résista long-temps à leurs sollicitations; mais enfin il se rendit, et *Saül*, de la tribu de Benjamin, fut choisi pour régner sur les enfans de

Jacob. L'éclat du trône éblouit son âme; il oublia ce qu'il avait été et à qui il devait sa grandeur; il osa même désobéir à Dieu, et mépriser les lois de la religion : aussi fut-il réprouvé, et sa couronne transférée sur une tête plus digne. Après avoir gouverné quarante ans, sans avoir jamais goûté le bonheur, il termina lui-même sa fatale existence.

David, jeune berger de la tribu de Juda, et le dernier des fils de Jessé, avait été secrètement élu en sa place par Samuel, et consacré roi à l'âge de seize ans, par l'effusion d'une huile sainte. Il avait justifié le choix du Seigneur, non-seulement par une piété sincère, mais encore par les actions les plus héroïques. Il avait mérité d'épouser la fille du roi, en terrassant Goliath, fier et redoutable géant philistin. Pendant douze années de persécution que lui avait suscitée la jalousie de Saül, il n'avait opposé aux barbares poursuites de ce monarque déchu, que la fuite, la douceur, la patience et la soumission; enfin il avait fixé sur lui les regards de tous les Hébreux, lorsque la mort de son persécuteur le laissa maître du diadème.

Devenu roi de tout Israël, David subjugua les ennemis du peuple de Dieu. Il prit sur les Jébuséens la forteresse de Sion, et il y établit, par l'ordre du Seigneur, le siége de la royauté et celui de la religion. Sion, dont Melchisédech avait été roi, fut la demeure du monarque, et il la nomma *la Cité de David.*

Il y mena en triomphe l'arche d'alliance, afin que Dieu régnât dans Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de Jérusalem et de tout le royaume; mais le tabernacle où le peuple avait servi Dieu dans le désert, était encore à Gabaon. C'était là que s'offraient les sacrifices, sur l'autel que Moïse avait élevé, en attendant qu'il y eût un temple où l'autel fût réuni avec l'arche, et où l'on pût célébrer le service divin avec une magnificence

digne du Dieu d'Israël. Quand David eut défait tous ses ennemis, paisible et victorieux, il conçut le dessein de bâtir cet édifice dont la nécessité se faisait sentir de plus en plus. Il en traça lui-même tous les dessins, il en amassa les riches et précieux matériaux, et y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus; mais ce temple devait être construit par un roi pacifique, et l'honneur de l'élever fut réservé aux mains de Salomon, que le sang des vaincus n'avait point souillées.

Au milieu de la gloire que ses exploits et ses vertus lui avaient méritée, David s'oublia au point de s'emparer de Betsabée, femme d'Urie, et de faire périr ce brave officier, en ordonnant à Joab, son général, de l'abandonner dans une attaque, au siége de Rabbath, ville des Ammonites. Mais le Seigneur, qui aimait David, lui ouvrit les yeux par le ministère du prophète Nathan. Le monarque reconnut sa faute; il pleura sous la cendre et le cilice, et, par sa pénitence, il fit tourner son crime même à la gloire du Créateur. Après les plus rudes épreuves, Dieu couronna sa parfaite soumission, en lui rendant la paix et le bonheur qu'il avait perdus; et David mourut plein de jours de mérite, regretté de son peuple, respecté de ses ennemis même, après avoir choisi pour successeur Salomon, fils de cette même Betsabée, dont la possession lui avait coûté tant de larmes.

Ici se termine cette époque, qui a duré quatre cent soixante-dix-neuf ans. Du temps de David, et sous les rois ses enfans, le mystère du Messie se déclara par des prophéties sublimes et plus claires que le soleil. David surtout l'a chanté dans ses psaumes avec une magnificence que rien ne saurait égaler.

XIe ENTRETIEN.

Tableau historique de la Religion, depuis la construction du temple jusqu'a la captivité de Babylone.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

QUARANTE ans après son intronisation, Salomon fit commencer la construction du temple que David avait projetée. Ce superbe édifice fut bâti sur le modèle du tabernacle. L'arche que Moïse avait construite fut posée dans le Saint des Saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu et du ciel, interdit aux hommes, jusqu'à ce que J. C. leur en eût ouvert l'entrée par son sang.

Au jour de la dédicace, l'Eternel y parut dans sa majesté. Il y eut défense de sacrifier ailleurs, et Jérusalem devint la cité par excellence. Après que Salomon eut bâti un temple, il bâtit encore le palais des Rois, dont l'architecture était digne d'un si grand prince. De toutes parts on y voyait briller l'or et les pierreries, ainsi que dans les autres édifices élevés par ses ordres. Les citoyens et les étrangers admiraient la majesté des rois d'Israël; mais la principale merveille de ce florissant empire était Salomon lui-même. La nature n'avait point de secret pour lui; il connaissait tout, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, et la sagacité de son esprit pénétrait en quelque sorte dans les replis les plus profonds du cœur humain. On l'eût pris, dans les temps heureux de son règne, pour une intelligence céleste, cachée sous le voile de l'humanité, qui était descendue sur la terre pour instruire les faibles mortels.

Néanmoins, un gouvernement si glorieux finit par un honteux égarement. Salomon s'abandonne à l'amour des femmes; il oublie le Dieu de David, et se prosterne devant les ridicules simulacres des nations étrangères. L'Eternel, justement irrité, épargne toutefois ce prince ingrat en mémoire du fidèle David; mais il lui dénonce qu'il le punira en la personne de son fils. En effet, *Roboam* est livré à un conseil insensé; l'orgueil brutal de ce jeune prince lui fait perdre dix tribus que *Jéroboam*, autrefois l'esclave de Salomon, et alors le plus redoutable rival de son fils, sépare de leur Dieu et de leur roi. De peur que ses sujets ne retournent vers la maison de David, cet usurpateur défend d'aller sacrifier au temple de Jérusalem; et il érige des veaux d'or, auxquels il donne le nom de dieu d'Israël, afin que le changement paraisse moins étrange.

Pendant que ces dix tribus rebelles et schismatiques abandonnent leur Dieu et leur roi sans rejeter entièrement la loi de Moïse, les enfans de Juda, fidèles à Dieu et à David qu'il avait choisi, demeurent dans l'alliance et dans la foi d'Abraham. Les Lévites se joignent à eux avec Benjamin, et le royaume du peuple de Dieu subsiste par leur union, sous le nom de *royaume de Juda*. Ainsi se forma cette fameuse division de l'empire des Hébreux. Le crime d'un seul prince causa le premier schisme, qui ait déchiré le sein de la véritable Eglise.

ROYAUME D'ISRAEL.

Après avoir éprouvé à diverses reprises la puissance du Dieu de ses pères, Jéroboam n'en persiste pas moins dans son impiété : il y engage de plus en plus ses sujets, et provoque enfin la justice du Très-Haut. Il perd cinq cent mille hommes dans la guerre qu'il déclare à Abia, successeur de Ro-

boam, roi de Juda; défaite terrible qui affaiblit extrêmement le royaume d'Israël, et qui donne la supériorité aux enfans de David. Ce prince idolâtre, toujours malheureux et toujours digne de l'être, termine sa carrière après vingt-deux ans de règne.

Nadab, son fils, qui ne valait pas mieux que lui, succède à ses crimes comme à sa puissance; mais il semble ne monter sur le trône que pour être assassiné par *Baasa*, qui usurpe sa couronne, et fait mourir tout ce qui restait de cette race impie.

Baasa conserve durant vingt-quatre ans le sceptre qu'il avait envahi : il marche sur les traces de Jéroboam, et est enfin puni avec la même sévérité.

Le règne de son fils *Ela* ne dure que deux ans. *Zambri*, qui commandait la moitié de sa cavalerie, se révolte, lui arrache la vie, prend le sceptre; et, pour le conserver, il extermine toute la maison de Baasa, sans en laisser la moindre trace.

Zambri, aussi méchant que ses prédécesseurs, ne fait que paraître. Se voyant assiégé dans la ville de Tersa par *Amri*, que l'armée d'Israël avait élu roi, il met le feu à son palais, et s'y brûle avec toute sa famille.

Amri occupa le trône pendant douze ans. Il bâtit la ville de Samarie, qui devint, dans la suite, la capitale du royaume d'Israël; mais il surpassa en impiété et en scélératesse tous ceux qui avaient porté la couronne avant lui, et ne fut surpassé lui-même que par son fils *Achab*, qui hérita de sa perversité ainsi que de son sceptre.

La malice naturelle d'Achab s'accrut encore par son mariage avec *Jésabel*, fille du roi des Sidoniens. Ces deux monstres établirent dans Israël le culte de Baal, dieu des Syriens; ils persécutèrent les serviteurs du vrai Dieu, et firent périr la plus grande partie des saints prophètes. Une tyrannie aussi sanglante eut le succès qu'en attendaient

Achab et Jésabel : la prévarication devint si générale, qu'il semblait que le Dieu d'Abraham n'eût plus d'adorateurs dans le royaume d'Israël.

Sous ce règne impie, Dieu suscite le prophète *Elie*, qui, brûlant de zèle pour la gloire du Très-Haut, paraît devant Achab, et lui fait les plus terribles menaces. A l'ordre du prophète, le ciel cesse durant trois ans de verser sur la terre les pluies et les rosées qui la fertilisent ; et tout Israël est livré aux extrémités de la plus cruelle famine. Enfin le Seigneur s'apaise; les prêtres de Baal sont confondus; le peuple prosterné reconnaît le vrai Dieu, et, à la prière d'Elie, la pluie tombe de nouveau sur la terre. *Bénadab*, roi de Syrie, vient assiéger Samarie avec des troupes nombreuses ; mais, outré de son impiété, le Tout-Puissant confond son audace sacrilége, et donne la victoire à Achab, qui contracte avec lui l'alliance la plus étroite, et le renvoie avec honneur dans ses états. La clémence d'Achab provoque la colère du Tout-Puissant, qui n'avait livré Bénadab entre les mains du roi d'Israël, qu'afin de punir ses blasphêmes. Bientôt le prophète Elie lui prononce cette formidable sentence : « Voici ce que dit le Seigneur : Je vais » faire fondre sur vous toutes sortes de maux, et » j'exterminerai votre maison, comme celle de Jé- » roboam et de Baasa. Après avoir léché votre sang, » les chiens dévoreront Jésabel, et son cadavre sera » comme du fumier sur la terre. » La mort injuste de Naboth, que l'infâme monarque avait fait lapider à l'instigation de la reine, parce que ce fidèle Israélite avait refusé de lui vendre l'héritage de ses pères, avait encore augmenté la fureur du Très-Haut. C'est pourquoi, comme Achab marchait contre *Ramoth* qu'il voulait reprendre sur les Syriens, le roi de Syrie vint au secours de cette place ; après un sanglant combat, Achab fut atteint d'une flèche qui lui perça la poitrine, et comme on rap-

portait son corps à Samarie, les chiens léchèrent son sang, selon la parole que le Seigneur avait prononcée par Elie. Ainsi périt ce prince après vingt-deux ans de règne et de forfaits.

Ochosias, son fils, marcha sur ses traces, et suivit les leçons de Jésabel; mais la brièveté de sa vie mit des bornes à ses crimes. Il n'avait régné que deux ans, lorsqu'il tomba d'une fenêtre de son palais, et se froissa tout le corps. Il expira peu de temps après, et laissa la couronne à *Joram*, son frère. Ce fut alors que le Seigneur tira à lui son saint prophète, que le monde n'était plus digne de posséder. Le don de prophétie et celui des miracles qu'Elie possédait, furent transmis à son disciple Elisée.

Cependant Joram faisait le mal devant le Seigneur; quoiqu'il eût détruit les statues de Baal, il ne renonçait pas aux veaux d'or de Jéroboam : le digne héritier d'Elie lui reproche vivement son impiété, et par des miracles nombreux, il manifeste de plus en plus la puissance du Très-Haut. Bénadab vient assiéger Samarie avec toutes les troupes de son royaume; il presse tellement cette ville, que les citoyens réduits, à la disette la plus affreuse, faisaient usage des choses les plus immondes, et qu'il y eut même des mères qui massacraient leurs enfans pour les dévorer. Elisée se met en prières : les ennemis frappés de terreur pendant la nuit, prennent la fuite, et abandonnent leur camp plein de richesses et de vivres, qui ramènent l'abondance dans Samarie.

La douzième année du règne de Joram, *Jéhu*, qui devait être l'exterminateur de toute la famille d'Achab, est proclamé souverain par toute l'armée. Il marche aussitôt vers la ville de Jezraël, où Joram s'était retiré. Le fils d'Achab sort de la place, et vient au-devant de ses troupes pour savoir la raison d'une arrivée si soudaine. Jéhu bandant son

arc, lui tire une flèche qui le perce de part en part, et il tombe mort. Ochosias, roi de Juda, qui l'était venu voir, est aussi tué par l'ordre du nouveau prince. Jéhu entre aussitôt dans Jezraël, et fait précipiter de la fenêtre du palais, Jésabel qui s'y était présentée bien parée, pour lui reprocher son usurpation. Elle est foulée aux pieds des chevaux, et ensuite mangée par les chiens, selon la prédiction du prophète Elie. Soixante-dix fils d'Achab sont immolés à l'ambition de Jéhu, et quarante-deux princes de la maison de Juda, qui venaient rendre visite aux enfans d'Achab, ont le même sort, ainsi que tous les parens de ce monarque, tous les grands de sa cour, tous ses amis, tous ses prêtres. Jéhu termine cet horrible massacre par celui des prêtres mêmes et des prophètes de Baal, dont le temple est détruit et changé en un cloaque. Durant un règne de vingt-huit ans, il marche comme ses prédécesseurs dans les voies de Jéroboam, laissant subsister les veaux d'or que ce prince avait érigés, et jamais il ne s'attacha sincèrement à la loi du Très-Haut.

Joachas, son fils, hérite de son sceptre, qu'il conserve pendant dix-sept ans. Durant son règne, Israël est livré à la fureur du roi de Syrie qui porte partout le fer et le feu. L'épée des Syriens moissonne toute la jeunesse d'Israël, et il ne reste plus au fils de Jéhu qu'une troupe faible et timide, qui ne peut garantir son prince et la patrie du joug de l'étranger. Cependant le Très-Haut donne un sauveur aux enfans d'Israël dans la personne de *Joas*, fils et successeur de Joachas. Ce prince remporte trois grandes victoires sur le roi de Syrie, et reprend toutes les places qui avaient été enlevées à son père. Amasias, roi de Juda, lui déclare la guerre : les deux armées marchent l'une contre l'autre; elles se rencontrent; Joas triomphe; Ama-

sias est fait prisonnier : le vainqueur le conduit à Jérusalem, dont il renverse une partie des murailles, et retourne dans ses états, après avoir enlevé tout l'or et tout l'argent qui se trouvait dans le temple du Seigneur et dans le palais du monarque vaincu.

Jéroboam II, fils de Joas, porta la couronne pendant quarante-un ans. Il conquit plusieurs places sur les Syriens et rétablit les anciennes limites de son royaume ; car le Seigneur ne voulait pas encore effacer le nom d'Israël de dessous le ciel : il sauva cette nation criminelle et malheureuse par la main du nouveau monarque. On croit que ce fut sous le long règne de ce prince qu'arriva l'histoire du prophète Jonas, qui fut renfermé durant trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, et rejeté ensuite sur le rivage.

Après la mort de Jéroboam II, le royaume d'Israël fut agité de grands troubles. Il demeura sans chef pendant plusieurs années, au bout desquelles *Zacharie*, fils du dernier souverain, monta enfin sur le trône. Il n'y fut que six mois ; Sellum le tua et prit sa place.

Un mois après, *Manahem* arracha à Sellum la couronne et la vie ; et, durant dix ans, ce nouvel usurpateur continua d'irriter le Dieu de ses ancêtres. *Phacéia*, son fils, succède à sa puissance : à peine a-t-il régné deux ans, que *Phacée*, fils de Romélias, son général, l'immole à son ambition, saisit son diadème, et le conserve durant vingt ans.

Phacée est aussi impie que ses prédécesseurs ; Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, vient fondre comme un torrent sur les états de ce prince, enlève tous ceux qui habitaient au-delà du Jourdain, et les répand dans ses vastes provinces. Ce ne fut pas la seule disgrâce qu'eut à essuyer le roi d'Israël :

Osée forma une conjuration contre ses jours, et lui arracha la vie, comme il l'avait arrachée lui-même à son souverain.

Salmanasar, fils et successeur de Téglath-Phalasar, impose à Osée un tribut annuel; mais quelque temps après, fier de la protection du roi d'Egypte, il veut secouer le joug. Salmanasar se montre de nouveau, renverse tout, et vient investir son téméraire vassal dans Samarie. Cette capitale est emportée, et presque entièrement ruinée. Osée, chargé de fers, se voit jeté dans une prison, où il meurt après neuf ans d'usurpation; les dix tribus sont transportées à Ninive, et de là dispersées parmi les nations étrangères.

Ainsi finit le royaume d'Israël, deux cent cinquante-quatre ans depuis le schisme. Dieu ne voulut pas cependant que sa sainte loi s'éteignît entièrement parmi ces indignes héritiers du nom de Jacob, et dans cette foule de coupables, toujours indociles à la voix des prophètes, il sut se conserver un petit nombre d'adorateurs fidèles. L'histoire de Tobie, arrivée en même temps, nous fait voir la conduite des élus de Dieu, au milieu même des nations idolâtres. Captif et persécuté à Ninive, il persista dans la piété avec sa famille; et le Seigneur, pour récompenser ses vertus, lui fit trouver grâce devant Salmanasar. Après avoir recouvré la vue par un miracle, il vit les enfans de ses petits-fils. Tous ses descendans persévérèrent dans une vie sainte, et Dieu leur fit éprouver les bénédictions de la loi, dans le sein même d'une terre étrangère.

ROYAUME DE JUDA.

En surchargeant son peuple d'impôts, en le gouvernant avec une verge de fer, *Roboam* fournit un prétexte à la révolte des dix tribus. Pour faire ren-

trer les rebelles sous son obéissance, il marche contre Israël à la tête d'une armée nombreuse; mais le prophète Séméias lui déclare que cette division est dans les décrets du Très-Haut, et lui ordonne de ne point combattre contre ses frères. Le fils de Salomon obéit; mais, loin de profiter de la disgrâce qui lui enlevait la plus grande partie de ses provinces, il secoue le joug de la religion, et se précipite dans une honteuse idolâtrie. Le peuple imite ses dissolutions, dresse des statues sur les collines, et commet toutes les abominations dont les Chananéens s'étaient autrefois rendus coupables. Sélac vient du fond de l'Égypte, s'approche de Jérusalem, dépouille de ses trésors le temple du Seigneur, et enlève les richesses accumulées par Salomon dans le palais des rois. Les Juifs, instruits par ce nouveau malheur, renoncent au culte de ces divinités de bois et de pierre, qui n'avaient pu les protéger. Roboam seul paraît insensible à ces événemens, et meurt sans être regretté, après avoir régné sans gloire durant dix-sept ans.

Abia, son fils, lui succède, et ne règne que trois ans. *Aza*, l'un de ses vingt-deux fils, se montre d'abord digne du sang de David, et le parfait héritier de ses vertus. Son zèle et sa piété attirent sur son peuple les bénédictions les plus abondantes. Zara, roi d'Ethiopie, vient inonder ses états avec un million d'hommes. Plein de confiance au Dieu qu'il adore, Aza court à la rencontre de ces nombreux ennemis, et prépare ses troupes au combat par de ferventes prières. Le Très-Haut combat pour lui; et ces fiers bataillons, qui menaçaient de tout envahir, disparaissent comme une vapeur légère. Plein de reconnaissance, il fait promettre à ses sujets qu'ils s'attacheront au Dieu de leurs pères de tout leur cœur et de toute leur âme. Ils le jurent avec joie, et le Tout-Puissant leur donne la paix

avec tous leurs voisins. Heureux ce prince, s'il eût persévéré jusqu'à la fin dans ces admirables sentimens ! Néanmoins le ciel ne cessa point de le favoriser à cause de l'ancienne pureté de sa foi, et l'on peut mettre au nombre de ses prospérités, un règne de quarante-un ans.

Josaphat, plus pieux encore que son père, ne monte après lui sur le trône, qu'il occupe pendant vingt-cinq ans, que pour rappeler aux Juifs les temps fortunés de David et de Salomon. Ayant eu la faiblesse de s'allier avec l'impie Achab, et de le secourir dans une entreprise désapprouvée du Seigneur, le prophète Jéhu l'en reprit : il reçut avec humilité la correction de l'homme de Dieu, et en profita. Après avoir remporté plusieurs victoires miraculeuses sur les Moabites et les Ammonites, Josaphat mourut aimé de ses sujets et respecté de ses voisins, laissant son fils *Joram* pour lui succéder.

Sous ce nouveau prince, les affaires changent de face dans le royaume de Juda. *Athalie*, fille d'Achab, roi d'Israël, apporte avec elle, dans la maison de Josaphat, la barbarie et l'impiété. Joram, indigne successeur d'un monarque si religieux, aime mieux imiter son beau-père que son père ; il commence son règne par faire mourir tous ses frères, par élever des autels aux idoles, et par entraîner son peuple dans sa détestable impiété. La main de Dieu s'appesantit sur sa tête coupable ; il voit ses états dévastés par le fer ennemi ; et toute sa famille captive devient la victime d'un vainqueur brutal, qui immole tous ses enfans, à l'exception du seul Ochosias. Insensible à toutes ces afflictions, il meurt dans son impénitence, après avoir souillé, pendant huit ans, le trône de David.

Ochosias, le dernier de ses fils, succède à sa couronne ainsi qu'à ses forfaits. Poussé par Athalie, sa mère, il se plonge dans toutes les horreurs

de l'idolâtrie et de la cruauté ; mais son règne n'est que d'un an, et il est enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, son aïeul maternel.

Informée de cette nouvelle, *Athalie* résolut de faire mourir tout ce qui restait de la famille royale, et de régner par la perte de tous les siens. Le seul *Joas*, fils d'Ochosias, fut dérobé à la fureur de son aïeule. Josabeth, sœur d'Ochosias et femme de Joïada, souverain pontife, le cacha dans l'asile sacré du temple. Athalie, qui le crut tué avec tous les autres, vécut sans crainte durant six ans, et fit régner l'idolâtrie avec elle, pillant la maison de Dieu pour orner le temple de Baal, et accumulant forfait sur forfait. Quand *Joas* eut atteint l'âge de sept ans, Joïada le fit connaître à quelques-uns des principaux chefs de l'armée royale, qu'il avait soigneusement ménagés. Assisté des Lévites, il sacra le jeune roi dans le temple : tout le peuple reconnut sans peine l'héritier de David et de Josaphat. Athalie, accourue au bruit pour dissiper la conjuration, reçut le traitement que ses crimes méritaient. On détruisit le temple de Baal, et l'on immola Mathan, son grand-prêtre, devant l'autel même de ce dieu d'Athalie.

Tant que Joïada vécut, Joas fit observer la loi du Seigneur. Après la mort de ce saint homme, corrompu par les flatteries de ses courtisans, il s'abandonne avec eux à l'idolâtrie. En vain le grand-prêtre Zacharie élève sa voix pour lui reprocher sa prévarication ; au lieu de reconnaître sa faute, Joas le fait lapider dans le vestibule de ce même temple, où il avait été élevé. La vengeance ne tarda pas. Vaincu par Hazaël, roi de Syrie, Joas vit la Ville Sainte livrée au pillage ; et peu de temps après, tombé dans le mépris, il fut assassiné par les siens. *Amasias*, son fils, alors meilleur que lui, monta sur le trône.

Ce prince ne fut heureux qu'autant qu'il fit ré-

gner avec lui la religion de ses pères. Dès qu'il l'eut abandonnée, Jérusalem fut prise par *Joas*, roi d'Israël; le temple fut pillé, et la Judée ravagée. Aussi malheureux que son père, le poignard de ses propres serviteurs termina sa vie coupable, et un règne de vingt-neuf ans, dont plus de la moitié avait été donnée au crime.

Osias, son fils, se comporta sagement. Il rétablit la vraie religion, et la main toute-puissante du Seigneur le protégea contre tous ses ennemis. Dans le cours d'une domination de cinquante-deux ans, il battit plusieurs fois les Philistins et les Iduméens, remporta de glorieuses victoires sur les Arabes, rendit les Ammonites tributaires de Juda, et la gloire de son nom se répandit fort loin; mais alors son cœur s'enfla d'orgueil, et ce fut ce qui causa sa perte. Ayant voulu usurper les fonctions sacerdotales, tout à coup il fut frappé de la lèpre. Renonçant de lui-même à la royauté et au commerce des hommes, selon l'ordonnance de Moïse, qui commandait de séparer les lépreux du reste du peuple, il laissa le soin de gouverner l'état à *Joatham*, son fils, qui fut depuis son successeur.

Joatham se conduisit en tout selon les lois du Seigneur, qui le rendit puissant et heureux; mais son règne fut trop court : il ne gouverna que seize ans, et le peuple de Dieu eut bientôt lieu de regretter sa perte. Les mœurs de ses sujets, et surtout des habitans de Jérusalem, étaient fort déréglées de son temps, comme elles l'avaient été sous le règne d'Osias. Quoique religieux observateurs des fêtes qu'ils célébraient avec pompe, offrant au Très-Haut des milliers de victimes, ils se prostituaient aux crimes les plus honteux, et ne rougissaient pas de publier hautement leurs désordres, et de les étaler comme des titres de grandeur.

Ce fut pour rappeler cette nation perfide de ses égaremens, que parurent alors les prophètes Mi-

chée et Isaïe; mais leur voix ne fut pas écoutée; Juda, aussi indocile qu'Israël, se précipita dans les mêmes dissolutions, et la perversité fit de nouveaux progrès sous le règne d'*Achaz*, fils de Joathan.

Poussant l'impiété plus loin que tous ses prédécesseurs, ce prince élève des statues à Baal, et se livre, sans pudeur, aux superstitions les plus abominables. Néanmoins le Seigneur, fidèle à la promesse qu'il avait faite à David de conserver sa race sur le trône, le protège contre les entreprises de Rafin, roi de Syrie, et de Phacée, roi d'Israël, qui viennent avec de grandes troupes assiéger Jérusalem. Insensible à ce bienfait, l'indigne fils de Joatham continue d'irriter par ses crimes le Dieu de ses pères. Il est abandonné de nouveau à la fureur de Phacée, qui lui tue six vingt mille hommes en un seul jour, et fait deux cent mille prisonniers avec un butin immense. Cependant Dieu change le cœur des Israélites, qui reconduisent humainement tous ces captifs jusque dans Jéricho. Achaz n'en persiste pas moins dans son impiété; attaqué de nouveau, il implore le secours de Théglath-Phalasar, qui le délivre à la vérité de ses ennemis, mais épuise en même temps le royaume de Juda, qui avait sollicité son assistance. Loin de reconnaître la main qui le châtiait par tant d'adversités, Achaz ne met plus de bornes à ses sacriléges, et Dieu, dans son courroux, termine enfin ses forfaits avec sa vie criminelle. Il avait régné autant que son père; mais avec quelle différence! Aussi ne fut-il point inhumé dans le tombeau des rois de Juda.

Ezéchias, qui lui succéda, fit asseoir avec lui sur le trône la justice et la piété, et, pendant un règne de vingt-neuf ans, il se distingua par toutes les vertus qui avaient caractérisé David. Le Seigneur, pour éprouver sa foi, lui envoie une mala-

die mortelle. Isaïe vient lui annoncer sa fin prochaine. « O mon Dieu! s'écrie le saint Roi, souvenez-vous, je vous prie, que j'ai marché devant vous dans la vérité, et avec un cœur parfait : souvenez-vous que j'ai fait ce qui vous était agréable. » A peine a-t-il achevé sa prière, que le prophète lui annonce sa guérison, et encore quinze années de vie; et afin de lui confirmer la certitude de sa prédiction, il fait rétrograder de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Trois jours après, Ezéchias va au temple, et rend grâces à Dieu de ce bienfait.

Sennachérib, roi d'Assyrie, entre dans la Judée, emporte quelques places, et menace la capitale. Le saint monarque implore l'assistance de Dieu, et s'efforce d'inspirer à ses sujets les mêmes sentimens; mais, malgré leur roi, ils mettent toute leur espérance dans le roi d'Éthiopie qu'ils appellent à leur secours. Ce prince accourt : Sennachérib vole à sa rencontre, et, après l'avoir vaincu, il met le siége devant Jérusalem; mais la nuit même de son arrivée, un ange lui tue cent quatre-vingt-cinq mille hommes, et sauve la ville sainte, Ezéchias et son peuple.

Délivré d'une manière si admirable, Ezéchias servit le Très-Haut avec tout son peuple, plus fidèlement que jamais. Il mourut paisiblement, chéri de ses sujets, et respecté des états même jaloux de son bonheur.

Manassès n'avait que douze ans lorsqu'il succéda à son père Ezéchias, et cette grande jeunesse le précipita bientôt dans les excès les plus affreux. Il dressa des statues à Baal, et porta l'impiété jusqu'à en placer une dans la maison de Dieu même. Ce fut alors que la voix des prophètes se fit entendre; mais leurs terribles menaces ne furent point écoutées, et Manassès ajouta la cruauté à l'idolâtrie. Il alla jusqu'à faire massacrer les adorateurs du Dieu

de ses pères, et immoler les prophètes à sa rage. On dit même que ce monarque sanguinaire fit scier Isaïe par le milieu du corps, afin de ne plus entendre ses reproches réitérés, qui l'importunaient.

Pour punir tant de forfaits, Dieu appelle les généraux assyriens. Ils entrent en Judée, chargent de chaînes l'impie Manassès, et l'emmènent captif à Babylone avec une grande partie de ses sujets. Du fond de son cachot, il poussa vers l'Eternel des cris de pénitence, et le Seigneur, touché de ses larmes, brisa ses fers et lui fit rendre ses états. De retour à Jérusalem, il rétablit la vraie religion dont il avait été le tyran, et mourut après cinquante-cinq ans de règne.

Ce fut du temps de ce prince qu'arriva la terrible catastrophe d'Holopherne, général de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, qui, après avoir contraint plusieurs nations à reconnaître son souverain pour maître, et même pour Dieu, s'était arrêté dans la Judée, afin d'exiger des Juifs les mêmes soumissions et le même culte. Arrêté tout à coup devant les murs de Béthulie, il fut mis à mort par une sainte veuve nommée Judith, et son armée, saisie d'épouvante, tomba sous le fer des assiégés.

Amon, fils de Manassès, imita l'impiété, mais non la pénitence de son père. Aussi Dieu l'abandonna-t-il : ses propres serviteurs s'élevèrent contre lui, et le tuèrent dans la deuxième année de son règne. Le peuple mit la couronne sur la tête de *Josias*, fils du prince assassiné. Sa piété crut avec l'âge, et se laissant toujours conduire par les avis des prophètes et des anciens de sa nation, il extermina l'idolâtrie dans toute l'étendue de son royaume. Son règne qui dura trente-un ans, fut heureux et paisible; mais la fin en fut déplorable. Ayant refusé le passage par ses états à Néchao, roi d'Egypte, qui allait faire la guerre aux Assyriens, il marcha contre ce prince, lui livra bataille, et, dans

la chaleur du combat, il reçut une blessure dont il mourut peu de temps après. Josias fut pleuré de tous ses sujets, et particulièrement de Jérémie qui prophétisait déjà de son temps. A sa mort commencèrent les maux dont Dieu menaçait depuis si long-temps les Juifs indociles.

Joachas, fils et successeur du fidèle Josias, renouvelle les anciennes idolâtries. Il est détrôné, trois mois après sa proclamation, par ce même Néchao, qui avait vaincu son père. Le vainqueur l'emmène, chargé de chaînes, en Egypte, donne la couronne à *Eliakim*, son frère aîné, auquel il fait porter le nom de *Joakim*, exige du nouveau roi des contributions excessives, et revient dans ses états chargé de gloire et de richesses.

Joakim imite les excès de son frère, et Dieu suscite en Orient un roi plus superbe et plus redoutable encore que tous ceux qui avaient paru jusqu'alors. C'est Nabuchodonosor, roi de Babylone, le plus terrible des conquérans. Dans la quatrième année de son règne, Joakim voit tomber sur lui tout l'effort de ce formidable monarque, que la colère du Très-Haut rend invincible. Jérusalem est emportée, et son roi mis dans les fers; mais ensuite, touché des larmes de son captif, Nabuchodonosor lui rend sa liberté et le laisse sur le trône. Seulement il transporte à Babylone une grande partie du peuple, les vases sacrés et presque toutes les richesses de la ville sainte. C'est de là qu'il faut commencer à compter les soixante-dix ans que devait durer l'esclavage de Juda, suivant la prédiction de Jérémie. Séduit par l'orgueil, Joakim oublie les bienfaits du roi de Babylone; il essaie de secouer le joug : Ce terrible monarque revient en Judée; Jérusalem est reprise : ses chaînes sont aggravées; le perfide Joakim est mis à mort, et son cadavre demeure sans sépulture.

Joachin ou *Jéchonias*, fils de Joachim, aussi

insensé que son père, se souvient à peine, trois mois après cet événement, que Nabuchodonosor lui a laissé le sceptre avec le jour. Il ose se révolter contre ce redoutable potentat, et le rappelle pour la troisième fois dans la Judée. Nabuchodonosor le charge de chaînes, l'entraîne à Babylone, le jette dans un affreux cachot, met le diadème sur le front d'un oncle de ce prince audacieux, et lui donne le nom de *Sédécias*. Le nouveau roi renonce entièrement au Dieu d'Israël, les grands et le peuple l'imitent, et Dieu les abandonne à son tour. La neuvième année de son règne, Sédécias conçoit le funeste dessein de faire la guerre au conquérant de l'Asie. Nabuchodonosor, irrité de l'opiniâtreté des Juifs si souvent vaincus et toujours révoltés, vient, pour la quatrième fois, assiéger Jérusalem. Il surprend Sédécias, lorsqu'il essayait de s'échapper par la fuite, fait égorger ses enfans en sa présence, et le prive lui-même, en lui faisant crever les yeux, de la lumière du jour, qui depuis si long-temps éclairait ses forfaits. Le vainqueur mit tout en poudre ; il réduisit le peuple dans une triste servitude, et ne laissa dans tout le royaume que ce qu'il fallait d'habitans pour cultiver les terres. Le temple fut dévoré par le feu des Assyriens, et les richesses qu'il renfermait devinrent la proie d'un monarque idolâtre.

Parmi les captifs qui avaient été transportés à Babylone, après la première expédition de Nabuchodonosor, on choisit, par l'ordre de ce prince, des enfans d'une naissance illustre, pour être élevés dans le palais du roi. De ce nombre furent Daniel, Ananias, Misaël et Azarias. Dieu communiqua en particulier à Daniel l'intelligence des visions et des songes, et dès lors il le choisit pour son prophète. Ce fut lui qui fit reconnaître l'innocence de Suzanne, accusée méchamment par deux infâmes vieillards, qui expièrent leur forfait par le même

supplice qu'ils avaient destiné à la vertu. Depuis ce moment, il devint grand aux yeux de ses compatriotes, et le Seigneur se plut à le couvrir de gloire.

Etonné des secrets divins que Daniel dévoilait à ses yeux, Nabuchodonosor voulut d'abord l'adorer; mais corrigeant bientôt cette première pensée, le roi de Babylone éleva le saint prophète aux plus grands honneurs, et lui donna le gouvernement de toutes les provinces de son empire. Quelques années après, le même prince fit faire une statue d'or, haute de soixante coudées, et ordonna à tous ses sujets de l'adorer, sous peine d'être précipités dans une fournaise ardente. Les trois compagnons de Daniel osent désobéir : le monarque l'apprend, et, plein de fureur, il les fait jeter dans la fournaise; mais l'ange du Seigneur descendit avec les jeunes Hébreux : il écarta les flammes, qui ne dévorèrent que leurs liens, et qui ne leur firent aucun mal. Surpris de cette merveille, Nabuchodonosor fit un édit par lequel il défendait, sous peine de la vie, de blasphémer le nom du Dieu d'Ananias, de Misaël et d'Azarias; et il éleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités.

Tandis que Daniel et ses dignes compagnons faisaient respecter la majesté du Seigneur, Dieu donnait à son peuple un gage de sa miséricorde, en lui envoyant Ezéchiel, qui, pendant vingt-deux ans, ne cesse de consoler et de soutenir ses frères, en leur annonçant un heureux affranchissement et un retour fortuné, après un temps fixé par la vengeance de l'Eternel.

Comblé de gloire et de richesses, ivre de sa grandeur, Nabuchodonosor admirait avec une complaisance secrète la magnificence de Babylone; il s'élevait au-dessus de l'humanité, lorsque tout à coup le Très-Haut le frappe, lui ôte l'esprit, et, suivant la prédiction de Daniel, le range durant

sept ans parmi les bêtes. Il s'humilie, et sa première forme lui est rendue. Instruit par cet événement, il publie lui-même, dans toute l'étendue de sa domination, les étonnantes merveilles que Dieu avait opérées en sa personne, et bénit hautement la grandeur et la gloire de celui qui peut, quand il lui plait, humilier les superbes.

Les successeurs de Nabuchodonosor ne profitent pas de son exemple. Les affaires de Babylone se brouillent; Cyrus paraît à la tête des Mèdes et des Perses; tout cède à ce redoutable conquérant : c'est en vain que cette orgueilleuse cité se fie sur ses hautes murailles et sur ses nombreux défenseurs. Une main miraculeuse écrit des paroles terribles sur la muraille de la salle où son roi Balthasar profanait, dans un festin, les vases sacrés, enlevés du temple de Jérusalem. Bientôt l'Euphrate, détourné dans les fossés que Cyrus lui préparait, découvre son lit immense : le vainqueur entre par ce passage imprévu; on passe tous les habitans au fil de l'épée, et, dans cet effroyable carnage, les Juifs échappent seuls au glaive meurtrier. Cyrus, devenu par cette conquête maître de tout l'Orient, reconnaît dans ce peuple, tant de fois vaincu, quelque chose de divin. Frappé des oracles qui avaient prédit ses victoires, il avoue qu'il doit son empire au *Dieu du ciel*, et signale la première année de son règne, en rendant la liberté à cette nation chérie du Seigneur, et en ordonnant de rebâtir son saint temple.

XIIe ENTRETIEN.

Tableau historique de la Religion, depuis la fin de la captivité jusqu'à la venue du Messie.

SIXIÈME ÉPOQUE.

Chargés des bienfaits de Cyrus, les captifs re-

viennent dans leur patrie sous la conduite de *Zorobabel*, de la tribu de Juda, et de *Jésus*, fils de Josédec, souverain pontife. On construit un nouveau temple sur les ruines du premier, et les murailles de Jérusalem sont relevées. Les Samaritains jaloux traversent leurs travaux par toutes sortes d'artifices et de violences; mais leur audace est réprimée par les rois de Perse, devenus les protecteurs du peuple de Dieu.

Esdras, prêtre et docteur de la loi, de concert avec *Néhémias*, gouverneur de la Judée, réforme tous les abus que la captivité avait introduits, et fait garder les commandemens de Moïse dans toute leur pureté. Tandis que le peuple, réconcilié avec Dieu, expie, par un sincère repentir, les fautes qui lui avaient attiré de si grands châtimens, un nouvel événement lui donne lieu de bénir de plus en plus la miséricorde du Seigneur.

Assuérus, l'un des successeurs de Cyrus, régnait alors sur les vastes états que ce conquérant avait soumis à sa puissance; et il avait épousé Esther, jeune fille juive, dont il ignorait la naissance. Cette princesse, aussi vertueuse que belle, ne se conduisait que par les sages conseils de Mardochée, son oncle, qui se tenait toujours à la porte du palais pour veiller sur sa nièce. Ayant eu connaissance d'une conjuration que deux officiers avaient formée contre la vie du prince, il en avertit aussitôt la reine, qui découvrit le complot à son époux. Les coupables furent arrêtés, convaincus et punis; et Assuérus fit insérer le détail de cette conjuration dans les annales de son règne.

Vers le même temps, le monarque élève au comble des honneurs Aman, son favori, et ordonne à tout le monde de fléchir le genou devant lui. Mardochée seul refuse de le faire, déclarant qu'il était Juif. Aman, outré de cet affront, jure la perte de tous les Hébreux. Il n'a pas de peine à gagner

l'esprit du roi, et déjà l'orgueilleux favori faisait circuler dans les villes un édit qui ordonnait de massacrer tous les Juifs en un certain jour, et de mettre leurs biens au pillage. Esther en est instruite, et Mardochée la presse d'intercéder pour sa nation. Malgré la loi qui défendait, sous peine de mort, d'entrer dans l'appartement du roi, sans y avoir été appelé par son ordre, elle se présente devant son époux, et, par ses larmes et sa douceur, elle obtient de lui qu'il veuille bien écouter le lendemain sa demande respectueuse. Cependant le cruel Aman, indigné des mépris de Mardochée, avait ordonné de préparer une haute potence, pour y pendre ce Juif odieux. Sur ces entrefaites, le roi s'étant fait lire les annales de son règne, ne put voir sans indignation que Mardochée n'eût pas encore reçu de récompense pour le service qu'il avait rendu. « Que puis-je faire, dit-il à Aman, pour honorer un homme que je souhaite couvrir de gloire ? » Le favori, qui croyait que de nouvelles grâces allaient mettre le comble à toutes celles qu'il avait reçues, répondit aussitôt : « Seigneur, qu'il soit revêtu de vos habits royaux ; qu'il soit monté sur votre cheval, qu'on lui mette sur la tête votre diadème, et que le premier seigneur de la cour, tenant les rênes de son cheval, et marchant devant lui à travers la ville, crie à haute voix : Ainsi sera honoré celui que le roi veut honorer. — Allez donc, reprit Assuérus, et faites ponctuellement au Juif Mardochée tout ce que vous venez de dire. »

Après s'être acquitté de cette mortifiante commission, Aman se rendit chez la reine, où le monarque l'attendait. Ce fut alors que la princesse ouvrit son cœur à Assuérus, en lui dévoilant les trames perfides de son infâme favori. Ayant appris qu'Aman avait fait préparer pour Mardochée une potence haute de cinquante coudées, le roi ordonna qu'on y attachât le traître. Il révoqua l'édit porté

contre les Juifs, et déclara Mardochée la seconde personne de son empire. Les Perses et les Hébreux furent également sensibles à cette heureuse révolution, et ces derniers surtout rendirent grâces au Seigneur, qui venait de donner, dans la personne d'Aman, un exemple terrible pour tous ces lâches favoris, qui, forts de la faiblesse de leurs maîtres, abusent d'un crédit momentané, pour persécuter l'innocence et faire le malheur des peuples.

Les Juifs jouirent, sous les rois de Perse, de la paix la plus profonde. A la faveur d'un tribut assez léger qu'ils payaient à leurs souverains, qui étaient plutôt leurs protecteurs que leurs maîtres, ils vivaient selon leurs propres lois; les pontifes conduisaient le peuple; le conseil public avait toute son autorité, et ils exerçaient entre eux la puissance de vie et de mort, sans que personne se mêlât de leur conduite. La maison de David perdit tout son éclat, et tomba peu à peu dans une telle obscurité, que les descendans de cette famille illustre furent obligés d'embrasser les métiers les plus vulgaires pour soutenir leurs jours; chute étonnante, qui était sans doute nécessaire pour l'exécution des desseins de Dieu sur le Messie, dont le règne ne devait point éblouir les yeux de l'homme charnel.

Sous le règne de Darius, la tranquillité des Juifs fut un peu altérée par l'opiniâtreté d'un ambitieux. *Manassès*, frère de *Jaddus*, souverain pontife, épousa la fille de *Sanaballat*, Samaritain, que le monarque persan avait fait satrape ou gouverneur de ce pays. Au lieu de répudier cette étrangère, ainsi que l'ordonnaient le conseil de Jérusalem et son frère Jaddus, il embrassa le schisme des Samaritains, et, par le crédit de son beau-père, il bâtit près de Samarie, sur la montagne de Garizim, un temple dont il se fit le pontife. Le scandale de ce prêtre apostat fut suivi des vives alarmes qu'in-

spiraient aux nations asiatiques les rapides victoires d'Alexandre-le-Grand. Plein de courroux contre les Juifs, dans la fidélité desquels Darius trouvait des ressources toujours prêtes, ce farouche conquérant s'était avancé vers Jérusalem pour la détruire; mais sa colère s'apaisa à l'aspect du souverain pontife. Après avoir pris connaissance des prophéties de Daniel, qui prédisaient ses triomphes, il confirma aux Juifs leurs priviléges, les augmenta; et les enfans d'Abraham lui jurèrent la même fidélité qu'ils avaient toujours eue pour les rois de Perse.

Ils eurent un peu à souffrir sous les premiers successeurs de ce prince, qui finirent cependant par en remplir leurs armées, et leur confier les places les plus importantes. Si les descendans de Lagus les considérèrent, ils furent encore mieux traités des Séleucides, à l'empire desquels ils furent soumis. *Séleucus Nicanor*, chef de cette nouvelle famille, les établit dans Antioche, et *Antiochus-le-Dieu*, son petit-fils, les ayant fait recevoir dans toutes les villes de l'Asie Mineure, ils se répandirent dans la Grèce, et y jouirent des mêmes prérogatives que les autres citoyens.

Ce fut environ ce temps que soixante-dix Juifs, distingués par leur savoir, traduisirent en grec les livres sacrés, du consentement de la nation et à la prière de Ptolémée-Philadelphe, roi d'Egypte. Cette traduction s'appelle *la Version des Septante*. La tranquillité dont jouissaient alors les Juifs semblait devoir être éternelle, s'ils ne l'eussent eux-mêmes troublée par leurs dissensions. Leurs jalousies et leurs divisions ne tardèrent pas à causer, selon la coutume, de grands malheurs à tout le peuple.

Séleucus Philopator entreprend d'enlever le trésor du temple de Jérusalem; mais le châtiment

miraculeux de son ministre Héliodore fait voir que l'Eternel n'a pas délaissé ses serviteurs, et que lui-même protége son temple.

Ce fut sous le règne d'*Antiochus l'Illustre*, successeur de Séleucus, que Dieu mit son peuple à la plus rude épreuve. Enflé de quelques victoires, ensuite irrité de ses pertes, ce prince impie entra dans Jérusalem, résolu de tout entreprendre. Les factions des Juifs l'enhardissaient plus encore que ses propres forces. Il profane le temple que ses ancêtres avaient révéré; il répare, par les richesses qu'il y trouve, les ruines de son trésor épuisé, et ordonne aux Juifs d'adorer les mêmes dieux que les Grecs. Tous ceux qui demeurent fidèles au Dieu de leurs pères sont impitoyablement massacrés. Un vénérable vieillard, nommé Eléazar, souffre courageusement la mort, plutôt que de violer la loi du Seigneur. Son exemple encourage plusieurs Juifs, et, entre autres, sept frères, appelés Machabées, qui supportent, avec leur mère, les plus horribles tourmens, et méritent, par leur attachement à la religion, d'obtenir la couronne du martyre. Le sang de ces serviteurs de Dieu apaise sa colère; il suscite des hommes pleins de bravoure et de sagesse, qui délivrent Israël de la cruelle oppression où il gémissait.

Mathatias, l'un des prêtres de la nation, s'oppose aux violences du tyran; *Judas Machabée*, son fils, avec une poignée de soldats, fait des exploits incroyables. Il poursuit les Iduméens et tous les autres Gentils qui se joignent à Antiochus. Ce roi barbare s'avance une seconde fois contre Jérusalem à pas précipités; mais, dans le chemin, Dieu le couvre d'une plaie infecte qui le rend insupportable à toute son armée : il meurt dévoré des vers, et souffrant dans tout son corps les plus cruelles douleurs.

Sous *Antiochus Eupator*, fils et successeur de

ce prince, Judas Machabée continue ses triomphes, malgré les armées prodigieuses des capitaines syriens; mais enfin ce grand homme meurt en combattant pour la religion et pour sa patrie : *Jonathas* et *Siméon*, ses frères, successivement souverains pontifes, marchent sur ses traces victorieuses, et leur intrépide valeur rétablit l'ancienne gloire du peuple choisi. Le peuple fut toujours heureux sous leur conduite; et enfin, du temps de *Simon*, affranchi du joug des Gentils, il se soumit à lui et à ses enfans, du consentement des rois de Syrie.

Jean Hircan, fils de Simon, succède à son père. Sous lui, les Juifs s'agrandissent par des conquêtes considérables. Ils soumettent Samarie; ils domptent les Iduméens et les Ammonites, leurs perpétuels ennemis, et ces peuples embrassent leur religion : enfin ils fondent le nouveau royaume des Asmonéens ou des Machabées, plus étendu que jamais, si l'on excepte les temps de David et de Salomon. Néanmoins, comme la conversion de la gentilité devait être le fruit de la venue du Messie, l'erreur et l'impiété prévalaient partout. Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étaient les plus ignorans et les plus aveugles sur la religion. Les Juifs eux-mêmes, qui connaissaient le Dieu unique et véritable, commencèrent, sur la fin des temps, non point à l'oublier, mais à mêler dans son culte des superstitions indignes de lui. La secte des Pharisiens prit naissance. Ils se rendirent les arbitres de la doctrine et de la religion, qu'ils changèrent insensiblement en des pratiques superstitieuses, utiles à leurs intérêts et à la domination qu'ils voulaient se conserver sur les consciences. Ils payaient scrupuleusement la dîme; ils avaient grand soin de purifier leurs corps; ils jeûnaient souvent, et se jaunissaient

le visage pour paraître plus mortifiés; ils donnaient l'aumône en public; mais, dans le fond, ils étaient avares, superstitieux, cruels, ambitieux, toujours prêts à exciter des séditions et des révoltes. Ils séduisaient, par leurs beaux discours, le peuple ignorant et les femmes, qui se privaient de leurs biens pour les enrichir.

La secte des Saducéens et celle des Hémérobaptistes, s'élevèrent à peu près dans le même temps. La première niait l'immortalité de l'âme, l'existence des esprits, la résurrection des corps, et par conséquent les peines de l'autre vie. Les Hémérobaptistes suivaient une doctrine toute contraire, et qui avait beaucoup de rapport à celle des Pharisiens, si l'on excepte la vérité de la résurrection des corps, qu'ils niaient aussi. A ces maux se joignit un grand mal, l'orgueil et la présomption. Race élue et toujours bénie depuis deux mille ans, les Juifs se jugèrent les seuls dignes de connaître Dieu, et se crurent d'une autre espèce que les autres hommes, qu'ils voyaient plongés dans les erreurs les plus absurdes. Ils regardèrent les Gentils avec un insupportable dédain, et, enflés de leur origine, ils se croyaient saints par nature et non par grâce. Ces sentimens, que les Pharisiens avaient fait naître, rendaient la nation inquiète, turbulente et séditieuse.

Il y avait à peine soixante ans jusqu'à Jésus-Christ, quand *Hircan* et *Aristobule*, enfans d'*Alexandre Jannée*, se firent la guerre pour le sacerdoce, auquel la royauté était annexée. Pompée, général romain, que les deux frères appelèrent pour les régler, les assujettit tous deux, en même temps qu'il dépossèda Antiochus, surnommé l'*Asiatique*, dernier roi de Syrie. Aristobule servit à décorer le triomphe du vainqueur, et Hircan ne retint qu'une faible portion de son domaine, avec

un vain titre d'autorité, qu'il perdit même bientôt après.

Ce fut alors que les Juifs devinrent les tributaires des Romains, qui se rendirent maîtres absolus dans la Judée. Par eux le royaume de Juda passa des mains des Asmonéens, à qui il s'était soumis, en celles d'*Hérode*, étranger et Iduméen. Ce prince, qui ne professait qu'en apparence la religion judaïque, brouille toutes choses, confond à son gré la succession des pontifes, énerve l'autorité du conseil de la nation, qui ne peut plus rien, et ébranle entièrement les fondemens de la république.

Plus les Pharisiens et le peuple se sentaient pressés du joug des Gentils, plus ils conçurent pour eux de dédain et de haine. Ils ne voulurent plus de Messie qui ne fût guerrier et redoutable aux puissances qui les captivaient. Ce fut dans le déclin de la religion et des affaires des Juifs, à la fin du règne d'Hérode, lorsqu'*Auguste*, premier empereur des Romains, venait de donner la paix au monde, que Jésus-Christ fut envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David, d'une manière plus haute que les Juifs charnels ne l'entendaient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avait résolu de faire annoncer à l'univers. C'est à ce grand événement que se termine la sixième époque, qui a duré cinq cent trente-deux ans, et qui revient à l'an 4000 depuis la création du monde.

XIIIe ENTRETIEN.

De Jésus-Christ.

Il y avait plus de quatre mille ans que les enfans de Dieu soupiraient pour le Rédempteur pro-

mis au genre humain, depuis la naissance du monde, lorsque le Très-Haut voulut enfin couronner leur foi, assez éprouvée par une si longue attente.

Sous le règne d'Auguste, empereur des Romains, et sur la fin de celui d'Hérode-le-Grand, roi des Juifs, l'Univers étant dans une paix profonde, l'ange Gabriel annonce au saint prêtre Zacharie que sa femme Elisabeth, quoique stérile et avancée en âge, lui donnera un fils qu'il appellera *Jean*, et qui marchera devant le Seigneur avec l'esprit et la vertu d'Elie, pour lui préparer les voies, et disposer les hommes à le recevoir.

La parole du Seigneur s'accomplit, malgré l'incrédulité de Zacharie; Elisabeth devient mère; et il y avait déjà six mois qu'elle était enceinte, lorsque le même ange fut envoyé vers une vierge de la maison de David, appelée *Marie*, qu'un homme de la même race, nommé *Joseph*, avait épousée, et qui, vivant dans une parfaite continence, avait trouvé dans son époux un témoin et un gardien fidèle de sa pureté. Le céleste ambassadeur lui déclare que, sans cesser d'être vierge, et par l'opération invisible du Saint-Esprit, elle concevra et enfantera un fils auquel elle donnera le nom de Jésus; qu'il sera grand, et qu'on l'appellera le fils du Très-Haut; que le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David, son père, et qu'il régnera éternellement sur la maison de Jacob. Marie se soumet à l'ordre du Tout-Puissant; et Jésus-Christ, fils de Dieu dans l'éternité, fils de David et d'Abraham dans le temps, prend un corps et une âme semblables aux nôtres, dans le sein de cette chaste et humble vierge.

Joseph, alarmé de voir son épouse enceinte sans avoir habité avec elle, prend la résolution de la répudier secrètement; mais un ange lui dévoile le mystère, et dissipe ses soupçons. Pour se con-

former à un édit de l'empereur, qui ordonnait de faire le dénombrement de tous les peuples de la terre, il se rend avec elle à Béthléem, afin d'y prouver leur origine du sang royal de David; c'est là que le libérateur des hommes reçoit le jour, et, comme il n'y avait point de place dans l'hôtellerie de la ville, cet Homme-Dieu naît dans une crêche.

Dans cette même nuit, les anges annoncent à des bergers qui gardaient leurs troupeaux, la naissance du divin enfant, et font retentir les airs de cantiques d'actions de grâces. Les pasteurs vont à l'envi l'adorer, et, sans s'arrêter à l'état d'humiliation où ils le voient, ils le reconnaissent pour le Messie : ils en deviennent les premiers apôtres, en publiant dans toute la contrée cette heureuse nouvelle. Huit jours après sa naissance, le Sauveur se soumet à la circoncision, et reçoit le nom de *Jésus*, qui marquait l'objet de sa mission, ainsi que celui de *Christ*, qui signifie *oint* ou *sacré*, titre qu'il méritait comme pontife, comme roi et comme prophète.

Une nouvelle étoile se fait voir en Orient, et amène au libérateur, encore enfant, les prémices de la gentilité convertie. Des mages, c'est-à-dire des philosophes, auxquels leurs richesses et leur crédit faisaient donner le nom de rois, suivent cette étoile, et se rendent dans le lieu sur lequel elle s'arrête. Ils y voient l'Homme-Dieu; ils se prosternent devant lui; ils l'adorent, et lui offrent pour présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Quarante jours après son miraculeux enfantement, Marie se rend au temple pour s'y purifier, et pour y présenter à Dieu son fils premier né, suivant l'ordonnance de Moïse. Un saint vieillard, nommé *Siméon*, prend le divin enfant entre ses bras, et le regarde non-seulement comme *la gloire d'Israël*, mais encore comme *la lumière des na-*

tions infidèles. Une sainte veuve, appelée *Anne*, âgée de quatre-vingts ans, et qui avait le don de prophétie, vient aussi lui rendre ses hommages, et parle de ce libérateur adorable à tous ceux qui, comme elle, avaient attendu son bienheureux avènement. Hérode, soupçonneux et cruel, fait égorger tous les enfans de Béthléem et des environs : il croyait envelopper dans ce massacre celui que les mages, qui s'étaient d'abord adressés à lui, lui avaient annoncé comme le roi des Juifs ; mais Joseph, averti par un ange, s'était réfugié en Egypte avec son épouse et le divin enfant confié à ses soins, et il n'en revient qu'après la mort du tyran. Durant l'espace de trente ans, Jésus-Christ mène une vie pauvre et retirée, soumis à ses parens, inconnu de tout le monde, voulant ainsi se préparer dans le silence à la mission évangélique pour laquelle il était venu parmi les hommes.

Quand le temps de prêcher son Evangile approcha, saint Jean-Baptiste appela tous les pécheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le désert où il avait vécu, dès ses premières années, avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple, qui depuis long-temps n'avait point vu de prophètes, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté paraissait grande ; mais lui-même il montrait au peuple celui dont il se disait *indigne de lier les souliers* : « Pour moi, ajoutait-il, je vous baptise dans » l'eau ; mais il en vient un autre qui est plus » puissant que moi ; c'est lui qui vous baptisera » dans le Saint-Esprit. » Le baptême de Jean n'effaçait pas les crimes, mais il disposait à celui du Messie. Jésus-Christ daigne le recevoir, malgré l'opposition de son saint précurseur ; et comme il sortait de l'eau et se mettait en prière, le Saint-Esprit descend sur lui sous la figure pacifique d'une colombe : une voix céleste fait entendre ces

mots : « Vous êtes mon fils bien-aimé, vous êtes » l'objet de mes complaisances. » Toute la trinité se manifeste.

Après son baptême, le Sauveur est conduit dans le désert par l'Esprit-Saint ; il y passe quarante jours sans boire ni manger, et il permet au démon de le tenter, afin que la victoire du second Adam sur le diable, réparât la défaite du premier. Enfin le Messie commence à publier sa divine doctrine, et à révéler les vérités sublimes qu'il voyait de toute éternité au sein de son père. Il pose les inébranlables fondemens de son Eglise par la vocation de douze pêcheurs et d'un grand nombre d'autres disciples, et met saint Pierre à la tête de tout le troupeau, avec une prérogative si manifeste, que les évangélistes eux-mêmes s'accordent à le nommer avant tous les autres, comme étant le premier.

Le divin Rédempteur parcourt toute la Judée qu'il remplit de ses bienfaits : à sa voix, les maladies disparaissent, les démons fuient, les morts ressuscitent, les tempêtes se calment, les eaux s'affermissent, la nature entière reconnaît celui qui la tient dans sa main. Il annouce de hauts mystères ; mais il les confirme par de grandes merveilles : il commande de grandes vertus ; mais il donne en même temps de grandes lumières, de grands exemples, de grandes grâces.

Il dit qu'il est le Messie attendu, souhaité par les patriarches, prédit par Moïse et par les prophètes, figuré par toute la loi ancienne ; qu'il est venu, non pour abolir cette loi, mais pour l'accomplir ; que la vie éternelle consiste à reconnaître un seul vrai Dieu et son Christ qu'il a envoyé. Il apprend à la terre que Dieu est un esprit, et qu'il doit être adoré en esprit et en vérité ; que ce Dieu unique subsiste en trois personnes, *Père*, *Fils* et *Saint-Esprit*, coéternelles, égales en toutes choses, et il veut que tous les hommes soient consacrés à

la divinité au nom de ces trois personnes. Il déclare que toute la loi divine, toute la religion qu'il vient établir, tous les préceptes qu'il donne aux hommes, se réduisent à ces deux commandemens: *Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toute ta force.* Voilà le plus grand et le premier commandement; le second lui est semblable, parce qu'il est une extension du premier: *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Or tout homme, même un infidèle, même le plus mortel ennemi, est notre prochain. Pour accomplir plus aisément cette doctrine céleste, il faut renoncer, du moins de cœnr et d'esprit, à tous les biens du monde; il faut se renoncer soi-même, c'est-à-dire, déraciner l'amour-propre, combattre la concupiscence, suite funeste du péché de notre premier père, et faire régner dans nos cœurs une sainte abnégation et une humilité profonde. Mais nous ne pouvons remplir ces divins préceptes sans le secours de la grâce; il est donc nécessaire de la demander: aussi n'y a-t-il rien que le Sauveur ait tant recommandé que la prière; il dit qu'il faut toujours prier, sans jamais se rebuter.

En nous découvrant la perfection à laquelle Dieu veut que nous tendions sans cesse, Jésus-Christ nous montre aussi quelle sera la récompense de nos travaux. Nous ne devons pas borner nos espérances ici-bas, comme faisaient les Juifs charnels: son royaume n'est pas de ce monde; et ses disciples ne doivent attendre sur la terre que des persécutions, des mépris, des injures, des contradictions. Lui-même doit être rejeté par les Juifs, livré aux Gentils pour être fouetté, moqué et crucifié; mais il ressuscitera le troisième jour; et cette résurrection glorieuse nous laisse entrevoir la couronne que mériteront ceux qui souffriront pour lui.

Le Sauveur, annonçant cette sublime morale, et la soutenant par ses actions, devint odieux au monde, c'est-à-dire, aux hommes corrompus auxquels il montrait la vérité qui les condamnait. Après trois ans de prédication, de miracles et de bienfaits, la jalousie des pharisiens, des prêtres et des docteurs de la loi, qui n'avaient cessé de lui tendre des piéges et d'exciter la nation contre lui, vient enfin à bout de le perdre; ou plutôt, Dieu se sert de cette jalousie même pour accomplir, au temps marqué, ses adorables décrets. Lorsque ce temps approchait, Jésus-Christ se rend à Jérusalem, monté sur un ânon, et accompagné de ses disciples. Tout le peuple sort en foule au-devant de lui, tenant à la main des branches de palmier, étendant des habits le long du chemin par lequel il devait passer; et le couvrant de feuillages, tous criaient à l'envi: *hosanna!* c'est-à-dire, « Salut et gloire! béni soit le roi d'Israël » qui vient au nom du Seigneur! »

Avant de mourir, le divin Sauveur veut célébrer pour la dernière fois la pâque avec ses apôtres. Afin de leur apprendre à s'humilier devant leurs frères, et pour leur montrer avec quelle pureté il faut s'approcher du sacré banquet, il leur lave les pieds, et sur la fin du repas, il prend du pain, le bénit en rendant grâces à Dieu, le rompt et le leur donne en disant: *prenez et mangez; ceci est mon corps qui est donné pour vous.* Il prend de même le calice, c'est-à-dire, une coupe pleine de vin, rend grâces à son père, et le donne à ses disciples, en disant: *Buvez-en tous; car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle aillance, qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés.* Ainsi fut institué l'auguste sacrement de nos autels.

Judas, l'un des douze apôtres, et qui avait reçu avec eux le corps et le sang du Sauveur, va trouver les ennemis de Jésus, et leur promet de

livrer ce divin maître entre leurs mains, moyennant trente pièces d'argent. Le Sauveur se rend dans le jardin des oliviers, accompagné de Pierre, de Jacques et de Jean, trois de ses apôtres; et là, pour nous apprendre, par son exemple, ce que nous devons faire aux approches de la mort, il abandonne son âme à la frayeur, à l'ennui, à une tristesse mortelle. Cependant Judas arrive avec une troupe de gens armés d'épées et de bâtons. Jésus marche à leur rencontre : le traître lui donne un perfide baiser, signal dont il était convenu avec ses infâmes satellites : « Mon ami, lui » dit le Sauveur, qu'êtes-vous venu faire ici? » quoi! Judas! vous trahissez le fils de l'homme » par un baiser. » Puis, s'adressant aux soldats : « Qui cherchez-vous? » leur dit-il. Ils répondent qu'ils cherchent Jésus de Nazareth. « C'est moi, » replique-t-il. Aussitôt ils sont renversés et tombent tous par terre. Il leur fait une seconde fois la même question et se laisse arrêter. Pierre, qui portait une épée, veut défendre son maître, frappe un homme appelé *Malchus*, l'un des serviteurs du grand-prêtre, et lui coupe l'oreille droite. Jésus arrête ce zèle indiscret, guérit Malchus, et rappelle à son apôtre que tout ceci n'arrivait que parce que lui-même le voulait ainsi, pour accomplir les écritures. Les disciples du Sauveur, le voyant au pouvoir de ses ennemis, prennent tous la fuite et l'abandonnent.

Le grand-prêtre Caïphe, chez lequel on le conduit, cherche, avec son conseil, quelque faux témoignage pour le faire mourir; mais, quoiqu'il se présente plusieurs faux témoins, aucune de leurs dépositions n'est suffisante. Enfin le pontife lui commande au nom du Dieu vivant de déclarer s'il est le Christ et le fils de Dieu. « Vous l'avez dit, je le » suis, répond Jésus. Et vous verrez un jour le Fils » de l'homme venir sur les nuées du ciel, et assis

» à la droite de Dieu. » Caïphe, à ces paroles, déchire ses vêtemens : « Il a blasphêmé, s'écrie-t-il, » qu'avons-nous besoin de témoins? » Et sur-le-champ on le juge digne de mort. On lui crache au visage ; on le frappe en se moquant de lui ; on lui bande les yeux : les uns lui donnent des coups de poing, les autres des soufflets, en lui disant par raillerie : « Christ, prophétise-nous qui t'a frappé? »

Pendant qu'on traitait le Sauveur avec tant de barbarie, Pierre reconnu trois fois par les gens du grand-prêtre pour être disciple de Jésus, le renie trois fois, ajoutant le serment au mensonge; mais bientôt cet apôtre pusillanime, par un effet de la miséricorde de son divin maître, ouvre les yeux sur son crime, et va l'expier par des larmes sincères. Judas voyant que Jésus-Christ était condamné à mort, jette dans le temple les trente pièces d'argent qu'il avait reçues ; et, après avoir dit aux prêtres : « J'ai péché, parce que j'ai livré le sang in- » nocent, » il se retire plein de désespoir, et va se pendre. Les prêtres, ne voulant pas mettre dans le trésor la somme qu'ils avaient donnée au traître, en achetèrent le champ d'un potier, pour y ensevelir les étrangers; et ce champ fut appelé *Haceldama*, c'est-à-dire, le champ du sang.

Le Sauveur est traîné devant Ponce-Pilate, qui gouvernait la Judée pour les Romains. Ce gouverneur ne trouve en lui aucun crime qui soit digne de mort. Les prêtres et les sénateurs le chargent alors d'accusations ; mais Jésus n'y répond point, et garde le plus profond silence. Pilate voit bien que c'est un juste que la haine persécute : il s'efforce de l'arracher d'entre les mains de ses ennemis. Pour les toucher en sa faveur, il le fait battre de verges : les soldats le couvrent d'un manteau d'écarlate, ils lui mettent une couronne d'épines sur la tête, avec un roseau à la main droite. Après quoi, pour se moquer de lui, ils le saluent et se

mettent à genoux devant lui, en lui disant : « Salut au roi des Juifs; » en même temps ils lui donnent des soufflets, ils lui frappent la tête avec une canne, ils lui crachent au visage. Le magistrat romain le présente en cet état à la multitude assemblée; mais ce peuple, au lieu de se livrer aux mouvemens de l'humanité, fait entendre de toutes parts ces cris séditieux : « Crucifiez-le! » crucifiez-le! » L'innocence de Jésus est reconnue de nouveau par son juge, que bientôt la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience. On lui crie que s'il ne punissait pas un homme qui avait voulu se faire roi, il se rendrait lui-même l'ennemi de l'empereur. Alors Pilate ne peut plus résister, le juste est condamné à mort; Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchans.

On le conduit sur le Calvaire; il porte lui-même sa croix sur ses épaules; on le crucifie entre deux voleurs, et l'on met au-dessus de sa tête une inscription conçue en ces termes : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Les prêtres représentent à Pilate qu'il serait mieux de mettre qu'il s'était dit roi des Juifs : « Ce que j'ai écrit est écrit, » répond le gouverneur, et l'inscription reste. Dès que Jésus fut sur la croix, il pria pour ses persécuteurs, et il dit à Dieu : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Les soldats partagèrent entre eux ses vêtemens; et, comme sa tunique était d'une seule pièce, pour ne point la couper, ils se dirent l'un à l'autre : « Jetons au sort à qui l'aura. » Tout le monde regardait Jésus, et se moquait de lui. Les passans joignaient les blasphêmes aux injures : les princes des prêtres, les docteurs de la loi, les magistrats, le soldat, le particulier, tous, en un mot, disaient en branlant la tête : « S'il est le » Christ, qu'il descende présentement de la croix, » et nous croirons en lui. Il met sa confiance en

» Dieu; si donc Dieu l'aime, qu'il le délivre. » Il n'y eut pas jusqu'à l'un des deux voleurs qui étaient crucifiés avec lui, qui ne tînt le même langage; mais l'autre, touché et converti tout à coup par une grâce puissante du libérateur, reprenait son compagnon, et, s'adressant à Jésus : « Seigneur, » lui dit-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous » serez en votre royaume. » Le Sauveur lui répondit : « Je vous le dis, en vérité, vous serez au- » jourd'hui avec moi dans le paradis. »

Il n'était pas encore midi lorsque Jésus fut attaché à la croix; et, un peu après midi, le soleil commença à s'obscurcir, et l'air fut tout couvert de ténèbres jusqu'à trois heures. Alors il jeta un grand cri, en disant : « Mon Dieu! mon Dieu! » pourquoi m'avez-vous abandonné? » Ensuite il dit : « J'ai soif. » Aussitôt un des soldats courut prendre une éponge, la trempa dans du vinaigre, et lui présenta à boire. Alors Jésus, voyant que son sacrifice était accompli, et qu'il avait rempli tout ce que les prophètes avaient annoncé, s'écria : *Tout est consommé.* A ce mot, tout change dans le monde : la loi cesse; les figures passent; ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite, qui subsistera jusqu'à la fin des siècles, et qui se renouvelle tous les jours dans le sacrifice de la messe.

A peine le Sauveur eut-il baissé la tête et rendu l'esprit, que le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas; la terre trembla, les pierres se fendirent; les sépulcres s'ouvrirent; et lorsque Jésus fut ressuscité, plusieurs corps des saints étant aussi ressuscités, sortirent de leurs tombeaux, et se montrèrent à différentes personnes dans Jérusalem.

Tant de prodiges épouvantèrent le capitaine et les soldats qui gardaient Jésus; et ils s'écrièrent : « Cet homme était vraiment le fils de Dieu. » Tout

le peuple qui était présent à ce spectacle, ne fut pas moins touché qu'eux, et tous s'en retournaient en se frappant la poitrine, en signe de douleur. Des soldats rompent les jambes des deux voleurs qui vivaient encore; mais, comme Jésus était déjà mort, un d'eux se contente de lui percer le côté avec une lance, et il en sort aussitôt du sang et de l'eau.

On détache de la croix le corps du divin libérateur, et quelques-uns de ses disciples secrets obtiennent de Pilate la permission de l'inhumer dans un tombeau tout neuf. Les prêtres représentent au gouverneur que Jésus avait dit qu'il ressusciterait trois jours après sa mort; le magistrat leur dit de prendre toutes les précautions qu'ils jugeraient à propos; ils se transportent au sépulcre, en scellent l'entrée, et y mettent des gardes. Mais, malgré ces précautions, Jésus sort glorieux du sépulcre, au troisième jour. Il se montre d'abord à plusieurs saintes femmes qui étaient venues pour l'embaumer, puis à ses disciples qui l'avaient délaissé, et qui s'obstinaient à ne point croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils mangent avec lui; ils s'entretiennent avec lui du royaume de Dieu durant quarante jours; et il ne retourne vers son père, qu'après les avoir convaincus et confirmés dans la foi, dont ils allaient être les prédicateurs, les défenseurs et les martyrs.

Le quarantième jour après sa résurrection, il monta au ciel en leur présence, en leur ordonnant de prêcher l'Evangile à toutes les nations, et leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Enfin, dix jours après son ascension, il leur envoie le Saint-Esprit; et, transformés tout à coup en des hommes nouveaux, ils vont annoncer partout l'heureuse nouvelle de la rédemption du genre humain; et le Seigneur confirme par une foule de merveilles, la parole qu'il avait mise en leur bouche.

XIVe ENTRETIEN.

Tableau historique de la religion, depuis la descente du Saint-Esprit jusqu'au quatrième siècle.

Eugène. Jusqu'ici, respectable Eraste, vous nous avez développé la céleste origine de notre auguste religion. Que reste-t-il actuellement à nous apprendre, sinon par quels moyens cette religion sainte s'est répandue par toute la terre, et comment elle s'y est conservée depuis tant de siècles?

Eraste. Votre demande est raisonnable, mon cher ami; et, pour y répondre selon vos désirs, je vais vous donner un petit écrit, dans lequel j'ai raisonné les principaux traits de l'histoire ecclésiastique, et les plus propres à vous faire connaître la perpétuité de la religion. Chaque partie de cet écrit est suivi d'un chapitre particulier, dans lequel je vous montre la synagogue de Satan, c'est-à-dire, l'hérésie s'efforçant de marcher de pair avec l'église de Jésus-Christ; mais vous la verrez toujours terrassée par la vérité, et cette liste des principaux hérésiarques, en vous offrant une triste peinture des écarts de l'esprit et du cœur humain, lorsqu'ils sont livrés à eux-mêmes, vous fournira la preuve la plus sensible du soin paternel que le Très-Haut prend sans cesse pour conserver la pureté et la beauté de son épouse. Mais avant de commencer cette lecture importante, il est bon de nous y préparer par quelques réflexions.

Jésus-Christ, né de parens pauvres et sans crédit, dans un coin de la Judée, après avoir passé trente ans dans une vie obscure et laborieuse, entreprend de changer la face de la terre, en y introduisant un culte nouveau, et n'emploie que trois ans et demi à préparer l'exécution de ce vaste et

hardi projet. Il n'ignore pas que rien n'éprouve plus d'opposition de la part des peuples que le changement de religion, parce qu'elle est toujours liée à la constitution des états, aux lois, aux coutumes, aux usages. Il prévoit cet obstacle, et mille autres encore, et toutefois rien ne l'arrête dans cette grande entreprise. Mais, ce qui doit étonner bien davantage, c'est qu'il fait, humainement parlant, tout ce qu'il fallait pour ne pas réussir.

Premièrement, il présente un corps de doctrine le plus contraire à tous les préjugés reçus. Cette doctrine ne favorise aucune des passions et des inclinations de l'homme : elle proscrit tous les vices; elle ordonne la pratique de toutes les vertus; elle veut que l'homme se renonce et se méprise soi-même; elle lui interdit toute vengeance, tout ressentiment des injures; elle va jusqu'à l'obliger de rendre le bien pour le mal, d'aimer comme soi-même son plus mortel ennemi, d'être prêt à donner sa vie pour conserver la sienne, si son salut le demande; elle lui défend non-seulement les actions mauvaises, mais encore le désir et la pensée même de ces actions. Pour tant de sacrifices pénibles, que lui promet-elle? Rien de présent, rien de sensible. Sa récompense est pour une autre vie, qui n'a rien de commun avec celle-ci; et cette récompense, bien différente de ce qui plaît à la cupidité, et de ce que la nature recherche, ne sera accordée qu'à la fidélité persévérante avec laquelle il aura rempli les rigoureux devoirs qu'elle lui impose.

Ce n'est point tout. Cette doctrine est non-seulement nouvelle et inouïe, elle est encore, de l'aveu même de celui qui l'annonce, une folie aux yeux de la raison humaine. Proposer des mystères qu'on ne peut comprendre, à des philosophes, à des orateurs, à des hommes curieux de tout approfondir, et jaloux de la liberté de penser! Un Dieu en trois personnes, une vierge qui devient mère, sans ces-

ser d'être vierge, un Dieu qui se fait homme, qui se revêt de nos misères, qui vit dans l'indigence, et qui expire sur une croix, comme un infâme scélérat, victime de la haine et du mépris de ses compatriotes; qui sort toutefois du tombeau trois jours après sa mort, et qui monte au ciel plein de gloire et de majesté; enfin un Dieu qui s'immole sans cesse sous les apparences du pain et du vin, changés en son propre corps et en son propre sang! Assurément de pareils principes n'avaient rien qui pût séduire et attirer le genre humain.

En second lieu, qui choisit-il pour coopérateurs? Ce ne sont ni les princes, ni les prêtres, ni les docteurs, ni les personnages accrédités de sa nation; mais douze hommes, sans lettres, sans éducation, sans bien, sans naissance, sans réputation, sans crédit, et même sans aucun talent pour la parole: les plus considérables d'entre eux sont de misérables pêcheurs. Voilà ceux qu'il destine à la grande révolution qu'il médite. Que fait-il pour se les attacher? il leur dit de le suivre, et ils obéissent. Il ne les flatte par aucune promesse temporelle; il n'a ni richesses ni honneurs à leur procurer: n'ayant pas lui-même où reposer sa tête, que peut-il offrir à ceux qu'il s'associe? Au contraire, en les appelant à lui, il leur fait entendre clairement qu'ils n'ont à espérer ici-bas que des persécutions, des tourmens et la mort: cependant ces douze hommes quittent tout pour s'attacher à lui, et l'accompagnent sans cesse. Mais quelle considération de pareils disciples pouvaient-ils procurer à leur maître?

L'extérieur même et la conduite ordinaire de Jésus-Christ étaient plus propres à éloigner de lui, qu'à attirer ceux qu'il voulait persuader. Sa vie était dure et pénible, mais sans aucune austérité particulière. Il mangeait comme les autres; il buvait du vin, et ne faisait point de difficulté

de se trouver à de grands repas ; il portait même la condescendance jusqu'à manger avec des personnes décriées, et à loger chez elles. Il enseignait l'obéissance au prince, et le respect aux docteurs de la loi, quelque corrompus qu'ils fussent; lui-même observait exactement les lois et les cérémonies de la religion, quoiqu'il répétât souvent qu'il était le maître du Sabbat et de toutes les lois. Simple, humble, modeste, patient, il faisait des miracles sans empressement, sans faste, sans ostentation ; et ces miracles, il les cachait avec autant de soin, que les autres hommes cachent leurs crimes. Bien loin de flatter les Pharisiens et les docteurs de la loi, il leur reproche à chaque instant leur hypocrisie, leur orgueil, leur avarice, leur superstition, leur aveuglement, et les menace des châtimens les plus terribles. Il parle avec bonté à la foule qui s'empresse de le suivre par curiosité ; mais, en même temps, il ne craint pas de l'offenser, en lui reprochant fortement ses vices. Il établit des principes, sans se mettre en peine de les prouver, ni d'en tirer les conséquences : s'il emploie des preuves, ce sont des raisonnemens sensibles ou des comparaisons familières, aussi propres à rebuter les gens instruits, qu'à dégoûter le vulgaire, qui préfère toujours les discours pompeux, à une monotone simplicité. Comment, avec des ressources si faibles en apparence, venir à bout de faire adopter par tous les hommes, une religion contre laquelle l'esprit et le cœur doivent également se révolter?

Eudoxie. Un incrédule pourrait répondre qu'apparemment les hommes alors étaient plus simples, plus innocens, plus dociles que ceux d'aujourd'hui.

Er. Et c'est aussi ce que disent les faux sages de ce siècle. Mais, pour réfuter leur assertion téméraire, examinons, ma chère Eudoxie, quelles

étaient les mœurs et les études des hommes contemporains de Jésus-Christ.

Pour commencer par les Juifs, vous savez à quel point ils étaient corrompus ; mais ne croyez pas que leur extrême dépravation fût la suite d'une épaisse ignorance. Jamais ils n'avaient été plus exercés dans la lecture de la loi et de toute l'Ecriture Sainte. Toutes les synagogues étaient remplies de docteurs qui interprétaient les livres sacrés, et les peuples s'empressaient de s'intruire à leurs écoles. Un grand nombre même se livraient aux études des Grecs et des Romains, les plus éclairés des hommes, et se formaient, sous les plus habiles maîtres, à la grammaire, à la rhétorique et à la philosophie.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce qui se passait à Rome, et parmi les nations les plus instruites et les plus policées. Les livres des Grecs et des Romains, qui sont parvenus jusqu'à nous, suffisent pour nous donner une idée complète de leurs mœurs et de leurs lumières. Qu'y voyons-nous? d'un côté, les connaissances humaines, l'éloquence, la poésie, et surtout la philosophie, portées à un degré de perfection que jamais aucun peuple ne pourra surpasser ; de l'autre, la perversité la plus universelle et la plus déplorable. Le vice marchait en triomphe dans Rome et dans la Grèce. Les infamies les plus révoltantes se disaient et s'écrivaient publiquement, parce que l'on ne se cachait pas pour les commettre. La religion, aidée du luxe et de la mollesse, avait perverti tous les états et toutes les conditions ; et cette religion abominable était soutenue par les puissances, autorisée par les sages, défendue par des prêtres furieux et fanatiques, qui fondaient leur gloire et leur fortune sur leurs ridicules idoles. Tout était plein de fraudes, de parjures, de faussetés, de calomnies,

de violences et d'oppressions. Tels étaient donc ceux que Jésus-Christ voulait appeler à lui ; et c'est dans le siècle le plus éclairé qui fût jamais, et en même temps le plus corrompu, qu'il entreprend de publier ses austères maximes.

Avouez que, s'il a réussi, ce succès n'est pas l'ouvrage de l'homme, mais l'effet d'une profonde sagesse, et, si j'ose ainsi parler, le chef-d'œuvre de la toute-puissance divine. Or, c'est ce que vous apprendrez, mes chers enfans, dans le faible essai que je vous présente. Faites-en lecture, Eugène ; et vous, Eudoxie, suivez avec attention tout ce que va raconter votre frère.

PREMIER SIÈCLE.

33. Pour se conformer à l'ordre de Jésus-Christ, qui leur avait recommandé de se tenir en repos dans Jérusalem, et de ne rien entreprendre, jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la force d'en haut, les apôtres demeurèrent enfermés avec les autres disciples du Sauveur, sa sainte mère, ses parens, les saintes femmes qui l'avaient suivi ; et cette société, composée d'environ six vingts personnes, persévérait dans la prière. Le jour de la Pentecôte, au matin, un vent impétueux, qui se fait entendre tout à coup, annonce la présence du Saint-Esprit : des langues de feu qui s'arrêtent sur chacun des fidèles, marquent l'efficacité que vont avoir leurs paroles, et le don des langues qu'ils reçoivent avec la plénitude de l'Esprit Saint.

La publication de l'Evangile commence. Les apôtres rendent témoignage à leur divin maître. Des miracles sans nombre suivent et confirment ce qu'ils annoncent : un boiteux de naissance, âgé de plus de quarante ans, est guéri, au nom de Jésus-Christ, à la vue de tout le peuple. L'ombre seule de saint Pierre rend la santé aux malades et aux

infirmes que l'on expose en foule sur son passage. En deux prédications de cet apôtre, huit mille Juifs se convertissent, et, pleurant leur déicide, sont régénérés dans les eaux salutaires du baptême, au nom de celui qu'ils avaient crucifié deux mois auparavant. Ainsi, l'Eglise est fondée dans Jérusalem et parmi les Juifs, malgré l'incrédulité de la plus grande partie de la nation. Mais une tempête subite vient troubler le calme dont jouissaient les fidèles ; la persécution s'élève en même temps que la foi se propage. Pierre et Jean sont arrêtés et mis en prison. Le conseil de Jérusalem leur défend de parler désormais de Jésus-Christ : « Jugez, vous-mêmes, » répondent ces hommes intrépides, jugez s'il est » juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu ; car il ne » nous est pas permis de taire les choses que nous » avons vues et entendues. » Ils continuent donc de les publier avec courage, et leurs ennemis se portent à de nouvelles fureurs. Les apôtres sont arrêtés pour la seconde fois, et jetés dans la prison publique. Un ange brise leurs fers, et ils recommencent à enseigner dans le temple. Ils sont pris pour la troisième fois, et conduits devant le conseil. On veut les faire mourir ; mais un des juges, nommé Gamaliel, docteur de la loi et pharisien, ramène ses collègues à un avis plus doux. On renvoie les apôtres après les avoir fait battre de verges, et en leur réitérant la défense d'enseigner au nom de Jésus-Christ ; mais eux, pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de recevoir cet affront pour leur divin maître, répétaient avec une sainte hardiesse : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

La multitude des serviteurs de Dieu croissait de jour en jour, malgré l'acharnement des Juifs indociles. Pour les aider dans leur saint ministère, les apôtres imposent les mains à sept hommes choisis, auxquels ils donnent le nom de diacres, avec le pouvoir de vaquer aux fonctions que le soin de prê-

cher la parole de Dieu et de célébrer les mystères, les empêchait de remplir eux-mêmes au gré des fidèles. Etienne, le premier diacre, devient le premier martyr de la religion. En expirant, il prie pour ses bourreaux et ses persécuteurs, dont un des plus furieux était un jeune homme, appelé Saul, qui gardait les manteaux de ceux qui jetaient des pierres sur le saint homme.

34. Ce même Saul, animé plus que jamais contre les fidèles, obtient du prince des prêtres le pouvoir de les poursuivre à la tête d'une troupe de gens qui partageaient ses fureurs. Il parcourt les synagogues, il entre dans les maisons, il arrête les hommes et les femmes, met les uns en prison et contraint les autres de blasphémer contre Jésus-Christ. Comme il avançait vers Damas pour y commettre de nouveaux excès, une lumière plus éclatante que celle du soleil l'environne en plein midi; il tombe : Jésus lui parle, et par un miracle inouï jusqu'alors, de persécuteur il en fait un intrépide défenseur de la foi. Il reçoit le baptême, et prend quelque temps après le nom de Paul. Presque dans le même temps, Saint Pierre apprend par une céleste vision, que Dieu ne fait acception de personne, et que le sang de Jésus-Christ doit purifier toutes les nations. Il est ensuite envoyé pour baptiser le juste Corneille, centurion romain, qui, le premier de la gentilité, reçoit avec ses parens et ses amis la grâce du Saint-Esprit, et celle de la régénération des enfans de Dieu.

36. N'ayant d'autres armes que la parole, ni d'autre défense qu'une patience à toute épreuve, les apôtres partagent entre eux les nations qu'ils doivent instruire. A peine ont-ils commencé leur course, que l'on voit l'établissement non-seulement des quatre principaux siéges de l'Église : Rome, Alexandrie, Antioche et Jérusalem; mais encore celui des sept principales églises de l'Asie mineure:

Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée. La croix, devenue le scandale des Juifs charnels, triomphe de la corruption du paganisme, et sa faiblesse apparente confond les vains efforts de la gentilité. Tels sont les progrès de l'Evangile, qu'au bout de vingt ans, saint Paul ne craignait point de dire à la face de l'Univers, que la foi des disciples de Jésus-Christ, qui prirent à Antioche le nom de *Chrétiens*, avait été annoncée dans toutes les contrées de la terre; qu'elle croissait, qu'elle fructifiait au milieu de toutes les nations du monde.

44. Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode-le-Grand, est établi roi des Juifs, et ne fait usage de sa puissance que pour déclarer aux Chrétiens une guerre cruelle. Il fait trancher la tête à saint Jacques-le-Majeur; et, par son ordre, saint Pierre, chargé de chaînes, est jeté dans une affreuse prison. Mais un ange délivre ce grand apôtre, et bientôt le tyran éprouve la colère du Seigneur.

51. Une contestation élevée parmi les Gentils convertis, au sujet de l'observance des cérémonies légales, donne lieu à une assemblée des prédicateurs de la foi, présidée par saint Pierre, et dans laquelle, après une mûre délibération, l'on décide que les fidèles seront affranchis des pratiques ordonnées par la loi de Moïse. Saint Paul et saint Barnabé portent ce décret aux Eglises, non pour l'examiner, mais pour le recevoir et l'exécuter avec une entière soumission : telle fut la forme du premier concile général, qui a servi de modèle à tous les autres.

66. Tandis que l'Eglise s'étend et se fortifie, les hérésies, d'un côté, s'efforcent de corrompre sa doctrine; de l'autre, la persécution arme de plus en plus les bourreaux pour l'éteindre dans son sang. L'empereur Néron exerce surtout sa rage contre les fidèles. Ce tyran fait mourir saint Pierre et saint

Paul. Rome est consacrée par leur sang, comme l'antique Sion par celui de saint Jacques-le-Mineur, et le martyre du prince des apôtres établit dans la capitale de l'empire le siége principal de la religion.

70. Jérusalem est détruite, suivant la prédiction des prophètes et de Jésus-Christ lui-même qu'elle avait crucifié; son temple est brûlé, tous les Juifs sont vendus en esclavage, et ce peuple déicide est condamné par le Très-Haut à errer, sans prince, sans roi et sans autels, parmi les nations, jusqu'à ce qu'il lui plaise de le rappeler à la foi d'Abraham.

93. Ce terrible événement est suivi d'une nouvelle persécution sous Domitien. Saint Jean est plongé dans une chaudière d'huile bouillante par l'ordre de ce monstre; mais l'huile et le feu respectent l'homme de Dieu, qui est relégué dans l'île de Pathmos, où il écrit son Apocalypse. Un peu après, il compose son Evangile, et joint la qualité d'évangéliste à celle d'apôtre et de prophète. Enfin, à l'âge de près de cent ans, il meurt en paix, et dans le sein de ses disciples, auxquels il avait été rendu. On ne sait rien de certain, ni sur le temps, ni sur le genre de mort des autres apôtres, André, Philippe, Thomas, Barthélemy, Matthieu, Simon, Jude et Matthias : ce dernier avait été choisi par le sort pour remplacer le traître Judas, avant la descente du Saint-Esprit.

Depuis le règne du barbare Néron, les chrétiens furent toujours persécutés, tant sous les bons que sous les mauvais empereurs, parce que souvent ces persécutions se faisaient par la haine particulière des magistrats, ou par des décrets prononcés authentiquement dans le sénat, sur les rescrits des princes, ou en leur présence. C'était alors surtout, que la persécution était plus universelle et plus sanglante. Les historiens ecclésiastiques en comp-

tent dix sous dix empereurs différens. Dans de si longues souffrances, les chrétiens ne firent jamais la moindre sédition. Parmi toutes les églises, celle de Rome fut persécutée avec le plus de violence, et trente papes confirmèrent par leur sang, l'Evangile qu'ils annonçaient à toute la terre.

On croit que cette première époque a été illustrée par quatre ou cinq conciles; et l'on y voit six papes, à commencer à saint Pierre dont le pontificat fut de vingt-cinq ans.

IIe SIÈCLE.

Dès le commencement de ce second siècle, l'église de Jésus-Christ remplissait déjà toute la terre. Elle était répandue, non-seulement dans l'Orient où elle avait pris naissance, c'est-à-dire, dans la Palestine, la Syrie, l'Egypte, l'Asie mineure, et dans la Grèce; mais encore dans l'Occident, en Italie, dans les diverses nations des Gaules, dans toutes les provinces d'Espagne, dans l'Afrique, dans la Germanie, dans la Grande-Bretagne, dans les endroits même impénétrables aux armes romaines; elle régnait dans l'Arménie, dans la Perse, dans les Indes, parmi les peuples les plus barbares: chez les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétuliens, et jusque dans les îles les plus inconnues. Le sang de ses martyrs la rendait féconde. « Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien aux empereurs romains, et cependant on nous rencontre de tous côtés. Quelle guerre ne serions-nous pas en état d'entreprendre, si ce n'était pour nous une loi de souffrir! »

102. Pline le jeune, gouverneur de la Bithynie, embarrassé sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des chrétiens dont cette province était remplie, consulte l'empereur Trajan. Celui-ci répond à son ministre, qu'il ne faut pas rechercher ceux

qui se disent chrétiens ; mais, s'ils sont dénoncés et convaincus de quelques désordres, qu'il faut les punir. Cette réponse, qui paraissait éteindre la persécution, fournit cependant aux payens une foule de prétextes pour déclarer aux fidèles une guerre sanglante.

107. L'empereur lui-même oublie sa première modération, et donne à ses sujets l'exemple de la barbarie. Par son ordre, saint Ignace, évêque d'Antioche, est conduit à Rome, où il est dévoré par les bêtes dans l'amphithéâtre. Vers le même temps, saint Siméon, évêque de Jérusalem, âgé de cent vingt-cinq ans, expire sur une croix, et scelle de son sang la religion de son divin maître.

150. Déjà *Quadratus*, évêque d'Athènes, avait osé défendre les chrétiens par une apologie adressée à l'empereur Adrien qui les persécutait. La religion trouve un nouveau défenseur en la personne du philosophe saint Justin. Il adresse un discours pathétique et touchant à l'empereur Antonin, et, seize ans après, un autre, aussi énergique et aussi frappant, à Marc-Aurèle, son fils adoptif et son successeur. Mais ce dernier monarque, malheureusement prévenu des calomnies dont on chargeait le christianisme, fait mourir le généreux défenseur de la foi.

174. Dans une extrême disette d'eau, que Marc-Aurèle souffrait en Germanie, où il faisait la guerre aux Barbares, une légion chrétienne obtient, par ses prières, une pluie capable d'étancher la soif de toute l'armée, et accompagnée de coups de foudre et d'une grêle violente qui épouvantent les ennemis. Le nom de *foudroyante* est donné ou confirmé à la légion par ce miracle.

17 . La fureur des infidèles se rallume, et tout l'empire ruisselle de nouveau du sang des martyrs. Ce fut surtout dans les Gaules que le paganisme immola le plus de victimes, et parmi ces géné-

reux confesseurs de la foi, on remarque les saints martyrs de Lyon et de Vienne, qui, à l'exemple de saint Pothin, leur évêque, âgé de quatre-vingt-dix ans, endurent des supplices inouis. L'église gallicane remplissait alors l'univers de sa gloire.

On compte plusieurs imposteurs qui osèrent dogmatiser durant cette seconde époque; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que la plupart attaquèrent les principes fondamentaux du christianisme, dans le temps précisément où, tout près du Sauveur, on pouvait distinguer très-aisément par les faits, si la vérité était réellement du côté des chrétiens, et le mensonge du côté de ces apôtres de l'erreur.

On ne connaît que seize conciles tenus dans ce siècle, et il est probable qu'on n'en célébra pas davantage. Dix papes l'ont illustré depuis le martyre de *saint Evariste*, arrivé l'an 108, sous la persécution de Trajan, jusqu'à celui de *Zéphirin*, en 217.

IIIe SIÈCLE.

203. L'Eglise avait été assez tranquille pendant les vingt dernières années du siècle précédent; mais le démon avait augmenté la séduction. Au commencement du troisième siècle, il reprit la voie de la violence, et Dieu permit la sanglante persécution de l'empereur Sévère pour couronner les forts, fortifier les faibles, et purger son troupeau d'une foule de chrétiens lâches et charnels qui le déshonoraient. Parmi les victimes, on doit remarquer saint Irénée, évêque de Lyon, qui, digne successeur de saint Pothin, marcha sur les traces de cet illustre pontife, en souffrant comme lui un glorieux martyre, avec la plus grande partie des fidèles confiés à ses soins.

215. Tandis que la tyrannie s'efforçait de renverser l'Eglise, Dieu lui suscitait des docteurs pour

l'éclairer. Tertullien, prêtre de Carthage, l'édifia par ses écrits; mais il la quitta ensuite, aveuglé par une orgueilleuse sévérité, et séduit par les visions du faux prophète Montan. A peu près dans le même temps, le saint prêtre Clément d'Alexandrie confondait le paganisme par ses propres raisonnemens. Origène, fils du saint martyr Léonide, se rendit célèbre par toute l'Eglise, dès sa première jeunesse, et enseigna de grandes vérités, parmi lesquelles, néanmoins, l'on crut apercevoir quelques erreurs. Le philosophe Ammonius fit servir à la religion la sagesse platonicienne, et s'attira le respect des païens eux-mêmes.

235. On rejette sur les chrétiens les maux qui affligeaient l'empire, et l'on en prend occasion de les persécuter de nouveau sous Maximin. Déjà l'on avait commencé à bâtir des temples au nom de Jésus crucifié : alors les païens en firent la proie des flammes. Vers le milieu de ce siècle, le pape saint Fabien envoie dans les Gaules saint Denis et six autres évêques, qui y font revivre la foi, et deviennent nos apôtres. Saint Denis s'établit à Paris, saint Martial à Limoges; saint Paul fonda les églises de Narbonne, de Béziers et d'Avignon; saint Gratien celle de Tours, et saint Sanétin celle de Meaux.

250. Tandis que le christianisme s'étend dans les Gaules, l'empereur Dèce renouvelle la persécution avec plus de fureur que jamais. Le saint pape Fabien reçoit à Rome la couronne du martyre; saint Babylas, évêque d'Antioche, et saint Alexandre, patriarche de Jérusalem, périssent dans les prisons, ainsi qu'une multitude de fidèles. Ce fut alors que saint Paul, premier ermite, se retira dans les solitudes, et y jeta les premiers fondemens de la vie solitaire et pénitente.

257. Valérien, l'un des successeurs de Dèce, déploya contre les chrétiens seuls toute sa cruauté.

Sous lui, le pape St. Etienne, et saint Cyprien, évêque de Carthage, reçurent tous deux la même couronne. Deux ans après, le pape saint Sixte II suivit au martyre saint Etienne, son prédécesseur : il eut la tête tranchée, et laissa un plus grand combat à soutenir à son diacre saint Laurent, qui fut, tout vivant, rôti sur des charbons ardens.

272. Aurélien, homme de basse naissance, mais recommandable par ses vertus guerrières, semble ne monter sur le trône des Césars que pour exercer, durant deux ans, contre les chrétiens, une fureur qui enleva un nombre prodigieux de fidèles, et qui ne s'éteignit que dans le sang du pape saint Félix.

286. Sous Maximien, collègue de Dioclétien, la légion thébéenne souffre le martyre avec son illustre chef saint Maurice. Saint Sébastien, capitaine de la cohorte prétorienne, a le même sort, ainsi qu'un grand nombre d'autres victimes aussi illustres, et parmi lesquelles on remarque saint Denis, premier évêque de Paris.

Malgré toutes ces persécutions, les maux intérieurs dont on voit l'Eglise affligée durant ce siècle, les schismes, les hérésies, prouvent que les chrétiens commençaient à dégénérer de la perfection des temps apostoliques ; et trente-six conciles qui se tinrent dans les diverses églises de l'empire, annoncent assez la décadence des mœurs. Les deux premiers siècles sont l'âge de la plus grande beauté et de la plus grande vigueur du Christianisme ; le troisième tient le milieu entre l'éminente sainteté de cet âge, et le relâchement frappant qui suivit la tranquillité procurée par les princes chrétiens. Cependant l'Eglise vit briller dans son sein une foule de prélats illustres et de docteurs habiles, qui l'édifièrent par leurs exemples, et l'éclairèrent par leurs écrits. Elle admira surtout quatorze papes, qui, pour la plupart, parurent ne monter sur le

siége de saint Pierre, que pour en descendre, comme ce prince des apôtres, par un glorieux martyre.

Principaux hérésiarques durant les trois premiers siècles, et conciles qui les ont réprimés.

34. *Simon*, surnommé *le Magicien*, voyant que les apôtres donnaient le Saint-Esprit par l'imposition des mains, à ceux qui, comme lui, avaient reçu le baptême, leur offre de l'argent pour avoir le même pouvoir. Saint Pierre rejette avec indignation cette proposition sacrilége; et Simon, pour se venger, devient l'auteur de la première hérésie qui se soit élevée dans le christianisme. Il se disait la puissance souveraine qui avait paru chez les Juifs, comme fils; à Samarie, comme père; et, chez les autres nations, comme saint esprit. Il débitait encore une quantité d'extravagances semblables, qui ne laissèrent pas de lui attirer des sectateurs; il se fit même adorer sous le nom de Jupiter, ainsi qu'une infâme prostituée qu'il traînait partout avec lui sous le nom de Minerve. Sa secte ne fut pas persécutée, et cependant elle ne dura pas plus d'un siècle.

54. *Cérinthe* s'élève aussi contre les apôtres, et combat vivement leur doctrine. Cependant, il reconnaît que Jésus-Christ a fait des miracles, ce qui prouve que les miracles du Sauveur avaient alors un degré d'évidence qui ne permettait pas d'en contester la vérité. Cérinthe supposait en Jésus-Christ deux êtres différens: Jésus, fils de Joseph et de Marie, et le Christ, qui était descendu en Jésus sous la forme d'une colombe après son baptême. Les apôtres chassèrent Cérinthe de l'Eglise, comme un corrupteur de la doctrine. L'apôtre saint Jean écrivit son Evangile pour prémunir les fidèles contre les hérésies de cet apostat et de ses disciples.

64. *Hyménée*, *Philet* et *Alexandre* enseignent que la résurrection générale était déjà faite, ne reconnaissant que la résurrection spirituelle du péche à la grâce : ils furent anathématisés par saint Paul.

66. Quelques faux docteurs, se couvrant d'une maxime équivoque de *Nicolas*, l'un des sept premiers diacres,

qui avait dit qu'*il fallait abuser de la chair*, pour dire qu'il la fallait mortifier, enseignent que tout, jusqu'aux femmes, doit être commun parmi les chrétiens : en conséquence, ils se livraient, dans leurs assemblées, aux crimes les plus infâmes. On les appela *Nicolaïtes*, et saint Pierre les foudroya dans sa seconde épître.

72. *Ebion*, chef des *Ebionites*, se disant disciple de saint Pierre, enseigne qu'il faut consacrer l'eucharistie avec de l'eau seulement, nie la divinité de Jésus-Christ et la virginité de sa mère, ajoute que Dieu avait donné l'empire du monde présent au diable, et celui du siècle futur au Christ, qu'il distinguait, comme Cérinthe, du fils de Marie et de Joseph.

74. *Ménandre*, Samaritain, adopte les erreurs de Simon-le-Magicien et des Nicolaïtes. Il soutenait que le monde avait été créé par les anges, et que lui-même était la toute-puissance de Dieu, le père et l'unique sauveur des élus, qui ne pouvaient entrer dans le ciel que par son art magique. Ses disciples se précipitaient dans les plus affreuses dissolutions, comme la plupart des hérétiques de ce premier siècle. C'est de cette secte, qu'environ trente ans après, sortit Saturnin, qui enseignait que le mariage et la génération étaient une œuvre diabolique.

105. *Basilides*, voulant concilier l'origine du mal avec la bonté de Dieu, enseigne que le monde n'a point été créé immédiatement par l'Etre suprême, mais par des intelligences que l'Etre suprême avait produites, et que c'est de l'imperfection de ces intelligences que naît le mal que nous voyons dans le monde. Le Sauveur, selon Basilides, avait fait les miracles dont parlaient les chrétiens ; mais il soutenait qu'il ne s'était point incarné ; qu'il n'avait eu qu'un corps fantastique : qu'il n'avait point été véritablement crucifié, et qu'on ne devait pas s'exposer à la mort pour lui.

107. *Elxaï*, Juif d'origine, chef des *Elcéphaïtes*, plus connus sous le nom d'*Osséens*, prêche qu'on peut et qu'on doit dissimuler sa foi, pour se soustraire aux persécutions : il enseigne que Jésus-Christ est une vertu matérielle, à laquelle il donne quatre-vingt-seize mille pas de longueur, vingt-quatre mille de largeur, et de l'épaisseur à proportion. Quant au Saint-Esprit, il le

représentait comme une divinité femelle posée devant le Christ, en forme de statue, sur un nuage, entre deux montagnes qui avaient les mêmes dimensions. Cet extravagant et ses disciples abhorraient la continence, et regardaient la virginité comme une infamie.

Ce fut au commencement de ce siècle que la plupart des hérétiques prirent le nom de *gnostiques*, mot qui signifie *savans* ou *illuminés*, et qui prouve que l'orgueil était le seul flambeau qui les éclairait.

141. *Cerdon* et *Marcion* admettent deux principes, l'un bon, père de Jésus-Christ, qui, selon eux, ne s'était jamais incarné; l'autre mauvais, auteur de la loi judaïque, et créateur de ce monde. Ils furent condamnés dans un concile tenu en Orient quelques années après.

144. *Théodote*, homme très-instruit, nie la divinité de Jésus-Christ, et l'existence du Verbe éternel. Cet hérésiarque et ses disciples, qui furent appelés *aloges* ou *ennemis du Verbe*, furent condamnés dans les conciles de Rome, en 146; d'Hiéraples, en Asie, en 173, et dans plusieurs autres.

168. *Montan*, chef de la secte des *montanistes*, était un eunuque phrygien. Il enseignait que Dieu ayant d'abord voulu sauver le monde par Moïse et par les prophètes, il n'avait pas réussi: qu'ensuite, s'étant incarné, il n'avait pas eu meilleur succès, et qu'enfin il était descendu en lui par le Saint-Esprit, dont il avait, disait-il, reçu la plénitude. Aussi se faisait-il donner le nom de *Paraclet*, c'est-à-dire, *Esprit consolateur*. Il se piquait d'une plus grande perfection que les apôtres. Il défendait les secondes noces comme une débauche, et permettait de dissoudre les mariages. Au lieu d'un carême institué par les apôtres, il en ordonnait trois par an; enfin il ne recevait presque point de pécheurs à la pénitence. Long-temps combattues par un grand nombre d'évêques, ses erreurs furent anathématisées dans les conciles d'Iconium et de Synade, en Asie, tenus vers l'an 235. La secte de Montan en produisit une infinité d'autres.

173. *Appellès*, disciple de l'hérésiarque Marcion, s'écarte de son maître en plusieurs points, et devient chef d'une secte qui, de son nom, est appelée *Appellite*.

Il disait, entre autres absurdités, que Jésus-Christ s'était formé un corps des parties de tous les cieux par lesquels il était passé en descendant sur la terre, et qu'en remontant, il avait rendu à chaque ciel ce qu'il en avait pris. Une des grandes objections qu'il prétendait faire contre le livre de la Genese, est que Dieu n'avait pu menacer Adam de la mort, s'il mangeait du fruit défendu, puisqu'Adam ne connaissant pas la mort, ne pouvait pas savoir si c'était un châtiment.

240. *Noëthus* se dit un nouveau Moïse, et nomme son frère Aaron. Il n'admet qu'une seule personne en Dieu, ce qui fait appeler ses sectateurs *monarchiques;* mais il reconnaît diverses opérations et dénominations. Il fut condamné dans les conciles d'Ephèse, en 245, et de Rome, en 257.

251. *Novatien*, prêtre de Rome, fait schisme contre le pape *Corneille*, refuse la pénitence à ceux qui sont tombés dans le crime après le baptême, et proscrit les secondes noces. Son parti, qui fut très-nombreux, et qui subsista long-temps, fut foudroyé dans les conciles de Rome, la même année; de Carthage, l'année suivante, et surtout de Nicée, en 325.

277. *Manès*, chef des *Manichéens*, secte qui fut fort étendue, et qui subsista long-temps, était païen et Persan de nation. Après s'être converti au christianisme, il s'en déclara le plus mortel ennemi. Comme plusieurs autres hérésiarques qui l'avaient devancé, il distinguait deux principes, l'un bon et l'autre mauvais : il admettait aussi dans l'homme deux âmes, l'une bonne et l'autre mauvaise. La chair était, selon lui, l'ouvrage du mauvais principe; par conséquent, il fallait empêcher le mariage et la génération. Il attribuait l'ancienne loi à ce même principe, et prétendait que tous les prophètes étaient damnés. Il proscrivait l'aumône, traitait d'idolâtrie le culte des reliques, et défendait de croire que Jésus-Christ se fût incarné, et eût véritablement souffert. Il rejetait tous les sacremens, même le baptême : enfin, il ajoutait à cette doctrine impie une foule d'extravagances. Il soutenait, par exemple, que celui qui arrachait une plante, ou tuait un animal, serait lui-même changé en cet animal ou en cette plante. Sur ce fondement, ses disciples se croyaient obligés d'user d'une

espèce de protestation avant de manger du pain : ils le jetaient en l'air et maudissaient celui qui l'avait fait, lui souhaitant d'être semé, moissonné et cuit lui-même, comme le pain dont ils allaient user.

Manès prenait le nom de Paraclet, et se faisait suivre par douze fanatiques qu'il appelait ses apôtres. Ses sectateurs furent anathématisés avec leur maître dans un concile qui se tint en Mésopotamie, l'année même où ils parurent ; et, dans la suite, saint Augustin porta le dernier coup à cette secte détestable.

XVe ENTRETIEN.

Tableau historique de la Religion, depuis le quatrième siècle jusqu'au septième.

IVe SIÈCLE.

303. L'empereur Galère, marqué par les historiens comme le principal instigateur de la dernière persécution, contraignit Dioclétien, son collègue, à publier un sanglant édit, qui ordonnait de persécuter les disciples de Jésus-Christ plus violemment que jamais. Maximien, autre empereur, collègue des précédens, animait les magistrats et les bourreaux ; mais les chrétiens lassèrent leurs persécuteurs par une patience à toute épreuve, et les monstres qui les immolaient, désespérèrent enfin de les vaincre. Frappés d'une maladie terrible, Galère et Maximien révoquèrent leurs édits, et ces deux princes barbares expirèrent, comme Antiochus, avec une aussi fausse pénitence.

312. Maxence, fils de Maximien, s'élève contre Constantin, qui venait d'être placé sur le trône impérial. Constantin marche à Rome avec ses troupes. Pendant qu'il assiège le tyran, une croix lumineuse lui apparaît dans les airs, et tous ses soldats y lisent, comme lui, une inscription qui lui

promet la victoire. En effet, le lendemain il gagne cette célèbre bataille, qui délivra d'un monstre la capitale de l'empire, et l'Eglise, d'un persécuteur. La croix fut alors élevée comme le bouclier du peuple romain et de tout l'empire. Après trois siècles de combats, l'Eglise triomphe, les rois de la terre la respectent, et deviennent ses enfans. Quand Dioclétien, qui avait abdiqué l'empire, eut appris la conversion de Constantin, il ne put se résoudre à survivre à la victoire de la religion; il se laissa mourir de faim, et devint son propre bourreau, après l'avoir été de tant de fidèles.

319. Les premiers soins de Constantin, après avoir embrassé le christianisme, furent d'apaiser les troubles qu'excitait dans l'Eglise le schisme de Donat, qui s'était séparé de la communion de Cécilien, évêque de Carthage, ville principale de l'Afrique; mais il ne put vaincre l'opiniâtreté de ces schismatiques, qui causèrent de grands maux dans cette portion de l'Eglise.

325. Déjà le prêtre Arius s'était élevé dans Alexandrie contre la divinité même de Jésus-Christ; déjà son erreur avait été frappée d'anathême par l'évêque saint Alexandre; mais elle se répandait, et ses sectateurs se multipliaient. L'empereur, pour arrêter les progrès de cette hérésie naissante, convoqua à Nicée en Bithynie, le premier concile général, où trois cent dix-huit évêques, qui représentaient toute l'Eglise, condamnèrent le dogme impie d'Arius, dressèrent le symbole, où la consubstantialité du père et du fils est solennellement définie. Constantin même prit séance dans cette auguste assemblée; mais les ariens cachant leurs erreurs, gagnèrent bientôt ses bonnes grâces, et lui inspirèrent de fâcheuses préventions contre l'illustre saint Athanase, successeur de saint Alexandre, et contre les autres défenseurs de la foi.

335. Indisposé de plus en plus contre l'intrépide Athanase, l'empereur assemble à Tyr un concile composé d'évêques, dont les noms lui sont donnés par les ennemis de ce grand homme. On forme contre lui trois accusations absurdes, dont il se justifie pleinement : néanmoins cette assemblée inique dépose le vertueux pontife, qui, peu de temps après, est exilé dans les Gaules. Sous le règne des trois fils du grand Constantin, Constantin-le-Jeune, Constant et Constance, l'Eglise continua d'admirer les longues souffrances de ce même saint Athanase, inébranlable confesseur de la foi de Nicée, et le premier des grands docteurs ecclésiastiques après les apôtres.

347. Le concile de Sardique, en Illyrie, assemblé par l'ordre de Constant et de Constance, à la prière du pape saint Jules, qui avait authentiquement justifié Athanase, et dont l'objet était de faire cesser le schisme qui désolait l'Eglise, fut divisé : les Orientaux s'en retirèrent, et les décrets que les Occidentaux y prononcèrent, n'apportèrent que de légers remèdes aux maux, sans en pouvoir tarir la source. Athanase y fut de nouveau déclaré innocent de tous les crimes que la calomnie lui imputait; mais il n'en fut pas moins violemment persécuté par ceux qui avaient juré sa perte.

351. Valens, évêque arien, secrètement averti par ses amis, que l'armée de Constance venait de vaincre Magnence, qui avait osé ceindre le diadème, annonce, d'un ton de prophète, à ce crédule empereur, que ses guerriers triomphent, et que le rebelle est en fuite, ajoutant que c'est un ange qui vient de lui apporter cette heureuse nouvelle. Séduit par cette imposture, le monarque se livre de plus en plus aux ariens, et met en usage toute sa puissance, pour faire régner leurs dogmes abominables. Athanase est de nouveau anathématisé dans le faux concile de Milan, et saint Hilaire, évêque

de Poitiers, nouvel athlète que la Providence oppose comme un mur d'airain à tous les efforts de l'hérésie, est exilé dans la Phrygie. Un homme sans naissance, sans lettres, Georges est placé à main armée sur le siége du saint évêque d'Alexandrie; dès lors toute l'Église est remplie de trouble et de confusion. Rien n'égale les persécutions que l'on fait essuyer à ceux qui refusent d'adopter les erreurs ou de reconnaître la puissance de l'évêque intrus; personne n'est épargné, pas même les femmes et les enfans, et l'on peut dire que jamais la tyrannie n'avait déployé tant de fureur sous les princes idolâtres.

357. Les ariens souscrivent à Sirmich une formule de foi, dans laquelle ils conviennent de retrancher les termes de *consubstantiel*, et de *semblable en substance*, comme ne se trouvant pas dans l'Ecriture. Toutes les expressions dont ils se servent tendent à faire le fils de Dieu de nature différente du père, le père, selon eux, étant plus grand que le fils, en honneur, en dignité, en majesté et en gloire. On force tous les évêques à adopter cette nouvelle profession de foi. Les tourmens font succomber le grand Osius, évêque de Cordoue, qui, au concile de Nicée, avait lui-même dicté le symbole. Le pape Libère cède aussi aux ennuis de l'exil, auquel on l'avait condamné; il souscrit comme Osius à l'impiété arienne.

359. Le concile de Rimini, plein de fermeté d'abord, fléchit à la fin par surprise et par violence. Plus de quatre cents évêques qui le composent, signent une formule qui portait que le fils est semblable au père, *selon les Ecritures;* sans ajouter en toutes choses, ce qui était essentiel; et cette formule est envoyée à tous les prélats répandus dans l'empire, avec ordre d'exiler quiconque refuserait d'y souscrire. En signant, on était réputé capable de remplir toutes les places; en refusant

de signer, on était jugé indigne des moindres emplois; car les sectateurs d'Arius s'imaginaient avoir tout fait, s'ils pouvaient opposer à la vérité, une foule de noms qui semblaient autoriser le mensonge. Néanmoins la foi de Nicée subsiste invariable au milieu des persécutions, et ceux qui la maintiennent par leur constance et par leurs écrits, se couvrent de gloire dans tous les siècles.

361. Julien, qui succède à Constance, renonce à la foi par une apostasie déclarée, et fait souffrir à l'Eglise un nouveau genre de persécution : il en entretient les divisions : il exclut les chrétiens des honneurs et des études, et, en imitant la sainte discipline de l'Eglise, il croit tourner contre elle ses propres armes. Mais la réforme chimérique qu'il veut introduire chez les païens, lui fait rendre, malgré lui, un témoignage glorieux à la majesté du christianisme. Pour démentir l'oracle de Jésus-Christ, il veut faire rebâtir le temple de Jérusalem; mais la terre ébranlée repousse de son sein les pierres mêmes de l'ancien fondement; un feu vengeur qui s'élève de ses ruines, oblige les travailleurs d'abandonner l'entreprise; le règne de ce prince infidèle fut le dernier soupir de l'idolâtrie, et Rome n'a plus eu depuis que des princes chrétiens.

364. Valentinien qui, bientôt après, monte sur le trône, protège en Occident la foi de Nicée, tandis que son frère Valens, qu'il avait déclaré son collègue, la persécute en Orient; mais ce dernier ne peut gagner ni abattre saint Basile, qui en était le principal défenseur, et qui tient le second rang après saint Athanase, entre les docteurs de l'Eglise grecque.

375. Alors brillait dans les Gaules, sur le siége de Tours, saint Martin, qui remplit l'univers du bruit de sa sainteté et de ses miracles, durant sa vie et après sa mort.

380. Gratien rend la paix à l'Église, et associe à l'empire le grand Théodose, à qui il laisse l'Orient. Ces deux princes publient la loi célèbre qui obligeait tous les peuples à suivre la religion que l'apôtre saint Pierre avait enseignée aux Romains, et à reconnaître une seule divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sous une égale majesté et une seule Trinité.

381. Théodose assemble le célèbre concile de Constantinople, où furent condamnés tous les hérétiques qui désolaient alors l'Eglise. Grégoire de Nazianze, évêque de cette ville, l'avait présidé; mais la division qui s'y éleva touchant l'élection de Flavien à l'évêché d'Antioche, le porta à quitter l'épiscopat. Comparable à saint Basile, avec qui il fut étroitement lié, il est aussi compté au rang des quatre grands docteurs de l'église grecque, entre lesquels il est le troisième.

394. Théodose, devenu seul maître de l'empire, appuya toujours la religion, fit taire les hérétiques, qui, sous son règne, ne trouvèrent plus d'asile que chez les Barbares. Il reconnut humblement ses fautes, et ne crut pas ravaler son rang suprême, en se soumettant, comme le dernier de ses sujets, à la pénitence publique que lui imposa saint Ambroise, évêque de Milan. Il mourut en paix, plus illustre par sa foi, que par ses victoires.

De son temps, saint Jérôme, prêtre, retiré dans sa sainte grotte de Bethléem, composa sur l'original hébreu, la version de la Bible, que toute l'Eglise a reçue sous le nom de *Vulgate*.

Tels sont les événemens les plus remarquables du quatrième siècle, qui fut illustré par plus de cent cinquante-deux conciles, dont près de la moitié fut tenue par les hérétiques, et durant lequel onze papes remplirent le saint siége, depuis le martyre de Marcellinus, en 304.

Ve SIÈCLE.

404. Arcadius, fils et successeur de Théodose, persécute saint Jean-Chrysostôme, patriarche de Constantinople, et la lumière de l'Orient, à la sollicitation de son épouse Eudoxe. Mais le pape saint Innocent et tout l'Occident soutinrent ce grand évêque contre Théophile, patriarche d'Alexandrie, l'instigateur et le ministre des violences de l'impératrice. Tout le crime du saint prélat était d'avoir voulu réformer son clergé, et d'avoir repris avec force les vices de son peuple.

417. La condamnation prononcée contre l'hérésiarque Pélage, dans plusieurs conciles, est confirmée par les papes Innocent, Zozime et Célestin. Saint Augustin, évêque d'Hippone, disciple de saint Ambroise, confond les chefs du pélagianisme. Secondé par saint Prosper, qui s'était formé à son école, il ferme, peu de temps après, la bouche aux sémi-pélagiens, et obtient, par ses combats et ses victoires, une place parmi les quatre docteurs principaux de l'Eglise latine.

420. La persécution qui avait déjà éclaté chez les Perses, sous le règne de Sapor, s'y rallume avec plus de violence, et pendant trente ans, elle y fait une multitude de martyrs. Ce fut alors que Dieu se plut à faire éclater la gloire de ces héros invincibles, qui avaient consacré leur vie pour la défense de sa loi sainte. Toutes les histoires sont pleines des miracles que leur secours imploré, et leurs tombeaux honorés, operaient par toute la terre.

431. Le concile d'Ephèse, troisième général, anathématise la doctrine impie de Nestorius; la sainte Vierge est reconnue pour mère de Dieu, et la doctrine de saint Cyrille, patriarche d'Alexan-

drie, qui s'était fortement déclaré contre le nouvel hérésiarque, triomphe dans toute l'Eglise.

451. Eutychès eut le même sort que Nestorius, au concile de Chalcédoine, où le pape saint Léon tenait la première place, autant par sa doctrine que par l'autorité de son siége. L'empereur Marcien assista lui-même à cette grande assemblée, et en reçut les décisions avec respect. On place vers ce temps, Théodoret, évêque de Tyr, célèbre par ses écrits.

496. Tandis que l'empereur Zénon scandalisait l'Eglise en Orient par son obstination à vouloir régler les questions de la foi, Clovis, roi des Francs, l'édifiait en Occident, par sa conversion et celle de son peuple. Instruit par saint Vaast, qui fut depuis évêque d'Arras, il fut baptisé à Reims, avec ses Français, par saint Remi, évêque de cette ancienne Métropole, et mérita pour ses successeurs, le titre de *Roi très-chrétien*.

Cet illustre événement termina le cinquième siècle, remarquable d'ailleurs par le règne de douze papes, et par cent trente-quatre conciles, dont plusieurs furent assemblés par les hérétiques et les schismatiques, sous la protection des empereurs.

VIe SIÈCLE.

529. Treize évêques, se trouvant à Orange pour la dédicace d'une église, célèbrent un concile, le second de cette ville, et souscrivent, sur la doctrine de la grâce, vingt-cinq articles, qui tous sont dogmes de foi.

553. Un édit, par lequel l'empereur Justinien I, osait s'attribuer le droit de juger sur la doctrine de la foi, avait excité de grands troubles dans l'Eglise. Pour ramener le calme, ce prince fait tenir à Constantinople un concile général, où

furent anathématisés de nouveau Nestorius et Eutichès, et où l'on confirma solennellement les décisions du concile de Chalcédoine.

590. Saint Grégoire, surnommé *le Grand*, est élevé malgré lui sur le siége de saint Pierre. Cet illustre pontife console l'église d'Afrique, et la fortifie contre la séduction et les fureurs des Manichéens et des Donatistes qui l'affligeaient encore; confirme en Espagne les Suèves, les Visigoths et leur roi Récarède, qui avait abjuré l'Arianisme; convertit l'Angleterre par la mission du saint moine Augustin; sauve Rome et l'Italie que les empereurs ne pouvaient aider; éclaire toute la multitude des fidèles par sa doctrine, et mérite ainsi d'être mis au rang des plus grands docteurs de l'Eglise, qui, dans le cours de ce siècle, vit naître plusieurs hérésies dont elle triompha comme de tant d'autres. Cent vingt-sept conciles maintinrent sa doctrine et sa foi : treize papes la gouvernèrent, depuis Symmaque, mort en 514.

Principaux hérésiarques, depuis le quatrième jusqu'au septième siècle, et conciles qui les ont réprimés.

312. *Donat*, évêque des Cases-Noires, en Numidie, excite un schisme dans l'église de Carthage, et s'écarte bientôt de la foi catholique, en niant la validité du baptême donné par les hérétiques, et l'infaillibilité de l'Eglise. Ses erreurs furent combattues par saint Augustin, et condamnées par plusieurs conciles.

314. *Arius*, prêtre d'Alexandrie, chagrin de n'avoir pu obtenir le siége de cette ville, se rend hérésiarque. Il enseigne que le fils de Dieu est la créature et l'ouvrage du père, capable de la vertu et du vice par son libre arbitre. Voici à peu près de quelle manière il soutenait cette nouvelle doctrine : « N'est-il pas certain,

» disait-il, n'est-ce pas même un article de foi, que
» le Père tout-puissant a engendré Jésus-Christ? Mais,
» pour l'engendrer, il fallait qu'il n'existât pas. Jésus-
» Christ a donc eu un commencement de son être: on
» ne peut donc pas dire qu'il est éternel sans une évi-
» dente contradiction. Mais, s'il n'est pas éternel, ce
» n'est donc qu'une créature comme nous, qui, en con-
» séquence, doit être sujette aux mêmes lois. »

Cet argument, quelque grossier qu'il fût, séduisit bien des personnes; et le progrès de l'erreur devint si rapide, qu'il fallut assembler un grand nombre de conciles pour l'arrêter; mais il ne fut bien réprimé que dans le concile général de Nicée, en 325.

404. A peine l'arianisme et les sectes qu'il avait produites, eurent-ils été foudroyés, qu'on vit naître de leurs cendres une nouvelle hérésie, non moins funeste: *le pélagianisme. Pélage*, moine anglais, et *Celestius*, aussi moine de profession, furent les principaux auteurs de cette secte. Ils enseignaient qu'Adam avait été créé mortel; que son péché n'avait nui qu'à lui seul; qu'il n'y a point de péché originel; que les enfans qui naissent sont au même état où Adam avait été avant sa désobéissance, et qu'ils ont la vie éternelle sans être baptisés; que le péché d'Adam n'est pas cause de la mort de tout le genre humain, ni la résurrection de Jésus-Christ cause de la résurrection de tous les hommes; que la loi de Moïse envoie au royaume des cieux comme l'Evangile; que même avant la venue de Jésus-Christ, il y a eu des hommes impeccables, c'est-à-dire, sans péchés; que l'homme peut vivre sans pécher; que son libre arbitre lui suffit pour éviter le mal; et que, à strictement parler, il peut se passer de la grâce. Cette doctrine fut condamnée dans plusieurs conciles; mais nul ne l'a si bien confondue que saint Augustin, qui, pour cette raison, fut appelé le *docteur de la grâce*.

422. Les *Sémi-Pélagiens*, ainsi nommés, parce qu'ils n'admettaient qu'une partie des erreurs de Pélage, niaient l'existence du péché originel, et la nécessité de la grâce; mais, en même temps, ils soutenaient que l'homme pouvait faire les premiers pas sans cette grâce, et qu'ainsi le commencement du salut

dépendait de sa volonté : opinion erronée, et contraire à la doctrine de l'Eglise, qui enseigne que le salut vient de Dieu : aussi n'a-t-elle pas été plus ménagée par les conciles, que celle des Pélagiens.

459. *Nestorius*, patriarche de Constantinople, enseigne qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ, le Dieu et l'Homme. Il niait que la sainte Vierge fût la mère du Sauveur comme Dieu. « Car, disait-il, un » Dieu peut-il avoir une mère ? La créature a-t-elle pu » enfanter le Créateur ? Marie a-t-elle pu enfanter ce » qui était plus ancien qu'elle ? A-t-elle eu la divinité » en partage? Cela pourtant aurait dû être, si elle eût » mis au monde un Dieu ; car une vraie mère doit être » de la même nature que ce qui est né d'elle. Marie n'a » donc été la mère de Jésus-Christ que comme homme ; » elle n'a donc conçu, par l'opération du Saint-Esprit, » qu'un corps ordinaire, auquel le verbe a bien voulu » s'unir pour y habiter comme dans son temple, et » qu'il a daigné rendre l'instrument de notre rédemp- » tion. » Cette hérésie fut anathématisée au concile d'Ephèse.

447. *Eutychès* était prêtre, et abbé d'un monastère assez nombreux, aux environs de Constantinople. Il avait combattu avec zèle les dogmes impies de Nestorius ; mais, en même temps, il tomba lui-même dans une hérésie contraire. Il convenait, à la vérité, que la sainte Vierge avait été mère de Jésus-Christ, comme Dieu ; mais il niait que le corps qu'elle avait conçu lui fût consubstantiel, quoiqu'il l'appelât un corps humain. Selon lui, ce n'était pas un corps ordinaire ; mais un corps, pour ainsi dire, divinisé ; en sorte qu'après l'incarnation, la nature divine et la nature humaine ne faisaient plus qu'une seule nature. Cette doctrine erronée fut condamnée, en 448, par le concile de Constantinople.

XVIe ENTRETIEN.

Tableau historique de la Religion, depuis le septième siècle jusqu'au onzième.

622. On voit paraître en Orient un homme extraordinaire, qui s'érige en prophète parmi les Arabes, ses compatriotes. Jésus-Christ était venu combattre les passions des hommes; Mahomet vient les favoriser. Jésus-Christ avait fondé son Eglise par la prédication de l'Evangile, par la vertu des miracles et par le sang même des martyrs, Mahomet établit son empire par la seule force des armes, et donne ses victoires pour seules marques de sa mission. Jésus-Christ enfin est le rédempteur du monde; Mahomet est le fléau de Dieu, et ses sectateurs les ennemis déclarés du nom chrétien. En moins de dix années toute l'Arabie se soumet de gré ou de force au prétendu prophète, qui jette ainsi les fondemens du vaste empire des Sarrasins. Mais tandis que cet imposteur menace le christianisme, la nouvelle église anglicane, fondée sous les auspices du grand saint Grégoire, et fortifiée par les soins des papes Boniface V et Honorius, se rendait illustre par toute la terre.

633. Les Monothélites paraissent, et surprennent, par leurs artifices, le pape Honorius II, qui entre avec eux dans un dangereux ménagement. L'empereur Héraclius se montre favorable à ces hérétiques, et Constant, son petit-fils, soutient l'édit de son aïeul. Les fauteurs de l'hérésie sont anathématisés dans le concile de Latran; Saint Maxime, moine de Constantinople, quitte la cour infectée de nouvelles erreurs, reprend ouvertement les empereurs qui avaient osé prononcer sur les questions de la

foi, et souffre des maux infinis pour la religion catholique. Le pape saint Martin, traité durement par l'empereur, meurt enfin parmi les souffrances d'un exil rigoureux.

651. Mahomet et ses successeurs, qui prennent le nom de *califes*, c'est-à-dire, *vicaires du prophète*, portent de tous côtés la terreur de leurs armes. En moins de trente années ils occupent la Syrie et la Palestine, qui avaient été le premier asile de l'arianisme. La Cité sainte leur est assujettie; ils se rendent maîtres du patriarche d'Antioche et de celui d'Alexandrie, infestés tous deux l'un par le nestorianisme, et l'autre par l'eutychéisme. La Perse leur est ouverte par ses divisions, et ils prennent ce grand royaume sans résistance. Ils entrent en Afrique, la rendent tributaire, et bientôt la mettent au nombre de leurs provinces. Enfin, ils menacent l'Occident d'une invasion aussi prompte; mais l'ambition, qui excite de sanglantes discordes et d'éternelles divisions parmi les barbares sectateurs de Mahomet, ne leur permet pas de pousser plus loin leurs triomphes.

680. Toute l'Eglise reçoit une nouvelle lumière par le concile de Constantinople, où le pape saint Agathon préside par ses légats. Les évêques qui le composent frappent d'anathême tous les auteurs de la secte des monothélites, sans épargner le pape Honorius lui-même. Constantin Pogonat, imitateur du grand Constantin et de Marcien, entra dans le concile à leur exemple, et y rendit les mêmes soumissions.

686. La foi s'étend et éclate vers le Nord, tandis que les Sarrasins s'efforcent de l'éteindre au Midi. L'Evangile est prêché dans la Franconie; elle s'établit aussi dans la Frise, et se répand bientôt dans les provinces voisines.

692. L'empereur Justinien II convoque un concile des évêques d'Orient, pour former un corps

de discipline qui pût servir désormais à toute l'Eglise; mais les règlemens des Grecs n'ayant point été reçus par les Latins, devinrent un nouveau sujet de division entre ces deux grandes portions de l'Eglise : de là les désordres terribles qui eurent lieu dans le siècle suivant. Le septième est mémorable par quatre-vingt-dix-sept conciles, et par l'administration de vingt papes.

VIIIe SIÈCLE.

712. Les débauches du roi Rodrigue font livrer l'Espagne aux Maures : c'est ainsi qu'on nommait les Sarrasins qui s'étaient emparés de l'Afrique. Le comte Julien, pour venger sa fille, dont le voluptueux monarque avait abusé, appelle ces infidèles. Ils viennent avec des troupes immenses; Rodrigue périt, l'Espagne est soumise, et l'empire des Goths y est éteint. L'église d'Espagne, qui s'était conservée sous les ariens, ne peut être abattue par les Mahométans; mais, dans les siècles suivans, elle eut de grands combats à soutenir sous la tyrannie d'une nation aussi brutale qu'infidèle.

723. L'Angleterre, qui avait déjà envoyé des missionnaires dans la Frise, en envoie d'autres qui s'avancent jusque vers les barbares qui peuplaient les marais et les bois de l'ancienne Germanie. Le prêtre saint Boniface convertit ces nations sauvages, dont il devient le premier évêque. Ses disciples continuent ses travaux, et bientôt la douceur évangélique humanise les féroces Saxons.

726. Léon, surnommé l'*Isaurien*, met le trouble dans l'empire de Constantinople et dans l'Eglise, en voulant renverser comme des idoles les images de Jésus-Christ et des saints. Il brise le premier une image du Sauveur, placée sur la grande porte de l'église de Constantinople. Ce fut par là que commencèrent les violences des *Iconoclastes*. Les

autres images que les empereurs, les évêques et tous les fidèles avaient érigées dans les lieux publics et particuliers, furent aussi abattues. A ce spectacle, le peuple s'émut; les statues de l'empereur furent renversées en plusieurs endroits. Il se crut outragé en sa personne; on lui reprocha un semblable outrage qu'il faisait à Jésus-Christ et à ses saints, puisque de son propre aveu, l'injure faite à l'image retombait sur l'original. Saint Jean Damascène, qui fut en son temps le docteur et la lumière de l'Orient, s'éleva par ses écrits contre le faux zèle de ceux qui soutenaient cette entreprise téméraire; aussi fut-il violemment persécuté, ainsi que saint Germain, qui mourut en exil à l'âge de quatre-vingt dix ans.

754. Constantin Copronyme suivit les traces de Léon, son père. Ayant assemblé un concile nombreux à Constantinople, il y fit condamner comme idolâtrie tout l'honneur rendu aux images, en mémoire des originaux, sans cependant y comprendre les reliques. Le concile de Copronyme n'empêcha pas les catholiques de persister dans l'ancienne croyance, et ils aimèrent mieux endurer toutes sortes d'extrémités, que de ne pas honorer Jésus-Christ jusque dans son ombre.

784. Cette nouvelle persécution dura jusqu'au règne de Constantin, petit-fils de Copronyme. Alors les choses commencèrent à changer de face. Paul, patriarche de Constantinople, déclara, sur la fin de sa vie, qu'il avait combattu les images contre sa conscience, et se retira dans un monastère, où il déplora en présence de l'impératrice Irène, qui régnait sous le nom de Constantin, son fils, le malheur de l'église de Constantinople. Taraise, son successeur, n'accepta le patriarchat qu'à condition que l'on tiendrait un concile universel. Ce concile fut commencé à Constantinople, et continué à Nicée. Le conciliabule des iconoclastes fut

condamné; et l'on décida que les saintes images seraient honorées en mémoire et pour l'amour des originaux.

Durant ce siècle, on célébra quatre-vingt-treize conciles, et l'on vit treize papes sur le siége de saint Pierre.

IXe ET Xe SIÈCLES.

813. L'empereur Léon V, surnommé l'*Arménien*, renouvelle la guerre contre les saintes images. Nicéphore, patriarche de Constantinople, lui résiste avec vigueur, et perd son siége en défendant la religion catholique. Théodore, mis à la place de ce saint évêque, préside au second conciliabule des iconoclastes : la persécution se rallume avec une nouvelle fureur; et, durant plus de trente années, enfante une multitude de martyrs. L'impératrice Théodora, régente de l'empire pour Michel Porphyrogénète, son fils, marchant sur les traces d'Irène, convoqua un concile à Constantinople, où le culte des images fut enfin rétabli pour toujours, et leurs ennemis foudroyés.

850. En ce temps, l'église d'Espagne était en proie à la sanglante barbarie des Maures qui la tyrannisaient. Parmi une foule d'intrépides défenseurs de la religion, qui donnèrent alors leur vie pour Jésus-Christ, on remarque surtout le saint prêtre Euloge, qui nous en a conservé la mémoire.

858. Ignace, patriarche de Constantinople, est déposé, parce qu'il reprenait trop librement les mœurs corrompues de l'empereur, et Photius, le plus savant homme de son siècle, mais aussi le plus ambitieux, est mis à la place de ce saint prélat. Disposé à se maintenir dans son usurpation, le faux patriarche devient le premier auteur d'un schisme terrible, qui, dans la suite, entraîna toute l'église grecque.

861. Il entreprend d'engager dans ses intérêts le pape Nicolas, qui, loin de le reconnaître, le déclare indigne de toute fonction cléricale. Photius, irrité de ce jugement, prononce la déposition de ce pontife même, et écrit à tous les Orientaux une lettre circulaire contre les Latins, dans laquelle il les accuse d'erreur sur la procession du Saint-Esprit.

869. L'empereur Michel, qui soutenait l'usurpateur, est massacré par l'ordre de Basile, qu'il avait associé à l'empire. Ce nouveau monarque rétablit Ignace; et sous les auspices de ce prince, un concile général s'assemble à Constantinople. Photius y est déposé et anathématisé : tous les hérétiques et leurs protecteurs y sont de nouveau foudroyés, et l'on y approuve les conciles généraux qui ont précédé celui-ci.

878. Saint Ignace meurt, et Photius, par ses intrigues, est replacé sur le siége de la capitale. Il assemble un faux concile dans lequel il affecte de faire confirmer le symbole de Nicée, tel qu'il avait été réformé au concile de Constantinople en 381, avec anathème contre quiconque oserait y ajouter ou retrancher quelques paroles; voulant par là condamner indirectement le mot *filioque*, que les Occidentaux y avaient ajouté, et jetant ainsi dans l'esprit des Grecs les funestes germes de la division qui devait un jour les séparer d'avec les Latins. Ce fut tout ce que Photius gagna par sa détestable ambition, qui de plus lui mérita un triste exil, dans lequel il finit les agitations de sa turbulente carrière.

Le dixième siècle ne vit ni hérésie, ni schisme, ni dispute. Les progrès de l'Evangile continuèrent à s'étendre dans le Nord. Les Normands, les Suédois, les Danois, les Esclavons, les Polonais, les Russes, les Prussiens, les Hongrois, en un mot, les nations les plus féroces embrassèrent le chris-

tianisme. Il n'y eut plus, dans toute l'étendue du monde connu, de peuple qui ne fléchît le genou au nom d'un Dieu crucifié.

Dans le cours de ces deux siècles, on célébra plus de trois cent cinquante conciles, et le saint-siége fut rempli par quarante-cinq papes, dont plusieurs donnèrent de grands scandales à l'univers chrétien.

Principaux hérésiarques, depuis le septième jusqu'au onzième siècle, et conciles qui les ont réprimés.

622. *Mahomet*, issu du sang des princes de la Mecque, mais pauvre, après avoir long-temps conduit les caravanes des marchands de Syrie et d'Arabie, prend le titre de prophète, d'envoyé, d'ami du Très-Haut, et, par un mélange ridicule du judaïsme et du christianisme, compose une doctrine qu'il force ses compatriotes d'adopter, tantôt par ses prestiges et par ses impostures, tantôt le glaive à la main. Il enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu; qu'il est éternel, indivisible; qu'il prédestine les hommes au bien et au mal; que Jésus-Christ était le prophète du Seigneur crucifié seulement en apparence; que, quoique Jésus-Christ ne soit pas mort, cependant il mourra et ressuscitera; que les démons seront sauvés; que la seule circoncision est nécessaire; enfin, il pose comme un des dogmes de sa religion, qu'il est le plus grand des prophètes, et le premier après Dieu. Il permet toute espèce de volupté des sens: la polygamie, le divorce, et promet à ses sectateurs un paradis, dont la brutalité, même la plus aveugle, rougirait de jouir.

Toutes ces erreurs grossières sont renfermées dans un ouvrage plein d'une pompeuse obscurité, qu'il disait lui avoir été dicté du ciel par l'ange Gabriel, et que ses disciples nomment *Alcoran*, c'est-à-dire, le Livre par excellence. Il donna à ses prosélytes le titre de *Musumans*, qui signifie vrais-croyans. Mais, si l'Evangile est vrai, Mahomet est un imposteur,

puisqu'il établit une religion contraire ; et, si l'Evangile est faux, Mahomet est encore un imposteur, puisqu'il s'en autorise, et se dit envoyé pour le confirmer.

633. Une nouvelle hérésie s'élève en Orient, et ceux qui la professent prennent le nom de *Monothélites*, parce qu'ils ne reconnaissaient qu'une seule volonté en Jésus-Christ. Voici le raisonnement sur lequel ils appuyaient leur opinion : « Il n'y a qu'une seule per-
» sonne en Jésus-Christ : or, dans une seule personne,
» il ne peut y avoir qu'un seul principe, qui veut, qui
» se détermine : donc il ne peut y avoir en Jésus-
» Christ qu'une seule volonté. » Malgré les réfutations solides des catholiques, l'opinion des monothélites fit de grands progrès. L'empereur Héraclius la favorisa, et Cyrus, patriarche d'Alexandrie, ainsi que Sergius, patriarche de Constantinople, la firent approuver dans des conciles. Mais Sophrone, patriarche de Jérusalem, s'opposa vivement à cette doctrine, qui fut enfin foudroyée dans le concile général de Constantinople, l'an 680.

724. *Léon d'Isaurie*, devenu empereur de Constantinople, détruit toutes les saintes images qui étaient dans les églises. Il est le chef des *iconoclastes*, hérétiques qui ont causé beaucoup de troubles dans l'Eglise, et qui furent condamnés dans un grand nombre de conciles, dont les principaux sont celui de Nicée, en 787, et celui de Constantinople, en 814.

Jusqu'au commencement du onzième siècle, il n'y eut point d'hérésie nouvelle dans l'Eglise ; mais en revanche le père du mensonge y suscita des schismes et des persécutions aussi funestes que l'hérésie même.

XVIIe ENTRETIEN.

Tableau de la Religion, depuis le onzième jusqu'au seizième siècle.

XIe, XIIe ET XIIIe SIECLES.

Les démarches que Photius avait faites pour

détacher l'église grecque de la latine, ne furent pas sans effet. Après sa mort, on tâcha d'éteindre le feu qu'il avait allumé, et de remédier au mal dont il était l'auteur; mais c'était un feu caché sous la cendre, et qui devait, lorsqu'on s'y attendait le moins, causer le plus funeste embrasement. Les lettres de Photius, qui paraissaient si belles et si touchantes à ceux qui ne connaissaient point le personnage, étaient répandues partout. En admirant l'éloquence de ce prélat et sa vaste doctrine, plusieurs prenaient insensiblement son goût et son esprit. Michel Cérulaire, qui fut placé sur le siége de Constantinople, fut de ce nombre; il travailla à perfectionner l'œuvre que Photius avait commencée, et renouvela l'entreprise formée, deux cents ans auparavant, par celui qu'il regardait comme un de ses plus illustres prédécesseurs.

1053. Le premier acte d'hostilité fut une lettre écrite en son nom, et au nom de Léon, évêque d'Acride, métropolitain de Bulgarie, à Jean, évêque de Trani, dans la Pouille, pour être communiquée au pape et à tous les Occidentaux. Dans cette épître, il accusait les Latins de plusieurs erreurs imaginaires, et blâmait leur église sur presque tous les points de sa doctrine. Le pape Léon IX envoie aussitôt des légats à Constantinople, où ils sont bien reçus de l'empereur, tandis que le patriarche ne veut ni leur parler, ni les voir. Les légats offensés fulminent un acte d'excommunication contre Michel et ses adhérens, et l'anathématisent dans l'église même de Sainte-Sophie, cathédrale du prélat. Michel use de représailles, et vient à bout de faire ôter aux abbés et aux religieux latins, qui ne veulent pas renoncer aux cérémonies de l'église romaine, les monastères qu'ils avaient dans la ville et dans le territoire de Constantinople. Ainsi fut consommé ce schisme déplorable, médité durant plus de deux siècles,

et qui sépare encore de nos jours l'église grecque de l'église latine. Michel ne fut pas plus heureux que Photius: il menaça l'empereur de le déposer; mais il paya sa témérité de l'exil, dans lequel il termina misérablement ses jours.

1078. Le pontificat de Grégoire VII donne naissance à de nouveaux troubles. D'aigres altercations s'élèvent entre les puissances temporelles et le chef de l'Eglise, au sujet des investitures, cérémonie par laquelle les empereurs et les rois mettaient en possession de leurs prélatures les archevêques, les évêques et les abbés de leurs états. L'opiniâtre résistance des uns et des autres produit toutes les horreurs de la discorde, les excommunications, les dépositions, les schismes, les révoltes, des guerres sanglantes.

1095. *Pierre l'Ermite*, de retour de la Terre-Sainte, peignit avec des couleurs si vives les outrages que les Mahométans faisaient aux chrétiens de Jérusalem, que le pape Urbain II, touché de ses discours pathétiques, exhorta vivement les fidèles, dans le concile de Clermont, à s'unir pour la conquête de ce pays. Toute la France et plusieurs royaumes voisins sont enflammés du même zèle dont l'ardent ermite était dévoré. Trois cent mille hommes passent en Orient, ayant vingt souverains à leur tête, et choisissent pour généralissime Godefroy de Bouillon. Ces nouveaux guerriers portaient pour marque distinctive, une croix cousue sur leur épaule, d'où ils furent appelés *croisés*. Le fruit de cette première croisade fut la conquête de Jérusalem et de la Palestine, dont Godefroy eut la souveraineté, sous le titre de roi de Jérusalem.

1123. Calixte II préside en personne le concile général de Latran, dans lequel on tâche de remédier aux maux que les divisions et les schismes avaient causés dans l'Eglise. Ses successeurs, tenant

comme lui le premier rang parmi les pères, voudront bientôt y dominer.

1130. Election funeste de deux papes dans un même jour. Les évêques de France, assemblés au concile d'Etampes, rejettent Pierre de Léon, qui avait pris le nom d'*Anaclet II*, et se soumettent à l'obédience d'Innocent II, à la persuasion de saint Bernard, premier abbé de Clairvaux. Le second concile de Latran met fin à ce nouveau schisme.

1146. Saint Bernard prêche la seconde croisade, dont l'objet était de secourir le royaume de Jérusalem, vivement menacé par les infidèles. Louis VII, roi de France, et l'empereur Conrad III, reçoivent la croix; mais ce dernier est défait par la perfidie des Grecs, et les deux armées réunies viennent échouer devant Damas, dont elles sont obligées de lever le siége, par la trahison des chrétiens de Syrie.

1188. L'empereur Frédéric Barberousse, Philippe-Auguste, roi de France, et Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, entreprennent une troisième croisade, afin de s'opposer aux rapides victoires de Saladin, prince ou soudan d'Egypte. Tout concourt à faire échouer cette nouvelle entreprise, qui n'aboutit qu'à la conquête d'Acre, ville puissante, mais qui ne valait pas la perte de trois cent mille hommes.

1195. La mort de Saladin devient l'occasion d'une quatrième croisade, publiée par le pape Célestin III. Soixante mille Allemands passent en Palestine, et y remportent de grands avantages: néanmoins la mort de l'empereur Henri VI rend toutes ces conquêtes inutiles.

1204. Ce fut par les soins de Baudoin, comte de Flandres, que se forma la cinquième croisade, dans laquelle l'intérêt fit entrer les Vénitiens. L'événement le plus mémorable de cette expédition est la prise et le pillage de Constantinople, dont Bau-

doin fut déclaré empereur. Neuf ans après, Innocent III publia la sixième, qui ne fut pas plus heureuse que les précédentes.

1243. De nouvelles inimitiés s'élèvent entre l'empereur et le pape. Pour se soustraire à la persécution de Frédéric II, Innocent IV se réfugie en France, et y convoque le premier concile général de Lyon, où, sans l'approbation des pères, il déclare l'empereur déchu de sa dignité, et ses sujets absous du serment de fidélité. Cet acte, qui aurait fait frémir les premiers pontifes, cause la perte d'un prince dont les excès semblaient être justifiés par l'animosité du pape, et plonge l'empire dans une confusion qui dure plus de vingt ans.

1250. Au milieu de ces orages, Louis IX, roi de France, entreprend les septième et huitième croisades; mais elles ne sont pas plus heureuses que les précédentes. Le saint roi meurt en commençant la dernière. Les chrétiens de la Palestine deviennent la proie des infidèles. L'empire latin de Constantinople est reconquis par les Grecs, et ces fameuses expéditions, qui, durant deux cents ans, avaient causé tant de mouvemens dans l'Europe, se terminent sans avoir produit autre chose que la mort de plus de quatre millions d'hommes.

Plus de neuf cents conciles se tinrent dans le cours des trois derniers siècles. Parmi les cinquante-deux pontifes qui siégèrent alors sur le trône de saint Pierre, on en trouve un grand nombre véritablement dignes du rang auguste qu'ils occupaient : on rencontre aussi d'infatigables ministres qui secondaient le zèle des chefs, de simples fidèles qui pratiquaient à l'envi les vertus évangéliques, et enfin des princes qui, du haut de leurs trônes, donnaient l'exemple au reste des chrétiens. Aussi peut-on assurer que, durant ces trois cents années, on vit se former plus de saints établissemens qu'il n'y en avait eu en neuf siècles,

et même dans la plus grande ferveur du christianisme.

XIVe ET XVe SIÈCLES.

1301. Le pape Boniface VIII prétend être le supérieur des rois même au temporel, et fulmine des bulles contre Philippe-le-Bel, qui s'opposait à cette odieuse prétention. La France se range du côté de son roi, et toute l'Italie embrasse les intérêts de l'ambitieux pontife. On en vient aux mains : le pape est arrêté par les Français, et meurt de chagrin.

1305. L'élection d'un nouveau pape donne naissance à de scandaleuses intrigues. Clément V est élu après onze mois de contestations, et transfère le saint-siége à Avignon.

1324. A peine le différend de Philippe-le-Bel avec la cour de Rome est-il terminé, que vient celui de Jean XXII avec l'empereur Louis de Bavière. Le superbe pontife prétend s'arroger le droit d'approuver ou de rejeter l'élection du monarque, et celui-ci veut prendre possession de son trône sans l'agrément du chef de l'Eglise. Tout est poussé de part et d'autre aux dernières extrémités. Louis de Bavière fait élire des anti-papes ; les papes en viennent jusqu'à faire élire un autre empereur, du vivant même de Louis, et cette malheureuse contestation ne se termine qu'à la mort du prince qui l'a fait naître.

1378. La mort de Grégoire X excite un nouveau schisme. Le collége des cardinaux n'était composé que de Français, et le peuple voulait un pape qui fût Romain. On choisit donc un sujet qui n'est point cardinal. *Urbain VI* est élu ; mais bientôt sa conduite imprudente force les cardinaux à proclamer un autre pape, qui prend le nom de *Clément VII*. Ce dernier fut reconnu en France, en Espagne, en Ecosse, en Sicile, et jusque dans

l'île de Chypre; Urbain eut pour lui l'Angleterre, la Hongrie, la Bohème et la plus grande partie de l'empire.

1409. La mort de l'un et de l'autre ne termine point le schisme. Benoît XIII, qui succède à Clément, et Grégoire XI, l'un des successeurs d'Urbain, perpétuent la discorde. Enfin les cardinaux des deux obédiences s'unissent de concert pour détruire ces divisions déplorables, et convoquent le concile de Pise, auquel ils citent les deux rivaux. Ceux-ci refusent d'y paraître. On les déclare indignes de l'épiscopat, et Alexandre V est proclamé légitime pontife. Cet expédient ne servit qu'à augmenter le scandale; et cinq ans après, il fallut convoquer un nouveau concile général à Constance, auquel assista l'empereur Sigismond. Martin V fut élu pape par l'autorité de cette auguste assemblée.

1431. Le pape Eugène IV assemble à Bâle un concile général pour y opérer la réunion des Grecs et celle des autres peuples séparés de la communion du saint-siége. Un différend s'élève entre lui et les pères au sujet de la prééminence. Eugène dissout le concile, est lui-même déposé, et voit proclamer en sa place Amédée VIII, duc de Savoie, qui prend le nom de *Félix V*. Il n'en convoque pas moins un nouveau concile à Ferrare, et ensuite à Florence; l'empereur grec, Jean Paléologue, s'y rend en personne, accompagné de Joseph, patriarche de Constantinople. On y fait profession de croire la primauté du pape, qui y est qualifié de père et de docteur de tous les chrétiens; mais peu de temps après, la mort d'Eugène termine la nouvelle séparation, née de l'ambition de ce pontife et de la fermeté des pères de Bâle. Félix V renonce à sa dignité, après neuf ans de possession, et se soumet à Nicolas V, que l'on avait donné pour successeur à son rival.

1462. Pie II, successeur de Calixte III, s'élève avec une hauteur extrême contre la pragmatique-sanction, dressée par ordre de Charles VIII, roi de France, d'après les décrets du concile de Bâle, et que l'on appelait le *rempart de l'église gallicane*. Ce règlement célèbre rétablissait la liberté des élections et l'ordre canonique des jugemens ecclésiastiques, en même temps qu'il réprimait l'entreprise des papes, qui s'étaient attribué le droit de conférer les bénéfices, et de juger les causes ecclésiastiques dans ce royaume. Louis XI, pour complaire au pontife, ordonna que cette loi sage fût abrogée; mais, d'après les représentations du parlement et de l'université, il se désista de son projet.

1500. L'Evangile commence à pénétrer dans les immenses régions de l'Amérique, nouvellement découverte. Durant ces deux siècles, on vit vingt-trois papes sur le saint-siége, et l'on tint près de trois cents conciles dans l'Eglise.

Principaux hérésiarques, depuis le onzième jusqu'au seizième siècle, et conciles qui les ont réprimés.

1048. *Béranger*, archidiacre d'Angers, devient le chef des *sacramentaires*, c'est-à-dire, des hérétiques qui nient la présence réelle. Il enseigne que le sacrement de l'eucharistie n'est qu'une figure du corps et du sang de Jésus-Christ, et qu'il n'y a pas de changement dans la substance du pain et du vin. Cette doctrine téméraire est foudroyée par trois conciles de Rome, et par ceux de Verceil, de Paris, de Florence, de Rouen et de Poitiers. Béranger se rétracta, mourut dans le sein de l'Eglise, et fut enterré à Saint-Martin de Tours.

1106. *Pierre de Bruys*, du Dauphiné, attaque le baptême, l'eucharistie, les Eglises et la croix, et, comme la plupart des hérésiarques de ce siècle, il expire dans les flammes. Les *Pétrobutiens*, ses disciples, s'appe-

lèrent ensuite *Henriciens*, du nom d'un moine apostat nommé *Henri*, qui ajouta de nouvelles erreurs à celles de son maître. Ils furent condamnés dans le second concile de Latran, en 1139.

1150. Les *Albigeois*, hérétiques ainsi nommés de la province d'Albi, où ils se répandirent le plus, admettent la métempsycose, rejettent l'Ancien Testament, les prières pour les morts, le purgatoire, le culte des saints, les cérémonies et l'autorité de l'Eglise, la présence réelle, la nécessité du baptême et des sacremens : les âmes, selon eux, sont autant de démons, précipités dans le corps, en punition de leurs forfaits. Les princes catholiques se croisèrent pour anéantir ces hérétiques avec Raymond, comte de Toulouse, leur protecteur. Chose horrible dans ce siècle! on massacrait ceux qu'on ne pouvait convertir.

1180. *Pierre Valdo*, marchand de Lyon, veut obliger tous les Chrétiens à ne rien posséder en propre; égale les laïques aux évêques; prétend qu'il est permis de prêcher sans caractère et sans mission; abolit le baptême, le culte des saints, les sacremens, les indulgences et le purgatoire. Il donne naissance aux hérétiques appelés de son nom *Vaudois* ou *pauvres de Lyon*, à cause de la pauvreté qu'ils affectaient.

1377. *Jean Wiclef*, docteur en théologie de l'université d'Oxford, en Angleterre, attaque la hiérarchie ecclésiastique, la puissance de Dieu, les sacremens, et presque tous les objets de la foi. Il est condamné par le concile de Constance, en 1414.

1410. *Jean Hus*, né en Bohême, ajoute de nouvelles erreurs à celles de Wiclef; il attaque surtout le chef de l'Eglise, soutenant qu'il n'a point d'autorité réelle, et traitant d'inutiles et de vexatoires l'excommunication et les censures. Il fut anathématisé au concile de Constance, et condamné aux flammes; ce qui n'empêcha pas qu'il ne se fît une foule de disciples qui causèrent de grands troubles et des guerres sanglantes dans la Bohême. *Jérôme de Prague*, *Roquesane* et *Jean Ziska*, furent, après *Jean Hus*, les principaux chefs de la secte des *Hussites*.

Ces siècles produisirent bien d'autres hérétiques, qui tous enseignèrent à-peu-près les mêmes erreurs, et préparèrent la voie à celles de Luther et de Calvin.

XVIIIe ENTRETIEN.

Tableau historique de la religion, depuis le seizième siècle jusqu'au dix-huitième (1789.)

XVIe SIÈCLE.

1511. Tout le monde confessait que l'Eglise avait besoin d'être réformée dans son chef et dans ses membres. Fermant ses oreilles aux prières des fidèles qui le sollicitaient d'avoir compassion des maux dont gémissait le christianisme, Jules II ne semblait siéger sur la chaire de saint Pierre que pour se livrer tout entier aux travaux de la guerre et aux intrigues. Devenu le scandale des chrétiens dont il devait être le modèle, les cardinaux voulurent le déposer au concile de Pise qu'ils avaient convoqué; mais il leur opposa celui de Latran.

1513. Cette assemblée ne put opérer la réformation si désirée. Léon X, successeur de Jules, et non moins ambitieux, profita de ce concile pour abolir la fameuse pragmatique-sanction, à laquelle il substitua, de l'aveu de François Ier, le *Concordat*, traité par lequel il attribuait au roi la nomination aux évêchés et aux abbayes de ses états, tandis que le monarque accordait tacitement au pontife les *annates*, c'est-à-dire, les sommes auxquelles tous les bénéfices confirmés par le pape sont soumis pour en obtenir les bulles; sommes prodigieuses, qui, dans l'espace d'un siècle, dépouillent l'état de plus de quatre cent mille marcs d'argent.

1520. Bientôt surviennent les troubles excités par la vanité et la jalousie de Luther. La réformation était le prétexte dont se servaient tous les novateurs, semblables à ces séditieux qui, déco-

rant leur rébellion du beau nom de bien public, renversent la patrie en feignant de la défendre.

1539. Henri VIII, roi d'Angleterre, se précipite dans le schisme avec tous ses états. Il commence par rompre les liens qui l'attachaient à l'église romaine, parce qu'elle ne voulait pas se prêter à ses débauches ; et l'on vit alors, pour la première fois, un roi prendre le titre de chef suprême de l'église de son royaume. Ici, l'Angleterre nous offre une multitude de martyrs qui souffrirent pour la religion avec une merveilleuse constance.

1545. Le concile de Trente, qui dura dix-huit ans, au milieu des embarras et des difficultés sans nombre, foudroya les novateurs et renouvela les règlemens de l'ancienne discipline. Il venait de condamner, dans sa sixième session, diverses erreurs de Luther et de Calvin sur la grâce et le libre arbitre, lorsqu'il s'éleva de nouvelles disputes sur ces matières dans l'université de Louvain. Michel de Bay, plus connu sous le nom de Baïus, docteur et professeur en théologie de cette université, commença, vers l'an 1552, à y enseigner, comme étant de saint Augustin, plusieurs propositions, dont dix-huit furent censurées par la faculté de Paris en 1560. Sept ans après, le pape Pie V en condamna un plus grand nombre ; Baïus se soumettant aux décisions du saint-siége, fit une rétractation publique et par écrit, des erreurs qu'il avait avancées.

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.

1541 Corneille Jansen, ou Jansénius, disciple de Baïus, et son successeur dans la chaire de théologie de Louvain, s'étant persuadé comme lui que, faute d'entendre saint Augustin, tous les scolastiques avaient abandonné les sentimens de ce père sur la grâce, entreprit de les rétablir dans un livre

qu'il intitula *Augustinus*. Il mourut le 6 mai 1668 à Ypres, dont il avait été fait évêque, et protesta en mourant qu'il soumettait son livre et sa doctrine au jugement de l'église romaine. Quelques docteurs de Paris se montrèrent favorables à cet ouvrage, et il s'en fit successivement plusieurs éditions. D'autres théologiens l'ayant attaqué, ce fut alors que l'on commença à donner aux partisans de l'*Augustinus* le nom de *Jansénistes*, comme eux donnèrent à leurs adversaires celui de *Molinistes*, voulant les faire passer pour les disciples d'un Jésuite qui avait publié sur la fin du siècle précédent, un livre sur la manière d'accorder le libre arbitre avec la prédestination et la grâce, et dont le système était pourtant loin d'être adopté par tous ceux qui combattaient l'*Augustinus*.

Ce dernier ouvrage, qui depuis a fait tant de bruit, fut d'abord défendu par une bulle d'Urbain VIII, comme renouvelant plusieurs des propositions déjà condamnées par les papes, ses prédécesseurs. La faculté de théologie de Paris défendit de soutenir les propositions censurées, et l'université de Louvain finit par recevoir la bulle. Mais les partisans de l'évêque d'Ypres ne se montraient pas disposés à suivre les intentions de ce prélat mourant. Parmi eux se distinguaient, en France, du Verger, abbé de saint Cyran, et le docteur Arnaud, fort jeune encore. Le premier, ami intime de l'évêque, travaillait avec beaucoup d'ardeur à répandre la doctrine de son livre, et l'introduisit en effet à Port-Royal, maison auprès de Paris, dont il était le docteur.

Après un mûr examen, Innocent X, pour mettre fin aux troubles et aux disputes, donne une bulle par laquelle il condamne cinq des propositions de Jansénius, parmi les sept qu'un grand nombre d'évêques lui avaient déférées. Les partisans de Jansénius cherchent à éluder la bulle par

mille subterfuges. Le docteur Arnauld, homme d'un caractère ardent, d'une imagination brillante, d'un esprit vif et pénétrant, prend ouvertement la défense de l'*Augustinus* dans une lettre datée de Port-Royal, et y renouvelle même d'une manière formelle la première des cinq propositions censurées. Une assemblée du clergé, composée de cent trente docteurs, dont sept étaient évêques, déclare, en 1656, qu'il y a des questions de fait sur lesquelles l'Eglise ne peut se tromper, sans perdre l'autorité dont elle a besoin, soit pour la foi, soit pour les mœurs, et rend compte au pape de sa décision. Alexandre VII, successeur d'Innocent, lui répond par une bulle dans laquelle il confirme celle de son prédécesseur, et donne le nom de *perturbateurs du repos public et d'enfans d'iniquité*, à ceux qui, au grand scandale des fidèles, s'obstinent à soutenir que les cinq propositions, ne sont point de Jansénius; et, pour mettre un terme à toutes les querelles, le pape prescrit un formulaire, par lequel on promettrait soumission aux deux constitutions d'Innocent X et d'Alexandre VII, formulaire auquel le clergé catholique s'est toujours fait un devoir de souscrire purement et sincèrement.

1699. Madame Guyon publie une espèce de quiétisme en France. L'illustre Fénélon, archevêque de Cambray, lié avec elle, fut accusé de donner dans les systèmes condamnés de quelques faux mystiques. Il avait cru faire cesser les plaintes en donnant son explication des maximes des saints, qui ne fit qu'accroître l'orage. Bossuet, évêque de Meaux, s'éleva avec force contre le livre qui fut déféré au pape. Innocent XII l'ayant condamné, Fénélon donne le premier l'exemple de la soumission : il annonce lui-même en chaire la décision du pape, et rend, pour ainsi dire, sa défaite glorieuse par sa résignation.

Quesnel avait fait paraître, en 1693, les *Réflexions morales sur le Nouveau Testament.* Il y eut de fortes réclamations contre ce livre, qui fut déféré au saint-siége. Après l'avoir condamné au feu, comme renfermant une doctrine pernicieuse, erronée et manifestement janséniste, Clément XI le fait examiner de nouveau, et donne enfin, après plus de dix-huit mois de travail et de méditations, la bulle *unigenitus*, à jamais mémorable par l'importance du sujet, par le déchaînement des passions contre ce jugement, et par l'assentiment qu'y donna toute l'Eglise. Le souverain pontife y disait que des maîtres trompeurs ne trouvent point de meilleur moyen, pour insinuer leurs dogmes, que l'apparence de la piété et l'abus des Saintes Ecritures; que c'est dans ce dessein qu'ont été composées les *Réflexions morales*, où les vérités catholiques se trouvent mêlées avec les mensonges d'une doctrine perverse; qu'ayant examiné ce livre, il a trouvé que les paroles en sont, en apparence, douces comme de l'huile, mais que ce sont vraiment des traits aiguisés pour nuire, et percer en secret ceux qui ont le cœur droit.

Cette bulle a eu le sort de plusieurs autres jugemens de l'Eglise, qui ont révolté ceux contre qui ils ont été rendus. La manière seule dont on l'a combattue est un préjugé en sa faveur.

1752. Le déisme et le matérialisme osent se glisser au milieu des écoles même de Sorbonne, dans la trop fameuse thèse de l'abbé de Prades. Bientôt les esprits forts s'enhardissent de jour en jour : on voit les uns nier l'existence de l'Etre suprême; on entend les autres blasphêmer contre l'œuvre du Très-Haut, et présenter l'établissement du christianisme comme l'ouvrage de la politique, de la crédulité et de la superstition. Quelques-uns, tournant en ridicule la sage et salutaire morale de Jésus-Christ, et niant ses miracles, se

précipitent dans un affreux scepticisme, et prêchent dans leurs écrits la volupté brutale et la dissolution.

Depuis long-temps la philosophie moderne avait réussi à porter l'esprit de licence et d'indépendance dans toutes les classes et dans toutes les conditions. Enfin, Dieu qui voulait donner une grande leçon à l'univers, et lui apprendre que la croix peut encore faire des martyrs, permit à l'impiété de s'armer du glaive, et d'attaquer à force ouverte l'église de Jésus-Christ.

Principaux hérésiarques, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, et conciles qui les ont réprimés.

1517. Martin *Luther*, moine Augustin, chagrin de ce qu'on n'avait point chargé son monastère de prêcher les indulgences, dogmatise dans la Saxe et dans l'Allemagne. Il attaque l'autorité de l'Eglise et la prééminence du saint-siége; nie le purgatoire, les indulgences et l'efficacité des sacremens, dont il n'admet que deux; prive l'homme de sa liberté, supprime le culte et l'invocation des saints; met dans l'Eucharistie Jésus-Christ avec le pain, et rejette les vœux monastiques. Il fut condamné par le pape Léon X, par les universités, et enfin par le concile de Trente.

1535. Jean *Calvin* commence à semer ses erreurs en France; elles attaquent presque toutes les parties de la doctrine catholique. Il rejette l'infaillibilité de l'Eglise et des conciles généraux; nie l'invocation et le culte des saints, le libre arbitre, la possibilité de pratiquer les commandemens de Dieu; ne reconnaît que deux sacremens, le baptême et l'eucharistie: il ôte même la nécessité du premier, et nie la présence réelle de Jésus-Christ dans le second. Ses disciples s'appellent *Calvinistes* ou *Réformés*, ou même *Huguenots*, nom qui vient du mot allemand *Eygnossen*, qui signifie Associés.

Des deux sectes de Luther et de Calvin sortirent une foule d'hérésiarques, dont la plupart ont encore aujourd'hui leurs disciples. Tels sont les *Anabaptistes*, qui enseignent qu'il faut réitérer le baptême donné avant l'âge de raison; les *Zuingliens* ou *Sacramentaires*, qui ôtent aux sacremens tout leur effet; les *Sociniens*, ou *Anti-Trinitaires*, qui nient le mystère de la sainte Trinité, et prétendent qu'il faut rejeter tout ce qu'on ne comprend pas; les *Arméniens* qui tolèrent toutes les religions, excepté celle de l'église romaine.

1685. Michel *Molinos*, prêtre de Saragosse, dit que l'anéantissement des fonctions de l'âme suffit pour la béatitude, rejette la prière et les bonnes œuvres, et donne naissance à l'hérésie appelée de son nom *Molinosisme* ou *Quiétisme*.

1720. *Jean Toland*, anglais, enseigne le déisme, et une multitude d'impiétés. *Antoine Colins* et *Thomas Walston* se joignent à lui, et composent une doctrine dangereuse. Le dernier attaque même les miracles de Jésus-Christ. Ce sont eux qui ont mis en vogue cet esprit d'incrédulité qui règne aujourd'hui dans l'Europe, et qui a pour ainsi dire infecté toutes les conditions et tous les âges.

XIXe ENTRETIEN.

Tableau historique de la religion, depuis la révolution française 1789, *jusqu'à nos jours.*

SUITE DU XVIIIe SIÈCLE.

L'assemblée nationale, dépositaire du souverain pouvoir, se hâta de fabriquer une constitution civile du clergé, qui attaquait la foi, la discipline et la hiérarchie ecclésiastique. Prévoyant l'opposition que cette constitution trouverait dans la résistance des pasteurs, elle les astreignit à un serment qui ne leur laissait que l'alternative de s'y soumettre ou d'abandonner leurs troupeaux.

Le décret qui exigeait le serment constitutionnel fut exécuté dans toute la France ; mais une grande partie du clergé se montra disposée à tout perdre et à tout souffrir plutôt que de trahir sa foi. La plupart des évêques français condamnèrent la constitution civile, et le serment qu'elle exigeait. Le souverain pontife Pie VI ratifia cette condamnation (1791).

Cependant il se trouva des prêtres et des religieux que l'intérêt ou la crainte rendirent infidèles. Ils occupèrent la place des premiers pasteurs, et bientôt l'on vit un grand nombre d'entre eux contracter des mariages, plusieurs même renoncer à leur sacerdoce, et abjurer publiquement le christianisme. Ceux qui se disaient alors les maîtres de la France y avaient introduit le schisme et l'hérésie; bientôt, en vertu de leurs décrets, les monastères furent pillés et détruits; les établissemens que la charité avait consacrés aux pauvres et aux malades, dévastés et renversés; et de tant d'églises élevées par la piété de nos pères, les unes furent démolies, les autres profanées; les croix, les reliques, les vases sacrés, les saints mystères eux-mêmes furent indignement foulés aux pieds : enfin l'on vit d'infâmes prostituées, travesties en *déesses de la Raison*, s'asseoir dans le lieu saint, et recevoir l'encens de l'idolâtrie la plus honteuse (1793).

Déjà les prêtres, appelés *réfractaires*, avaient été dépouillés; bientôt ils furent tous proscrits indistinctement, et condamnés, les uns à l'exil, les autres à la prison. Les premiers furent presque tous pillés et maltraités aux frontières, plusieurs même y périrent; les autres furent entassés confusément dans les cachots avec les plus vils criminels. Enfin arrivèrent les massacres de septembre (1792). A Paris, des assassins, payés pour être bourreaux, massacrèrent trois évêques, et près de mille prêtres catholiques. Une si affreuse exécution fut imitée

dans plusieurs contrées de la France. Tout le monde connaît ces *noyades* de la Loire, où tant de prêtres furent engloutis dans les eaux, au moyen de bateaux à soupape ; cette déportation de l'île de Rhé, où de huit cents prêtres, plus des trois quarts périrent de froid et de misère; ce tribunal révolutionnaire de Paris, où des milliers de personnes, tant prêtres que laïques, furent condamnées comme fanatiques, et livrées à une mort sanglante (1794).

On mit à prix la tête des ministres de la religion, répandus et cachés dans l'intérieur de la France : néanmoins ils ne cessèrent pas de parcourir les villes et les campagnes, et de porter aux peuples les secours de la religion. Comme dans les anciennes persécutions, on célébrait les saints mystères dans le silence de la nuit : les appartemens les plus reculés, les chaumières, les forêts, le fond même des cavernes, servaient d'asile à Jésus-Christ et à ses ministres. Plusieurs furent victimes de leur charité, et montèrent sur les échafauds; mais d'autres prenaient aussitôt la place de ceux que le fer avait moissonnés, et succédaient à leurs travaux comme à leur dévoûment.

La persécution s'étendit sur tous les états où pénétrèrent les armées françaises, et principalement en Italie, au centre de la religion catholique. Le vicaire de Jésus-Christ se remit lui-même entre les mains de ses ennemis, et, après quelques mois de la plus dure captivité, il mourut à Valence, en implorant la miséricorde de Dieu pour les Français, et en particulier pour ses persécuteurs (1799).

Le gouvernement qui pesait alors sur la France, paraissait établi sur des fondemens inébranlables; ses armées occupaient Rome et l'Italie; les membres du sacré collége étaient tous ou retenus dans les fers, ou dispersés par la fuite; mais au moment de la mort de Pie VI, une armée de Russes, sortie du nord de l'Europe, pousse brusquement les Français hors de l'Italie : les cardinaux délivrés

se rassemblent dans Venise, et donnent à l'Eglise un chef digne de la gouverner dans ces circonstances orageuses. Pie VII est élu ; et, malgré leur nombre et leurs forces, les Russes, chassés à leur tour, disparaissent aussitôt (1800).

Bonaparte abat en une heure la puissance colossale qui opprimait à la fois l'Eglise et l'état. Revêtu du titre de consul, il donne à la France l'espoir d'une domination plus douce ; la religion profite de ces momens de calme pour réparer peu à peu ses ruines, et rallier autour d'elle ses enfans égarés. Un nouveau bienfait que Dieu procura alors à son Eglise, fut celui de l'extinction du schisme constitutionnel, et du retour de la France à l'unité catholique. Cette réconciliation fut le fruit d'un concordat conclu en 1802, concordat acheté d'ailleurs par mille sacrifices, mais qui, n'eût-il opéré que ce seul bien, méritait encore d'être béni par tous les amis de la religion.

Ce concordat à peine conclu et publié, fut violé dans ses articles les plus importans ; un incident néanmoins éloigna pour un temps les nouveaux orages dont l'Eglise était menacée. Bonaparte venait de se faire proclamer empereur, sous le nom de Napoléon ; pour consacrer ce titre aux yeux des fidèles, il fit solliciter le pape de venir lui donner l'onction sainte à Paris. L'espoir d'obtenir que l'on fît droit à des réclamations jusqu'alors inutiles, et peut-être aussi la crainte des maux qu'on lui annonçait comme la suite inévitable d'un refus, déterminèrent le souverain pontife à condescendre aux vœux du nouvel empereur : il traversa la France, et fit son entrée dans Paris (1804). Pie VII reçut, au milieu même de la capitale, des respects et des hommages, qui furent une réparation authentique des outrages que l'impiété révolutionnaire avait faits dans ces mêmes lieux à la religion.

Napoléon paya d'une noire ingratitude la con-

descendance du chef de l'Eglise à son égard. Déjà maître d'une grande partie de l'Italie, il voulut l'être aussi de Rome. Par son ordre, un de ses généraux se présente comme ami aux portes de la capitale du monde chrétien : à peine introduit dans ses murs, il s'en déclare le maître, et en dispose comme d'une conquête. Pour créer des torts au pape, on lui fait des demandes auxquelles on sait bien que sa conscience ne lui permettra pas d'accéder. Sur le refus du Saint-Père, on force son palais, on exile, on emprisonne ses serviteurs les plus fidèles. Bientôt Napoléon déclare Rome réunie à son empire; Pie VII excommunie l'usurpateur, qui se venge du Saint-Père en le faisant enlever de Rome, et traîner presque mourant au delà des Alpes, jusqu'à Savone, où il le tient enfermé près de cinq ans, privé de toute communication avec son troupeau (1809).

Dès lors, Napoléon divise, supprime, érige des diocèses de sa seule autorité; il remplit à son gré les évêchés vacans, et force les chapitres d'en conférer l'administration spirituelle à des hommes dont la juridiction était plus que douteuse. Le pape, du fond de sa prison, élève la voix contre ces mesures illicites. L'empereur entreprend d'obtenir des évêques ce qu'il ne pouvait arracher à leur chef, et de s'appuyer de leur suffrage pour se passer désormais de l'autorité pontificale. Dans cette vue, il convoque à Paris un concile où se rendent cent dix évêques. On leur proposait de juger le vicaire de Jésus-Christ, et de statuer que sans lui l'église de France saurait bien se donner des pasteurs et se perpétuer. Les évêques ne s'assemblèrent que pour renouveler au pied des autels le serment de leur sacre, et jurer obéissance à celui contre lequel Napoléon avait voulu se soulever. Le prétendu concile n'eut pas d'autre session (1810).

Napoléon se voyant déchu des espérances qu'il avait fondées sur la complaisance des évêques, s'appliqua plus que jamais à enlever à l'église catholique toute défense pour le présent et toute ressource pour l'avenir. En même temps qu'on fermait la bouche et qu'on arrêtait la plume des apologistes de la religion, on encouragea les novateurs de toutes les sectes, on multiplia les livres licencieux, les écrits publiés contre le pape, contre la confession, contre le célibat ecclésiastique, etc. : les évêques perdirent le droit de diriger exclusivement l'éducation des jeunes gens qui aspiraient au sacerdoce : un décret impérial renversa tous les petits séminaires, et ne leur permit plus d'exister que sous la double condition de payer des droits ruineux, et d'aller chercher des leçons dans les écoles publiques.

Cette longue oppression se termina par une suite d'événemens dans lesquels il n'est pas possible de méconnaître la main de Dieu. L'ambition aveugla Napoléon, et le conduisit jusqu'au fond de la Russie, où sa réputation et sa puissance restèrent ensevelies avec plus de quatre cent mille Français (1812). De retour en France, il va trouver le pape à Fontainebleau; car, depuis quatre mois, il y avait fait transférer cet auguste captif. Ramené, ce semble, à la modération par ses revers, il lui propose un accommodement. Le pape déclare ne vouloir traiter que dans Rome. Cette résolution l'étonne; mais bientôt la surprise fait place à la colère, puis à la fureur. Il éclate en menaces, il outrage le pontife, et s'oublie jusqu'à lever la main sur sa personne sacrée. Peu après il a honte de son emportement; il revient à des procédés plus doux, il flatte, il caresse, il promet : enfin il amène son captif à signer un projet qui devait, moyennant certaines conditions, servir de base à un nouveau concordat. Dès qu'il a cette pièce entre les mains,

il la tronque, il la publie contre la foi donnée; il la présente à la France comme un concordat absolu, et l'érige en loi de l'état (1813).

Napoléon s'applaudissait de son triomphe, et il était sur le bord de l'abîme. L'Europe entière se ligue contre lui; tous ses alliés l'abandonnent à la fois; il est chassé de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Suisse; ses ennemis le suivent, et sur ses pas pénètrent dans l'intérieur de la France. Enfin, la main de Dieu l'a frappé, il succombe : il se voit captif dans Fontainebleau, dans ce même palais où il a enchaîné le souverain pontife; il arrose des pleurs du désespoir ces mêmes lieux où il a fait couler celles du vicaire de Jésus-Christ. Relégué dans une île écartée, il survit à sa puissance, pour voir l'univers s'applaudir de sa chute. Nos rois rappelés dans leur héritage, au moment où ils désespéraient d'y rentrer jamais, sont replacés sur le trône de saint Louis par les mêmes hommes dont la rébellion les en avait arrachés vingt ans auparavant, et le Saint-Père, de retour à Rome, prépare la guérison des plaies faites à la religion.

XXe ENTRETIEN.

CONCLUSION.

Eraste. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici dans nos différens entretiens a dû vous convaincre, mes chers amis, qu'il n'y a rien de comparable à l'église de Jésus-Christ, dont nous avons le bonheur d'être les enfans. Chef-d'œuvre du Très-Haut, elle est le terme de ses décrets éternels, et l'objet de ses plus tendres complaisances. C'est pour elle que la terre et les cieux sont tirés du néant; c'est pour elle que les générations se succèdent et que l'univers subsiste encore. Féconde dès le commen-

cement des siècles, elle enfante les patriarches, qui sont ses premiers nés; elle se montre aux prophètes, qui tressaillent de joie en la voyant, et qui publient par avance ses combats, ses victoires, son étendue et sa durée; elle embrasse tous les justes qui marchent, à la faveur de sa lumière, à travers les ombres de la foi. Enfin, son divin époux vient couronner son attente en s'immolant pour elle; et après l'avoir arrosée de son précieux sang sur le calvaire, après l'avoir consolée dans Jérusalem, par l'éclat de sa résurrection, il lui promet, en lui faisant ses derniers adieux, qu'elle sera, jusqu'à la consommation des temps, honorée de sa présence, soutenue de sa protection, animée par son esprit, dépositaire de sa puissance, instruite de toute vérité; toujours pure, toujours inaltérable, toujours digne de lui, malgré les efforts de l'enfer.

Depuis cette époque à jamais mémorable, près de dix-huit siècles se sont écoulés dans une fermentation prodigieuse, n'offrant à nos yeux que de tristes vicissitudes et d'affreuses révolutions, que des dispersions de peuples, que des destructions d'empires, que des bouleversemens d'états, dont les ruines servent de fondemens à d'autres, qui ne s'élèvent que pour tomber à leur tour; sans que dans cette longue chaîne d'événemens, la providence en permette un seul qui ne concoure à l'accomplissement, et des magnifiques prédictions faites à l'Eglise, et des consolantes promesses qu'elle porte dans son sein.

En vain le paganisme s'est armé de toutes ses fureurs pour arrêter ses rapides progrès: trois cents ans de persécutions n'ont servi qu'à faire éclater son courage; et, malgré ses tyrans, elle s'est étendue dans toutes les nations du monde; elle s'est perpétuée de siècle en siècle jusqu'à nos jours, par la seule prédication de la vérité, soutenue de la vertu des miracles. En vain une foule d'hérésies

s'est élevée, dès son berceau, contre la pureté de ses dogmes : sa foi, victorieuse de toutes les attaques, ne s'est point altérée. Elle croit, et elle enseigne aujourd'hui, comme dans les premiers âges, la consubstantialité du Fils de Dieu, attaquée par les Ariens; la divinité du Saint-Esprit, niée par les Macédoniens; l'unité de personne en Jésus-Christ, combattue par les Nestoriens; la distinction des deux natures dans le Verbe fait chair, rejetée par les Eutychéens; la distinction des deux volontés dans l'Homme-Dieu, confondue par les Monothélites; toutes les vérités foulées aux pieds par les Manichéens, par les anciens et les nouveaux Pélagiens, par les Albigeois et les Vaudois, par les Wiclefites et les Hussites, par les Luthériens et les Calvinistes; en un mot par tous les novateurs qui, depuis sa naissance, ont essayé de corrompre la doctrine qu'elle a reçue de Jésus-Christ et des apôtres; en sorte que, malgré tous les efforts des passions humaines, elle a conservé, elle conserve encore, et conservera toujours sur sa montagne l'étendard de la vérité, qu'elle seule a droit d'arborer, et le trésor de la sainteté dont elle est seule propriétaire.

Voilà, mes chers amis, ce que nous apprend son histoire; et vous en pouvez juger par le faible extrait que je vous en ai présenté : puisse-t-il vous inspirer le désir de la lire plus en détail! car il n'y a point d'étude plus propre à affermir notre foi, à soutenir notre espérance, à exciter et à nourrir dans nos cœurs l'amour de notre Dieu, que celle de cette adorable histoire, qui est la consolation du fidèle et la source du théologien.

Sauvons-nous du milieu des impies, mes chers enfans; revêtons-nous des armes de la foi, et puisons sans cesse dans les sources pures du christianisme de puissans préservatifs contre la contagion funeste qui s'étend de jour en jour. Convaincus que

la doctrine que la religion nous enseigne, est celle qu'il faut croire, que la morale qu'elle nous propose, est celle qu'il faut pratiquer, que la discipline qu'elle nous présente, est celle qu'il faut suivre, conformons-y perpétuellement notre conduite, afin qu'après avoir combattu avec celui et par celui qui est seul notre docteur, notre modèle et notre maître, nous participions à son triomphe dans cet éternel sanctuaire où il nous appelle, pour y couronner ses propres dons, en couronnant nos mérites.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

De l'Homme, considéré par rapport à la culture de son esprit.

PREMIER ENTRETIEN.

Sur la Mythologie en général.

ERASTE. Jusqu'ici, mes chers enfans, je me suis attaché à former votre cœur par l'étude de la religion. Vous avez vu que le véritable chrétien réunit nécessairement toutes les vertus qui sont le fondement de la société civile, et qui seules peuvent la rendre heureuse. Actuellement, nous allons commencer un nouvel ordre d'instructions, dont l'objet sera de former et de cultiver votre esprit.

EUGÈNE. Vous nous avez rendus avides de l'étude; nous en voyons de plus en plus l'utilité, et notre ardeur est telle, que nous vous supplions d'entrer sur-le-champ en matière.

ER. Occupons-nous d'abord de la Mythologie. Cette science, qui paraît frivole au premier coup-d'œil, offre néanmoins de grands avantages, comme je vous le prouverai bientôt : elle entre dans tous les cours d'éducation, et il serait honteux de l'ignorer. *Mythologie* est un mot grec qui peut se traduire par *connaissance de la Fable*, ou *histoire des fausses divinités du paganisme*; et tel est en effet son objet.

La Fable, qui est un composé de faits réels et de mensonges embellis, est née de la vérité, c'est-

à-dire, de l'histoire, tant sacrée que profane, dont plusieurs événemens ont été altérés en différentes manières et en différens temps, soit par les opinions populaires, soit par les fictions des poëtes.

Eudoxie. Eh! pourquoi s'est-on avisé de falsifier ainsi la vérité?

Er. C'est l'ouvrage de l'ignorance, de la faiblesse de l'esprit humain, et de l'oubli du Créateur; ajoutez à ces causes l'amour du merveilleux, la vanité, la corruption du cœur, et vous connaîtrez toutes les sources de la Fable.

Eug. Quel pays regarde-t-on comme le berceau de la Fable et de l'Idolâtrie?

Er. On croit, avec assez de vraisemblance, qu'elles prirent naissance dans la famille de Cham, dont les descendans s'établirent dans l'Egypte et dans la Phénicie. De ces contrées, l'Idolâtrie se répandit en Orient, parmi les descendans de Sem, puis en Occident parmi ceux de Japhet. La Grèce, où elle fut portée par des colonies phéniciennes, l'adopta, l'embellit et la transmit aux Romains. Ceux-ci bâtirent un temple, nommé le *Panthéon*, où ils rassemblèrent toutes les divinités honorées en divers pays; et le culte des faux dieux fut ainsi propagé avec la puissance romaine, jusqu'aux extrémités de la terre.

On comptait plus de trente mille dieux chez ce peuple conquérant; ce qui ne doit pas vous surprendre, si vous considérez qu'on en avait imaginé pour présider aux différentes parties de l'univers, aux passions, et aux divers besoins de la vie. On distinguait plus de trois cents Jupiter, et plus de quarante Hercule: aussi un poëte latin nous représente-t-il Atlas gémissant sous le poids du ciel, à cause de la multitude prodigieuse des dieux qu'on y logeait.

Eug. Quels sont, je vous prie, les avantages qu'on peut tirer de l'étude de la Mythologie ?

Er. D'abord, elle nous apprend ce que nous devons à Jésus-Christ, en nous faisant connaître dans quelles ténèbres épaisses étaient plongés nos pères, et jusqu'à quelle folie l'erreur avait conduit le genre humain, avant que ce divin libérateur nous eût appelés à l'admirable lumière de l'Evangile.

Sans la Mythologie, non-seulement il n'est pas possible de bien entendre les poëtes grecs et latins, et l'histoire des nations païennes, qui est nécessairement liée à celle de leur religion, mais encore les ouvrages que les saints Pères et les grands docteurs de l'Eglise ont composé contre le paganisme. De plus, elle nous présente plusieurs allégories très-instructives. Par exemple, les aventures de Phaéton et d'Icare nous font connaître les suites funestes de l'ambition. L'histoire de Tantale et celle des Harpies peuvent s'appliquer aux avares ; la métamorphose de Narcisse représente parfaitement ceux qui, par une folle vanité, n'aiment que leur propre personne.

Enfin, la Mythologie nous met en état de reconnaître et d'apprécier les chefs-d'œuvre des grands peintres et des sculpteurs célèbres, dont la plupart des tableaux et des statues sont empruntés de la Fable.

Tels sont les principaux et même les seuls avantages que nous pouvons tirer de cette science, si nous l'étudions avec la sagesse et les précautions que la religion inspire et prescrit ; car si vous ne la considériez que par rapport à l'idée qu'elle nous donne de la divinité, vous ne trouveriez rien de plus absurde, de plus bizarre et de plus ridicule.

Eug. Est-ce que les grands hommes de l'anti-

quité, ces philosophes dont on parle avec tant d'éloge, croyaient toutes ces extravagances?

Er. La plupart se livraient aux superstitions du vulgaire, tant l'aveuglement était général! Cependant il y en avait plusieurs qui blâmaient le paganisme et ses folies, mais timidement, à voix basse, et souvent dans l'enceinte de leurs écoles. Adorateurs d'un Dieu unique et souverainement parfait, ils suivaient le peuple dans les temples, et se prosternaient avec lui devant des dieux auxquels ils auraient rougi de ressembler. Tous craignaient de s'exposer au ressentiment d'une populace grossière et fanatique ; et pour justifier leur conduite, ils disaient que le sage doit se conformer à la religion de l'état.

Eud. Comment les anciens pouvaient-ils distinguer leurs dieux les uns d'avec les autres?

Er. La théologie païenne avait distribué tous les dieux en quatre classes. La première comprenait les dieux suprêmes, appelés encore *les grands dieux des nations*, parce qu'ils étaient connus et révérés de tous les peuples. Ils étaient au nombre de vingt, et on les subdivisait en quatre ordres; les uns présidaient au ciel, les autres régnaient dans les enfers; ceux-ci avaient l'empire des eaux, et ceux-là commandaient à la terre : toutes ces divinités réunies formaient ce que l'on appelait *le conseil des dieux*.

La seconde classe était composée des dieux nommés *les dieux inférieurs des nations*. Ils n'avaient point de place dans le ciel ; ils étaient regardés comme des divinités bourgeoises. On les appelait encore *Indigètes*, c'est-à-dire, issus de la terre, et *Semones*, c'est-à-dire, hommes divinisés.

Les demi-dieux occupaient la troisième classe : c'étaient des divinités qui tiraient leur origine d'un dieu et d'une mortelle, ou d'un mortel et d'une déesse. On mettait aussi parmi eux les héros que

leur mérite avait élevés au rang des immortels indigètes.

Enfin, les divinités de la quatrième classe étaient les Vertus qui avaient formé les grands hommes, et qui font le bonheur des mortels, ou les Vices qui les tyrannisent et les dégradent. Telle était la division des dieux du paganisme : les premiers avaient une autorité souveraine, les autres étaient subordonnés ; mais tous avaient un maître commun, qui était le Destin.

IIe ENTRETIEN.

Des Dieux de la première classe.

Eraste. Le plus ancien des dieux était *le Chaos*, c'est-à-dire l'état de confusion où l'on suppose qu'était la matière avant la création du monde, une masse informe qui contenait les principes des êtres, et qui, se débrouillant, produisit l'univers.

Après le Chaos, les Païens plaçaient *le Destin*, son fils. Ce dieu, dont les traits annonçaient un caractère inflexible, tenait dans ses mains une urne qui renfermait le sort de tous les hommes. Son temple avait cent portes d'airain, et d'immenses remparts en défendaient l'accès aux faibles mortels. Au milieu, sur un autel de fer, était un livre toujours ouvert ; et comme toutes les autres divinités se trouvaient soumises aux décrets irrévocables du destin, lorsqu'il survenait quelque contestation entre elles, elles recouraient au livre fatal, et s'y conformaient aussitôt. Les ministres du Destin étaient *le Temps* et *la Nécessité*.

Quoique le Chaos et le Destin fussent regardés, l'un comme le principe, et l'autre comme l'arbitre suprême des dieux, cependant on donnait le premier rang à *Cœlus*, autrement appelé *le Ciel* ou

Uranus, qui eut de *Tellus* ou *la Terre*, nommée encore *Cybèle*, deux fils appelés *Titan* et *Saturne*.

Titan, en qualité de fils aîné du ciel, devait succéder à la puissance de son père. Mais, cédant aux importunités de sa mère, il abandonna ses droits à Saturne, son cadet, à condition pourtant que ce dernier n'éleverait aucun enfant mâle. Fidèle à ses engagemens, Saturne, que l'on représente ordinairement avec une faulx et deux aîles (*fig.* 17), dévorait ses fils au moment de leur naissance. Mais Cybèle, sa femme, ayant mis au monde Jupiter et Junon, ne lui présenta que la dernière; et au lieu de son fils qu'elle cacha avec soin, elle lui donna une pierre, que ce père ambitieux et cruel avala aussitôt.

Titan, informé de cette supercherie, déclara la guerre à son frère, qui, prétextant avoir exécuté la condition, refusait de lui rendre l'empire du monde. Saturne fut vaincu et mis aux fers : Cybèle eut le même sort. Jupiter, devenu grand, leva des troupes pour humilier les ennemis de sa famille, gagna sur eux une victoire signalée, et délivra son père et sa mère, qu'il replaça sur le trône; mais ce ne fut pas pour long-temps. Saturne, ayant lu dans le livre du Destin que Jupiter envahirait son royaume, voulut prévenir ce malheur; il déclara la guerre à son fils, et lui tendit des embûches; mais Jupiter remporta sur son père un indigne triomphe, et le chassa honteusement du ciel.

Saturne chercha alors un asile en Italie, où *Janus*, roi du pays Latin, l'accueillit avec respect. L'époque du séjour de ce dieu sur la terre fut célébrée par les poëtes sous le nom de l'*âge d'or*, c'est-à-dire, du temps le plus heureux dont la mémoire se soit conservée chez les païens. Les fêtes destinées à rappeler cet événement se nommaient *Saturnales*. On les célébrait tous les ans, au mois de décembre; et tant qu'elles duraient, le sénat

romain, les écoles publiques, toutes les professions vaquaient : on s'envoyait des présens, et les maîtres servaient eux-mêmes leurs valets.

A l'âge d'or succéda l'*âge d'argent*: c'est le temps où les hommes commencèrent à devenir méchans: on le rapporte à celui ou Adam et Ève perdirent leur innocence ; car l'âge d'or n'était qu'une faible esquisse du bonheur de nos premiers parens dans l'état d'innocence.

L'*âge d'airain* fut le temps de la corruption totale du genre humain ; et l'*âge de fer*, celui où les hommes commencèrent à se faire des guerres ouvertes : on en fixe l'époque à la construction de la tour de Babel, et à la confusion des langues.

Eud. Pourquoi Saturne est-il représenté avec une faulx et des ailes.

Er. La faulx que vous voyez près de lui (*fig.* 17), marque qu'il détruit tout ; car ce dieu n'est autre chose que le temps. Les ailes qu'il porte aux épaules désignent sa rapidité. Ce sablier exprime la vicissitude des événemens qui se succèdent et se renouvellent sans cesse. On le représente aussi avec un serpent qui forme un cercle en se mordant la queue.

Eug. Dites-nous quelque chose de Janus.

Er. La fable dit qu'il était fils d'Apollon et d'une nymphe nommée *Créuse*. Ayant reçu Saturne dans ses états, ce père des dieux, par reconnaissance, lui donna toutes les vertus d'un bon roi, avec le talent de ne point oublier le passé et de lire dans l'avenir, d'où il fut représenté avec deux visages. L'Italie, sous son règne, vit naître les douceurs de l'âge d'or. La clef que les peintres lui mettent à la main, marque qu'il ouvrait ou commençait l'année ; car c'est de son nom que le premier mois a été appelé *Janvier*. Numa Pompilius, second roi de Rome, fit construire en son honneur un temple magnifique, dont les portes étaient fermées pendant la paix et ouvertes pendant la guerre. Quel-

quefois aussi on représentait Janus avec quatre visages, parce qu'il présidait aux quatre saisons de l'année et aux quatre âges de la vie humaine.

Eug. Quelle est cette femme assise, tenant une corne d'abondance, et dont la robe est parsemée de pierres précieuses et de fleurs de toute espèce? (*fig*, 18).

Er. C'est *Cybèle*, épouse du ciel, mère de Saturne, et déesse de la terre. Elle portait plusieurs noms; mais le plus ordinaire après celui de Cybèle, était le titre de *grand-mère*, parce qu'elle était regardée comme la mère de tous les dieux. Elle est assise pour marquer la solidité de la terre. Sa tête est couronnée de créneaux et chargée d'une tour, parce qu'elle apprit aux hommes à s'enfermer dans des murailles. On lui suspend quelquefois à la main une clef qui indique que la terre ouvre son sein à toutes les productions sublunaires figurées par cette corne d'abondance; et les animaux dont on l'environne, désignent qu'elle est la mère de tout ce qui a vie sous le ciel.

Les prêtres de Cybèle s'appelaient *Galli*, *Dactyles*, *Corybantes* et *Curètes*. Ils dansaient devant la déesse, au son des tambours, jetant des cris et faisant des contorsions épouvantables.

Cybèle aima tendrement un jeune Phrygien, nommé *Atys*, qui, loin de répondre à la passion de cette déesse, lui préféra la nymphe Sangaride, fille de Sangar, fleuve de Phrygie. Des coups de cognée, donnés à un arbre auquel étaient attachés le sort et la vie de la nymphe, ayant causé sa mort, Atys entra dans des fureurs qui tenaient de la rage, et se donna même un coup de couteau. Il allait se priver de la lumière, lorsque Cybèle, touchée du triste sort d'un mortel qui lui était cher, le changea en pin, arbre qui fut depuis consacré à la déesse.

Il ne faut pas confondre cette Cybèle avec une

autre qui était sa fille, et qui fut femme de Saturne. Celle-ci s'appelle plus communément *Vesta*. Elle était la déesse du feu. On la peint ordinairement (*fig.* 6) un flambeau d'une main, et répandant de l'autre des parfums sur le feu sacré. Ses prêtresses, au nombre de sept, étaient appelées *Vestales*. Elles furent instituées par Numa Pompilius, et on les choisissait dans les familles les plus distinguées de Rome. Elles étaient chargées d'entretenir jour et nuit le feu sacré; car on se croyait menacé des plus grands malheurs, s'il venait à s'éteindre : on interrompait tous les exercices publics, jusqu'à ce qu'on eût rallumé ce feu aux rayons du soleil, et l'on enterrait toute vive la vestale dont la négligence avait causé cette calamité. On faisait subir le même supplice à celles qui violaient le vœu de chasteté, qu'elles formaient toutes en entrant dans le sacerdoce. Elles ne pouvaient se retirer qu'au bout de trente ans. On leur rendait les plus grands honneurs, et jamais on n'osait leur refuser une grâce qu'elles demandaient.

Je vais maintenant vous parler de *Jupiter*, qu'on appelait le père des dieux et des hommes. Il fut élevé dans l'île de Crète, au milieu des *Corybantes*, auxquels Cybèle, sa mère, l'avait secrètement confié, pour le soustraire à l'avidité de Saturne : les prêtres de la déesse dansaient en frappant sur des bassins d'airain, afin d'empêcher que les cris de l'auguste enfant ne parvinssent aux oreilles de son père. Jupiter fut allaité par la chèvre *Amalthée*; dans la suite, il la changea en constellation, la plaça dans le ciel avec ses deux chevreaux, et il donna aux nymphes qui soignèrent son enfance, une des cornes de cette chèvre, avec la vertu de produire tout ce qu'elles désireraient; c'est ce qu'on nomme la *corne d'abondance*. On représente Jupiter (*fig.* 1) assis sur un trône d'or ou sur des nuages, ayant un aigle à ses côtés. Un dia-

dème retient sa longue chevelure ; ses yeux menaçans brillent sous de noirs sourcils ; son menton est couvert d'une barbe majestueuse : il tient le sceptre d'une main, et de l'autre il lance la foudre.

Après avoir chassé son père du ciel, Jupiter s'empara de l'empire du monde, qu'il partagea avec ses deux frères *Neptune* et *Pluton*. Le premier eut la mer; les enfers échurent au second, et le père des dieux se réserva le ciel, avec le droit de présider à l'univers.

Le diadème appartenait à Titan, comme je vous l'ai déjà dit. Ce dieu, désespéré de voir la postérité de Saturne sur un trône qu'il regardait comme le bien de ses enfans, suscita contre l'usurpateur les Titans ou Géans, fils de la terre. C'étaient des hommes d'une taille et d'une force prodigieuses. Parmi eux on remarquait surtout *Encelade*, *Briarée* ou *Egéon*, *Typhon*, *Othus* et *Ephialte*. Ces deux derniers sont nommés communément *Aloïdes*, parce qu'ils étaient fils du géant *Aloeus*, qui, étant trop vieux pour partager l'entreprise, s'était fait suppléer par ses deux fils. Briarée avait cent bras et cinquante têtes ; Typhon, moitié homme et moitié serpent, atteignait le ciel de sa tête : quant à Othus et Ephialte, ils croissaient de neuf pouces tous les mois. Pour escalader l'Olympe, ces monstrueux ennemis entassèrent les monts Ossa et Pélion, et tous les rochers de Thessalie. Les dieux prirent la fuite à leur approche, et se cachèrent en Egypte sous les formes d'animaux, d'arbres et de plantes. Bacchus seul resta auprès de Jupiter, qui, s'étant rendu maître de la foudre, écrasa les Titans sous les montagnes mêmes qu'ils avaient accumulées. Les poëtes ont prétendu que Typhon était enseveli sous l'Ethna, montagne de Sicile, qui vomit des tourbillons de flammes et de fumée.

Jupiter avait épousé *Junon*, sa sœur, dont il

eut plusieurs enfans, qui peuplèrent le ciel. Mais il ne s'en tint pas à sa femme; et l'on peut remarquer que le premier dieu des païens était en même temps plus dissolu que les hommes même les plus effrénés. La Mythologie est pleine de ses métamorphoses. Sous la figure d'un Satyre, il surprit la belle *Antiope;* sous celle d'un taureau, il enleva *Europe,* fille d'Agénor, roi de Phénicie, et la transporta sur son dos, au travers des mers, dans cette partie du monde à laquelle cette princesse a donné son nom. Déguisé en cygne, il trompa *Léda*, fille de Tyndare. Il prit la forme de Diane pour séduire la nymphe *Calysto;* il se glissa dans la tour de *Danaë*, métamorphosé en pluie d'or; il prit la figure d'Amphytrion, roi de Thèbes, pour tromper la sage et vertueuse *Alcmène*, épouse de ce monarque, et il en eut le fameux Hercule. Enfin, il se transforma en aigle, pour enlever le jeune et beau *Ganimède,* fils de Tros, roi de Troie, et donna à ce tendre enfant la charge d'échanson, qu'il avait ôtée à *Hébé*, fille de Junon et déesse de la jeunesse, que l'on représente avec un vase et une aiguière (*fig.* 38.) Il n'y avait point au ciel d'autre table que celle de Jupiter. On y servait l'ambroisie, mets exquis, dont il suffisait de goûter une fois pour participer à l'immortalité; et le nectar, boisson ordinaire des dieux, dont la privation était leur plus grand supplice.

Malgré les énormes faiblesses de Jupiter, les païens attribuaient à ce dieu toutes les sublimes prérogatives qui ne conviennent qu'au maître absolu de la nature. Il avait à Olympie, en Elide, un temple fameux, dans lequel on remarquait sa statue, ouvrage de Phidias, et qui passait pour une des merveilles du monde. Elle était d'ivoire, enrichie d'or et de pierreries. Quoiqu'assise, elle avait deux cent douze pieds de hauteur. Le chêne

était consacré à Jupiter, parce que, à l'exemple de Saturne, il apprit aux hommes à se nourrir de glands.

Quand Jupiter eut vaincu ses ennemis, il s'occupa du soin de créer des hommes. *Prométhée*, fils de Japet, l'un des Titans, voulut égaler le maître du monde. Il forma quelques statues avec de la terre et de l'eau; et pour les animer, il déroba du feu au char du soleil. Jupiter, irrité de cette orgueilleuse audace, le fit attacher par Vulcain sur le mont Caucase, où un vautour lui rongeait le foie, qui, en renaissant chaque jour, éternisait son supplice. Les dieux, jaloux de ce que Jupiter prétendait seul avoir le droit de créer des hommes, firent fabriquer par Vulcain une femme que ce dieu anima. Tous les autres immortels, voulant la rendre parfaite, lui firent chacun leur présent; ce qui la fit nommer *Pandore*, nom tiré de deux mots grecs, et qui peut se rendre par *douée de tous les dons possibles*. Jupiter, feignant de vouloir aussi faire un présent à cette céleste créature, lui donna une boîte, avec ordre de la porter à Epiméthée, frère de Prométhée. Cette boîte, qu'on appelle la *boîte de Pandore*, fut ouverte, et aussitôt tous les maux de la nature, qui y étaient renfermés, se répandirent sur la terre : l'espérance seule resta au fond.

Eug. Quelle est cette femme assise sur un trône, avec le sceptre à la main et un paon auprès d'elle? (*fig.* 2.)

Er. Vous voyez la reine des dieux, la sœur et l'épouse de Jupiter, la redoutable *Junon*, fille de Saturne et de Cybèle; elle présidait aux royaumes. Son frère se métamorphosa en coucou pour la tromper; mais la déesse ayant aperçu l'artifice, ne consentit à l'écouter qu'à condition qu'il l'épouserait. Junon était d'un orgueil et d'une fierté insupportables; naturellement méchante, implacable dans

ses haines et dans ses vengeances ; ajoutez à ces défauts la jalousie la plus furieuse.

Jupiter ayant aimé la nymphe *Io*, l'avait métamorphosée en vache, afin de dérober à son épouse la passion qu'il éprouvait pour cette fille d'Inachus, souverain de la Carie. Junon lui demanda cette vache, et la confia au vigilant *Argus*, qui avait cent yeux, dont la moitié veillait et l'autre dormait tour à tour. Mercure tua ce gardien incommode, par l'ordre du maître des dieux : Junon le métamorphosa en paon ; mais, pour punir Io de la mort de son favori, elle envoya un taon, qui, par ses piqûres continuelles, la fit errer jusqu'en Egypte, où Jupiter lui rendit sa première forme, et en eut Epaphus, que l'on croit être le fondateur de la fameuse ville de Memphis.

Junon, voyant qu'elle faisait d'inutiles efforts pour regagner le cœur de son infidèle mari, entra dans une ligue que les dieux avaient formée contre lui pour le chasser du trône. Jupiter, après avoir terrassé les rebelles, résolut de punir la trahison de sa femme. Il chargea Vulcain, son fils, de la suspendre en l'air par le moyen de deux pierres d'aimant, et de lui lier les mains derrière le dos avec une chaîne d'or. Aucun dieu ne put la délivrer de ces entraves, et il fallut avoir recours à Vulcain qui les avait forgées, ce qu'il ne fit qu'après qu'on lui eut promis de lui donner Vénus pour épouse.

Junon présidait aux mariages et aux accouchemens, et alors on l'invoquait sous le nom de *Lucine*. Le paon que la déesse tient à côté d'elle, est Argus dont je vous ai parlé, et les taches brillantes que vous voyez sur la queue de l'animal, sont les cent yeux de cet espion. Ces nuages, qui marchent devant la reine des dieux, marquent qu'elle était la souveraine de l'air ; le sceptre qu'elle tient à la main, annonce sa puissance absolue. L'arc-en-ciel,

que l'on place quelquefois au-dessus de la déesse, est Iris, sa messagère, qu'elle changea ainsi, pour la récompenser de ce qu'elle ne lui annonçait jamais que d'heureuses nouvelles.

Eud. Je n'aime pas Junon ; je l'abandonne, pour connaître cet élégant musicien qui joue de la lyre près de ce roc escarpé, au sommet duquel s'élève un temple majestueux, et d'où semble s'élancer un cheval ailé. (*fig.* 11.)

Er. C'est *Apollon*, le dieu de la poésie, de la musique et des arts. Ce rocher est le mont Parnasse, où il était particulièrement honoré, ainsi que sur l'Hélicon, le Piérus et le Pinde. Du pied de ces montagnes sortent deux fontaines : l'*Hippocrène* et *Castalie*, et vis-à-vis coule un fleuve appelé le *Permesse*. Il suffisait de boire de leurs eaux, pour être tout à coup saisi d'enthousiasme poétique. Ce cheval ailé, qui paraît s'élancer dans les plaines de l'air, c'est *Pégase* lui-même, aussi merveilleux par sa naissance que par ses fonctions. Cet animal a le glorieux emploi de porter le dieu des vers et les neuf doctes sœurs; de plus il est aux ordres des bons poëtes. Pégase naquit du sang de Méduse, lorsque Persée, que vous connaîtrez dans la suite, coupa la tête à cette Gorgone. C'est lui qui fit jaillir, d'un coup de pied, la fontaine d'Hippocrène.

Eug. Qu'entendez-vous par les neuf doctes sœurs?

Er. Ce sont les neuf Muses, filles de Jupiter et de *Mnémosyne*, déesse de la mémoire. Apollon est leur chef, et partage avec elles les hommages qu'on lui rend. Celle qui a l'air si majestueux, qui s'appuie sur des faisceaux d'armes, et qui tient dans la main droite une trompette (*fig.* 33), est *Calliope*. Elle préside à l'éloquence et à la poésie héroïque. Quelquefois on place près d'elle les

poëmes d'Homère et de Virgile, les deux plus grands poëtes qui aient existé.

Celle qui tient d'une main une massue, et dans l'autre un poignard, est *Melpomène*, muse de la tragédie. Elle gémit près d'un tombeau surmonté d'une urne funéraire; une couronne est à ses pieds; elle est chaussée d'un *cothurne*, et la robe superbe qui la pare, désigne la gravité du poëme qui est sous sa protection (*fig.* 27).

Thalie, sa voisine (*fig.* 26), est la muse de la comédie. Elle est couronnée de lierre, et chaussée de brodequins. Ce masque, qu'elle tient de la main droite, indique la comédie de caractère, c'est-à-dire, celle où l'on représente les passions humaines ou les mœurs déréglées, dans l'intention de les corriger en les ridiculisant.

Cette autre est *Polymnie*, qui préside à la rhétorique (*fig.* 31). Vous la voyez dans l'attitude d'une personne qui joue de la lyre, dont on lui attribue l'invention. Elle est vêtue de blanc, pour marquer la pureté du langage, et couronnée de perles, pour signifier les grâces et les figures qui doivent orner le discours. On lui met aussi un sceptre dans la main gauche, tandis qu'elle a la main droite en action pour haranguer, parce que l'éloquence est la reine des cœurs, qu'elle dompte à son gré.

Cette vierge enjouée, couronnée de myrthe et de roses, est *Erato*, muse de la poésie lyrique et érotique ou amoureuse (*fig.* 30). Elle a pour attributs une lyre, un flambeau, et souvent de petits Amours.

Euterpe, déesse de la musique et de la poésie pastorale, est couronnée de fleurs, pour marquer la beauté des campagnes. A ses pieds vous voyez une lyre; elle joue de la flûte et du hautbois, parce qu'elle inventa, dit-on, ces instrumens. (*fig.* 28.)

Celle-ci, remarquable par sa couronne d'étoiles et sa belle robe d'azur (*fig.* 32), est *Uranie*, muse de l'astronomie. Elle mesure un globe céleste d'une main, et de l'autre elle paraît démontrer ce qui est tracé sur ce globe. On met ordinairement à ses pieds des instrumens de mathématiques.

Celle qui est couronnée de laurier (*fig.* 25), et qui, d'un air inspiré, écrit sur un livre, est *Clio*, qui préside à l'histoire, et qui raconte aux races futures les actions célèbres et les événemens mémorables.

Enfin cette dernière qui paraît si légère, qui est couronnée de fleurs, et qui a une harpe entre les mains, c'est *Terpsichore*, qui préside à la danse (*fig.* 29).

Eug. Voudriez-vous nous raconter l'histoire d'Apollon?

Er. Apollon est fils de Jupiter et de *Latone*, à laquelle ce maître des dieux s'était attaché. Junon, pour punir Latone de l'inconstance de son époux, suscita contre elle un serpent, que la terre engendra de son limon après le déluge, et qu'on appelle le *serpent Python*. Ce monstre horrible servit si bien le courroux de la déesse, que l'infortunée Latone fut obligée de se précipiter dans les flots. Elle y aurait trouvé la mort, si Neptune n'eût tout à coup fait paraître l'île de Délos, qui lui servit de retraite, et où elle mit au monde Apollon et Diane. Dans la suite, Apollon tua Python à coups de flèches; et cette victoire fit instituer les jeux appelés *Pythiens*. C'est pourquoi l'on représente très-souvent ce dieu avec un arc et un carquois. (*fig.* 11.)

Apollon était non-seulement poëte et musicien, mais encore médecin et prophète. On allait le consulter à Délos, lieu de sa naissance; à Claros, ville d'Ionie; à Ténédos, île de la mer Egée; à Cyrrha, ville située au pied du Parnasse, et dans

presque tous les lieux où le paganisme lui avait érigé des autels. Mais l'endroit où l'on révérait le plus ses oracles, était Delphes, ville de la Phocide, qui passait pour être le milieu de la terre. La prêtresse qui les rendait, s'appelait *Pythonisse*, parce que le trépied sacré, sur lequel elle se plaçait, était couvert de la peau du serpent Python. C'étaient toujours des prêtres ou des prêtresses qui répondaient pour le dieu. Ils l'invoquaient avec des hurlemens horribles; ils entraient en fureur, et donnaient leurs oracles en vers, d'une voix qu'on avait peine à entendre (1).

C'est ici le lieu de vous parler du colosse de Rhodes, statue en bronze de deux cent cinq pieds de hauteur, qui était dédiée à Apollon. Elevée à l'entrée d'un port de mer, les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes. Elle tenait dans sa main droite un fanal qu'on éclairait la nuit, pour indiquer l'entrée du port aux vaisseaux. On y montait par un escalier intérieur. Elle fut élevée l'an 388 avant Jésus-Christ, et renversée par un tremblement de terre, soixante-six ans après son élévation.

Le dieu des vers aima *Coronis*, dont il eut *Esculape*, qu'il mit sous la conduite du centaure *Chiron*. Ce centaure était fort habile dans la connaissance des plantes et des simples. Il enseigna son art au fils d'Apollon. Esculape surpassa son maître, et trouva même le moyen de ressusciter Hippolyte, fils de Thésée. Jupiter irrité le frappa de la foudre. Il fut honoré d'un culte particulier à Epidaure, ville du Péloponèse, où on lui éleva un temple superbe; et à Rome, où on le représentait sous la figure d'un serpent, ou sous celle d'un

---

(1) Il y avait aussi près de Dodone, ville d'Epire, une forêt consacrée à Jupiter, dont les chênes prophétisaient.

vieillard vénérable appuyé sur un bâton, autour duquel est un de ces reptiles. (*fig.* 55.)

Dans sa douleur Apollon tua les Cyclopes, qui avaient forgé la foudre dont s'était servi Jupiter. Ce dieu le chassa du ciel, et l'illustre exilé se retira chez Admète, roi de Thessalie, dont il garda les troupeaux; ce qui l'a fait honorer comme le dieu des bergers.

Ayant eu le malheur de tuer son ami *Hyacinthe*, en jouant au palet avec lui, il le métamorphosa en une fleur qui porte le même nom. Les parens de ce jeune homme poursuivirent le dieu homicide: il fut obligé, pour éviter leur persécution, de se réfugier à Troie, où le roi Laomédon l'employa à bâtir cette ville. Il y rencontra Neptune, qui, comme lui, banni du ciel à cause d'une révolte contre son frère, s'était vu contraint de se faire maçon. Pour comble de malheur, Laomédon ne les paya point; mais ils s'en vengèrent, Neptune en inondant les travaux, et Apollon en envoyant la peste dans tout le pays. Jupiter, touché de la triste condition de son fils, le rappela dans l'Olympe, et lui confia le soin d'éclairer l'univers. Là, monté sur un char éclatant de pierreries, et tiré par quatre chevaux fougueux, appelés *Ethon*, *Pyroïs*, *Eoïs* et *Phlégon*, il faisait le tour du monde sous le nom de *Phébus* ou de *Père du jour*, et distribuait la lumière à tous les hommes. Le soir, il se précipitait dans les eaux, et allait se reposer auprès de Thétis, déesse de la mer.

Outre Esculape, Apollon eut encore plusieurs enfans, parmi lesquels on distingue surtout *Phaéton*, qui, ayant voulu conduire le char de son père, faillit embraser l'univers. Jupiter indigné le foudroya, et le précipita dans le Pô, fleuve d'Italie, appelé autrefois l'*Eridan*. Cygnus, ami de cet infortuné, fut si touché de sa fin déplorable, que Jupiter le changea en cygne; enfin, ses trois sœurs,

Lampétuse, Lampétie et Phaétuse, que l'on nomme communément les *Héliades*, le pleurèrent avec tant de sincérité, qu'elles furent métamorphosées en peupliers, et leurs larmes en ambre.

Le laurier était consacré à Apollon, parce que, poursuivant *Daphné* qu'il aimait, cette nymphe ne pouvant plus lui échapper, pria le fleuve Pénée, son père, de la changer en laurier.

Eug. Quelle est donc, respectable Eraste, cette belle chasseuse qui a un croissant sur le front, et qui porte d'un air si martial son arc et son carquois?

Er. C'est *Diane*, sœur d'Apollon, déesse des forêts. D'une humeur farouche et austère, elle préféra le séjour des bois à celui de l'Olympe. Un carquois, un arc, des flèches, tels étaient les ornemens qui formaient sa parure (*fig.* 12). Elle garda une virginité perpétuelle, et voulut que ses nymphes fissent avec elle ce vœu unique parmi les habitans du céleste séjour. Ses amours avec Endymion, berger de Carie, sont sur le compte de la Lune et non de la déesse des bois; car Diane avait trois fonctions différentes, avec trois noms et trois caractères différens. Dans le ciel, on l'appelait *Phébé* ou la *Lune*: alors elle était quinteuse, capricieuse et dissolue. Aux enfers, on la nommait *Hécate*, et pour lors elle était cruelle, sanguinaire, impitoyable; mais sur la terre, la fille de Latone était la chaste *Diane*, tout à la fois hautaine, vindicative et d'une délicatesse extrême sur l'honneur.

Pour se venger d'un roi de Calydon qui paraissait l'avoir dédaignée, elle envoya sur ses terres un énorme sanglier qui y fit d'affreux ravages. Agamemnon, roi d'Argos et de Mycènes, ayant tué par hasard une biche qui lui était consacrée, cette implacable divinité retint les Grecs dans le port d'Aulis, et demanda le sang d'Iphigénie, fille de

ce malheureux prince. Le chasseur Actéon, qui avait eu la témérité de la regarder dans le bain, fut changé en cerf, et dévoré par ses propres chiens qui ne reconnurent plus leur maître. Enfin elle chassa de sa compagnie la nymphe Calysto, qui s'était laissé surprendre par Jupiter. Aréthuse, une autre de ses nymphes, étant poursuivie par le chasseur Alphée, fut changée en fontaine, et le chasseur, en punition de sa témérité, fut métamorphosé en fleuve.

Le temple de Diane, à Ephèse, était compté parmi les merveilles du monde ; il était orné de cent vingt-sept colonnes de marbre, hautes de soixante pieds : trente-six de ces colonnes étaient ciselées et ornées de bas-reliefs de la plus grande beauté. Un fou, nommé Erostrate, incendia ce superbe édifice, dans la seule vue de faire passer son nom à la postérité.

Voyez maintenant ce jeune homme entouré de pampres et de raisins (*fig.* 13) ; c'est *Bacchus*, le dieu des buveurs. Il tient un thyrse à la main, c'est-à-dire, une baguette ornée de feuilles de vigne et de lierre, et surmontée d'une pomme de pin. Sa tête, qui est toujours couronnée de pampres, est quelquefois couverte de deux cornes, parce que dans tous ses voyages il se revêtait de la peau d'un bouc. On le représente aussi sur un char traîné par des tigres, des lynx et des panthères, pour montrer que le vin inspire souvent la fureur et la brutalité. Les païens lui attribuaient la gloire d'avoir planté la vigne.

Ce dieu était fils de Jupiter et de *Sémélé*, fille de Cadmus, roi d'Athènes. Cette princesse, à l'instigation de Junon, voulut voir le dieu de l'olympe dans tout son éclat ; mais elle ne put soutenir la majesté qui l'environnait ; le feu du tonnerre embrasa son palais ; elle fut elle-même réduite en cendres, et Bacchus, dont elle était enceinte, fut

sauvé par Jupiter, qui l'enferma dans sa cuisse jusqu'au terme de neuf mois; alors il le confia à sa tante Ino, qui l'éleva secrètement avec le secours des nymphes. Le vieux *Silène*, satyre plein de gaîté et buveur infatigable, lui fut donné pour précepteur.

Bacchus, devenu grand, leva de nombreuses troupes d'hommes et de femmes, qu'il arma de tambours et de thyrses, au lieu de boucliers et de lances; il fit la conquête des Indes, et revint en Egypte, où il était né, pour y former les habitans dans l'art de cultiver la terre. On lui érigea des autels dans toutes les contrées du monde, excepté en Scythie, où l'on croyait ridicule d'adorer une divinité qui faisait perdre la raison; on lui faisait des libations de vin, et on lui immolait un bouc, parce que cet animal détruit les bourgeons de la vigne. Ses fêtes, appelées *Orgies* ou *Bacchanales*, se célébraient en automne, avec une licence qui tenait de la fureur. Ses prêtresses, que l'on nommait *Bacchantes* ou *Ménades*, couraient alors sur les montagnes, poussant des cris et des hurlemens épouvantables. Elles étaient habillées de peaux de tigres, et avaient les cheveux épars: chacune tenait à la main un thyrse et une torche ardente.

On cite plusieurs exemples de la sévérité de Bacchus. Penthée, roi de Thèbes, ayant empêché ses sujets de célébrer les fêtes du dieu des raisins, sa mère fut tout à coup saisie d'une humeur sanguinaire, dans l'accès de laquelle elle le mit en pièces sans le connaître. Les trois filles de Minée, Thébaines, qui avaient affecté, par mépris, de travailler le jour où l'on célébrait les Bacchanales, furent changées en chauve-souris. Enfin, Lycurgue, roi de Thrace, voulant arracher les vignes qui étaient dans ses états, fut livré à un tel excès de rage, qu'il se coupa lui-même les jambes.

Eud. Voudriez-vous nous dire quel est ce dieu

qui a des ailes à la tête et aux talons, et qui paraît planer dans les airs? (*fig.* 5.)

Er. Ce dieu est *Mercure*, fils de Jupiter et de Maïa, l'une des Pléiades. Il était le messager des habitans de l'Olympe, leur confident, leur procureur, menait leurs intrigues, traitait les affaires de guerre et de paix, répondait aux harangues publiques; et, pour cette raison, était regardé comme le dieu de l'éloquence. Il avait encore l'emploi de conduire les âmes aux enfers, avec le pouvoir de les en tirer. Ayant fait une lyre avec l'écaille d'une tortue, il la monta de neuf cordes de fil de lin, en l'honneur des neuf Muses, et la donna à Apollon. Ce dieu, par reconnaissance, lui fit présent du caducée; cette baguette qu'il tient à la main, et qui est surmontée de deux ailerons. S'en étant servi pour séparer deux serpens qui se battaient, ces reptiles s'entortillèrent à l'entour, de telle façon que leurs corps formaient un arc. Mercure voulut depuis porter son caducée avec la figure de ces deux serpens, comme un symbole de paix et d'union. Il inventa l'art de vendre par poids et par mesures, ce qui le fit regarder comme le dieu du commerce. Il fut aimé de Vénus, et en eut un fils nommé *Hermaphrodite*. La nymphe *Salmacis*, qui aimait éperdument cet Hermaphrodite, le voyant un jour dans un bain, pria les dieux que leurs corps fussent toujours unis: elle obtint cette grâce, et l'on appela ce couple *Androgyne*, c'est-à-dire, homme et femme.

Mercure était aussi le dieu des voleurs. Un jour qu'Apollon faisait paître les troupeaux d'Admète, il lui déroba quelques-uns de ses bœufs et sa lyre dont il se servit pour endormir Argus. Craignant d'être décélé par un berger nommé *Battus*, qui l'avait aperçu, ce dieu malin lui donna la plus belle des vaches qu'il avait prises; mais bientôt après il reparut sous une autre forme, et lui offrit une

vache et un bœuf, s'il voulait découvrir en quel lieu le larcin avait été caché. Battus, séduit par l'appât du gain, dit tout ce qu'il savait. Mercure alors se fit connaître, et le changea en *pierre-de-touche*, dont la propriété est de découvrir la nature du métal qu'on lui fait toucher.

Eug. Quelle est donc cette belle déesse qui tient une pomme d'une main, et près de laquelle j'aperçois un jeune enfant qui paraît sortir d'un nuage? (*fig.* 8.)

Er. C'est *Vénus* ou *Cypris*, déesse de la beauté. Les uns disent qu'elle est fille du Ciel et de la Terre; les autres qu'elle doit le jour à Jupiter et à la nymphe Dionée. La plupart prétendent qu'elle est sortie du sein de la mer. Dès qu'elle fut née, Zéphire la porta dans l'île de Chypre, où les Heures se chargèrent de la nourrir, et bientôt après, elles la conduisirent avec pompe dans le séjour des dieux, qui la trouvèrent si belle, que chacun d'eux voulut l'épouser; mais, comme je vous l'ai déjà dit, Vulcain eut la préférence. Peu satisfaite d'avoir pour époux le plus difforme des immortels, cette déesse s'attacha une foule de courtisans, tels que Mars, Bacchus, Anchise, prince troyen, et Adonis, jeune chasseur d'une grande beauté, qu'elle changea en anémone, après qu'il eut été tué par un sanglier. Le sang de cet Adonis étant tombé sur la rose, qui était blanche auparavant, cette fleur demeura rouge, et fut consacrée à la déesse, que l'on représentait souvent assise dans un char traîné par des colombes.

Vénus eut une infinité d'enfans, parmi lesquels on distingue les Ris, les Jeux et les Plaisirs. Ce beau jeune homme, au regard malin, qui a des ailes, qui tient d'une main une flèche et de l'autre un flambeau (*fig.* 15.), c'est *Cupidon* ou l'*Amour*. Jupiter voyant que ce petit dieu causerait de grands troubles, voulut contraindre sa mère à

s'en défaire ; mais elle le cacha dans les bois, où il suça le lait des bêtes sauvages. Enfin ces trois filles jeunes, riantes, et qui se tiennent par la main, sont les trois Grâces, *Aglaé*, *Thalie* et *Euphrosine* (*fig.* 14). Compagnes inséparables de leur mère, elles présidaient à tous les arts de goût et d'agrément. La pomme que Vénus tient à la main est le prix de la beauté, qu'elle obtint du berger Pâris, choisi par Jupiter pour juger qui devait l'emporter d'elle, de Junon ou de Minerve.

La déesse des amours avait des temples dans tous les pays du monde. Les plus connus étaient à Amathonte, à Lesbos, à Paphos, à Gnide, à Cythère et dans l'île de Chypre. On l'honorait par des jeux, des chants, des danses, et souvent par des débauches infâmes.

Eud. Quelle affreuse figure! Quoi! cet homme tout contrefait, et qui, avec son marteau et son bonnet, a l'air d'un forgeron, est-il aussi un dieu? (*fig.* 9.)

Er. Sans doute; c'est *Vulcain*, l'époux de Vénus. Il était fils de Junon et de Jupiter, qui le précipita du ciel au moment de sa naissance, à cause de sa difformité. Vulcain se cassa la jambe en tombant, et demeura boiteux. Pour le consoler de cette disgrâce, son père lui donna l'intendance de ses foudres. Les forges du dieu étaient dans les îles de Lemnos, de Lipare, et dans le mont Ethna. Il avait pour compagnons les Cyclopes, hommes d'une taille gigantesque, et à qui les poëtes ne donnent qu'un œil, placé au milieu du front. Ce fut par leur moyen que Vulcain fit le palais du soleil, les armes d'Achille, celles d'Enée, et le fameux chien d'airain qu'il anima ensuite.

On appelait *Lampadophores* ou *porte-flambeaux* les fêtes célébrées en l'honneur de Vulcain. C'était une course où les acteurs tenaient une torche allumée, qu'ils étaient obligés de porter jusqu'au

bout de la carrière, sans l'éteindre. Le vainqueur recevait pour prix les flambeaux de ses antagonistes.

Eud. Quelle est cette déesse armée d'une cuirasse, avec un casque sur la tête, une lance à la main, et qui s'appuie sur un bouclier? (*fig.* 10.)

Er. Il faut envisager cette divinité sous deux rapports; ou comme la déesse de la guerre, et alors on l'appelle *Pallas*; ou comme la déesse de la sagesse et des beaux-arts, et on la nomme alors *Minerve*. Quand on la peint comme la déesse des arts, on la représente entourée de leurs attributs, et tenant à la main une branche d'olivier.

On prétend qu'elle sortit tout armée du cerveau de Jupiter. Son père lui donna l'égide : c'était un bouclier couvert de la peau de la chèvre Amalthée. Minerve le rendit plus redoutable, en y ajoutant la tête de Méduse, l'une des trois Gorgones, qui avait la vertu de pétrifier ceux qui la regardaient. Cette déesse eut un différend avec Neptune, pour donner le nom à la ville d'Athènes : cet honneur était destiné à celui qui produirait la chose la plus belle et la plus utile. Minerve fit sortir du sein de la terre un olivier tout fleuri, et Neptune un cheval. On jugea en faveur de la déesse, et, dès ce moment, la ville d'Athènes et l'olivier lui furent consacrés.

Arachné, habile ouvrière en tapisserie, se crut en état d'égaler Minerve, et osa la défier. Ayant eu le malheur de l'emporter, la déesse irritée déchira la tapisserie, et frappa sa rivale au visage. Arachné s'alla pendre de désespoir, et Minerve la changea en araignée.

Voyez cette autre guerrière, les yeux étincelans, tenant l'épée d'une main et de l'autre la foudre (*fig.* 24); c'est *Bellone*, qui présidait à la guerre, et dont les prêtres célébraient la fête en courant les uns sur les autres, armés de sabres, et

se frappant jusqu'à l'effusion du sang ; mais cette cruauté n'était que simulée.

Voyez aussi cet homme armé de toutes pièces, prêt à monter sur son char, et qui semble ne respirer que le carnage (*fig.* 7); c'est *Mars*, le dieu des combats et le frère de Bellone. Junon, jalouse de ce que Jupiter avait tiré Pallas de son cerveau, donna seule le jour à Mars, et voulut qu'il fût le dieu des guerriers. Rome lui était particulièrement consacrée, et les Romains prétendaient que leur fondateur avait eu ce dieu pour père. On appelait ses prêtres *saliens*, parce qu'ils célébraient sa fête en dansant et en sautant dans les rues. Numa en institua douze, auxquels il donna de petits boucliers exactement semblables, pour empêcher qu'on ne pût reconnaître celui des douze qui était, dit-on, tombé du ciel, et qui assurait à Rome l'empire de la terre. Le coq était l'oiseau favori de Mars, pour montrer la vigilance que demande le métier des armes.

Eud. Je vous avoue, Monsieur, que ces dieux-là me font trembler ; j'aime la paix : et cette femme couronnée d'épis, qui tient d'une main une faucille, et de l'autre une poignée d'épis mêlés de pavots, paraît en être la compagne (*fig.* 4.)

En. C'est *Cérès*, déesse des moissons. Elle doit le jour à Saturne et à Cybèle : on prétend qu'elle enseigna l'agriculture aux mortels.

Ce Dieu que vous remarquez debout sur son char, et qui a pour sceptre un trident (*fig.* 3), est *Neptune*, également fils de Saturne et de Cybèle, et souverain des ondes. Son char est une conque, espèce de coquille d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, soutenue sur des roues d'or. Il est ordinairement traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige. A côté du char de Neptune, on place celui d'*Amphitrite*, son épouse, fille de l'Océan : deux dauphins lui servent de

coursiers, et son cortége se compose de nymphes et de tritons (*fig.* 16).

L'*Océan*, fils du Ciel et de Vesta, était regardé comme le père des fleuves, des rivières et des fontaines. Il épousa Thétis, sa sœur, dont il eut Nérée et Doris, qui se marièrent ensemble, et qui eurent un grand nombre de filles qui ont des noms différens, selon la différence de leurs emplois. Les *Néréides* sont les nymphes de la mer. Leurs beaux cheveux pendent sur leurs épaules et flottent au gré des vents. Les *Naïades* sont les nymphes des fleuves, des rivières et des fontaines; les *Dryades*, celles des campagnes; les *Hamadryades*, celles des forêts; les *Napées*, celles des bocages et des prairies, et les *Oréades*, celles des montagnes.

Les *Tritons*, enfans de Neptune et d'Amphitrite, étaient des monstres moitié hommes et moitié poissons, qui faisaient retentir les airs de leurs conques recourbées.

Ce dieu que vous apercevez assis sur un rocher, tenant à la main un tourbillon (*fig.* 37), est *Eole*, fils de Jupiter, et souverain des vents. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère, répriment les aquilons furieux, et repoussent tous les nuages. Il tient enchaînés dans son antre les quatre vents principaux, Borée, Eurus, Notus et Zéphire, afin qu'ils ne troublent point l'empire du dieu des mers.

Les *Harpies*, filles de Neptune et d'Amphitrite, infectaient tout ce qu'elles touchaient. Ces monstres avaient une tête de femme, des oreilles d'ours, le corps d'un vautour, les ailes de chauve-souris, et des griffes aux pieds et aux mains. Le berger de Neptune s'appelait *Prothée;* il était fils de l'Océan. Au don de prendre toutes sortes de formes, il joignait encore une connaissance parfaite de l'avenir, sur lequel il ne s'expliquait jamais que par force.

Le cheval et le taureau étaient les victimes ordinaires que l'on sacrifiait à Neptune; on l'honorait particulièrement dans la Libye et à Corinthe. Les oiseaux appelés *Alcyons*, et qui ont, à ce que prétendent les poëtes, le singulier privilége de faire leur nid sur les flots de la mer, lui étaient consacrés.

On remarquait encore, parmi les divinités de la mer, *Glaucus*, *Mélicerte*, les *Syrènes*, *Charybde* et *Scylla*. Glaucus était un pêcheur qui, s'étant précipité dans la mer, fut changé en dieu marin, et obtint de Neptune l'intendance des rivages. *Ino*, fille de Cadmus, et femme d'Athamas, roi de Thèbes, s'étant aussi jetée dans la mer avec son fils Mélicerte, pour se dérober aux fureurs de son époux, excita la pitié de ce dieu, qui la plaça parmi les nymphes, sous le nom de *Leucotoé*, et chargea Mélicerte du soin de présider aux ports, sous celui de *Palémon*.

Les *Syrènes* étaient d'abord des filles dont la beauté et le chant ravissaient; mais en leur laissant le visage et la voix, les dieux leur avaient donné des queues de poissons (*fig.* 42). Si l'on avait le malheur de les rencontrer en mer, on devait s'attendre à faire naufrage, parce qu'il était impossible de résister à leur mélodie. Orphée, qui accompagnait les Argonautes, pour empêcher ses compagnons d'être séduits par leurs chants, prit son luth, et chanta si divinement les louanges des immortels, que, de rage, elles devinrent muettes, et se précipitèrent, avec leurs instrumens, dans la mer, où elles furent changées en rochers.

Scylla, fille de Phorcys, fut aimée de Neptune. Ayant été changée, par la jalousie d'Amphitrite, en un monstre effroyable, dont la partie supérieure ressemblait à un chien, elle eut tant d'horreur d'elle-même, qu'elle se précipita dans un gouffre de la mer de Sicile, où l'on entend ses

aboiemens et ses hurlemens. *Carybde* était une femme qui fut tuée par Hercule, parce qu'elle lui avait dérobé quelques bœufs. Ayant été précipitée dans la même mer de Sicile, elle y fut changée en un gouffre très-dangereux. Comme ces deux écueils étaient très-voisins l'un de l'autre, et qu'il n'était guère possible de franchir le premier sans se jeter dans le second, de là est venu le proverbe : *tomber de Carybde en Scylla.*

Ici, vous voyez *Pluton* et son empire. Il commande en maître; sa tête est ornée d'une couronne d'ébène, et il tient à la main une espèce de fourche, appelée trident (*fig.* 19). Fils de Saturne et de Cybèle, ce dieu, qui eut en partage le royaume des morts, était si laid, qu'aucune déesse ne voulut l'épouser. Désespéré de ne point trouver de femme, il prit le parti d'enlever *Proserpine*, fille de Cérès, lorsqu'elle s'amusait à cueillir des fleurs avec ses compagnes. Contemplez cette déesse, devenue reine des enfers (*fig.* 36). Elle y est assise comme dans son palais, portant le sceptre et donnant ses ordres.

Le ministre souverain des ombres était *Plutus*, dieu des richesses, fils de Cérès et de Jasion. On le représentait sous la figure d'un homme aveugle, tenant dans ses mains une bourse remplie d'argent.

L'empire de Pluton contenait l'Elysée, ou le séjour des hommes vertueux, et le Ténare ou Tartare, lieu destiné aux supplices des scélérats. Les frontières en étaient rendues inaccessibles par cinq fleuves, qui sont le *Styx*, le *Cocyte*, l'*Achéron*, le *Léthé* et le *Phlégéton*. Le Styx faisait sept fois le tour des enfers. Quand les dieux avaient juré par ses eaux, ils ne pouvaient violer leur serment sans être privés de la divinité durant cent ans. Le Cocyte, fleuve du Tartare, ne grossissait que des larmes des méchans. Les eaux de l'Achéron étaient

bourbeuses et amères ; des flammes liquides composaient celles du Phlégéton, et les eaux du Léthé faisaient perdre aux morts le souvenir du passé.

L'*Erèbe*, fils du Chaos et de la Nuit, était le dieu qui préside à cette nuit éternelle dont les affreuses ténèbres rendent si effrayant le séjour des morts.

En arrivant aux enfers, les âmes, appelées *ombres* ou *manes*, trouvaient *Caron*, vieillard dur et inflexible, fils de l'Erèbe, dont l'emploi était de leur faire passer les cinq fleuves dans une barque où l'on n'entrait point sans payer : aussi avait-on grand soin de mettre une obole dans la tombe ou sous la langue des morts, afin qu'ils pussent satisfaire l'avide nautonnier.

Lorsqu'on était débarqué, on rencontrait un chien à trois têtes nommé *Cerbère*, animal terrible, chargé de garder les enfers et le palais de Pluton. Il dévorait impitoyablement tous ceux qui voulaient sortir, ou qui se présentaient pour entrer avant leur mort.

Enfin les mânes paraissaient devant les trois juges, *Minos*, *Eaque* et *Rhadamante*, dont les arrêts s'exécutaient sur-le-champ. Minos, fils de Jupiter et d'Europe, présidait ce tribunal redoutable : il tenait une urne dans laquelle les destinées des hommes étaient renfermées. Tous trois avaient été sur la terre des monarques équitables, et voilà pourquoi l'on feignit qu'ils étaient chargés du soin de juger les ombres. Les scélérats, les méchans, les impies étaient précipités dans le Tartare. On y voyait les Titans, et une foule d'autres malheureux, dont les plus célèbres sont : Sisyphe, Tantale, Ixion, Tityus, Phlégias, Salmonée et les Danaïdes.

Sisyphe était un brigand fameux qui fut tué par Hercule. Il fut condamné à rouler au haut d'une montagne escarpée un rocher qui retombait

sans cesse. *Tantale*, fils de Jupiter et de la nymphe Plota, voulant éprouver les dieux, leur avait servi les membres de Pélops, son fils. En punition de son parricide, il était plongé dans l'eau jusqu'au menton, et une branche chargée de fruits exquis paraissait auprès de sa bouche; mais l'eau se retirait lorsqu'il voulait boire, et la branche se redressait lorsqu'il voulait y toucher. *Ixion*, roi des Lapithes, était attaché avec des serpens à une roue qui tournait sans cesse. Outre qu'il n'avait pas craint d'aspirer à la possession de Junon, ce scélérat s'était encore défait de son beau-père, en le jetant dans un brasier ardent. *Tityus*, géant dont le corps couvrait un espace de neuf arpens, fut tué par Apollon et Diane, pour avoir insulté Latone. Il était enchaîné sur un rocher, où un vautour lui déchirait le foie, qui renaissait toujours. *Phlégias*, père d'Ixion, ayant brûlé un temple d'Apollon, ce dieu le précipita dans le Tartare, où il fut condamné à demeurer éternellement sous un énorme rocher, qui, paraissant toujours près de tomber, lui causait une frayeur affreuse. *Salmonée*, prince d'Elide, fut foudroyé et jeté dans les flammes, pour avoir osé s'égaler à Jupiter, et imiter son tonnerre, en faisant rouler sur un pont d'airain son char éclairé de flambeaux. Les *Danaïdes* étaient cinquante, toutes filles de Danaüs, roi d'Argos, et elles épousèrent les cinquante fils d'Egyptus, leur oncle. Danaüs avait appris de l'oracle que ses gendres le détrôneraient. Pour prévenir ce malheur, il ordonna à ses filles d'égorger leurs maris la première nuit de leurs noces. Hypermnestre fut la seule qui refusa d'obéir, en sauvant la vie à Lyncée; elle fut aussi la seule qui ne partagea pas le châtiment de ses cruelles sœurs, condamnées toutes à remplir d'eau un tonneau percé.

Les *Furies* ou *Euménides*, présidaient aux supplices des ombres condamnées à habiter le Tartare.

Elles étaient trois, filles de l'Achéron et de la Nuit. On les appelait *Alecton*, *Mégère* et *Tisiphone*. L'horreur de leur figure était encore augmentée par les couleuvres qui couronnaient leurs têtes, par les serpens et les torches ardentes qui armaient leurs mains vengeresses.

Trois autres sœurs, appelées *Parques*, savoir, *Clotho*, *Lachésis* et *Atropos*, filles de la Nécessité, filaient la vie des hommes. La première tenait la quenouille, la seconde tournait le fuseau, et la troisième coupait le fil avec des ciseaux (*fig.* 44). On dit qu'elles employaient de la laine blanche, mêlée d'or et de soie, pour exprimer les jours heureux, et de la laine noire, pour exprimer les jours malheureux.

Les Champs-Elysées, séjour des hommes de bien, renfermaient tout ce que les païens pouvaient concevoir de plus délicieux.

IIIe ENTRETIEN.

Des dieux de la seconde, de la troisième et de la quatrième classes.

Eraste. *Pan* était le chef des divinités champêtres et terrestres. Fils de Mercure, ce dieu vint au monde avec des cornes sur la tête, des pieds et une barbe de chèvre (*fig.* 23). Les *Satyres*, qui étaient des monstres semblables à lui, et dont on dit qu'il était le père, l'accompagnaient ordinairement. Il était aussi suivi du dieu *Faune*, qui donna aux hommes quelques connaissances d'agriculture, et d'un autre dieu des forêts, nommé *Silvain*, qui portait toujours une branche de cyprès, parce que la nymphe Cyparis, qu'il aimait, avait été changée en cet arbre par Apollon.

L'espèce de flûte que Pan tient à la main, et qui

est composée de plusieurs morceaux de roseaux, joints ensemble avec de la cire, représente l'ordre, l'arrangement et la liaison des parties du monde. On nommait cette flûte *Syrinx*, d'une nymphe de ce nom que Pan aimait, et qui fut métamorphosée en roseau, en fuyant ses poursuites. On lui rendait un culte particulier en Arcadie, et les Romains célébraient ses fêtes au mois de février, sous le nom de *Lupercales*.

Pan aima encore la nymphe *Echo*, qui avait l'esprit fort agréable. Junon se plaisait à sa conversation; mais s'étant aperçue qu'elle était dans les intérêts de Jupiter, elle lui ôta l'usage de la langue, et la condamna à ne répéter que les dernières syllabes des mots. Echo devint amoureuse de *Narcisse*, qu'elle suivit en vain dans les forêts : elle en sécha de douleur, et ses os furent changés en pierres, tandis que, sottement épris de sa figure, cet insensé mourut de cette passion, et fut changé en la fleur qui porte son nom.

Cette femme ornée de guirlandes, et qui répand des fleurs, est *Flore*, déesse du printemps (*fig.* 20.), épouse de Zéphire. Ses fêtes, qui s'appelaient *Jeux Floraux*, étaient célébrées par des femmes qui sautaient et dansaient un jour et une nuit, au son des trompettes. Celles qui remportaient le prix à la course, recevaient une couronne de fleurs.

Cette déesse assise, ayant des fruits sur sa tête et à ses côtés, est *Pomone* (*fig.* 22). Elle épousa *Vertumne;* ils présidaient aux fruits de l'automne. *Féronie*, déesse des bois et des vergers, accompagne ordinairement Vertumne et Pomone.

Palès était la déesse des pâturages et des bergers. On célébrait ses fêtes en pleine campagne : on la priait d'écarter les loups; les bergers allumaient en son honneur des feux de paille, et sautaient par dessus l'un après l'autre. Les jardins

étaient sous la protection de *Priape*, l'une des plus infâmes divinités du paganisme. Le dieu des festins et des parures était appelé *Comus*.

Cet homme, au souris malin, est *Momus*, dieu de la raillerie, fils du Sommeil et de la Nuit. On raconte qu'ayant été chargé de juger les chefs-d'œuvre présentés par Minerve, Neptune et Vulcain, savoir une maison, un taureau et un homme, il trouva dans chacun d'eux une ample matière à critiquer; aussi se fit-il chasser de l'Olympe à cause de ses satires perpétuelles. Cette marotte qu'il tient à la main, et son bonnet garni de grelots, désignent son caractère satirique. (*fig.* 41.)

Eudoxie. Sont-ce là toutes les divinités qui habitaient au milieu des mortels?

Er. Non assurément : il en est encore une foule d'autres qu'il serait impossible de vous détailler. Je me contenterai de vous faire connaître les principales.

Le dieu *Terme*, sous la figure d'une pierre ou d'un pieu fiché dans la terre, était placé aux extrémités d'un terrain, pour en marquer les limites.

On plaçait dans les villes, dans les chemins, dans les foyers de chaque maison, et même de chaque chambre de petites statues, qu'on adorait très-dévotement sous le nom de *Dieux Pénates* ou *Dieux Lares*. Ils étaient fils de Mercure et de la naïade Lara ou Larunda. On leur attribuait la prospérité des états et des affaires domestiques de chaque famille ; on leur consacrait des lampes ; on leur immolait des chiens, symbole de la vigilance et de la fidélité. Chaque homme avait sa divinité particulière qui naissait et mourait avec lui : on l'appelait *Génie*. Il y avait des génies blancs et des génies noirs. Les blancs présidaient aux jours heureux, et les noirs aux malheureux. On les représentait sous la figure de jeunes hommes, tenant

d'une main un vase à boire, et de l'autre une corne d'abondance.

Toutes les vertus, tous les vices, toutes les passions étaient encore autant de divinités allégoriques, que les païens honoraient, et que les poëtes faisaient entrer dans leurs vers.

La *Nuit*, fille du Ciel et de la Terre, est la déesse des ténébres; elle épousa *Erèbe*, dont elle eut *Morphée*, dieu du sommeil.

Le *Sommeil* a son palais dans un antre inconnu, où les rayons du soleil ne peuvent pénétrer. La porte est garnie de pavots et d'herbes assoupissantes. Le dieu repose sur un lit fermé de rideaux noirs, et environné par les Songes, divinités infernales qui lui sont subordonnées, et que l'on représente avec des ailes de chauve-souris. (*fig.* 39.)

Le *Silence*, que les Egyptiens nommaient *Harpocrate*, et les Grecs *Sigalion*, était représenté, tantôt comme une femme, et tantôt comme un homme, qui tient un doigt sur la bouche (*fig.* 43.) Sa statue se trouvait à l'entrée de la plupart des temples.

Thémis, fille du Ciel et de la Terre, était la déesse de la justice. On la peint quelquefois avec un bandeau sur les yeux, tenant une balance d'une main, et de l'autre une épée.

La *Paix* est représentée couronnée de lauriers, portant d'une main une petite statue de Plutus, et de l'autre une branche d'olivier. La *Renommée*, dont la fonction est d'annoncer à l'univers toutes les nouvelles bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, est une espèce de monstre tout couvert d'yeux et d'oreilles, qui a cent bouches et des ailes, et qui sonne perpétuellement de la trompette.

La *Fortune* est représentée debout ou assise sur une roue qui tourne sans cesse, et qui est le sym-

bole de son inconstance. Elle répand au hasard des richesses (*fig.* 40). Les poëtes disent qu'elle est chauve, aveugle, et la regardent comme l'arbitre souverain de tous les événemens humains. La *Nécessité*, sa mère, est désignée par de longues chevilles, et des coins qu'elle tient dans ses mains de bronze. Sa puissance était telle, que Jupiter ne put se dispenser de lui obéir.

Némésis, fille de Jupiter et de la Nécessité, était la déesse de la vengeance. Elle avait des ailes, pour signifier qu'ordinairement la peine suit de près le crime, et elle était armée de serpens et de torches ardentes.

L'*Envie*, fille de la Nuit, est représentée sous la figure la plus hideuse. Sa chevelure n'est composée que de vipères : un serpent monstrueux la déchire, et lui inspire son poison.

La *Discorde*, que Jupiter chassa du ciel, ne respire que la fureur et les combats. Ce monstre n'est pas moins hideux que l'Envie. Ses mains, armées l'une d'une torche ardente et d'un poignard, l'autre d'une couleuvre et d'une coupe de poison, sont tout ensanglantées.

L'*Occasion* préside au moment le plus favorable pour réussir dans une entreprise. On la représentait sous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune homme chauve par derrière, un pied en l'air, et quelquefois marchant sur le tranchant d'un rasoir, sans se blesser.

Les Grecs et les Romains honoraient encore la *Félicité*, l'*Espérance*, la *Vérité*, la *Fidélité*, l'*Amitié*, la *Pudeur*, la *Providence*, etc. La *Paleur* et la *Peur* recevaient aussi les hommages de ces peuples superstitieux, qui adoraient jusqu'aux événemens imprévus, chacun pouvant, pour ainsi dire, créer à son gré quelque dieu nouveau.

Je vais maintenant vous parler des demi-dieux ou héros.

Persée était fils de Jupiter et de Danaé, fille d'Acrisius, roi d'Argos. Ce prince ayant su de l'oracle qu'il devait périr par l'enfant qui naîtrait de sa fille, la tenait enfermée dans une tour d'airain; mais Jupiter, changé en pluie d'or, arriva jusqu'à elle. Acrisius ayant appris que Danaé était enceinte, la fit exposer sur la mer. Elle se sauva et chercha un asile dans les états de Polydecte, roi de Sériphe, qui l'accueillit avec honneur, et prit soin du jeune Persée.

Devenu grand, le fils de Danaé obtint le bouclier de Minerve, avec lequel il fit une foule de belles actions. D'abord, il essaya sa valeur contre trois sœurs Gorgones, qui régnaient dans les îles Gorgades : on les appelait *Méduse*, *Euriale* et *Stenyo*. Ces trois filles, qui n'avaient qu'un œil, qu'une dent et qu'une corne qu'elles se prêtaient tour à tour, ravageaient les campagnes et tourmentaient les voyageurs. Persée leur enleva leur œil et leur dent, les tua ensuite; et, couvert de l'égide, trancha la tête à Méduse. Cette tête avait la vertu de changer en pierres tous ceux qui la regardaient.

Avec cette arme puissante, il changea en rocher Atlas, qui lui refusait l'hospitalité. Du sang de Méduse était né le cheval Pégase. Persée s'en servit pour délivrer *Andromède*, fille de Cassiope et de Céphée, roi d'Ethiopie, d'un monstre marin qui allait la dévorer sur le rocher où elle était attachée, en punition du sot orgueil de sa mère, qui s'était vantée d'être plus belle que les Néréïdes. Il vainquit ensuite Phinée, oncle de cette princesse, à qui elle avait été fiancée, et qui vint à la tête d'une troupe nombreuse pour la lui ravir. Persée se disposait à de nouveaux exploits, quand il eut le malheur de tuer Acrisius dans des jeux publics. Ayant appris que c'était son aïeul, il se condamna à l'exil, et fut placé, après sa mort, parmi les

constellations, avec Andromède, son épouse, et Cassiope que les astronomes appellent encore aujourd'hui Cassiopée.

Après Persée, les Mythologues placent ordinairement *Bellérophon*, qui combattit la *Chimère*, monstre qui désolait la Lycie, et remplissait de crainte tous ses habitans. Ce héros, fils de Glaucus, roi de Corynthe, fut redevable à son adresse autant qu'à sa valeur, du succès qu'il eut dans ses entreprises, malgré les obstacles qui s'opposaient à sa gloire. Après avoir vaincu la Chimère, il fit sentir aux Amazones les redoutables efforts de son bras, et ses triomphes multipliés lui méritèrent la main de Philonoé, fille d'Iobates, roi de Lycie.

Eud. Quel est, je vous prie, cet homme terrible, armé d'une massue, et couvert d'une peau de lion, qui semble aux prises avec des serpens? (*fig.* 21.)

Er. C'est le grand *Hercule*, fils de Jupiter et d'Alcmène, épouse d'Amphitryon, roi de Thèbes. Junon épuisa sur ce héros tous les traits de sa vengeance. Elle fit naître Eurysthée avant lui, afin qu'en qualité d'aîné, il eût une sorte d'empire sur son frère. Elle envoya deux horribles serpens, qui, se glissant dans le berceau d'Hercule, allaient le dévorer; mais il les mit en pièces de ses propres mains. Ce premier acte d'intrépidité parut l'adoucir un instant en faveur de l'héroïque enfant, puisqu'elle lui donna de son lait, et qu'Hercule en laissa tomber assez pour former cette tache blanche, que l'on voit au ciel, et qu'on appelle *la voie Lactée*. Mais l'implacable déesse revint bientôt à ses emportemens. Elle excita Eurysthée à exiger de lui des travaux aussi difficiles que dangereux, et dans lesquels elle espérait le voir périr. On en compte douze principaux, appelés communément les *travaux d'Hercule*.

1°. Il étrangla *le lion de la forêt de Némée*, qui

désolait le royaume de Mycène, et dont il porta la dépouille tout le reste de sa vie, comme un monument de sa première victoire. 2°. Il tua *l'hydre de Lerne*, serpent énorme à sept têtes, qui renaissaient en plus grand nombre, à mesure qu'on en coupait une (*fig.* 21); il les abattit toutes d'un seul coup de sa massue, et il trempa dans son sang empoisonné les flèches qui devaient lui servir à dompter d'autres animaux. 3°. Il prit vivant, et apporta à Eurysthée *le sanglier* du mont *Erymanthe*, qui ravageait les campagnes. 4°. Il lui amena de même *la biche* aux cornes d'or et aux pieds d'airain, qu'il prit à la course, après l'avoir poursuivie pendant une année entière. 5°. Il chassa des environs du lac *Stymphale*, les oiseaux monstrueux, qui déchiraient les passans avec leurs ongles. 6°. Il vainquit les *Amazones*, à l'embouchure du fleuve Thermodoon, et rapporta la ceinture de leur reine *Antiope*, ou selon d'autres, *Hippolite*, qu'il donna en mariage à son ami Thésée. 7°. Ayant détourné les eaux du fleuve *Alphée*, il nettoya les écuries du roi *Augias*, où, depuis plusieurs années, il s'était amassé une énorme quantité de fumier qui empoisonnait l'air. 8°. Il tua deux tyrans : *Busiris*, roi d'Egypte, qui immolait à Jupiter tous les étrangers; et *Diomède*, roi de Thrace, qui les faisait fouler aux pieds et dévorer par ses chevaux. 9°. Il punit de même *Géryon*, roi d'Espagne, monstre à trois corps, non moins cruel que ces deux princes. 10°. Il dompta *le taureau* furieux que Neptune avait déchaîné dans les plaines de la Grèce. 11°. Il enleva *les pommes d'or* du jardin des *Hespérides*, gardées par un dragon à cent têtes, qu'il tua à coups de massue. 12°. Enfin, il descendit aux enfers, où il délivra son ami Thésée, et contraignit *Cerbère* à voir, pour la première fois, la lumière du jour, en l'entraînant avec

lui sur la terre. Il y descendit une seconde fois pour chercher la reine *Alceste*, qui s'était vouée à la mort pour son mari Admète.

Ces douze travaux heureusement terminés, Hercule, que l'on appelle souvent *Alcide*, parcourut l'univers pour le délivrer des monstres et des tyrans, et pour soulager les malheureux. Il purgea l'Italie du fameux brigand Cacus, fils de Vulcain; il brisa les fers de Prométhée, enchaîné sur le mont Caucase; il étouffa le géant Anthée, qui avait fait vœu à Neptune, son père, de lui bâtir un temple avec des crânes d'hommes; il vengea sur Lycus le meurtre de son beau-père Créon, roi de Thèbes; enfin il unit la Méditerranée à l'Océan par le détroit de Gibraltar, en coupant les montagnes de *Calpé* et d'*Abyla*. Ce sont ces deux montagnes qu'on appelle *les Colonnes d'Hercule*.

Cependant Junon nourrissait toujours dans son cœur la haine qu'elle avait jurée au grand Alcide. Voyant que les dangers ne servaient qu'à augmenter sa gloire, elle s'adressa au dieu de l'amour. Cupidon triompha de celui dont le bras redoutable avait opéré tant d'exploits héroïques. On vit Hercule filer aux pieds d'*Omphale*, reine des Lydiens, et se travestir en femme pour lui plaire. Cependant elle ne put l'emporter sur *Déjanire*, fille d'OEnée, roi de Calydon, et sœur de Méléagre, que le fleuve Achéloüs voulait épouser. Hercule vainquit ce rival, et obtint Déjanire, qu'il emmena chez lui. Il fut arrêté sur le bord du fleuve Evène : le centaure Nessus s'offrit de passer la princesse; son projet était de l'enlever. Hercule s'en aperçut, et le tua à coups de flèches. Ce centaure, en mourant, conseilla à Déjanire de prendre sa tunique ensanglantée, et de la faire porter à Hercule, en l'assurant que si elle parvenait à l'y décider, il n'aimerait jamais une autre femme. Déjanire envoya cette funeste tunique à Hercule, un jour qu'il faisait un

sacrifice sur le mont OEta. A peine l'eut-il revêtue qu'il se sentit dévorer par un feu intérieur, que rien ne pouvait calmer. Transporté de fureur, il précipita dans la mer l'esclave qui lui avait apporté ce fatal présent; puis, étant monté sur le bûcher qu'il avait préparé, il pria son ami *Philoctète* d'y mettre le feu, et termina ses jours dans les flammes; mais Jupiter le reçut dans l'Olympe, et lui donna, pour épouse, Hébé, déesse de la jeunesse.

On représente Hercule sous les traits de l'homme le plus robuste, et souvent debout, appuyé sur sa massue, ayant sur ses épaules la peau du lion de Némée, et dans une main les pommes des Hespérides. Le peuplier lui était consacré.

Eug. Qu'arriva-t-il à Philoctète après la mort d'Hercule?

Er. Ce héros le fit, en mourant, l'héritier de ses armes teintes du sang de l'hydre, à condition qu'il enfermerait ses flèches dans sa tombe, et qu'il ne révélerait jamais le lieu de sa sépulture. Mais comme l'oracle avait appris aux Grecs qu'ils ne prendraient jamais Troie sans les flèches du grand Alcide, Philoctète, pour n'être point parjure, frappa du pied à l'endroit du tombeau où elles étaient renfermées. La punition suivit de près le crime: il laissa tomber une de ces flèches sur celui de ses pieds dont il avait frappé la terre, et telle fut l'infection de la plaie, que les Grecs, ne pouvant plus la supporter, abandonnèrent cet infortuné dans l'île de Lemnos. Philoctète y languit misérablement, jusqu'à ce qu'enfin Machaon, fils d'Esculape, vint le guérir de sa blessure.

Eud. Quel est celui des héros qui approche le plus d'Hercule?

Er. C'est *Thésée*, son ami, son parent et son digne imitateur. Elevé à la cour de Pitthée, son aïeul, il y passait pour le fils de Neptune. Lors-

qu'il fut grand, Ethra, sa mère, lui apprit qu'il devait le jour à *Egée*, roi d'Athènes. Il partit pour se rendre auprès de son père, et tua en chemin *Périphètes*, géant d'Epidaure, qui assassinait les passans, et se nourrissait de chair humaine. Egée le reconnut pour son fils et son successeur, et Thésée ne tarda pas à prouver qu'il était digne de sa naissance et du rang suprême qui l'attendait.

Parmi les tyrans et les monstres dont il purgea l'univers, on cite principalement l'infâme *Scyron*, qui prenait plaisir à jeter les passans dans la mer; *Procuste*, qui faisait étendre les étrangers sur son lit, et coupait les pieds de ceux qui en excédaient la longueur; *Phalaris*, tyran d'Agrigente, si connu dans l'antiquité par le taureau d'airain dans lequel il renfermait des hommes tout vivans, pour les y faire brûler à petit feu; un taureau énorme qui ravageait les campagnes de Marathon; le sanglier de Calydon, que Diane avait envoyé dans l'Etolie; et, enfin, le *Minotaure*, monstre moitié homme et moitié taureau, auquel les Athéniens, en punition du meurtre d'Androgée, fils de Minos, roi de Crète, étaient obligés d'envoyer tous les ans sept jeunes garçons et sept jeunes filles, pour être dévorés.

Ce monstre était renfermé dans le labyrinthe, construit par Dédale auprès de la ville de Gnosse. A l'aide d'un fil que lui avait donné *Ariane*, fille de Minos, qui s'était éprise d'amour pour lui, Thésée parvint à se reconnaître dans ce labyrinthe, où il tua cet ennemi redoutable. Ensuite il emmena Ariane avec lui sur son vaisseau; mais il eut la barbarie de l'abandonner dans l'île de Naxos, où Bacchus la trouva, et en fit la compagne de ses triomphes.

Ayant succédé à son père Egée, qui s'était précipité dans la mer, en voyant arriver le vaisseau sur lequel était son fils, sans qu'on eût changé la voile

noire avec laquelle il était parti, ce qui lui fit croire que ce prince avait été dévoré par le Minotaure, Thésée épousa la reine des Amazones, vaincue par Hercule, et de cet hymen naquit *Hyppolite* qui eut ensuite tant à souffrir de l'amour de *Phèdre*, seconde femme de Thésée. Vainqueur des Centaures qui avaient tué un grand nombre de Lapithes aux noces de *Pirithoüs* et d'*Hippodamie*, il accompagna ce jeune prince aux enfers, pour l'aider à enlever la femme de Pluton; mais il eut la douleur de voir son ami dévoré par le chien Cerbère, et lui-même fut enfermé dans un cachot obscur jusqu'à ce qu'Hercule vînt le délivrer. L'opinion générale est que Thésée mourut paisiblement à Athènes, où on lui éleva un temple magnifique.

Eug. Qu'entend-on par les *Argonautes?*

Er. Des navigateurs, qui allèrent à la conquête de la toison d'or, et qu'on a ainsi appelés parce qu'ils étaient montés sur le navire *Argo*. *Jason*, leur chef, était fils d'Eson et d'Alcimède. Son père en mourant le laissa sous la tutèle d'un oncle, appelé *Pélias*, qui confia son éducation au centaure Chiron. Comme ce jeune prince, par son affabilité et son courage, s'était acquis l'affection des peuples, Pélias, pour s'assurer des états qu'il gouvernait en son nom, chercha tous les moyens de le perdre. Il lui persuada que, pour signaler sa jeunesse, il devait entreprendre la conquête de cette fameuse toison, suspendue à un arbre dans la Colchide, et défendue par un dragon monstrueux, qui dévorait tous ceux qui se présentaient pour l'enlever. Jason, qui ne soupçonnait pas les perfides desseins de son oncle, applaudit à ses projets, et se prépara à les exécuter. Les princes grecs voulurent partager la gloire de cette expédition, et, au nombre de cinquante, ils partirent sous les drapeaux du fils d'Alcimède.

Arrivé en Colchide, Jason se fit aimer de Médée, fille du roi de Colchos. C'était une célèbre magicienne, qui lui donna le secret d'endormir le dragon et de vaincre les obstacles qui s'opposaient à son entreprise. Maître de la toison, il emmena Médée, pour la soustraire à la vengeance de son père, qui suivait ses traces, et dont elle retarda la poursuite, en dispersant le long du chemin les membres de son frère, qu'elle avait coupés par morceaux. Médée ressuscita Eson, et lui rendit toute la force et la vigueur de la jeunesse; mais elle trompa les filles de Pélias, à qui elle persuada de mettre leur père en pièces, et de faire bouillir ses membres dans une chaudière, en leur promettant de le rajeunir aussi; ce qu'elle refusa d'éxécuter lorsqu'il fut égorgé.

Jason indigné, abandonna cette femme détestable, pour épouser Créüse, fille de Créon, roi de Corinthe. Dissimulant sa fureur, et feignant de l'amitié pour sa rivale, Médée lui envoya une cassette pleine de perles; mais à peine cette cassette fut-elle ouverte, qu'il en sortit un feu dévorant, qui consuma Créüse et Créon lui-même. Jason accourut pour percer cette infâme magicienne, qui eut la barbarie de massacrer sous ses yeux les enfans qu'elle avait eus de lui; et, bravant les efforts qu'il faisait pour la punir, elle remonta sur son char infernal, et se sauva chez Egée, roi d'Athènes, qui l'épousa.

Jason s'empara d'Iolchos, capitale de la Thessalie, où il était né; il y eut un règne tranquille, et jouit long-temps de la gloire qu'il avait méritée par ses exploits.

Outre Hercule et Thésée, dont je vous ai raconté l'histoire, on distinguait aussi, parmi les Argonautes, *Orphée*, *Castor* et *Pollux*.

Fils d'Apollon et de Clio, le premier jouait de la lyre avec tant d'harmonie, que les arbres et les

rochers eux-mêmes étaient sensibles à ses accords. Sa femme *Eurydice* étant morte de la piqûre d'un serpent, le jour même de ses noces, il descendit aux enfers, et causa tant d'admiration aux divinités du Tartare, que Pluton lui permit d'emmener son épouse, à condition qu'il ne se détournerait point pour la regarder, jusqu'à ce qu'il fût sorti de son royaume. Orphée apercevait déjà la lumière ; il se retourne avec impatience : Eurydice lui est ravie pour toujours. Alors, accablé de douleur, cet infortuné se retira dans les forêts qu'il faisait retentir du nom de cette épouse chérie, ce qui irrita tellement les Bacchantes, qu'elles le mirent en pièces. Sa lyre fut placée au ciel.

Castor et Pollux, frères jumeaux, enfans de Jupiter et de Léda, offrent le plus beau modèle que l'antiquité nous ait donné de l'amour fraternel. Le premier perdit la vie dans un duel, et Pollux fut si touché de cette mort, qu'après avoir tué l'ennemi de son frère, il supplia Jupiter, qui lui avait donné l'immortalité, de lui permettre de la partager avec Castor. Le maître des dieux y consentit; et, depuis ce moment, ils vécurent et moururent alternativement. Enfin, leur tendresse sans exemple, leur mérita l'honneur d'être placés dans les cieux sous le titre de *Gémeaux*, qui sont deux étoiles qui ne paraissent que l'une après l'autre. Ils avaient purgé la mer des pirates. On leur sacrifiait des agneaux blancs, pour obtenir un bon vent et une heureuse navigation.

Eud. Comment les poëtes racontent-ils la fondation de Thèbes?

Er. Ils disent qu'après que Jupiter eut enlevé *Europe*, sous la forme d'un taureau blanc, *Cadmus*, frère de la princesse, fut chargé par Agénor, son père, d'aller la chercher partout, avec défense de revenir sans elle. Cadmus consulta l'oracle de Delphes, qui, sans répondre à sa demande, lui

ordonna de bâtir une ville à l'endroit où un bœuf le conduirait. Etant arrivé en Béotie, il offrit un sacrifice aux dieux, et comme il avait envoyé ses compagnons à la fontaine de Dircé, pour y puiser de l'eau, ils furent dévorés par le dragon de Mars. Minerve lui ordonna de le combattre : il obéit et le tua. Ensuite il arracha les dents de ce formidable animal; et les ayant semées, il en naquit des hommes tout armés, qui s'entr'égorgèrent sur-le-champ, à l'exception de cinq, qui l'aidèrent à bâtir la ville de Thèbes, dans l'endroit où le bœuf dont l'oracle lui avait parlé, le conduisit. Les poëtes ajoutent encore qu'*Amphion*, fils de Jupiter et d'Antiope, reine de Béotie, l'environna de murailles par les accords de sa lyre, et que quand on voulut les démolir, il fallut avoir recours aux instrumens de musique, et jouer des airs lugubres.

Les Grecs attribuent à Cadmus l'invention de l'alphabet. Il finit ses jours, changé en serpent avec sa femme *Hermione*.

Maintenant, mes chers enfans, je vais vous raconter la tragique histoire du malheureux *OEdipe*. C'est un des traits les plus terribles de la Mythologie.

Un roi de Thèbes, nommé *Laïus*, ayant appris de l'oracle qu'il périrait de la main d'un fils qu'il venait d'avoir, ordonna à *Jocaste*, son épouse, d'égorger cet enfant. La mère ayant horreur de ce crime, en remit l'exécution à un soldat. Celui-ci, touché des pleurs et de l'innocence de l'enfant, se contenta de lui percer les pieds de part en part, et de l'attacher à un arbre sur le mont Cythéron. Un des bergers de Polybe, roi de Corinthe, trouve cet infortuné, le détache et le présente à la reine, qui, n'ayant point d'enfant, le fait élever comme son fils, et lui donne le nom d'OEdipe, à cause de l'enflure de ses pieds. OEdipe ayant découvert dans la suite qu'il n'était pas fils de Polybe; alla consulter

l'oracle, et apprit qu'il trouverait son père dans la Phocide, province de la Grèce. Il se mit en route, et ayant rencontré Laïus dans un passage étroit, il se battit avec lui et le tua, parce que ce prince, fier de son rang, lui avait ordonné avec hauteur de lui céder le pas.

Thèbes était alors désolée par un monstre appelé *Sphynx*, qui avait la tête d'une femme, le corps d'un chien, les ailes et la queue d'un dragon, les pieds et les ongles d'un lion. Il proposait une énigme aux passans, et les dévorait, s'ils ne la devinaient pas. Créon, frère de Jocaste et successeur de Laïus, offrait les états de ce prince et la main de la reine, sa veuve, à celui qui pénétrerait le sens de l'énigme proposée par le Sphynx. Il demandait : *Quel est l'animal qui, le matin, marche à quatre pieds, à deux sur le milieu du jour, le soir à trois?* OEdipe répondit que cet animal est l'homme, qui, dans l'enfance, se traîne sur ses pieds et ses mains; dans l'âge viril, se soutient sur deux pieds, et dans la vieillesse, s'appuie sur un bâton qui lui sert de troisième pied. Le Sphynx, après cette explication, se précipita de désespoir et se tua : OEdipe épousa Jocaste, et ajouta, sans le savoir, l'inceste à son parricide. Il eut de sa propre mère *Etéocle* et *Polynice*, Antigone et Ismène. Les Thébains se félicitaient que le sort leur eût donné un si bon prince, lorsqu'une peste affreuse désola leur territoire. L'oracle déclara que ce fléau ne cesserait que par l'exil du meurtrier de Laïus. OEdipe, instruit de sa malheureuse destinée, se fit horreur à lui-même. Il s'arracha les yeux, quitta la ville, et abandonna le royaume à ses deux fils, à condition qu'ils régneraient alternativement chacun leur année.

Etéocle, en qualité d'aîné, monta le premier sur le trône, et l'année étant révolue, il n'en voulut point descendre. Polynice arma les Grecs con-

tre son frère. Les chefs les plus illustres de son armée étaient Adraste, roi d'Argos; Tydée, fils d'OEnée, roi de Calydon; Capanée, Hippomédon, Amphiaraüs et Parthénopus : on les appelle *les sept preux*, ou *les sept braves* devant Thèbes. Mais leur courage ne fit point triompher la cause de Polynice : tous y périrent, à l'exception d'Adraste, et cette guerre se termina par un combat singulier entre les deux frères. Ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec une telle fureur, qu'ils se poignardèrent tous deux. Leurs corps ayant été mis sur le même bûcher pour y être brûlés, on vit aussitôt la flamme se diviser d'elle-même, et faire connaître que la mort n'avait pu éteindre une haine dont on n'avait point d'exemple jusqu'alors.

Il me reste encore à vous parler *du siége et de la prise de Troie*. Mes chers enfans, rendez-vous attentifs à ce grand événement. C'est le plus mémorable de la fable.

Troie était la capitale de la Troade; pays situé dans la partie de la Phrygie, la plus voisine du Bosphore de Thrace, que nous nommons le détroit de Constantinople. Le premier prince qui y ait régné, s'appelait *Teucer*. Il eut pour gendre *Dardanus*, qui jeta les premiers fondemens de la ville qui fut appelée *Troie*, du nom de *Tros*, l'un de ses successeurs. Tros eut trois enfans : Ganimède qui devint l'échanson des dieux, à la place d'Hébé, déesse de la Jeunesse; Assaracus qui ne fit rien de mémorable; et Ilus qui tint le sceptre après lui, et voulut que Troie s'appelât *Ilion*. Ilus transmit la couronne à *Laomédon*, père de *Priam*; et, sous ce dernier, l'empire des Troyens devint le plus florissant de l'univers. Ce prince releva les murs de sa capitale, qu'Hercule avait détruits, et l'environna de fortes tours. Il épousa *Hécube*, fille du roi de Thrace, qui lui donna plusieurs fils et plusieurs filles; mais sa tendresse aveugle pour

ses enfans fut la source de tous les malheurs que l'un d'eux, nommé *Páris*, attira sur sa tête.

Hécube, en mettant ce jeune prince au monde, s'imagina qu'on tirait de son sein une torche ardente. Priam, ayant appris par l'oracle que cet enfant causerait un jour la ruine de sa patrie et de sa famille, donna ordre de le tuer; mais la reine le fit élever secrètement par des bergers, sur le mont Ida. Devenu grand, il se rendit à Troie pour y disputer un prix que le monarque avait proposé à la jeune noblesse de ses états, et triompha d'Hector lui-même, fils aîné de Priam, qui, ayant découvert que cet athlète était son frère, le conduisit au palais, où son père le retint dans le rang qui lui était dû. Peu de temps après, Pâris fut envoyé à Sparte pour reprendre sa tante Hésione qui y était prisonnière. Il descendit chez *Ménélas*, roi de cette ville, lui enleva *Hélène* sa femme, et jura de ne la point rendre qu'on ne lui eût rendu auparavant Hésione qu'il redemandait. Les princes grecs qui voulaient ravoir l'une, sans relâcher l'autre, s'assemblèrent de toutes parts, et s'engagèrent tous par serment à ne point quitter les armes qu'ils n'eussent renversé la ville de Troie.

Leur armée était conduite par quatre-vingt-quinze capitaines, rois, princes ou héros déjà célèbres par de grands exploits; *Agamemnon*, roi d'Argos et de Mycène, en fut déclaré généralissime.

Ce prince était issu d'une famille, où le crime semblait être héréditaire. Tantale, l'un de ses ancêtres, servit aux dieux son fils *Pélops*; et ce monstre, comme je vous l'ai déjà dit, fut condamné à une soif et à une faim que rien ne pouvait satisfaire. Jupiter rassembla les membres de l'infortuné Pélops, les ranima, et lui mit une épaule d'ivoire à la place de celle que Cérès

avait mangée. Pélops épousa *Hippodamie*, fille d'OEnomaüs, roi d'Elide; il fallait vaincre à la course, pour obtenir cette princesse, ou périr, si l'on avait le malheur d'être vaincu. Neptune donna à Pélops des chevaux dont la vitesse lui procura la victoire. De ce mariage naquirent *Atrée* et *Thyeste*. Le premier épousa Europe, que son frère lui enleva. Atrée ne pouvant punir cet attentat, feignit de vouloir se réconcilier avec son frère; et après avoir fait égorger secrètement les deux fils de Thyeste, il lui en présenta le sang dans une coupe, dont leurs ancêtres ne s'étaient jamais servi que dans les sacrifices. On dit que le soleil ne parut point ce jour-là, pour n'être pas témoin d'une action si noire. Toute la famille d'Atrée porta la peine du crime qu'il avait commis. Plistène, son fils, fût père d'Agamemnon et de Ménélas, que l'on appelle souvent *les Atrides*, du nom de leur aïeul. Agamemnon épousa *Clytemnestre*, dont il eut *Oreste*, *Electre* et *Iphigénie*. Ménélas était roi de Sparte : il épousa Hélène, fille de Tyndare et de Léda : cette princesse était la plus belle de son siècle.

Après ces deux princes, les héros grecs qui méritaient le plus d'admiration, étaient *Nestor*, *Achille*, *Patrocle*, son ami; *Ajax*, fils de *Télamon*, roi de Salamine; *Ajax*, surnommé l'*Impie*, fils d'Oïlée, et roi des Locriens; *Idoménée*, *Diomède*, *Ulysse*, *Palamède*, *Calchas*, *Machaon* et *Podalire*, fils d'Esculape.

Nestor, fils de Nélée et de Cloris, avait seul échappé au massacre qu'Hercule avait fait de la famille de Nélée, qui lui refusait le passage dans ses états. Les Grecs comptaient beaucoup sur la prudence de ses conseils. Apollon le fit vivre trois cents ans, ce que les poëtes appellent trois âges d'homme.

Achille était fils de Thétis et de Pélée. Sa mère

le plongea dans l'eau du Styx, afin de le rendre invulnérable. Il n'y eut que le talon, par lequel elle le tenait, qui n'y fut point trempé ; aussi ne pouvait-il être blessé qu'à cet endroit. Son éducation fut confiée au centaure Chiron, qui ne le nourrit que de moelle de lion. Le Destin avait résolu qu'Achille périrait devant Troie, et que cette ville ne serait jamais prise que par la présence et la valeur de ce héros. Thétis, pour prévenir le décret du Destin, cacha le jeune Achille, sous des habits de femme, dans l'île de Scyros, à la cour de Lycomède. Ulysse, déguisé en marchand, arrive au palais de ce monarque, et ne tarde pas à reconnaître le héros qu'il cherchait. Il l'engage à le suivre; Achille, qui ne respirait que la gloire, abandonne Déidamie, fille de Lycomède, qu'il avait épousée, et dont il avait un fils nommé *Pyrrhus*, digne de marcher sur les traces de son père. Arrivé sous les murs de Troie, il contracta l'amitié la plus étroite avec Patrocle, fils de Ménœtius et de Sthénélée, qui, par sa bravoure, était digne de son affection.

Ajax, fils de Télamon, était un prince d'une valeur qui souvent dégénérait en rage. Après la mort d'Achille, il disputa à Ulysse les armes de ce héros ; et, n'ayant pu les obtenir, il entra dans un accès de fureur si aveugle, qu'il se perça de son épée.

Ajax, fils d'Oïlée, passait pour le plus vaillant des Grecs, après Achille; mais il était le plus impie des hommes. Les dieux le firent périr dans les eaux, pour le punir de ses blasphêmes.

Idoménée, petit fils de Minos, était roi de Crète. Après la prise de Troie, comme il reprenait le chemin de ses états, il fut accueilli d'une tempête si violente, que, pour l'apaiser, il promit aux dieux de leur sacrifier la première personne qui se présenterait sur le rivage. Les vagues se

calmèrent aussitôt, et le premier objet qui frappa ses regards, fut son fils : il l'immola au souverain des ondes. Mais bientôt ce sacrifice humain fut puni par une peste qui désola la Crète, jusqu'au temps où son roi se retira dans la Calabre, pour y fonder un nouvel empire.

Diomède, fils de Tydée, se rendit immortel par mille exploits, et surtout en blessant Mars et Vénus.

Ulysse, fils de Laërte, roi d'Ithaque, avait contrefait l'insensé pour se dispenser d'entrer dans la ligue des princes grecs. Un jour qu'il labourait follement le rivage de la mer, Palamède plaça Télémaque, encore enfant, devant le soc de la charrue. Ulysse la détourna avec adresse, pour ne point blesser son fils, et prouva par-là que sa folie n'était qu'une feinte. Sa rare prudence fut très-utile aux Grecs durant le siége.

Palamède, fils de Nauplius, roi de l'île d'Eubée, était un prince aussi brave que fertile en ressources. Il inventa, dit-on, les jeux d'échecs et de dés, aussi bien que les poids et mesures. Ulysse, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir découvert sa prétendue folie, cacha dans la tente de ce héros une somme d'argent, l'accusant de la lui avoir volée, et le fit lapider.

Calchas était un devin fameux, qui fut l'oracle des Grecs durant tout le siége. Machaon et Podalire, tous deux fils d'Esculape, étaient les médecins des Grecs devant Troie ; ils y moururent l'un et l'autre avant la fin du siége.

Tels étaient les principaux capitaines de l'armée des Grecs. Leur flotte, composée de mille deux cent quatre-vingt-dix vaisseaux, s'assembla au port d'Aulis, ville de la Béotie. Les vents contraires empêchèrent long-temps de mettre à la voile. Calchas déclare que les vents ne deviendront favorables que lorsqu'Agamemnon aura immolé sa

fille *Iphigénie* à Diane, dont il a encouru la disgrâce en tuant une biche consacrée à cette déesse. En vain le roi d'Argos voulut répliquer ; il fallut obéir à l'oracle ; mais lorsque le prêtre allait frapper la princesse, Diane substitua une biche à la place d'Iphigénie, qu'elle emporta dans la Chersonèse Taurique, où elle la fit grande prêtresse de son temple. Après ce sacrifice, on cingla vers les rivages de Troie, et l'on y aborda bientôt heureusement.

Les Troyens avaient rassemblé d'innombrables armées. Elles étaient commandées par des princes pleins de bravoure, et par cinquante fils que Priam avait eus de plusieurs femmes. *Hector*, l'ainé de tous, aurait suffi seul pour repousser les efforts des ennemis, si le Destin ne lui avait pas été contraire. Les dieux eux-mêmes prirent part à cette guerre, et s'intéressèrent les uns pour les Grecs, et les autres pour les Troyens. Junon surtout signala, dans cette occasion, la haine qu'elle portait aux derniers : faut-il s'en étonner? puisque Pâris ne lui avait point adjugé la pomme que la Discorde avait jetée sur la table aux noces de Thétis et de Pélée, avec cette inscription : *à la plus belle*.

Tout réussit d'abord aux Grecs; mais Achille s'étant brouillé avec Agamemnon, qui lui avait enlevé sa captive Briséis, et ne voulant plus mener ses troupes au combat, les choses changèrent de face. Chaque jour Hector fait éprouver aux Grecs les terribles effets de sa valeur, et déjà tous se repentent de cette expédition. Patrocle seul veut essayer de ramener la fortune. Il prend les armes d'Achille, se met à la tête des troupes, repousse les Troyens, et défie Hector au combat. Hector se montre, et Patrocle expire sous ses coups. Achille alors oublie l'injure d'Agamemnon, et court venger son ami. Il attaque le héros troyen, le tue, l'attache par les pieds à son char, et le traîne trois fois

autour des murs de Troie et du tombeau de Patrocle. Il le rendit néanmoins aux larmes de Priam. Ayant ensuite conçu de la passion pour Polixène, fille du monarque troyen, il la demanda en mariage; et lorsqu'il allait l'épouser, Pâris lui décocha une flèche empoisonnée qui vint le frapper au talon, et lui donna la mort. Apollon lui-même avait dirigé ce trait fatal.

Pyrrhus, fils d'Achille et de Déidamie, vint avec un renfort considérable se joindre aux Grecs, et venger la mort de son père, en enlevant de Troie la statue de Minerve appelée *Palladium*. Ulysse et Diomède avaient détruit la dernière des fatalités qui mettait obstacle au succès de leur entreprise. Cependant les Grecs sont obligés de recourir à la ruse, pour réduire une ville dont ils ne pouvaient encore se rendre maîtres par la force. Feignant de vouloir retourner dans leur patrie, ils construisent, sous la direction d'Epéus, un énorme cheval de bois, qu'ils abandonnent sur le rivage, comme une offrande consacrée à Minerve, en expiation de l'outrage fait à cette déesse par l'enlèvement du Palladium. Ensuite ils mettent à la voile et gagnent le large; mais ils ne vont pas plus loin que l'île de Ténédos, qui s'élève à peu de distance de Troie, et ils s'y cachent en attendant le signal dont ils sont convenus avec le perfide Sinon, qu'ils ont aposté pour tromper les Troyens. En effet, séduits par ce traître, ceux-ci voulurent introduire dans leurs murs cette fatale machine. Il fallut en abattre une partie pour lui donner passage, et, dans leur joie de l'éloignement des Grecs, ils s'abandonnèrent aux plus bruyans transports. L'ivresse et la fatigue s'emparèrent de toute la ville; alors les flancs du cheval s'ouvrirent, et cinquante guerriers qui y étaient cachés, sortirent sous la conduite d'Ulysse, firent approcher les Grecs placés en embuscade au dehors de la ville, et livrèrent

Troie aux flammes, au fer et au pillage. Pyrrhus surtout exerce des cruautés inouies. Il pénètre au palais de Priam ; il égorge ce prince avec toute sa famille, au pied d'un autel où il s'était réfugié ; ensuite il immole Polixène sur le tombeau d'Achille. *Andromaque*, épouse d'Hector, avait caché son fils *Astyanax* dans le tombeau de ce héros ; Ulysse l'en retire avec adresse, et le fait précipiter du haut d'une tour. Pyrrhus emmène Andromaque en Epire, et la force à l'épouser.

Hélène, qui était cause de cette guerre, se cacha dans le temple de Minerve, et regagna les bonnes grâces de Ménélas, son ancien époux, en lui livrant *Déiphobe*, fils de Priam, avec lequel elle s'était mariée après la mort de Pâris. Tel fut le triste sort qu'éprouva la superbe ville de Troie. Après l'avoir réduite en cendres, les Grecs reprirent le chemin de leur patrie. Leur flotte vint donner contre le promontoire de Capharée, voisin de l'île d'Eubée; et leurs vaisseaux y furent brisés pour la plupart. Mais ce n'était que le présage des malheurs qui les attendaient, soit pendant leur navigation, soit à leur arrivée dans la Grèce. Le vieux Nestor fut le seul qui regagna heureusement ses états.

Agamemnon, entrant dans son palais en vainqueur, fut assassiné par Egyste, que Clytemnestre avait épousé pendant la guerre de Troie. Electre, fille d'Agamemnon, voyant que l'usurpateur voulait éteindre la postérité de ce prince, fit porter son frère *Oreste*, encore enfant, à la cour de Strophius, son oncle, roi de la Phocide, qui l'éleva secrètement. Devenu grand, il vint à Argos, où il apprit que cette tendre sœur avait été donnée en mariage à un homme de la lie du peuple, afin d'ôter à ses enfans le droit de monter sur le trône. Oreste immole Egyste et Clytemnestre aux mânes de son père, et tombe tout à coup dans des accès

de fureur, pendant lesquels il croit voir l'ombre de sa mère accompagnée de furies. Il consulta l'oracle, qui lui ordonna d'aller dans la Tauride pour s'y purifier. Il s'y rendit avec *Pylade*, son ami fidèle. Tous deux furent arrêtés par l'ordre de Thoas, roi de cette contrée, qui faisait immoler à Diane les étrangers qui abordaient dans ses états. Oreste était le seul dont le tyran désirât la mort. Pylade voulait être sacrifié à sa place, et tous deux se disputèrent long-temps la gloire de sauver la vie à un ami. Iphigénie reconnut son frère au moment qu'elle allait l'immoler. Les deux amis tuèrent Thoas pour le punir de ses cruautés, enlevèrent la statue de Diane, et revinrent dans la Grèce avec Iphigénie.

Ulysse erra dix ans sur toutes les mers, et peut-être qu'il n'aurait jamais revu sa patrie sans la protection de Minerve qui l'accompagnait partout. Il fut retenu plusieurs années dans l'île de *Calipso*, n'échappa qu'avec peine aux maléfices de *Circé* et aux charmes des Syrènes, pensa être dévoré par le cyclope *Polyphème*, fut accueilli par *Alcinoüs*, roi des Phéaciens, et trouva, en rentrant chez lui, son palais rempli de nombreux prétendans à la main de *Pénélope*, qui publiaient que le roi d'Ithaque était mort au siége de Troie. Cette fidèle épouse avait trouvé le moyen d'échapper à leurs poursuites. Ulysse, sans se faire connaître, et aidé de son fils *Télémaque* et de son vieux serviteur Eumée, extermina tous ces audacieux, et se remit en possession de son royaume. Il se démit ensuite de ses états en faveur de Télémaque, et périt par la main de Télégone, qu'il avait eu de Circé. Ainsi s'accomplit l'oracle qui lui avait prédit qu'il tomberait sous les coups de son fils.

La destinée des Troyens fut dans un sens moins déplorable que celle des Grecs. *Enée*, prince du

sang royal, fils d'Anchise et de Vénus, échappa aux débris de sa patrie, sous les auspices de la déesse qui lui avait donné le jour. Après avoir perdu sa femme qui s'égara, il chargea son père sur ses épaules, prit son fils Jule ou Ascagne par la main, et emporta les dieux tutélaires de sa patrie. Il était destiné à fonder un empire qui s'étendrait et sur les vainqueurs des Toyens, et dans toutes les contrées de la terre. Il rassemble tous ceux qui avaient échappé à la fureur des Grecs, s'embarque avec eux, erre pendant sept ans de mers en mers, exposé aux effets de la haine que l'implacable Junon conservait encore contre le nom troyen. Ce prince vertueux apaise la colère de la reine des dieux, aborde à Carthage dans le temps que *Didon*, fille de Bélus, roi de Tyr, en bâtissait les murs. Il y est retenu par l'amour qu'il conçoit pour cette princesse ; mais bientôt, se rappelant ses glorieuses destinées, il abandonne le séjour de Carthage par l'ordre de Jupiter. La reine en est au désespoir : elle se perce d'un poignard, et expire après avoir demandé aux dieux qu'une haine éternelle divise Rome et Carthage. Enée aborde en Italie, soutient la guerre contre *Turnus*, roi des Rutules, et le tue dans un combat. Ensuite il épouse *Lavinie*, fille de Latinus, roi du pays latin ; et après sa mort il est enlevé dans le ciel. On l'honorait à Rome sous le nom de *Jupiter Indigète*.

C'est ainsi que la fable nous conduit jusqu'au temps où l'histoire ancienne commence à se fixer par l'époque de la fondation de Rome. Je pourrais m'étendre davantage sur la Mythologie : c'est une mine féconde, dont les anciens poëtes, et surtout Ovide, vous feront connaître plus en détail les richesses inépuisables. Nous nous arrêterons là, mes chers amis, pour nous occuper, dans les entretiens

qui vont suivre, de la Physique, de l'Histoire naturelle, de la Géographie et de l'Histoire de France.

IVe ENTRETIEN.

Sur la Physique, et premièrement des propriétés générales des Corps.

ERASTE. La Physique est la science des corps naturels; et son nom est dérivé d'un mot grec qui signifie *nature*, parce que dans la nature, l'objet le plus frappant pour l'homme, c'est le corps.

On appelle *corps naturels*, toutes les substances matérielles dont l'assemblage compose l'univers.

Tout ce qui existe dans les corps de manière à affecter quelqu'un de nos sens, et à exciter aussitôt dans notre âme l'idée de leur présence, s'appelle *qualité* ou *propriété*. Le froid que vous éprouvez quand vous posez la main sur un morceau de glace, est la propriété de ce corps.

On remarque plusieurs propriétés qui conviennent à tous les corps, et qui les accompagnent constamment dans les différens états par lesquels ils peuvent passer : ce sont leurs propriétés *générales* ou *universelles*, ou simplement leurs *attributs*. Celles qui ne conviennent aux corps que dans certaines circonstances, ou qui conviennent aux uns et nullement aux autres, s'appellent propriétés *secondaires*, *accidens*, ou bien *qualités*.

Tout ce que nous découvrons dans les corps, à l'aide des sens, s'appelle *phénomène*. Il y en a de plusieurs espèces, dont chacune reçoit un nom particulier. Par exemple, lorsque nous observons un

certain ordre, une combinaison respective entre plusieurs corps, par rapport à la place qu'ils occupent, c'est un *phénomene de situation*. Le lever du soleil, son midi et son coucher, nous offrent un *phénomène de mouvement*. Les diverses révolutions que la lune éprouve, nous présentent un *phénomène de changement;* et l'action d'un corps sur un autre, nous donne un *phénomène d'effet*.

La première propriété générale que nous apercevons dans tous les corps, c'est leur *extensité* ou leur *étendue*. Cette *étendue* a trois dimensions; savoir, la *longueur*, la *largeur*, la *profondeur* ou l'*épaisseur*. Le plus petit corps comme le plus grand est nécessairement long, large et épais.

La vertu par laquelle les parties constituantes d'un corps sont unies entre elles et s'opposent à leur mutuelle séparation, s'appelle *adhérence*, *cohésion*, *cohérence* ou *fermeté;* car tous ces mots signifient la même chose.

La *divisibilité* est aussi une propriété générale de la matière. Il y a deux sortes de divisibilité, l'une idéale, et l'autre réelle. La première consiste dans la facilité de concevoir toujours comme divisible un corps, quelque divisé qu'il soit. La divisibilité réelle consiste dans la possibilité de séparer effectivement toutes les parties de la matière. Il serait difficile de fixer le terme au-delà duquel il n'est plus possible de séparer effectivement les parties qui composent les corps; car il est prouvé que la matière peut se diviser en des particules si délicates et si faibles, que leur ténuité les dérobe aux regards les plus subtils, quelques secours qu'on emprunte pour tâcher de les apercevoir.

Les vapeurs qui s'échappent d'une liqueur qu'on fait chauffer ou bouillir, les odeurs que nous respirons à l'approche des fleurs, des plantes et de tous les corps odorans, sont autant de corpuscules

qui s'en détachent par l'action du feu, ou par celle de cette chaleur que la nature entretient sans cesse sur notre globe, et qui met tout en mouvement.

Un seul grain d'or s'étend sous le marteau, de façon à pouvoir être divisé en treize millions deux cent mille parties sensibles ; et quand on l'emploie à fabriquer ces fils d'argent doré qui servent à embellir nos parures, il se divise en un milliard trois cent quatre-vingt-dix-neuf millions six cent quatre-vingt mille parties sensibles.

Wolf, philosophe célèbre de nos jours, a observé dans l'espace d'un grain de poussière, cinq cents œufs dont il est éclos des animaux semblables à des poissons, et dans lesquels on remarquait à l'aide du microscope, une infinité de parties, comme dans les plus grands animaux de la mer.

Lorsqu'en divisant une matière autant qu'il nous est possible, nous n'apercevons rien que d'uniforme dans toutes les molécules qui la composent, nous lui donnons le nom de *simple*, et nous appelons ses parties *homogènes*. Nous nommons, au contraire, *corps mixtes*, ceux dont les parties mises à part, ne se ressemblent point, et dans lesquels on voit que plusieurs matières *hétérogènes*, c'est-à-dire, essentiellement différentes, concourent à la composition du tout.

L'étendue plus ou moins grande d'un corps est toujours limitée par des surfaces qui renferment la quantité de matière qui lui est propre. Cette quantité se nomme *masse;* et le plus ou moins de surface non interrompue qui limite sa grandeur apparente, s'appelle son *volume*. L'ordre ou l'arrangement que prennent entre elles les surfaces qui terminent les volumes, est ce qu'on désigne par le mot de *figure*.

Grands ou petits, tous les corps sont figurés, parce que tous ont leurs limites. Tous se prêtent également au changement de leur première figure,

soit par l'addition de quelques parties, soit par la division : cette disposition s'appelle *figurabilité*.

Non-seulement les corps sont étendus, divisibles et figurés; ils sont encore solides, poreux et mobiles, attributs que je vais tâcher de vous expliquer le plus succinctement possible.

La *solidité*, que l'on appelle aussi *impénétrabilité*, est une propriété par laquelle un corps résiste à tout autre corps, et l'empêche de s'emparer de l'espace dont il est en possession, pour l'occuper en même temps et avec lui. Cette propriété convient à tous les corps, et à ceux qui sont durs, et à ceux qui ne le sont pas, et que l'on appelle *fluides*, pour les distinguer des autres que l'on nomme *solides*. Ainsi, l'eau que vous pressez dans un vase, vous fait éprouver de la résistance, aussi bien qu'un morceau de fer que vous frappez avec un marteau.

Les ouvertures que l'on aperçoit dans les corps s'appellent *pores* ou *passages*. La porosité convient à tout ce qui est composé de parties matérielles; aux solides aussi-bien qu'aux fluides, aux corps organisés comme à ceux qui ne le sont pas. S'il y a quelque différence dans les uns et dans les autres, ce n'est que par la grandeur, par le nombre, par la figure ou par l'arrangement des pores. L'or est, de tous les êtres matériels que nous connaissons, celui qui est le plus compact, et qui renferme le plus de matière sous un volume déterminé; cependant ce précieux métal est si poreux, qu'on y découvre au moins autant de vide que de plein.

Tout corps, de quelque espèce qu'il soit, grand ou petit, peut passer d'un lieu dans un autre : cet attribut s'appelle *mobilité*, qu'il ne faut pas confondre avec ce que l'on nomme *mouvement*.

Le mouvement est une action par laquelle les corps s'éloignent ou s'approchent les uns des autres,

c'est-à-dire, augmentent ou diminuent l'intervalle qui les séparait.

Il n'y a point de mouvement sans une force qui l'imprime ; et c'est cette force que l'on appelle *puissance* ou *force motrice*.

On appelle *obstacle* tout ce qui s'oppose au mouvement d'un corps, et qui consume sa force en tout ou en partie.

Le fluide dans lequel un corps se meut, et contre lequel il déploie à chaque instant une partie de son mouvement, pour vaincre la résistance que ce fluide lui oppose, s'appelle *milieu*.

Les milieux résistent à proportion de la quantité qu'on en déplace ; et cette quantité doit être mesurée par la surface intérieure du corps qui s'y meut. Le batelier fait agir sa rame par le plat, quand il cherche un point d'appui dans la résistance de l'eau ; mais il la relève par le tranchant pour se moins fatiguer, quand il veut se mettre en état de recommencer.

Outre cette résistance qui vient de l'inertie du fluide qu'il faut déplacer, il en est une autre qui naît de sa viscosité et de sa ténacité, c'est-à-dire, de la difficulté qu'il y a à séparer les molécules qui le composent, et à vaincre leur cohésion mutuelle.

Si le milieu est agité, sa résistance sera augmentée ou diminuée par le mouvement qui l'agite. Le poisson qui remonte le courant d'une rivière, a trois résistances à vaincre : l'une est le mouvement de l'eau, dont la direction est contraire à la sienne ; l'autre est l'inertie du volume auquel il répond, et qu'il doit déplacer ; et la troisième est la viscosité du fluide.

Si le mobile, c'est-à-dire le corps mis en mouvement, et le fluide qui lui sert de milieu, se meuvent tous deux dans la même direction : ou ils ont des vitesses égales, ou l'un des deux en a plus

que l'autre. Dans le premier cas, la résistance du milieu est nulle; dans le dernier, celui des deux mobiles qui a le plus de vitesse en communique à l'autre, aux dépens de celle qu'il a. Un boulet de canon qui part dans la direction du vent, ne trouve pas autant de résistance dans l'air, qu'il en éprouverait dans un temps calme; mais comme il va plus vite que le vent, il faut toujours qu'il s'ouvre un passage dans le milieu qui fuit devant lui avec trop de lenteur.

La résistance du milieu n'est pas le seul obstacle que les corps aient à vaincre pour se mouvoir; ils ont encore à surmonter celui qui naît des *frottemens*.

Il y a deux sortes de frottemens; dans l'un, les mêmes parties d'un corps sont appliquées successivement aux différentes parties de celui sur lequel on le fait mouvoir, comme quand on fait glisser un livre sur une table; dans l'autre, on fait toucher successivement différentes parties d'une surface à différentes parties d'une autre surface, comme lorsqu'on fait rouler une boule sur une table ou sur la terre.

L'usage où l'on est d'arrêter les roues des voitures dans les descentes rapides, nous fournit un exemple familier des différens effets que produisent ces deux espèces de frottemens. En empêchant les roues de tourner sur leur axe, le même point de la circonférence traîne successivement sur une suite de points pris sur le terrain : c'est un frottement de la première espèce, qui résiste considérablement au mouvement de la voiture. Il n'en est pas de même, quand chaque roue tourne sur son essieu; son frottement, qui est de la seconde espèce, est moins propre à arrêter son mouvement, parce que toutes ses parties, après s'être engagées dans celles du plan qu'elle parcourt, les quittent avec liberté, ou du moins sans un grand effort.

Le dépérissement des habits, des meubles, des instrumens, etc., est une suite des effets du frottement.

Pour diminuer la résistance des frottemens, on enduit les surfaces de quelque fluide ou de quelque matière grasse; par ce moyen, l'on remplit leurs inégalités les plus grossières, et par conséquent on les rend plus propres à glisser l'une sur l'autre.

Voici quelques règles qu'il faut retenir pour bien juger du mouvement des corps.

Un corps persévère dans l'état où il se trouve, soit de repos, soit de mouvement, à moins que quelque cause ne le tire de son mouvement ou de son repos.

En effet, tout corps, soit en repos, soit en mouvement, a une force de résistance par laquelle il tend à rester dans l'état où il est, et par laquelle il lutte contre toutes les autres forces qui viennent à sa rencontre. C'est ce qu'on appelle sa *force d'inertie.*

La propriété par laquelle un corps mis en mouvement peut passer au repos, se nomme *quiescibilité.*

Un corps mis en mouvement décrit une ligne droite, tant que d'autres corps ne le contraignent point de s'en écarter.

Tout corps mu circulairement, tend à s'éloigner du centre de son mouvement par une ligne droite.

Pour vous convaincre de la vérité de cette loi, qui est une suite de la précédente, prenez une fronde, mettez-y une pierre, et faites la tourner vivement. Aussitôt la corde se tendra, parce que la pierre qu'elle soutient, cherchera à chaque instant à s'échapper du centre de son mouvement, qui est votre main; et quand enfin vous l'aurez lancée, vous lui verrez décrire une ligne droite dans le

milieu des airs. L'effort que faisait la pierre pour s'éloigner, s'appelle *force centrifuge.*

La réaction est contraire et égale à l'action. C'est-à-dire, aucun corps ne peut exercer son action contre un autre, qu'il n'éprouve une résistance égale à son action, et l'action et la résistance se dirigent toujours en sens contraire. C'est à cette égalité d'action et de réaction qu'un navire doit le mouvement que lui communiquent les rames. Les rames poussent l'eau vers le côté opposé, et l'eau réagit contre les rames, les repousse avec le bâteau auquel elles tiennent, et cela avec une force égale à celle avec laquelle les rames l'ont fendue. Ainsi le vaisseau va d'autant plus vite, qu'il y a plus de rames, que les rames sont plus grandes, et qu'elles sont remuées avec plus de promptitude et de force.

Eug. De tout ce que vous nous avez dit jusqu'ici, il suit que l'*étendue*, la *divisibilité*, la *figurabilité*, la *solidité*, la *porosité* et la *mobilité* appartiennent à tous les corps. Sont-ce là toutes leurs propriétés générales?

Er. Il faut y joindre la *gravité* ou la *pesanteur*, force par laquelle tout corps, étant abandonné à lui-même, tombe vers un point de la surface de la terre. Comme ce point répond au centre de notre globe, on donne à cet attribut le nom de *force centripède.*

Cette même force qui fait tomber les corps, lorsqu'ils ne sont soutenus par rien, leur fait presser les obstacles qui les retiennent et qui les empêchent de tomber : ainsi une pierre pèse sur la main qui la soutient, ou s'efforce d'entraîner l'obstacle qui la retient suspendue, si on l'attache à une corde.

Ve ENTRETIEN.

Des propriétés secondaires, ou des Accidens des corps. De l'Attraction, de l'Electricité et de la Vertu magnétique.

ERASTE. Tout ce que nous avons dit de la porosité a dû vous faire connaître, mes chers amis, que la grandeur apparente d'un corps excède toujours la quantité réelle de sa matière propre. Quand tous les corpuscules qui composent une masse quelconque, sont serrés les uns contre les autres, de manière que les pores qu'ils forment sont très-petits, cette masse s'appelle *dense;* quand, au contraire, ces corpuscules sont éloignés les uns des autres, de manière qu'ils ne se touchent que par quelques points, et laissent entre eux de grands intervalles, la masse se nomme *rare.*

Un corps rare peut devenir dense, et un corps dense peut devenir plus dense, quand on rassemble leurs parties solides dans un plus petit espace que celui qu'elles occupaient, soit en supprimant la cause interne qui les tenait écartées, ce qu'on appelle *condensation*, soit en appliquant extérieurement une force qui les oblige de se rapprocher mutuellement, ce que l'on nomme *compression*. Serrer de la neige entre les mains pour en faire une pelote, c'est la comprimer; faire refroidir une liqueur, ou diminuer la chaleur qui dilate ses parties, c'est la condenser.

Un corps dense peut devenir rare, et un corps rare peut devenir plus rare, en multipliant leurs pores, en les rendant plus spacieux; et cet effet s'appelle *raréfaction*. Alors le volume est augmenté, quoique la masse ne le soit point, de même que dans la compression et la condensation, le volume

diminue, quoique la masse reste toujours la même.

Si les parties d'une masse cèdent difficilement, en sorte que l'on sente la résistance qu'elles font quand on veut les séparer, on appelle cette masse un *corps dur*.

On donne le nom de *corps fragile* à tout corps dur, dont les parties se brisent par une légère percussion, tel que l'acier trempé, le verre et la porcelaine.

On appelle *corps fissile*, ou propre à être fendu, celui qui est composé de plusieurs lames appliquées les unes sur les autres. Les corps de cette espèce se fendent par copeaux, ou se divisent en plusieurs lames; telle est l'ardoise.

Quand les parties d'un corps cèdent facilement, ou font très-peu de résistance à l'agent qui veut les séparer, on lui donne le nom de *corps mou*. Les corps mous sont très-poreux; lorsqu'on les presse, ils cèdent à l'effort qu'on déploie contre eux, et leurs parties se retranchent aisément dans les pores qui les avoisinent.

On trouve plusieurs corps mous qui peuvent prendre différentes formes, et conserver néanmoins leur même cohérence : on les appelle *ductiles*. Les métaux qui sont ductiles et malléables, doivent cet avantage à l'huile qui est interposée entre leurs parties; et ces corps, de ductiles qu'ils étaient, deviennent fragiles, lorsqu'on les dépouille de leur *gluten*.

Tout corps dont on peut changer la figure, qu'on peut allonger ou raccourcir sans que sa masse en soit altérée, et par conséquent sans que ses parties perdent de leur union et de leur adhérence, s'appelle *corps flexible*.

On donne le nom de *corps tenace*, à celui qui est tellement constitué, que ses parties peuvent s'éloigner les unes des autres considérablement, sans se séparer pour cela, étant fortement unies

entre elles. C'est pour cette raison que ces espèces de corps peuvent supporter des poids énormes sans se briser.

De tous les corps qui se compriment, les uns demeurent, ou à peu près, dans l'état que la compression leur a fait prendre ; les autres reprennent, après la compression, les mêmes dimensions et la même figure qu'ils avaient auparavant. Ces derniers se nomment *corps à ressorts* ou *élastiques ;* car *l'élasticité* n'est autre chose que l'effort par lequel les corps comprimés tendent à se rétablir dans leur premier état. La plus grande partie des corps que nous connaissons, est élastique ; mais on n'en a pas encore vus qui le soient parfaitement. Les degrés d'élasticité paraissent varier suivant la densité des corps ; cependant on n'a pu jusqu'ici assigner les bornes de ces différences.

Quand un corps résiste à l'action de l'air ou à celle du feu, sans rien perdre de sa substance, on l'appelle *fixe ;* on lui donne le nom de *volatil*, quand ses parties, exposées à l'action de l'un de ces deux agens, se séparent, et s'élèvent sous la forme de vapeurs. Il paraît qu'il n'y a point de corps terrestre connu qui soit absolument fixe, quelque solide, quelque compact qu'on le suppose, puisque tout corps quelconque, exposé au foyer d'un miroir ardent ou d'un verre brûlant, s'y décompose et s'y volatilise.

Eug. Voilà donc, Monsieur, quels sont les accidens des corps : la *densité*, la *rareté*, la *dureté*, la *fragilité*, la *mollesse*, la *ductilité*, la *flexibilité*, la *ténacité* et l'*élasticité ?*

Er. On peut encore mettre de ce nombre l'*électricité*, la *vertu magnétique* et l'*attraction*.

Eud. Vous allez sans doute nous apprendre ce que vous entendez par l'*électricité*.

Er. C'est la propriété qu'ont certains corps, lorsqu'on les y a disposés, d'attirer et de repousser les

corps légers qu'on en approche, de lancer des aigrettes lumineuses, de produire des étincelles brillantes, de faire sentir des piqûres assez vives à ceux qui en approchent, de leur causer des commotions violentes, et d'enflammer les liqueurs et les vapeurs spiritueuses ou inflammables.

Ces effets paraissent dus à une matière en mouvement, tant au-dedans qu'au-dehors du corps électrisé; et cette matière se nomme *fluide électrique*. Le fluide électrique forme deux courans; l'un sort du corps électrisé pour se porter sur les corps voisins qui ne le sont pas, et se nomme *matière effluente*. L'autre sort de l'air ou des corps environnans pour se porter sur le corps électrisé, et se nomme *matière affluente*. Lorsque ces deux courans se rencontrent, ils se choquent, s'enflamment, et produisent ce qu'on appelle une *étincelle électrique*.

Il y a deux moyens pour faire naître la vertu électrique dans les corps: le premier est de les frotter, soit avec la main nue, soit avec quelque substance animale ou métallique; le second est de les approcher de fort près, ou de les faire toucher à un corps nouvellement électrisé. Presque tous les corps sont électrisables par une de ces deux manières; mais les plus faciles à électriser par le frottement sont le verre, le soufre, la cire d'Espagne, les poils des animaux, etc. On nomme ces corps *idio-électriques*. Les corps qui s'électrisent le mieux par communication se nomment *an-électriques*, ce sont les substances métalliques et l'eau.

Isoler un corps, c'est ne lui donner communication qu'avec des corps qui, ne s'électrisant pas bien par communication, ne lui font pas perdre sa vertu. Les corps qu'on emploie pour isoler sont les corps idio-électriques, et principalement le verre et la soie.

Les instrumens qui servent à produire les phénomènes électriques, sont : 1°. des tubes de verre, ou des bâtons de cire d'Espagne ; 2°. des globes, des cylindres, ou des plateaux de verre, de soufre, ou de cire d'Espagne, que l'on fait tourner entre des coussins, et auxquels l'on donne plus particulièrement le nom de *machine électrique ;* 3°. des substances métalliques, ou chargées d'humidité, qui conduisent l'électricité d'un corps électrisé, et que l'on nomme *conducteurs ;* 4°. des bouteilles électriques, appelées *bouteilles de Leyde ;* 5°. des batteries électriques, qui sont des assemblages de grandes bouteilles électriques, donnant des commotions capables de tuer des animaux, de fondre des fils de métal, et qui servent par-là à expliquer les effets du tonnerre.

Quant à la nature du fluide électrique, il n'est guère possible de la bien déterminer. Ce n'est point la matière propre du corps électrisé, puisque ce corps ne perd rien de sa masse ni de son volume, après la plus forte et la plus longue électrisation. Ce n'est point l'air que nous respirons, puisqu'il ne peut passer au travers des pores du verre, au lieu que la matière électrique les pénètre sans peine. On ne doit pas la confondre avec le feu ordinaire que tout le monde connaît, et encore moins avec la lumière du soleil, puisque l'un et l'autre ont des propriétés absolument différentes ; le feu, par exemple, ne s'insinuant que très-lentement dans la substance des métaux, au lieu que la matière électrique pénètre, dans l'espace d'une seconde, un fil de métal de douze mille deux cent soixante-seize pieds de longueur; et la lumière du soleil passant rapidement à travers les corps qui contiennent une grande quantité d'huile, tels que le papier, linge, etc. Tandis que les huiles opposent une telle résistance à la matière élec-

trique, qu'elle ne peut les pénétrer, ou qu'elle ne les pénètre que très-faiblement.

Nous devons donc suspendre notre jugement, jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de découvertes et d'expériences nous mettent en état de prononcer avec moins d'incertitude.

Eud. Tout ce que vous venez de nous dire sur l'électricité, excite tellement ma curiosité, que je chercherai avec empressement les moyens de m'instruire à fond sur cette matière. Maintenant, Monsieur, qu'est-ce, s'il vous plaît, que la vertu magnétique?

Er. C'est la propriété qu'a une pierre que l'on appelle *aimant*, d'attirer une autre pierre de la même espece, ou du fer, soit qu'elle les touche, soit qu'elle en soit à une petite distance.

Cette pierre, que l'on trouve dans presque toutes les mines de fer, est ordinairement dure et brune; il y en a cependant de blanches, de bleues, de noires; et l'on en voit qui sont tellement tendres, qu'on peut les entamer avec l'ongle.

L'aimant attire le fer, c'est-à-dire, que ces deux matières se portent l'une vers l'autre, ou tendent à se joindre; et que lorsqu'elles se touchent on ne peut les séparer sans effort. On augmente beaucoup cette propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, et tous les corps dans lesquels la matière ferrugineuse abonde, lorsqu'on le garnit aux deux bouts de lames de fer. L'aimant préparé de cette sorte s'appelle *armé*, et telle est sa différence d'avec celui qui est sans armure, qu'un morceau de pierre capable à peine de soutenir une demi-livre de fer lorsqu'il est nu, peut porter facilement un poids de plus de vingt-sept livres quand il est armé.

La vertu magnétique agit à travers toutes sortes de matières, et l'aimant la communique au fer, de manière qu'il produit les mêmes phénomènes

que cette pierre. L'aimant, ou le fer aimanté, a deux pôles, l'un dirigé vers le nord, et l'autre vers le sud, et c'est, de toutes ses propriétés, celle qui nous a été la plus utile jusqu'à présent, puisqu'on lui doit l'invention de la *boussole*, instrument si nécessaire à la navigation (1).

Nous n'avons encore que des probabilités très-vagues sur la nature du magnétisme, qu'il serait absurde de confondre avec la vertu électrique. Les différences que l'on observe entre ces deux fluides nous apprennent ce que le magnétisme n'est pas, sans nous faire connaître ce qu'il est.

Eug. Il faut donc nous borner à ces notions, et nous dire, si vous voulez bien, ce que vous entendez par l'attraction.

Er. C'est une vertu secrète, par laquelle les corps s'approchent et s'attirent mutuellement, dans certaines circonstances, pour ne former qu'une seule masse. La plupart des philosophes estiment que c'est une gravitation mutuelle des corps les uns vers les autres, semblable à celle qui chasse les corps vers le centre de la terre.

Quoique la cause de l'attraction nous soit inconnue, nous en voyons cependant une multitude d'effets, et nous pouvons même assurer qu'elle est répandue dans toute la nature. C'est par elle que toutes les parties d'un corps, solide ou liquide, adhèrent les unes aux autres. Un million d'expé-

---

(1) La *boussole*, ou *compas de mer*, est ordinairement composée d'un cercle de carton fin, dont la circonférence est divisée en trois cent soixante degrés, et sur laquelle on a tracé les noms des différens vents, avec ceux des quatre principaux points de la mer : l'Orient, le Couchant, le Sud ou Midi, le Nord ou Septentrion. Ce cercle est suspendu dans une boîte, et il porte une aiguille d'acier bien aimantée. Dans quelque pays que l'on soit, à quelque peu de déclinaison près, l'aiguille tourne toujours une de ses pointes vers le nord.

riences prouvent que les phénomènes que cette vertu cachée produit, ne sont point l'effet de la pression de l'air extérieur, comme plusieurs physiciens l'ont cru, puisqu'on les opère lors même que l'on a fait disparaître l'air par le moyen de la machine pneumatique.

Dans les corps denses, dans ceux qui ont une plus grande surface, dans ceux qui portent avec eux un certain poids, la force attractive est plus grande que dans les corps rares, que dans ceux qui sont petits ou moins pesans. Plus les corps qui sont propres à s'attirer mutuellement sont éloignés les uns des autres, moins l'attraction a de puissance; et très-souvent même elle est nulle dans ce cas, ce qui ne permet pas de la confondre avec le magnétisme. Moins la distance qui sépare ces corps est grande, plus la vertu attractive agit. Elle a toute la force possible dans le contact immédiat des corps.

On remarque aussi des corps qui se repoussent et qui se fuient comme s'il y avait entre eux une haine secrète. On appelle cette vertu *répulsion* ou *force répulsive*. Nous en ignorons la cause et les degrés, et c'est encore un secret que la nature ne nous a pas permis de lui dérober.

VIe ENTRETIEN.

De la Sphère, du mouvement des Astres, et des Phénomènes qui en résultent.

ERASTE. Les premiers astronomes, afin de mettre de l'ordre dans leurs découvertes, sont convenus de distribuer cette surface immense, étendue sur nos têtes, en différentes parties, par des points, des lignes et des cercles, dont la réunion a formé

cet instrument qui, parce qu'il est extrêmement rond, a reçu le nom de *Sphère*, qui veut dire boule. Ainsi la sphère est une machine composée de *points*, de *lignes* et de *cercles* imaginaires, dont on s'est servi pour partager la terre, en les appliquant aux lieux qui paraissent répondre aux cercles marqués dans le ciel.

La Sphère est composée de dix cercles : six grands, qui sont l'*Equateur*, le *Zodiaque*, l'*Horizon*, le *Méridien* et les deux *Colures ;* et quatre petits, qui sont les *deux Tropiques* et les deux *Cercles Polaires*. Les premiers sont appelés *grands*, parce qu'ils coupent la sphère en deux parties égales; et les autres sont nommés *petits*, parce qu'ils la coupent en parties inégales, (*planche* n. 1.)

L'équateur est un grand cercle qui coupe la sphère en deux parties égales. On le nomme encore *ligne Equinoxiale*, parce que, quand le soleil se trouve dans ce cercle, il y a équinoxe, c'est-à-dire, égalité de jours et de nuits par toute la terre (*pl.* n°. 2, *fig.* 1). L'équateur est éloigné de quatre-vingt-dix degrés des pôles du monde.

Les pôles du monde sont les deux extrémités d'une ligne que nous supposons passer par le centre de l'équateur et de tous les cercles qui lui sont parallèles, et sur laquelle tous ces cercles et toute la machine du monde paraissent tourner, comme une roue sur son essieu. Cette ligne s'appelle *axe* (*pl.* n°. 1). Les deux points qui la terminent sont appelés *pôles*, d'un mot grec qui signifie *tourner*. Celui de ces deux points qui est dans la partie du ciel que nous voyons, se nomme *pôle Septentrional* ou *Arctique*, parce qu'il a dans son voisinage une constellation, c'est-à-dire, un amas d'étoiles, appelé *Arctos* ou la *grande Ourse;* et celui qui est dans la partie du ciel que la terre dérobe à nos yeux, s'appelle *pôle Méridional*, parce qu'il

est au midi, ou *pôle Antarctique*, c'est-à-dire, opposé à l'Ourse (*même fig.*)

Ce cercle, qui est bien plus large que les autres, s'appelle *Zodiaque*. Vous voyez que l'équateur le divise en deux parties égales, l'une septentrionale, l'autre méridionale. Les douze signes ou constellations que le soleil paraît décrire tous les ans, sont contenus dans ce cercle, qui n'a reçu le nom de *Zodiaque*, dérivé d'un mot grec qui signifie *animal*, que parce que tous ces signes portent des noms d'animaux. Vous remarquez de plus au milieu du zodiaque une ligne qui divise sa largeur en deux parties : c'est ce qu'on appelle l'*Ecliptique*, parce que le soleil ne paraissant jamais hors de cette ligne, ce n'est que là que peuvent se faire les éclipses (*même fig.*)

Cet autre cercle, remarquable aussi par sa largeur, s'appelle *Horizon*, d'un mot grec qui signifie *borner*, parce qu'en effet l'horizon borne la vue. Vous voyez que ce cercle divise la sphère en deux parties égales, qu'on nomme *Hémisphères*, ou moitié de sphère, dont l'une est appelée *supérieure* ou *visible*, et l'autre *inférieure* ou *invisible*. L'horizon est différent, selon les différens points de la terre où l'on peut se trouver. Il a pour pôles deux points, l'un au-dessus de notre tête, appelé *Vertical* ou *Zénith*, l'autre directement opposé, que l'on nomme *Nadir*.

Il y a deux sortes d'horizons ; l'un *rationel* ou *intelligible* : c'est un grand cercle qu'on ne peut concevoir que par l'entendement, et qui a le même centre que la terre ; l'autre, *visuel* ou *sensible* : c'est celui qui termine notre vue, lorsque, dans une vaste campagne, nous portons nos regards autour de nous, jusqu'à l'extrémité où la terre semble finir, et le ciel commencer.

On dit que la *sphère est droite*, quand on place l'équateur et l'horizon rationel de manière que le

premier de ces cercles est perpendiculaire à l'autre. Les peuples pour qui la sphère est droite, ont leur zénith dans l'équateur céleste ; le soleil les éclaire toute l'année durant douze heures : ils aperçoivent successivement toutes les étoiles du ciel, et voient les deux pôles du monde à leur horizon.

On dit que la *sphère est parallèle*, quand l'équateur est parallèle à l'horizon. Les peuples pour qui la sphère est parallèle, ont leur zénith dans l'un des deux pôles célestes ; ils jouissent durant six mois de la lumière du soleil, et en sont privés durant six autres mois : ils n'aperçoivent jamais que les étoiles qui se trouvent entre l'équateur et le pôle qu'ils habitent ; et ils les voient tourner comme le soleil et la lune, parallèlement à l'horizon, dans l'espace de vingt-quatre heures.

Enfin, l'on dit que la *sphère est oblique*, lorsque l'équateur coupe obliquement l'horizon. Tous les peuples de la terre, excepté ceux qui habitent sous l'équateur et sous les pôles, ont la sphère oblique : ils voient le soleil tantôt plus, tantôt moins de douze heures, à moins que cet astre ne soit au point des équinoxes ; car alors leurs jours sont égaux à leurs nuits.

Il y a des peuples qui se trouvent dans une direction contraire à la nôtre, qui ont leurs pieds sous les nôtres, et on les nomme *antipodes*. Ces peuples ont les jours, les mois, les heures, les saisons absolument opposés aux nôtres. Quand nous avons le matin, ils ont le soir ; quand nous avons l'été, ils ont l'hiver ; ainsi de suite.

Ce grand cercle qui passe par les deux pôles, et qui partage la sphère en *hémisphère oriental* et en *hémisphère occidental*, ce qui forme les mappemondes ordinaires, s'appelle *Méridien*, parce qu'il est midi lorsque le soleil est parvenu à ce cercle. On peut imaginer autant de méridiens qu'il y a de points dans le ciel, à prendre ces points

d'orient en occident; et tous ces méridiens seront de grands cercles passant par le point du ciel qui répond sur notre tête, et par les deux pôles de la machine céleste (*pl.* n°. 1, *méridiens*).

Les deux *colures* sont deux grands cercles qui passent par les deux pôles et qui s'y coupent. L'un d'eux coupe aussi l'équateur aux deux points où il est déjà coupé par l'écliptique, et ce sont les points des équinoxes; aussi le nomme-t-on *colure des équinoxes* : l'autre passe par les deux points de l'écliptique les plus éloignés de l'équateur, qui sont les points des solstices; et c'est pour cette raison qu'on l'appelle *colure des solstices*. Ces deux cercles sont de véritables méridiens introduits dans la sphère pour plus de commodité (*pl.* n°. 1).

Eug. Vous venez de faire mention des solstices, je vous assure que j'ignore ce que c'est.

Er. On a observé que le soleil, pendant six mois, paraît s'élever de plus en plus dans le ciel, et descendre de plus en plus pendant six autres mois; mais on a remarqué en même temps qu'il y a un point au-delà duquel il ne descend plus, et un point au-delà duquel il ne monte plus. On a donné à ces deux points le nom de *solstices*, parce que, quand cet astre y est parvenu, il paraît s'y arrêter durant quelques jours. Le mouvement annuel du soleil est compris entre ces deux points. Pour les indiquer sur la sphère, on a imaginé deux petits cercles, que l'on a appelés *tropiques*, d'un mot grec qui signifie *tourner*, et qui indique la marche apparente du soleil. Le premier de ces cercles, qui est vers le septentrion, se nomme *Tropique du Cancer*, à cause de la constellation ainsi appelée; le soleil paraît le décrire le 21 juin, et alors nous avons l'été; l'autre, qui est vers le midi, et qui passe par la constellation du Capricorne, porte le nom de *Tropique du Capricorne*. Le soleil semble y

arriver le 22 décembre, et alors nous avons l'hiver (*pl.* n°. 1, *cercles*).

Les autres petits cercles, qui sont au-dessus de ces derniers, sont appelés *polaires* (*même fig.*), parce qu'ils sont très-voisins des pôles du monde. Celui qui est au septentrion se nomme *Cercle polaire Arctique*, et celui qui est au midi s'appelle *Cercle polaire Antarctique*.

Les quatre petits cercles servent particulièrement à partager toute la surface du ciel en cinq portions, ou bandes circulaires parallèles à l'équateur, et que l'on a nommées *zones*, mot grec qui signifie *ceintures* (*pl.* n°. 1, *zones*). On appelle *Zone torride*, celle qui est brûlée par la chaleur du soleil. Elle est comprise entre les deux tropiques, et coupée en deux parties égales par l'équateur. Sa largeur est de quarante-sept degrés.

L'espace compris entre chaque tropique et les cercles polaires, s'appelle *Zone tempérée*, parce que l'action du soleil y est moins vive. Il y en a deux, l'une dans la partie septentrionale, l'autre dans la partie méridionale du globe, et chacune a quarante-trois degrés.

Enfin, l'espace compris entre les cercles polaires et les pôles, se nomme *Zone froide* ou *glaciale*, à cause du froid extrême qu'il fait en ces contrées. Il y en a deux aussi, l'une septentrionale et l'autre méridionale, et chacune est de vingt-trois degrés et demi.

On nomme *climat* un espace de terre compris entre deux cercles parallèles à l'équateur. Les climats se partagent en *climats d'heures* et en *climats de mois*. Un climat d'heure est celui dont le jour est plus long d'une demi-heure en sa fin qu'en son commencement. Le climat de mois est celui dont le plus grand jour est plus long d'un mois en sa fin que dans son commencement. (*pl.* n° 1, *parallèles.*)

Vous concevez, mes chers enfans, que, par le moyen de ces divisions, il est bien plus aisé de contempler l'immensité des cieux, et de suivre les révolutions de ces vastes corps qui y sont répandus avec tant de profusion, et que nous désignons par le nom d'*Astres*, à cause de l'éclat qu'ils répandent. Sans entrer dans le détail des divers systèmes imaginés pour expliquer l'ordre et la structure des cieux, je me contenterai de vous dire un mot des hypothèses de Ptolomée et de Copernic.

Ptolomée, qui florissait en Egypte vers l'an 138 de J. C., prenant toutes les apparences pour des réalités, prétendait que la terre était immobile au centre de l'univers, et qu'elle voyait circuler autour d'elle en vingt-quatre heures, d'orient en occident, le soleil, tous les astres et tous les cieux. Cette opinion fut embrassée et soutenue, durant plus de douze siècles, par tous les astronomes. Cependant il ne fallait qu'une observation bien simple pour détruire cette longue illusion, pour démontrer la mobilité et le mouvement de la terre, et renverser, par conséquent, les idées chimériques du philosophe égyptien.

Copernic, mathématicien fameux, né à Thorn, dans la Prusse royale, s'aperçut de la faiblesse du système de Ptolomée, et en chercha un autre au commencement du seizième siècle. Il plaça le soleil au centre du monde, et fit circuler la terre autour de cet astre. Au lieu de dire, comme Ptolomée, que tous les cieux, que tous les corps qui les illuminent, cheminaient en vingt-quatre heures, d'orient en occident autour de notre globe, il supposa que c'était la terre qui tournait ainsi sur son axe, et que de ce dernier mouvement, qu'il appelait *diurne*, résultaient les jours et les nuits, comme les diverses saisons naissaient du premier, auquel il donnait le nom d'*annuel*. Cette nouvelle hypo-

thèse frappa tous les esprits, et à peine eut-elle vu le jour, qu'elle fut adoptée avec ardeur : *Képler*, astronome allemand ; *Calilée*, philosophe italien ; le célèbre Newton, et une foule d'autres grands hommes la développèrent, la perfectionnèrent, la portèrent au dernier point d'évidence. On prouve par ce système, non-seulement le mouvement de la terre autour du soleil (*pl.* n° 2, *fig.* 1), mais encore que la lune tourne autour de la terre dans une orbite, qui est emportée avec la terre dans son mouvement annuel autour du soleil ; que les autres astres errans, que nous appelons *planètes*, tournent de même avec leurs satellites en plus ou moins de temps autour du soleil, et que le tout est terminé par le ciel des étoiles fixes (*pl.* n° 1, *Système de Copernic*). Les marques jointes au cours des planètes sont les signes qui servent à les représenter ; nous les expliquerons en parlant de leur mouvement de révolution autour du soleil.

Parmi les astres, les uns, fixes et immobiles, brillent de leurs propres feux, et communiquent leur éclat à tout ce qui les environne : on les appelle *Etoiles fixes*. Les autres sont des corps opaques, comme cette terre que nous foulons aux pieds, et ne jouissent que d'une lumière qui n'est point à eux. Ils errent dans les régions célestes, et changent continuellement de position entre eux. Chacune des étoiles fixes est un soleil, et il y a lieu de croire, vu leur distance prodigieuse, qu'elles ne sont pas d'un moindre volume que celui qui nous éclaire (1).

L'éclat plus ou moins vif que nous remarquons

(1) On prétend qu'un boulet de canon, qui tomberait de l'étoile la moins éloignée de nous, emploierait plus de six cent mille ans à se précipiter dans notre soleil, et parcourrait par conséquent un intervalle de plus de neuf cent quarante-six milliards quatre-vingt millions de lieues de deux mille toises chacune.

dans les étoiles, les a fait distribuer en six classes. Les plus brillantes s'appellent *Etoiles de la première grandeur;* celles dont la lumière paraît avoir un degré de moins, *Etoiles de la seconde grandeur;* et ainsi des autres progressivement.

La multitude des étoiles étant infinie, il a fallu les partager en plusieurs groupes, que l'on appelle *Constellations*, et à qui l'on donne différens noms, empruntés la plupart à la Mythologie. Il y en a trente-cinq au septentrion, douze au milieu, et trente-quatre au midi.

Les douze du milieu sont les seules qui nous intéressent. Elles entourent l'écliptique, et remplissent cette zone du ciel que l'on nomme *Zodiaque*. Voici leurs noms, avec les marques par lesquelles on les désigne souvent, et les mois auxquels elles ont rapport.

1° Le *Bélier* ♈, mars; 2° le *Taureau* ♉, avril; 3° les *Gémeaux* ♊, mai; 4° l'*Ecrevisse* ♋, juin; 5° le *Lion* ♌, juillet; 6° la *Vierge* ♍, août; 7° la *Balance* ♎, septembre; 8° le *Scorpion* ♏, octobre; 9° le *Sagittaire* ♐, novembre; 10° le *Capricorne* ♑, décembre; 11° le *Verseau* ♒, janvier; 12° les *Poissons* ♓, février (*pl.* n° 1, *Système de Copernic.*)

Les planétes, le soleil et notre terre n'occupent, en comparaison des vastes corps semés dans l'étendue, qu'une très-petite partie des cieux; c'est ce que nous appelons *notre Univers*. On distingue les planètes en *principales* et en *secondaires*. Leur lumière est plus uniforme et plus tranquille que celle des étoiles qui brillent par élancement, ce qu'on appelle *mouvement de scintillation*.

Les planètes principales sont au nombre de onze, savoir : *Mercure* ☿, *Vénus* ♀, la *Terre* ♁, *Mars* ♂, *Jupiter* ♃, *Saturne* ♄, *Uranus* ou *Herschel* ♅, *Cérès* ou *Piazzi* ⚳, *Pallas* ou *Olbers* ⚴, *Junon* ⚵ et *Vesta* ⚶.

Les planètes secondaires, que l'on appelle encore *Satellites* ou *Lunes*, sont au nombre de dix; une qui appartient à la terre, et qui porte spécialement le nom de *Lune;* quatre qui accompagnent Jupiter, et cinq qui environnent Saturne. *Voyez pl.* n° 1, *Système de Copernic*, où elles sont indiquées par de petits points blancs, placés sur des cercles, qui marquent leur révolution autour de leur planète.

Les planètes du premier ordre circulent toutes d'occident en orient autour du soleil, dans des temps réglés et proportionnés aux degrés d'éloignement où elles sont de cet astre; et les planètes de la seconde classe ont le même mouvement autour de la planète principale qu'elles accompagnent; c'est ce qu'on appelle *révolution périodique*.

Mercure fait cette révolution en trois mois, Vénus en huit, la Terre en trois cent soixante-cinq jours, ce que nous appelons l'année; Mars achève la sienne en deux ans, Jupiter en douze, Saturne en trente, Herschel en quatre-vingt-quatre, Cérès en quatre ans sept mois, et Pallas en quatre ans huit mois. La révolution de Junon et sa distance au Soleil, sont à peu près les mêmes que pour Cérès, Pallas et Vesta.

La révolution de la Lune autour de la Terre se fait en vingt-sept jours et un tiers à peu près; c'est ce que l'on nomme *mois lunaire*. Outre ses satellites, Saturne a encore un *anneau* ou *cercle lumineux*, qui l'entoure sans le toucher, et dont on ignore la nature et les usages.

Chaque planète de la première ou de la seconde classe, en faisant sa révolution autour de son astre central, décrit une espèce de cercle que l'on appelle *Orbite*. Mais comme l'astre n'est pas précisément au centre de cette orbite, il s'ensuit que la distance de la planète à son astre n'est pas toujours la même. Le point de l'orbite où une planète prin-

cipale se trouve le plus loin qu'elle puisse être du soleil, s'appelle *Aphélie*, mot grec qui signifie *éloignement du soleil;* et celui où elle est le plus près, se nomme *Périhélie*, c'est-à-dire *voisinage du soleil*. Les deux points de l'orbite qui sont justes au milieu de l'aphélie et du périhélie, s'appellent *distance moyenne*. Quand la terre est dans son aphélie, le soleil est le plus loin d'elle qu'il puisse être; c'est ce qu'on appelle l'*Apogée* de cet astre; quand elle est dans son périhélie, le soleil est le plus près d'elle qu'il puisse être; c'est ce que l'on nomme le *Périgée* du soleil.

Outre la révolution que chaque planète du premier ou du second ordre fait autour de son astre central, il est à présumer que toutes ont encore un mouvement de rotation sur leurs axes d'occident en orient, ce qui fait qu'elles ont, comme la terre, toutes les parties de leurs surfaces successivement exposées à l'action du soleil. La plupart ont des taches, qui ont donné lieu d'observer ce mouvement, et d'en déterminer la durée.

Toutes les planètes sont des corps sphériques comme la terre : pour s'en convaincre, il suffit de considérer que les différentes parties de leurs surfaces ne reçoivent que successivement la lumière du soleil; car si elles étaient planes, tous les points de ces surfaces recevraient en même temps les rayons de l'astre qui les éclaire, comme une chandelle allumée qu'on élève au bord d'une table, devient visible aussitôt d'un bout à l'autre. Cependant la sphéricité des planètes n'est point parfaite, puisque ce sont des globes un peu applatis vers leurs pôles.

Notre position sur la terre fait que les hémisphères des planètes, éclairés par le soleil, ne sont pas toujours entièrement tournés vers nous, et alors, n'en apercevant qu'une partie, nous voyons la planète sous la figure d'un croissant ou d'un quartier

de lune. Ces différentes figures s'appellent *phases* ou *apparitions*.

Les phases des planètes prouvent bien qu'elles sont toutes des corps opaques, incapables d'éclairer par eux-mêmes, et qui ne nous renvoient que la lumière qu'ils reçoivent du soleil : mais rien ne le démontre mieux que leurs *éclipses* (*pl.* n° 1, *éclipses.*), c'est-à-dire, cette obscurité passagère dans laquelle elles tombent, toutes les fois que quelque corps leur intercepte les rayons de l'astre qui leur prête son éclat. Quant à la nature de ces planètes, les montagnes et les vallées profondes qu'on croit observer dans la lune, semblent nous dire qu'elle est la même que celle de la terre.

Eug. Puisque les planètes sont des corps opaques, et qu'elles changent continuellement d'aspect entre elles, leurs oppositions et leurs conjonctions doivent causer de fréquentes éclipses.

Er. Votre remarque est très-judicieuse, mon cher Eugène. Les éclipses, en effet, seraient très-fréquentes dans ces circonstances, si toutes les orbites étaient dans un seul et même plan; mais elles sont toutes plus ou moins inclinées les unes aux autres, de manière que quand deux planètes passent l'une devant l'autre, il arrive presque toujours que la plus éloignée reçoit les rayons du soleil, qui viennent par-dessus ou par-dessous celle qui passe entre cet astre et elle.

Toutes les planètes, à l'exception de la lune, ont des orbites fixes, quoique diversement inclinées entre elles; c'est-à-dire, que chacun de ces astres, en faisant sa révolution périodique, coupe toujours l'écliptique aux mêmes points, en montant et en descendant.

Outre les planètes primitives qui circulent autour du soleil, et que nous ne perdons point de vue, pour ainsi dire, il en est d'autres, en beaucoup plus

grand nombre, qui se montrent de temps en temps dans les régions célestes; mais la brièveté de leurs apparitions nous a empêché jusqu'ici de les bien connaître. Ces astres, qui ont été long-temps l'effroi des peuples, sont appelés *Comètes*, c'est-à-dire, *astres chevelus*, parce que leur partie la plus radieuse est ordinairement enveloppée d'une espèce d'atmosphère moins brillante, que l'on appelle *chevelure* ou *barbe*, pour la distinguer de cette partie à laquelle on donne le nom de *noyau*. Les comètes traînent encore d'ordinaire après elles une queue lumineuse, qui est quelquefois très-longue, toujours opposée au soleil, et qu'on croit être une vapeur occasionée par la chaleur de cet astre.

Les comètes diffèrent surtout des planètes, en ce qu'elles ne marchent pas toujours comme elles, selon l'ordre des signes, c'est-à-dire, d'occident en orient; mais souvent on leur voit tenir une route tout opposée : au lieu du mouvement direct, elles ont celui qu'on nomme *rétrograde*. Cependant, malgré leurs aberrations immenses, la précision avec laquelle les astronomes sont enfin parvenus à prédire leurs retours, prouve qu'elles sont toutes soumises à des lois constantes.

Le soleil, tournant sur lui-même, mais au reste, immobile au milieu des vastes corps qu'il éclaire, sert en même temps de flambeau, de foyer, et comme de pivot à toutes les parties de la machine du monde : sa figure est sphérique; et s'il paraît à nos yeux comme un disque circulaire, c'est que dans l'éloignement où nous sommes de lui, rien ne nous fait sentir que les parties du milieu sont plus avancées vers nous que celles de ses bords. Nous ignorons entièrement sa nature : on soupçonne seulement que c'est un amas de matières embrasées depuis la création, puisqu'il échauffe et qu'il

éclaire ; mais qu'il brûle apparemment sans se dissiper et sans s'obscurcir, puisque son activité et sa splendeur sont inaltérables.

Une preuve qu'il a un mouvement de rotation sur son axe, c'est qu'on aperçoit sur sa surface des taches, qui, tant qu'elles subsistent, cheminent du bord oriental vers le bord occidental, disparaissent alors, et, après un certain temps, se montrent de nouveau, pour recommencer la même route. C'est par le moyen de ces taches, qui prouveraient presque que le feu élémentaire n'entre pas seul dans la composition du soleil, qu'on a remarqué que cet astre met vingt-cinq jours et six heures à faire ses révolutions sur lui-même.

Le Soleil est plus de vingt mille fois plus gros que Saturne, plus de huit cent cinquante-quatre fois plus gros que Jupiter; il est cinq millions de fois plus gros que Mars, un million de fois plus gros que la Terre et Vénus, et vingt-sept millions de fois plus gros que Mercure. En un mot, l'on a calculé que toutes les planètes avec leurs satellites, ne faisaient que la six cent cinquantième partie de la masse de ce globe immense, qui semble régir tous les autres.

Eug. Qu'est-ce que l'homme, grand Dieu! par rapport à tant de vastes corps? La cent millionième partie d'un grain de poussière, répandue dans l'immensité!.... Mais, Monsieur, apprenez-moi, je vous prie, comment toutes ces masses énormes peuvent demeurer suspendues et se mouvoir avec tant de vitesse, sans se précipiter les unes sur les autres?

Er. Vous me demandez là, mon cher ami, un de ces secrets que l'autenr de la nature couvre d'un voile impénétrable; et tout ce que la curiosité humaine peut faire, c'est de le deviner. Le sentiment le plus généralement goûté, est celui qui suppose aux astres qui circulent autour du soleil,

deux forces primitives, qui, combinant leurs efforts, agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent, les animent, et leur établissent, au milieu des espaces célestes, des lieux fixes et des routes déterminées. Par la première de ces forces, que l'on appelle *centrifuge*, les astres tendent à s'éloigner de leur centre, qui est le soleil; et par la seconde, que l'on nomme *centripète*, ils sont retenus et attirés vers l'astre central qui les rappelle à lui. Mais de quelle nature sont ces deux forces, pour faire subsister tous ces mouvemens sans altération sensible, durant un si grand nombre de siècles? Voilà ce qu'il est impossible de bien expliquer, et ce qui fait la matière d'une grande discussion parmi les philosophes partisans de Newton et de Descartes. Attendons qu'ils se soient accordés, pour nous décider nous-mêmes?

Eud. Voudriez-vous bien nous expliquer plus particulièrement comment se fait la révolution du jour et de la nuit, celle des saisons et des années, et quelle est la mesure du temps que l'on a tirée des mouvemens apparens du soleil et de la lune?

Er. Le temps se divise en siècles, en années, en mois, en semaines, en jours, en heures, en minutes, en secondes, en tierces, etc.

Les astronomes ont divisé le temps que le soleil paraît mettre à fournir sa carrière annuelle, en autant de parties qu'il en faut pour en assigner vingt-quatre à chaque jour. Néanmoins, nous avons deux sortes d'heures à distinguer : les unes qui sont toujours égales entre elles, c'est ce que l'on appelle *temps moyen;* les autres, qui sont affectées des inégalités qui se trouvent dans le mouvement diurne du soleil, c'est ce qu'on nomme le *temps vrai.* Un bon cadran solaire montre les heures du temps vrai; une montre bien réglée montre celles du temps moyen. Il y a des pendules dont le rouage est tellement construit,

qu'elles marquent l'un et l'autre temps par différentes aiguilles ; ce qui fait qu'on les appelle *pendules* ou *horloges à équation.*

En astronomie, on est dans l'usage de compter les vingt-quatre heures de suite d'un midi à l'autre ; mais, chez presque tous les peuples, on divise le jour en deux parties égales, de douze heures chacune. Les douze heures durant lesquelles ou une partie desquelles le soleil nous éclaire, s'appellent *jour artificiel ;* les douze autres, durant lesquelles ou une partie desquelles nous sommes privés de sa lumière, ont reçu le nom de *nuit.* L'éclat que cet astre répand, commence toujours avant qu'il ne se soit élevé sur notre horizon ; et cet éclat subsiste encore quelque temps après qu'il a disparu à nos yeux : c'est ce que l'on appelle *les crépuscules.* Celui du matin se distingue de celui du soir par le nom d'*aurore,* et le commencement de l'aurore est le *point du jour.* On a observé que le crépuscule commence le matin, lorsque le soleil est encore à dix-huit degrés au-dessous de l'horizon, et qu'il ne finit le soir, que quand cet astre est descendu de la même quantité au-dessous.

Une semaine est composée de sept jours, qui se distinguent par des noms tirés des principales planètes, auxquelles les anciens astronomes les avaient consacrés : le premier au Soleil, *dies Solis ;* les chrétiens l'ont appelé le jour du Seigneur, *dies Dominica,* ou Dimanche : le deuxième à la Lune, *Lunæ dies*, Lundi ; le troisième à Mars, *Martis dies*, Mardi ; le quatrième à Mercure, *Mercurii dies*, Mercredi ; le cinquième à Jupiter, *Jovis dies*, Jeudi ; le sixième à Vénus, *Veneris dies,* Vendredi ; et enfin le septième à Saturne, *Saturni dies ;* nous l'avons appelé Samedi, *Sabbati dies,* en mémoire du jour du Sabbat chez les Juifs.

Il y a dans chaque mois la valeur de quatre semaines, et quelques jours de plus dans le mois

solaire; car il y en a communément trente ou trente et un, pour répondre à peu près au temps que le soleil met à parcourir un signe ou la douzième partie du zodiaque. Avril, juin, septembre et novembre ont trente jours; février n'en a que vingt-huit; tous les autres en ont trente-un.

Tandis que la terre fait une révolution entière dans son orbite, elle tourne sur son axe trois cent soixante-cinq fois et un quart à peu près : cela veut dire, selon les mouvemens apparens et les expressions usitées, que l'année solaire est de trois cent soixante-cinq jours et près de six heures. En prenant ces six heures excédentes pour complètes, on convint de les réunir, et de donner à chaque quatrième année un jour de plus qu'aux autres. Ce jour fut placé immédiatement après le 28 février : on l'appela *bis-sexte;* et l'année où il avait lieu, *bis-sextile.* Cet arrangement, qui se fit sous Jules-César, supposait donc que les six heures excédentes de l'année commune étaient absolument complètes; mais, quoiqu'il n'y manque que quelques minutes, cette petite quantité, répétée durant un grand nombre d'années, devint si considérable, qu'à la fin du seizième siècle, les équinoxes étaient dérangés de dix jours. Le pape Grégoire XIII ordonna, par une bulle du 24 février 1582, que ces dix jours de trop seraient retranchés, et que le 5 octobre suivant serait le 15 du même mois. L'Angleterre et quelques autres nations ne voulant point se conformer à cette correction, continuèrent de dater leurs actes selon l'ancien calendrier; et c'est ce qui a donné lieu à la distinction du *vieux* et du *nouveau style,* que l'on désigne souvent par ces lettres : V. S. et N. S., dans les écrits qui doivent passer d'une nation à l'autre. Ce ne fut qu'en 1752 que les Anglais adoptèrent la réforme de Grégoire XIII.

Le bissexte ajoute en quatre ans, quarante mi-

nutes de plus que le soleil n'emploie à retourner au même point du zodiaque. Ces minutes rassemblées composent un jour entier au bout de cent trente-trois ans. Pour empêcher que cet excédent ne cause quelque dérangement nouveau, on omet trois bissextes dans le cours de quatre cents ans. L'intercalation du bissexte fait que ce n'est qu'au bout de vingt-huit ans que le même quantième peut se retrouver au même jour de la semaine, après avoir parcouru tous les autres : on donne à cet intervalle le nom de *cycle solaire*.

Dans le calendrier de chaque année, il y a une lettre qui désigne le dimanche, et qu'on nomme pour cette raison *lettre Dominicale;* c'est toujours une des initiales des mots latins que voici : *Dei*, *Cœlum*, *Bonus*, *Accipe*, *Gratis*, *Filius*, *Esto*. L'année bissextile a deux lettres Dominicales, dont l'une sert jusqu'au 24 de février, et l'autre pendant le reste de l'année.

L'année se partage en quatre saisons : le Printemps, l'Eté, l'Automne et l'Hiver. Chacune d'elles dure autant de temps que le soleil en met à parcourir trois signes du zodiaque, ce qui comprend l'espace de trois mois. Pour les climats qui sont entre l'équateur et le pôle arctique, le printemps commence le 20 de mars ou environ, lorsque le soleil entre au signe du bélier; l'été le 21 de juin; l'automne le 22 de septembre, et l'hiver le 21 de décembre. Quand les régions septentrionales ont l'hiver, l'été règne dans celles du midi qui leur correspondent; il en est de même pour l'automne et pour le printemps.

Le froid qui se fait sentir en hiver, et la chaleur qu'on éprouve en été, ne viennent pas du plus ou moins d'éloignement du soleil, puisque c'est en été qu'il se trouve dans son apogée. La cause principale de ces deux effets si contraires, est qu'alors les rayons solaires tombent moins obliquement

qu'en hiver sur la partie du globe où nous sommes placés, et l'horizon, par conséquent, en reçoit un plus grand nombre (*pl.* n°. 2, *fig.* 2).

La lune, qui est cinquante fois plus petite que notre globe, nous paraît cependant plus grande que toutes les autres planètes : c'est qu'elle est plus près de nous; puisque, dans son apogée, elle n'est éloignée de la terre que de quatre-vingt-onze mille lieues, et de quatre-vingt mille dans son périgée. Elle a trois mouvemens, l'un, qui l'entraîne avec la terre autour du soleil; l'autre, qui la fait circuler autour de notre globe, et le dernier par lequel elle fait une révolution sur son axe.

Le premier de ces trois mouvemens est annuel. Elle met vingt-sept jours sept heures et environ quarante-trois minutes à faire le second : elle emploie précisément le même temps pour le troisième; ce qui fait qu'elle nous montre toujours le même hémisphère.

En parcourant son orbite, la lune rencontre deux fois le soleil sur sa route. Le temps qui s'écoule entre les deux conjonctions est de vingt-neuf jours et demi, et s'appelle *mois synodique* de la lune ou *lunaison*.

Etant un corps opaque et sphérique, la lune ne peut jamais avoir que la moitié de sa surface illuminée par le soleil; et comme l'hémisphère éclairé se présente diversement à nos regards dans le cours d'une même lunaison, ces phases particulières sont comme autant de points de divisions pour le mois synodique.

Quand la lune est en conjonction avec le soleil, alors, se trouvant entre cet astre et la terre, sa surface éclairée regarde le globe lumineux, et ne peut nous transmettre aucun des rayons qu'elle en reçoit; c'est ce qu'on appelle *nouvelle lune*. Après quelques jours de marche, elle nous laisse apercevoir une petite portion de la surface illuminée, sous

la forme d'un *croissant* dont les deux pointes sont tournées vers l'orient, parce que le soleil est alors à l'occident de la lune. Peu à peu nous voyons la concavité de ce croissant se remplir ; en sorte que sept jours environ après la nouvelle lune, nous remarquons la moitié de la partie éclairée, sous la forme d'un demi-cercle ; et c'est ce que l'on nomme le *premier quartier* de la lune. A mesure qu'elle s'éloigne du soleil, nous apercevons une plus grande portion éclairée, jusqu'à ce qu'enfin, au quatorzième jour et demi de sa route, étant arrivée au milieu de son orbite, et se trouvant en opposition avec le soleil, elle nous offre toute la partie que cet astre embellit de ses feux; c'est ce qu'on appelle *la pleine lune*. A compter de cette phase, la partie lumineuse va toujours en diminuant pour nous, de sorte qu'au 22, nous ne voyons plus qu'une portion de la lune, semblable à celle du 7, avec cette différence qu'elle a sa convexité apparente tournée vers l'orient, d'où lui vient alors la lumière du soleil : c'est le *dernier quartier* : ce quartier diminue de jour en jour, et se termine enfin par un croissant semblable au premier, mais dont les pointes sont tournées vers l'occident.

Au bout de dix-neuf ans, les nouvelles et pleines lunes se retrouvent aux mêmes quantièmes. Cette révolution se nomme *cycle lunaire* ou *nombre d'or*, parce qu'à Athènes, on marquait ce nombre dans la place publique avec des chiffres en or. Les lunaisons ne reviennent pas précisément à la même heure tous les dix-neuf ans ; la différence monte à un jour dans l'espace de trois cent quatre ans. Voilà ce qui a fait imaginer, depuis la découverte du nombre d'or, une autre espèce de nombre que l'on appelle *épactes*, dont l'objet est d'exprimer, pour chaque année, l'âge qu'avait la lune à la fin de l'année précédente.

Il arrive de temps en temps que la lune se trouve,

ou dans le plan même, ou fort près du plan de l'écliptique, lorsqu'elle entre en opposition ou en conjonction avec le soleil : dans le premier cas, l'ombre de la terre la couvre en tout ou en partie, et c'est une *éclipse de lune*, (*pl.* n°. 1); dans le second, c'est elle qui nous cache plus ou moins le soleil, et c'est une *éclipse de soleil* (*même pl.*)

Quand l'ombre de la terre ne couvre qu'une partie du disque de la lune, l'éclipse est *partielle;* quand elle en couvre plus de deux tiers, l'éclipse est presque *totale;* enfin, quand elle le couvre tout entier, elle est non-seulement *totale*, mais *centrale*. De même quand la lune ne couvre, en passant, qu'une partie plus ou moins grande du soleil, l'éclipse de cet astre est *partielle;* mais elle ne peut jamais être totale, parce que le disque de la planète n'étant point assez grand pour couvrir entièrement celui du soleil, cet astre le déborde tout autour, comme un anneau lumineux; ce qui fait qu'on appelle cette éclipse, *centrale* ou *annulaire*.

On distingue deux choses dans une éclipse, savoir, l'*immersion* et l'*émersion*. L'immersion est l'entrée d'un astre dans l'ombre de celui qui doit l'éclipser; l'émersion est la sortie hors de l'ombre.

Gardez-vous bien de croire, mes chers amis, que les astres aient d'autre influence sur nous, que celle de nous éclairer ou de nous échauffer. Ne vous figurez pas, avec le vulgaire imbécile et l'antiquité crédule, que les phénomènes célestes, les éclipses, les apparitions de comètes, annoncent à la terre des malheurs, des catastrophes : défiez-vous de tout ce que ces imposteurs, que l'on nomme astrologues, attribuent aux corps célestes; et soyez bien convaincus que tout ce que nous remarquons dans les voûtes immenses suspendues sur nos têtes, est la suite naturelle de lois sages, et d'autant plus invariables, que les hommes sont

venus à bout d'en prévoir les effets plusieurs siècles avant qu'ils n'arrivent.

VIIe ENTRETIEN.

De l'Air, du Feu et de la Lumière.

EUGÈNE. Ce que vous nous avez dit du ciel, me rend curieux de connaître les merveilles qui sont plus près de nous. Par exemple, qu'est-ce que l'air?

ERASTE. C'est un fluide élastique et pesant.

La fluidité de l'air est très-grande, parce qu'il est composé de parties extrêmement rares, sphériques, très-petites, très-mobiles, peu pesantes, qui, bien loin de s'attirer, se repoussent, et qui, par conséquent, peuvent être facilement séparées les unes des autres.

L'air est élastique, puisqu'on peut le comprimer, et que, dans la compression, il fait effort pour se rétablir; comme il se rétablit en effet, dès que la cause qui pressait son volume cesse de l'enchaîner. C'est par le moyen de cette propriété que l'air renfermé dans un fusil à vent, chasse une balle qui peut porter la mort à soixante-dix pas.

L'air se comprime lui-même par son propre poids: celui que nous respirons dans la plaine est plus dense que celui qu'on trouve sur une montagne, parce que celui-ci est chargé d'une colonne moins longue que celui-là.

L'air forme une espèce d'enveloppe à notre globe; et cette masse, avec les vapeurs et les exhalaisons qui y nagent, est appelée *atmosphère terrestre*. On remarque dans cette atmosphère un fluide électrique; on y découvre aussi la matière magnétique universelle.

L'air exposé à l'action du feu se raréfie; d'où il

suit que l'élasticité de cet élément augmente et acquiert une plus grande intensité, lorsque le feu déploie son action contre lui; au contraire, l'air exposé au froid se condense et se réduit en un moindre volume, de même que s'il perdait une partie de son ressort.

L'air se glisse et pénètre dans les pores de plusieurs corps solides; il exerce la même action à l'égard d'un grand nombre de fluides.

Il est la cause de la vie et de la santé. Pour vous en convaincre, mettez un animal, un oiseau, par exemple, sous le récipient de la *machine pneumatique*, et pompez l'air : vous verrez l'oiseau tomber en convulsion; et si vous ne lui rendez l'air, vous le verrez périr par le défaut de respiration, et par la dilatation de ce fluide renfermé dans son corps. Le défaut de respiration empêche le sang de circuler. L'air qui se trouve enfermé dans le corps n'étant plus pressé par l'air extérieur, se dilate considérablement : dilaté, il rompt les prisons où il est retenu, et il cause à l'animal une mort précédée des plus violentes convulsions.

On doit aussi regarder l'air comme la première cause de la végétation des plantes; car elles ont, ainsi que les animaux, des pores inhalans, par lesquels l'air s'insinue pour y faire circuler les sucs nourriciers.

Agité, ce fluide que l'on peut regarder comme un des principaux agens de la nature, est, pour ainsi dire, l'âme de la navigation : par le moyen du vent, des vaisseaux, qui sont comme autant de villes flottantes, passent d'un hémisphère à l'autre, et l'on voit tous les jours en commerce des nations que l'Océan semblait avoir éternellement séparées par ses vastes barrières.

Comme l'air est spongieux, compressible et rarescible à un point qui surpasse toute imagination, il s'imprègne non-seulement de toutes les vapeurs

et de toutes les exhalaisons extérieures, mais encore de celles qu'il trouve dans l'intérieur des corps ; ou bien il se comprime ou se condense jusqu'à paraître stagnant ; ou bien enfin, il s'étend et se raréfie jusqu'à n'avoir plus qu'une faible pesanteur ; dans ces trois cas, il cesse d'être salubre, et quelquefois même il devient dangereux et mortel.

C'est donc agir prudemment que de ne point s'exposer dans un air que l'on soupçonne d'être infecté d'une grande quantité d'exhalaisons, surtout de celles qui sont sulfureuses. Les cloaques qui ont été long-temps renfermés, les souterrains qui avoisinent les minières, les lieux clos où l'on a tenu du charbon allumé, les celliers même dans lesquels fermentent les vins nouveaux ou la bière, sont très-dangereux. Mais si l'air se corrompt aisément, il n'est pas difficile aussi de le purifier, soit en le renouvelant, soit en lui imprimant un mouvement rapide qui ranime son ressort, soit même en brûlant des parfums ou des corps odorans qui, par leur suavité, chassent les vapeurs malignes dont il est chargé. De tous ces moyens, le plus simple et le plus sûr est de le renouveler.

Puisque l'air est un fluide, il presse dans toutes sortes de directions avec la même force, et c'est l'uniformité de cette pression, et la parfaite élasticité du fluide, qui empêchent que les corps n'en soient abîmés.

L'on a imaginé des instrumens qui nous indiquent le poids ou l'élasticité de l'air, sa sécheresse ou son humidité, et il est bon de les connaître.

Le *baromètre* sert à marquer la pesanteur de l'air ; il nous avertit que le fluide dans lequel Dieu nous a placés, agit plus ou moins fortement sur nos corps, et nous annonce les changemens de

temps, surtout quand ils doivent être considérables. Le meilleur des baromètres est celui qu'on appelle simple. Il est composé d'un tube de verre, bien net, exactement purgé d'air, et d'environ deux lignes de diamètre. L'extrémité supérieure de ce tube doit être fermée hermétiquement; et son extrémité inférieure doit être plongée dans un petit vase rempli de mercure, sur la surface duquel l'air que nous respirons, ait la facilité de graviter. C'est l'action de l'air extérieur sur la surface du mercure contenu dans ce vase, qui fait monter et qui soutient dans le tube du baromètre la colonne du vif-argent, suivant les différens points gradués sur l'échelle qui l'accompagne.

Lorsque la colonne du mercure est à vingt-quatre pouces de hauteur, on supporte une pression d'air d'environ vingt-cinq mille sept cent quatre-vingt-cinq livres; et si elle s'élève à trente pouces, la pression est d'environ trente-deux mille deux cent trente et une livres.

Quand le mercure baisse au-dessous de vingt-sept pouces et demi, il annonce de la pluie ou du vent, ou en général ce qu'on appelle mauvais temps; et quand il excède ce nombre de pouces, il annonce le calme, le sec, le beau temps.

L'*hygromètre* est un instrument dont l'objet est d'indiquer la sécheresse ou l'humidité de l'air. On en fait de plusieurs façons : le plus simple est composé d'une corde de dix ou douze pieds, que l'on tend faiblement dans une situation horizontale, et dans un endroit à couvert de la pluie, quoiqu'exposé à l'air libre : on attache au milieu un fil de laiton, au bout duquel on suspend un petit poids qui sert d'index, et qui marque, sur une échelle divisée en pouces et en lignes, les degrés d'humidité en montant, et ceux de la sécheresse en descendant. L'humidité, en pénétrant la corde, la raccourcit : la sécheresse, en la dilatant,

la fait baisser. En général, l'hygromètre est bien moins utile que le baromètre.

Eug. Actuellement, Monsieur, voudriez-vous bien nous apprendre ce que c'est que le *son*?

Er. Le son est l'effet ordinaire du choc ou de la collision de deux corps, dont les parties ébranlées font frémir comme elles, et de toutes parts, jusqu'à une certaine distance, le fluide qui les environne; et ce frémissement se communique aux autres corps qui en sont susceptibles, et qui se rencontrent dans cette sphère d'activité.

On appelle proprement *corps sonores*, ceux dont les sons après le choc ou le frottement qui les fait naître, sont distincts, comparables entre eux et de quelque durée. Or, on remarque qu'il n'y a que les corps élastiques qui soient véritablement sonores, parce qu'ils sont plus propres que tous les autres à être ébranlés dans leurs parties, et à conserver les ébranlemens qu'on leur procure.

Ce n'est que par le moyen de l'air que le son se fait entendre, et qu'il vient frapper notre oreille. En effet, mettez sous le récipient de la machine pneumatique une ou plusieurs sonnettes, pompez l'air, et faites frapper les sonnettes; dès que l'air aura disparu, vous n'entendrez aucun son; rendez l'air, et les sonnettes recommenceront à se faire entendre.

Le son parcourt près de deux cents toises en une seconde; mais il a ses bornes, au-delà desquelles il ne se fait plus entendre. Il est impossible de les déterminer, parce qu'elles dépendent de la force et de l'intensité du son, et de l'élasticité plus ou moins grande du corps sonore, de la constitution du terrain, du vent, qui peut être favorable ou contraire; de la pureté de l'air, de la pluie, de la neige, des nuées, et surtout de la finesse de l'organe destiné à la fonction de l'ouïe.

Le son a non-seulement la propriété de se propager au loin, mais encore celle de se réfléchir, de retourner, pour ainsi dire, sur lui-même, lorsqu'il rencontre des corps durs; au lieu qu'il s'amortit et s'éteint, lorsqu'il vient frapper des corps mous et sans réaction. C'est par cette raison que la voix se fait mieux entendre dans une chambre sans meubles, que dans celle qui est meublée; dans un lieu où il y a peu de monde, que dans celui où s'est assemblé un nombreux auditoire.

Une montagne, un bâtiment, une muraille, réfléchissent le son quelquefois si parfaitement, qu'on dirait qu'il vient réellement du côté opposé. Le son qui est ainsi rapporté, et qu'on peut distinguer du premier, est appelé *écho, son réciproque* ou *son réfléchi.*

L'écho est plus parfait et plus distinct, si les corps durs contre lesquels le son va frapper ont des concavités sur leurs surfaces, ou s'ils ont une figure régulièrement concave. C'est par le moyen de cette répercussion que, dans certaines salles faites en voûte, la voix la plus basse se fait entendre d'un angle à l'autre de la salle, sans que les assistans, qui sont placés partout ailleurs, puissent entendre un seul mot de ce que l'on dit.

On peut conserver et recueillir le son, en l'empêchant de se répandre circulairement à une très-grande distance : pour cela, on le fait passer par de longs tuyaux dont les parois le réfléchissent : c'est ce qui a fait imaginer ces cornets que l'on appelle *acoustiques*, parce que les sourds peuvent s'en servir pour entendre, et les *porte-voix*, dont la bonté doit se mesurer sur le degré d'élasticité de la matière qui les compose. Plus un porte-voix est long, plus il porte loin le son qu'on lui confie. On dit qu'Alexandre-le-Grand en avait un, à l'aide duquel il rassemblait son armée, quelque nombreuse

et quelque dispersée qu'elle fût, et lui donnait ses ordres, comme s'il eût parlé à chaque soldat en particulier.

Eud. Tout ce que vous avez eu la bonté de nous dire de l'air, me fait soupçonner qu'il a quelque rapport avec les vents.

Er. En effet, ma chère Eudoxie, le vent n'est autre chose qu'un air agité, une portion de l'atmosphère qui se meut comme un courant, avec une certaine vitesse, et avec une direction déterminée. Comme il est souvent très-nécessaire de connaître cette direction, on a distribué les vents en plusieurs classes, et on a donné à chacun d'eux un nom, suivant les différens points de l'horizon d'où il paraît s'échapper. D'abord on les a distingués en quatre principaux : le vent du sud ou du midi, et celui du nord ou du septentrion, qui sont opposés; le vent d'est ou d'orient, et celui d'ouest ou d'occident, qui sont aussi contraires. Ces quatre vents cardinaux ont été subdivisés en trente-deux, et ceux-ci en soixante-quatre, tous désignés par un nom particulier.

De plus, on a distingué plusieurs espèces de vents : ceux qui soufflent sans cesse dans une partie de l'atmosphère, ont été appelés *généraux* ou *constans;* on a donné le nom de *periodiques* à ceux qui commencent et finissent toujours dans certains temps de l'année, ou à certaines heures du jour; enfin, on a nommé *variables*, ceux dont la direction, la vitesse, la naissance et la durée n'ont rien de déterminé.

On sait en général que les vents viennent immédiatement d'un défaut d'équilibre dans l'air, parce que toutes les fois que certaines portions de l'atmosphère deviennent plus denses, plus élevées ou plus pressées que les autres, étant alors plus pesantes, elles doivent s'échapper et s'écouler par où il y a moins de résistance; elles doivent pousser

devant elles les autres parties qui sont plus faibles, à peu près comme l'eau d'un canal, soulevée dans un endroit par une pierre qu'on jette, se meut par ondes d'un bout à l'autre. Mais, qui est-ce qui a jeté la pierre, quand nous voyons l'atmosphère s'agiter? Voilà ce qu'on ne sait que fort imparfaitement, et ce qu'il est impossible, en effet, de bien déterminer.

Si les vents par leur vitesse, par leur masse et par leur direction, causent quelquefois de grands ravages, ils nous procurent aussi des avantages bien capables de nous faire oublier leurs tristes et terribles effets. Ce sont eux qui transportent les nuages pour arroser et fertiliser les différentes parties de la terre; ils sont l'âme de la navigation, et, sans entrer dans de plus longs détails, les services que nous tirons des moulins à vent, sont inappréciables.

De temps en temps on observe dans l'atmosphère des phénomènes surprenans, que l'on appelle *météores;* mais avant de vous en parler, mes chers amis, il est nécessaire de vous dire un mot du feu et de la lumière.

La nature du feu se dérobe à notre connaissance. On conjecture, avec beaucoup de fondement, qu'il est un fluide, mais un fluide qui ne cesse jamais de l'être, et qui probablement est la principale cause de toute fluidité.

Les parties du feu doivent être extrêmement subtiles, puisqu'il est impossible de les apercevoir et de les saisir solidement; elles doivent être extrêmement rares, puisqu'il est impossible de les condenser, et que d'ailleurs elles détruisent toute espèce de condensation; elles doivent être extrêmement subtiles et prodigieusement dures, puisqu'elles pénètrent tous les corps, que rien ne leur résiste, et qu'elles résistent à tout.

Le feu est un corps, puisqu'il occupe un espace,

qu'il se porte en tous sens, et qu'en se développant il se meut; sa mobilité doit être prodigieuse, puisqu'il imprime un mouvement rapide aux parties des corps sur lesquels il agit. La réflexion de ce fluide, produite par les miroirs ardens, est une preuve de sa solidité.

Quand, par l'action du feu, les corps perdent leur solidité et se liquéfient, on dit qu'ils tombent en *fusion* ou en *résolution*. Lorsque les corps sont en fusion, ils ont absorbé toute la quantité de matière ignée qu'ils peuvent recevoir, et ils ne deviennent pas plus chauds, quoiqu'on les expose plus long-temps à la violence du feu. Mais alors les parties les plus subtiles de ces corps se volatilisent, et produisent des vapeurs qu'on appelle *exhalaisons*. Ces parties, en s'évaporant, emportent avec elles un peu de feu, et forment une autre espèce de fluide sensible et élastique, que nous connaissons sous le nom de *fumée*. Lorsque les molécules de ce dernier fluide se sont rassemblées, elles forment une masse légère et rare, que l'on appelle *suie;* mais lorsque ces parties emportent avec elles une plus grande quantité de particules ignées, elles forment ce que nous nommons la *flamme,* qui a la forme d'un cône dont la base repose sur ce qui lui sert de nourriture. Ce cône est vraisemblablement formé, d'un côté par la pression de l'air qui environne la flamme, de l'autre, par l'effort qu'elle fait pour fendre la masse d'air qui s'oppose à son expansion. Les *cendres* ou *chaux* sont pour l'ordinaire composées de terres, de sels et de plusieurs autres matières hétérogènes, restes grossiers des corps dont les parties subtiles se sont évaporées.

Quoique le feu soit capable de tout détruire et de tout dissoudre, il est répandu partout, jusqu'au dedans de nous-mêmes, et nous n'avons pas un grain pesant de chair ou d'os, qui n'en soit intime-

ment pénétré. Quelquefois il paraît comme enchaîné et comme engourdi; mais il est facile de le réveiller et de l'exciter par un mouvement rapide, ou ce qui est à peu près la même chose, par le frottement des corps. Le feu le plus pur que nous connaissions jusqu'à présent, est celui du soleil : le feu terrestre a besoin de nourriture, et il s'éteint aussitôt qu'elle lui manque. Le froid absolu serait la privation de toute matière ignée; mais nous ne connaissons point de froid absolu, parce que nous ne connaissons aucun corps qui soit privé de matière ignée.

Pour découvrir les différens degrés de la chaleur et du froid, on a imaginé un instrument fort utile, que Réaumur, physicien fameux, a singulièrement perfectionné, et qu'on appelle *thermomètre*. C'est un tube de verre rempli de mercure ou de tout autre fluide susceptible d'une dilatation et d'une condensation sensibles. Ce tube qui est fermé hermétiquement, et terminé par une boule de la même matière, est placé sur une planche où sont marqués les différens degrés et les variations de la chaleur et du froid. Plus il fait chaud, plus le mercure monte, parce que son volume augmente par la dilatation; plus il fait froid, plus il descend, parce que son volume diminue par la condensation, suites naturelles de la présence ou de l'abandon des particules ignées. Le thermomètre a enrichi la physique d'un grand nombre de découvertes, et, entre autres, il nous a appris que dans les caves profondes, comme dans tous les souterrains, il ne fait ni plus chaud en hiver, ni plus froid en été que dans les autres saisons de l'année.

On appelle lumière tout ce qui procure à l'âme la faculté de voir par le moyen des yeux. Quoique le feu éclaire, lorsqu'il est enflammé, on ne sait cependant si cet élément et la lumière sont une même et unique chose. Tout ce qu'on peut dire,

c'est que la lumière est un véritable corps, qui jouit des propriétés qui conviennent aux corps; un fluide très-subtil, dont par conséquent les parties n'ont qu'une faible cohésion entre elles; et sa mobilité doit être prodigieuse, puisqu'elle parcourt en une minute plus de quatre millions de lieues, en partant du soleil. Elle s'échappe de tout corps lumineux par des lignes droites qu'on appelle *rayons;* mais ces rayons se courbent et s'écartent un peu en passant dans l'air.

Il y a un grand nombre de corps qui s'imbibent pendant le jour de la lumière qui les éclaire, et qui luisent ensuite dans l'obscurité, sans qu'on les allume par le moyen d'un feu étranger : on les appelle, pour cette raison, *phosphores*, c'est-à-dire, *porte-lumière*.

On voit souvent des restes de poissons brilier au coin des rues, ou dans les cloaques qui servent de decharge aux grandes cuisines : quantité de personnes ne peuvent se peigner dans l'obscurité, sans faire voir, sans entendre même sortir du feu de leur chevelure. Ce sont des lueurs de cette espèce qui effraient les valets d'écurie, et qui leur font dire que certains chevaux sont pansés par des *esprits follets*. On a vu même de tout temps certaines vapeurs grasses ou spiritueuses, exhalées des corps vivans, s'enflammer comme d'elles-mêmes, et produire un feu si léger, qu'il n'était sensible que par sa lumière : on l'appelle *ignis lambens*. Il en est de même des bois tendres et morts, lorsqu'ils sont pourris en un certain point. De tous les phosphores, le plus remarquable, parce qu'il est le plus inflammable et le plus lumineux, est celui que l'on fait avec de l'urine.

Toutes les fois que la lumière rencontre un corps opaque, elle se réfléchit. Les corps les plus durs, les plus compacts, ceux qui sont susceptibles du poli le plus parfait, et dont la couleur

approche le plus du blanc, sont les plus propres à cet effet. De ce nombre sont les *miroirs*, dont la plupart des rayons reviennent avec un certain ordre, et qui ont, en outre, la propriété de représenter les objets éclairés qu'on leur oppose. Ce serait ici le lieu de vous parler des *télescopes*, dont l'effet est de représenter les objets éloignés plus gros et plus distincts que dans leur situation naturelle, et des *microscopes*, qui prêtent un volume prodigieux aux objets les plus insensibles; mais l'intelligence des phénomènes que ces instrumens opèrent, exigerait des notions que la multiplicité des matières sur lesquelles nous avons encore à nous entretenir, ne me permet pas de vous donner. Nous allons examiner en peu de mots les *météores*.

On peut distinguer trois sortes de météores : les uns qui brillent et qui éclatent à nos yeux, et que, pour cette raison, on appelle *enflammés*; les autres, qui sont produits par les vapeurs que le soleil enlève, ou que la chaleur intérieure de la terre pousse dans l'atmosphère après que l'astre du jour s'est retiré, et que l'on nomme *météores aqueux*; ceux enfin qui résultent des vapeurs et des exhalaisons combinées avec la lumière, et qui ont reçu le nom de *météores lumineux*.

Les *feux follets* qui voltigent çà et là à quelques pieds de la terre, et que l'on voit, surtout à la fin de l'été, dans les endroits marécageux, dans les cimetières et autres lieux où les matières sulfureuses et inflammables abondent; ces autres flammes, non moins légères, que l'on appelle *feu Saint-Elme*, et que l'on voit, après un temps orageux, s'élancer sur toutes les parties d'un navire qui est en mer, sans cependant rien embraser; ces traces de lumière qui se jettent d'un point du ciel à l'autre, et que l'on appelle *étoiles tombantes*; ces nuées lumineuses qui brillent et éclatent quelquefois durant plusieurs nuits de suite du côté du

Nord, et que, pour cette raison, on nomme *aurores boréales*; ces globes, d'une grosseur énorme, et d'un éclat souvent plus vif que celui de la lune, auxquels on donne le nom de *bolides*, qui paraissent de temps en temps dans l'atmosphère, se brisent ensuite avec un terrible fracas, et répandent au loin une fumée épaisse, presque toujours accompagnée d'une odeur sulfureuse; les éclairs que la chaleur occasione pour l'ordinaire; la foudre et le tonnerre lui-même, sont des météores ignés; et c'est sans doute à la matière électrique, mise en mouvement par la chaleur, et à l'inflammabilité des exhalaisons qui se sont amassées dans l'atmosphère, qu'il faut principalement attribuer ces terribles phénomènes, bien capables d'épouvanter le peuple ignorant, mais qui sont, pour les savans, des objets d'une louable curiosité.

Ce qu'on appelle *foudre* et *tonnerre* est donc un phénomène d'électricité. Un nuage rempli de matière électrique mise en action, en rencontre un autre qui n'en est point ou presque point chargé; aussitôt il se forme deux courans, l'un effluant et l'autre affluant, qui se rencontrent, qui se choquent, qui allument toutes les matières inflammables qu'ils rencontrent. Leur impétuosité, jointe à l'action de la flamme, produit dans l'air environnant une agitation rapide; et de là naît une forte explosion: un bruit que tous les nuages voisins, que tous les échos répètent, se fait entendre; un vent impétueux s'élève, et dure peu; les vapeurs se ramassent, et tombent en pluie dont les gouttes sont très-larges; et si la foudre prend son origine dans la plus haute région glaciale de l'atmosphère, ces vapeurs se changent en grêle de différente grosseur.

Pour l'ordinaire, la foudre tombe sur les endroits élevés, comme sur les tours qui sont fort hautes, sur lesquelles on plante des verges de fer

pour y arborer des pavillons ; sur les églises élevées, qui sont ornées de plusieurs croix, ou qui sont couvertes de métal ; sur les grands arbres : ainsi il est beaucoup plus sûr de se tenir en pleine campagne pour se mettre à l'abri de l'orage.

On peut juger de l'éloignement ou de la proximité du tonnerre, par les momens qui s'écoulent entre celui où l'éclair vient éblouir notre vue, et celui où le bruit vient frapper notre oreille. S'il se passe une seconde entre l'un et l'autre, le tonnerre est à cent toises de nous ; à six cents, s'il y a six secondes : il est très-près, et il est permis de craindre, si le bruit et l'éclair se font sentir en même temps.

On a quelquefois recours au son des cloches pour écarter le tonnerre ; mais ce moyen est plus dangereux qu'utile ; car des cloches de métal frappées par des battans de fer, et mises en vibration, sont plus exposées aux effets de l'électricité de l'air, que lorsqu'elles restent en repos : de sorte que la matière électrique est plutôt attirée que repoussée par le son des cloches.

Quand le soleil a cessé d'échauffer la terre et les eaux, l'air devient plus froid qu'elles. Alors la matière du feu, qui tend à se rejoindre toujours uniformément à la matière des autres fluides, passe de la terre dans l'air, et emporte avec elle les parties les plus subtiles des corps terrestres, qu'elle détache et qu'elle anime de son mouvement. Si ces vapeurs sont encore voisines de la terre, elles se font sentir le soir, et on les désigne par le nom de *serein*. Au soleil levant, la chaleur commençant à renaître, l'air se dilate, se dessaisit du serein, qui retombe en partie sur la terre, et reçoit le nom de *rosée*. Si le temps est froid, ce serein et cette rosée se glacent, et produisent ce que l'on appelle la *gelée blanche*. Si les vapeurs ne s'élèvent ou ne retombent que lentement et en grande quan-

tité, elles obscurcissent l'air, et produisent ce que nous nommons *brouillard*. Le brouillard est quelquefois chargé d'exhalaisons puantes et insalubres, qui deviennent la cause de différentes maladies, ou qui portent la contagion parmi les plantes. Dans les grands froids, le brouillard se gèle et s'attache à tout ce qui s'y trouve exposé; c'est ce qu'on appelle *givre* ou *frimas*. Les *nuées* que nous voyons suspendues de côté et d'autre au-dessus de nous, ne sont que des amas de brouillards qui flottent au gré des vents dans l'atmosphère. Lorsque leurs parties, réunies en gouttes, deviennent trop pesantes, elles font, en tombant, ce qu'on appelle la *pluie;* si cette pluie est très-fine, elle se nomme *bruine*. Les refroidissemens qui surviennent dans la région des nuages, sont souvent assez considérables pour geler les vapeurs; alors elles tombent en *neige* ou en *grêle;* en neige, si la congélation saisit les vapeurs avant qu'elles se soient réunies en grosses gouttes; en grêle, si les particules d'eau ont le temps de se joindre avant que d'être prises par la gelée.

On doit se défier de tout ce qu'on a publié des pluies de crapauds, de sang, de grains, de pierres, etc. Il faudrait que le vent enlevât ces matières, et les laissât tomber à une certaine distance du lieu où il les aurait prises; car elles sont trop pesantes pour s'élever et se soutenir comme les vapeurs au milieu de l'atmosphère.

De tous les météores aqueux, le plus surprenant et le plus dangereux peut-être, est celui qu'on appelle *trombe*. On le voit assez souvent sur mer, et beaucoup plus rarement sur terre. C'est une nuée épaisse qui s'allonge de haut en bas, jette autour d'elle beaucoup de pluie ou de grêle, et fait entendre un bruit semblable à celui d'une mer violemment agitée. Elle renverse les arbres et les maisons partout où elle passe; et lorsqu'elle s'abaisse

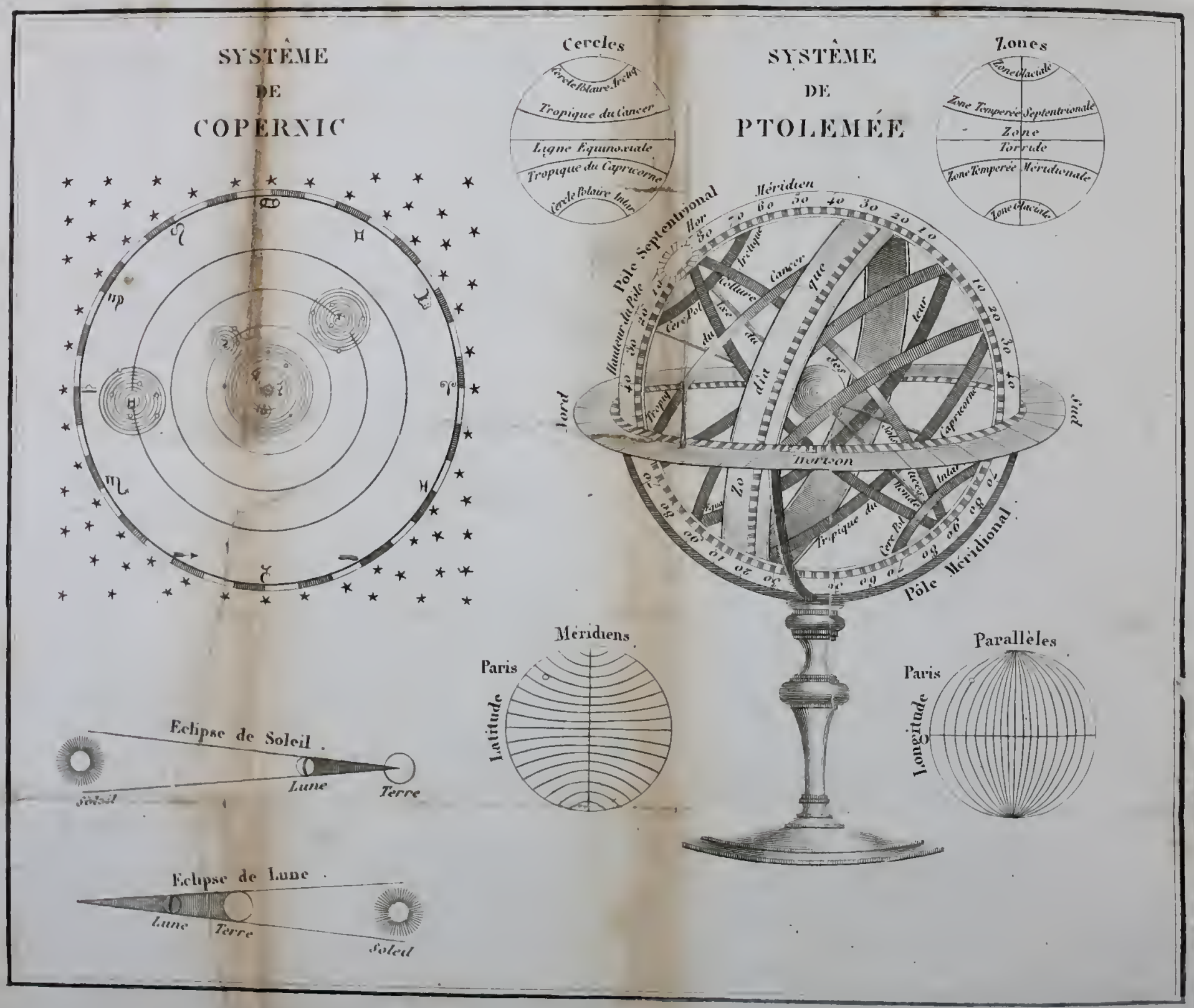
sur un vaisseau, elle ne manque guère de le submerger. On n'a pu, jusqu'ici, exprimer d'une manière satisfaisante la formation de cet étrange phénomène.

Pour bien entendre la raison des météores lumineux, il faut savoir d'abord que la lumière est composée de sept rayons différens, dont chacun est le principe d'une couleur particulière, et qui n'appartient qu'à lui. Les sept couleurs qui naissent des sept rayons de la lumière, sont le *rouge*, l'*orange*, le *jaune*, le *vert*, le *bleu*, l'*indigo* et le *violet*: ces couleurs s'appellent *primitives*, parce que c'est de leur mélange qu'on forme toutes les autres. Les couleurs n'appartiennent pas proprement aux objets qui frappent nos regards, mais à la lumière, puisque dès qu'elle cesse de briller, les objets n'ont plus de couleur. Ainsi un corps qui a la propriété de réfléchir tous les rayons de lumière, sans les décomposer, paraît *blanc;* il paraît *noir*, s'il les absorbe tous sans en réfléchir aucun.

En second lieu, les nuages qui sont suspendus dans l'atmosphère, peuvent être regardés tantôt comme des miroirs qui ont la propriété de retracer l'image des objets qui se rencontrent vis-à-vis d'eux; tantôt comme un assemblage de corps dont les uns réfléchissent tel ou tel rayon plus abondamment que les autres, et par conséquent, doivent paraître plus colorés par ce rayon, que les autres corps qui les avoisinent.

Donc, si quelquefois vous remarquez dans le ciel de ces faux soleils que l'on appelle *parhélies*, ou de ces fausses lunes que l'on peut nommer *parasélènes*, vous reconnaîtrez aussitôt que ce sont autant d'images du soleil ou de la lune, que réfléchissent des nuages ou des vapeurs situés vis-à-vis de ces deux astres.

Si, lorsqu'ayant le dos tourné au soleil, et regar-


SYSTÊME
DE
COPERNIC
Cercles
Cercle Polaire Arctiq.
Tropique du Cancer
Ligne Equinoxiale
Tropique du Capricorne
Cercle Polaire Antar.
SYSTÊME
DE
PTOLEMÉE
Zones
Zone Glaciale
Zone Temperée Septentrionale
Zone Torride
Zone Temperée Méridionale
Zone Glaciale
Pole Septentrional
Méridien
Hauteur du Pole
Horizon
Nord
Sud
Pôle Méridional
Méridiens
Paris
Latitude
Parallèles
Paris
Longitude
Eclipse de Soleil
Soleil
Lune
Terre
Eclipse de Lune
Lune
Terre
Soleil

dant une nuée qui fond en pluie, tandis que cet astre, élevé à une certaine hauteur sur l'horizon, porte son éclat contre elle, vous découvrez un ou plusieurs de ces cercles brillans que l'on appelle *iris* ou *arc-en-ciel*, les sept couleurs dont vous les verrez décorés, vous feront connaître aussitôt que ce phénomène naît de la décomposition des rayons de la lumière.

VIIIe ENTRETIEN.

Idée générale du globe terrestre, et de tout ce qu'on y remarque.

Eraste. Après avoir contemplé tout ce qui se passe au-dessus de nos têtes, il est temps, mes chers amis, de fixer nos regards sur le globe que nous habitons. Comme les eaux en couvrent la plus grande partie, c'est par elles que nous allons commencer.

L'eau en général, est un corps fluide, liquide, humide, insipide et sans odeur, du moins quand il ne contient pas des parties hétérogènes; limpide, diaphane, sans couleur, très-volatil, qui ne peut brûler dans le feu, mais au contraire qui l'éteint ordinairement. Il peut perdre sa fluidité, lorsqu'un grand froid s'empare de toutes ses molécules, et alors elles forment un corps transparent que l'on appelle *glace*.

Il y a des fontaines dont les eaux sont chaudes, ce qui vient des feux souterrains au-dessous et auprès desquels elles se trouvent; il y en a dont l'eau change la couleur des cheveux de ceux qui en boivent; il y en a dont elle ébranle et fait tomber les dents; et l'on en voit qui produisent un effet contraire : on en trouve dont les eaux sont des

poisons mortels; d'autres changent le fer en cuivre, ou pétrifient plus ou moins promptement les divers corps qu'on y fait séjourner; mais ce n'est pas l'eau, considérée comme eau, qui produit tous ces effets; on doit les attribuer aux substances étrangères qu'elle amasse en filtrant au travers des terres, et qui se combinent avec elle.

Les pluies et les neiges qui s'arrêtent et se fondent sur le sommet des hautes montagnes, ou qui tombent dans les plaines et les vallées, pénètrent dans les terres, coulent sur des lits de sable ou de glaise, s'amassent dans les lieux propres à retenir l'eau, et donnent naissance à la plus grande partie des fontaines. Je dis la plus grande partie; car il est certain qu'il y a des rivières, des sources qui tirent leur origine des eaux de la mer, qui se filtrent, comme les pluies et les neiges fondues, au travers des terres; il y en a aussi qui naissent en même temps de toutes ces causes.

Eud. Voudriez-vous bien nous apprendre quelque chose de plus particulier sur la mer, et sur les poissons qui l'habitent.

Er. La mer occupe presque la moitié de notre globe. Elle est si profonde, qu'il y a des endroits où il n'a pas été possible jusqu'ici de la sonder. Le sel dont ses eaux sont imprégnées, fait à peu près la quarantième partie de son volume; elles sont encore remplies d'une huile bitumineuse et d'une quantité d'autres matières amères ou corrosives, qui lui donnent un goût désagréable, et qui la rendent malsaine. On trouve dans son fond une multitude de plantes, du sable, du gravier, des coquillages, des rochers, des sources d'eau douce, des fontaines d'eaux chaudes, des vallées, des montagnes, comme sur la terre que nous habitons.

La mer voit éclore à chaque saison plus d'animaux que la terre n'en nourrit. Quand on examine les poissons, il semble qu'ils n'ont qu'une tête et

une queue : on ne leur voit ni pieds ni bras, et leur tête même n'a point de mouvement libre. Néanmoins avec si peu d'organes extérieurs, ils sont plus agiles, plus prompts, plus remplis d'artifices, que s'ils avaient plusieurs mains et plusieurs pieds : l'usage qu'ils font de leur queue et de leurs nageoires, les pousse comme des traits, et semble les faire voler.

Comme le fond de la mer ne produit pas autant de plantes que la terre, le peuple innombrable qu'elle renferme est contraint de se dévorer mutuellement pour subsister; et bientôt ils seraient détruits, si leur fécondité prodigieuse ne surpassait infiniment leurs besoins.

Les principaux poissons que la mer nous fournit et que nous recherchons le plus, sont la *morue* et ses espèces, savoir : le *cabillaud*, le *dorsch* et la *langue;* le *hareng*, le *maquereau*, la *baleine*, le *walrus*, les *sardines*, les *anchois*, l'*esturgeon*, le *saumon*, les *marsouins*, le *veau de mer*, le *thon*, etc.; et un grand nombre de ceux qui vivent dans les écailles, comme les *huîtres*, les *moules*, les *homards* et les *tortues*. Tous ces poissons forment une branche de commerce très-importante.

La morue et ses espèces se trouvent dans la mer du nord, sur les côtes orientales et occidentales de l'Ecosse, au nord de l'Irlande, et particulièrement dans l'Amérique septentrionale, au grand banc de Terre-Neuve. La Bretagne seule consomme six mille quintaux de morue sèche, et douze cent milliers de morue fraîche; l'approvisionnement de l'Espagne excède quatre millions huit cent soixante-quinze mille quintaux de ce poisson. Telle est sa fécondité, qu'on a trouvé dans une seule morue plus de neuf millions trois cent quarante-quatre mille œufs.

Le hareng n'est vil que par sa prodigieuse abondance. Il parcourt les côtes de Norwège et les mers

qui environnent l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande. La grande pêche se fait aux environs des îles de Schetland. La Norwège en tire un revenu de près d'un million par année; et les Hollandais, au moins trente millions d'écus.

Le maquereau se trouve dans différens endroits de l'Océan, mais particulièrement vers les côtes de France et d'Angleterre : on le mange, comme les précédens, *frais* ou *salé*.

La baleine est un poisson d'une énorme grandeur et d'une singulière utilité. Il n'y a que sa langue qu'on puisse manger. Le reste du corps produit cent, et quelquefois cent vingt-huit barriques d'huile, qui sert à brûler et à bien d'autres usages. Ses barbes ou fanons sont employés à faire des corps de femme, des busces, des parasols, etc. On se sert même de son excrément pour teindre en rouge. L'espèce de baleine appelée *cachalot*, fournit cette drogue connue dans la médecine sous le nom de *blanc de baleine*, et qui sert aussi pour la toilette.

La pêche de la baleine est la plus difficile et la plus périlleuse : elle se fait sur les côtes du Groenland, d'Islande, de Norwège, de Finlande, et dans le détroit de Davis. Des hommes armés de harpons, qui sont des fers pointus à deux tranchans, recourbés comme un dard, partent dans des chaloupes, et jettent leurs instrumens sur le monstre. L'animal blessé descend, et on lâche les cordes qui retiennent les harpons, jusqu'à ce qu'il vienne sur l'eau. Alors la baleine est morte, et les pêcheurs s'en saisissent.

Le walrus ou narval, que l'on appelle encore la *licorne*, est un gros poisson qui habite, comme la baleine, dans les mers glaciales : la pêche s'en fait dans le même temps et de la même manière. La corne de cet animal et ses dents servent aux mêmes usages que l'ivoire. On tire de sa graisse de l'huile

à brûler. Il ne faut pas confondre ce poisson avec le *belunga*, qui fournit cette colle de poisson que l'on tire de Russie, et surtout d'Archangel.

La Bretagne tire un grand profit de la sardine qui se pêche dans l'Océan, et donne beaucoup d'huile. Cette pêche lui vaut plus de deux millions de francs. La pêche des anchois se fait particulièrement sur les côtes de Catalogne et de Provence.

L'esturgeon est un poisson de mer et de rivière, qu'on ne recherche que pour les œufs. La plus grande pêche qui s'en fait est celle des Russes, à l'embouchure du Wolga dans la mer Caspienne, et principalement au-dessous d'Astracan.

Le Saumon se trouve en abondance sur les côtes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et aux environs de Terre-Neuve. Il passe de la mer dans les rivières. Le Rhin et l'Elbe en ont beaucoup.

Le marsouin est un poisson fort gros qui se pêche sur les côtes de France. Sa chair est peu estimée; l'huile qu'on en tire sert à différens usages.

Le thon est un grand poisson de passage, dont on trouve une quantité prodigieuse sur les côtes de Provence, aux mois de septembre et d'octobre.

La plupart des poissons à écailles ou à coquilles sont *amphibies*, c'est-à-dire, qu'ils vivent également sur la terre et dans l'eau. Telle est la tortue, qui donne quelquefois jusqu'à deux cents livres de chair bonne à manger, et dont la graisse, qui peut suppléer au beurre, produit jusqu'à trente pintes d'huile. Les œufs de tortue sont fort gros, et on peut les garder.

Parmi les autres poissons dont le nombre est infini, on distingue surtout la *scie* ou l'*épée de mer*, ainsi nommé, parce qu'il porte au bout de la tête un grand os plat, assez semblable à une scie double, avec lequel il attaque et combat la baleine; le *requin*, qui livre une guerre cruelle aux autres poissons, et dévore un homme tout entier; les

poissons volans, qui, en effet, s'élèvent de l'eau, et voltigent quelques instans dans les airs pour échapper à l'ennemi qui les poursuit; la *torpille*, qui engourdit tout à coup la main de celui qui la touche; et enfin cette espèce d'huîtres, connues sous le nom de *mère perle*, parce qu'elles produisent les perles. En terminant ce qui concerne l'élément qui nous fournit tant de richesses, je ne dois pas oublier de vous dire un mot sur un phénomène qu'ils nous présente.

Tous les jours les eaux de la mer sont portées deux fois de l'équateur vers les pôles, et reviennent deux fois des pôles vers l'équateur : c'est ce que l'on appelle le *flux* et le *reflux* ou les *marées*. Ce mouvement est tellement lié avec celui de la lune, que tous les philosophes, à l'exception d'un petit nombre, l'ont toujours regardé comme un effet de l'action de cet astre sur la terre. Mais comment l'action physique de la lune s'exerce-t-elle sur les eaux de la mer? C'est ce qui partage encore les disciples de Descartes et de Newton. Néanmoins ce dernier paraît avoir expliqué clairement la théorie des marées, par son fameux principe de *gravité* et d'*attraction;* car, ayant démontré qu'il existe dans tous les corps qui composent le système solaire, un principe d'attraction réciproque, qui agit en raison de leur distance respective, il conclut que la lune doit nécessairement attirer les parties de la mer qui se trouvent directement au-dessous d'elle, et que, par une conséquence inévitable, la mer s'élève partout où la lune se trouve perpendiculaire. Telle est, selon lui, la cause du flux et du reflux. Les marées sont plus hautes qu'à l'ordinaire deux fois chaque mois; cela arrive toujours vers le temps de la nouvelle et de la pleine lune. A ces époques, l'action du soleil et celle de la lune concourent ensemble, et exercent leur attraction dans la même direction, c'est-à-dire, en ligne droite. Les marées

sont aussi, deux fois par mois, plus faibles qu'à l'ordinaire : ce qui arrive toujours vers le premier et le dernier quartier de la lune.

Passons actuellement aux productions de la terre. Les philosophes les ont distribuées en trois grandes familles, auxquelles ils ont donné le nom de *règne :* la première s'appelle *règne animal;* la seconde, *règne végétal;* et la troisième, *règne fossile* ou *minéral.*

Les *animaux* sont des corps organisés, qui tirent leur aliment des trois règnes de la nature : ils ont la faculté de se mouvoir où bon leur semble; ils sont doués de sentiment; différentes humeurs circulent dans toute l'habitude de leurs corps; les unes servent à la nutrition des parties où elles abordent; les autres s'échappent et se dissipent : l'animal vit tant que cette circulation a lieu.

Les *végétaux* sont des corps organisés, vivans, munis de vaisseaux, de valvules, d'enveloppes, de glandes; ils s'attachent à la terre, comme à la source de leur subsistance, et en tirent une liqueur qu'on appelle *sève.* Tant que cette sève s'élève dans leurs canaux, ils végètent, ils poussent, ils vivent; ils périssent dès qu'elle cesse de circuler ou qu'elle s'épanche.

Les corps qui font partie du règne *fossile*, sont composés de parties hétérogènes, du concours desquelles prennent naissance différens fluides, différentes masses solides de différentes figures, grandeurs et fermeté. Tous ces corps n'ont ni organes, ni vaisseaux ; ils sont dépourvus de mouvement et de vie.

Le règne animal se divise en six grandes familles : l'*homme*, les *quadrupèdes*, les *oiseaux*, les *poissons*, les *amphibies* et les *insectes.*

L'homme est le seul de tous les êtres, capable de connaître, et digne d'admirer. Dieu l'a fait spectateur de l'univers et témoin de ses merveilles.

Né pour adorer celui qui l'a tiré du néant, il commande à toutes les créatures : il ne voit que de loin la terre, et semble la dédaigner; tandis que presque tous les autres animaux, tristement courbés vers le globe, y cherchent une humble subsistance. En un mot, si on le considère du côté de sa destination primitive, l'excellence de sa nature perce à travers toutes les parties de l'admirable machine qu'il anime. Mais qu'est-ce que ce roi si grand, si l'on jette les yeux sur ce qu'il est devenu? Plus faible qu'aucun des animaux, il ne commence à vivre que pour commencer à gémir; sa vie incertaine et chancelante paraît devoir finir à chaque instant; il ne peut ni se soutenir, ni se mouvoir. A peine est-il sorti de cet état précaire, qu'il se voit forcé de lutter contre l'ignorance : les passions surviennent, il se jette dans le crime en applaudissant à la vertu : bientôt l'âge viril lui suggère de vastes projets, l'ambition l'occupe et le tourmente; enfin les infirmités de la vieillesse le dévorent tour à tour : il n'a pas vécu pour lui, et déjà la mort l'a précipité dans le tombeau.

Eud. Il y a un animal qui ressemble beaucoup à l'homme; c'est le singe; voudriez-vous bien nous en dire un mot?

Er. On a confondu sous le nom de singes une multitude d'animaux d'espèces très-différentes; mais on ne doit appeler ainsi que l'animal qui n'a point de queue, dont la face est applatie, dont les dents, les mains, les doigts et les ongles ressemblent à ceux de l'homme, et qui, comme lui, marche debout sur deux pieds. Or, il n'y a que trois sortes d'animaux qui aient ces propriétés, savoir : l'*orang-outang*, le *pithèque* et le *gibbon*.

On pourrait regarder l'orang-outang comme le premier des singes et le dernier des hommes. Il y en a de deux espèces, le grand que l'on appelle *pongo*, et le petit que l'on nomme *jocko*. Ces

animaux ont l'instinct de s'asseoir à table comme les hommes, de manger de tout sans distinction, de se servir du couteau, de la cuiller et de la fourchette, de boire du vin et d'autres liqueurs. On en a vu qui présentaient la main pour reconduire les gens qui venaient les visiter, qui se promenaient gravement avec eux et comme de compagnie, versaient eux-mêmes leur boisson dans un verre, et le choquaient lorsqu'ils y étaient invités (*fig.* 1 *et* 2.)

Le pithèque n'a pas un pied et demi de hauteur; c'est le plus docile des singes. Le gibbon est bien plus grand; mais ses bras sont aussi longs que son corps; en sorte que, sans se courber, il peut toucher la terre.

C'est leur extrême ressemblance avec l'homme qui a fait appeler les singes *hommes sauvages* ou *satyres*, par les anciens; mais quelque rapport qu'ils aient avec le roi de la terre, privés de la parole et de la pensée, ils ont une si forte teinture d'animalité pure et simple, qu'elle se reconnaît en chacun d'eux, et au moment de la naissance, et dans tout le cours de la vie. Il y a plusieurs autres familles de singes, comme les *magots*, les *papions* ou *babouins*, les *mandrilles*, les *guenons* ou *singes à longue queue*, etc., etc. Mais il vaut mieux vous parler d'animaux plus utiles et plus agréables. Commençons par ceux qui partagent, pour ainsi dire, avec l'homme sa société et ses travaux, ou fournissent à ses besoins, et que l'on appelle *animaux domestiques*.

Le *cheval* est, de tous les animaux, le plus utile et le plus beau. Plein de fierté et de courage, il supporte avec l'homme les fatigues de la guerre, et recherche avec lui la gloire des combats. Il fléchit sous la main qui le guide, et n'agit que pour satisfaire celui qui le monte. Son utilité ne se borne point au combat; il nous porte dans les courses,

dans les voyages; il fait voler nos chars, traîne ces voitures qui transportent dans les différens pays les richesses du commerce, aide le laborieux cultivateur, et sa peau même, après sa mort, sert à différens usages (*fig.* 3).

Quels secours ne tirons-nous pas de l'*âne!* Il vit de peu, et supporte long-temps la fatigue; il dort moins, et, dans les pays chauds, il est meilleur et plus fort que le cheval: aussi mérite-t-il bien peu le mépris qu'on lui porte (*fig.* 4).

Après avoir servi au labour et au voiturage, le *bœuf* nous procure par sa chair un aliment très-nourrissant; sa peau sert à faire des cuirs, ses os sont employés à fabriquer divers meubles; du poil de sa queue on fait le crin, et du poil court qui le couvre, la bourre et ces tapisseries appelées *bergame;* sa corne sert à fabriquer des peignes, des lanternes, des tabatières, etc. Sa graisse donne du suif, ses boyaux servent à faire des moules pour battre l'or et l'argent, et les tendons de son cou, des soupentes de voitures. Cet animal précieux rend à la terre tout autant qu'il en tire: même il améliore le fond sur lequel il vit: il engraisse son pâturage, au lieu que le cheval et la plupart des animaux amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies (*fig.* 5).

La *vache*, qui nous sert presque aux mêmes usages que le bœuf, nous donne encore cette nourriture délicieuse et salutaire qu'on appelle *lait*, et dont on fait le beurre et le fromage. Que ne pourrais-je pas vous dire de la *brebis* et du *mouton*, qui nous fournissent de la laine; de la chèvre qui nous donne aussi du lait, et dont le poil est si utile! (*fig.* 6.)

Eug. De tous les animaux domestiques, le *chien* est celui qui me plaît davantage.

Er. C'est le plus digne en effet d'entrer en société avec l'homme, puisque, indépendamment de

la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, il a par excellence toutes les qualités qui peuvent fixer son estime. Sa seule crainte est de déplaire : il est tout zèle, tout ardeur, tout obéissance. Il ne se rebute pas par les mauvais traitemens : on le voit même lécher cette main, instrument de douleur qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission. Plus souple qu'aucun des animaux, dit M. de Buffon, non seulement il s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvemens, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent : il prend le ton de la maison qu'il habite. Comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, et se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner. Aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais content d'avoir vaincu, il se repose sur ses dépouilles, n'y touche pas, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité (*fig.* 7.)

Le *chat*, dit encore M. de Buffon, est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser. Quoique cet animal, surtout quand il est jeune, ait de la gentillesse, il a en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. Il n'a que l'apparence de l'attachement ; on le voit à ses mouvemens obliques, à ses yeux équivoques : il ne regarde jamais en face

la personne aimée; il prend des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles il n'est sensible que pour le plaisir qu'elles lui font. Le chat paraît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, et par cette convenance du naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien, dans lequel tout est sincère, (*pl.* 2, *fig.* 1).

Eug. Le nombre des animaux quadrupèdes doit être bien considérable.

Er. Aussi me serait-il impossible, mes chers amis, de m'étendre beaucoup sur chacun d'eux. Néanmoins, si je ne puis vous expliquer leurs qualités, je puis vous apprendre leurs noms; c'est ce que je vais faire, après quoi nous parlerons des oiseaux.

Outre le plaisir de la chasse que procurent le *cerf*, le *daim*, le *chevreuil*, le *lièvre*, le *lapin*, ils nous fournissent ou des peaux très-utiles, ou des alimens délicats. L'*élan*, qui participe du cheval et du cerf, donne une peau fort estimée, dont on fait un cuir très-fin et très-fort. Les *rennes*, qu'on trouve dans les pays du nord, courent avec une vitesse extraordinaire. On vient à bout de les apprivoiser, et on leur fait tirer de petits traîneaux. Leur peau sert à faire des habits et des couvertures, et leurs nerfs se filent (*pl.* 2, *fig.* 2). Le *loup* n'a rien de bon que sa peau, dont on fait des fourrures grossières qui sont chaudes et durables. Il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort (*pl.* 2, *fig.* 3). Le *renard* est fameux par ses ruses. Celui dont la peau est noire est le plus rare et le plus estimé (*pl.* 2, *fig.* 4). La *loutre*, dont la peau sert à faire de très-bonnes fourrures, est un animal vorace, de la grosseur du chat, et plus avide de poisson que de chair (*pl.* 2, *fig.* 5). La *fouine* saute et bondit plutôt qu'elle ne marche. Elle grimpe aisément contre les murailles qui ne

sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, etc., mange les œufs, les pigeons, les poules, etc. Elle prend aussi les souris, les rats, les taupes, et les oiseaux dans leurs nids. La *marte*, et surtout la *marte zibeline*, qui ne se trouve guères qu'en Sibérie, donne une peau très-estimée. La commune est brune et jaune, la précieuse est noire. Le *furet* poursuit les lapins sur lesquels il se jette avec fureur, quoique le moindre d'entre eux soit quelquefois infiniment plus gros que lui (*pl.* 2, *fig.* 6). La *belette*, malgré sa petitesse, est un animal redoutable aux poulaillers, aux colombiers, aux couleuvres, aux rats d'eau, aux taupes, aux rats et aux souris. L'espèce de belette que l'on appelle *hermine*, donne une très-riche fourrure qui est blanche, excepté le bout de la queue, qui est noir. Viennent ensuite l'*écureuil*, animal plein de gentillesse; le *rat* et la *souris*, qui apportent le dégât dans nos maisons, et le *mulot*, espèce de rat qui ravage les campagnes; mais il vaut mieux nous occuper d'animaux plus importans (*pl.* 2, *fig.* 7).

La peau de l'*ours* est, de toutes les fourrures grossières, celle qui a le plus de prix; et la quantité d'huile que l'on tire d'un seul ours est fort considérable. Cet animal aime la solitude : il a l'odorat excellent, et peut-être plus exquis qu'aucun autre animal (*pl.* 2, *fig.* 8). Le *castor*, dont la peau sert à tant d'usages, habite de préférence sur les bords des lacs, des rivières et des autres eaux douces. Il se sert de ses pieds de devant comme de mains, et ceux de derrière lui tiennent lieu de nageoires. Il nage beaucoup mieux qu'il ne court; il aime la propreté et fuit les mauvaises odeurs (*pl.* 3, *fig.* 1). Les castors se rassemblent en grand nombre sur les bords des rivières ou des lacs, pour former une espèce de république; ils se construisent des cabanes et des digues, avec tant d'art et de solidité, qu'on dirait que ces édifices

sont l'ouvrage des hommes les plus industrieux et les plus habiles.

Le *lion* est regardé comme le roi des quadrupèdes. Il n'est cruel que par nécessité, ne détruit qu'autant qu'il consomme. On l'a vu donner quelquefois la vie à ceux qu'on avait dévoués à la mort, en les lui jetant pour proie, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance, se la laisser même enlever tout entière, et souffrir plutôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait. Il est très-redouté de tous les animaux; son rugissement, quand il se fait entendre par échos, la nuit, dans les déserts, ressemble au bruit du tonnerre; et le cri qu'il fait, lorsqu'il est en colère, est encore plus terrible que son rugissement. L'*éléphant*, le *rhinocéros*, le *tigre* et l'*hippopotame*, sont les seuls animaux qui puissent lui résister (*pl.* 3, *fig.* 2). L'*éléphant* surpasse en grandeur tous les autres quadrupèdes. Au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, il peut enlever et saisir les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées, ou les lancer au loin. Il s'accoutume aisément à l'homme, se soumet moins par la force que par les bons traitemens, le sert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence. Il jouit d'une force incroyable : avec ses défenses, qui sont ce qu'on appelle l'ivoire, il perce et terrasse le lion : seul il fait mouvoir des machines et transporte des fardeaux que six chevaux ne pourraient remuer. Il ne casse ni n'endommage rien de tout ce qu'on lui confie; il pose et arrange doucement des ballots; il essaie avec sa trompe s'ils sont bien situés, et quand c'est un tonneau qu'il roule, il va de lui-même chercher des pierres pour le caler et l'établir solidement (*pl.* 3, *fig.* 3). Après l'éléphant, le *rhinocéros* est le plus puissant des

quadrupèdes. Le *tigre* est un animal terrible, qui n'est jamais rassasié de sang, et qui, remarquable par la variété de ses couleurs, donne une belle peau, dont on fait des housses (*pl.* 3, *fig.* 4). L'*hippopotame* est un gros animal amphibie, qui marche lentement et nage très-vite. Sa peau, très-épaisse et très-dure, est presque impénétrable.

Pour ce qui regarde les quadrupèdes, je dois encore vous parler du *chameau* et du *dromadaire*, qui sont des races de la même espèce, dont toute la différence consiste en ce que le chameau porte deux bosses sur le dos, au lieu que le dromadaire n'en a qu'une. Le chameau vaut mieux que l'éléphant, et peut-être vaut-il autant que le cheval, l'âne et le bœuf, tous réunis ensemble. Sa femelle fournit du lait pendant plus de temps que la vache : la chair des jeunes chameaux est bonne et saine, comme celle du veau; leur poil est plus beau et plus recherché que la plus belle laine. Il n'y a pas jusqu'à leurs excrémens dont on ne tire des choses utiles; car le sel ammoniac se fait de leur urine; et leur fiente, desséchée et mise en poudre, leur sert de litière (*pl.* 3, *fig.* 5).

Eug. Il me tarde de voir si les oiseaux et les insectes nous offriront autant de particularités que les quadrupèdes.

Er. Les oiseaux ont le corps couvert de plumes : ils ont deux pieds qui leur servent à marcher, deux ailes avec lesquelles ils se soutiennent dans les airs, et, au lieu des mâchoires des quadrupèdes, on leur voit un bec avec lequel ils broient tous les alimens dont ils se nourrissent. Tous les oiseaux sont ovipares, c'est-à-dire, qu'au lieu de mettre au monde leurs petits tout formés, ils ne les produisent qu'ébauchés et renfermés dans une masse assez ordinairement de figure ovale, ce qui lui a fait donner le nom d'*œuf*.

Chaque espèce a une manière particulière d'édi-

fier les nids, et, à cet égard, l'*hirondelle* semble l'emporter sur tous les autres. Ce n'est point avec de petits branchages et du foin qu'elle bâtit : elle emploie le ciment et le mortier d'une manière si solide, qu'il faut une espèce d'effort pour démolir son ouvrage : elle n'a cependant que le bec pour tout instrument (*pl.* 3, *fig.* 6).

Il y a des oiseaux farouches et cruels, qui exercent sur les autres une tyrannie barbare, et qui cherchent dans leurs membres déchirés et palpitans, une nourriture sanglante ; on les appelle *oiseaux de proie.* Tel est l'*aigle*, que son courage et sa force prodigieuse ont fait appeler le roi des oiseaux ; tels sont le *vautour*, le *faucon*, l'*épervier*, que l'on a trouvé moyen d'apprivoiser pour les employer à la chasse ; tels sont encore le *hibou*, la *chouette*, l'*ulote*, etc., et même le *perroquet*, cet oiseau si recherché par la beauté de son plumage, et plus encore pour le talent qu'il a d'imiter le langage de l'homme. Tous ces oiseaux ont le bec crochu, et très-propre à mettre en pièces les faibles victimes de leur voracité (*pl.* 3, *fig.* 7, 8. et *pl.* 4, *fig.* 1, 2, 3).

Il y a des oiseaux qui, par leur mélodieux ramage, forment d'admirables concerts, que les hommes ont mal imités. Dans cette foule de musiciens, un des plus petits me paraît l'emporter, et je trouve que c'est le *rossignol.* Cela me fait considérer tous les autres qui savent le chant, le *pinçon*, le *chardonneret*, le *serin*, la *linotte*, etc., et ils sont tous aussi petits : les grands, ou ignorent la musique, ou ont la voix discordante. Le *paon* surtout, pour étaler à nos yeux toutes ses beautés, fait cette pompeuse roue qui les met en évidence ; mais le plus magnifique de tous les oiseaux n'a qu'un cri désagréable ; preuve frappante qu'avec un extérieur très-brillant, on peut n'avoir qu'un mauvais fond, peu de mérite, et beaucoup de vanité (*fig.* 4).

Plusieurs oiseaux ont les plumes à l'épreuve de l'eau, et leurs pieds sont garnis d'une membrane qui leur sert de nageoire, et marque distinctement leur destination; tels sont le *cygne*, l'*oie*, le *canard*, le *plongeon*, le *pélican*, l'*hirondelle de mer*, etc. Mais qui a fait connaître à ces animaux qu'ils n'ont rien à risquer en se précipitant dans l'eau, tandis que les autres à qui Dieu n'a donné ni des plumes, ni des pieds semblables, n'ont jamais la témérité de s'y exposer?

Que ne peut-on pas dire de ces oiseaux voyageurs qui changent de climats, qui s'en vont, et qui reviennent suivant les saisons? ils ont leur temps marqué, et ne le passent jamais. Une espèce de conseil décide du jour, et il accorde un intervalle pour s'y préparer; après quoi tout déloge, et il ne paraît le lendemain ni traîneurs, ni déserteurs, tant la discipline est exacte.

Quels secours ne tirons-nous pas des oiseaux? les uns, tels que le *faisan*, la *perdrix*, l'*ortolan*, la *bécasse*, la *grive*, la *caille*, fournissent à nos tables un aliment délicat et sain : le plumage des autres s'emploie à plusieurs usages; les plumes de l'autruche, qui a jusqu'à sept pieds de hauteur, et dont on mange les œufs, servent d'ornement aux chapeaux, aux dais, aux lits, etc. Les grandes plumes des oies servent à écrire, et leur duvet à bourrer des oreillers, des matelas, etc. Leur peau, garnie de ce duvet, fait une fourrure très-chaude. Les plumes des *aigrettes*, espèce de héron tout-à-fait blanc, servent à faire cet ornement qui porte le même nom. L'édredon, le plus précieux de tous les duvets, est la dépouille de l'*autour*, espèce de canard sauvage qu'on trouve en Islande. De quelle ressource ne sont pas tous les oiseaux domestiques que nous nommons *volailles*, tels que les *poules*, les *pigeons*, les *coqs d'Inde*, etc.? leur chair nous nourrit; nous mangeons leurs œufs, et nous em-

ployons utilement les plumes de la plupart d'entre eux.

La sagesse de la bonté infinie ne se fait pas moins admirer dans les insectes. Qui pourrait compter leur nombre, et faire l'histoire de leurs métamorphoses? Ils n'ont de commun avec les animaux dont nous avons parlé jusqu'ici, que les rapports qui caractérisent proprement l'animal; ils se meuvent, se nourrissent, se multiplient; du reste, leurs organes sont si différens, qu'ils n'ont presque que le nom et les usages de ceux des autres animaux. Ils sont assez généralement ovipares; mais la plupart ne sortent pas de leurs œufs dans l'état de perfection où ils doivent parvenir un jour; ils prennent d'abord la forme d'un ver; ensuite ils se métamorphosent, et s'enveloppent d'une espèce de masque, sous lequel ils passent un temps plus ou moins considérable, sans prendre de nourriture, sans mouvement, et comme privés de la vie. Enfin ils sortent de cet état pour prendre leur dernière forme, qui est ordinairement la plus brillante, et sous laquelle ils se multiplient. On ne saurait assez admirer l'industrie de plusieurs de ces insectes, qui, tels que l'*araignée* et le *ver à soie*, filent avec un art et une délicatesse inimitables. Qui pourrait expliquer comment ce dernier est averti de former une retraite sous les contours sans nombre de la soie dont il est le principe, et comment il trouve dans ce riche tombeau une espèce de résurrection qui lui donne des ailes, que sa première naissance lui avait refusées? Parmi les autres insectes qui ont le talent de filer, les *pinnes marines*, qui sont une espèce de moules, donnent aussi un fil précieux dont on fait des étoffes; et les gants de Palerme, fabriqués avec ce fil, sont d'une très-grande beauté.

Eud. Si ce qu'on dit de l'*abeille* est vrai, cet animal est peut-être le plus admirable des insectes.

Er. Il est au moins l'un des plus utiles à l'homme, puisqu'il lui fournit de la cire et du miel. De quelque abondance que l'abeille voie ses magasins remplis, elle ne se repose que lorsque le temps du travail et de la récolte est passé. On ne connaît parmi ces insectes ni la paresse, ni l'avarice, ni l'amour propre ; tout y est commun. Le nécessaire y est accordé à tous ; le superflu n'est à personne ; et c'est pour le bien public qu'il est conservé. Les colonies nouvelles qui chargeraient l'état, sont mises dehors. Elles savent travailler, et on les y oblige en les congédiant.

Quelle surprenante industrie que celle du *formicaléo?* Sa figure est laide, son inclination est cruelle, car il ne vit que du sang de sa proie, et son occupation unique est de lui tendre des piéges. Pour admirer son artifice, il faut le mettre dans un vase de verre plein d'un sable assez menu. Il s'y cache aussitôt ; bientôt il forme dans ce sable la figure d'un cône renversé, et il va se loger dans le sommet qui tient lieu de centre, mais en demeurant couvert. Si quelque fourmi ou quelque mouche, à qui l'on ôte les aîles, est placée à l'entrée du cône, ce petit animal, qu'on ne jugerait pas capable du moindre effort, jette avec sa tête, à coup redoublés, du sable sur la proie qu'il a sentie, afin de l'étourdir et de l'entraîner dans le fond où il se tient caché. Alors, il sort de sa retraite ; et, après s'être désaltéré du sang, il rejette le cadavre qui pourrait faire soupçonner sa cruauté. Le formicaléo se change en une grande et belle mouche, appelée *demoiselle,* et ne se souvient plus de son humeur sanguinaire, quand il a quitté son ancienne dépouille.

C'est dans les *végétaux* que presque tous les animaux trouvent le principal fond de leur subsistance. Ils sont pour l'homme une source inépuisable d'alimens, et un vaste sujet de réflexions

utiles. En effet, il y a dans la plante la plus méprisable en apparence, de quoi étonner les plus sublimes esprits, qui n'en sauraient voir néanmoins que les organes les plus grossiers, et à qui tout le secret de la vie, de la nourriture et de la multiplication demeure inconnu.

Y a-t-il rien de plus digne de notre admiration, que le choix que Dieu a fait de la couleur générale qui embellit toutes les plantes? S'il eût teint en blanc ou en rouge toutes les campagnes, qui aurait pu en soutenir l'éclat? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, qui aurait pu faire ses délices d'une vue si triste et si lugubre? Une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrémités; et elle a un tel rapport avec la structure de l'œil, qu'elle le délasse au lieu de le tendre, et qu'elle le soutient, qu'elle le nourrit en quelque sorte, au lieu de l'épuiser.

Les végétaux nous sont bien plus nécessaires encore que les animaux; car non-seulement ils nous procurent de quoi nous nourrir, comme les *grains*, les *fruits*, les *légumes;* de quoi nous éclairer, comme les graines et les amandes dont on extrait de l'huile; de quoi nous vêtir, comme le *lin* et le *chanvre*, avec les filamens desquels on fait différentes toiles, ou le *cotonnier*, qui produit ce duvet précieux avec lequel on fabrique tant d'étoffes; mais, de plus un grand nombre, d'entre eux entrent dans la construction de nos maisons, nous fournissent une quantité de machines infiniment utiles, et la matière de la plupart des arts.

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur le règne minéral, et je me contenterai de vous dire qu'on le divise en sept classes, qui sont les *bitumes*, les *eaux*, dont je vous ai parlé, les *terres*, les *pierres*, les *sels*, le *soufre* et les *substances métalliques*.

Les *bitumes* sont des corps tantôt durs, et tantôt mous, tantôt liquides, ordinairement plus légers

que l'eau, et qui, exposés à l'action du feu, y brûlent plus ou moins rapidement, répandent une odeur forte et désagréable, avec une fumée noire et suffocante. Les principaux sont : le *charbon fossile*, qui se divise en *charbon de pierre* et en *charbon de terre*, et qui fournit l'aliment le plus ordinaire du feu qu'on emploie dans les manufactures; l'*asphalte*, dont on fait des parfums propres à soulager les douleurs de rhumatisme, et à purifier les écuries du mauvais air; le *succin* qu'on appelle aussi *karabé* ou *ambre jaune; l'ambre gris*, la *poix minérale*, la *naphte*, l'*huile de pétrole*, etc.

Les *terres* sont des substances peu compactes, et composées de parties qui n'ont entre elles qu'une faible cohérence. On en distingue de quatre espèces : 1° celles qu'on peut facilement réduire en poussière, comme les différentes sortes de *craies;* le *terreau* ou *terre de jardin*, la *tourbe*, la *marne*, etc; 2° celles qui sont glutineuses et tenaces, comme les diverses espèces d'*argiles*, la *terre à porcelaine*, la *terre à pipe*, le *tripoli* ou la *terre à polir*, etc.; 3° celles qui sont imprégnées de parties *salines*, *sulfureuses* ou *métalliques*; 4° celles qui sont de la nature du *caillou*, comme les *sables*.

Les *pierres* sont des corps durs, dont les parties sont étroitement liées les unes aux autres : elles sont aigres et cassantes, et ne sont ni ductiles ni malléables. On les divise en quatre classes : la première contient les *pierres calcaires*, c'est-à-dire, qu'on peut aisément dissoudre, et dont les principales sont : la *pierre à chaux* qu'on appelle *vive*, lorsqu'elle est calcinée au four, et *éteinte*, lorsqu'après la calcination, on la fait tremper dans l'eau; le *gypse*, dont on fait le plâtre; le *marbre*, dont les couleurs sont si variées, et qui sert à décorer si magnifiquement les temples et les pa-

lais; l'*albatre*, qui est ordinairement blanc; la *pierre de Boulogne*, qui est phosphorique lorsqu'elle est calcinée.

La seconde classe renferme les *pierres vitrisciables*, c'est-à-dire, que le feu change en verre; telles sont les *ardoises*, les *grés* ou les *pierres sablonneuses*; les *cailloux*, comme la *pierre à feu*, l'*agathe*, le *jaspe*, les *cristaux*.

La troisième classe contient les *pierres fines*, savoir: 1° le *diamant*, qui est blanc ou coloré; le vert est le plus rare de tous; 2° le *rubis*, dont la couleur est rouge; 3° le *saphir*, qui est d'un bleu céleste; 4° la *topaze*, qui est d'un jaune d'or; 5° l'*émeraude*, qui est verte; 6° la *chrysolite*: elle est d'un vert mêlé de jaune; 7° l'*améthyste*, qui est d'un violet pourpré; 8° le *grenat*, qui est d'un rouge foncé; 9° l'*hyacinthe*, qui imite la couleur de la fleur qui porte le même nom; 10° le *béril*, qui est d'un vert tirant sur le jaune. A ces pierres que l'opinion et le luxe ont rendues précieuses, il faut ajouter l'*amiante*, qui est composée de fils qui se détachent aisément, et dont on peut faire un tissu semblable à la toile, qu'on blanchit en le jetant dans le feu. La quatrième classe des pierres est composée de pierres ordinaires, qui sont un mélange de toutes les autres.

Les *sels* sont des substances solubles dans l'eau, et qui portées sur la langue ont de la saveur. De tous les sels, le plus utile et le plus nécessaire est celui qu'on appelle commun. Il y en a de trois espèces, savoir: 1° le *sel gemme*, qui porte le nom de *sel fossile*, lorsqu'on le tire de la terre tout mêlé de parties terrestres, et qui est nommé *sel de montagne*, lorsqu'on le taille en gros morceaux semblables au *cristal*; 2° le *sel marin*, tiré des eaux de la mer, que l'on fait épaissir et cristalliser, soit par le moyen du feu, soit en le laissant exposé à l'action du soleil et du vent, dans des fosses creu-

sées près des bords de la mer ; 3° le *sel de fontaine* ou de *puits salé*, qu'on tire des eaux de fontaine ou de puits par le moyen du feu. Ce sel est le plus pur, mais le moins salant.

Le *soufre* est un corps solide quoique tendre, qui brûle dans le feu, et produit une flamme bleue, accompagnée d'une odeur acide, pénétrante et suffocante.

Les *substances métalliques* sont des corps pesans, fusibles au feu où ils prennent de l'éclat, et qui se durcissent ensuite à l'air. On les range sous deux classes particulières : car les unes sont *ductiles* ou *malléables*, les autres ne le sont pas. On donne aux premières le nom de *métaux*, et aux secondes celui de *demi-métaux*.

Les demi-métaux sont, 1° le *vif-argent* ou le *mercure*. Il est fluide, opaque, d'une couleur blanche, et c'est, après l'or, la substance métallique la plus pesante ; 2° l'*arsénic*, qui répand une odeur d'ail, lorsqu'on l'expose à un certain degré de feu ; 3° l'*antimoine*, qui se volatilise entièrement au feu, et entraîne avec lui les autres métaux, excepté l'or, ce qui le rend propre à purifier ce précieux métal ; 4° le *cobalt*, qu'on peut aisément réduire en poussière; 5° le *bismuth* ou *étain de glace*, un peu moins cassant que l'antimoine ; 6° le *zing ;* c'est le plus ductile des demi-métaux, et il n'est pas possible de le réduire en poudre.

Les métaux se divisent en *métaux parfaits* et en *métaux imparfaits*. Les métaux parfaits sont l'*or* et l'*argent*. L'or, que l'on regarde avec raison comme le plus précieux de tous les métaux, est aussi le plus ductile, le plus malléable, le plus pesant, le plus fixe : il est mou, peu sonore, entre en fusion dès qu'il a été rougi. Après l'or, l'argent est le plus ductile des substances métalliques ; sa couleur est blanche, pure et brillante. On a trouvé depuis quelque temps un nouveau métal, que l'on appelle

or blanc ou *platine*. Il est plus pesant que l'or, et mêlé avec ce dernier, il est presque impossible de découvrir la fraude. On a remarqué aussi qu'il résiste à la rouille plus qu'aucune autre substance métallique.

Les métaux imparfaits sont : 1° le *plomb*, le plus vil de tous : il se fond au feu, n'y rougit point, mais se change en verre ou se dissipe en fumée ; 2° l'*étain;* il est blanc, très-flexible, et le plus léger des métaux; 3° le *fer ;* c'est de tous les métaux le plus dur, le plus élastique, le plus utile et le plus commun. On en trouve partout, même en Amérique, où l'on a cru long-temps qu'il n'y en avait point. L'*acier* est un fer purifié ou affiné : le *fer blanc* est un fer couvert d'étain; 4° le *cuivre;* il est plus ductile et plus malléable que le fer, mais il est moins élastique et moins dur; il est rouge, ou d'un jaune tirant sur le rouge.

Telles sont en général les productions de la terre. Actuellement, je vais vous tracer une courte description des divers états que les hommes ont établis sur la surface de ce globe; ou, ce qui est la même chose, je vais vous donner les principales notions de cette science, que l'on appelle *Géographie.*

IXe ENTRETIEN.

Sur les connaissances préliminaires de la Géographie.

Eraste. L'objet de la Géographie est de nous faire connaître les différentes parties de la terre, les divers empires que les hommes ont formés, les noms et la situation des pays qu'ils habitent. Pour rendre cette connaissance plus facile et plus mé-

Cap
Chaine de Montagnes
Golfe
RIEURE
Droite de Fleuve
Gauche du Fleuve
Confluent
Confluent
Fleuve
Petite Rivière
Rivière
Isle
Rawsedt
Fleuve
CONTINENT
Etang
Sources

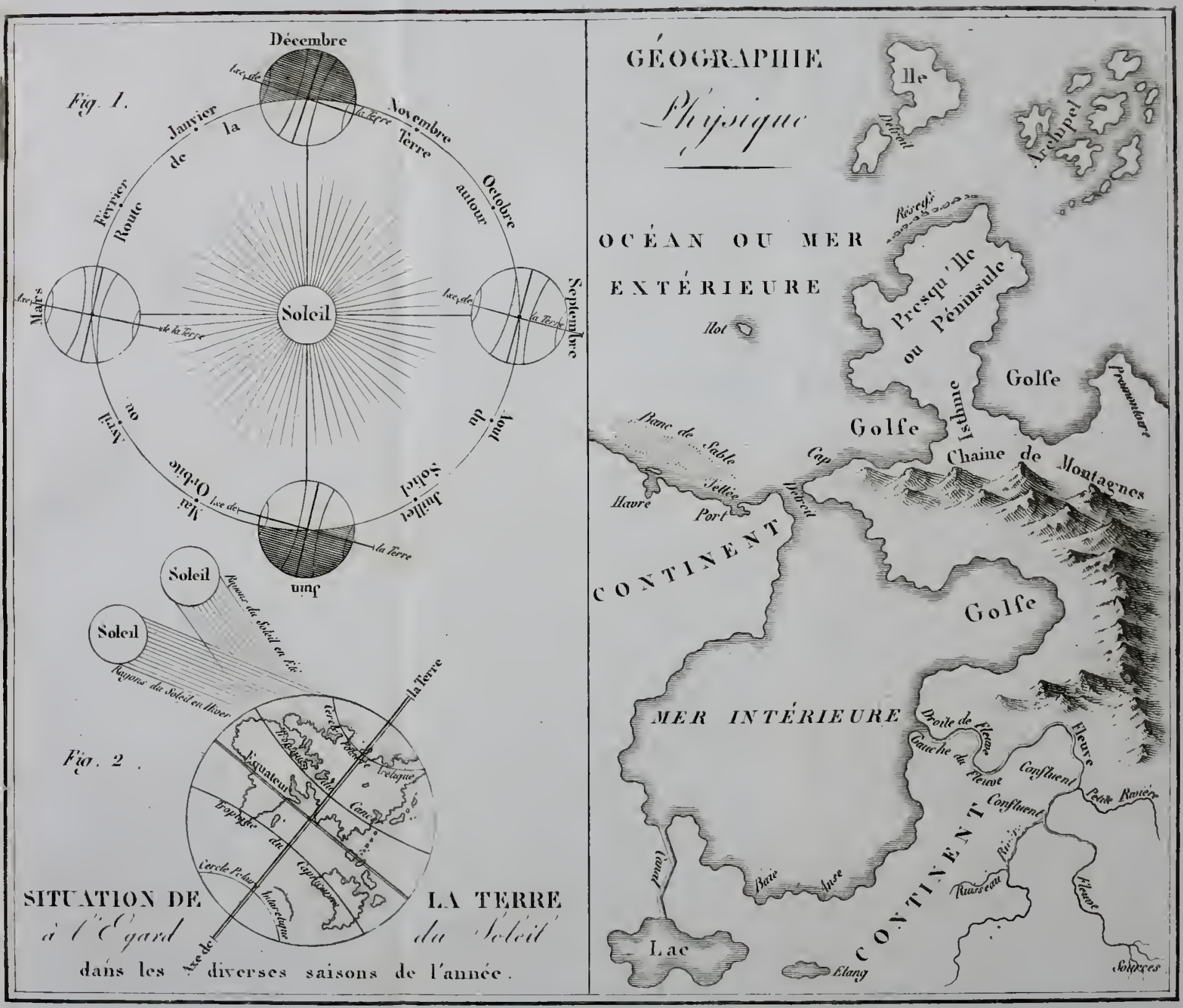


Fig. 1.
Décembre
Janvier
Février
Mars
Avril
Mai
Juin
Juillet
Août
Septembre
Octobre
Novembre
Route de la Terre autour du Soleil
Soleil
Axe de la Terre
Fig. 2.
Soleil
Rayons du Soleil en Hiver
Rayons du Soleil en Eté
la Terre
Terre
Pôle
Tropique
Equateur
Cercle Polaire
Axe de
SITUATION DE LA TERRE
à l'Egard du Soleil
dans les diverses saisons de l'année.
GÉOGRAPHIE
Physique
Ile
Archipel
Détroit
Rivages
OCÉAN OU MER
EXTÉRIEURE
Presqu'Ile ou Péninsule
Ilot
Golfe
Promontoire
Isthme
Banc de Sable
Cap
Chaine de Montagnes
Jetée
Havre
Port
Détroit
CONTINENT
Golfe
MER INTÉRIEURE
Droite de Fleuve
Gauche du Fleuve
Fleuve
Confluent
Petite Rivière
Confluent
Rivière
Canal
Baie
Anse
Ruisseau
Fleuve
Lac
Etang
Sources

thodique, on a appliqué sur le globe terrestre, que l'on suppose parfaitement rond, ou ce qui est la même chose, sur la *mappemonde*, qui est une représentation plate de ce globe, qu'on aurait coupé en deux d'un pôle à l'autre dans l'épaisseur du méridien, tous les cercles, tous les points, toutes les lignes de la sphère. Ainsi vous y voyez un *pôle arctique*, un *pôle antarctique;* vous y trouverez l'*équateur*, le *méridien*, qui est cette circonférence plus grosse qui termine la mappemonde que vous avez sous les yeux; le *tropique du cancer*, le *tropique du capricorne*, le *cercle polaire arctique* et le *cercle polaire antarctique* (voy. *Mappemonde*). Vous y remarquez aussi les cinq *zones* : zone *glaciale septentrionale*, zone *glaciale méridionale*, zone *tempérée septentrionale*, zone *tempérée méridionale*, zone *torride* ou *brûlante*. Par ce moyen, la terre se trouve partagée en plusieurs grandes portions.

Il y a aussi deux sortes de *climats* ou tranches de terre, qui forment des cercles tous parallèles à l'équateur. Les uns sont nommés *climats de demi-heure*, parce qu'à la fin de chacun d'eux, le jour est plus long d'une demi-heure que dans celui qui le précède. Ils sont au nombre de vingt-quatre, et se comptent depuis l'équateur jusqu'aux cercles polaires. Les autres sont appelés *climats de mois*, parce qu'à la fin de chacun de ces climats, le mois est plus long d'un jour que dans le précédent. Ils sont au nombre de six, et se comptent depuis les cercles polaires jusqu'aux pôles.

De tous les cercles tracés sur la mappemonde ou sur le globe, il n'en est pas qui soient plus utiles en géographie que le méridien et l'équateur, puisqu'ils servent à compter ce que l'on appelle la *longitude* et la *latitude* d'un lieu. La *latitude* est la distance qu'il y a depuis l'équateur jusqu'à l'un ou l'autre des pôles; la *longitude* est la distance

qu'il y a d'un lieu au premier méridien, (*pl.* n°. 1, *parallèles.*)

Dans les globes et les mappemondes, on marque les degrés de longitude sur l'équateur, et ceux de latitude sur le grand méridien. Dans les cartes particulières, les longitudes sont marquées en haut et en bas, et les latitudes sur les côtés à droite et à gauche.

Toutes ces lignes déliées qui, parallèles à l'équateur, vont d'Occident en Orient, sont des cercles de longitude. Toutes celles qui vont d'un pôle à l'autre, et qui, parallèles au grand méridien, coupent les premières, sont des cercles de latitude. On aurait pu tracer autant de cercles de latitude et de longitude, qu'il y a de degrés sur l'équateur et sur le méridien; mais pour ne point rendre les cartes trop confuses, les géographes n'ont marqué que ceux qui se coupent mutuellement de dix degrés en dix degrés.

Pour avoir la suite de tous les méridiens, et par conséquent la longitude des différens lieux de la terre, on en établit un qui est le premier, et duquel on compte tous les autres. Le premier méridien passait autrefois par l'Ile de Fer, la plus occidentale des Canaries. Aujourd'hui les Français le fixent à l'observatoire de Paris; pour les Anglais, c'est celui qui passe à Gréenwich. Quand on veut savoir à quelle distance une ville, Paris, par exemple, est de l'équateur, on fait tourner le globe, jusqu'à ce que Paris se trouve sous le grand méridien, et l'on voit que cette ville répond à peu près au quarante-huitième degré de ce cercle; et si l'on veut savoir à quelle distance la même ville est du premier méridien de l'Ile de Fer (*ancien style*), jusqu'au degré qui répond à Paris, on trouve le vingtième; on dit alors : Paris est au quarante-huitième degré de latitude, et au vingtième de longitude, (*pl.* n°. 1, *parallèles.*)

Le point de rencontre des deux lignes est précisément le lieu où cette ville est située. Comme les degrés de latitude se comptent de l'équateur à l'un des deux pôles, il faut, en énonçant la latitude d'un lieu, dire si elle est *septentrionale* ou *méridionale*.

Il est aisé de réduire chacun des degrés en lieues communes de France, puisqu'un degré est estimé vingt-cinq lieues. Les mesures itinéraires ne sont pas les mêmes partout. Il faut vous rappeler que le degré se divise en soixante minutes, et que la minute a mille parties qu'on appelle *pas géométriques*, parce qu'ils servent à mesurer la terre. Le pas géométrique est composé de cinq pieds.

En Allemagne, en Pologne, en Hongrie, en Italie, dans les îles Britanniques et en Hollande, on compte par *milles*. Le mille d'Allemagne est communément de quatre mille pas géométriques; celui de Pologne de trois mille, etc. En France, en Espagne, en Suède, en Danemarck et en Suisse, on compte par *lieues*. Celle de France vaut communément deux mille quatre cents pas géométriques; celle d'Espagne trois mille quatre cent vingt-huit, etc.

On voit par là que le mot *lieue* avait ci-devant une acception très-vague; la distance exprimée par ce mot, ainsi que par le mot *mille*, variait du double au simple, selon les localités. Il n'y avait de bien déterminées que la lieue de vingt-cinq au degré, celle de vingt, la petite lieue de deux mille toises, et quelquefois une lieue moyenne de deux mille quatre cents ou deux mille cinq cents toises. Désormais les distances itinéraires se mesureront partout en *myriamètres* ou lieues nouvelles, et *kilomètres* ou milles. Le myriamètre ou lieue nouvelle est de cinq mille cent trente toises, et le kilomètre ou mille en est le dixième

ou cinq cent treize toises ; ce qui revient à un petit quart de lieue. Le myriamètre est la millième partie du quart du méridien, ou la dixième partie d'un degré décimal. Cette mesure itinéraire est donc en même temps une mesure très-commode pour la géographie et la navigation.

Voulez-vous mesurer sur le globe la distance d'un lieu à un autre ? posez les deux pointes d'un compas sur les lieux proposés ; portez le compas ainsi ouvert sur l'équateur ou sur le premier méridien ; comptez les degrés compris entre les deux pointes, et réduisez-les en lieues communes de vingt-cinq au degré.

Mais il faut observer que les degrés du méridien ou de latitude sont tous égaux, et par conséquent tous de vingt-cinq lieues communes, au lieu qu'il n'en est pas de même des cercles parallèles à l'équateur ou de longitude. Comme ils vont toujours en diminuant de l'équateur aux pôles, leurs degrés deviennent plus petits, le nombre de trois cent soixante restant toujours le même. Vers le trentième degré de latitude, chaque degré de longitude ne vaut plus que vingt-deux lieues ; vers le quarante-neuvième, seize lieues ; vers le soixante-dixième, huit lieues ; vers le quatre-vingtième, quatre lieues ; vers le quatre-vingt-neuvième, ils ne sont plus que d'un quart de lieue.

S'*orienter*, c'est indiquer *la position terrestre* et *la position céleste* d'un pays. La position terrestre consiste à désigner tous les pays qui bornent ou qui environnent celui que vous voulez parcourir ; la position céleste, à indiquer la place que tiendrait dans le ciel le lieu que vous voulez connaître, si vous pouviez l'y transporter par imagination.

Avant d'aller plus loin, il est bon de connaître les termes propres à la géographie. Les uns regar-

dent la terre, et les autres l'eau. Commençons par ceux de la première espèce (*voy. pl. n.* 2, *géogr. physique.*)

Continent ou *Terre-Ferme*, grande portion de terre qui comprend plusieurs régions qui ne sont pas séparées par des mers. *Ile*, portion de terre entièrement environnée d'eau. *Presqu'île*, *Péninsule* ou *Chersonèse*, terre presque entourée d'eau, et qui ne tient au continent que par une langue de terre. *Isthme*, portion de terre resserrée entre deux mers, qui unit un continent ou une presqu'île à la Terre-Ferme. *Montagnes* et *Collines*; élévations plus ou moins considérables sur la surface de la terre. *Vallées*, plaines plus ou moins profondes.

C'est dans les montagnes que les fleuves et les rivières prennent leurs sources, et de là ils sont portés par une pente plus ou moins douce jusqu'à la mer où ils vont déposer leurs eaux. Les sommets des hautes montagnes sont ordinairement couverts de neige et de glace durant toute l'année. De toutes les montagnes du monde, les plus élevées sont celles du Pérou, puisqu'elles ont plus de trois mille toises au-dessus du niveau de la mer. Plusieurs montagnes renferment dans leur sein une quantité de soufre, de bitume et d'autres matières qui servent d'aliment à un feu souterrain, dont l'effet est plus violent que celui de la poudre à canon ou du tonnerre. On les appelle *Volcans*. Leur forme approche beaucoup de celle d'un pain de sucre; on remarque à leur sommet une espèce de bassin qui renferme ordinairement la bouche par où elles vomissent leurs feux. La force de l'explosion est si terrible, qu'elle produit par sa réaction des secousses assez fortes pour ébranler et faire trembler la terre, agiter la mer, renverser les monts les plus élevés, détruire les villes et les édifices les plus

solides, à des distances même très-considérables. Il y a en *Europe* trois fameux volcans; le mont *Etna* en Sicile, le mont *Hécla* en Islande, et le mont *Vésuve* en Italie, près de Naples. Il y en a un grand nombre en *Asie*, surtout dans les îles de *l'Océan indien*. On en trouve plusieurs en *Afrique*, et une multitude en *Amérique*, surtout dans les montagnes du *Pérou* et du *Mexique*.

Les passages étroits qui se trouvent dans les montagnes, s'appellent *Pas* ou *Cols*. Une portion de terre qui s'avance dans la mer, se nomme *Promontoire :* elle reçoit le nom de *Cap*, si elle s'élève comme une montagne ; on lui donne celui de *Pointe*, si elle a peu d'élévation. Les *Dunes* sont de petites collines de sable, et les *Falaises*, des montagnes escarpées, situées sur le bord de la mer.

Actuellement voici les termes qui ont rapport à *l'Hydrographie*, c'est-à-dire, à cette partie de la géographie dont l'objet est de décrire les eaux.

Archipel, endroit de la mer où il y a beaucoup d'îles. *Golfe*, portion considérable de la mer qui avance dans la terre; les plus grands portent le nom de *Mer*. *Baie*, elle ne diffère du golfe que parce qu'elle est beaucoup plus petite, et plus étroite à son entrée que dans son intérieur. *Anse*, petite avance de mer dans la terre. *Rade*, endroit où les vaisseaux sont à l'abri du vent. *Sèches*, *Haut-fonds*, *Bancs de sable*, endroits de la mer où il y a peu d'eau. *Détroit*, mer resserrée entre deux terres. *Lac*, grande étendue d'eau qui ne tarit jamais, et qui n'a aucune communication sensible avec la mer. *Rivière*, eau de source qui coule toujours, jusqu'à ce qu'elle se décharge dans quelqu'autre rivière ou dans la mer ; si elle est considérable, et qu'elle se jette dans la mer, elle reçoit le nom de *Fleuve*. *Confluent*, endroit où

une rivière se joint à une autre. *Bouche* ou *Embouchure*, endroit où un fleuve sort de son lit pour se jeter dans un lac ou dans la mer.

On appelle *la droite* ou *la gauche* d'une rivière, le côté de son lit qui est à la droite ou à la gauche d'une personne qui la descend, et la voit couler devant elle.

La mer se divise en *mers extérieures*, ou qui environnent le continent : et *mers intérieures*, ou qui se trouvent renfermées dans le continent.

La mer extérieure de notre continent a quatre noms différens, suivant les quatre points cardinaux du monde. Celle qui est au nord, s'appelle *Océan septentrional* ou *glacial;* celle qui est à l'Orient, se nomme *Océan oriental* ou *Indien;* celle qui est au midi, porte le nom d'*Océan méridional* ou *Ethiopien;* et celle qui est à l'Occident, est connue sous le nom d'*Océan occidental* ou *Atlantique*. La mer extérieure de l'autre continent porte deux noms différens. La portion qui baigne la partie orientale de l'Amérique, se nomme *mer du Nord;* et celle qui est à l'Occident, entre l'Amérique et l'Asie, s'appelle *mer du Sud* ou *mer Pacifique*.

Les mers intérieures de notre continent sont, à commencer par le Nord de l'Europe : 1°. la *mer Baltique;* 2°. la *mer Blanche* ou *golfe de Russie;* 3°. la *mer Méditerranée*, dont la partie qui s'avance dans les terres d'Asie, s'appelle *mer du Levant*. (Les quatre suivantes communiquent avec la mer Méditerranée, et en sont comme une extension.) 4°. L'*Archipel*; 5°. la *mer de Marmara*, autrefois nommée *Propontide;* 6°. la *Mer Noire*, appelée anciennement *Pont-Euxin;* 7°. la *mer de Zabache* ou *mer d'Asof*, autrefois *Palus-Méotides;* 8°. la *Mer Caspienne*, au Nord de la Perse; 9°. le *Golfe Persique*, entre l'Arabie et

la Perse; et enfin la *Mer Rouge* ou *Golfe Arabique*, entre l'Asie et l'Afrique.

Les mers intérieures du nouveau continent, sont: 1°. la *mer Vermeille*, près la Californie; 2°. la *mer Christiane* ou *Baie d'Hudson*, tout au Nord de l'Amérique; 3°. le *golfe Saint-Laurent*, près de l'île de Terre-Neuve; 4°. le *golfe du Mexique*, entre l'Amérique septentrionale et la méridionale.

Xe ENTRETIEN.

Description générale de l'Europe.

ERASTE. La terre se divise en deux continens, l'ancien et le nouveau. L'ancien renferme l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Afrique*, le nouveau contient l'*Amérique*.

DE L'EUROPE.

L'Europe est la plus petite des quatre parties du monde, quant à l'étendue; mais elle est la plus considérable, tant par le nombre de ses habitans, que parce qu'elle est le centre des lumières, des arts, de la civilisation et du commerce. Elle est bornée à l'Occident et au Nord par l'Océan; à l'Orient par l'Asie, la mer d'Asof et la Mer Noire, et au Midi par la Méditerranée qui la sépare de l'Afrique.

On divise l'Europe en quinze parties: quatre vers le Nord, les *Iles Britanniques*, les *Etats de Danemarck*, la *Suède* et la *Russie* ou *Moscovie*; sept au milieu, la *France*, l'*Italie*, les *Etats de la Confédération germanique*, la *Suisse*, l'*Allemagne*, l'*empire d'Autriche*, le *royaume*

CARTE DE LA
FRANCE
divisée
en Départemens
d'Après les derniers Traités
ÉCHELLE
Lieues Communes de 25 au Degré
ANGLETERRE
LA MANCHE
OCEAN
PAYS-BAS
ALLEMAGNE
SUISSE
ITALIE
MER MÉDITERRANÉE
Pas de Calais
I. de Wight
I. d'Aurigny
I. de Guernesey
I. de Gersey
I. d'Ouessant
I. de Groais
Belleisle
I. de Noirmoutier
I. Dieu
I. de Ré
I. d'Oléron
Quimper
St Brieux
Rennes
Vannes
Nantes
Fontenay
Niort
Saintes
Angoulême
Limoges
Périgueux
Bordeaux
Mde Marsan
Oléron
Tarbes
Auch
Agen
Cahors
Montauban
Toulouse
Tarascon
Carcassonne
Perpignan
Montpellier
Nîmes
Aix
Toulon
Grenoble
Valence
Gap
Digne
Avignon
Mende
Rodez
Aurillac
Clermont
Moulins
Nevers
Bourges
Vierzon
Tulle
Guéret
Poitiers
Tours
Blois
Orléans
Chartres
Melun
Troyes
Chaumont
Vesoul
Dijon
Besançon
Lons le Saunier
Bourg
Lyon
Mâcon
Chambery
Genève
Colmar
Epinal
Strasbourg
Metz
Nancy
Bar
Châlons
Laon
Amiens
Beauvais
Rouen
Evreux
Versailles
PARIS
Caen
Coutances
Alençon
Le Mans
Laval
Angers
Nantes
Vannes
Saint Malo
Brest
Quimper
Lorient
Cherbourg
Le Havre
Dieppe
Calais
Boulogne
Dunkerque
Gand
Bruxelles
Anvers
Mastricht
Aix
Liége
Namur
Douai
Arras
Luxembourg
Trèves
Coblentz
Mayence
Francfort
Fulde
Stuttgard
Schaffouse
Porentruy
Berne
Genève
Ivrée
Turin
Verceil
Coni
Gênes
Chiavari
Savone
Nice
Bastia
Corte
Cola
Sardaigne
Mer de Sardaigne
Pyrénées
Ile de Corse

de Prusse ; quatre au Midi, le *Portugal*, l'*Espagne*, le *royaume de Naples* et la *Turquie d'Europe.*

Il y a trois sortes de gouvernemens en Europe, savoir : 1°. le démocratique ou représentatif ; 2°. le despotique ; 3°. le monarchique. Le gouvernement démocratique est celui où le peuple nomme ses représentans et ses magistrats, comme la Suisse. Le gouvernement despotique est celui où le souverain gouverne selon son caprice, sans s'embarrasser des lois, comme en Turquie. Le gouvernement monarchique est celui où le souverain gouverne, mais d'après les lois, comme en France, en Espagne, etc.

DE LA FRANCE.

La France est un royaume, dont les limites sont : au Nord, la Manche et le royaume de Hollande ; à l'Ouest, l'Océan atlantique ; au Sud, l'Espagne et la Méditerranée ; à l'Est, le Rhin, la Suisse et les Alpes : c'est le plus ancien royaume de l'Europe ; le roi porte le titre de *Très-Chrétien.* La France, après avoir été gouvernée par des rois pendant quatorze cents ans, s'était constituée en république au mois de septembre 1792 ; en 1804, la forme du gouvernement avait changé de nouveau, et Napoléon Bonaparte s'était fait déclarer empereur ; en 1814, la France a vu ses anciens rois remonter sur le trône de leurs ancêtres.

Les principaux corps de l'état sont : la chambre des pairs et la chambre des députés des départemens, qui réunies avec le roi, forment le pouvoir législatif ; le conseil d'état ; la cour de cassation. La justice est rendue par des cours royales, dont le siège est dans les villes suivantes : *Agen*, *Aix*, *Ajaccio*, *Amiens*, *Angers*, *Besançon*, *Bordeaux*, *Bourges*, *Caen*, *Colmar*, *Dijon*, *Douai*,

Grenoble, *Limoges*, *Lyon*, *Metz*, *Montpellier*, *Nanci*, *Nîmes*, *Orléans*, *Paris*, *Pau*, *Poitiers*, *Rennes*, *Riom*, *Rouen* et *Toulouse*. Chacune de ces cours a un ressort, qui s'étend sur plusieurs départemens. Dans les départemens où ne siègent pas les cours royales, la justice y est rendue par les cours d'assises, qui sont convoquées quand le besoin l'exige, et présidées par un membre de la cour royale. Il y a encore des tribunaux de première instance et de commerce, et des justices de paix. Les premiers connaissent des matières civiles; les seconds ont été institués pour le jugement des affaires de commerce, tant de terre que de mer. Les fonctions du juge de paix établi dans chaque canton, sont entre autres de concilier les parties, et de les inviter, en cas de non conciliation, à se faire juger par des arbitres.

Les principaux fleuves de la France sont: la *Seine*, la *Loire*, le *Rhône*, la *Garonne*. La *Seine* a sa source près St.-Seine, dans le département de la Côte-d'Or, arrose les villes de Troyes, Melun, Paris et Rouen, et se jette dans la mer, près du Havre-de-Grâce. La *Loire* prend sa source dans le département de l'Ardèche, passe à Roanne, où elle commence à porter bateau; à Nevers, à Orléans, à Blois, à Tours, à Saumur, à Nantes, et se jette dans l'Océan. Le *Rhône* prend sa source au mont St.-Gothard, en Suisse, traverse le lac de Genève, passe à Genève, à Lyon, où il reçoit la Saône; à Vienne, à Valence, à Avignon, à Tarascon et à Arles, et se jette dans la Méditerranée. La *Garonne* prend sa source dans les Pyrénées, passe à Toulouse, à Agen, à Bordeaux; et après avoir reçu la Dordogne, elle prend le nom de Gironde, qu'elle conserve jusqu'à son embouchure dans l'Océan.

Les plus hautes montagnes de la France sont:

les *Alpes*, qui la séparent de la Suisse; les *Pyrénées*, qui la séparent de l'Espagne; le *Cantal*, le *Jura*, les *Vosges*, etc. qui donnent leurs noms à divers départemens.

DIVISION DE LA FRANCE.

En 1789, on divisait la France en trente-deux grands *gouvernemens*, dont huit au Nord, treize dans le milieu et onze au Midi. Il y avait en outre huit petits gouvernemens qui ne renfermaient pour la plupart qu'une ville.

Les huit grands gouvernemens du Nord étaient : 1°. la *Flandre-Française*, cap. *Lille*; 2°. l'*Artois*, cap. *Arras*; 3°. la *Picardie*, cap. *Amiens*; 4°. la *Normandie*, cap. *Rouen*; 5°. l'*Ile-de-France*, cap. *Paris*; 6°. la *Champagne*, cap. *Troyes*; 7°. la *Lorraine*, cap. *Nanci*; 8°. l'*Alsace*, cap. *Strasbourg*.

Les treize grands gouvernemens du milieu étaient : 1°. la *Bretagne*, cap. *Rennes*; 2°. le *Maine*, cap. le *Mans*; 3°. l'*Anjou*, cap. *Angers*; 4°. la *Touraine*, cap. *Tours*; 5°. l'*Orléanais*, cap. *Orléans*; 6°. le *Berri*, cap. *Bourges*; 7°. le *Nivernais*, cap. *Nevers*; 8°. la *Bourgogne*, cap. *Dijon*; 9°. la *Franche-Comté*, cap. *Besançon*; 10°. le *Poitou*, cap. *Poitiers*; 11°. l'*Aunis*, cap. la *Rochelle*; 12°. la *Marche*, cap. *Guéret*; 13°. le *Bourbonnais*, cap. *Moulins*.

Les onze grands gouvernemens du Midi étaient : 1°. la *Saintonge* et l'*Angoumois*, cap. *Saintes*; 2°. le *Limousin*, cap. *Limoges*; 3°. l'*Auvergne*, cap. *Clermont*; 4°. le *Lyonnais*, cap. *Lyon*; 5°. le *Dauphiné*, cap. *Grenoble*; 6°. la *Guyenne*, cap. *Bordeaux*; 7°. le *Béarn*, cap. *Pau*; 8°. le *Comté de Foix*, cap. *Foix*; 9°. le *Roussillon*, cap. *Perpignan*; 10°. le *Languedoc*, cap. *Toulouse*; 11°. la *Provence*, cap. *Aix*.

Les huit petits gouvernemens étaient : 1°. *Paris*, dans l'île de France; 2°. le *Boulonnais*, en Picardie;

3°. le *Hâvre-de-Grâce*, en Normandie; 4°. *Saumur* avec le *Saumurois*, entre l'Anjou et le Poitou; 5°. *Metz* et le *Messin*; 6°. *Verdun* et le *Verdunois*; 7°. *Toul* et le *Toulois*, (ces trois gouvernemens étaient en Lorraine); 8°. *Sédan*, entre la Lorraine et la Champagne.

La France possède en outre des colonies hors de l'Europe, dans les trois autres parties du monde : elles avaient été prises par les Anglais, qui les ont rendues au roi de France en vertu des derniers traités de paix. Ces colonies sont : *Saint-Domingue*, la *Martinique*, la *Guadeloupe* et *Cayenne*, en Amérique; *Gorée*, le *Sénégal* et l'*Ile-Bourbon*, en Afrique; *Pondichéry* et *Chandernagor*, en Asie.

Le territoire de la France est actuellement divisé en portions à-peu-près égales, qu'on nomme *Départemens*. Chaque département se subdivise en arrondissemens de sous-préfectures; chaque arrondissement, en cantons ou justices de paix; chaque canton, en communes. Il y a quatre-vingt-six départemens, dont chacun est confié à un préfet, chaque arrondissement à un sous-préfet; il y a pour chaque commune un maire, un ou plusieurs adjoints et un conseil municipal. Les quatre-vingt-six départemens ont été encore distribués en divisions militaires, en cohortes de la Légion-d'Honneur. Il y a en outre, comme nous l'avons déjà dit, vingt-sept cours royales, et enfin des archevêchés et évêchés, dont chacun a des portions de département, un ou même plusieurs départemens dans sa circonscription.

Je vais vous nommer les quatre-vingt-six départemens, suivant leurs différentes situations, avec leurs chefs-lieux et leurs sous-préfectures, après quoi je vous offrirai un tableau comparatif des anciennes et nouvelles divisions de la France, auquel je joindrai les principales productions de chaque département. Pour plus de facilité, je les divise

d'abord en trois parties, celle du nord, du milieu et du midi.

La partie du Nord contient les vingt départemens suivans :

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX, avec leur distance DE PARIS.	SOUS-PRÉFECTURES.
NORD.	Lille, sur *la Deule* et *la Lys*, (60 lieues.)	*Douay*, pl. f. *Cambray*, év. *Dunkerque*, pl. f. *Avesnes*, *Hazebrouck*.
PAS-DE-CALAIS. . . .	Arras, *év.*, sur *la Scarpe*, (52 l.)	*Boulogne*, p. de m. *Saint-Omer*, pl. f. *Montreuil*, p. de m. *Béthune*, *Saint-Pol*.
SOMME.	Amiens, *év.*, sur *la Somme*, (33 l.)	*Abbeville*, *Doulens*, *Péronne*, *Mont-Didier*.
SEINE-INFÉRIEURE. . .	Rouen, *arch.*, sur *la Seine*, (35 l.)	*Le Hâvre*, p. de m. *Dieppe*, p. de m. *Yvetot*, *Neufchâtel*.
MEURTHE.	Nanci, *év.*, sur *la Meurthe*, (85 l.)	*Toul*, *Château-Salins*, *Sarrebourg*, *Lunéville*.
BAS-RHIN.	Strasbourg, *év.*, sur *l'Ill*, (119 l.)	*Weissembourg*, pl. f. *Saverne*, *Schélestat*.
MANCHE.	Saint-Lô, sur *la Vire*, (83 l.)	*Coutances*, év. *Valogne*, *Cherbourg*, p. de m. *Mortain*, *Avranches*.
CALVADOS.	Caen, sur *l'Orne*, (67 l.)	*Bayeux*, év. *Pont-l'Evêque*, *Lisieux*, *Falaise*, *Vire*.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX, avec leur distance DE PARIS.	SOUS-PRÉFECTURES.
OISE.	Beauvais, sur *le Thérain*, (22 l.)	*Clermont*, *Compiègne*, *Senlis*.
AISNE.	Laon, sur *une montagne*, (33 l.)	*Soissons*, év. *Château - Thierry*, *Saint-Quentin*, pl. f. *Vervins*.
ARDENNES.	Mézières, sur *la Meuse*, (59 l.)	*Rocroy*, *Réthel*, *Sedan*, *Vouziers*.
MOZELLE.	Metz, *év.*, sur *la Mozelle*, (79 l.)	*Briey*, *Thionville*, pl. f. *Sarreguemines*.
MARNE.	Châlons, sur *la Marne*, (42 l.)	*Reims*, *Sainte-Menehould*, *Vitry-sur-Marne*, *Epernai*.
MEUSE.	Bar-le-Duc, sur *l'Ornain*, (64 l.)	*Verdun*, pl. f. *Montmédi*, *Commercy*.
EURE.	Evreux, *év.*, sur *l'Iton*, (26 l.)	*Pont - Audemer*, *Louviers*, *les Andelys*, *Bernay*.
COTES DU NORD. . .	Saint-Brieuc, *év.*, *port de mer*, (114 l.)	*Lannion*, *Dinan*, *Loudeac*, *Guingamp*.
ORNE.	Alençon, sur *la Sarthe*, (49 l.)	*Domfront*, *Argentan*, *Mortagne*, *Séez*, év.
SEINE-ET-OISE. . . .	Versailles, *év.*, (4 l.)	*Mantes*, *Pontoise*, *Rambouillet*, *Corbeil*, *Etampes*.
SEINE.	Paris, *siége du gouv.*, *arch.*, sur *la Seine*, (671,937 hab.)	*Saint-Denis*, sépul. de la fam. royale. *Sceaux*.
SEINE-ET-MARNE. . .	Melun, sur *la Seine*, (11 l.)	*Meaux*, év. *Fontainebleau*, *Coulommiers*, *Provins*, *Juilly*.

La partie du milieu contient les trente-six départemens qui suivent :

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX, avec leur distance DE PARIS.	SOUS-PRÉFECTURES.
FINISTÈRE.....	Quimper, *év.*, sur *l'Odet*, (159 l.)	*Brest*, p. de m. *Morlaix*, *Châteaulin*; *Quimperlé*.
MORBIHAN.....	Vannes, *év.*, *port de mer*, (128 l.)	*Ploermel*, *Lorient*, p. de m. *Pontivy*.
ILLE-ET-VILAINE...	Rennes, *év.*, sur *la Vilaine*, (88 l.)	*Saint-Malo*, p. de m. *Fougère*, *Vitré*, *Redon*, *Montfort*.
LOIRE-INFÉRIEURE..	Nantes, *év.*, sur *la Loire*, (99 l.)	*Savenay*, *Châteaubriant*, *Ancenis*, *Paimbœuf*.
MAYENNE.....	Laval, sur *la Mayenne*, (72 l.)	*Mayenne*, *Château-Gontier*.
MAINE-ET-LOIRE...	Angers, *év.*, sur *la Mayenne*, (76 l.)	*Ségré*, *Beaugé*, *Saumur*, *Beaupréau*.
SARTHE.....	Le Mans, *év.*, sur *la Sarthe*, (54 l.)	*Mamers*, *Saint-Calais*, *la Flèche*.
INDRE-ET-LOIRE...	Tours, *arch.*, sur *la Loire*, (62 l.)	*Loches*, *Chinon*.
EURE-ET-LOIR....	Chartres, *év.*, sur *l'Eure*, (24 l.)	*Nogent-le-Rotrou*, *Châteaudun*, *Dreux*.
LOIR-ET-CHER....	Blois, sur *la Loire*, (46 l.)	*Vendôme*, *Romorantin*.
LOIRET.....	Orléans, *év.*, sur *la Loire*, (31 l.)	*Pithiviers*, *Montargis*, *Gien*.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX, avec leur distance DE PARIS.	SOUS-PRÉFECTURES.
CHER.	Bourges, *arch.*, sur *l'Auron* et *l'Yèvre*, (59 l.)	*Sancerre*, *Saint-Amand.*
AUBE.	Troyes, *év.*, sur *la Seine*, (40 l.)	*Arcis-sur-Aube*, *Bar-sur-Seine*, *Bar-sur-Aube*, *Nogent-sur-Seine.*
YONNE.	Auxerre, sur *l'Yonne*, (43 l.)	*Sens*, *Joigny*, *Tonnerre*, *Avalon.*
NIÈVRE.	Nevers, au confluent de *l'Allier* avec *la Loire*, (60 l.)	*Cosne*, *Clamecy*, *Château-Chinon.*
HAUTE-MARNE. . . .	Chaumont, près de *la Marne*, (63 l.)	*Vassy*, *Langres.*
COTE-D'OR.	Dijon, *év.*, près de *l'Ouche*, (78 l.)	*Châtillon*, *Beaune*, *Sémur.*
VOSGES.	Epinal, sur *la Moselle*, (97 l.)	*Neuf-Château*, *Mirecourt*, *Saint-Dié*, *Remiremont.*
HAUTE-SAONE.	Vesoul, près *le Durgeon*, (90 l.)	*Gray*, *Lure.*
DOUBS.	Besançon, *arch.*, sur *le Doubs*, (101 l.)	*Beaume*, *Montbéliard*, *Pontarlier.*
HAUT-RHIN.	Colmar, près *de l'Ill*, (123 l.)	*Altkirch*, *Béfort.*
VENDÉE.	Bourbon-Vendée, (118 l.)	*Fontenai-le-Comte*, *les Sables d'Olonne.*
DEUX SÈVRES.	Niort, sur *la Sèvre*, (106 l.)	*Melle*, *Partenay*, *Bressuire.*

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX, avec leur distance DE PARIS.	SOUS-PRÉFECTURES.
VIENNE.....	Poitiers, *év.*, sur *le Clain*, (88 l.)	*Loudun*, *Chatellerault*, *Montmorillon*, *Civray*.
CHARENTE-INFÉRIEURE.	La Rochelle, *év.*, *port de mer*, (120 l.)	*Saintes*, *Rochefort*, p. de m. *Saint-Jean-d'Angély*, *Jonsac*, *Marennes*.
CHARENTE.....	Angoulême, *év.*, sur *la Charente*, (116 l.)	*Ruffec*, *Confolens*, *Barbezieux*, *Cognac*.
INDRE.....	Châteauroux, sur *l'Indre*, (64 l.)	*Issoudun*, *la Châtre*, *le Blanc*.
HAUTE-VIENNE....	Limoges, *év.*, sur *la Vienne*, (97 l.)	*Bellac*, *St.-Yriès*, *Rochechouart*.
CREUSE.....	Guéret, sur *la Gartampe*, (110 l.)	*Boussac*, *Bourganeuf*, *Aubusson*, *Chambon*.
ALLIER.....	Moulins, sur *l'Allier*, (75 l.)	*Mont-Luçon*, *Gannat*, *la Palisse*.
PUY-DE-DOME.....	Clermont-Ferrand, *év.*, (98 l.)	*Riom*, *Thiers*, *Ambert*, *Issoire*.
SAONE-ET-LOIRE...	Mâcon, sur *la Saône*, (102 l.)	*Autun*, *év. Châlons-sur-Saône*, *Charolles*, *Louhans*.
JURA.....	Lons-le-Saulnier, sur *le Solvan*, (105 l.)	*Dôle*, *St.-Claude*, *Poligny*.
LOIRE.....	Montbrison, sur *la Vézize*, (113 l.)	*Roanne*, *Saint-Etienne*.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX, avec leur distance DE PARIS.	SOUS-PRÉFECTURES.
RHONE.	Lyon, *arch.*, au confluent de *la Saône* et du *Rhône*, (100,000 habitans; 119 l.)	*Villefranche.*
AIN.	Bourg, sur la *Reyssousse*, (110 l.)	*Nantua*, *Belley*, *Trévoux.*

La partie du midi contient les trente départemens suivans :

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX, avec leur distance DE PARIS.	SOUS-PRÉFECTURES.
DORDOGNE.	Périgueux, sur *l'Isle*, (121 l.)	*Nontron*, *Sarlat*, *Bergerac*, *Riberac.*
CORRÈZE.	Tulle, sur *la Corrèze*, (118 l.)	*Ussel*, *Brives*, surnommée *la Gaillarde.*
CANTAL.	Aurillac, sur *la Jordane*, (133 l.)	*Saint-Flour*, *év.* *Mauriac*, *Murat.*
HAUTE-LOIRE.	Le Puy, près *de la Loire*, (129 l.)	*Brioude*, *Yssengeaux.*
ARDÈCHE.	Privas, (155 l.)	*Tournon*, *l'Argentière.*
DROME.	Valence, *év.* sur *le Rhône*, (144 l.)	*Die*, *Nions*, *Montélimart.*
ISÈRE.	Grenoble, *év.*, sur *l'Isère*, (145 l.)	*Vienne*, *Saint-Marcellin*, *la Tour-du-Pin.*

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX, avec leur distance DE PARIS.	SOUS-PRÉFECTURES.
GIRONDE.	Bordeaux, *arch.*, sur *la Garonne*, (147 l.)	*Blaye*, *Libourne*, *la Réole*, *Bazas*, *Lespare*.
LOT-ET-GARONNE. . .	Agen, *év.*, sur *la Garonne*, (183 l.)	*Marmande*, *Nérac*, *Villeneuve-d'Agen*.
LOT.	Cahors, *év.*, sur *le Lot*, (143 l.)	*Figeac*, *Gourdon*.
AVEYRON.	Rhodez, sur *l'Aveyron*, (177 l.)	*Espalion*, *Milhau*, *Saint-Afrique*, *Villefranche*.
LOZÈRE.	Mende, *év.*, sur *le Lot*, (145 l.)	*Marvejols*, *Florac*.
TARN.	Albi, sur *le Tarn*, (168 l.)	*Castres*, *Gaillac*, *Lavaur*, *Sorrèze*.
HÉRAULT.	Montpellier, *év.*, sur *le Merdanson*, (193 l.)	*Lodève*, *Beziers*, *Saint-Pons*.
GARD.	Nîmes, (180 l.)	*Alais*, *Uzès*, *le Vigan*.
VAUCLUSE.	Avignon, *év.*, sur *le Rhône*, (181 l.)	*Orange*, *Carpentras*, *Apt*.
BOUCHES-DU-RHONE.	Marseille, port sur *la Méditerranée*, (208 l.)	*Aix*, arch. *Tarascon*.
HAUTES-ALPES. . . .	Gap, (169 l.)	*Briançon*, *Embrun*.
BASSES-ALPES	Digne, *év.*, sur *la Blegne*, (174 l.)	*Barcelonette*, *Castellane*, *Sisteron*, *Forcalquier*.
VAR.	Draguignan, sur *le Pis*, (222 l.)	*Toulon*, p. de m. *Brignoles*, *Grasse*, *Antibes*, p. de m.

DÉPARTEMENS.	CHEFS-LIEUX, avec leur distance DE PARIS.	SOUS-PRÉFECTURES.
BASSES-PYRÉNÉES. .	Pau, sur *le Gave* de Pau, (200 l.)	*Baïonne*, p. de m., év. *Oléron*, *Orthès*, *Mauléon*.
HAUTES-PYRÉNÉES. .	Tarbes, sur l'*Adour*, (208 l.)	*Bagnères*, *Argelez*.
HAUTE-GARONNE...	Toulouse, *arch.* sur *la Garonne*, (172 l.)	*Villefranche*, *Muret*, *Saint-Gaudens*.
ARRIÈGE.	Foix, sur l'*Ariège*, (193 l.)	*Pamiers*, *Saint-Girons*.
LANDES.	Mont-de-Marsan, sur *la Midouze*, (180 l.)	*Saint-Séver*, *Dax*.
GERS.	Auch, sur *le Gers*, (190 l.)	*Condom*, *Lectoure*, *Lombez*, *Mirande*.
TARN-ET-GARONNE.	Montauban, *év.*, sur *le Tarn*, (170 l.)	*Moissac*, *Castel-Sarrazin*.
AUDE.	Carcassonne, *év.*, sur l'*Aude*, (196 l.)	*Narbonne*, *Castelnaudari*, *Limoux*.
PYRÉNÉES-ORIENTALES.	Perpignan, sur *le Teck*, (227 l.)	*Céret*, *Prades*.
CORSE.	Ajaccio, *év.*, (68455 habit.)	*Sartène*, *Bastia*, *Calvi*, *Corté*.

On appelle bonnes villes, celles dont les maires assistent au sacre des rois. Il y en a trente-deux, qui sont : Amiens, Angers, Antibes, Besançon, Bordeaux, Bourges, Caën, Cette, Clermont, Dijon, Grenoble, la Rochelle, Lille, Lyon, Marseille,

Metz, Montauban, Montpellier, Nanci, Nantes, Nîmes, Orléans, Paris, Pau, Rennes, Reims, Rouen, Strasbourg, Toulouse, Tours, Troyes, Versailles.

Les principales îles qui environnent la France, sont celles de *Saint-Marcou*, d'*Ouessant*, de *Belle-Isle*, de *Noirmoutier*, d'*Yeu*, de *Rhé* et d'*Oléron*, dans l'Océan ; et celles de *Sainte-Marguerite* et d'*Hières*, dans la Méditerranée.

TABLEAU *comparatif des anciennes et nouvelles Divisions de la France, avec les principales productions de chaque Département.*

Anciennes Provinces.	*Départemens.*	*Sol et Productions.*
Flandre-Française.	1 Nord.	Grains, lin, chanvre.
Artois, etc.	2 Pas-de-Calais.	*Idem*, Boulogne, *port.*
Picardie.	3 Somme.	Blé, pâturages, tourbe.
Normandie.	4 Seine-Inférieure. . .	Blé, lin, chanvre, colsa, pâturages.
	5 Eure.	Grains, pâturages.
	6 Calvados.	Grains, pommes, poires, pâturages.
	7 Manche.	Pâtur., pommes.
	8 Orne.	Pâturages, chanvre, chevaux.
Ile de France. . . .	9 Seine.	Grains, vins peu recherchés.
	10 Seine-et-Oise.	Grains, vins.
	11 Seine-et-Marne. . . .	Grains.
	12 Oise.	Blé, vins, chanvre, lin, bétail.
	13 Aisne.	Bois, blé, peu de vin.

Anciennes Provinces.	*Départemens.*	*Sol et Productions.*
Champagne.	14 Marne.	Terres crayeuses, vins pétillans.
	15 Ardennes	Bois, blé, fer, ardoises, marbres, charbons.
	16 Aube.	Bois, pâturages, vins.
	17 Haute-Marne.	Grains, pâturages, charbons.
Lorraine et trois évêchés.	18 Meuse.	Blé, vins, forêts.
	19 Moselle	Grains, vignes, fourrages.
	20 Meurthe.	Bois, sel, grains.
	21 Vosges.	Grains, foin, chanvre, lin, bois.
Alsace.	22 Rhin-Bas.	Blé, vins, pâturages, plomb, cuivre, argent.
	23 Rhin-Haut.	Grains, vins, fruits, *garance*, fer, plomb, etc.
Bretagne.	24 Ille-et-Vilaine. . . .	Pâtur., chanvre, lin, sarrazin.
	25 Côtes-du-Nord. . . .	Grains, chanvre, fer, lin, légum.
	26 Finistère.	Quelques grains; *Brest*, beau port.
	27 Morbihan.	Maïs, blé, lin, chanvre.
	28 Loire-Inférieure. . .	Pâturages, fruits, vignes.
Maine et partie de l'Anjou.	29 Sarthe.	*Idem*, fer, marbres, ardoises.
	30 Mayenne.	Grains, lin, chanvre, bestiaux.
Anjou et Saumurois.	31 Maine-et-Loire. . . .	Mines de fer, charbon.
Touraine.	32 Indre-et-Loire. . . .	Grains, vignes, fruits excellens.

Anciennes Provinces.	*Départemens.*	*Sol et Productions.*
Orléanais.	33 Loiret.	Vins, bois, eaux-de-vie.
	34 Eure-et-Loir.	Grains, vin passable.
	35 Loir-et-Cher.	Vins, fruits, eaux-de-vie.
Berry.	36 Cher.	Vins, chanvre, fer, laine.
	37 Indre.	Grains, fruits.
Nivernais.	38 Nièvre.	Bois, fer, charbon de terre.
Bourgogne.	39 Yonne.	Vins, bois, cuirs.
	40 Côte-d'Or.	Vins, bois, fer, fourrages.
	41 Saône-et-Loire. . . .	Vins.
	42 Ain.	Pays montagneux, pâturages, blé.
Franche Comté. . .	43 Haute-Saône.	Pâturages, maïs, vins un peu froids.
	44 Doubs.	Pâturages, grains, bois, fer.
	45 Jura.	Vins, sel.
Poitou.	46 Vienne.	Grains, pâturages, fruits.
	47 Deux-Sèvres.	Blé, maïs, noix, châtaignes, foin.
	48 Vendée.	Le *bocage*, pâtur.; le *marais*, froment, lin, vignes.
Aunis et une partie de la Saintonge.	49 Charente-Inférieure.	Marais salans, huîtres; deux ports: *Rochefort la Rochelle.*
Marche, Haut-Limousin et partie du Haut-Poitou. .	50 Creuse.	Seigle, avoine, pâturages.
Bourbonnais.	51 Allier.	Grains, pâturages.

Anciennes Provinces.	*Départemens.*	*Sol et Productions.*
Angoumois et une partie de la Saintonge.	52 Charente.	Vignes, gibier, eaux-de-vie, truffes.
Limousin.	53 Haute-Vienne. . . .	Seigle, sarrazin, châtaignes.
	54 Corrèze.	Froment, chanvre, vins, truffes, etc.
Auvergne.	55 Cantal.	Montagnes, volcans éteints.
	56 Puy-de-Dôme.	Pâturages, montagnes, blé, vins, châtaignes.
Lyonnais.	57 Rhône.	Pays montagneux, pâturages.
	58 Loire.	*Idem*, charbon de terre.
Dauphiné.	59 Isère.	Pays montagneux, pâturages, vins, soies.
	60 Hautes-Alpes.	Pays montagneux, eaux minérales.
	61 Drôme.	Excellens pâtur., grains, soies.
Guyenne et Gascogne.	62 Dordogne.	Bois, truffes, noix, châtaignes.
	63 Gironde.	Vins, thérébentine, goudron.
	64 Lot-et-Garonne. . .	Grains, fruits, bétail.
	65 Lot.	Blé, vins, fruits.
	66 Aveyron.	Pays montagneux.
	67 Gers.	*Idem.*
	68 Landes.	Bruyères, genêts, pins, goudron.
	69 Hautes-Pyrénées. . .	Pâtur., marbres.
Béarn, etc. . . .	70 Basses-Pyrénées. . . .	Fourrages, bois.
Foix, *Couserans*, et partie du Languedoc.	71 Arriège.	Pays montagneux, pâturages.

Anciennes Provinces.	*Départemens.*	*Sol et Productions.*
Roussillon, *Cerdagne*, etc.	72 Pyrénées-Orientales.	Pâturages, blé, vins.
Languedoc.	73 Haute-Garonne.	Grains, pâturages, vins.
	74 Tarn.	Maïs, châtaignes, plomb.
	75 Tarn-et-Garonne.	Grains, fruits, etc. mines de fer.
	76 Aude.	Pât., vignes, commerce en draps.
	77 Hérault.	Grains, fruits, olives, eaux-de-vie.
	78 Gard.	Blé, olives, vignes, soies.
	79 Ardèche.	Montagnes, traces de volcans éteints.
	80 Lozère.	Montagn., seigle, châtaignes.
	81 Haute-Loire.	Pays montagneux, pâturages.
Provence.	82 Bouches-du-Rhône.	Terres arides, olives; *Marseille*, port.
	83 Basses-Alpes.	Pays montagneux, bains chauds.
	84 Var.	Oranges, olives, citrons.
Isle de Corse.	85 Corse.	Vins, huile et bestiaux.

PAYS RÉUNI.

Comtat Venaissin, Orange, etc.	86 Vaucluse.	Fontaine célèbre; soies, fruits.

La France renferme vingt-neuf millions d'habitans. Cette contrée, justement célèbre, est au premier

rang parmi les états de l'Europe, et pour peu qu'on soit exempt de partialité, l'on conviendra sans peine qu'il n'est point de pays au monde plus favorisé de la nature. Placée d'un côté entre l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne et l'Italie, elle peut facilement se procurer les marchandises de ces divers pays, et fournir les siennes propres; d'un autre côté, l'Océan, la Méditerranée, la Manche, sur lesquels elle a des ports aussi nombreux que sûrs et commodes, la mettent à même de tirer de tous les pays les productions que son sol lui refuse, et d'exporter les objets de son industrie.

On a si souvent décrit les mœurs des Français, que c'est un sujet usé. Leur caractère est encore aujourd'hui tel que César a peint les Gaulois; il est prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément, poli, mais léger, gai, enjoué, humain, généreux, magnanime, confiant et spirituel.

La langue française est la plus universellement répandue en Europe. Elle ne le cède à aucune langue moderne en vérité, en clarté et en précision. Presque tous ses mots sont pris du latin, de l'idiome des Celtes et de celui des Goths. Jusqu'au dixième siècle, on l'appela *langue Romance,* d'où vient le nom de *Romans*, donné aux contes de chevalerie, qui, d'abord, furent écrits dans cet idiome. Ce n'est que depuis le commencement du règne de Louis XIV, que le français a été fixé.

DE L'ITALIE.

L'Italie est une grande presqu'île qui a la forme d'une botte; c'est un des pays les plus beaux et les plus fertiles de l'Europe. Elle est bornée au nord et à l'ouest par les Alpes, et de tous les autres côtés par la mer. On divise l'Italie en *partie septentrionale* et en *partie méridionale.*

La partie septentrionale contient, 1°. les *états du roi de Sardaigne en Italie;* 2°. ceux de l'empereur d'Autriche, ou le *royaume d'Italie;* 3°. le *duché de Parme et de Plaisance;* 4°. le *grand-duché de Toscane*, le *duché de Modène;* 5°. *l'Etat de l'Eglise.* La partie méridionale ne contient que le *royaume de Naples*, qui, réuni à la *Sicile*, s'appelle *royaume des Deux-Siciles.*

Les principales rivières de l'Italie sont : le *Pó*, qui prend sa source au mont Viso, passe à Turin, à Casal, à Plaisance, à Crémone, et se rend dans le golfe de Venise par plusieurs embouchures; l'*Adige*, qui a son embouchure dans le même golfe; l'*Adda* et le *Tésin*, qui se jettent dans le Pô; l'*Arno* et le *Tibre*, qui se jettent dans la Méditerranée.

PARTIE SEPTENTRIONALE.

ETATS DU ROI DE SARDAIGNE.

Les états du roi de Sardaigne en Italie sont: 1°. le *duché de Savoie*, 2°. le *comté de Nice*, 3°. le *Piémont*, 4°. l'*état de Gênes.*

Les Français s'étaient empàrés de la *Savoie*, et en avaient fait un département, sous le nom du *Mont-Blanc;* mais elle a été rendue au roi de Sardaigne en 1815. Les principales villes de ce duché sont : *Chambéry*, capitale; *Saint-Jean-de-Maurienne*, *Annecy.*

Le *comté de Nice*, rendu au roi de Sardaigne en 1814, formait un département français, sous le nom d'*Alpes-Maritimes.* Ses principales villes sont : *Nice*, capitale, située sur un rocher; *Puget-Théniers*, *San-Remo.* MONACO, enclavé dans le comté, a son prince particulier.

Le *Piémont* est une principauté ainsi nommée, parce qu'elle est au pied des monts ou des Alpes,

qui la séparent de la France et de la Savoie. Il a été réuni à la France pendant quelques années, et formait alors cinq départemens. Le roi de Sardaigne l'a recouvré en 1814. Ses villes principales sont : *Ivrée*, sur la *Doire ; Aoste*, capitale de la seigneurie de ce nom ; *Bielle*, au nord de *Verceil ; Santhia ;* TURIN, capitale de tout le Piémont : population, 65,000 habitans ; *Suze*, *Pignerol*, *Alexandrie*, près de laquelle est le village de *Marengo ; Asti*, *Casal*, *Coni*, *Alba*, *Mondovi*, *Saluces*, *Novi* et *Tortone*.

Gênes était une ancienne république, qui, pendant plusieurs années, a fait partie de la France. Elle a été réunie aux états du roi de Sardaigne par l'acte du congrès de Vienne du 9 juin 1815. Les principales villes de l'état de Gênes sont : GÊNES, nommée *la Superbe*, bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, et qui compte environ 75,000 habitans ; *Savone*, *Acqui*, *Céva*, *Port-Maurice*, *Chiavari* et *Sarzana*.

Duché de Parme.

Le *duché de Parme*, après avoir formé un département français, sous le nom du *Taro*, a été détaché de la France en 1814, et donné par l'acte du congrès de Vienne à son altesse impériale Marie-Louise, fille aînée de l'empereur d'Autriche. Les principales villes sont : PARME, capitale de tout le duché, sur la *Parma ; Plaisance*, au confluent du Pô et de la *Trébia* ; *Busseto*, capitale du marquisat de ce nom ; *Guastalla*, capitale du duché de même nom.

Grand-duché de Toscane.

Il est divisé en trois états : le *Florentin*, le *Pisan* et le *Siennois*. Détaché de la France en 1814,

tendu par l'acte du congrès de Vienne

N° 1.

L'EUROPE.
Echelle de Lieues d'une heure
Mer Glaciale
Islande
Cercle Pol. Arctique
Laponie
Mer Blanche
Archangel
Norwege
Mer du Nord
Ecosse
Edenbourg
Irlande
Dublin
Angleterre
Londres
La Manche
Océan
Stockholm
Gothebourg
Coppenhague
Mer Baltique
Petersbourg
Novogorod Weliki
Riga
Moscou
Smolensk
Woronez
Casan
Russie
Hambourg
Berlin
Varsovie
Kiow
Bielgorod
Allemagne
Pologne
Prague
Boheme
Cracovie
Paris
France
Golfe de Gascogne
Suisse
Vienne
Presbourg
Bude
Hongrie
Danube F.
Hermanstat
Mer Noire
Constantinople
Turquie
Espagne
Madrid
Portugal
Lisbonne
Italie
Golfe de Venise
Rome
Naples
Corse
Sardaigne
Sicile
Mer Mediterranée
Barbarie
Alger
Tunis
Malte
Candie
Chypre
Rhodes
Smyrne
Archipel
Mer de Marmora
Afrique
Asie
Detroit de Gibraltar
Corfou
Volga F.

ce duché fut rendu par l'acte du congrès de Vienne à l'archiduc Ferdinand d'Autriche. On trouve dans la Toscane des carrières de beau marbre, des mines d'alun et même d'argent. Les principales villes sont : FLORENCE, sur l'*Arno*, capitale du grand-duché; *Pistoïe*, *Arezzo*; *Livourne*, port célèbre; PISE, capitale du *Pisan*; *Voltéra*; SIENNE, capitale du *Siennois*; *Montepulciano*, *Grosseto*. L'île d'*Elbe* et la principauté de *Piombino* appartiennent encore au grand-duc de Toscane, qui tient aussi garnison à *Luques*.

ÉTAT DE L'ÉGLISE.

L'*état de l'Eglise* est ainsi appelé, parce que c'est le pape qui en est le souverain. On le divise en onze provinces, dont les villes principales sont : ROME, sur le *Tibre*, capitale : population, 144,000 habitans. (Elle est surnommée *la Sainte*, parce qu'elle est le centre de l'église catholique); *Viterbe*, *Tivoli*, *Spolète*, cap. de l'*Ombrie*; *Foligno*, *Perugia*, sur le *Tibre*; *Ancône*, port; *Urbino*, *Pézaro*, *Sinigaglia*, *Ravenne*; *Comachio*, située dans des marais salés; *Ferrare*, *Bologne*; *Bénévent*, enclavé dans le royaume de Naples.

Duché de Modène.

Le *duché de Modène*, à l'est du duché de Parme, renferme les duchés de *Modène* et de *Reggio*; celui de *Mirandole* en dépend, ainsi que la principauté de *Massa* et de *Carrara*. Les villes principales sont : MODÈNE, cap., *la Mirandole* et *Reggio*,

ROYAUME D'ITALIE,

ou

ETATS ITALIENS DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE.

Les possessions italiennes de l'empereur d'Au-

triche consistent dans l'*état de Venise*, les *duchés de Milan* et de *Mantoue*.

Venise était la plus ancienne république de l'Europe. Elle fut cédée, par le traité de Lunéville, à l'empereur d'Autriche, fit depuis partie du royaume d'Italie, et a été rendue à l'Autriche par l'acte du congrès de Vienne.

Les principales villes sont : VENISE, capitale, surnommée *la Riche* : population, 150,000 habitans. Elle est bâtie sur soixante-douze îles, qui communiquent les unes avec les autres, au moyen d'un grand nombre de ponts; *Chiozza*, au milieu des eaux, comme Venise; *Vicence*, *Bassano*, *Castel-Franco*, *Trévise*, *Conégliano*, *Padoue*, sur la *Brenta; Este*, *Udine*, *Gradisca*, *Bellune*, *Feltre*, *Brescia*, *Créme;* et *Vérone*, sur l'*Adige*.

Le *duché de Milan*, qui se divise en six parties, a pour capitale MILAN, cité magnifique, dont la population est de 124,800 habitans. Les autres villes sont : *Novare*, *Vigévano*, *Domo-Dossola; Côme*, sur le bord du lac de ce nom; *Sondrio*, sur l'*Adda; Chiavenna, Bormio*, *Bergame; Pavie*, sur le *Tésin; Crémone;* et *Lodi*, sur l'*Adda*.

Les principales villes du *Mantouan* sont : MANTOUE, place forte, située au milieu du lac que forme la rivière de *Mincio; Revero*, sur le *Pó*, et *Castiglione*.

PARTIE MÉRIDIONALE.

ROYAUME DE NAPLES.

Le royaume de Naples, situé à l'extrémité inférieure de l'Italie, est borné au N. O. par l'Etat de l'Eglise, et de tous les autres côtés, par la mer. Son extrême fertilité l'a fait surnommer le *Paradis de l'Italie*. On partage ce pays en quatre grandes provinces, dont chacune se subdivise en trois. Les

quatre premières sont : la *Terre de Labour*, au S.; l'*Abruzze* et la *Pouille*, au N., sur le golfe de Venise; et la *Calabre*, au S. E.

Les principales villes sont : dans la Terre de Labour, NAPLES, capitale de tout le royaume et de la Terre de Labour propre; *Capoue*, *Bénévent*, *Conza*, *Salerne* et *Amalfi*. Naples, surnommée *la noble* et *la gentille*, a 450.000 habitans. Elle est située sur la mer, près du *Vésuve*, dont les éruptions causent quelquefois de grands ravages. L'Abruzze a pour villes principales : *Molise*, *Chiéti* et *Aquila*. On remarque dans la Pouille, *Manfredonia*, *Bari*, *Brindisi*, *Otrante*, *Tarente* et *Matera* : les villes principales de la Calabre sont : *Cirenza*, *Rossano*, *Cosenza*, *San-Severina* et *Reggio*.

DES PRINCIPALES ILES D'ITALIE.

Elles sont au nombre de quatre, savoir : la *Sicile*, qui se divise en trois parties ou vallées; *Malte*, au S. de la Sicile; la *Sardaigne*, partagée en deux caps; et la *Corse*, dont je vous ai déjà parlé.

La *Sicile*, séparée du royaume de Naples par le détroit de *Messine*, a pour capitale PALERME, dans la vallée de *Mazara*. Les autres villes sont *Messine*, dans la vallée de *Démona*; *Syracuse*, dans la vallée de *Noto*; *Montréal* et *Mazara*. On remarque au S. O. de Messine, le mont *Gibel*, autrefois mont *Etna*, beaucoup plus considérable que le Vésuve, et qui, comme lui, jette du feu.

L'île de *Malte* est un rocher fortifié, et presque stérile, qui ne produit que quelques fruits. La capitale est MALTE, divisée en trois parties : la *Cité-Valette*, la *Cité-Victorieuse*, l'*Ile-de-Saint-Michel*. L'île de Malte fut possédée jusqu'en 1798

par les chevaliers du même nom, appelés autrefois de *Saint-Jean-de-Jérusalem.*

La *Sardaigne* est une grande île qui a le titre de royaume, et dont le peuple est aussi grossier, que l'air en est malsain et le sol peu fertile. Le détroit de *Bonifacio* la sépare de la Corse. Les principales villes sont : CAGLIARI, capitale de l'île; *Oristagni;* et *Sassari*, dans la partie du nord, nommée *Cap-Lugodori.*

Iles Ioniennes.

Ce sont sept îles de différentes grandeurs, situées le long des côtes, dans la mer Ionienne. On les nomme : *Corfou*, près de l'entrée du golfe de Venise; *Laxo*, *Sainte-Maure*, *Théachi*, anciennement *Ithaque*, *Céphalonie*, *Zante*, *Cérigo*, autrefois *Cythère.* Ces sept îles forment une république, sous la protection de l'Angleterre.

DE L'ESPAGNE.

L'Espagne est un grand pays borné, au N. E., par les Pyrénées, qui la séparent de la France; à l'E. et au S. par la Méditerranée, à l'O. par le Portugal, et au N. O. par l'Océan. L'air y est chaud, mais pur; le sol serait fertile s'il était bien cultivé : l'Espagne produit des vins délicieux, de belles laines, de la soie et des chevaux. Le gouvernement est monarchique constitutionnel, et le roi porte le titre de *catholique.*

L'Espagne se divise en treize provinces, qui ont presque toutes le titre de royaume. Trois au N. : la *Biscaye*, les *Asturies*, la *Galice;* une au S. E. l'*Andalousie;* quatre du S. au N. E. sur la Méditerranée, *Grenade*, *Murcie*, *Valence*, *Catalogne ;* cinq au milieu, *Navarre*, *Arragon*, *Castille-Vieille*, royaume de *Léon*, *Castille-Nouvelle.*

Les principaux fleuves de l'Espagne sont, du N. au S., le *Minho*, le *Douro*, le *Tage*, la *Guadiana*, le *Guadalquivir*, qui se jettent dans l'Océan, et l'*Ebre*, qui se jette dans la Méditerranée.

Les villes principales des provinces du N. sont, pour la Biscaye : *Bilbao*, cap., *Fontarabie*, *Vittoria;* pour les Asturies, *Oviédo*, cap., *Santillana;* pour la Galice, *Compostelle*, cap., *Lugo*, *Tuy*, *Orense;* la *Corogne*, *Ferrol*, ports.

Les principales villes de l'Andalousie sont : *Séville*, cap., *Cordoue*, *Anduxar*, *Baeça*, *Jaen;* *Cadix*, dans l'île de ce nom; *Gibraltar*, port qui appartient aux Anglais.

Les principales villes des provinces du S. au N. E. sont, pour le royaume de Grenade : *Grenade*, cap., fameuse par ses soies; *Guadix;* *Almérie*, *Malaga*, ports; pour le royaume de Valence, *Valence*, cap., *Ségorbe*; *Alicante*, port, *Orihuella;* pour la Catalogne, *Barcelone* cap., *Vich*, *Gironne*, *Urgel*, *Lerida* sur la *Sègre*, *Tarragone;* *Tortose*, presqu'à l'embouchure de l'*Ebre*.

Les principales villes des provinces du milieu sont, pour la Navarre : *Pampelune*, cap., *Estella*, *Tudéla* sur l'*Ebre;* pour l'Arragon, *Sarragosse*, cap., *Albarasin*, *Téruel*, *Jacca*, *Tarazona*, *Huesca;* pour la Castille-Vieille, *Burgos*, cap., *Valladolid*, *Siguença*, *Ségovie*, célèbre par ses laines; pour le royaume de Léon, *Léon*, cap., *Astorga*, *Palencia*, *Zamora*, *Salamanque*, *Ciudad-Rodrigo;* et pour la Castille-Nouvelle, MADRID, cap. de toute l'Espagne, popul. 160,000 habit.; l'*Escurial*, magnifique couvent et palais royal, au N. O. de Madrid; *Cuença*, cap. de la Sierra; *Calatrava*, chef-lieu d'un ordre de chevaliers, cap. de la Manche; *Badajoz*, cap. de l'*Estramadure*, sur la Guadiana.

Les principales îles d'Espagne sont : *Majorque*,

avec une capitale de même nom ; *Minorque*, cap. *Citadella*, *Port-Mahon*, *le fort Saint-Philippe ; Iviça*, avec un fort du même nom. Ces îles étaient appelées *Baléares*, par les anciens.

DU PORTUGAL.

Le Portugal est un royaume borné au N. et à l'E. par l'Espagne, au S. et à l'O. par l'Océan. Le sol produit de bons vins et des fruits excellens. Les principaux fleuves du Portugal sont : le *Tage*, dans le milieu ; le *Douro*, au N. ; et la *Guadiana*, au S. O. Ces trois fleuves ont leur source en Espagne. On divise le Portugal en six provinces, qui sont du N. au S. : 1. *Entre Douro-e-Minho ;* 2. *Tra-los-Montes ;* 3. *Béira ;* 4. *Estramadure Portugaise ;* 5. *Alentejo ;* 6. *Algarve*.

Les villes principales d'Entre Douro-e-Minho sont : *Brague*, cap., *Porto*, port. Celles de Tra-los-Montes : *Miranda*, cap., *Bragance*, duché, dont la maison régnante porte le nom. On remarque dans le Béïra *Coimbre*, cap., la *Guarda*, et *Lamégo*, sur le Douro ; *Viseu*. Les villes principales de l'Estramadure sont : LISBONNE, port, à l'embouchure du Tage, capitale de tout le royaume : population 24,000 habitans ; *Léria*. Celles de l'Alentejo, *Evora*, cap., *Elvas* et *Portalègre*. L'Algarve a pour capitale *Tavira*.

Depuis 1807, le roi de Portugal fait sa résidence au Brésil. Le royaume était gouverné par un vice-roi ; mais il vient d'y éclater une révolution qui doit nécessairement influer sur la forme du gouvernement.

DE LA SUISSE.

La Suisse est une république formée de plusieurs cantons : elle est bornée au N. par le grand duché de Bade ; à l'E. par le lac de Constance et les

royaumes de Bavière et d'Italie; au S. et à l'O., par le royaume d'Italie et la France. Le pays est élevé et rempli de montagnes qui appartiennent à la chaîne des Alpes. Ses principales rivières sont: le *Rhin* et le *Rhône;* le *Tésin*, qui se jette dans le Pô; l'*Aar*, la *Reuss*, la *Limmat* et l'*Inn*.

On divisait la Suisse en dix-neuf cantons; il en a été ajouté trois par l'acte du congrès de Vienne, lesquels sont formés du *Valais*, du territoire de *Genève* et de la principauté de *Neufchâtel*. Voici leurs noms par ordre alphabétique, ainsi que ceux des chefs-lieux.

CANTONS.	CHEFS-LIEUX.
1. Appenzel,	*Appenzel*.
2. Argovie,	*Arau*, sur l'*Aar*.
3. Bâle,	*Bâle*, sur le *Rhin*.
4. Berne,	*Berne*, sur l'*Aar*.
5. Fribourg,	*Fribourg*, sur la *Sane*.
6. Glaris,	*Glaris*, sur la *Linth*.
7. Grisons,	*Coire*, sur la *Plessure*.
8. Lucerne,	*Lucerne*, sur le lac de ce nom.
9. Saint-Gall,	*Saint-Gall*.
10. Schaffouse,	*Schaffouse*, sur le *Rhin*.
11. Schwitz,	*Schwitz*, près du lac des *quatre Cantons*.
12. Soleure,	*Soleure*, sur l'*Aar*.
13. Tésin,	*Bellinzona*, sur le *Tésin*.
14. Turgovie,	*Frawenfeld*, sur la *Thur*.
15. Underwald,	*Stantz*, près du lac des *quatre Cantons*.
16. Uri,	*Altorf*, près de l'embouchure de la *Reuss*.
17. Vaud,	*Lausanne*, sur le lac *Léman*.
18. Zug,	*Zug*, sur le lac de *Zug*.
19. Zurich,	*Zurich*, sur la *Limmat*.

Cantons ajoutés par l'acte du Congrès.

20. Valais, *Sion*, près du *Rhône*.
21. Genève, sur le lac *Léman*.
22. Neufchâtel, sur le lac de ce nom.

ROYAUME DES PAYS-BAS.

Le royaume des Pays-Bas doit son existence au congrès de Vienne, qui l'a créé en 1815. Il est formé d'une partie de la Belgique ou Pays-Bas autrichiens, et des Provinces-Unies ou Hollande. On comprend sous ce nom de Pays-Bas, toute l'étendue de pays qui est entre la France, l'Allemagne et l'Océan. Ils sont ainsi nommés, parce qu'ils se trouvent vers la mer, et que plusieurs fleuves y ont leur embouchure.

Les principales rivières des Pays-Bas sont : la *Meuse*, l'*Escaut*, la *Sambre* et le *Rhin*.

Les Pays-Bas autrichiens ou la Belgique, se divisent en huit provinces, savoir : au milieu, le *Duché de Brabant ;* à l'E., le *grand Duché de Luxembourg*, le *Duché de Gueldre*, à l'O., le *Comté de Flandre ;* et ceux de *Hainaut* et de *Namur*, au S.

Les principales villes du *Duché de Brabant*, sont : Bruxelles, cap. sur la *Senne* : population 72,280 habitans ; *Nivelle*, *Louvain*, et *Malines*, sur la *Dyle ; Anvers*, port, sur l'*Escaut*.

Conformément à l'acte du congrès de Vienne, le *grand Duché de Luxembourg*, avec une capitale de même nom, sur l'*Else*, fait partie de la Confédération Germanique. Luxembourg est une des plus fortes villes de l'Europe.

Les villes principales des six autres provinces des Pays-Bas, sont : dans le duché de Gueldre, *Ruremonde*, au confluent de la *Roër* et de la *Meuse ;* dans le comté de Flandre, *Gand ; Termonde*, au conf. de la *Dendre* et de l'*Escaut ;*

Oudenarde, sur l'*Escaut; Courtrai*, sur la *Lys; Bruges*, à l'O. de Gand, *Ostende*, *Ypres*, *Furnes* et *Tournai;* dans le comté de Hainaut, *Mons*; dans celui de Namur, *Charleroi*, sur la *Sambre*, et *Namur*, au confluent de la *Sambre* et de la *Meuse*.

La Hollande ou les Provinces Unies est un pays qui fait partie du nouveau royaume des Pays-Bas, et qui se divise en huit provinces, savoir : la *Gueldre Hollandaise* ou *Septentrionale*, au S. E.; la *Hollande* proprement dite, à l'O.; la *Zélande*, au S. O.; la province d'*Utrecht*, au milieu; la *Frise*, au N.; l'*Over-Yssel* et la province de *Groningue*, au N. O.; le pays de la *Généralité*, au S.

Les villes principales de la Hollande sont : *Nimègue*, sur le *Vahal*, l'un des bras du Rhin; *Arnheim*, et *Zutphen*, sur l'*Yssel*, autre bras du Rhin, dans la Gueldre; dans la Hollande proprement dite, AMSTERDAM, port, à l'embouchure de l'*Amstel* dans le Zuyderzée, capitale du royaume des Pays-Bas : population 210,000 habitans; *Alkmaer*, *Harlem*, sur le lac du même nom; *Leyde*, sur le Rhin; *Lahaye*, *Rotterdam*, port, sur la Meuse; *Dordrecht* et *Gorcum*, sur le même fleuve; *Briel*, port, dans l'île de *Vorn*: en Zélande, *Middelbourg*, capitale dans l'île de *Walcheren; Flessingue*, à l'emb. de l'Escaut; *Goès* et *Zierickzée*, port dans l'île de *Schowen*: dans la province d'Utrecht, *Utrecht*, capitale sur le Rhin, et *Amersfort*, sur l'*Ems* : *Leuwarden*, dans la Frise : *Deventer* et *Zwol*, dans la province d'Over-Yssel : *Groningue*, dans celle du même nom : *Bréda*, *Bois-le-Duc* et *Maestricht*, sur la Meuse, dans le pays de la Généralité.

Les Pays-Bas autrichiens ont fait, pendant vingt ans, partie de la France; et la Hollande, gouvernée anciennement par un Stathouder, avait été réunie à

la France en 1810. Elle en a été détachée par le traité de Paris, du 31 mai 1814.

DE L'ALLEMAGNE

ou

DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE.

L'Allemagne, appelée autrefois *Germanie*, était un vaste état, composé d'un grand nombre de souverainetés ecclésiastiques et séculières, de plusieurs villes impériales, et autres qu'on nommait *anséatiques*. Ce pays a pour bornes, au N., l'Océan septentrional, le Jutland et la mer Baltique; à l'E., la Pologne, la Bohême et la Hongrie; au S., l'Italie et la Suisse; à l'O., la mer d'Allemagne, la France et la Hollande. On porte à 27,000,000 le nombre de ses habitans.

L'empereur d'Allemagne était élu par neuf princes, trois ecclésiastiques et six séculiers, qu'on appelait *électeurs*. Les trois électeurs ecclésiastiques étaient les archevêques de *Mayence*, de *Cologne* et de *Trèves;* et les six autres, le roi de *Bohême*, le duc de *Bavière*, le comte *Palatin*, le duc de *Saxe*, le marquis de *Brandebourg* et le duc d'*Hanovre*.

On appelait *villes impériales*, des villes libres qui ne dépendaient que de l'empire. Le nombre en était autrefois considérable; mais il n'en restait plus que six, lorsque l'empire d'Allemagne s'est détruit en 1806, savoir : *Augsbourg, Nuremberg*, *Francfort*, *Brème, Hambourg* et *Lubeck*. Ces trois dernières étaient aussi *anséatiques*. On nommait *villes anséatiques*, des villes qui s'étaient unies ensemble pour soutenir leur commerce. Il y en avait six : cinq en Allemagne : les trois déjà nommées, *Cologne* et *Rostock*, et une en Pologne, *Dantzick*.

L'Allemagne était divisée en neuf cercles ou grandes provinces, qui comprenaient chacune plusieurs états, dont les chefs s'assemblaient pour leurs affaires communes. Il y avait quatre cercles dans la Haute-Allemagne, au S., et cinq dans la basse, au N. Les quatre cercles de la Haute-Allemagne étaient, d'orient en occident, ceux d'*Autriche*, capitale, VIENNE, sur la *Vienne*, à son embouchure dans le Danube; de *Bavière*, capitale, *Munich*, sur l'*Iser*, et de *Souabe*, capitale, *Wirtemberg*, sur le Necker; et au N. de ces deux derniers, celui de *Franconie*, capitale, *Nuremberg*, sur la Prégnitz. Les cinq cercles de la basse Allemagne étaient, le long de l'Océan et de la mer Baltique, ceux de *Haute-Saxe*, capitale, *Wittemberg*, sur l'Elbe; de *Basse-Saxe*, capitale, *Brunswick*, sur le Wéser, et de *Westphalie*, capitale, *Arensberg;* au S. de ce dernier, ceux du *Haut-Rhin*, capitale, *Cassel*, sur la Fulde, et du *Bas-Rhin*, capitale, *Heidelberg*, sur le Necker.

Dès le commencement de la révolution Française, plusieurs villes et portions de territoires avaient été détachées de l'Allemagne, et réunies à la France. En 1806, l'empire d'Allemagne s'écroula entièrement, et, de ses débris, il se forma une confédération de princes allemands, sous le titre de *Confédération du Rhin*. Elle fut dissoute en 1814, et remplacée par une autre que l'on désigne sous le nom de *Confédération Germanique*. Quelques princes d'Allemagne avaient aussi changé de titres. Les électeurs de Saxe et de Bavière, et le duc de Wurtemberg ont pris, lorsque la confédération du Rhin s'est formée, le titre de roi, qu'ils ont conservé; et d'autres celui de grand-duc. Un nouveau royaume, qui n'existe plus, s'était formé d'une partie du cercle de Westphalie et du Hanovre, sous le nom de royaume de *Westphalie*.

Les états qui composaient la confédération du Rhin étaient : le duché de Berg, le duché de Mecklembourg, le royaume de Westphalie, le royaume de Saxe, le grand duché de Varsovie, qui a passé, avec le titre de royaume, sous la domination de l'empereur de Russie; le royaume de Bavière, le royaume de Wurtemberg, le grand-duché de Bade, le grand-duché de Hesse-Darmstadt, le duché de Nassau, le grand-duché de Francfort, le grand-duché de Wurtzbourg, et plusieurs autres principautés d'Allemagne.

Les principaux états qui composent la confédération germanique, sont : l'Autriche et la Prusse, pour leurs états d'Allemagne ; le roi de Danemarck, pour le Holstein; le roi des Pays-Bas, pour le grand-duché de Luxembourg ; le roi d'Angleterre, en qualité de roi d'Hanovre ; les rois de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg; le duché de Bade; la Hesse électorale ; le grand-duc de Hesse ; les villes libres de Lubeck, Francfort, Brême et Hambourg. Le but de la confédération germanique, est de maintenir la sûreté extérieure et intérieure de l'Allemagne, l'indépendance et l'inviolabilité des états confédérés. Les affaires de la confédération se règlent dans une diète qui siége à *Francfort*, et qui est présidée par l'Autriche.

Les principales rivières qui arrosent l'Allemagne, sont : l'*Elbe*, qui prend sa source en Bohême, traverse le royaume de Saxe, et se jette dans la mer du Nord ; le *Wéser*, qui se jette dans la même mer ; le *Danube*, qui prend sa source près de la Forêt Noire, passe à Ulm, traverse le royaume de Bavière, l'empire d'Autriche, la Hongrie, la Turquie d'Europe, et se jette dans la Mer Noire ; l'*Oder*, qui prend sa source dans la Silésie, et va se jeter par plusieurs embouchures dans la Mer Baltique.

Les principales villes de l'Allemagne sont : *Dus-*

seldorf, capitale du duché de Berg (au roi de Prusse); *Cassel* (à l'électeur de Hesse); *Magdebourg* (au roi de Prusse); *Hanovre*, capitale du royaume de même nom; DRESDE, capitale du royaume de Saxe; *Léipsick*, (au roi de Saxe); MUNICH, capitale du royaume de Bavière; *Ratisbonne*, *Saltzbourg*, *Inspruck* (au roi de Bavière); STUTGARD, capitale du royaume de Wurtemberg; *Ulm* (même royaume); *Carlsruhe*, *Bade* et *Manheim* (au grand-duc de Bade); *Francfort*, sur le Mein, ville libre, siége de la confédération germanique; VIENNE, capitale de l'Autriche, et de toute la monarchie autrichienne; *Gratz*, capitale du duché de Styrie; *Laybach*, capitale du duché de Carniole; *Clagenfurt*, capitale de la Carinthie; *Trieste*, capitale de l'Istrie; *Trente* (à l'empereur d'Autriche); BERLIN, capitale du Brandebourg et de toute la monarchie prussienne; *Francfort*, sur l'Oder; *Brandebourg*; *Stettin*, capitale de la Poméranie prussienne (au roi de Prusse). L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse viennent en outre de se partager la partie de l'Allemagne en-deçà du Rhin, qui avait été réunie à la France, et qui formait les quatre départemens dits de la rive gauche du Rhin. *Gluckstat*, port, principale ville du Holstein; *Kiel* (au roi de Danemarck).

EMPIRE D'AUTRICHE.

Les autres états de l'empereur d'Autriche, outre le royaume d'*Italie* et l'*Autriche* proprement dite, sont: le royaume de *Bohême*, le marquisat de *Moravie*, la *Silésie autrichienne*, le royaume de *Hongrie*, l'*Esclavonie*, la *Transylvanie*, la *Gallicie orientale*.

Le royaume de Bohême, capitale *Prague*, sur la Muldaw, est situé au N. de l'archiduché d'Au-

triche ; le marquisat de Moravie, capitale, *Olmutz*, sur la Morava, se trouve à l'E. de la Bohême ; la Silésie autrichienne, ville principale, *Jégersdorf*, sur l'Oppa, s'étend au N.-E. de la Moravie.

Le royaume de Hongrie est un état assez étendu, qui forme la partie orientale de la monarchie autrichienne. On le divise en trois parties : 1°. la Hongrie occidentale, cap. *Presbourg*, sur le Danube ; 2°. la Hongrie orientale, capitale, *Bude;* sur le même fleuve, *Gran* ou *Strigonie* ; 3°. le bannat de *Temeswar*, avec une capitale du même nom. Les autres villes principales sont *Tokai*, fameuse par ses vins, et *Agria*.

Outre le *Danube*, la Hongrie est arrosée par la *Save*, la *Drave*, la *Theiss* et la *Morava*.

L'Esclavonie, dont les villes principales sont : *Agram*, sur la Save, et *Péterswaradin*, place forte, près du Danube, se trouve située au S. O. de la Hongrie. Au S. E. du même pays, on rencontre la Transylvanie, capitale, *Hermanstadt*, sur la Cében. *Léopold* ou *Lemberg*, est la capitale de la Gallicie orientale, province située au N. E. de la Hongrie, dont elle est séparée par les monts *Krapacks*.

ROYAUME DE PRUSSE.

Les principales possessions du royaume de Prusse sont : la *Prusse* proprement dite, qui donne son nom à la monarchie ; la *Silésie prussienne*, les deux *Poméranies ;* le grand-duché de *Posen*, la *Basse-Lusace*, et le grand-duché du *Bas-Rhin*. Les rivières les plus remarquables sont : l'*Oder*, dont je vous ai parlé ; et la *Vistule*, qui prend sa source en Silésie, traverse la Prusse et la Pologne, et se jette dans la mer Baltique.

La Prusse est un royaume d'une médiocre étendue, situé à l'est de la Poméranie, et divisé en

deux parties : la *Prusse orientale* et la *Prusse occidentale*, dont les villes principales sont, dans la première partie : KOENISBERG, capitale de la province et de tout le royaume, port, un peu au-dessus de l'embouchure du Prégel; *Pillau*, sur la mer Baltique, et *Mémel*, sur la même mer; dans la partie occidentale, *Marienbourg*, place forte; *Elbing*, au N., ville commerçante, et *Dantzick*, sur la Vistule, place forte et port. Cette ville, une des principales de l'Europe, par son commerce, appartient au roi de Prusse, en vertu de l'acte du congrès de Vienne.

La Silésie est un duché fort vaste, à l'E. des royaumes de Saxe et de Bohême, divisé en *Silésie autrichienne* et *Silésie prussienne*. Cette dernière, située au N. O. de l'autre, a pour villes principales, BRESLAW, sur l'Oder, capitale; *Glogaw*, sur le même fleuve, *Schweidnitz*, *Glatz*, *Oppelen* et *Ratibor*.

Les deux Poméranies, situées près de la mer Baltique, sont séparées par l'Oder. Celle qui est sur la rive gauche de ce fleuve porte le nom de *Poméranie suédoise*, et l'autre celui de *Poméranie prussienne*. La première a pour capitale *Stralsund*, ville forte, et la seconde *Stettin*.

Le grand-duché de Posen, formé d'une bonne partie de la *Grande Pologne*, proprement dite, a pour capitale *Posna*.

La Basse-Lusace, dont les villes principales sont : *Luben*, sur la Sprée, *Cotbuss*, sur la même rivière, et *Guben*, sur la Neiss, appartenait presque toute entière au roi de Saxe, avant que le congrès de Vienne l'eût réunie à la Prusse.

Le grand-duché du Bas-Rhin comprend plusieurs pays situés sur les deux rives du Rhin, avant l'entrée de ce fleuve en Hollande. Parmi les villes principales, on remarque *Juliers*, place forte, sur la Roër; *Aix-la-Chapelle*, *Dusseldorf*,

Clèves, ancienne capitale du duché de ce nom; *Wésel*, sur le Rhin; *Coblentz*, au confluent du Rhin et de la Moselle.

DES ILES BRITANNIQUES.

Les îles Britanniques consistent en deux grandes îles, et en plusieurs petites. Les deux grandes sont : 1°. la Grande-Bretagne, qui comprend le royaume d'Angleterre et celui d'Ecosse; 2°. l'Irlande, qui est aussi un royaume. Ces trois royaumes appartiennent au même roi, qui porte le titre de *roi de la Grande-Bretagne*. Les îles Britanniques sont situées au N. de la partie occidentale de la France.

§ 1er. *De l'Angleterre.*

Les bornes de l'Angleterre sont, au N., l'Ecosse; à l'E., la mer du Nord; au S. le Pas-de-Calais et la Manche, qui la séparent de la France; à l'O., le détroit qui la sépare de l'Irlande. Ce pays ne produit pas de vins, non plus que tous les autres du nord; mais il est très-fertile en blé, et nourrit beaucoup de bestiaux, dont la laine est très-estimée. Ses principales rivières sont: la *Tamise* et l'*Humber* à l'orient, et la *Saverne* à l'occident. On divise ce royaume, en *Angleterre* à l'E., et *principauté de Galles* à l'O. La première contient quarante comtés, et la seconde, douze, qui portent presque tous le même nom que leur capitale.

Les villes principales de l'Angleterre sont: *Yorck*, archevêché, sur l'Ouse, au N. E.; *Manchester*, célèbre par ses manufactures; *Lancastre*, à l'O. d'Yorck; *Bristol*, évêché, vers l'embouchure de la Saverne; *Oxfort*, sur la Tamise, université; LONDRES, évêché, capitale de tout le royaume, et du comté de *Midlesex*, sur la Tamise:

population, 864,845 habitans; *Cambridge*, évêché, université, au N. de Londres; *Cantorbéry*, au S. O., archevêché, primat du royaume; *Douvres*, port, vis-à-vis Calais.

Les principales villes de la principauté de Galles sont: *Carnarvan*, au N. O.; *Cardigan*, au S. O., vers le canal Saint-Georges, qui sépare cette principauté de l'Irlande. Les principales îles qui dépendent de l'Angleterre sont: l'île de *Man*, au N. O., capitale, *Douglas*; l'île de *Wight*, au S., capitale, *Nieuport*. Les îles de *Guernesey* et de *Jersey*, sur les côtes de France, capitales *Saint-Pierre*, *Saint-Hélier*.

§ II. *De l'Ecosse.*

Ce royaume est situé au N. de l'Angleterre, dont il fait partie: il est plus froid et moins fertile que ce dernier. Les rivières les plus considérables de l'Ecosse sont le *Tay*, le *Forth*, la *Spey*, la *Clyde*, la *Nith* et la *Twède*, qui toutes se jettent dans la mer. Les principales villes de l'*Ecosse septentrionale* sont: *Old-Aberdéen*, évêché, université, sur la côte orientale; *New-Aberdéen*, port, sur la même côte. Celles de l'*Ecosse méridionale* sont: *Saint-André*, archevêché, université; Edimbourg, évêché, université, capitale de toute l'Ecosse et du *Lothian*; *Glascow*, archevêché, sur la Clyde.

Les principales îles de l'Ecosse sont: l'île d'*Arran*, à l'O., capitale, *Brodwich*; l'île de *Lewis*, une des Hébrides, capitale, *Sovardel*; l'île d'*Eust*, la deuxième des Hébrides; l'île de *Mainland*, la principale des Orcades, au N., capitale *Kirkwal*.

§. III. *De l'Irlande.*

L'Irlande, l'une des deux grandes îles Britan-

niques, et l'un des trois royaumes, est située à l'O. de la Grande-Bretagne. On y recueille du blé, du miel; le gibier et le poisson y sont communs; le sol est très-abondant en pâturages. On divise l'Irlande en quatre parties, savoir : l'*Ulster* ou ULTONIE, au N., qui renferme dix comtés; 2. le *Leister* ou LAGÉNIE, à l'E., qui a onze comtés; 3. le *Munster* ou MOMONIE, au S,, six comtés; 4. le *Connaught* ou CONNACIE, à l'O., cinq comtés. Les principales rivières de l'Irlande sont : la *Banne*, la *Boyne*, le *Blackwater* et le *Shannon*, qui toutes se jettent dans la mer. Les villes principales de l'Irlande sont : *Armach*, arch., dans l'Ultonie; DUBLIN, arch., univ., cap. de tout le royaume, et résidence du vice-roi, dans la Lagénie; *Cashel*, arch., et *Kinsale*, port, dans la Momonie; *Gallowai* et *Toam*, arch. dans la Connacie.

ETATS DU ROI DE DANEMARCK.

Les Etats du roi de Danemarck consistent principalement dans le *Danemarck*, au S.; l'*Islande*, à l'O.; et le *Holstein*, qui fait partie de l'Allemagne.

§. Ier. *Du Danemarck.*

Le Danemarck est un royaume peu considérable, mais fort peuplé, borné à l'O. et au N. par l'Océan, et à l'E. par la mer Baltique. Il se divise en terre-ferme et en îles. La terre-ferme est une presqu'île nommée *Jutland*, qui se partage en *Nord-Jutland*, *Sud-Jutland* ou duché de *Sleswick*, et duché de *Holstein*. Le terroir, quoique entouré de mers, n'est pas marécageux; on y nourrit beaucoup de bœufs : la chasse et la pêche y sont abondantes. Les villes principales du Nord-Jutland sont : *Albourg*, év.; *Wibourg*, év., sur le lac Water, cap. du Nord-Jutland.; *Ripen*, év. port. Les villes prin-

cipales du Sud-Jutland sont : *Tontern*, à l'O.; SLESWICK, cap. du Sud-Jutland.

Le Holstein, divisé en quatre parties, a pour cap. *Kiel*, port et univ.; les autres villes sont *Gluckstadt*, port, et *Altona*.

Les principales îles sont: l'île de *Séeland* et la *Fionie*, dont les villes cap. sont: COPENHAGUE, év. cap. de tout le royaume, port., univ. dans l'île de Seéland, résidence du roi : pop. 190,000 hab.; et *Odensée*, év., dans l'île de Fionie.

§. II. *De l'Islande.*

L'Islande est une grande île, située au N. O. de la Norwège, dont elle est éloignée de 250 lieues. Les villes principales sont : SKALHOLT, év., cap.; *Hola*, év., au N. On remarque dans cette île le mont *Hékla*, au S., célèbre par ses éruptions. Le Danemarck possède encore les îles de *Féro*, entre l'Islande et l'Ecosse.

DE LA SUÈDE.

La Suède est un royaume borné à l'E. par la mer Baltique. L'air y est froid; ce royaume est assez stérile, mais abondant en troupeaux, et en renards et hermines, qui fournissent de belles fourrures. On divise la Suède en cinq parties, savoir : 1. la *Suède propre*, à l'O. de la mer Baltique; 2. la *Gothie*, au S.; 3. le territoire de *Bahus*, à l'O.; 4. la *Laponie Suédoise*, au N.; 5. la *Norwège*. Il n'y a de rivière remarquable que la *Torn*, qui se jette dans la mer Baltique.

Les villes principales de la Suède sont : dans la Suède propre, STOCKOLM, cap. de toute la Suède, port : on y compte 80,000 habitans; *Upsal*, arch. univ.; *Gothebourg*, port, à l'O.; *Lunden*, év. et *Calmar*, dans la Gothie; *Bahus*, cap. du territoire de Bahus. La Laponie Suédoise se divise en

six marches ou préfectures, qui n'ont pas de villes, excepté la première, et qui prennent le nom des rivières qui les arrosent. Ce sont du S. au N. : *Aosalha;* les Lapons d'*Uma*, de *Pithéa*, de *Lula*, de *Tornéa*, de *Kimi*.

De la Norwège.

La Norwège est un royaume assez étendu, situé au N. du Danemarck, dont il est séparé par l'Océan. Il appartenait au Danemarck, qui l'a cédé à la Suède, en échange de la Poméranie suédoise. On divise la Norwège en cinq gouvernemens du S. au N., savoir : 1. *Christiansand;* 2. *Aggerrhus;* 3. *Berghen;* 4. *Drontheim;* 5. *Wardus*. Les capitales de ces gouvernemens sont : *Christiansand*, cap. du gouv. de ce nom, év. port; CHRISTIANIA, cap. de tout le royaume et du gouv. d'Aggerrhus; *Berghen*, arch., cap. du gouv. de Berghen; *Drontheim*, év. cap. du gouv. de Drontheim, port. Les monts *Ophrines* séparent la Norwège de la Suède.

DE LA RUSSIE ou MOSCOVIE.

La Russie est un vaste empire qui s'étend en Europe et en Asie, et dont le souverain porte le titre d'*Empereur de toutes les Russies et de Roi de Pologne*. La Russie d'Europe est bornée à l'E. par l'Asie; au N. par la mer Glaciale; à l'O. par la Prusse polonaise et la Suède; et au S. par le Don et la petite Tartarie. L'étendue de tout l'empire est presque le triple de l'Europe. Les principales rivières de la Russie sont : le *Wolga*, qui traverse la Russie européenne de l'O. à l'E., et se jette dans la mer Caspienne, en Asie, au-dessous d'Astracan; le *Don*, qui coule du N. au S., et se décharge dans la mer d'Asof, au-dessous de cette ville; la *Duna*, qui se forme du concours des rivières de

Sulma et du *Youg*, et se jette dans la Mer Blanche, au N. de la Russie. Les principaux lacs sont ceux d'*Onéga* et de *Ladoga*, vers la Finlande. La Russie d'Europe peut se partager en partie septentrionale, partie du centre, partie du S., partie de l'E., partie du S. E. et partie de l'O. Chacune de ces parties se subdivise en gouvernemens.

La partie septentrionale en renferme treize, dont voici les villes principales : SAINT-PÉTERSBOURG, cap. de toute la Russie, sur le golfe de Finlande : population 225,000 habit. ; *Revel*, port, sur le même golfe ; *Riga*, près de l'emb. de la Duna ; *Novogorod-Weliki*, ville commerçante, *Archangel*, à l'embouchure de la Dwina, dans la Mer Blanche.

La partie du centre comprend aussi treize gouvernemens, dont les villes principales sont : Moscow, arch., ancienne et seconde capitale de la Russie : cette ville fut détruite en 1812 : on la rebâtit ; *Smolensk*, ville forte, sur le Dniéper ; *Koursk ; Niznei-Novogorod*, près du Wolga ; *Charkow*, cap. de l'Ukraine.

Les gouvernemens de la partie du S. sont au nombre de trois : ceux de *Kiow*, de *Catherinoslaw* et de *Tauride*. Les deux premiers ont chacun une capitale qui porte le même nom. Les villes principales de la Tauride, formée de la petite Tartarie et de la Crimée, sont : *Caffa*, cap., au S. E., sur la Mer Noire ; *Odessa*, ville nouvelle et commerçante, sur la même mer ; *Bachaserai* et *Akerman*.

Il y a sept gouvernemens à l'E., dont voici les principales villes : *Orenbourg*, sur le Jaïck, entrepôt de l'Asie pour le commerce ; *Kasan*, év., sur la rive gauche du Wolga, ville riche et bien peuplée ; *Simbirsk* et *Saratow*.

La partie S. E. renferme trois gouvernemens, où l'on remarque *Tcherkask*, cap. des Cosaques du

Don, sur les îles de ce fleuve, et *Astracan*, arch., dans l'île de Dolgoi, formée par le Wolga, près de son embouchure. C'est une ville commerçante et très-peuplée.

La partie O. renferme neuf gouvernemens, dont les villes principales sont : *Kaminieck*, év. ; *Wilna*, év. ; *Grodno*, sur le bord du Niémen ; *Brzescie*, sur le Bog, place forte ; *Minski; Witepsk*, sur la Duna; *Mittaw*, et *Kerson*, port, sur la rive droite du Dniéper.

Les îles de la Russie d'Europe, situées dans la Mer Baltique, sont : *Aland*, cédée par la Suède en 1809, cap. *Castelholm; Œsel*, cap. *Arensbourg*, et *Dago*.

ROYAUME DE POLOGNE.

La Pologne était un royaume, borné à l'O., par l'Allemagne; au S., par la Hongrie, la Moldavie et la Transilvanie; à l'E., par la Russie; et au N., par la Russie, la Prusse et la Mer Baltique. Ce royaume était électif, et chaque élection donnait lieu à des troubles, qui aboutirent enfin à un démembrement total. Ce pays est arrosé par le *Dniéper* et le *Niester*, qui se jettent dans la Mer Noire; la *Vistule* et le *Niémen*, qui débouchent dans la Mer Baltique ; le *Bug*, qui se jette dans la Vistule, et le *Bog*, dans le Dniéper. La Pologne était divisée en trois grandes parties : la *Grande Pologne*, qui comprenait trois provinces: la *Grande Pologne propre*, cap. *Posna;* la *Cujavie*, cap. *Inowladislow*, sur la Vistule; la *Mazovie*, cap. *Varsovie*, sur la Vistule. Ces provinces formaient dix palatinats. 2°. la *Petite Pologne*, qui comprenait trois provinces : la *Petite Pologne propre*, cap. *Cracovie*, sur la Vistule; la *Volhinie*, cap. *Luck*; la *Podolie*, cap. *Kaminieck*. Cette contrée était divisée en sept palatinats. 3° le *Grand Duché de*

Lithuanie, qui contenait trois provinces : la *Lithuanie propre*, cap. *Grodno*, sur le Niémen ; la *Samogitie*, cap. *Rosienne*, sur la Dubissa ; le duché de *Courlande*, cap. *Mittaw*, sur le Bolderau. Ce pays était divisé en sept palatinats et trois capitaineries.

Il y a eu trois démembremens de la Pologne : le premier a eu lieu en 1772 ; les Russes, les Autrichiens et le roi de Prusse s'emparèrent alors des provinces limitrophes de leurs états. En 1793 et en 1795, ils achevèrent de se partager le reste de la Pologne. La Russie s'est emparée du duché de Lithuanie et d'une portion de la Petite Pologne ; l'Autriche, du reste de la Petite Pologne, qu'elle a réunie à ses états sous le nom de Gallicie ; enfin le roi de Prusse avait eu pour son partage la Grande Pologne. Ce monarque a perdu, dans les dernières guerres, presque tout ce qu'il avait acquis par les partages de la Pologne : ces provinces, jointes à une partie de la Gallicie ou Petite Pologne, cédée par l'Autriche, ont formé depuis le grand duché de Varsovie, et forment aujourd'hui en partie le *royaume de Pologne*, qui a été donné, par l'acte du congrès de Vienne, à l'empereur de Russie, à l'exception du département de Posen, qui est passé sous la domination du roi de Prusse.

Le royaume actuel de Pologne est divisé en six départemens, non compris la Gallicie occidentale, qui en fait partie. Ces départemens portent le nom de leurs chefs-lieux, qui sont : *Lomzza*, *Bromberg*, *Kalish*, *Varsovie*, *Ploczko* et *Posen*. Les principales villes du duché de Varsovie sont : VARSOVIE, cap. de tout le duché, sur la Vistule, population 60,000 habitans ; *Ploczko*, sur le même fleuve. Les principales villes de la Gallicie occidentale sont : *Cracovie*, sur la Vistule, 24,000 habitans, ville qui a été déclarée libre par l'acte

du congrès de Vienne; *Opatow*, *Sandomir*, *Lublin*.

DE LA TURQUIE D'EUROPE.

La Turquie est un grand empire qui s'étend en Europe, en Asie et en Afrique, et dont le chef s'appelle *Sultan*, *Grand-Turc*, *Grand Seigneur*. La Turquie d'Europe est bornée, au N. par l'empire d'Autriche et la Russie, à l'E. par la Mer Noire et l'Archipel, au S. par la mer Méditerranée, et à l'O. par le golfe de Venise et l'Illyrie. Les monts *Castagnas* la séparent en Septentrionale et Méridionale; celle-ci est la Grèce. Les rivières les plus remarquables sont: le *Danube*, dont je vous ai déjà parlé; et la *Mariza*, en Romanie, laquelle passe à Andrinople, et se jette dans l'Archipel.

§. 1er. *De la Turquie septentrionale.*

La Turquie septentrionale d'Europe renferme neuf provinces, savoir: la *Bessarabie*, cap. *Bender*, sur le Niester; la *Moldavie*, cap. *Jassy*, sur le Pruth; la *Valaquie*, cap. *Bucharest* (ces trois provinces sont aujourd'hui en la possession de la Russie); la *Croatie turque*, cap. *Wihitz* ou *Bihack*; la *Dalmatie turque*, cap. *Mostar*; la *Bosnie*, cap. *Bagnaluc*; la *Servie*, cap. *Belgrade*, sur le Danube; la *Bulgarie*, cap. *Widdin*; la *Romanie* ou *Rumélie*, dont le chef-lieu est CONSTANTINOPLE OU STAMBOL, cap. de tout l'empire, port, sur le détroit de son nom, qui joint la mer de Marmara avec la Mer Noire: population 400,000 habitans. Les autres villes sont: *Tergowisk*, en Valaquie; *Sophie*, en Bulgarie; *Andrinople* et *Gallipoli*, en Romanie; *Oczacow*, cap. des Tartares de ce nom, à l'embouchure du Dniéper, dans la Mer Noire.

§. II. *De la Turquie méridionale, ou Grèce.*

La Grèce est une grande presqu'île, qu'on divise en terre-ferme et en îles. La terre-ferme se divise en quatre provinces, savoir : 1. la *Macédoine*, cap. *Salonique*, au fond du golfe de même nom; 2. l'*Albanie*, autrefois l'Epire, cap. *Scutari;* 3. la *Livadie*, qui est l'Achaïe et l'Attique des anciens, cap. *Atina* ou *Sétines* (la célèbre Athènes), sur le golfe d'Engia; 4. la *Morée*, si connue sous le nom de Péloponnèse, cap. *Coranto* ou *Corinthe*. Les autres villes sont : *Larisse*, sur le Pénée, dans l'ancienne Thessalie; *Durazzo*, port en Albanie; *Lépante*, dans la Livadie; *Modon*, port, et *Misitra*, autrefois Sparte ou Lacédémone, sur le Basilipotamo, dans la Morée.

Les îles de la Turquie d'Europe sont situées dans l'Archipel, qui sépare la Grèce de l'Asie Mineure. Les plus grandes de ces îles sont : les îles de *Candie* et de *Négrepont*, la première au S. E. de la Morée, la seconde à l'E. de la Livadie. Leurs villes principales sont : *Candie*, cap. de l'île de même nom; la *Canée*, port, dans la même île; *Negrepont*, cap. de l'île de ce nom. Les petites se divisent en *Cyclades* et en *Sporades*.

XIe ENTRETIEN.

DE L'ASIE.

L'Asie est une des quatre parties du monde; c'est la plus considérable par son étendue et sa population. Elle est bornée, au N. par la Mer Glaciale; à l'E. par l'Océan oriental, partie de la mer du Sud, et par le détroit de Behring, qui la sépare de l'Amérique; au S. par la mer des Indes; et à l'O. par l'Afrique et l'Europe.

Cette partie du monde est la plus anciennement policée. De grandes cités y fleurirent, avant que l'on parlât de Rome et de Carthage; mais peu à peu la gloire de l'Asie a disparu du globe, et il ne lui est resté de sa richesse que la beauté de son climat, qui produit presque sans culture tout ce qui est nécessaire à la vie. La magnificence asiatique est passée en proverbe. C'est dans ces contrées que l'on inventa les porcelaines, les étoffes de soie, les tapis, les parfums exquis; et, si nous avons surpassé dans ce genre les Asiatiques, nous devons toujours les regarder comme nos premiers maîtres dans les arts qui rendent la vie agréable et commode. La forme dominante de gouvernement, dans cette division du globe, est la monarchie absolue : si quelques peuplades peuvent se vanter de goûter une ombre de liberté, ce sont les tribus nomades, telles que les Tartares et les Arabes.

Les plus grandes chaînes des montagnes de l'Asie sont : le *mont Taurus*, qui traverse toute la Natolie et la Perse; les *monts de Pierre;* les *monts de Noss*, au N. On divise l'Asie en sept parties principales, savoir : 1°. la *Turquie d'Asie;* 2°. *l'Arabie;* 3°. la *Perse;* 4°. l'*Inde*, qui contient l'*Indostan*, et les deux presqu'îles en-deçà et au-delà du Gange; 5°. la *Chine;* 6°. la *Tartarie*, qui comprend la *Russie d'Asie;* 7°. les *îles*. Les principaux fleuves sont : le *Tigre* et l'*Euphrate*, qui se jettent dans le Golfe Persique; l'*Indus*, qui se décharge au S. O., dans la mer des Indes; le *Gange*, qui se jette au S. dans le golfe du Bengale; le *Hoang* et le *Kiang*, qui traversent la Chine de l'O. à l'E., et se jettent dans l'Océan oriental; l'*Oby*, le *Iéniséa*, qui se rendent dans la Mer Glaciale; l'*Amur*, qui se jette dans l'Océan, au N. E. de l'Asie.

DE LA TURQUIE D'ASIE.

La Turquie d'Asie se divise en quatre grandes régions, chacune desquelles se subdivise en gouvernemens ou pachalicks. Les quatre grandes régions sont : la *Natolie*, la *Syrie*, la *Turcomanie*, le *Diarbeck*, auxquels il faut joindre les îles qui sont dans la Méditerranée.

La *Natolie* est une grande presqu'île qui se divise en sept gouvernemens : on l'appelle aussi le *Levant*. Les noms des gouvernemens sont : *Anadoli*, *Sivas*, *Trébisonde*, *Caramanie*, *Aladulie*, *Adana*, l'île de *Chypre*. Les principales villes de la Natolie sont : *Chiutaye*, capitale de l'Anadoli ; *Burse*, au N., *Smyrne*, à l'O., sur l'archipel, port; *Cogny*, capitale de la Caramanie ; *Amasie*, vers la Mer Noire, dans le Sivas ; *Sivas*, au S. E. d'Amasie, capitale du Sivas ; *Malathia*, près l'Euphrate, dans l'Aladulie.

La *Syrie* se divise en six gouvernemens, qui portent les noms de leurs capitales, savoir : *Alep*, *Tripoli*, *Seyde*, *Damas*, *Jérusalem*, *Adgeloun*. Les principales villes sont : *Alep*; *Damas*, vers l'E., résidence du pacha ; *Tripoli*, sur la Méditerranée ; *Jérusalem*; *Gaza*, port, sur la Méditerranée.

La principale ville de *la Turcomanie*, anciennement l'Arménie, est *Erzérum*, près la source de l'Euphrate.

Le *Diarbeck* se divise en *Diarbeck* propre, à l'O. ; *Yrac-Arabi*, au S. ; *Curdistan* à l'est. Les principales villes du Diarbeck sont : *Diarbékir*, sur le Tigre ; *Mosul*, sur le Tigre ; *Bagdad*, sur le même fleuve, capitale de l'Yrac-Arabi ; *Betlis*, capitale du Curdistan, résidence du plus puissant des émirs Curdes.

Les plus remarquables des *îles* de la Turquie d'Asie, dans la Méditerranée, sont : *Chypre* et

Rhodes. Les villes principales sont : *Nicosie*, capitale de l'île de Chypre; *Famagouste*, port; *Rhodes*, capitale de l'île de ce nom.

DE L'ARABIE.

L'Arabie produit de l'encens, du baume et du café excellent. On la divise en trois parties, du N. au S. 1°. l'*Arabie-Pétrée*; 2°. l'*Arabie-Déserte*; 3°. l'*Arabie-Heureuse*. Les principales villes de l'Arabie sont : *Tor*, port, sur la Mer Rouge, dans l'Arabie-Pétrée; *Médine, la Mecque*, capitales des états des schérifs de ce nom, dans l'Arabie-Déserte; la première possède le tombeau de Mahomet, et la seconde est le lieu de sa naissance. *Moab*, capitale du royaume d'Yémen, dans l'Arabie-Heureuse; *Moka*, port célèbre par son excellent café; *Fartach*, au S., capitale du royaume de ce nom; *Mascate*, port, à l'O.; *Elcatif*, port, sur le Golfe Persique.

DE LA PERSE.

La Perse est bornée à l'E. par l'Inde; au S. par le Golfe Persique; à l'O. par l'Arabie et la Turquie asiatique; au N. par la Mer Caspienne et la Tartarie. Elle produit d'excellens fruits, du vin, du riz, etc.; on en tire beaucoup de soie. Ce pays se trouve aujourd'hui divisé en deux royaumes bien distincts : la *Perse* proprement dite, à l'O., et le royaume de *Cabul*, à l'E. La Perse forme quinze provinces, dont les villes principales sont : *Tarcou*, capitale du Dagestan, sur la Mer Caspienne; *Erivan*, capitale de la Turcomanie orientale, près de l'Araxe; *Tauris*, capitale de l'Aderbijan, seconde ville de la Perse; *Chamaki*, capitale du Chirvan; *Recht*, près la Mer Caspienne, capitale du Ghilan; *Férabad*, près la même mer, capitale du Masandéran; *Héry*, capitale du Khorasan; *Candahar*, capitale du Can-

dahar ; ISPAHAN, ancienne capitale de l'Yrac-Agémi et de toute la Perse, sur le Zendérouth ; TÉHÉRAN, sur le Jageron, capitale actuelle de toute la Perse ; *Zarand*, capitale du Ségestan, près l'Inomed ; *Bost*, sur l'Inomed, capitale du Sablestan ; *Suster*, capitale du Khusistan ; Chiras, capitale du Farsistan ; Kerman, capitale du Kerman ; *Bander-Abassy* ou *Gomron*, sur le Golfe Persique ; *Tis* ou *Mécran*, port, dans le Mécran, au S. Je vous parlerai de *Cabul*, dans l'article suivant.

DE L'INDE.

L'Inde est une vaste contrée, qui a reçu son nom du fleuve *Indus* ou *Sinde*, et qui se divise en trois parties, savoir : 1°. l'*Indostan*, au N. ; 2°. la *presqu'île en-deçà du Gange* ou *occidentale ;* 3°. la *presqu'île au-delà du Gange* ou *orientale*. Les trois principales puissances de l'Inde, en n'y comprenant pas la presqu'île au-delà du Gange, sont : la *Compagnie anglaise des Indes*, les *Marattes* et le *Nisam* ou *Soubab du Dékan*. On peut y joindre les *Seiks*, et ce qu'on appelle l'empire *des Afghans*.

L'empire des Afghans.

Cet empire, formé d'usurpations faites sur plusieurs provinces de la Perse et des Indes, est très-récent. Sa principale ville est *Cachemire*, où se fabriquent les schals si connus sous ce nom. Les principales villes des états des *Seiks* sont : *Lahor*, capitale, grande et belle ville, où résidaient autrefois les Mogols, dont l'empire est détruit ; *Tata*, vers l'embouchure de l'Indus ; *Cabul*, ville forte et commerçante. On divise les *Marattes* en *occidentaux* et *orientaux*. Les principales villes des *Marattes occidentaux* sont : *Delhi*, sur le *Gémène ;* cette ville est en ruines ; *Agra*, sur la

même rivière; *Amadabad; Cambaye*, *Surate*, vers l'entrée du golfe de Cambaye. Les Anglais ayant la citadelle de Surate, on peut les regarder comme maîtres de la ville. Les principales villes des *Marattes orientaux* sont: *Necpour*, capitale; *Visapour*, ville considérable, qui a dans son voisinage des mines de diamans; *Jagrenat*, près des bords de la mer.

Possessions anglaises.

Les possessions anglaises peuvent se diviser en quinze provinces, dont voici les villes les plus remarquables: CALCUTTA, sur le bras occidental du Gange, ville principale du Bengale, résidence du gouverneur-général de l'Inde; *Masulipatan*, dans le circar de Condapilly; *Paliacat*, sur la côte orientale de la presqu'île en-deçà du Gange, qu'on nomme *côte de Coromandel; Madras*, ville très-peuplée, dans le Carnate, ainsi que la précédente; *Chandernagor*, *Pondichéri* et *Tranquebar*; (les Français ont un comptoir dans les deux premières de ces trois villes). *Négapatan*, dans le Tanjaour; *Maduré*, *Tutucurin*, *Cochin*, *Calicut*, sur la *côte de Malabar; Granganore*, dans le district de Cochin; *Mangalor*, capitale du Canara; *Séringapatan*, dans le Maissour, capitale des états de l'infortuné Tippoo-Saëb, tué en défendant sa patrie contre les Anglais, qui s'en emparèrent en 1799; *Bombay* et *Bacaïm*. A quarante milles des possessions anglaises, est la ville de *Goa*, qui appartient aux Portugais.

Les principales villes du *Dékan* sont: *Brampour*, capitale, ville commerçante; *Golconde*, capitale d'un ancien état de ce nom, si célèbre par ses diamans. Cette ville est une des plus grandes de l'Inde. Le *Dékan* ne fait point partie des possessions anglaises.

De la presqu'île au-delà du Gange ou *orientale.*

On peut partager cette presqu'île en quatre parties principales : 1°. La partie septentrionale qui comprend, du N. au S., les royaumes d'*Asem*, de *Tipra*, d'*Aracan*, d'*Ava* et de *Pégu*. Ces trois derniers forment ce qu'on appelle aujourd'hui l'empire des *Birmans*. 2°. La partie du milieu, qui renferme le royaume de *Laos ;* 3°. la partie du midi, qui comprend le royaume de *Siam* et la presqu'île de *Malaca*, au roi de Siam ; 4°. la partie orientale, qui renferme les royaumes de *Tonquin*, de la *Cochinchine* et de *Camboge*.

Les villes principales de ces quatre parties sont : *Chamdara*, capitale du royaume d'Asem ; *Martaban*, capitale du royaume de Tipra ; *Aracan*, capitale du royaume de ce nom ; *Ava ; Ummérapoura*, capitale des Birmans ; *Pégu*, capitale du royaume de Pégu ; *Leng*, capitale du royaume de Laos, sur le Mécon ; *Siam*, sur le golfe de même nom ; *Malaca*, aux Hollandais, port, vis-à-vis l'île de *Sumatra ; Kécho*, capitale du royaume de Tonquin ; *Faifo*, port, dans la Cochinchine, et *Camboge* ou *Leveck*, capitale du royaume de Camboge.

DE LA CHINE.

La Chine est un vaste empire dont le gouvernement est despotique. Il est très-peuplé, fertile et bien cultivé ; ses habitans sont ingénieux et sa police admirable. La Chine est bornée au N. par la Tartarie, dont elle est séparée par une muraille qui a cinq cents lieues de long ; à l'O. par de hautes montagnes et des déserts ; au S. par les royaumes de Tonquin, de Laos et de Cochinchine, et par l'Océan qui la borne aussi à l'E. Les principales rivières de la Chine sont le *Hoang*, ou Riviere Jaune, et le *Kiang*, ou Rivière Bleue.

Le fleuve Kiang divise la Chine en deux parties, septentrionale et méridionale. La première contient six provinces de l'O. à l'E.; la seconde en contient neuf. Au N. E. se trouve le royaume de *Corée*, qui est tributaire de la Chine.

Les villes principales de la *partie septentrionale* sont : *Singan*, capitale du Chensi ; *Tayven*, capitale du Chansi ; PÉKIN, capitale de tout l'empire de la Chine et du Petchéli, résidence de l'empereur, qui est Tartare d'origine ; *Tsinan*, au S. E. de Pékin, capitale du Changtong ; *Tchington*, capitale du Setchuen ; *Caifong*, capitale du Honan.

Celles de la *partie méridionale* sont : *Nankin*, capitale du Kiangnan, seconde ville de la Chine, presque à l'embouchure du Kiang ; *Hantcheou*, capitale du Chekian ; *Foutcheou*, capitale du Fokien ; *Taiouan*, capitale de l'Ile Formose, vis-à-vis le Fokien ; *Quangtcheou*, port, capitale du Quangtong, dont dépendent les îles de Hainan, capitale *Kiuncheou*, et de *Macao*, capitale, *Macao*, aux Portugais ; *Yunnan* ou *Younan*, capitale de la province du même nom ; et *Sior*, capitale du royaume de Corée.

DE LA GRANDE-TARTARIE.

La Tartarie est une vaste région de l'Asie, qui s'étend au N., depuis la Turquie d'Asie, la Perse, l'Inde et la Chine, jusqu'à la Mer Glaciale. Elle se divise en trois parties, dont les deux premières sont au S., savoir : la *Tartarie chinoise* et la *Tartarie indépendante*. La *Tartarie russe*, ou *Russie asiatique*, occupe tout le nord.

§ Ier. *De la Tartarie chinoise.*

Elle est située à l'orient de la Tartarie indépendante, et séparée de la Chine par la grande muraille. On la partage en partie orientale et partie

occidentale ; à l'O., sont les pays tributaires de la Chine. La *partie orientale* est appelée *le pays des Mantchéoux* ou *Nyuches*, et comprend le Léoatong; la *partie occidentale* se nomme *pays des Mongols* ou *Mugales*, dont il y a deux sortes, les *Mugales noirs*, tributaires de la Chine, et les *Mugales jaunes*, sous sa protection. Les seconds n'ont pas de villes remarquables.

Les principales villes de la Tartarie chinoise sont: *Mugden*, cap. des Tartares Mantchéoux; *Kirin*, cap. d'un gouvernement de ce nom, sur le Songari, et *Titcicar*, ville nouvellement bâtie.

Les pays tributaires faisaient autrefois partie de la Tartarie indépendante. Ce sont : 1° les *Eluths* ou *Kalmoucks ;* 2° le *Thibet*. Les états des Eluths sont situés à l'extrémité occidentale de l'empire chinois. Les principales villes sont : *Cialis*, cap. au S. E.; *Turfan*, *Yarken* et *Cashgar*, dans la Petite Bucharie. Le *Thibet* est un pays considérable, situé au midi des Eluths. La principale ville est *Lassa*, cap.

§. II. *Tartarie Indépendante.*

Cette partie de la Tartarie est bornée au N. par la Tartarie russe, au S. par la Perse et les Indes, à l'O. par la Mer Caspienne, à l'E. par la Tartarie russe et l'empire chinois. Les principales villes de la Tartarie indépendante sont : *Samarcande*, entre le Gihon et le Sirk, cap. ; *Balck*, au S. près du Gihon ; *Bochara*, sur le Gihon, à l'O. de Samarcande, dans la Grande Bucharie; *Çorcang*, cap. du royaume de ce nom.

§. III. *De la Tartarie russe* ou *Russie asiatique.*

La Tartarie Russe est située au N. de l'empire chinois; elle comprend la *Géorgie*, la *Circassie*

et la *Sibérie;* cette dernière se divise en deux gouvernemens : ceux de *Tobolsk* et d'*Irkutsk*. Ses principales villes sont : *Téflis*, cap. de la Géorgie, province située entre le Caucase, la Mer Noire et la Mer Caspienne; *Akalziké*, fort., dans la même province; *Terki*, près de la Mer Caspienne; *Taman*, sur le détroit de Caffa, dans la Circassie; TOBOLSK, cap. du gouvernement de ce nom et de la Sibérie, au confl. du Tobol et de l'Irtis; *Iéniséik*, sur le Iéniséa; *Irkustsk*, sur l'Angara, cap. du gouvernement de même nom; *Iakustk*, sur la Léna, au N. O.; *Nersinsk* ou *Nipchou*, sur l'Amur, à l'E.; *Kamtschatka*, port, vers le milieu d'une presqu'île de ce nom.

DES ILES DE L'ASIE.

Les îles de l'Asie peuvent se partager en sept corps d'îles, auxquelles se joint l'île de Ceylan. De ces sept corps, six sont du N. au S., savoir : 1. les *îles voisines du Kamtschatka;* 2. les *îles du Japon;* 3. les *îles Mariannes;* 4. les *Philippines* ou *Manilles;* 5. les *Moluques;* 6. les *îles de la Sonde*. Le septième corps est au S. O. de la presqu'île occidentale de l'Inde; ce sont : les *Maldives*, *Ceylan*, au S. E.

Les principales *îles voisines du Kamtschatka* sont : l'île de *Jéso;* la partie méridionale qui est peuplée, s'appelle *Jézo-Gazima*, et dépend du prince de *Matsumay;* l'*île des Etats*, à l'E. de la précédente. Les *îles du Japon* forment un empire puissant : les principales sont : *Niphon*, *Ximo-Fisen* et *Bongo*, *Sikof* ou *Tonsa*. Voici leurs villes les plus remarquables : IÉDO, cap. de l'île de Niphon et de tout le Japon, port, résidence du Kubo, c'est-à-dire, de l'empereur temporel, idolâtre; *Méaco*, résidence du Dairo ou empereur spiri-

tuel, aussi idolâtre; *Nangasaki*, port, cap. de Ximo-Fisen; *Funay*, cap. de la province de Bongo; *Tonsa*, au S., cap. de Sikof.

La principale des *Iles Mariannes* est l'île de *Guahan*; elle appartient, ainsi que les autres, aux Espagnols. Les principales *Iles Philippines* ou *Manilles* sont: *Manille* ou *Luçon*, dont la cap. est *Manille*; *Mindanao*, cap. *Mindanao*, appelée aussi *Tabouc*. Les principales îles des *Moluques* sont: l'*Ile Célèbes* ou *Macassar*; *Amboine*, célèbre pour le clou de girofle, et *Benda*, pour la muscade, à l'E. de Macassar.

Les principales *îles de la Sonde* sont: *Bornéo*; *Sumatra*; *Java*. On y trouve, *Bornéo*, cap. du royaume de ce nom; *Benjarmassen*, au S., sur la côte des Mahométans, cap. du royaume de même nom; *Achem*, cap. du royaume de son nom, à l'extrémité septentrionale de l'île de *Sumatra*; *Batavia*, port, cap. de l'île de *Java*; *Matéran*, cap. du royaume de même nom. Les *Maldives* forment une espèce de ligne en deçà et au-delà de l'équateur, au S. O. de la presqu'île occidentale de l'Inde. La principale est l'île de *Male*, qui n'a cependant qu'une lieue de tour. L'île de *Ceylan* est au S. E. de la presqu'île en deçà du Gange. Ses villes principales sont: *Candie*, cap. du royaume de ce nom; *Colombo*, *Négombo* et *Trinquemale*, le meilleur port de l'Inde. Au N. O. de Ceylan est le détroit de *Manar*, renommé pour la pêche des perles.

XIIe ENTRETIEN.

DE L'AFRIQUE.

L'Afrique est une des quatre parties du monde, bornée de tous côtés par la mer, excepté dans un espace d'environ trente lieues, que l'on nomme

l'*isthme de Suez*, qui sépare la *Méditerranée* de la *Mer Rouge*. Ce pays n'est pas encore bien connu ; de vastes déserts et d'autres obstacles arrêtent les voyageurs qui visitent les contrées de l'intérieur. La nature, pauvre de sa trop grande richesse, donne à cette terre le don de produire de l'or et des pierreries; mais elle lui refuse, excepté sur les bords du Nil et du Niger, le blé, les fruits, les pâturages, et condamne les malheureux Africains à n'attendre leur subsistance que de la chasse, où ils courent presque toujours le danger de tomber vivans sous la griffe cruelle du lion, du tigre et des autres bêtes carnacières qui peuplent ces brûlantes solitudes.

On remarque en Afrique trois caps renommés, savoir : le *cap Vert*, à l'O.; le *cap de Bonne-Espérance*, au S., et le *Cap Guardafui*, à l'E. Les principales montagnes sont : le mont *Atlas*, au N., qui traverse toute la Barbarie, de l'O. à l'E.; le mont *Amédée*, qui sépare la Nigritie du *Sahara* ou *désert de Barbarie*, et les monts *de la Lune*.

L'Afrique peut se diviser en trois parties générales : 1. la partie du N., qui contient l'*Egypte*, à l'E.; la *Barbarie*, à l'O.; le *Sahara* ou *Grand-Désert*, au S. de la Barbarie. 2. La partie du milieu, qui renferme de l'O. à l'E., la *Guinée*, la *Nigritie*, la *Nubie*, l'*Abyssinie*. 3. La partie du S., qui comprend le *Congo*, à l'O.; la *Cafrerie pure*, qui s'étend jusqu'au cap de Bonne-Espérance; la *Cafrerie mélangée*, qui renferme les côtes de *Zanguebar* et d'*Ajan*. A ces dix parties, contenues dans les trois parties générales, il faut ajouter les *îles*.

Les principaux fleuves de l'Afrique sont : le *Nil*, qui se jette dans la Méditerranée, après avoir traversé l'Egypte, qu'il fertilise par des débordemens annuels et périodiques; le *Sénégal*, qui se jette dans l'Océan, à l'O.; le *Niger*, qui traverse la Nigritie, de l'O. à l'E., et se décharge dans un lac aux environs de Bournou ; le *Zaïre*, qui arrose le

Congo, au N., et se jette dans l'Océan à l'O.; le *Zambèze* ou *Cuama*, qui se décharge à l'E. dans le golfe de Sofala.

DE L'EGYPTE.

L'Egypte, située au N. E. de l'Afrique, appartient au Grand Seigneur, empereur de Turquie. On la divise en trois parties : la *haute*, au S.; celle du *milieu;* et la *basse* au N. Les principales villes de l'Egypte sont : *Girgé*, cap. de la Haute-Egypte; *Souène*, voisine du tropique du Cancer; *Ibrim*, dernière place des Turcs, qui en possèdent plusieurs sur la côte d'Abeck, un peu plus au S.; Le Caire, sur le Nil, cap. de l'Egypte du milieu et de tout le pays, résidence du pacha ou gouverneur; *Suez*, dans l'isthme du même nom, qui joint l'Afrique à l'Asie; *Alexandrie*, port sur la Méditerranée, cap. de la Basse-Egypte; *Rosette*, *Damiette*, aux deux embouchures du Nil.

DE LA BARBARIE.

On peut partager la Barbarie en deux parties : la *Barbarie propre*, au N.; le *Bilédulgérid*, au S. du mont Atlas.

La *Barbarie propre* comprend de l'E. à l'O. cinq pays : 1. le pays de *Derne* ou de *Barca*, cap. *Derne;* 2. le royaume de *Tripoli*, cap. *Tripoli*, port sur la Méditerranée; 3. le royaume de *Tunis*, cap. *Tunis*, port; 4. le royaume d'*Alger*, cap. *Alger* (ces trois royaumes sont sous la protection des Turcs); 5. le royaume de *Maroc*, de qui dépend celui de *Fez*, cap. *Maroc* et *Fez;* les autres villes sont *Oran*, *Salé*, *Tétuan* et *Tanger*, ports renommés par leurs pirates.

Le *Biledulgérid* comprend, de l'O. à l'E., plusieurs pays dont voici les villes principales : *Sus* et *Tafilet*, cap. de deux royaumes qui dépendent de

l'empereur de Maroc ; *Sugulmesse* ou *Sifdgilmessa*, cap. du royaume de ce nom, qui appartient aux Arabes. Le *Tégorarin* et le *Zab*, qui suivent d'occident en orient, n'ont pas de villes remarquables. *Tonsera*, cap. du Biledulgérid propre ; *Tocorte*, cap. d'un royaume dépendant de Tunis ; *Gadème*, cap. du royaume de même nom. Le royaume du *Faisan* et le pays pétrifié n'ont pas de villes. *Onguela* et *Siouah*, chef-lieu d'une république qui relève de Tripoli.

DU SAHARA ou DÉSERT DE BARBARIE.

Le Sahara que l'on croit être le pays des anciens *Gétules*, s'étend depuis l'Océan jusqu'à l'Egypte, entre le Biledulgérid, la Nigritie et la Guinée. Ce pays n'a point de villes. On le divise en cinq déserts, de l'O. à l'E., ceux de *Zahaga*, *Zuenziga*, *Targa*, *Lempta* et *Berdoa*.

DE LA GUINÉE.

La Guinée est une vaste contrée qui s'étend le long des côtes occidentales de la partie du milieu de l'Afrique : elle est habitée par des Nègres. On peut la partager en septentrionale et méridionale. La première, qui est entre les rivières de *Sénégal* et de *Gambie*, n'a pas de villes considérables. On y remarque seulement les royaumes d'*Ouale* ou de *Brac*, des *Foules* ou de *Galam*. Dans le premier les Français possèdent l'*Ile Saint-Louis*, et auprès du *Cap Vert*, l'île de *Gorée*. La *Guinée méridionale* se divise en *Malaguette*, *Guinée propre* et *royaume de Benin*. La *Malaguette* a plusieurs petits royaumes : dans celui de *Sanguin*, on remarque *Petit-Dieppe*, port. A l'extrémité septentrionale est le pays de *Serre-Leone*. La *Guinée propre* se divise en *Côte-des-Dents*, parce qu'on y trouve beaucoup d'ivoire, qui vient des dents d'éléphans ;

et *Côte-d'Or*, parce qu'on y ramasse de la poudre d'or. La Côte-des-Dents n'a pas de villes remarquables; celles de la Côte-d'Or sont : la *Mine*, au S.; *Cabo-Corso*, port, aux Anglais; *Christiansbourg*, port, aux Danois. La Guinée renferme encore plusieurs états, parmi lesquels on distingue le *Sénégal*, les royaumes de *Juda*, d'*Ardres*, de *Benin* et d'*Owère*, avec des capitales de même nom.

DE LA NIGRITIE.

La Nigritie, ou pays des Nègres, est à l'O. et au N. de la Guinée. Ce pays se partage en plusieurs royaumes, dont les plus connus sont, de l'O. à l'E., ceux des *Mandingues*, *Tombut*, *Agadès* et *Bournou*, cap. *Karné*. Les autres villes principales sont : *Bambouc* et *Songo*, dans le royaume des Mandingues, peuple doux et laborieux; *Tombut* ou *Tanbouctou*, et *Agadès*, cap. des royaumes de même nom.

DE LA NUBIE.

La Nubie est un grand royaume, situé à l'E. de la Nigritie. Le Nil la traverse du S. au N. Elle abonde en or, en musc, en ivoire et en cannes à sucre. On peut y joindre le *Darfour*, royaume au S. O. de l'Egypte. Les principales villes de la Nubie sont : *Sennaar*, sur le Nil, cap. de tout le royaume; *Dongola*, sur le Nil, cap. du royaume de son nom, tributaire du roi de Nubie.

DE L'ABYSSINIE.

L'Abyssinie, au S. E. de la Nubie, se partage en plusieurs royaumes ou provinces : elle n'a pas de villes. L'empereur, que l'on nomme le *Grand-Négus*, habite dans un camp appelé *Gondar*, et

qui peut passer pour sa capitale, près du lac *Dambéa*. La côte d'*Abeck*, le long de la Mer Rouge, est partagée entre le Turc, qui a le N., et le roi de *Dancali*, qui a la partie du midi. *Suaquem*, port sur la Mer Rouge, est au Turc.

DU CONGO.

Le Congo se divise en plusieurs royaumes, dont les principaux sont, du N. au S.: *Loango*, avec une cap. du même nom; *Congo*, cap. *San-Salvador*; *Angola*, cap. *Saint-Paul-de-Loanda*; et *Benguéla*, cap. *Saint-Philippe*. *Mapungo* est la résidence du roi d'*Oarii* ou de *Dongo*, roy. situé dans la partie orientale.

DE LA CAFRERIE PURE.

La Cafrerie pure est un vaste pays inculte et habité par des peuplades fort grossières. On peut la partager en trois parties: la *septentrionale*, qui contient tous les pays qui sont au milieu de l'Afrique; la *méridionale*, où est le cap de Bonne-Espérance; et l'*orientale*, qui contient les états du *Monomotapa*.

La partie *septentrionale* renferme plusieurs royaumes, dont on ne connaît guère que les noms; ce sont ceux de *Mujac* et *Biafara*, à l'E. du roy. de Benin; *Gingiro* ou *Gingirbomba*, près de l'Abyssinie; *Macoco* ou *Anzico*, au N. E. du Congo; *Monoémugi* et plusieurs autres.

La partie *méridionale* est habitée par divers peuples auxquels on a donné le nom général de *Hottentots*. Dans cette partie de la Cafrerie pure on trouve le cap de Bonne-Espérance, port fameux, où abordent presque tous les vaisseaux qui vont aux Indes orientales. Il appartient aux Anglais, qui l'enlevèrent aux Hollandais en 1806.

Les états du *Monomotapa*, qui forment la par-

tie *orientale*, se divisent en cinq royaumes qui sont, du N. au S., ceux du *Monomotapa propre*, de *Manica*, de *Sofala* ou de *Quitevé*, de *Sabia* et d'*Inhambane*, dont les villes principales sont : *Zimbaoé*, résidence de l'empereur; *Manica*, cap. du roy. de ce nom; *Sofala*, aux Portugais, près l'embouchure de la rivière de ce nom; *Manboné*, cap. du roy. de Sabia; *Tonge*, cap. de l'Inhambane; et *Inhaqua*, fort aux Portugais, vers le S.

DE LA CAFRERIE MÉLANGÉE.

La Cafrerie mélangée est un pays qui occupe toute la côte orientale de l'Afrique, ainsi nommé parce qu'il est habité par des Cafres, mêlés d'Arabes, tandis que la Cafrerie pure n'a que des Cafres. Il se divise en deux parties, le *Zanguebar*, depuis le golfe de Sofala jusqu'à l'équateur; et la côte d'*Ajan*, depuis l'équateur jusqu'au cap Guardafui.

Le *Zanguebar* comprend, du S. au N., les royaumes de *Mozambique*, *Moruca*, *Mongale*, *Quiloa*, *Monbaze*, *Mélinde*. Les principales villes sont : *Mozambique*, cap. de l'île de ce nom, port, aux Portugais. Le roi de Mozambique, qui habite dans les terres, leur est soumis. Le royaume de Moruca n'a pas de villes; la résidence du roi est vis-à-vis l'île de Mozambique. *Mongale*, cap. du royaume de ce nom; *Quiloa*, dans l'île de même nom; le roi habite sur la côte, dans une autre ville nommée le *Vieux Quiloa*, pour la distinguer de celle-ci. *Monbaze*, dans l'île de Monbaze; *Mélinde*, cap. du royaume de Mélinde. *Lamo*, *Apazé*, *Paté*, îles au N. de Mélinde, ont des princes tributaires des Portugais.

Les principaux états de la *Côte d'Ajan*, sont, du S. au N. : la république de *Brava*, le royaume de *Magadoxo* et le royaume d'*Adel*. Les capitales

sont : *Brava*, *Magadoxo*, *Aucagurel*. On trouve aussi dans le royaume d'Adel *Barbora* et *Zéila*, ports, sur la Mer Rouge.

DES ISLES DE L'AFRIQUE.

Les unes sont dans la mer des Indes, à l'Orient de l'Afrique, et les autres dans l'Océan, à l'Occident.

Les principales îles *à l'Orient* de l'Afrique sont : *Madagascar*, l'*Ile Bourbon*, l'*Ile de France*, les îles *Comore* et *Socotora*. *Madagascar*, la plus grande île du monde, n'a pas de villes considérables ; mais on y voit deux ports principaux : *Saint-Vincent* à l'O., le *Port-aux-Prunes* à l'E., et trois caps : *Saint-Sébastien*, au N. ; *Saint-Romain*, au S. ; *Saint-André* à l'O. L'*Ile Bourbon* et l'*Ile de France*, sont à l'E. de Madagascar. Les îles *Comore*, au N. O. de Madagascar, ont de petits princes, tributaires des Portugais. *Tamarin*, cap. de l'*Ile Socotora*, appartient au roi de *Fartach*, dans l'Arabie-Heureuse.

Les plus remarquables des îles *à l'Occident* de l'Afrique, sont, du N. au S. : *Madère*, les îles *Canaries*, les îles du *Cap-Vert ; Saint-Thomas*, et les îles près de la ligne. Les villes principales sont : *Fonchal*, *év.*, aux Portugais, cap. de l'île de Madère ; *Canarie*, *év.*, cap. de toutes les Canaries, et en particulier de l'île de son nom, fertile en bons vins, aux Espagnols, ainsi que la suivante ; *Laguna*, cap. de l'île de *Ténériffe*, résidence du gouverneur ; *Ribéira*, *év.*, cap. de l'île *San-Iago*, principale des îles du Cap-Vert, aux Portugais. *Provoaçan*, *év.*, cap. de l'*Ile Saint-Thomas*. Les autres îles n'ont pas de villes considérables, excepté celle de *Sainte-Hélène*, où l'on trouve *James-Town*, avec un port du même nom. Cette dernière appartient aux Anglais.

XIIIe ENTRETIEN.

DE L'AMÉRIQUE.

L'Amérique est la quatrième partie du monde. C'est un vaste continent, baigné à l'E. par la mer du Nord, et à l'O. par la mer du Sud. Ce continent, qui a été découvert dans le quinzième siècle, par Cristophe Colomb, a reçu son nom d'*Améric Vespuce*, Florentin, à qui on en attribua faussement la découverte ; on l'appelle aussi *Nouveau Monde* et *Indes occidentales*. Le terroir y est des plus fertiles, et produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. On y recueille quantité d'excellens fruits inconnus en Europe : on y trouve aussi beaucoup d'espèces d'animaux terrestres et volatils différens des nôtres ; mais ce qui a surtout attiré les Européens dans cette région, ce sont ses mines si riches d'or et d'argent. Une partie des naturels ne sont pas encore civilisés ; plusieurs même sont antropophages. Le christianisme domine en Amérique ; les possessions espagnoles, et les Français du Canada sont catholiques. Le protestantisme, sous diverses formes, est la religion des Etats-Unis.

La nature elle-même semble avoir partagé le Nouveau-Monde en deux grandes portions, savoir : l'*Amérique septentrionale*, et l'*Amérique méridionale*. Ces deux portions sont jointes par l'*isthme de Panama*.

Les principaux golfes de l'Amérique sont ceux de *Saint-Laurent* et du *Mexique*, tous les deux dans l'Amérique septentrionale, le premier au N., et le second au S. Les caps les plus célèbres sont au nombre de trois : deux dans l'Amérique septentrionale ; le *Cap Breton*, à l'entrée du golfe

Saint-Laurent; le *cap de la Floride*, dans le golfe du Mexique; et un dans l'Amérique méridionale, le *cap Saint-Augustin*, sur les côtes du Brésil. On compte quatre principaux fleuves considérables, deux dans l'Amérique septentrionale: le fleuve *Saint-Laurent*, qui se décharge dans le golfe du même nom; le *Mississipi*, qui se jette dans le golfe du Mexique, et deux dans l'Amérique méridionale: le fleuve des *Amazones*, qui la traverse d'Occident en Orient, et se jette dans la mer entre la Guyane et le Brésil: c'est le plus grand fleuve du monde; le fleuve de la *Plata*, qui a son embouchure dans la mer, à *Buénos-Aires*, au S. E. Il y a dans l'Amérique septentrionale cinq grands lacs qui se rendent les uns dans les autres, et ensuite dans le fleuve Saint-Laurent;ce sont: le lac *Supérieur*, le lac *Michigan*, le lac *Erié*, le lac *Huron*, le lac *Ontario*. Les chaînes de montagnes les plus considérables d'Amérique sont dans l'Amérique méridionale, savoir: les *Cordilières* ou les *Andes*, dans le Pérou et le Chili, à l'O., et les *Cordilières du Brésil*, à l'E.

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

L'Amérique septentrionale peut se diviser en six parties: 1°. le *Canada* et la *Louisiane;* 2°. les *Etats-Unis* d'Amérique, au S. E. et au N. du Canada; 3°. la presqu'île de la *Floride;* 4°. le *Mexique* ou *Nouvelle-Espagne;* 5°. le *Nouveau-Mexique*, au N. de la Nouvelle-Espagne, qui appartient aussi aux Espagnols; 6°. les Nouvelles découvertes, à l'O. du Canada. A ces six parties, il faut ajouter les îles.

§. Ier. *Du Canada et de la Louisiane.*

On appelle ainsi deux vastes contrées de l'Amérique, que l'on comprenait autrefois sous le nom de *Nouvelle-France*, parce qu'elles ont été possédées par les Français. Le Canada a été depuis cédé aux Anglais, et la Louisiane, partie aux Espagnols, partie aux Etats-Unis. Les principales villes du Canada sont : *Québec*, cap. sur le fleuve Saint-Laurent, résidence du gouverneur ; *Montréal*, sur la même rivière. La principale ville de la Louisiane est la *Nouvelle-Orléans*, cap. vers l'embouchure du Mississipi.

§. II. *Etats-Unis d'Amérique.*

Les Etats-Unis, composés d'un certain nombre de provinces indépendantes, et réunies entre elles par un lien commun, étaient d'abord une colonie anglaise, qui a secoué le joug en 1776. Ce pays, où règne une sage liberté, paraît destiné à devenir un des plus puissans du globe.

Les Etats-Unis d'Amérique consistent en dix-huit provinces, du N. au S., dont voici les noms et les villes principales :

PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
New-Hampshire,	*Portsmouth.*
Massachusset,	*Boston.*
Rhode-Island,	*Providence.*
Connecticut,	*Hartford.*
New-Yorck,	*New-Yorck.*
New-Jersey,	*Elisabeth-Town.*
Pensylvanie,	*Philadelphie.*
Délaware,	*New-Castle.*
Maryland,	*Annapolis.*
Virginie,	*Richmond.*

PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
Caroline septentrionale,	*New-Berne.*
Caroline méridionale,	*Columbia.*
Géorgie (la Nouvelle),	*Louisville* ou *Savannah.*
Vermont,	*Bennington.*
Kentukey,	*Francfort.*
Main,	*Portland.*
Tennessée,	*Knoxville.*
Territoire du N. O.	»

On remarque encore dans le Maryland, *Baltimore* et *Washington.*

§. III. *De la Floride.*

La Floride est une presqu'île que les Espagnols viennent de céder aux *Etats-Unis.* On y voit deux forteresses : *Saint-Augustin*, à l'est, *Pensacola*, à l'ouest, sur le golphe du Mexique. Le reste est habité par des sauvages.

§. IV. *Du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne.*

On partage le Mexique en trois audiences royales, qui prennent le nom de leurs capitales, et dont chacune est divisée en plusieurs provinces. Les trois audiences sont : 1°. l'*audience royale de Mexico* : cette ville, la plus belle et la plus importante de toute l'Amérique, se trouve au milieu d'un lac, qui a cinquante-deux lieues de tour ; elle est le centre du commerce, et la résidence du vice-roi ; 2°. l'*audience royale de Guadalajara*, au N. ; 3°. l'*audience royale de Guatimala*, au S. Les autres villes principales sont : *Méchoacan*, cap. de la province de même nom ; *Tabasco*, sur le golfe du Mexique; *Tlascala*, à l'E. de Mexico ; la *Vera-Crux*, port; *Acapulco*, sur la mer du Sud ; *Monterey*, cap. de la Californie, grande presqu'île, le long de la Mer Vermeille ; *Valladolid*,

capitale de la province de Honduras ; *Saint-Léon de Nicaragua ; Carthago*, cap. de la province de Costarica, et *Campêche*, dans la presqu'île de Yucatan.

§. V. *Du Nouveau-Mexique.*

C'est un pays situé au N. de la Nouvelle-Espagne, et qui est peuplé d'idolâtres ou de sauvages, sans religion, mais assez dociles. La ville principale est *Santa-Fé*, au N., cap., près la rivière de *Norte*, qui se jette dans le golfe du Mexique, au S. E. On nomme les parties du Nouveau-Mexique qui sont à l'O., sur la Mer Vermeille, la *Nouvelle-Navarre* et le *Sonora;* elles n'ont point de places importantes.

§. VI. *Des nouvelles découvertes à l'O. du Canada.*

Ces nouvelles découvertes se réduisent à ceci : 1°. la *mer de l'Ouest*, que l'on croit être un grand golfe, et dont l'entrée dans la mer du Sud est celle qui fut découverte par Martin d'Aguillard, Espagnol, au-dessus du Cap Mendocin ; 2°. les *découvertes des Russes* en Amérique, le long du détroit de Behring ; 3°. *celle de l'amiral de Fonte*, Espagnol, que l'on peut voir, ainsi que les précédentes, dans la mappemonde de Buache; 4°. le *Groënland*, vaste pays encore inconnu, et situé entre l'Europe et l'Amérique ; l'air y est si froid que la mer y gèle. Comme tous ces pays n'ont point de villes, il est inutile de s'y arrêter davantage.

§. VII. *Des îles de l'Amérique septentrionale.*

Les principales îles de l'Amérique septentrionale sont : les *îles du golfe Saint-Laurent*, les *Açores*, les *Lucayes*, les *Antilles*. Les principales îles du golfe Saint-Laurent sont : l'*île de Terre-*

Neuve, cap. *Plaisance;* l'*Ile Royale* ou du *Cap Breton*, cap. *Louisbourg*. La principale des *Açores* est *Tercère*, cap. *Angra*. Les principales *Lucayes* sont *Bahama*, *la Providence*, *Guanahani* ou *Saint-Sauveur :* elles n'ont pas de villes.

On partage les *Antilles* en grandes et en petites. Les grandes sont : *Cuba*, aux Espagnols, cap. la *Havane*; la *Jamaïque*, aux Anglais, cap. *Spanish-Town; Saint-Domingue*, cap. *San-Domingo* et le *Cap Français* : toute cette île est au pouvoir des Nègres, depuis 1792; *Porto-Rico*, aux Espagnols, cap. *San-Juan de Porto-Rico*. Les plus remarquables des Petites Antilles sont : la *Martinique*, cap. *le Fort Royal*; la *Guadeloupe*, qui n'a pas de villes, aux Français; *Saint-Christophe*, la *Barbade*, aux Anglais; *Curaçao*, près la Terre-Ferme, aux Hollandais; la *Marguerite*, la *Trinité*, aux Espagnols.

DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'Amérique méridionale se divise en huit parties principales : 1°. la *Terre-Ferme* ou *Castille-d'Or*, au N.; 2°. le *Pérou;* 3°. le *Chili*, à l'O.; 4°. le *pays des Amazones*, dans le milieu; 5°. le *Brésil;* 6°. la *Guiane*, à l'E.; 7°. le *Paraguai* ou la province de *Rio de la Plata;* 8°. la *terre Magellanique*, au S.

§ Ier. *De la Terre-Ferme.*

La Terre-Ferme occupe la partie N. de l'Amérique Méridionale. Elle est arrosée par les rivières de la *Madeleine* et de *Sainte-Marthe*, qui se réunissent et se perdent dans le golfe du Mexique. On partage la Terre-Ferme en plusieurs gouvernemens, savoir : *Terre-Ferme propre*, *Véragua*, *Panama*, *Carthagène*, *Sainte-Marthe*, *Rio de la Hacha*, *Vénézuéla*, la *Nouvelle-Andalousie*,

Grenade et *Popayan*. Les villes principales sont : *Panama*, port, cap. sur l'isthme de même nom ; *Porto-Belo*, fameux port, vis-à-vis Panama ; *Carthagène*, *Sainte-Marthe*, *Léon de Caracas* ; *Cumana*, dans la Nouvelle-Andalousie ; *Santa-Fé de Bogota*, dans la Nouvelle-Grenade, et *Popayan*.

§. II. *Du Pérou.*

Cet ancien empire des *Incas* est situé au S. du Popayan, et s'étend le long de la mer du sud. On divise le Pérou en trois gouvernemens ou audiences royales, qui sont, du N. au S. : *Quito*, *Los-Reyes* ou *Lima*, *Los-Charcas*. Les principales villes sont : *Quito*, sous l'équateur, cap. de la province; *Lima*, cap. de tout le Pérou ; *Cusco*, séjour des anciens rois du pays ; *La Plata*, cap. de Los-Charcas ; *Potosi*, près de la Plata, fameux par ses mines inépuisables d'argent; *Truxillo*, *Aréquipa* et *Guayaquil*.

§. III. *Du Chili.*

Le Chili est situé au midi du Pérou, le long de la mer du S. On le divise en trois provinces : 1. *Chili propre*; 2. *Impériale*; 3. *Chicuito* ou *Cuyo*. Les principales villes du Chili sont : *San-Iago*, cap. de tout le Chili et du Chili propre ; la *Conception*, cap. de l'Impériale ; *Mendoza*, cap. du Chicuito.

§. IV. *Du pays des Amazones.*

Le pays des Amazones est situé à l'orient du Pérou. Il est appelé ainsi du fleuve des Amazones, qui le traverse. Il n'y a pas de villes dans ce pays, mais des missions espagnoles et portugaises le long du fleuve. Celles des Espagnols sont à l'O. et celles

des Portugais à l'E. Ces dernières commencent un peu au-dessous de l'embouchure du Yavari, dans le fleuve des Amazones.

§. V. *Du Brésil.*

On comprend sous le nom de Brésil la région la plus orientale de l'Amérique méridionale; il appartient aux Portugais. On le divise en quinze gouvernemens ou capitaineries, trois sur la côte septentrionale, et douze sur l'orientale, du N. au S. Les villes principales sont : *Para*, port; *Maragnan*, *Siara*, *Tamaraca*, *Olinde* ou *Fernambouc*, *Sérégippe*, *San-Salvador*, cap. de tout le Brésil, et de la capitainerie de la baie de Tous les Saints; *Saint-Paul*, au S.; *Rio-Janéiro*, résidence du roi, près de l'embouchure du Rio-Janéiro; *Colonia-do-Sacramento*, dans la province del Rey, qui s'étend depuis *Saint-Vincent*, jusqu'à l'embouchure de Rio-de-la-Plata.

§. VI. *De la Guiane.*

La Guiane est une vaste contrée, située entre la rivière des Amazones et celle de l'Orénoque : cette dernière la sépare de la Castille-d'Or ou Terre-Ferme. La Guiane comprend plusieurs établissemens que les Européens y ont formés. Les principales villes de la Guiane sont : *Saint-Thomas*, aux Espagnols; *Cayenne*, aux Français; *Paramaribo* et *Démérary*, dans la colonie de *Surinam*. On y voit aussi le fort de *Sinamary*, dans la partie française.

§. VII. *Du Paraguay.*

Le Paraguay est situé à l'E. du Pérou et du Chili. On le divise en sept provinces, dont voici les villes les plus remarquables : *Villa-Rica*, cap. du Para-

guay propre ; *Ciudad-Réal*, cap. de la province de Guaira, dans les environs de la rivière de Parana; l'*Assomption*, capitale de la province de *Rio-de-la-Plata; Buenos-Ayres*, résidence du vice-roi, dans la même province, sur la Plata; *Monte-Video*, sur la même rivière, à vingt lieues de son embouchure; *San-Salvador*, cap. de la province d'*Uraguay*, et *San-Iago-del-Estero*, cap. du Tucuman; les deux autres provinces, celles de *Chaco* et de *Parana*, n'ont point de villes.

§. VIII. *De la Terre Magellanique.*

On comprend sous le nom de *Terre Magellanique*, la grande région qui est à l'extrémité de l'Amérique méridionale. Elle est appelée ainsi de Magellan, qui l'a découverte en 1520 : elle appartient aux Espagnols, et n'a pas de villes.

DES TERRES POLAIRES ET DES TERRES AUSTRALES.

On appelle *terres polaires arctiques*, celles qui sont vers le pôle arctique, et *terres polaires antarctiques* ou *australes*, celles qui sont vers le pôle antarctique. Les anciens géographes appelaient aussi ces parties du globe *monde inconnu*, parce qu'en effet on en connaissait à peine les côtes. Les terres polaires arctiques sont : le *Spitzberg*, au N. de l'Europe, ainsi nommé à cause des montagnes dont il est rempli; la *Nouvelle-Zemble* ou *Nouvelle-Terre*, au N. de l'Asie; les terres polaires antarctiques sont : la *Terre-de-Feu*, île au S. de l'Amérique; les îles *Sandwich;* la *Nouvelle-Zélande*.

On appelle *terres australes*, plusieurs îles situées dans la grande mer du Sud, et dont on ne connaît guère que les côtes; ce sont : la *Nouvelle-Guinée*, qui se trouve vers l'équateur, à l'E. de l'Asie; la

Nouvelle-Bretagne, au N. E. de la Nouvelle-Guinée ; la *Nouvelle-Hollande*, qui, par son étendue, forme un véritable continent. Les principales îles de la mer du Sud, dans la partie du milieu, sont : la *Nouvelle-Calédonie*, les *îles Otaïti*, les *îles Marquises*, etc, etc.

Après ces notions générales de géographie, parcourons les annales de notre nation, dans une lecture rapide des principaux traits de son histoire. Les faits que je vais vous mettre sous les yeux, sont ceux qui doivent fixer votre attention, ou piquer votre curiosité, lorsque vous entreprendrez de la connaître plus en détail.

XIVe ENTRETIEN.

Tableau général de l'Histoire de France, sous les rois de la première race.

Toutes ces belles provinces qui composent aujourd'hui le royaume de France, portaient autrefois le nom de *Gaules*. Une nation fort ancienne, et dont on ignore l'origine, était venue s'y établir, et s'était rendue fameuse long-temps avant la naissance de J.-C. Plus d'une fois les Gaulois avaient fait trembler les Romains dans Rome même ; mais enfin, Jules César les soumit, et fit des Gaules une province de l'empire.

Plus de quatre cents ans après la conquête des Gaules, et sous le règne d'Honorius, fils du grand Théodose, un peuple connu sous le nom de Francs, trop resserré dans les bornes étroites de la Franconie, contrée de l'Allemagne, voulut chercher un établissement plus commode. Sous la conduite de leur roi *Pharamond*, les Francs abandonnèrent leurs marais et leurs bois, passèrent le Rhin, et se jetèrent dans les Gaules; mais ils ne purent fran-

chir les limites de la Gaule Belgique, appelée aujourd'hui les Pays-Bas; et Pharamond quitta la vie sans avoir eu de grands succès. *Clodion*, son fils, conserva, augmenta même les pays dont son père s'était emparé, malgré la valeur du fameux *Aétius*, qui commandait les troupes romaines dans ces contrées. *Mérovée*, qui probablement était du sang des rois, mais non pas de la branche régnante, parvint au trône, et s'en montra digne par ses vertus guerrières. Ce prince est regardé comme le chef des souverains de la première race, qui, de son nom, sont appelés *Mérovingiens*. Il laissa la couronne à *Childéric I*, son fils, moins connu par ses actions, que parce qu'il donna le jour à *Clovis*, que l'on doit regarder comme le premier de nos rois, et le fondateur de la monarchie française.

481-493. Clovis n'avait que quinze ans lorsqu'il ceignit le diadème, et déjà il montrait tout ce qu'il devait être. Cinq ans après, il défait *Syagrius*, gouverneur pour les Romains dans la Gaule, et s'empare de Soissons, qui devient le siége de la monarchie nouvelle. *Bazin*, roi de Thuringe, est rendu tributaire; les pays entre la Somme, la Seine et l'Aisne sont soumis; Reims ouvre ses portes par la médiation de saint Remi, son évêque. (494) Le monarque français suspend ses conquêtes pour contracter une alliance digne de lui : il épouse Clotilde, nièce de Gondebaud, roi des Bourguignons, princesse que sa piété plaça dans la suite au nombre des saints. Elle exhortait depuis longtemps son époux à renoncer au culte des idoles, et Clovis voulant régner sur des chrétiens, avait besoin de l'être lui-même. (496) Engagé dans une guerre contre les Allemands, il promit à Clotilde que s'il revenait vainqueur, il embrasserait la religion chrétienne. Les deux armées se rencontrèrent à Tolbiac, près de Cologne. Le choc fut ter-

rible ; et Clovis, en danger, invoqua le vrai Dieu qui le fit vaincre. Au retour de son expédition, fidèle à son vœu, il reçut le baptême des mains de saint Remi, avec sa sœur et trois mille de ses sujets. La conversion de Clovis ne rallentit ni son ambition ni ses victoires. Après avoir subjugué le pays des Armoriques ou la Bretagne, et rendu la Bourgogne tributaire, en 507, il gagna sur les Visigoths la célèbre bataille de Vouillé, près Poitiers, et tua de sa propre main Alaric, roi de cette nation. Il ne fut pas aussi heureux contre Théodoric, roi des Goths. L'ayant attaqué devant Arles, il en fut vaincu ; et, pour la première fois, il se vit contraint de demander la paix. Clovis était féroce ; l'infortune le rendit barbare ; et on le vit souiller la gloire de son règne par des vexations et des cruautés, qu'il exerça même envers la plupart des princes de sa maison : on ne peut cependant lui refuser le titre de grand capitaine, de sage législateur et de politique adroit. Il mourut à Paris dont il avait fait sa capitale, après un règne de vingt-quatre ans environ, pendant lequel il conquit toutes les Gaules, et chassa définitivement les Romains de cette belle province.

511. Après le décès de Clovis, ses quatre fils partagèrent ses états : *Thierri I* fut roi d'Austrasie, dont Metz était la capitale ; *Clodomir* fut roi d'Orléans ; le royaume de Paris échut à *Childébert I ; Clotaire I* eut Soissons. L'histoire de ces quatre princes ne présente qu'une suite de guerres excitées par l'ambition, la vengeance et la haine, et un affreux tissu de cruautés plus atroces encore que celles dont Clovis leur avait donné l'exemple. Jamais on n'oubliera la barbarie que Childebert et Clotaire exercèrent à l'égard des trois enfans de Clodomir, leur frère, qui venait d'être tué dans une bataille, et dont ils voulaient envahir les états. Ils les demandèrent à Clotilde, leur grand-mère,

pour les faire couronner. Clotilde, ne soupçonnant rien, envoya ses petits-fils. A peine les eurent-ils en leur pouvoir, que Clotaire les poignarda de sa propre main. Le troisième eut le bonheur d'échapper aux fureurs de ce prince inhumain. Il prit dans la suite l'habit monastique; c'est lui qui est connu et honoré sous le nom de saint Cloud.

558. Clotaire vit mourir tous ses frères, et la monarchie française fut tout entière réunie sous ses lois; mais ce fut alors qu'il éprouva les plus vives amertumes. *Chramme*, son fils bien-aimé, lève l'étendard de la révolte, et force son père à lui livrer bataille. Le nouvel Absalon est vaincu, et brûlé avec toute sa famille dans une chaumière où il s'était réfugié. Clotaire, depuis ce funeste triomphe, vécut dans une profonde tristesse, qui le précipita enfin dans le tombeau en 562. Son règne, qui fut de cinquante-un ans, n'offre que des adultères, des incestes, des meurtres, des horreurs.

Le royaume fut encore partagé, suivant la mauvaise politique de ces temps, entre les enfans du monarque défunt. *Caribert* fut roi de Paris; *Gontran*, d'Orléans et de Bourgogne; *Sigebert I*, d'Austrasie; *Chilpéric I*, de Soissons.

567. Chilpéric, le plus ambitieux, soupirait en secret après l'héritage entier de ses pères. Frédégonde et Brunehaut, deux femmes altières, mirent la haine entre les deux frères. Frédégonde, maîtresse de Chilpéric, avait déjà, par ses intrigues, forcé le roi à se séparer de sa première épouse, afin d'occuper sa place. Sigebert, roi d'Austrasie, avait épousé Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, qui gouvernait l'Espagne. Brunehaut avait une sœur fort belle, nommée Galsuinde; Chilpéric se sépara en apparence de Frédégonde, et demanda Galsuinde en mariage; il l'obtint. Peu de temps après ce mariage, on la trouva étranglée

dans son lit. Chilpéric parut un instant affecté de cette mort; mais il ne tarda pas à reprendre Frédégonde, qu'on accusa de ce crime.

Trop ami des plaisirs, Caribert ruina sa santé, et mourut à la fleur de l'âge sans postérité. (568) Sigebert et Gontran se liguent pour venger la mort de Galsuinde; bientôt un traité calme cette guerre naissante, et tandis que le premier est occupé contre les Arabes, Gontran, défait par les Lombards et les Saxons qui ravageaient la Bourgogne, les surprend et les taille en pièces dans une seconde bataille. (575) Bientôt Sigebert et Chilpéric se font une guerre cruelle. Le roi d'Austrasie a de grands avantages sur son frère; il l'assiège dans Tournai, où sa perte était inévitable, lorsque deux scélérats envoyés par Frédégonde, plongent à Sigebert un poignard dans le sein. Cette femme barbare, poursuivant sa vengeance sur la famille du roi d'Austrasie, fit arrêter Brunehaut et son fils; mais un serviteur fidèle sauva son jeune maître, et le conduisit à Metz. Brunehaut fut reléguée à Rouen. C'est là que Mérovée vit sa tante, et en devint épris; il l'épousa publiquement. A cette nouvelle, Frédégonde furieuse anime son époux contre son fils. Chilpéric vole à Rouen pour punir le jeune prince. Les deux époux se réfugient dans une église, et n'en sortent qu'avec l'assurance d'avoir la vie sauve. Mérovée est ordonné prêtre malgré lui, et Brunehaut renvoyée en Austrasie. (580) Frédégonde avait juré la perte des enfans du premier lit de Chilpéric. Elle fait assassiner Mérovée, qui lui faisait encore ombrage. Clovis qui restait, eut le même sort. Enfin, ne trouvant plus d'autre victime à immoler que son époux, à qui sa fidélité était justement devenue suspecte, elle le fit poignarder en 584, par Landri qu'elle aimait. Grégoire de Tours dit que Chilpéric fut le Néron de son siècle.

585. Ce prince ne laissait qu'un fils âgé de quatre mois, qui lui succéda sous le nom de *Clotaire II;* Frédégonde, mère du jeune roi, sut regagner la faveur de Gontran, qui la déclara tutrice et régente des états de son fils. En vain quelques seigneurs, ennemis de cette princesse, voulurent placer la couronne sur la tête de *Gondebaud*, que l'on croyait fils de *Clotaire I.* Cet aventurier fut trahi et tué par ceux qui l'avaient proclamé. (593) Le règne de Gontran fut long et sans gloire. Il mourut à Châlons-sur-Saône, âgé de plus de soixante ans. *Childebert II*, fils de Sigebert, hérita de ses états, et réunit ainsi le royaume d'Austrasie à celui de Bourgogne. Ce jeune prince voulut écraser Clotaire; mais le courage de la régente triompha de ses efforts, et Frédégonde victorieuse revint à Soissons, chargée de butin. Le monarque vaincu mourut quelques mois après, laissant ses royaumes à ses deux fils sous la régence de Brunehaut, leur aïeule. *Théodebert II*, l'aîné, fut couronné roi d'Austrasie; *Thierri II*, le cadet, eut pour son partage le royaume de Bourgogne. Bientôt la guerre se rallume entre les deux cours d'Austrasie et de Soissons. Frédégonde s'empare de Paris, et fait triompher partout les drapeaux de Clotaire. Ce fut ce moment de gloire que le ciel choisit pour l'enlever de ce monde : cette femme altière, vindicative et cruelle, mourut souillée de crimes, en 597, et fut inhumée auprès de Chilpéric, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, où l'on voit encore son tombeau (1). (613) La paix reparut pendant quel-

(1) La barbare Frédégonde ne pouvait souffrir Rigunthe, sa fille; et leurs querelles étaient si violentes, qu'elles en venaient quelquefois jusqu'à se battre. Un jour la reine feignant de vouloir lui donner ce qui lui revenait des trésors de Chilpéric, son père, Rigunthe pencha la tête dans un des coffres qui les contenaient; aussitôt sa mère le referma brusquement sur elle. C'était une nouvelle victime immolée aux fureurs de cette femme impitoyable, si la princesse n'eût été promptement secourue.

que temps; mais enfin elle fut entièrement bannie par les dissensions qui armèrent l'un contre l'autre les petits-fils de Brunehaut. Théodebert exile cette princesse, qui se réfugie auprès de Thierri, et l'excite à la vengeance. Les deux frères en viennent plusieurs fois aux mains. Théodebert vaincu est massacré par les ordres de sa grand-mère. Thierri, enflé de ce succès, tourne ses armes contre Clotaire; mais il meurt à Metz d'une dyssenterie. Clotaire, à son tour, devient usurpateur et féroce. Il fait mourir deux fils de Thierri, et raser le troisième; un quatrième échappa, et ne reparut jamais. La fin tragique de Brunehaut mit le comble à ces atrocités; après l'avoir abandonnée pendant trois jours aux supplices les plus cruels et les plus ignominieux, Clotaire la fit traîner sur les ronces et les cailloux par un cheval indompté.

628. Devenu seul maître de la monarchie française, *Clotaire II* se montra plus doux et plus modéré. Il dissipa des conjurations, s'occupa des lois et des prêtres, soumit les Gascons et les Saxons, et mourut regretté des peuples, après avoir associé *Dagobert*, son fils aîné, à sa couronne. Heureux ce prince, s'il n'eût point affaibli son autorité en faveur des grands! celle des maires du palais commença, sous son règne, à contrebalancer la puissance royale, et bientôt nous les verrons s'établir sur ses débris.

629. *Dagobert I* avait un frère nommé *Charibert;* il fut contraint de lui donner en souveraineté une partie de l'Aquitaine, qui resta dans la maison de ce prince à titre de duché héréditaire, jusqu'à Louis d'Armagnac, duc de Nemours, tué à la bataille de Cérignoles, en 1503, et qui fut le dernier de cette illustre famille. Dagobert fit d'abord fleurir les lois et le bon ordre; mais bientôt l'amour le précipita dans les plus terribles excès. Trois femmes à la fois, décorées du titre de reines, et une foule de maîtresses absorbaient ses revenus : il

vexa ses peuples, et perdit leur estime. A l'exemple de son père, il donna pour roi aux Austrasiens son fils *Sigebert;* voulant ensuite assurer à son autre fils, *Clovis II*, sa couronne après sa mort, il le déclara, du consentement des grands du royaume, son successeur dans ses états de Bourgogne et de Neustrie. Dagobert mourut peu de temps après ce partage, en 638, et fut le premier de nos rois inhumé à Saint-Denis, qu'il avait fondé. Malgré les scandales de sa conduite, il sut attirer à sa cour des hommes vertueux : on y remarquait surtout Pépin de Landen, maire du palais; Dadon, connu sous le nom de *saint Ouen*, référendaire, et *saint Eloi*, qui fut grand trésorier.

639-654. Sigebert fut un saint roi. Dagobert II, son fils, n'hérite de sa couronne que pour se la voir arracher par Grimoald, maire du palais, qui le relègue en Irlande, après lui avoir fait couper les cheveux. L'ambitieux ministre place son propre fils sur le trône de ses maîtres, et publie partout la mort du jeune Dagobert, pour lequel même il fait célébrer de magnifiques funérailles. Mais les peuples se révoltent contre l'usurpateur, l'arrêtent avec le prétendu roi, et le conduisent à Clovis, auquel ils se soumettent.

660-673. Le règne de ce dernier n'eut rien de brillant. Il mourut à l'âge de vingt-un ans, laissant trois fils, dont le plus jeune, nommé *Thierri III*, n'eut point alors de partage. L'aîné, appelé *Clotaire III*, fut roi de Neustrie et de Bourgogne; et le second, qui portait le nom de *Childéric II*, eut l'Austrasie. Ces deux derniers furent confiés à la tutelle de la reine Batilde, leur mère, qui gouverna quelque temps avec beaucoup de prudence; mais bientôt, dégoûtée du monde et des grandeurs, elle se retira à Chelles, monastère qu'elle avait fondé. Ce fut une calamité pour l'état, parce qu'elle laissa une libre carrière à l'am-

bition d'Ebroin, maire du palais. Clotaire mourut jeune, sans enfans mâles. Thierri III, son frère, lui succéda par l'autorité du ministre. Les seigneurs, choqués de cet acte arbitraire, se révoltent. Ebroin est exilé; Thierri est renversé du trône, on lui coupe les cheveux; et Chilpéric, roi d'Austrasie, est reconnu pour unique souverain; mais l'abus qu'il fit de sa puissance, hâta sa perte. Un seigneur nommé Bodillon, lui ayant fait un jour quelques remontrances, fut battu de verges. Cet outrage excita sa vengeance; il assassina le roi, la reine et l'un de leurs fils, dans la forêt de Livri.

674-688. A cette nouvelle, Thierri sort de son couvent, et reprend le diadème; tandis que Dagobert II, qui était revenu d'Irlande, et à qui Chilpéric avait cédé une partie de l'Austrasie, se rend maître du reste de ce royaume. Ebroin reparaît, excite des révoltes, intimide Thierri, recouvre son ancienne puissance, et se venge sur tous ceux qu'il soupçonnait d'avoir pris part à sa disgrâce. La France indignée se contente de murmurer. L'Austrasie seule, que la mort de Dagobert laissait sans maître, secoue le joug; et au lieu de reconnaître l'autorité de Thierri, elle se choisit pour duc Pepin, surnommé *Héristel*. Enfin, un seigneur qu'Ebroin poursuivait avec outrance, le prévient, lui fend la tête d'un coup d'épée, et délivre l'état d'un bourreau, et son roi d'un tyran.

689-713. Thierri ne sut pas profiter de cette circonstance. Les mécontens se réunissaient en foule aux Austrasiens. Le monarque voulant, mais trop tard, arrêter cette retraite séditieuse, déclare la guerre au duc d'Austrasie : il est vaincu, et cette victoire soumet à Pepin toute la France, qu'il rend heureuse, et dont il se fait aimer. Thierri mourut, et Pépin continua de régner sous le nom de *Clovis III*, son fils; de *Childebert III*,

et enfin de *Dagobert III*. C'est du premier de ces trois princes que commence le règne de ces rois nommés *fainéans*, c'est-à-dire, qui ne firent rien de mémorable, parce que languissant sous l'autorité du maire du palais, ils n'avaient de roi que le nom, et n'osaient rien exécuter par eux-mêmes.

714. Pepin dompta tous les ennemis du royaume, dont il recula les limites, et termina sa glorieuse carrière, après une administration de vingt-sept ans. Il déclara en mourant *Théodebalde*, son petit-fils, quoique enfant, maire du palais, sous la tutelle de sa veuve. Cette disposition déplut : on se révolta. Charles-Martel, fils naturel de Pépin, que la régente avait fait arrêter, s'échappa de sa prison, et chercha un asile chez les Austrasiens, qui le reçurent avec transport, et le mirent à leur tête.

717-732. Charles, parvenu au comble de la grandeur, n'employa sa puissance que pour le bien des peuples et la gloire de la nation. Sous le règne de *Thiéri IV*, fils de *Dagobert III*, et successeur de *Chilpéric II*, il tailla en pièces plus de trois cent mille Sarrasins, qui, maîtres de l'Espagne, étaient venus, sous la conduite d'Abdérame, leur chef, essayer de soumettre la France à la loi de Mahomet. (737) Thierri étant mort, Charles-Martel continua de régner sous le titre de *duc des Français*, sans se mettre en peine de nommer un nouveau roi. Il conserva cette autorité jusqu'à sa mort, qui arriva en 741. Avant d'expirer, il partagea, du consentement des seigneurs, l'empire français entre ses deux fils *Carloman* et *Pepin-le-Bref*.

742-748. Carloman ne gouverna que quatre années. Après avoir fait quelques établissemens utiles, et remporté plusieurs victoires, il abandonna ses états à Pepin, pour aller s'ensevelir dans une retraite, où il vécut et mourut très-sainte-

ment. Cependant les Français murmuraient depuis long-temps de n'avoir point de monarque. Pepin, pour les contenter, leur en donna un, qui ne devait être, comme ses prédécesseurs, que le fantôme de l'autorité souveraine; c'était le fils de Childéric II, qui fut appelé *Childéric III*. (749) Le duc des Français n'avait eu cette condescendance pour la nation, qu'afin de gagner du temps. Voulant réunir le titre de roi à la puissance qu'il exerçait déjà, il eut soin de sonder les dispositions du pape Zacharie, en lui faisant demander quel était le véritable roi, de celui qui n'en portait que le nom, ou de celui qui en faisait les fonctions. Le pape ayant répondu de la manière que Pepin désirait, sa décision fut reçue comme un oracle. Pepin fut proclamé roi (750), et l'infortuné Childéric enfermé dans un monastère. Ainsi finit la race des Mérovingiens, après trois cent trente-trois ans de règne depuis Pharamond, et deux cent soixante-dix depuis Clovis. Les dissensions domestiques et les guerres civiles ébranlèrent d'abord leur puissance; la dissolution et la nonchalance achevèrent de la renverser.

XVe ENTRETIEN.

Tableau général de l'histoire de France, sous les rois de la seconde race.

PEPIN, *dit* LE BREF.

751-754. Pepin se fit sacrer à Soissons par saint Boniface, légat du pape, et archevêque de Mayence. Ensuite, le nouveau monarque chassa les Sarrasins des provinces méridionales, où ils s'étaient maintenus, et dompta les Saxons, qui ne supportaient qu'avec peine le joug de la France. (755)

Astolphe, roi des Lombards, s'était rendu maître de l'exarchat de Ravenne, appartenant à l'empereur de Constantinople, et déjà il se préparait à subjuguer la ville de Rome. Le pape Etienne II vient en France implorer le secours de Pepin, qui passe deux fois les monts, reprend l'exarchat, et force Astolphe à renoncer à ses prétentions. Ensuite, regardant les villes cédées, comme une conquête dont il pouvait disposer, il en fit une donation solennelle à l'église romaine. Tels furent les commencemens de la domination temporelle des papes. Pepin, de retour en France, châtia les Saxons qui avaient insulté ses frontières, et réunit l'Aquitaine à la couronne. (768) Cette conquête fut le dernier événement mémorable de son règne. Il mourut de la fièvre à l'âge de cinquante-quatre ans, dont il avait régné dix-sept. —

Ce prince était petit, mais d'une force extraordinaire. Les seigneurs l'ayant plaisanté sur la petitesse de sa taille, qui le fit surnommer *le Bref*, il ménagea une rencontre inattendue pour humilier leur arrogance. On avait dressé des lices dans l'abbaye de Ferrières. Un taureau indompté et un lion furieux y parurent pour se battre. Pepin demanda s'il y avait quelqu'un dans l'assemblée qui se sentît assez de courage pour aller séparer ces animaux. Cette proposition glaça d'effroi les plus hardis. Aussitôt il tire son sabre, saute dans l'arène, va droit au lion, lui coupe la gorge, et, sans perdre de temps, décharge un si rude coup sur le taureau, qu'il lui abat la tête. Les seigneurs, moitié morts de frayeur, entendirent alors cette parole du monarque : *David n'était pas plus grand que moi, et cependant il terrassa le géant Goliath.*

L'administration de Pepin fut dirigée par une sagesse si constante, que, dans la suite, pour donner la plus haute idée de quelqu'un, on disait en

proverbe : *il est prudent comme Pepin*. On mit sur sa tombe cette épitaphe : *ci gît Pepin*, *père de Charlemagne*, comme s'il avait été encore plus grand par son fils que par lui-même.

CHARLEMAGNE.

767-773. Les deux fils de Pepin partagent ses états ; mais bientôt la mort de Carloman rend Charlemagne, son frère, seul maître de la monarchie. Les premiers exploits du nouveau souverain furent contre les Gascons et les Saxons. Il trouva à la tête de ces derniers un homme digne de se mesurer avec lui, le fameux Witikind. Il le battit dans trois batailles sanglantes, et désola son pays jusqu'à l'Elbe. (774) *Didier*, roi des Lombards, venait d'envahir, sur le pape *Adrien I*, l'exarchat de Ravenne. Le monarque français vole contre l'usurpateur, le fait prisonnier, lui ravit sa couronne, et renouvelle au pontife la donation du *patrimoine de saint Pierre*. En reconnaissance, Adrien lui confère le titre de patrice de Rome, et les Romains se soumettent à sa puissance. (778) Charles ensuite passe en Espagne pour rétablir *Ibilanarabi* dans Sarragosse, d'où la révolte l'avait chassé. Il assiége Pampelune, et se rend maître du comté de Barcelone. Mais, à son retour, les Gascons battent, dans la vallée de Roncevaux, l'arrière-garde de son armée. *Roland*, que nos premiers romans ont rendu si célèbre, y perdit la vie. Witikind, qui, depuis trente-trois ans, luttait seul contre toutes les forces de la France, se soumet enfin à l'état et à la religion : les Saxons, dispersés pour la plupart dans la Suisse et dans la Flandre, communiquent leur esprit remuant à leurs nouveaux compatriotes.

802. L'illustre fils de Pepin, parvenu par son courage au comble de la gloire, venait de délivrer

le pape Léon III d'une cruelle persécution, et il était encore à Rome, lorsque le souverain pontife, assuré des suffrages des Romains, lui offrit la dignité impériale, et le couronna empereur d'occident. Depuis long-temps l'univers lui avait donné le surnom de *Grand:* il le méritait, soit par ses faits héroïques, soit par ses conquêtes, soit par ses qualités personnelles, soit enfin par l'étendue de ses domaines. Le calife *Haroun-al-Raschid*, le plus puissant prince de l'Orient, lui envoya des ambassadeurs, avec des présens magnifiques, comme pour rendre hommage à sa vaste renommée, et lui céda la souveraineté de la Terre-Sainte, ne se réservant que le titre de son lieutenant.

801-813. Dès que Charlemagne eut été proclamé empereur, *Irène*, impératrice d'Orient, voulut, dit-on, l'épouser pour réunir les deux monarchies; mais une révolution soudaine chassant du trône cette princesse, fit évanouir ses espérances. Le nouvel empereur, après avoir vaincu les Sarrasins, dompté les Saxons, conquis l'Italie, la Bavière, l'Autriche et la Hongrie, s'occupa d'assurer cette immense succession à sa postérité. Déjà, depuis long-temps, il avait fait Pepin, l'un de ses fils, roi d'Italie; il donna l'Austrasie à Louis, et Charles, son fils aîné, fut fait duc d'Aquitaine; mais la mort de Pepin et de Charles changea ses dispositions: il se décida à faire couronner *Louis*, et à l'associer à l'empire. Il donna l'Italie à *Bernard*, fils naturel de Pepin.

La fin du règne de Charlemagne fut troublée par les courses des Normands, peuples qui habitaient le Danemarck, la Suède et la Norwège, pirates intrépides, qui pillaient et dévastaient tout. *Si, malgré toute ma puissance*, disait Charlemagne, *ils insultent les côtes de mon empire, que sera-ce après ma mort?* Il prévoyait déjà que ses fils ne pourraient conserver le vaste héritage qu'il leur

avait conquis. Une pleurésie termina sa longue et glorieuse carrière, le 28 janvier 814, dans la soixante-onzième année de son âge, la quarante-septième de son règne, et la quatorzième de son empire. Il fut inhumé dans l'église d'Aix-la-Chapelle, dont il avait fait la capitale de ses états.

Ce prince, toujours armé pour soumettre ses voisins et augmenter sa puissance, ne négligeait pas pour cela les affaires intérieures de son royaume. Les expéditions s'y faisaient pendant l'été et l'automne; l'hiver et le printemps, il réglait les affaires de l'Eglise et de l'Etat. Un de ses plus beaux établissemens est celui des écoles pour enseigner la grammaire, l'arithmétique et le chant ecclésiastique. Le goût du prince pour les sciences aurait éclairé sa nation, dans un siècle moins rempli d'erreurs. Ses lois sur les matières, tant ecclésiastiques que civiles, sont admirables. Il gouverna sa maison avec la même sagesse que son empire, fit valoir ses domaines, et en tira de quoi répandre d'abondantes aumônes et soulager son peuple : en un mot, aussi étonnant par ses vertus que par ses talens, ses bonnes-œuvres dans tous les genres lui ont mérité le nom de *Saint*, comme ses exploits lui ont fait donner le nom de *Grand*.

LOUIS, *dit* LE DÉBONNAIRE.

815-822. Louis commença son règne par une faute, qui devint la principale source de ses malheurs; ce fut d'associer à sa puissance trois fils qu'il avait eus d'un premier mariage. Quelque temps après, sa seconde femme Judith, lui donna un fils, Charles-le-Chauve. Obligé de démembrer les états de ses trois fils, Lothaire, Pepin et Louis, pour former un apanage à Charles, ils se révoltent et se liguent contre leur père; plusieurs évêques et abbés se joignent à eux; mais Pepin et Louis s'étant réconciliés avec l'empereur,

Lothaire est obligé de venir implorer son pardon, qui lui est accordé. Néanmoins, comme le plus criminel des trois princes, il fut déchu de son association à l'empire, et réduit à la qualité de roi d'Italie, que l'empereur avait conquise sur son neveu Bernard qui avait aussi levé contre lui l'étendard de la révolte, et à qui même il avait fait crever les yeux, pour le punir de sa rébellion. Lothaire irrité attira dans son camp Grégoire VII, sous prétexte de le faire médiateur entre le père et les enfans, puis ensuite ce prince perfide fit courir le bruit que le pape était dans ses intérêts, et tout disposé à excommunier l'empereur. Il n'en fallut pas davantage pour ôter à Louis tout ce qui lui restait de serviteurs fidèles. Sa déposition et l'élection de Lothaire furent prononcées par une assemblée tumultueuse des séditieux et des principaux chefs de l'armée. Le pape, extrêmement mortifié d'avoir, contre ses intentions, prêté son nom et son autorité à un parti de factieux, reprit le chemin de Rome. Le jeune Charles-le-Chauve, prétexte innocent de la guerre, est mis dans un monastère, ainsi que la reine Judith. Les évêques, ayant à leur tête *Ebbon*, archevêque de Reims, prélat impudique et brutal, condamnent l'empereur à la pénitence publique; Louis s'y soumet, embrasse son fils persécuteur, se prosterne au pied de l'autel, sur un cilice, jette son épée, prend un sac de pénitent, et se laisse conduire dans une cellule qu'on lui donne pour demeure. (835) Entre des ambitieux, la paix n'est pas de longue durée. Les deux frères de Lothaire, choqués de sa hauteur et de sa tyrannie, se liguent contre lui, rétablissent leur père sur le trône; et ce prince, oubliant les crimes de son fils, lui pardonne et lui rend même le royaume d'Italie.

836-840. De nouveaux réglemens du monarque excitent de nouvelles tempêtes. Louis se révolte

encore ; l'empereur marche malgré lui pour le réprimer ; mais bientôt, succombant au chagrin qui le dévorait, il meurt auprès de Mayence, en disant : *Je pardonne à Louis ; mais qu'il sache qu'il m'arrache la vie.* Ainsi mourut Louis, justement nommé le *Débonnaire :* heureux si sa naissance ne l'eût condamné à porter le sceptre ! Il ne lui manqua aucune vertu, si ce n'est la vigueur et la fermeté ; ni aucune science, hormis celle du gouvernement. Il avait régné vingt-six ans, et était dans la soixante-sixième année de son âge. Son corps fut porté à Metz, et inhumé dans l'église de Saint-Arnoult.

CHARLES II, *dit* LE CHAUVE.

841-847. Charles, qui avait succédé à la couronne de France, et Louis de Bavière s'unissent contre l'empereur Lothaire, et gagnent la fameuse bataille de Fontenai en Bourgogne, où périrent, dit-on, plus de cent mille Français. Lothaire désespéré s'enfuit presque seul à Aix-la-Chapelle, et fut contraint de se retirer dans ses états d'Italie. Une autre guerre aussi sanglante, aussi ruineuse pour l'état, vint ensuite occuper Charles-le-Chauve. Les Normands, qui avaient inquiété les côtes de France du vivant de Charlemagne, envahirent une partie de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France. Le faible monarque leur opposa l'or au lieu du fer, et ces ménagemens indignes d'un roi qui aurait dû plutôt combattre que marchander, occasionèrent de nouvelles courses, et de plus fréquentes déprédations.

870-877. Charles devint empereur par la mort de Lothaire et de son fils, décédés sans postérité. Le nouvel empereur voulant profiter de la mort de Louis-le-Germanique, son frère, pour dépouiller les enfans de ce prince, est battu par Louis, l'un

de ces enfans. Le jeune vainqueur ne donne aucun relâche à son oncle, qui, pressé de toutes parts, repasse en Italie, et meurt à Brios, village du Mont-Cénis, empoisonné, dit-on, par le juif Sédécias, son médecin et son favori. Il était dans la seconde année de son empire, la trente-huitième de son règne, et la cinquante-quatrième de son âge. Incapable de gouverner, il ne sut ni se faire craindre, ni se faire aimer de ses sujets. Ce fut sous son règne que les gouvernemens, les duchés, les comtés, les marquisats devinrent héréditaires, et préparèrent à la France cette multitude de petits souverains, qui en furent pendant plusieurs siècles les tyrans. Telle est l'origine et l'époque des fiefs et de la féodalité.

Successeurs de Charles-le-Chauve.

878. *Louis II*, surnommé *le Bègue*, à cause du défaut de sa langue, monta sur le trône de son père, et ne s'en montra pas plus digne. Il fut contraint de démembrer une grande partie de son domaine en faveur de Boson, comte de *Provence*, et de plusieurs autres seigneurs mécontens. Il mourut ensuite à Compiègne, à l'âge d'environ trente-trois ans, et après dix mois de règne.

879. *Louis III* et *Carloman*, fils de Louis-le-Bègue, lui succédèrent, et régnèrent trop peu. Les deux frères partagèrent le royaume de France, et vécurent dans la plus parfaite union. Louis marcha contre Boson, et s'opposa aux courses des Normands qu'il vainquit dans le Vimeux, en 882. Il mourut sans enfans, le 4 août suivant. Carloman, devenu seul roi de France, ne conserva que deux ans une couronne qu'il paraissait digne de porter : il mourut sans postérité, en 884, d'une blessure qu'un sanglier lui fit à la chasse.

884. Le trône appartenait à *Charles-le-Simple*, fils posthume de Louis-le-Bègue ; mais ce prince n'était encore qu'un enfant, et il fallait un homme pour résister aux Barbares qui ne cessaient d'inonder la France. On donna donc la couronne à *Charles* surnommé *le Gros*, déjà empereur, proche parent du jeune Charles. Le nouveau monarque vit sous ses lois presque autant d'états que Charlemagne ; mais il était trop faible pour soutenir une si grande fortune : elle l'accabla.

886. Les Normands forment le siège de Paris, dont les habitans, commandés par le comte Eudes, se défendent avec une bravoure héroïque. Charles paraît à la tête de ses troupes pour secourir ses fidèles sujets ; mais au lieu d'exterminer les Barbares, il les engage à lever le blocus moyennant sept cents livres pesant d'argent, et leur permet de passer l'hiver dans la Bourgogne, qu'il abandonne à leur avidité. Ce honteux traité révolte tous les esprits : Charles est déposé, et meurt de chagrin et de misère peu de temps après sa disgrâce.

889-898. Les mêmes raisons qui avaient appelé Charles-le-Gros à la couronne, au préjudice de Charles-le-Simple, déterminèrent les Français à choisir pour maître *Eudes*, comte de Paris, qui venait de les défendre avec tant de gloire et de succès. Ce prince n'accepta la couronne que pour la conserver au jeune Charles. Il vainquit plusieurs fois les Normands, et voulait poursuivre ses avantages contre eux ; mais il fut arrêté par les révoltes continuelles des principaux nobles, jaloux de sa gloire. Il mourut à la Fère, en Picardie, après dix ans de règne, laissant la couronne à Charles-le-Simple.

899. *Charles III*, trop digne de son surnom, ne manquait pas de courage ; mais il n'avait ni prudence ni génie : aussi son règne n'offre-t-il que

des revers. (911) Les Normands s'établirent enfin dans le royaume. Deux fois vainqueur en Angleterre, *Rollon*, leur chef, se jette sur la France, prend Rouen et fortifie cette ville. De là, étendant ses conquêtes, il devient si redoutable, que Charles lui offre sa fille, avec le pays que depuis on appela *Normandie*. Il demande seulement que Rollon se fasse Chrétien, et se reconnaisse son vassal. Le prince normand y consent; mais il exige encore la Bretagne, qu'il finit par obtenir. Un de ses officiers vient en son nom rendre hommage au roi, et après lui avoir baisé les pieds, suivant l'usage, il renverse, en se relevant, le monarque du haut de son trône. On se contente de rire de cette insolence : on était trop faible pour la punir. Rollon devint législateur après avoir été conquérant : sous son règne, on ne vit aucun vol dans ses domaines, et ses bracelets d'or restèrent long-temps suspendus à un arbre, sans que personne osât y toucher.

922. La race de Charlemagne disparaît presque tout entière; l'Italie et l'Empire passent dans d'autres maisons; Charles-le-Simple n'a pas la force de soutenir les droits de sa naissance. Ce faible monarque se donne un ministre ou plutôt un maître qui l'obsède : il s'appelait *Haganon*, homme d'une origine obscure, mais habile et courageux. Robert, duc de France, frère du dernier roi Eudes, en vient à une révolte déclarée, et prend la couronne. Il est tué à la bataille de Soissons; mais Hugues-le-Grand, son fils, défait Charles, qui est pris et enfermé au château de Péronne, où il mourut. Le vainqueur refuse la couronne et la cède à son beau-frère *Raoul*, duc de Bourgogne, qui l'accepte.

924. Raoul, pour se maintenir sur le trône, fut obligé de faire des concessions considérables aux seigneurs, espèce de petits tyrans qui couvraient

alors la surface du royaume; mais plus il leur donnait de forces, plus il s'affaiblissait, et le moment approchait où le roi de France allait devenir le moins riche des seigneurs, ses vassaux. Quoiqu'on eût cédé la Normandie à Rollon, cela n'empêchait pas les Normands de ravager encore le reste de la France. Tout le règne de Raoul se passa au milieu de ces révoltes renaissantes; et l'état se trouva à sa mort presque dans la même situation, c'est-à-dire, fort affaibli. Le règne de ce prince fut de douze ans et demi.

936. *Hugues-le-Grand*, comte de Paris, duc de France et de Bourgogne, pouvait monter sur le trône; mais il aima mieux y placer *Louis IV*, fils de Charles-le-Simple, surnommé d'*Outremer*, parce que sa mère l'avait emmené en Angleterre pendant les troubles. Le jeune roi voulut régner par lui-même; l'empereur Othon se déclara pour lui, et les rebelles rentrèrent dans le devoir.

940-954. Louis veut envahir la Normandie, de concert avec Hugues, et promet à ce seigneur d'en partager avec lui la conquête. Mais il manque à ses engagemens : la guerre s'allume entre les sujets et le monarque, et ne cesse que par la médiation de l'empereur. Trois ans après, Louis meurt d'une chute de cheval. (955) Il avait eu la précaution d'associer au diadème *Lothaire*, son fils aîné. Hugues le lui laissa ceindre, protégea le jeune prince, et régna sous son nom. Il mourut en 956, et laissa ses domaines et son autorité à *Hugues* son fils, surnommé *Capet*, ou de la grosseur de sa tête, ou plutôt à cause de sa prudence et de sa fermeté.

964. Respecté dans ses états, *Lothaire* parvint à contenir dans le devoir les seigneurs, et à reprendre sur eux une partie de l'autorité; il formait peut-être de plus grands projets, lorsqu'il mourut, en 986, âgé d'environ quarante-cinq ans; monarque

digne d'éloges pour sa bravoure, son activité, sa vigilance. (987) *Louis V*, son fils, lui succéda, et ne régna qu'un an. On le surnomma le *Fainéant*, parce que la courte durée de sa domination ne lui donna pas le temps de l'illustrer; car d'ailleurs jamais surnom ne convint moins qu'à un tel prince; avec lui expira la race des rois Carlovingiens, ainsi nommée de Charlemagne, le plus illustre des princes de cette famille, qui avaient régné deux cent trente-six ans. Après la mort de Louis V, le royaume appartenait de droit à *Charles*, son oncle, duc de Lorraine, et fils de Louis d'Outremer; mais ce prince s'étant rendu odieux aux Français, *Hugues-Capet*, le plus puissant seigneur de France, fut placé sur le trône de Clovis et de Charlemagne, et devint chef de la race des rois appelés de son nom, *Capétiens*.

Sur la fin de la première race, les maires du palais disposaient de tout sous le nom d'un roi qui ne faisait et ne pouvait rien : sur la fin de la seconde, les grands seigneurs, devenus plus puissans que le souverain, n'étaient plus ses sujets que de nom, et n'obéissaient à ses ordres qu'autant qu'ils les trouvaient conformes à leurs intérêts ou à leur caprice.

XVIe ENTRETIEN.

Tableau général de l'histoire de France, depuis le règne de Hugues Capet, chef des rois de la troisième race, jusqu'à celui de Saint-Louis.

HUGUES CAPET.

987-995. Les commencemens du règne de Hugues-Capet ne furent pas tranquilles. Charles,

duc de la Basse-Bretagne, frère de Lothaire et oncle du dernier roi, prétendait ouvertement au trône, et était soutenu par quelques seigneurs puissans. Mais ce prince fut enfin vaincu, fait prisonnier, et conduit à Orléans : on le jeta dans une prison où il mourut, laissant son rival paisible possesseur du diadème de ses ancêtres.

Avant Hugues Capet, grand nombre de bénéfices ecclésiastiques, d'abbayes, de cures même, étaient possédés par des seigneurs, la plupart gens de guerre ou engagés dans le mariage; il fit cesser ce scandale en renonçant aux riches abbayes dont il touchait les revenus. Les seigneurs de sa cour suivirent son exemple, et cet acte de justice autant que sa piété, lui mérita le titre de défenseur de l'église. (996) Hugues associa *Robert*, son fils aîné, à sa puissance, et quitta la vie dans la dixième année de son règne, et la cinquante-cinquième de son âge.

ROBERT.

998. Le nouveau roi avait épousé Berthe, sa parente, fille de Conrad, duc de Bourgogne. Grégoire V, pontife turbulent, ordonna à ce prince de quitter son épouse; et, sur son refus, il excommunia le monarque, qui, pendant ce désastre, trouvait à peine quelques serviteurs assez attachés à lui pour le servir; et encore, faisaient-ils passer par le feu jusqu'aux plats où il avait mangé. Robert fut donc forcé de se séparer de Berthe. Il se remaria avec la fille du comte d'Arles. (1017) Le roi associe au trône Hugues, son fils aîné, et le fait couronner à Compiègne. Le jeune prince ne porta le sceptre que durant huit ans; il mourut, et son père lui donna pour successeur *Henri*, qui avait déjà reçu pour apanage le duché de Bourgogne : il le fit sacrer à Reims, en 1027. Le roi Ro-

bert mourut lui-même en 1031, à l'âge de soixante ans. Son corps fut enterré à Saint-Denis, au milieu des larmes de ses peuples.

La charité de ce prince n'avait point de bornes; il nourrissait par jour, quelquefois jusqu'à mille pauvres. Souvent revêtu de la chappe et son sceptre à la main, il se mêlait au clergé, et chantait au lutrin dans l'église de Saint-Barthélemi, sa paroisse. Cette pratique n'avait rien de bas ou de ridicule dans ces siècles de foi et de simplicité, où rien n'était petit de ce qui appartenait à la religion. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce monarque, c'est qu'il mérita qu'on dise de lui: *Il fut roi de ses passions comme de ses peuples.*

HENRI PREMIER.

1032. Quoique Henri eût été placé sur le trône par son père lui-même, la reine Constance voulut cependant l'en faire descendre, pour y faire asseoir Robert, son troisième fils. Le nouveau monarque, soutenu du duc de Normandie, obligea la turbulente princesse, femme altière et hautaine, et son frère à lui demander la paix : il fit même à Robert une cession du duché de Bourgogne, et c'est de ce prince qu'est sortie la première race des ducs de Bourgogne du sang royal. (1062) Henri fait sacrer à Reims *Philippe*, son fils aîné, et meurt peu de temps après, dans la trentième année de son règne, et la cinquante-cinquième de son âge, avec la réputation de grand capitaine et de roi juste. Il fut inhumé à Saint-Denis. On place sous son règne la plus horrible famine qu'ait essuyée la France, puisqu'on alla jusqu'à déterrer les cadavres pour servir d'alimens.

PHILIPPE PREMIER.

1061. Le nouveau roi n'ayant que huit ans,

Baudouin, comte de Flandre, fut déclaré régent du royaume, et s'acquitta avec zèle de son emploi de tuteur. Il défit les Gascons qui voulaient se soulever, et mourut malheureusement trop tôt; car Philippe n'avait que quinze ans lorsqu'il gouverna par lui-même.

1071-1093. Ce prince ne prit aucune part aux grands événemens de son règne : battu dans quelques guerres, il chercha à oublier dans la débauche le malheur de ses armes. Guillaume, duc de Normandie, ayant fait une descente en Angleterre, battit et tua Harold, son compétiteur, et s'empara de la couronne. Ce ne fut qu'après dix ans de possession que Philippe s'avisa de troubler le nouveau monarque, et d'exciter le fils de Guillaume à forcer son père à le reconnaître duc de Normandie. Guillaume, qui craignait avec raison l'ambition de ce fils, lui fit dire qu'*il n'avait pas coutume de se dépouiller avant de se coucher*. Une plaisanterie de Philippe sur le roi d'Angleterre fut la cause de la rivalité qui existe depuis ce temps entre les deux nations. Le roi Guillaume faisait diète à Rouen, pour se soulager de son embonpoint monstrueux. Philippe dit en plaisantant : *quand le gros homme accouchera-t-il?* Guillaume, piqué de la raillerie, lui fit répondre que, quand il serait accouché, il irait faire ses relevailles à Sainte-Geneviève, avec dix mille lances, en guise de cierges. En effet, dès qu'il put monter à cheval, il désola tout le Vexin français, força et brûla Mantes; mais il s'échauffa si fort dans l'attaque de cette place, qu'il mourut peu de temps après.

Dégoûté de sa femme *Berthe*, dont il avait eu quatre enfans, Philippe enlève *Bertrade*, épouse du comte d'Anjou, et lui donne la main. Le pape Urbain II anathématise cette alliance scandaleuse. Philippe promet de renvoyer Bertrade, et, bien loin de tenir sa parole, la fait couronner reine de

France. Ce nouveau délit fut suivi d'une nouvelle excommunication. Déjà les grands et le peuple se préparaient à la révolte ; pour la prévenir, Philippe associa au trône *Louis*, son fils aîné, et lui remit les rênes du gouvernement. Ce jeune prince sut empêcher le bouleversement dont la monarchie était menacée. Philippe rompit enfin ses chaînes, et, au moyen d'une pénitence publique, obtint l'absolution de ses désordres.

1108. Le voluptueux monarque meurt à Melun, à l'âge de cinquante-sept ans, après avoir été témoin de la première croisade, sans vouloir s'y engager en aucune manière. Ce prince parut d'autant plus méprisable à ses sujets, que ce siècle était plus fécond en héros; aussi l'autorité royale s'affaiblit-elle dans ses mains.

LOUIS VI, *dit* LE GROS.

1109. Louis, que l'énormité de sa taille fit surnommer le Gros, passa une partie de son règne à combattre de petits tyrans, ses vassaux. On vit un seigneur du Puiset, dans la Beauce, défendre avec opiniâtreté un fort dans lequel il s'était renfermé. La prise de ce fort coûta à l'armée royale un grand nombre de soldats. (1110) Sous le règne de ce prince, commence cette haine implacable qui divise depuis si long-temps la France et l'Angleterre. On raconte que, dans une mêlée, un Anglais saisit la bride de son cheval, en criant : *le roi est pris.* Sans s'étonner du péril : « Ne sais-tu pas, » lui dit-il, qu'on ne prend jamais le roi aux » échecs? » et à l'instant il le renversa mort d'un coup d'épée. (1115) Dans une seconde guerre contre le monarque anglais, Louis obtient d'abord quelques succès; mais ensuite il est battu à Brenneville, et cette défaite ramène la paix entre les deux princes. (1125) Malgré les traités, le roi

d'Angleterre vient à bout d'engager l'empereur à se jeter dans les états de son rival. Le nouvel ennemi approche avec des troupes nombreuses ; mais toute la France vole au secours de son roi. Deux cent mille hommes s'opposent au prince allemand, qui n'ose se commettre contre des forces si redoutables, et qui laisse l'Anglais dans la nécessité de traiter encore une fois avec Louis.

1129. Philippe, fils aîné du roi, est couronné à Reims, par l'ordre de son père ; mais il ne survit pas long-temps à son élévation. Le monarque ne se consola de sa perte, qu'en faisant sacrer son second fils Louis. Ce fut le pape lui-même qui le couronna douze jours après la mort de Philippe. Les troubles de Rome avaient obligé le pontife à se retirer en France. (1137) Louis-le-Gros tombe malade et meurt à l'âge d'environ soixante ans, dont il avait régné vingt-neuf. Ce monarque possédait toutes les vertus qui font le bon roi. Les princes devraient toujours avoir devant les yeux les dernières paroles qu'il dit à son successeur : « *Souvenez-vous, mon fils, que la royauté n'est qu'une charge publique, dont vous rendrez compte à celui qui seul dispose des sceptres et des couronnes.* »

LOUIS VII, *dit* LE JEUNE.

Louis-le-Jeune employa les premières années de son règne à réprimer les entreprises des vassaux de la couronne, et surtout de Thibaut, comte de Champagne, dont l'humeur séditieuse excitait sans cesse de nouveaux troubles. Le monarque poussa trop loin la vengeance. Ayant fait mettre le feu à l'église de Vitry, où périrent plus de treize cents personnes, il en éprouva de si violens remords, que, pour les calmer, il fit vœu d'aller à la conquête de la Terre-Sainte. St.-Bernard prêche

la seconde croisade, et la véhémence de ses paroles subjugue tous les cœurs.

1145-1155. Le jeune prince ne retire d'autres fruits de cette pieuse expédition, que d'aller visiter les lieux saints. Il revient en France, et trouve ses états sagement gouvernés par Suger, abbé de Saint-Denis, qu'il avait nommé régent pendant son absence. La conduite peu régulière de sa femme Eléonore, héritière de la Guienne et du Poitou, qui l'avait accompagné dans sa course aussi longue que malheureuse, fit faire à Louis une faute en politique, en faisant casser son mariage, et en épousant Constance, fille d'Alphonse, roi de Castille. Cette princesse donne ses états et sa main à Henri Plantagenet, duc d'Anjou, qui, déjà maître de la Touraine, du Maine, de la Bretagne et de la Normandie, fut appelé, par droit de naissance, au trône d'Angleterre. C'est de là que date l'influence des rois anglais sur le continent.

1180. Louis VII mourut à l'âge de soixante ans, avec la réputation de roi pieux et de mauvais politique. Il est le premier de nos souverains qui se soit servi des fleurs de lis sur ses armes et sur son sceau. Une de ses lois défend le duel pour une dette qui n'excéderait pas cinq sous; donc, pour une dette de six sous, il était alors permis de s'égorger impunément.

PHILIPPE II, *surnommé* AUGUSTE.

1181. Philippe, à qui ses belles actions ont fait donner le surnom d'Auguste, avait été couronné quelques mois avant la mort de son père. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il régna seul; mais dans un âge si tendre, il annonçait déjà le caractère ferme et résolu qui le fit sortir de la foule des autres rois. (1184) La tranquillité de la France

fut troublée par un différend avec le comte de Flandre, dont il avait épousé la nièce; mais il fut heureusement terminé par la sagesse du prince. Quelque temps après, il fit la guerre à Henri II, roi d'Angleterre, auquel il enleva les villes d'Issoudun, de Tours, du Mans et d'autres places.

1187-1191. Telles étaient les occupations de Philippe, lorsque la funeste bataille de Tibériade fit perdre Jérusalem aux chrétiens de la Palestine. Pour arrêter les progrès du fameux Saladin, sultan d'Egypte, Philippe prit la croix et s'embarqua avec Richard I, roi d'Angleterre. Le monarque français se distingua au siége d'Acre; mais, étant tombé malade peu de temps après, il revint en France, laissant Richard faire des actions de bravoure, qui lui méritèrent le surnom de *Cœur-de-Lion*. A ce siége d'Acre, le seigneur de Coucy fut blessé mortellement. Etant aimé de la dame du Fayel, il chargea un de ses écuyers de porter après sa mort son cœur à cette dame. Le jaloux mari, qui soupçonnait de l'intelligence entre Coucy et sa femme, rencontra l'écuyer portant ce funeste présent. Il s'en saisit, fit apprêter ce cœur, et ordonna qu'on le servît à sa femme. Elle ne fut pas plutôt instruite de la barbarie de son époux, qu'elle jura de ne prendre jamais d'autre aliment, et se laissa mourir de faim.

1194. Philippe, de retour en France, et profitant de l'absence du roi Richard, s'empara d'Evreux et du Vexin. Le roi d'Angleterre finit ses jours dans l'infortune, et fut tué au siége d'un château près de Limoges, dans l'espoir d'envahir un trésor qu'on disait y être caché. (1203) Jean, surnommé *Sans Terre*, successeur de Richard, commence son règne par un attentat bien indigne d'un souverain; il fait assassiner Arthus, duc de Bretagne, pour s'emparer de ses états. Cité devant la cour des pairs, le monarque anglais, qui,

comme duc de Normandie, était vassal de la couronne, refuse de comparaître. Il est déclaré coupable de la mort de son neveu, et condamné à perdre la tête. Ses terres situées en France sont confisquées au profit du roi, et, recueillant les fruits du crime de son rival, Philippe réunit à la couronne la Guienne, le Poitou, le Maine, la Touraine, l'Anjou et la Normandie.

1214. L'empereur d'Allemagne, le roi d'Angleterre et le comte de Flandre, jaloux de la supériorité du monarque français, réunirent leurs forces qui consistaient en deux cent mille hommes. Ils vinrent attaquer Philippe aux champs de Bouvines entre Lille et Tournay. Le roi de France n'avait qu'une armée de cinquante mille hommes; mais les talens du chef et la bravoure des soldats l'emportèrent. La victoire fut complète. On tua trente mille Allemands, et Philippe revint en triomphe à Paris, traînant à sa suite le comte de Flandre prisonnier. Cette victoire, il est vrai, n'augmenta point les domaines du vainqueur; mais elle accrut beaucoup son autorité sur ses vassaux, ce qui valait bien des conquêtes.

1216. Philippe, vainqueur de l'Allemagne, possesseur de presque tous les états des Anglais en France, fut appelé au royaume d'Angleterre par les sujets du roi Jean, lassés de la domination tyrannique de ce monarque. Le roi de France engagea les Anglais à demander son fils Louis, pour roi; celui-ci fait une descente en Angleterre, est couronné à Londres : Jean meurt de douleur. Sa mort éteignit le ressentiment des Anglais, qui, s'étant déclarés pour Henri III, son fils, forcèrent Louis à sortir d'Angleterre. (1224) Philippe-Auguste meurt à l'âge de cinquante-neuf ans. Ce prince réprima les brigandages des grands seigneurs, chassa les comédiens, ordonna des peines contre les blasphémateurs, fit paver les rues et les places publiques,

et réunit dans l'enceinte de Paris une partie des bourgs qui l'environnaient. Il chassa du royaume les Juifs, qui depuis long-temps y exerçaient d'horribles friponneries ; et quoique plus porté à la colère qu'à la douceur, et à punir qu'à pardonner, il fut regretté de ses sujets comme un puissant génie, et comme le père de la patrie.

LOUIS VIII, *dit* COEUR-DE-LION.

1224. Louis, que sa bravoure a fait surnommer *Cœur-de-Lion*, est le premier roi de la troisième race qui ne fut pas sacré du vivant de son père. Les Anglais ayant voulu reprendre la Normandie, il la défendit vaillamment, et leur prit même Niort, Saint-Jean-d'Angely, le Limousin, le Périgord, le pays d'Aunis et plusieurs autres contrées. S'il eût continué son entreprise, il se serait emparé de Bordeaux et du reste de la Guyenne; mais il aima mieux prendre part à la guerre contre les Albigeois. Il mourut au château de Montpensier, en Auvergne, à l'âge de trente-neuf ans. On dit qu'il fut empoisonné par le comte de Champagne : son corps fut apporté à Saint-Denis. Sa valeur, sa chasteté et ses vertus, ont rendu son nom immortel.

XVIIe ENTRETIEN.

Tableau général de l'histoire de France, depuis le règne de Saint Louis, jusqu'à celui de François I.

1227. Le monarque défunt laissait son trône à un prince âgé de onze ans; Blanche de Castille, sa veuve, fut déclarée régente du royaume. La minorité du jeune Louis IX fut occupée à soumettre les barons et les petits princes toujours en guerre entre

eux, et qui ne se réunissaient que pour bouleverser l'état : l'habile régente les fit rentrer dans l'ordre, et accrut l'autorité de son fils. (1236) Louis est déclaré majeur à l'âge de vingt-un ans : une administration sage l'avait mis en état de lever de fortes armées contre Henri III, roi d'Angleterre, et contre plusieurs autres vassaux de France, unis avec ce monarque. Il les battit deux fois, la première, à la journée de Taillebourg, en Poitou, en 1242; et la seconde, le lendemain à Saintes, où il remporta une victoire complète. Le prince anglais fut obligé de fuir devant lui, et de faire une paix désavantageuse; quant au comte de la Marche et aux autres rebelles, ils rentrèrent dans le devoir et n'en sortirent plus. Dans les accès d'une maladie violente, Louis crut entendre une voix qui lui ordonnait de prendre la croix contre les infidèles : il fit vœu d'aller arracher les lieux saints d'entre les mains des ennemis de la religion. La reine Blanche, sa mère, et Marguerite de Provence, son épouse, le prièrent de différer jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli; mais le pieux monarque n'en fut que plus ardent à demander la croix. L'évêque de Paris la lui donna, fondant en larmes, comme s'il eût prévu les malheurs qui attendaient le roi dans la Terre Sainte. (1248) Il mit deux années à faire ses préparatifs; après quoi, laissant à sa mère le gouvernement du royaume, il partit accompagné de sa femme, de ses frères et de quantité de seigneurs.

1250. Arrivé à Damiette, on résolut de faire le siége du grand Caire. Il fallait auparavant s'emparer de la ville de Massoure, où les Arabes s'étaient retranchés. L'imprudence du comte d'Artois, frère de Saint Louis, fit périr beaucoup de monde à ce siége, et le roi lui-même fut fait prisonnier avec tous les seigneurs de sa suite et la meilleure partie de son armée. Il paya quatre cent mille livres

pour leur rançon, rendit Damiette pour la sienne, et accorda au sultan une trève de dix ans. Poursuivant toujours son projet de délivrer Jérusalem, Louis conduisit les débris de son armée en Palestine, et y resta quatre ans. (1254) Cependant, ayant appris la mort de la reine Blanche, sa mère, il revint en France, reprit les rênes de son royaume, et s'occupa de rendre ses peuples heureux. Le comte d'Anjou, son frère, ayant eu un procès avec un de ses vassaux, le fit condamner. Le vassal en appela au roi, et le comte d'Anjou fit mettre ce gentilhomme en prison. Louis fit venir son frère, et lui dit : *Croyez-vous qu'il doive y avoir plus d'un souverain en France, ou que vous soyez au-dessus des lois, parce que vous êtes mon frère?* Il ordonna qu'on rendît la liberté au gentilhomme, fit plaider sa cause, et le comte d'Anjou fut condamné.

Saint Louis, non seulement se rendit l'arbitre de ses sujets, mais encore il fut le médiateur des autres rois. On aime à se représenter ce bon prince assis sous un chêne dans le bois de Vincennes, et entouré de sujets à qui il rendait la justice. Heureux si un faux zèle de religion ne l'eût pas entraîné une seconde fois sur les rives étrangères! (1270) La seconde croisade ayant été résolue, il partit sur des vaisseaux Génois, et tourna ses armes contre la ville de Tunis, en Afrique. Il mourut devant cette place, le 25 août, d'une maladie contagieuse qui ravageait son armée. Dès qu'il en fut attaqué, il se fit étendre sur la cendre, et expira à l'âge de cinquante-cinq ans, avec la fermeté d'un anachorète et le courage d'un héros. On fit bouillir le corps du roi pour en détacher les chairs, que Charles d'Anjou fit embaumer, et qu'il emporta en Sicile. Philippe fit mettre les os dans un cercueil, et les porta en France, dans l'église de Saint-Denis.

Saint Louis fut un des plus grands princes, et le plus beau modèle que l'histoire puisse offrir aux souverains qui veulent régner selon le cœur de Dieu, et pour le bonheur de leurs sujets.

PHILIPPE III, *dit* LE HARDI.

1271. Philippe, à qui sa valeur au siége de Tunis mérita le nom de Hardi, fut proclamé roi de France, en Afrique, aussitôt après la mort de son père. Il conclut une trêve de dix ans avec les Sarrasins, rompit les fers de plusieurs milliers de captifs, et acquit à la religion le privilége d'être librement prêchée dans cette terre infidèle. Il vint ensuite se faire sacrer à Reims. La femme de ce prince avait été enlevée en Afrique par la maladie pestilentielle qui avait privé la France de son bon roi. Après quatre années de veuvage, il épousa Marie, fille de Henri VI, duc de Brabant. Le fils aîné du roi étant mort empoisonné, la nouvelle reine fut accusée de ce crime par P. de la Brosse, qui de simple barbier de saint Louis, était parvenu sous Philippe aux premiers emplois. La jeune reine fut reconnue innocente, et quelque temps après, son accusateur fut pendu pour cause de trahison.

1282. Pendant que Philippe régnait sur la France, Charles d'Anjou, son oncle, roi de Naples et de Sicile, oubliant l'exemple que son frère lui avait donné, surchargeait ses peuples d'impôts, ce qui produisit une révolte, dite *la conspiration des Vêpres Siciliennes*, où périrent huit mille Français de l'un et de l'autre sexe. Jamais la vengeance ne se signala par des fureurs aussi barbares; on vit les Siciliens éventrer des femmes enceintes soupçonnées d'avoir eu des faiblesses pour les Français : il n'en échappa qu'un seul. (1285) Philippe, à cette nouvelle, jure de venger ses compatriotes, marche en personne contre Pierre, roi

d'Arragon, auteur de cette exécrable boucherie, et prend Gironne; mais en revenant de cette expédition, il meurt à Perpignan d'une fièvre maligne, à l'âge de quarante-un ans. Les qualités de ce prince furent la valeur, la bonté, la libéralité, l'amour de la justice et de la religion.

PHILIPPE IV, *dit* LE BEL.

1286. Philippe IV, déjà roi de Navarre, du chef de Jeanne son épouse, fut proclamé roi de France à Perpignan. Il cita au parlement de Paris Edouard I, roi d'Angleterre. pour rendre compte de quelques violences faites par les Anglais sur les côtes de Normandie. Ce prince n'ayant point comparu, fut convaincu du crime de félonie, et la Guyenne lui fut enlevée en 1293, par Raoul de Nesle, connétable de France. Le monarque anglais implora le secours de l'empereur, du duc de Bar, et du comte de Flandre, qui se liguèrent en vain contre le roi de France. Vainqueur à Furnes en 1297, il perdit en 1302 la bataille de Courtray; mais la célèbre victoire de Mons-en-Puelle, gagnée le 20 août 1304, fit oublier ces revers. Plus de vingt-cinq mille Flamands restèrent sur la place. C'est en mémoire de cette journée que fut élevée, dans l'église de Notre-Dame de Paris, la statue équestre de Philippe-le-Bel. Ce prince fit connaître la vigueur de son caractère, en s'opposant aux entreprises du pape Boniface VIII sur les droits des monarques. Excommunié par ce pontife orgueilleux, il donne ordre à un officier nommé *Nogaret* de le conduire de force au futur concile, auquel le prince outragé en avait appelé; mais Boniface expire de rage et de dépit, avant qu'on ait le temps de le convoquer.

1308. Ce fut aussi sous son règne que se termina le fameux procès des templiers. Ces moines-soldats,

qui avaient combattu avec courage dans la Palestine, furent accusés de s'être laissés corrompre par leurs richesses immenses, et d'avoir donné le scandale des mœurs les plus dissolues : les accusés furent condamnés au feu, après avoir défendu leur cause devant une commission, créée par le pape Clément, et Philippe. Jacques de Molay, grand-maître de cet ordre, et plusieurs autres, furent brûlés à Paris, dans une petite île, où depuis on bâtit la place Dauphine. Montés sur l'échafaud, ils prirent Dieu à témoin de leur innocence; et le grand-maître, dit-on, s'écria : *Clément, juge inique, je t'ajourne à comparaître devant le tribunal du souverain juge, ainsi que Philippe, dans un an.* La prédiction se trouva accomplie; Philippe et Clément moururent dans la même année.

Ce monarque fut le plus bel homme de son siècle. Né avec un cœur haut, un esprit vif, une âme ferme, une humeur libérale, il aurait pu être adoré de ses sujets; mais il aliéna le cœur de son peuple en le surchargeant d'impôts, par les fréquentes altérations qu'il se permit dans les monnaies, par la puissance qu'il donna à ses ministres, et par sa sévérité. Il mourut à Fontainebleau en 1314. Ce fut lui qui fixa la résidence du parlement à Paris : sous ses prédécesseurs, cette compagnie suivait le roi.

LOUIS X, *dit* HUTIN.

1314. Louis X, surnommé *Hutin*, c'est-à-dire, mutin et querelleur, possédait déjà le trône de Navarre par Jeanne, sa mère, lorsqu'il monta sur celui de son père. Les troubles dont le royaume était agité, et le désir d'être couronné avec sa nouvelle épouse, Clémence, fille du roi de Hongrie, qu'il attendait, lui firent différer son sacre pendant près d'un an. Influencé par les intrigues de son oncle, Charles de Valois, il sacrifia à la haine

du peuple Enguerrand de Marigny, qui avait été ministre des finançes sous Philippe-le-Bel, et il le fit pendre. Charles de Valois, atteint d'une maladie incurable quelques années après, reconnut la main de Dieu qui le frappait, et pour réparer son injustice, fit élever un monument à Marigny. Louis X rappela les Juifs, que son père avait chassés, fit la guerre sans succès contre le comte de Flandre, et laissa accabler son peuple d'impôts, sous le prétexte de cette guerre. Il mourut le 8 juin 1316, à vingt-six ans.

PHILIPPE V, *dit* LE LONG.

1316. La reine Clémence étant enceinte au moment de la mort de Louis Hutin, Philippe, frère du roi, gouverna en qualité de régent; mais le fils que Clémence mit au monde étant mort presqu'en naissant, Philippe fut déclaré roi, à l'exclusion de Jeanne, reine de Navarre, fille de Louis. Ainsi que son aïeul, il altéra la monnaie, vendit les charges de judicature, et même jusqu'à la noblesse. Il vendit aussi aux serfs de ses domaines la liberté; et les seigneurs suivirent son exemple. Il avait eu l'idée d'introduire en France des poids et des mesures uniformes; mais il n'en put venir à bout. Sous son règne, les Juifs furent encore chassés une fois. Il mourut le 3 janvier 1322, à l'âge de vingt-huit ans.

CHARLES IV, *dit* LE BEL.

1322. Philippe ne laissa point d'enfant mâle; la couronne passa sur la tête de Charles IV, son frère, qui y joignit celle de Navarre. Le premier acte que le nouveau roi fit de sa puissance, fut de sévir contre les financiers, presque tous venus de Lombardie et d'Italie, pour piller la France. (1324) La guerre s'élève entre la France et l'Angleterre;

Charles-le-Bel déclare Edouard II ennemi de l'état, et coupable de félonie; mais ce prince ayant envoyé en France son fils Edouard, pour rendre hommage de la Guienne, dont une partie était déjà tombée au pouvoir du comte de Valois, oncle de Charles, la paix fut rétablie entre les deux nations.

1328. Charles-le-Bel mourut, comme son prédécesseur, sans postérité, à l'âge de soixante-quatre ans. Avec lui finit la branche des Capétiens proprement dite : elle avait donné quinze rois à la France.

Deuxième branche des rois Capétiens, dite BRANCHE DES VALOIS.

PHILIPPE VI, *dit* DE VALOIS.

1329. Edouard III, roi d'Angleterre, disputa à Philippe la couronne de France, comme étant fils d'Elisabeth de France, fille de Philippe-le-Bel; mais en vertu de la loi salique (1), son droit ne fut pas reconnu, et Philippe régna. C'est depuis ce temps que les rois d'Angleterre se sont arrogés le titre de *rois de France*. Philippe se montra courageux, et gagna, près de Cassel, une bataille sur les Flamands, la première année de son règne. L'éclat de cette victoire fut marqué par un hommage solennel qu'Edouard vint rendre au roi de France à Amiens, genou en terre et tête nue,

(1) Clovis rédigea la loi salique, dans laquelle le droit de succession à la couronne n'est pas expressément réglé, comme on le croit communément. Elle dit seulement que *par rapport à la terre salique, les femmes n'ont nulle part à l'héritage :* ce qui ne regarde point la maison royale en particulier; car on appelait *terres saliques*, toutes celles qu'on tenait du droit de conquête. La succession à la couronne n'a été affectée aux seuls mâles que par l'usage, qui est devenu une loi constitutive de l'état,

pour le duché de Guienne ; cérémonie humiliante, à laquelle se prêtait difficilement la fierté des monarques britanniques.

1336. L'Angleterre commence contre la France cette malheureuse guerre qui dura, à diverses reprises, plus de cent ans. Les Flamands révoltés de nouveau, malgré les sermens et les traités, se rangèrent sous les drapeaux d'Edouard ; ils exigèrent seulement qu'il prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions à la couronne. Les armes de Philippe eurent d'abord quelque succès ; mais ces avantages ne compensèrent point la perte de la bataille navale de l'Ecluse, où la flotte française, qui portait quarante mille combattans, fut battue par celle d'Angleterre.

1345. La guerre recommence avec plus de chaleur que jamais. Les armées ennemies s'étant rencontrées près de Crécy, village du comté de Ponthieu, les Anglais, secondés par l'artillerie dont on fit alors usage pour la première fois, y remportèrent une victoire signalée. Edouard n'avait que quarante mille hommes, Philippe en avait près de cent mille ; mais l'armée du premier était aguerrie, et celle du second, mal disciplinée, était accablée de fatigue ; Philippe reçut deux blessures dans la mêlée, et malgré la perte de son sang, il combattait toujours. On fut obligé de l'entraîner malgré lui : il était deux heures du matin. On le conduisit au château de Braye : l'ayant trouvé fermé, on fit appeler le châtelain, qui demanda ce qu'on voulait : *Ouvrez, ouvrez*, répondit le roi ; *c'est la fortune de la France.* On trouva, parmi plus de trente mille morts, douze cents chevaliers et les seigneurs les plus considérables. La perte de Calais et de plusieurs autres places fut le triste fruit de cette défaite. Quelque temps auparavant, Edouard avait défié Philippe à un combat singulier. Le roi de France le refusa, persuadé qu'un souverain ne

devait pas combattre contre un roi son vassal. Enfin, en 1347, on conclut une trève de six mois, qui fut prolongée à diverses reprises. Aux malheurs particuliers de la France, se joignit, l'année suivante, une contagion universelle et sans exemple dans l'histoire : elle parcourut successivement toutes les parties du monde connu. Philippe ne survécut pas long-temps à ces désastres : il mourut en 1350, avec la réputation d'un prince brave, mais imprudent; bon, mais peu clairvoyant. Il venait de réunir le Dauphiné à la France. Humbert, le dernier prince de ce pays, ayant perdu ses enfans, légua ses états à Philippe, avec la condition que le fils aîné de nos rois s'appellerait *Dauphin*.

JEAN II, *dit* LE BON.

1350. Encore un règne malheureux! Jean, fils de Philippe, montra de l'énergie et de la bravoure; mais plus soldat que politique, il hasarda trop sa personne. Il eut pour ennemi ce Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui fit tant de mal à la France pendant les règnes de Jean et de Charles V. Quoiqu'il eût épousé une des filles du roi de France, il n'en poursuivit pas moins ses détestables projets. Il avait été fait prisonnier à la bataille de Crécy, et pour le malheur des Français, il obtint sa liberté.

1356. Depuis la bataille de Crécy et la prise de Calais, Edouard ne cessa de faire des courses en France. Le roi Jean, impatienté de l'opiniâtreté de l'Anglais, lui fit proposer un combat singulier, qu'Edouard refusa. Le roi d'Angleterre laissa le commandement de son armée à son fils le prince de Galles, surnommé le *prince Noir*, à cause de la couleur de ses armes. Ce fut à ce prince que Jean livra cette funeste bataille de Poitiers. Les Anglais

étant moins forts de vingt-deux mille hommes, firent des propositions de paix qui furent refusées. La rage les emporta; ils combattirent en furieux et gagnèrent la bataille. Le prince de Galles fit tout ce qu'il put pour adoucir le chagrin du roi, son prisonnier, qu'il mena d'abord à Bordeaux, et de là à Londres.

1357. La prison du roi fut, dans Paris, le signal de la guerre civile. Le Dauphin, déclaré régent du royaume, le vit presque entièrement révolté contre lui. Il fut obligé de rappeler ce même roi de Navarre qu'il avait fait emprisonner; c'était déchaîner son ennemi. Le Navarrois n'arrive à Paris que pour attiser le feu de la discorde. Marcel, prévôt des marchands, à la tête d'une faction de paysans, appelée *la Jacquerie*, fait massacrer Robert de Clermont, maréchal de Normandie, et Jean de Conflans, maréchal de Champagne, en présence et dans la chambre du Dauphin. Le régent trouva le moyen de s'échapper en Champagne; la générosité de ses habitans anima d'autres provinces. Déjà il avait investi Paris, lorsque Marcel, craignant d'être puni de tous ses crimes, voulut y mettre le comble en livrant la ville aux Anglais; mais il fut assommé d'un coup de hache par un brave capitaine nommé Maillard. Dès lors le Dauphin rentra dans sa capitale, et les factieux se soumirent. Dans ces convulsions de l'état, Charles de Navarre aspirait à la couronne. Le Dauphin et lui se font une guerre sanglante, qui ne finit que par une paix simulée.

1360. Enfin le roi Jean sort de la prison de Londres, et convient de donner pour sa rançon environ trois millions d'écus d'or, le Poitou, la Saintonge, l'Agénois, le Périgord, le Limousin, le Quercy, l'Angoumais et le Rouergue. Jean compta six cent mille écus d'or pour le premier paiement; mais ne pouvant fournir au reste de la somme stipulée, il retourna se mettre en ôtage à

Londres, et y mourut en 1363, à quarante-trois ans. Ce prince pouvait être un preux chevalier; mais il manquait de génie et de discernement. Impatient et fantasque, il ne parlait que trop souvent avec humeur au soldat. *Il y a long-temps*, dit-il un jour, *qu'on ne voit plus de Rolands parmi les Français. — On y verrait encore des Rolands*, lui répondit un vieux capitaine, *s'ils avaient un Charlemagne à leur tête.* On aime à répéter cette maxime de ce prince : *Que si la justice et la bonne foi étaient bannies du reste du monde, il faudrait encore les retrouver dans la bouche et dans le cœur des rois.*

CHARLES V, *dit* LE SAGE.

1365. Le dauphin Charles succéda sans contradiction à son père, et s'efforça de retirer la France de la désolation et de l'épuisement où l'avait jetée l'imprudence de son prédécesseur. Il remédia à tout par ses négociateurs et ses généraux. Le fameux Bertrand Duguesclin tomba, dans le Maine et dans l'Anjou, sur les quartiers des troupes anglaises, et les défit toutes les unes après les autres. Peu à peu, toutes les provinces cédées à l'Angleterre rentrèrent sous l'obéissance de la France. Il ne resta plus aux Anglais que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Bayonne, et quelques forteresses. Bertrand Duguesclin avait déjà signalé son courage en Espagne. Il avait chassé du royaume de Castille Pierre-le-Cruel, meurtrier de sa femme, et avait placé sur le trône un bâtard, frère de ce roi. Par la valeur et les succès constans de ce grand capitaine, Charles réunit à sa couronne tous les anciens domaines qui en avaient été détachés.

Charles V mourut en 1380, à l'âge de quarante-trois ans. Les historiens attribuent sa mort à un poison lent que le roi de Navarre lui avait

fait donner. Depuis Saint Louis, on n'avait pas vu sur le trône un monarque aussi bon. Néanmoins, jamais prince ne se laissa moins gouverner par ses courtisans. Les talens eurent en lui un protecteur zélé; il aimait les livres, il encourageait les auteurs. Il vint à bout de rassembler neuf cents volumes qu'il ajouta aux vingt que son père lui avait laissés. C'est à son règne que commence la chaîne de nos poëtes français. Après sa mort, il fut transféré à Saint-Denis, dans un tombeau qu'il avait fait construire, et au pied duquel il avait fait placer le corps de l'illustre Duguesclin.

CHARLES VI, *dit* L'INSENSÉ.

1381. Charles n'avait que douze ans lorsqu'il succéda à son père. Sa jeunesse livra l'état à l'avarice et à l'ambition de ses trois oncles, les ducs d'Anjou, de Berri et de Bourgogne. Ils étaient, par leur naissance, les tuteurs du royaume; ils en devinrent les tyrans. Louis d'Anjou, après s'être emparé du trésor de son pupile, accabla le peuple d'impôts. La France se souleva. Les rebelles de Paris, qu'on nommait les *maillotins*, parce qu'ils s'étaient servis de maillets de fer pour massacrer les financiers, furent punis, sans qu'on pût faire cesser les murmures. La sédition était arrivée pendant l'absence du roi. Charles, âgé seulement de quatorze ans, venait de gagner sur les Flamands révoltés contre leur comte, la bataille de Rosbeck, dans laquelle il leur tua vingt-cinq mille hommes. Cette victoire jeta l'épouvante dans les villes rebelles : toutes se soumirent, à l'exception de Gand.

1392. Le jeune vainqueur se préparait à fondre sur l'Angleterre, lorsque, marchant contre Jean de Montfort, duc de Bretagne, chez qui Pierre de Craon, assassin du connétable Olivier Clisson, s'était réfugié, il fut frappé d'un coup de soleil

qui lui tourna la tête et le rendit furieux. Dans ses premiers accès, le roi tira son épée et tua quatre hommes. Les projets de guerre s'évanouirent; on signa une trève de vingt-huit ans avec Richard II, roi d'Angleterre.

1397. La frénésie du roi durait toujours; et, pour comble de malheur, il reprenait quelquefois sa raison. Ces lueurs de bon sens furent fatales : on n'osa point assembler les états, ni rien décider, et Charles resta roi. Jean-sans-Peur, duc de Nevers et de Bourgogne, vint à la cour pour y exciter des troubles, et s'emparer du gouvernement. Ce prince, né scélérat, fit tuer le duc d'Orléans, frère du roi. Ce meurtre mit le feu aux quatre coins du royaume. Les Anglais ne manquèrent pas de profiter de la division : ils remportèrent en 1415 la victoire d'Azincourt, qui couvrit la France de deuil. Les ennemis prirent Rouen avec toute la Normandie et le Maine. Les Français, divisés sous les noms d'*Orléanais* et de *Bourguignons*, s'immolaient à l'envi aux fureurs de l'une et l'autre faction. Le duc de Bourgogne fit regorger de sang la capitale et les provinces, et, lorsqu'il fut tué, en 1419, par Tanneguy-du-Châtel, sa mort, loin d'arrêter le carnage, l'augmenta. Philippe-le-Bon, son fils, voulant venger ce meurtre, s'unit avec Henri V, roi d'Angleterre, et avec Isabelle de Bavière, femme de Charles VI, princesse dénaturée, qui, par ce complot, faisait perdre la couronne au dauphin, son fils. Henri V fut déclaré régent et héritier du royaume, par son mariage avec Catherine, dernière fille de France. Le roi d'Angleterre vint à Paris, et y gouverna sans contradiction, tandis que le dauphin, retiré dans l'Anjou, travaillait vainement à défendre le trône de son père. On croyait que la couronne de France resterait pour toujours à la maison de Lancastre, lorsqu'Henri V mourut à Vincennes, en 1422.

Charles VI le suivit de près. A la mort du roi, un hérault d'armes proclama Henri VI, roi de France et d'Angleterre.

CHARLES VII, *dit* LE VICTORIEUX.

1423. La mort de Charles VI, et l'avènement de Charles VII, son fils, à la couronne, changèrent la face des choses. Le nouveau roi eut à combattre, en prenant le sceptre, le duc de Bedfort, frère d'Henri V, régent du royaume, et aussi habile que courageux. Tous les avantages furent d'abord pour les Anglais. Ils ne nommaient Charles, alors dans le Berri, que le *roi de Bourges*. Mais ce prince se moqua de leur insolence, et s'en vengea à la bataille de Gravelle, dans le Maine, et à celle de Montargis, en 1427. Ces succès ne découragèrent point les anciens ennemis de la monarchie : ils mirent le siége devant Orléans, et bientôt ils réduisirent cette ville à l'extrémité, malgré l'intrépide bravoure du vaillant comte de Dunois, qui la défendait. Charles VII songeait déjà à se retirer en Languedoc, lorsqu'on lui présenta une jeune paysanne de vingt ans, pleine de courage et de vertu, dont la mission fut reconnue divine, et qui lui promit de faire lever le siége d'Orléans, et de le faire sacrer à Reims. On résiste d'abord; on l'arme ensuite : elle marche à la tête des guerriers, se jette dans Orléans, et délivre la place. De nouvelles victoires augmentent la gloire de cette amazone, connue sous le nom de *Jeanne-d'Arc*, ou de *Pucelle d'Orléans*.

Jeanne avait rempli le premier objet de sa mission : elle propose au roi de remplir le second, et d'aller à Reims pour être sacré. Bientôt, en effet, Auxerre, Troyes, Châlons, Soissons, Compiègne ouvrent leurs portes. Charles VII entre triomphant dans Reims, où la cérémonie du sacre se fait avec

beaucoup de pompe, en présence de la Pucelle. Jeanne d'Arc, regardant alors sa mission comme finie, voulut se retirer; le roi s'y opposa, et bientôt cette héroïne fut prise par les Anglais au siége de Compiègne. Honteux de leur défaite, ils se portèrent à la vengeance la plus lâche et la plus atroce; et malgré l'innocence et la vertu reconnues de cette guerrière intrépide, elle fut brûlée comme sorcière dans le vieux marché de Rouen (1437). Cette nouvelle mit la consternation dans la France, et redoubla la haine qu'on portait aux Anglais. Charles VII prit la cuirasse et se montra véritablement roi. Les ennemis furent chassés de la capitale, et bientôt de toute la France, où il ne leur resta plus que Calais.

Il n'eût rien manqué à la félicité du monarque, s'il n'eût pas eu un monstre pour fils. Ce monstre fut Louis XI, qui entra dans une conspiration contre son père. Le sort de Charles VII fut à plaindre: trahi par sa mère, trahi par son fils, il se laissa mourir de faim dans la crainte d'être empoisonné par celui-là même à qui il avait donné la naissance. Ayant passé sept jours sans vouloir prendre aucune nourriture, il expira au bout de ce terme, en 1461, à l'âge de cinquante-sept ans, et après un règne de trente-huit. Charles avait des qualités aimables; il en avait même de brillantes; mais il se laissa gouverner par ses courtisans et par ses maîtresses. Sans le zèle de ses généraux, il aurait souvent négligé ses armées et ses affaires, pour se livrer à ses amours.

LOUIS XI.

1462. Louis XI, parvenu à la couronne par la mort de son père, prit un plan de conduite et de gouvernement tout-à-fait opposé. Il ôta les charges aux officiers et aux magistrats, pour les donner aux compagnons de ses révoltes. Il traita la

France en pays de conquête, dépouilla les grands, et accabla le peuple d'impôts. (1465) Les violences du roi excitent contre lui tous les bons citoyens. Il se forme une ligue appelée *du bien public*, entre les ducs de Bretagne, de Bourbon et de Berri, les comtes de Charolais, de Dunois, et plusieurs autres seigneurs mécontens; on en vient aux mains à Montlhéry, et la victoire reste indécise. On fait ensuite la paix à Conflans, et le roi cède à son frère la Normandie, qu'il lui reprend bientôt après, en même temps qu'il chasse le duc de Bretagne de son duché. L'inexécution du traité de Conflans allait rallumer la guerre civile: Louis crut l'éteindre en demandant à Charles, duc de Bourgogne, une conférence à Péronne, dans le même temps qu'il excitait les Liégeois à faire une perfidie à ce duc, et à s'armer contre lui. Charles, instruit de cette manœuvre, le retint prisonnier dans le château de Péronne: forcé de conclure un traité désavantageux, le roi se vit encore obligé de marcher à sa suite contre ces mêmes Liégeois qu'il avait armés. Le comble de l'humiliation pour lui, fut d'assister à la prise de leur ville, et de ne pouvoir obtenir son retour à Paris, qu'après avoir prodigué les bassesses et essuyé mille affronts. Dès ce moment, ce ne fut plus entre les deux princes qu'une suite de guerres et de traités, où l'on ne cherchait qu'à se nuire ou à se tromper mutuellement. Charles en devint la victime, et trouva la mort au siége de Namur, qu'il avait entrepris d'enlever au duc de Lorraine. A la nouvelle de cette mort, Louis s'empara de la Bourgogne; il avait les mêmes vues sur la Flandre; mais Marie, fille unique de Charles-le-Téméraire, la porta en dot à Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric II, et ce mariage fut l'origine des querelles qui coûtèrent tant de sang à la France et à la maison d'Autriche. (1482) Peu de temps après cette

union, la guerre s'alluma entre l'empereur et le roi de France. Il y eut une bataille à Guinegate, où la victoire resta indécise. Un traité fait à Arras termina ces hostilités. (1483) La santé de Louis dépérissait de jour en jour. Sentant sa fin approcher, il se renferma au château du Plessis-lès-Tours, qu'il fit fortifier, et griller partout de larges barreaux de fer. Il se mit volontairement en prison, craignant toujours des entreprises sur sa vie. L'idée de mourir glaçait son courage; cependant il ne put éloigner le jour fatal : la mort vint le frapper le 30 août 1483, à l'âge de soixante-un ans. Mézerai dit qu'il avait fait périr plus de quatre mille personnes par divers supplices. Tristan, le bourreau, était son compère et l'exécuteur de ses cruautés. Son barbier devint comte de Meulan et ambassadeur; son tailleur, hérault d'armes; son médecin, chancelier. Il avilit la nation en lui donnant de si indignes maîtres; aussi, sous son règne, il n'y eut ni vertu ni héroïsme. L'obéissance et la bassesse tinrent lieu de tout, et le peuple fut tranquille, comme les forçats le sont dans une galère. Mauvais roi, mauvais fils, il fut aussi mauvais père. Il tint le dauphin dans l'obscurité et dans l'ignorance; et, pour toute éducation, il se borna à lui faire apprendre cette maxime digne de Tibère : *qui ne sait point dissimuler, ne sait point régner* : elle seule faisait tout le fonds de sa politique. Aussi, disait-il qu'il portait son conseil dans sa tête. Sa dévotion n'était que la crainte superstitieuse d'une âme basse, pusillanime et égarée. Toujours couvert de reliques et d'images, portant à son chapeau une Notre-Dame de plomb, il lui demandait pardon de ses assassinats, et en commettait sans cesse de nouveaux. Il fut le plus terrible fléau des grands de son royaume, et sa fermeté à leur égard détruisit ce colosse de puissance que la plupart d'entre eux avaient élevé

sur les débris de l'autorité royale. C'est l'unique service que ce prince ait rendu à la monarchie.

CHARLES VIII, *dit* L'AFFABLE et LE COURTOIS.

1483. Charles VIII n'avait que treize ans lorsque Louis XI mourut. Anne de France, dame de Beaujeu, eut le gouvernement de la personne de son frère et de son royaume. Le duc d'Orléans, jaloux de cette préférence, excita une guerre civile pour avoir la tutelle. On se battit dans les provinces, et surtout en Bretagne; mais le duc ayant été fait prisonnier à la journée de Saint-Aubin, en 1488, et renfermé aussitôt dans la tour de Bourges, les divisions cessèrent. Le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne cimenta la paix, et procura de nouveaux états à la France.

1494. Le jeune prince forma le projet de conquérir le royaume de Naples, auquel il avait des droits. Ayant traversé l'Italie en souverain, il entra dans la ville armé de pied en cap, et cette conquête importante ne lui coûta pas six mois. A l'exception des Florentins, les princes d'Italie, effrayés de ses succès, se liguèrent tous contre lui, avec l'empereur d'Autriche et le roi d'Espagne. Sans s'étonner du nombre de ses ennemis, et suivi seulement de sept mille hommes, il reprit le chemin de la France. A la descente de l'Apennin, Charles rencontre trente-cinq mille hommes qui l'attaquent près de Fornoue. Suivi de sa garde et de sa noblesse, il tombe sur l'infanterie italienne, la perce, la culbute, en fait un horrible carnage, et s'étant ainsi ouvert le chemin de ses états, il y rentre triomphant. Naples fut perdu en moins de temps qu'il n'avait été conquis. (1498) Le roi mourut deux ans après au château d'Amboise, étant à peine dans sa vingt-septième année. Sa bonté et sa douceur étaient sans égales. Deux de ses officiers tombèrent morts en

apprenant qu'il venait d'expirer. Charles VIII ne laissa point d'enfans, et en lui finit la première branche des Valois.

LOUIS XII, *dit* LE PÈRE DU PEUPLE.

1499. Charles VIII n'était plus, et son successeur fut ce même duc d'Orléans, qui avait rempli de troubles le règne précédent. Aussi, lorsqu'on le vit roi, chacun trembla; mais il avait réformé ses mœurs, et ses vertus, épurées par la religion, parurent dans le plus grand éclat. Le duc de la Trimouille qui l'avait fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, fut rassuré par ces paroles à jamais mémorables : *Ce n'est pas au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans.* En effet, son règne fut celui de la clémence. Il ne fit aucun changement dans le ministère, et même, selon l'ordre donné par Charles VIII, il épousa Anne de Bretagne, veuve du feu roi, après avoir fait casser un premier mariage qu'il avait contracté forcément du vivant de Louis XI.

1500-1512. Il suivit les projets de son prédécesseur, en portant les armes dans l'Italie. Il humilia Gênes et Venise, et eut beaucoup à se plaindre des entreprises des papes, notamment de ce Jules II, qui, la cuirasse sur le dos et le casque en tête, gagnait des batailles, et menaçait d'excommunier ceux qui n'obéissaient point à ses ordres. Cette malheureuse entreprise sur l'Italie coûta de grosses sommes et beaucoup de sang. Le jeune Gaston de Foix, envoyé contre le pontife et ses alliés, repousse une armée de Suisses, sauve Bologne, assiégée par les confédérés, et gagne la célèbre bataille de Ravenne, où il perd la vie comblé de gloire. Avec ce jeune héros expire la fortune de la France. En moins de trois mois, les Français sont obligés de se retirer de ce pays. Bientôt les enne-

mis pénètrent dans le sein de la France. Les Anglais mettent le siége devant Térouanne, qu'ils prennent après la journée de Guinegate, dite *la journée des éperons*, où les troupes françaises sont mises en déroute. La conquête de Tournai suit celle de Térouanne. Les Suisses assiègent Dijon, qui aurait succombé sans la valeur de la Trimouille, gouverneur de Bourgogne. C'est alors que Louis XII, veuf d'Anne de Bretagne, traite avec Henri VIII, et épouse sa sœur Marie. On allait recueillir les doux fruits d'une paix générale, lorsque ce prince mourut le premier janvier 1515, pleuré de la France, et sans laisser d'enfans mâles.

Louis XII fut le premier de nos rois qui mit les laboureurs à couvert de la rapacité du soldat, et qui fit punir de mort les gens d'armes qui rançonnaient le paysan. Les troupes ne furent plus le fléau des provinces; et loin de vouloir les en éloigner, les peuples les demandèrent. On chérissait autant dans ce monarque l'homme privé que l'homme public : il était affable, doux, caressant; il égayait la conversation par des bons mots, plaisans sans être malins. Prévoyant les maux que l'humeur prodigue et inconsidérée de François I causerait à la France, il pleurait en disant : *Ce gros garçon gâtera tout.*

Par les soins qu'il donna à l'administration de son royaume, ce prince mérita le beau titre de *père du peuple*. Les courtisans l'accusaient d'avarice, et les comédiens eurent la hardiesse de le jouer en plein théâtre. Comme on l'excitait à s'en venger : *J'aime mieux*, dit-il, *donner à rire de mon économie, que de voir mes peuples pleurer de mes prodigalités.* Il ordonna, par un édit, à tous ceux qui administraient la justice, *de ne jamais s'écarter de la loi, malgré les ordres contraires que l'importunité pourrait lui arracher.*

XVIIIe ENTRETIEN.

Tableau général de l'Histoire de France, depuis le règne de François premier jusqu'à celui de Louis XIII.

1515. François, comte d'Angoulême, premier prince du sang, issu de Charles-le-Sage, par la branche cadette d'Orléans, fut choisi pour succéder à Louis XII, dont il était le gendre. Se livrant comme ses prédécesseurs à l'ambition de conquérir des états en Italie, il se rendit avec une armée dans les plaines de Marignan, où il rencontra les Suisses, regardés alors comme les meilleurs soldats de l'Europe. Ceux-ci attaquèrent les Français avec une impétuosité qui semblait tenir de la fureur. On se battit pendant deux jours avec un égal acharnement. Quinze mille Suisses y périrent, et le monarque français entra dans Milan.

1520. Une funeste rivalité s'élève entre l'empereur Charles-Quint et François Ier. Ces deux princes se déclarent la guerre. Le connétable de Bourbon quitte le parti de la France, à cause des injustices de la mère du roi. François I subjugue et perd presqu'en même temps la Navarre. Il est plus heureux en Picardie, d'où il chasse Charles, qui y était entré. Il pénètre même dans la Flandre, où il enlève à son ennemi plusieurs places importantes. Les Français sont chassés du Milanais en 1522. Le connétable de Bourbon se jette dans la Provence, emporte Toulon et assiége Marseille. Le roi marche à sa rencontre, le contraint de disparaître, le poursuit dans le Milanais, et le combat à Pavie. La fortune l'abandonne; il est battu et fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France. Le reste de l'armée se hâta d'évacuer l'Italie en 1525. Son

courage ne se démentit point ; et ce fut alors qu'il écrivit à sa mère : *Tout est perdu hormis l'honneur*. Il ne recouvra sa liberté que par un traité onéreux, signé à Madrid le 14 janvier 1526. Il renonçait à ses prétentions sur Naples, le Milanais, Gênes et Ast ; à sa souveraineté sur la Flandre et l'Artois : il devait céder le duché de Bourgogne. Mais il n'accorda rien, sous prétexte que les états généraux de son royaume s'y opposaient ; au contraire il forma contre l'empereur une confédération nommée la *sainte ligue*. La guerre recommença, et ne se termina qu'en 1529, par le traité de Cambrai. Alors François Ier épousa Eléonore, veuve du roi de Portugal et sœur de l'empereur, et racheta de ce prince, devenu son beau-frère, la liberté de de ses deux fils, qui lui servaient d'otages : cette liberté coûta deux millions d'or.

Le monarque français se montra plus généreux que l'empereur ; car celui-ci ayant besoin de passer par la France, y vint avec un simple sauf-conduit de la part du roi. On excita François Ier à profiter de l'occasion pour se venger d'un fourbe, qui toute sa vie l'avait trompé. Le roi rejeta un semblable conseil, et Charles-Quint traversa paisiblement le royaume de son rival.

Ce prince avait promis, par le traité de Cambrai, le duché de Milan à l'un des fils de François Ier. Ayant refusé de remplir ses engagemens, François envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon et dans le Luxembourg. Le comte d'Enguien bat les impériaux à Cérisoles, en 1544, et se rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberousse, roi de Tunis et d'Alger, et avec Gustave Vasa, roi de Suède, se promettait de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint et Henri VIII, roi d'Angleterre, ligués contre François, détruisirent toutes ses espérances en pénétrant dans la Picardie et dans la Champagne : la paix fut conclue encore

une fois, à condition néanmoins que le Milanais serait enfin cédé à un des fils de France. Ce dernier traité ne fut pas mieux exécuté que les précédens ; et tout se disposait à une nouvelle rupture, lorsque François, après avoir langui quelques mois, mourut à cinquante-deux ans, d'une maladie honteuse, fruit des désordres de sa jeunesse.

Ce prince fut plus brave chevalier que grand roi. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gouverna jamais par lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, sa mère, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. La protection qu'il accorda aux beaux-arts, a couvert auprès de la postérité la plupart de ses défauts. Il fonda le collége royal, forma une bibliothèque volumineuse, et récompensa les talens en roi. Son règne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit et dans les mœurs des Français. Les écoles royales furent fréquentées par les enfans de toutes les conditions, et ce ne fut plus comme auparavant une honte de savoir autre chose que manier une épée et un cheval.

HENRI II.

1547. Henri II avait vingt-neuf ans lorsqu'il monta sur le trône. Comme son père, il eut à combattre Charles-Quint; mais plus heureux que lui, il força cet empereur à lever le siége de Metz. Pour venger sa honte, le monarque allemand détruit Térouanne. Henri use de représailles en ravageant le Brabant, le Hainaut et le Cambrésis. Il défait les impériaux à la bataille de Renti, durant laquelle il chercha à combattre l'empereur corps à corps; mais Charles l'évita. La fortune lui est moins favorable à Marcian en Toscane, et l'épuisement des puissances belligérantes fait enfin conclure une trève de cinq ans à Vaucelles, en 1556.

1557. Cette paix ne fut pas de longue durée. Philippe II succède à son père Charles-Quint sur le trône d'Espagne, et ce prince, uni avec l'Angleterre, paraît en Picardie à la tête de quarante mille hommes, commandés par Emmanuel Philibert, duc de Savoie, l'un des plus grands capitaines de son siècle. L'armée française est entièrement défaite à la bataille de Saint-Quentin, où le connétable de Montmorency et presque tous les officiers généraux sont prisonniers. Le duc de Guise, rappelé d'Italie, rassemble une nouvelle armée, et rassure le royaume par la prise de Calais que les Anglais occupaient depuis deux cents ans, tandis que le maréchal de Brissac, le duc de Nevers et le maréchal de Termes soutenaient dignement l'honneur des armes françaises. La paix se fit dans l'année 1559, et la France, en cédant des conquêtes éloignées, s'assura des avantages plus solides : elle garda Metz, Toul, Verdun, Calais, et d'autres places qui couvrirent vers le nord ses frontières, jusqu'alors presque sans défense. Par la même paix, furent conclus les mariages d'Elisabeth, fille de Henri II, avec le roi Philippe II, et de Marguerite, sa sœur, avec le duc de Savoie. Ce fut au milieu des fêtes données à cette occasion, que Henri II, joûtant dans un tournoi contre le comte de Montgomeri, reçut, par la visière de son casque, un tronçon de lance, qui lui creva l'œil droit. Le monarque mourut de cette blessure le 10 juillet, à l'âge de quarante-un ans.

Henri était naturellement bon, et avait les inclinations portées à la justice ; mais son esprit fut toujours en tutelle, et, pour ne vouloir rien faire de son chef, il fut cause de tout le mal que firent ceux qui le gouvernaient. Sous son règne, la galanterie était l'emploi le plus ordinaire des courtisans ; et la passion du prince pour Diane de Poitiers, qu'il fit duchesse de Valentinois, était le

premier mobile de tout ce qui se passait dans le gouvernement. Tout pliait sous elle, et le connétable de Montmorency lui-même, tout grave qu'il était, ne pouvait se dispenser d'avoir recours à sa faveur : tant était grand l'empire que cette femme, malgré son âge de quarante-sept ans, et ses fréquentes infidélités, avait pris sur l'esprit du faible monarque.

FRANÇOIS II.

1559. Catherine de Médicis, à la mort de son époux, se voyait maîtresse du gouvernement, son fils n'ayant pas encore achevé sa seizième année. L'artificieuse politique de cette princesse italienne a été la cause de tous les malheurs qui ont accablé la France sous les règnes suivans. Les Guises, de la maison de Lorraine, avaient fait épouser leur nièce Marie Stuart au jeune roi ; fiers de cet appui, ils voulurent rivaliser la puissance de la reine. Le prince de Condé, Antoine, roi de Navarre, Coligni et d'autres mécontens formèrent entre eux une ligue, et projetèrent d'enlever le roi, qui était au château d'Amboise, espérant par ce moyen détruire l'influence de deux étrangers qui tenaient le monarque en tutelle, la nation en esclavage, les princes du sang et les officiers de la couronne éloignés. La conspiration fut découverte : trois des principaux chefs furent décapités en présence de la reine mère, qui assista, ainsi que les dames de la cour, à cette affreuse exécution. Près de douze cents conjurés furent ensuite pendus, noyés ou décapités : le sang ruisselait dans les rues d'Amboise. On fit le procès au prince de Condé, ainsi qu'au roi de Navarre : le premier fut seul condamné à perdre la tête. Ce malheureux prince allait finir sa vie par la main du bourreau, lorsque François II,

infirme dès l'enfance, mourut dans la dix-huitième année de son âge, laissant la cour et le royaume en proie à des factions qui devaient bientôt dégénérer en guerres cruelles.

CHARLES IX.

1560. Charles n'avait encore que dix ans lorsqu'il succéda à son frère ; le royaume était en feu par l'opposition des partis protestant et catholique. Le prince de Condé sortit de sa prison et se réunit aux autres chefs calvinistes. Les Guises, de leur côté, soutenaient les catholiques, et l'on ne tarda pas à voir tout ce que peuvent produire de plus affreux des partis acharnés l'un contre l'autre. Quelques valets du duc de Guise insultèrent les protestans dans leur prêche à Vassy, et les massacrèrent. Cet événement alluma la guerre civile. Antoine, roi de Navarre, fut tué devant Rouen; Guise assassiné sous les murs d'Orléans, et le prince de Condé blessé et fait prisonnier à la bataille de Dreux. (1563) La mort du duc de Guise ne change rien ; l'effervescence des esprits continue, malgré une espèce de paix par laquelle les protestans obtiennent de grands avantages. Charles IX est déclaré majeur à l'âge de treize ans et un jour. Il va visiter son royaume ; les calvinistes entreprennent de l'enlever, le poursuivent et le harcèlent en vain. Le connétable Anne de Montmorency, gagne la bataille de Saint-Denis, et périt en triomphant. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, se met à la tête de l'armée royale, et, plus heureux général qu'il ne fut bon monarque, il remporte, en 1566, les batailles de Jarnac contre Condé qui y périt après avoir rendu les armes, et de Moncontour contre Coligni.

1572. Cependant les deux partis font la paix. Elle est avantageuse aux calvinistes, et ne détruit

point la défiance de leurs chefs. Charles IX, instruit dans l'art de feindre et de dissimuler, calme leurs craintes en donnant sa sœur au jeune roi de Navarre, fils d'Antoine de Bourbon, et connu dans la suite sous le nom de Henri IV. On avait déjà attiré les protestans à la cour, sous le prétexte d'une guerre contre l'Espagne. Sur ces entrefaites, Coligni fut blessé par un assassin : on crut que le coup partait de la main du duc de Guise, qui voulait, disait-on, venger sur l'amiral la mort de son père. Les calvinistes veulent tuer le duc de Guise aux pieds du monarque, menacent le duc d'Anjou et la reine mère. Celle-ci, effrayée, concerte avec le conseil du roi le complot le plus affreux. Une nuit, veille de la saint Barthélemi, toutes les maisons des protestans sont forcées en même temps. Hommes, femmes, enfans, tout est massacré sans distinction : exécuteur de cette sanglante tragédie, le duc de Guise essuie lui-même le visage de l'amiral Coligni, pour le mieux reconnaître, et s'assurer que sa victime ne lui est pas échappée. Le roi de Navarre n'évite la mort qu'en faisant son abjuration. Quatre mille calvinistes furent égorgés dans Paris ; mais plusieurs gouverneurs eurent le courage de s'y opposer, notamment l'évêque de Lisieux, qui prit sous sa protection et défendit ceux qu'on avait désignés pour être immolés (1). Trois jours après cette horrible boucherie, Charles IX alla au palais, et déclara qu'on n'avait fait qu'exécuter ses ordres. Il fit même chanter une messe en actions de grâces. Ceux des sectaires qui échappèrent au massacre, n'en devinrent que plus furieux et plus redoutables. En vain le duc d'Anjou voulut leur enlever la

(1) Le bourreau de Lyon, sommé par le gouverneur de cette ville d'expédier quelques-uns des huguenots, qui étaient dans les prisons, répondit *qu'il ne travaillait que judiciairement.*

Rochelle ; appelé au trône de Pologne, pour sauver son honneur, il se contenta des apparences de leur soumission. Ce traité n'empêcha pas la guerre de continuer dans les autres parties du royaume, et l'on ne voyait point de fin aux désastres publics, lorsque le roi, attaqué d'une maladie mortelle, termina sa coupable vie au château de Vincennes, dans des convulsions terribles, et rendant le sang par tous les pores. Il mourut à l'âge de vingt-quatre ans, (1574).

Ce prince protégeait pourtant les lettres et les beaux-arts, ce qui aurait dû adoucir la férocité de son âme. Qui croirait que sous son règne furent faites nos lois les plus sages et les plus salutaires à l'ordre public? On les doit, il est vrai, au zèle et à la sagesse de l'immortel chancelier de l'Hôpital. Ce grand homme donna pour devise au roi, deux colonnes, avec ces mots : *pietate et justitiâ.* « Par la piété et par la justice. » Quelle devise pour l'auteur de la saint Barthélemi!

HENRI III.

1575. Informé de la mort de Charles IX, le duc d'Anjou, son frère, abandonne la Pologne pour venir régner en France, au milieu des troubles et des factions. Il fait d'abord avec succès la guerre aux huguenots, et gagne sur eux la bataille de Dormans; mais ensuite il leur accorde la paix la plus avantageuse par le traité de Nérac, en 1580. Il eût fallu, pour rendre cette paix durable, rétablir la confiance et la bonne foi dans les deux partis : les circonstances ne le permettaient pas. Henri n'avait point d'enfans, et le roi de Navarre, héritier présomptif de la couronne, était retourné au calvinisme. La crainte de voir bientôt l'hérésie sur le trône, fut le prétexte dont se servait le duc de Guise, qui, dévoré d'ambition, ne mettait plus de bornes à ses espérances, et qui ne rougit pas de couvrir du voile de la religion les criminelles intri-

gues qu'il ourdit contre l'autorité de son roi. Il forma avec les seigneurs catholiques et les principales villes du royaume, sous le nom de *sainte ligue*, cette association qui faillit précipiter du trône la race de Hugues Capet.

Cependant Henri III, au lieu de veiller à ses affaires, se plongeait dans la mollesse, et se livrait, avec ses favoris, qu'on appelait les *mignons*, à toutes sortes de débauches; dès lors on ne reconnut plus en lui ce duc d'Anjou si brave autrefois, si actif, et si redoutable aux ennemis de l'état. Au lieu d'étouffer cette ligue criminelle qui ne croissait que pour sa ruine, il fut assez malhabile pour s'en rendre l'esclave, en s'en déclarant le chef. On le vit s'unir avec Guise, son sujet rebelle, contre le roi de Navarre, son successeur et son beau-frère, que la nature et la politique lui désignaient pour son allié. Le fruit de cette faiblesse fut une guerre civile; c'était la sixième depuis quinze ans. (1585) Les protestans prennent les armes en Guyenne et en Languedoc, sous la conduite du roi de Navarre et du prince de Condé : Henri III envoie contre eux Joyeuse, son favori, avec une puissante armée. Le roi de Navarre l'ayant défaite entièrement à Coutras, le 10 octobre 1587, ne se servit de sa victoire que pour offrir une paix sûre au royaume, et son secours au roi, qui, dans la crainte de se rendre suspect, n'osait rien accepter.

1588. Le duc de Guise était plus à craindre et plus puissant que jamais. Après avoir chassé son souverain de la capitale, il osa venir le braver à Blois, où le monarque désabusé venait de convoquer les états généraux du royaume. Henri, menacé de si près, sentit que la mort de l'ambitieux duc pouvait seule le sauver, mais il était plus puissant que son maître; aussi le conseil du roi conclut à passer par-dessus les règles contre un sujet notoirement rebelle; il fut donc massacré avec le cardinal son frère, compagnon de ses desseins crimi-

nels. Le sang de ces deux hommes fortifia la ligue, comme la mort de Coligni avait fortifié les protestans. Le fameux duc de Mayenne, cadet du duc assassiné, aussi grand homme que lui, et non moins remuant, fut déclaré, en 1589, *lieutenant général de l'état et couronne France*, par le conseil de l'union. Les villes les plus importantes du royaume se révoltèrent ouvertement contre le roi, qui, sur ces entrefaites, perdit la reine Catherine de Médicis, sa mère, dont les conseils auraient pu lui servir dans la situation critique où il se trouvait.

1589. Henri s'étant rapproché du roi de Navarre, les deux princes marchent vers Paris. La ville n'était pas en état de se défendre ; la ligue touchait à sa ruine, lorsqu'un moine fanatique, nommé Jacques Clément, va à Saint-Cloud, où était le roi, lui présente un placet, et frappe Henri d'un coup de poignard. Les gardes massacrèrent l'assassin, et le monarque expira le lendemain, 2 août, à l'âge de trente-huit ans, après en avoir régné quinze. Ce prince parut digne du trône, tant qu'il n'y monta pas. Son caractère fut un mélange inconcevable de grandeur d'âme et de faiblesse, d'activité et d'indolence, de dévotion et de libertinage. En lui finit la branche des Valois, qui avait régné deux cent soixante-un ans, durant lesquels elle donna treize rois à la France.

HENRI IV, *dit* LE GRAND, *roi de Navarre.*

1589. La mort de Henri III mit la couronne sur la tête du roi de Navarre, Henri de Bourbon, qui descendait de Robert, sixième et dernier fils de Saint Louis. Ses droits au trône étaient incontestables ; mais la religion servit de prétexte à la plus part des chefs de l'armée pour l'abandonner. On lui opposa un fantôme : le cardinal de Bourbon, son oncle, fut proclamé roi. Henri IV, avec peu d'amis, peu de places importantes, point d'argent et

une petite armée, supplée à tout par son activité et son courage. On disait de lui qu'il restait moins au lit que le duc de Mayenne ne restait à table, et qu'il usait plus de bottes que ce chef de rebelles n'usait de souliers. Les batailles d'Arques et d'Ivri le conduisent aux portes de Paris, dont il prend d'assaut tous les faubourgs. Il aurait emporté cette ville par famine, s'il n'avait permis lui-même, par une piété héroïque, que les assiégeans donnassent des vivres aux assiégés. Mais cette compassion ne toucha pas les Parisiens, qui jurèrent de mourir de faim, plutôt que de se rendre à un prince hérétique. Cependant la disette dégénérait en une famine affreuse : le pain se vendait un écu la livre. On avait été obligé d'en faire avec les os du charnier des Innocens. La chair humaine devint la nourriture des obstinés Parisiens : on allait à la chasse des enfans, et l'on vit des mères immoler ceux qui leur appartenaient, pour se repaître ensuite de leurs chairs palpitantes.

Le duc de Mayenne, voyant que ni l'Espagne ni la ligue ne lui donneraient jamais la couronne de France, résolut de faire reconnaître celui à qui elle appartenait. Il engagea les états à une conférence entre les catholiques des deux partis. Cette conférence fut suivie de l'abjuration de Henri à Saint-Denis, en 1592, et de son sacre à Chartres. L'année d'après, Paris lui ouvrit ses portes. Henri renvoya tous les étrangers qu'il pouvait retenir prisonniers ; il pardonna à tous les ligueurs : vainqueur de ses sujets, il en devint le père.

Après avoir dompté les rebelles par ses bienfaits plutôt que par ses triomphes, il tourna ses armes contre l'Espagne, qui, durant tant d'années, avait attisé en France le feu des discordes civiles. Il battit l'armée espagnole à la rencontre de Fontaine-Française, et la chassa d'Amiens en 1597, à la vue de l'archi-

duc Albert, contraint de se retirer. Le duc de Mayenne avait fait son accommodement en 1596. Le duc de Mercœur, autre prince de la maison de Lorraine, se soumit en 1598, avec la Bretagne dont il s'était emparé. Il ne restait plus qu'à faire la paix avec l'Espagne : elle fut conclue la même année à Vervins.

Les convulsions du fanatisme étaient calmées, mais le levain n'était pas entièrement détruit : il n'y eut presque point d'année où l'on n'attentât sur la vie de Henri. Enfin, il fallut, pour le malheur de la France, qu'un monstre furieux et imbécille, appelé Ravaillac, exécutât un crime, que beaucoup d'autres avaient inutilement tenté avant lui. Le carrosse de Henri IV ayant été arrêté par un embarras de charrettes dans la rue de la Féronnerie, en allant à l'Arsenal, l'assassin profita de ce moment pour le poignarder. Ce grand prince mourut dans le milieu de la cinquante-septième année de son âge, et dans la vingt-deuxième de son règne, laissant trois fils et trois filles de Marie de Médicis, sa seconde femme. Il était alors sur le point de passer en Allemagne avec une puissante armée.

Nous n'avons jamais eu de meilleur ni de plus grand roi. Il unit à une extrême franchise, la plus adroite politique : aux sentimens les plus élevés, une charmante simplicité de mœurs ; et à un courage de soldat, un fonds inépuisable d'humanité. Il rencontra ce qui forme et ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essuyer, et surtout des adversaires dignes de lui. Il laissa le royaume dans un état florissant. Il l'avait policé après l'avoir conquis. Les grandes qualités de Henri IV furent obscurcies par quelques défauts. Il eut une passion extrême pour le jeu et pour les femmes. On ne peut excuser la première, parce qu'elle fit naître quantité de brelans dans Paris ; et

encore moins la seconde, parce que ses amours furent tout-à-fait publiques, et depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours.

Le caractère de cet excellent prince se peint tout entier dans cette réponse, qu'il fit un jour au duc de Savoie, qui lui demandait ce que la France pouvait lui valoir de revenu : « Elle me vaut ce » que je veux, lui dit-il; oui, ce que je veux, » parce qu'ayant le cœur de mon peuple, j'en aurai » tout ce que je voudrai. Si Dieu me donne la vie, » *je ferai qu'il n'y aura point de laboureur en* » *mon royaume qui n'ait moyen d'avoir une poule* » *dans son pot;* et aussi, ajouta-t-il fièrement, je » ne laisserai pas d'entretenir des gens de guerre, » pour mettre à la raison ceux qui choqueront » mon autorité. »

Ayant donné par écrit une promesse de mariage à mademoiselle d'Entragues, l'une de ses maîtresses, il consulta Sully et lui montra le billet. Ce courageux ministre le prit, et le déchira pour toute réponse : « Comment, morbleu ! s'écria le » roi en colère, je crois que vous êtes fou. » Sully répond froidement : « Il est vrai, sire, je suis fou, » et je voudrais l'être si fort, que je fusse le seul » en France. » Il ne douta pas de sa disgrâce. Quelques jours après, il fut fait grand-maître de l'artillerie.

XIXe ENTRETIEN.

Tableau général de l'histoire de France, depuis le règne de Louis XIII, jusqu'à l'année 1792.

1610. Le successeur du grand Henri n'avait que neuf ans. La mère du jeune roi fut déclarée régente, par l'autorité du duc d'Epernon; et à peine eut-elle

les rênes du gouvernement, qu'elle en changea tout le système. Elle donna sa confiance au maréchal d'Ancre, Italien de naissance, comme la reine, et qui, par son orgueilleux despotisme, se rendit l'objet de l'exécration publique. Le roi lui-même, devenu majeur, s'aperçut de l'arrogance de ce ministre, et ordonna son arrestation. Le maréchal ayant voulu se défendre, fut tué à la porte du Louvre. La reine se vit reléguée à Blois; mais bientôt Louis la rappela et se raccommoda avec elle, par le moyen de l'évêque de Luçon, si connu et si craint depuis, sous le nom de *Richelieu*.

1620. Le roi choisit, pour être son ministre, ce prélat qu'il n'aimait pas, et qui finit par obtenir sa confiance et écarter ses rivaux par son adresse, son génie, et l'importance de ses services. Les huguenots s'étant révoltés, Richelieu, jaloux de toute espèce de gloire, entreprit, en 1627, le siége de la Rochelle, chef-lieu et boulevard du Calvinisme en France. Secourue par l'Angleterre, cette ville, qui depuis Louis XI était armée contre ses maîtres, ne put être emportée qu'après un an de fatigues, et quarante millions de dépenses; mais aussi, cette conquête porta le dernier coup à la faction protestante.

Protégé par Marie de Médicis, le cardinal devint, par la suite, son persécuteur; il entretint, entre la mère et le fils, une mésintelligence qui parvint au point que Marie fut éloignée pour jamais de la cour, et qu'elle mourut dans la misère à Cologne. Richelieu profita de l'ascendant qu'il prit sur l'esprit faible du monarque, pour détruire tous ses ennemis. Il envoya à l'échafaud Montmorency, Marillac, Cinq-Mars, de Thou, et un grand nombre d'autres, qui voulaient s'opposer à sa tyrannie. Plus maître du royaume que le monarque, ses volontés faisaient lois. Il humilia les protestans, détruisit les restes de la féodalité, en atta-

quant les priviléges des grands vassaux ; et, pour n'avoir plus rien à craindre de leurs entreprises guerrières, il fit démolir les châteaux qui pouvaient soutenir un siége. Il tira les lettres de l'obscurité où elles avaient été jusqu'alors, en fondant les académies. Si l'on n'avait point de meurtres à lui reprocher, son administration serait encore admirée. Louis XIII suivit de près le cardinal ; il mourut le 14 mai 1643, dans la quarante-deuxième année de son âge, à pareil jour que son père Henri IV, après un règne de trente-trois ans.

Ce prince n'imaginait point ; mais il jugeait bien, et son ministre ne le gouvernait qu'en le persuadant. La Providence le fit naître dans le moment qui lui était propre : plutôt, il eût été trop faible ; plus tard, trop circonspect. Fils et père de deux de nos plus grands rois, il affermit le trône encore ébranlé de Henri IV, et prépara les merveilles du règne de Louis XIV.

LOUIS XIV, *dit* LE GRAND.

1643. Louis XIV, qui n'était encore âgé que de cinq ans, monte sur le trône, sous la tutelle d'Anne d'Autriche, sa mère. Cette princesse déclare ministre le cardinal Mazarin, et le prélat se montre digne de ce choix. Les commencemens de la régence sont illustrés par les victoires de Rocroi, de Fribourg, de Nortlingen et de Lens, remportées sur les Espagnols et leurs alliés, par le duc d'Enghien, âgé de vingt ans, et si célèbre depuis sous le nom de *Grand Condé*. Turenne reçoit le bâton de maréchal, et déploie tous les talens d'un grand général. Une foule de capitaines de mérite, qui signalent leur valeur, et qui s'efforcent d'égaler ces deux hommes immortels, présagent à la France les longs triomphes et la gloire qui lui sont réservés sous la domination du nouveau monar-

que. (1649) A peine le traité de Munster en Westphalie eut-il suspendu les guerres du dehors, que les divisions intestines troublèrent la paix du royaume. La haine que plusieurs corps puissans portaient à Mazarin, donna naissance à la guerre de la Fronde, guerre plus ridicule que sanglante, et où l'on se battit avec des épigrammes plutôt qu'avec l'épée. Les Espagnols en profitèrent, et les dissensions ne cessèrent que par l'éloignement de Mazarin. Son retour, en 1653, ralluma la guerre civile. Condé, le vainqueur de Rocroi et de Lens, se tourna du côté des rebelles; on leva des troupes. Le roi, obligé de sortir de sa capitale, le fut encore de renvoyer une seconde fois Mazarin, le prétexte des troubles, après la bataille donnée au faubourg Saint-Antoine; et le calme reparut.

1654. Cependant l'Espagne, toujours attentive à profiter de nos faiblesses, faisait de rapides conquêtes. Louis XIV oppose aux ennemis Turenne, ses autres capitaines et sa fortune; tout change. Les vainqueurs sont chassés et dépouillés à leur tour; vingt victoires, et la prise de leurs plus fortes places les contraignent à demander la paix. Mazarin, qui paraissait avoir regagné l'affection des peuples, la conclut dans l'île des Faisans : l'on y arrêta le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse, et la réconciliation du prince de Condé, qui, dans cette guerre, avait combattu contre ce même pays dont il avait fait triompher les drapeaux.

1661. Mazarin meurt, et Louis XIV, qui, par reconnaissance, n'avait osé gouverner de son vivant, prend en main les rênes de son empire, et les tient avec une fermeté surprenante dans un jeune monarque, qui n'avait montré jusqu'alors du goût que pour les plaisirs. Tout prit une face nouvelle. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de

tout à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il leur fallait pour accréditer leur ministère, et veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Une chambre fut établie pour mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage. Le surintendant Fouquet, condamné par des commissaires à un bannissement, eut pour successeur le grand Colbert, ministre qui répara tout, et qui créa le commerce et les arts. Les académies des sciences, de peinture et de sculpture furent établies; des manufactures furent érigées dans tout le royaume. Le canal de Languedoc, pour la jonction des deux mers, fut commencé; la discipline fut rétablie dans les troupes, et l'ordre dans la police et dans la justice. Louis XIV faisait à vingt-deux ans ce que Henri IV avait fait à cinquante.

1662. Le monarque français savait se faire respecter par les puissances étrangères, autant qu'aimer et craindre de ses sujets. Il exigea une réparation authentique de l'insulte faite au comte d'Estrade, son ambassadeur à Londres, par le baron de Batteville, ambassadeur d'Espagne, qui prétendait avoir le pas sur lui. (1667) Philippe IV, roi d'Espagne, père de la reine, vient à mourir, et Louis XIV, croyant avoir des prétentions sur son héritage, marche en Flandre pour les faire valoir. Il était à la tête de trente-cinq mille hommes; Turenne était sous lui le général de cette armée. Louis courait à des conquêtes assurées. Il entra dans toutes les villes ennemies comme dans Paris. La conquête de la Franche-Comté, faite l'année suivante, fut encore plus rapide. Tant de fortune réveilla l'Europe assoupie. Tous les états conjuraient la perte du jeune conquérant; le traité d'Aix-la-Chapelle suspendit pour quelques années leurs projets de vengeance. Pendant cette paix, Louis continua de régler, fortifier et embellir son

royaume. L'hôtel des Invalides s'élevait avec une magnificence vraiment royale. On bâtissait ou réparait des citadelles dans tous les coins de la France, et l'on formait un corps de troupes composé de quatre cent mille soldats. (1672) Provoqué par les Hollandais, il passe la Meuse avec son armée, commandée sous lui par le prince de Condé et par le vicomte de Turenne, traverse le Rhin en présence des ennemis, disperse leurs troupes, et fait tout fléchir devant lui. La Hollande était conquise, si Guillaume III, prince d'Orange, n'eût fait percer les digues qui retenaient les eaux de la mer. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé : Louis quitte son armée, et laisse à ses généraux le soin d'achever la guerre. Pendant ce temps, Turenne pénétrait au sein de l'Allemagne, où il portait le ravage et la terreur; mais la mort vient arrêter tout à coup le cours de ses exploits. Ce général, qui réunissait la prudence de Fabius à la valeur d'Annibal, fut tué d'un coup de canon, dans le temps qu'il se préparait à battre Montécuculli. Louis XIV le pleura. Il était né protestant, et avait abjuré le calvinisme sept ans avant sa mort. Le prince de Condé fit ce que Turenne aurait fait : il força le général allemand à repasser le Rhin. Vainqueur sur terre et sur mer par lui-même ou par ses généraux, parmi lesquels on remarque surtout le duc de Vivonne, le maréchal de Créqui, Philippe, duc d'Orléans, et le célèbre Duquesne, Louis termine les glorieuses campagnes de 1676 et 1677 en donnant la paix à l'Europe; et ce fut alors que ce prince triomphant depuis qu'il régnait, et tout à la fois conquérant et politique, reçut de l'hôtel de ville de Paris le surnom de *Grand*, prostitué à bien des monarques, mais qu'il méritait réellement, puisqu'il lui fut ratifié par les nations même les plus jalouses de la France.

Le canal du Languedoc fut enfin navigable en 1681. Le port de Toulon, sur la Méditerranée, fut construit à frais immenses, pour contenir cent vaisseaux de ligne, avec un arsenal et de vastes magasins. Sur l'Océan, le port de Brest se formait avec la même grandeur; Dunkerque, le Hâvre de Grâce se remplissaient de vaisseaux. La nature était forcée à Rochefort. Les escadres, sous la conduite de Duquesne, nettoyaient les mers infestées par les corsaires de Barbarie. Alger fut bombardé en 1683, et les Algériens se virent obligés de faire toutes les soumissions qu'on exigea d'eux. Ils rendirent tous les esclaves chrétiens, et donnèrent encore de l'argent. Gènes avait vendu de la poudre aux corsaires et des galères aux Espagnols : elle fut bombardée à son tour, et n'obtint sa tranquillité que par une satisfaction proportionnée à l'offense.

1685. Cédant à de perfides insinuations, Louis révoque toutes les concessions faites aux calvinistes par l'édit de Nantes, leur interdit l'exercice public de la religion, et fait abattre leurs temples. Parmi les sectaires, les uns se retirent dans l'étranger; les autres, excités par leurs ministres, se réfugient dans les montagnes des Cévennes, où ils lèvent l'étendard de la révolte. (1687) Une nouvelle confédération se forme contre Louis XIV. La ligue d'Augsbourg précipite du trône d'Angleterre le roi Jacques II, que son attachement à la foi catholique rendit, aux yeux des Anglais, indigne de régner, pour y placer le prince Guillaume d'Orange, et donne à l'Europe le signal d'une guerre sanglante. D'abord tout est soumis le long du Rhin; mais les confédérés ayant réuni leurs forces, les Français vainqueurs abandonnent leurs conquêtes. Nos succès, pendant la campagne de 1690, sont contrebalancés par la perte de la bataille navale de la Hogue, où l'amiral anglais

nous brûle treize vaisseaux. Néanmoins cette défaite sur mer, une des premières époques du dépérissement de la marine en France, fut diminuée par les avantages qu'on remporta ensuite sur terre. La prise de Namur par le roi; les batailles de Steinkerque et de Nerwinde, gagnées par Luxembourg, journées aussi meurtrières que glorieuses; la victoire de la Marsaille, remportée par Catinat, tout promettait à la France la fin de cette guerre; mais la disette qu'elle éprouva en 1694, ralluma l'espérance et le courage dans le cœur de nos ennemis. Le roi d'Angleterre, tant de fois battu, reprit Namur. La campagne suivante se réduisit à la prise de Casal. Le royaume était épuisé; les recrues se faisaient avec peine.

1697. Les succès de Catinat et du duc de Vendôme amenèrent la paix de Riswick. Le roi y parla comme à Nimègue, en vainqueur, et abandonna néanmoins toutes ses conquêtes, modération qui fut blâmée, et dont on reconnut bientôt la sagesse.

1700. Charles II, roi d'Espagne, meurt sans enfans, et laisse sa couronne à *Philippe de France*, duc d'Anjou, fils du Dauphin. Le nouveau roi prend possession de cet important héritage, sous le nom de Philippe V. Les potentats de l'Europe, alarmés de voir la monarchie espagnole soumise à la France, s'unissent presque tous contre elle : l'ambition ramène de nouveau les horreurs de la guerre. Après plusieurs années de revers multipliés, le découragement augmente avec la misère. Le prince Eugène et Malboroug prennent Tournai et Mons, et gagnent la bataille de Malplaquet. Louis XIV demande la paix et n'obtient que les réponses les plus dures. Il porte la modération jusqu'à promettre de fournir de l'argent aux alliés, pour leur aider à ôter la couronne à son petit fils; mais ils voulaient plus, ils exigeaient qu'il se chargeât seul de le dé-

trôner. Il fallut continuer la guerre, quelque malheureuse qu'elle fût. Le duc de Vendôme passe en Espagne, et bat complètement l'armée des alliés.

Les négociations pour la paix recommencèrent en 1711, et eurent un heureux effet auprès d'Anne, reine d'Angleterre; mais la France n'en fut pas moins dans la consternation. Le prince Eugène menaçait Reims; l'alarme était à Versailles, comme dans le reste du royaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de Bourgogne, la princesse son épouse, leur fils aîné enlevés rapidement et portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfans moribond; toutes ces infortunes, jointes aux étrangères, faisaient regarder la fin du règne de Louis XIV comme un temps marqué pour la calamité, de même que le commencement l'avait été pour la fortune et pour la gloire. Au milieu de ces désastres, le maréchal de Villars force le camp des ennemis à Dénain, et sauve la patrie éplorée. La paix générale est signée à Utrecht en 1713, à des conditions bien différentes de celles qu'on avait prétendu dicter à la France au temps de ses désastres. Le monarque en est quitte pour quelques cessions de terres que l'Espagne possédait au dehors, et pour la démolition du port et des fortifications de Dunkerque, tandis que l'Espagne et les Indes sont assurées dans la personne de Philippe, à la maison de Bourbon.

1715. Deux ans après, Louis-le-Grand termina sa longue et glorieuse carrière. Sa mort fut celle d'un héros chrétien, qui quitte la vie sans se plaindre, et les grandeurs sans les regretter. Il recommanda à son successeur de soulager ses peuples, et de ne pas l'imiter dans sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour les femmes. Il expira le premier septembre, à soixante-dix-sept

ans, dans la soixante-treizième année de son règne. Sur la fin de sa vie, il avait épousé secrètement madame de Maintenon, veuve du poëte Scarron.

Dans sa vie privée, Louis XIV fut, à la vérité, trop plein de sa grandeur; mais il était bon père, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien, et aimable avec dignité. Ce qui l'immortalise surtout, c'est la protection qu'il accorda aux sciences et aux beaux-arts. C'est sous son règne que l'on vit éclore ces chefs-d'œuvre en tout genre, qui seront l'éternel honneur de la France. La révolution qui s'opéra dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, influa sur toute l'Europe. Elle s'étendit en Angleterre; elle porta le goût en Allemagne, les sciences en Russie; elle ranima l'Italie languissante; et ces peuples divers doivent de la reconnaissance et de l'admiration à Louis XIV.

LOUIS XV.

1716. L'arrière petit-fils de Louis-le-Grand n'avait que cinq ans, lorsque ce prince mourut. Un arrêt du parlement, qui annullait le testament du monarque défunt, conféra la régence absolue à Philippe, duc d'Orléans, prince du sang, déjà mieux connu par ses vices que par ses vertus. Il parut d'abord s'occuper du bonheur public, et donna ses premiers soins au rétablissement des finances, que les malheurs de la guerre avaient mises dans le plus grand désordre. La dette publique montait à plus de deux milliards. Tandis que le régent cherchait des moyens pour éteindre cette énorme créance, Jean Law, aventurier écossais, vint lui proposer le plan d'une compagnie de commerce, qui promettait de grands avantages,

et qui, réduite à de justes bornes, aurait pu être utile. La passion avec laquelle tout le monde se porta vers le nouveau système, fut telle, qu'en 1719, la valeur chimérique des actions égalait quatre-vingts fois tout l'argent qui circulait dans le royaume. Dès qu'on s'en aperçut, on voulut les convertir en espèces; les fonds manquant, la banque fut bouleversée et ruina plus de cent mille familles, tandis qu'un petit nombre de citoyens s'enrichit prodigieusement. (1720) Law s'enfuit chargé de malédictions, et l'état, au moyen d'une banqueroute générale, se trouva délivré de ses dettes.

Le roi fut sacré à Reims, le 25 octobre 1722. Quelque temps après, le cardinal Dubois, qui ne devait sa prodigieuse fortune qu'à ses vices et au goût de la débauche qu'il avait su inspirer à son élève le régent, fut fait premier ministre. Il fit entrer beaucoup d'argent dans les coffres du roi, par les taxes qu'il mit sur ceux qui s'étaient enrichis pendant le système, et par le tarif du droit de contrôle et insinuations des actes. Ce ministre vécut peu; le duc d'Orléans reprit les affaires, et mourut lui-même subitement, en 1723. Il avait de grands talens; mais la hardiesse de ses opinions et son libertinage, enfantèrent ce mépris de la religion et de la morale, qui, de la cour, se répandit peu à peu dans toutes les classes de la société. Le duc de Bourbon, son successeur dans le ministère, fut bientôt remplacé par le cardinal de Fleury, dont la modération et l'économie mériteraient les plus grands éloges, s'il y avait joint une politique plus prévoyante et plus courageuse. Sous ce ministre, la France répara ses pertes, et s'enrichit à la faveur d'une longue paix, qui fut enfin troublée à l'occasion de Stanislas, roi de Pologne, plusieurs fois élu et détrôné par les manœuvres de différens princes de

l'Europe, et soutenu par Louis XV, son gendre. Cette guerre, dans laquelle la France eut des avantages, surtout en Italie, fut terminée en 1738, par le traité de Vienne. Le fugitif Stanislas fut établi dans le Barrois et la Lorraine, à condition que ces deux provinces rentreraient, après sa mort, dans le domaine de la France.

1740. La mort de l'empereur Charles VI rallume la guerre ; une foule de princes disputent à Marie Thérèse, reine de Hongrie, sa fille unique, une partie de ses vastes domaines. Frédéric III, roi de Prusse, porte seul les premiers coups. La France s'unit à lui en faveur de l'électeur de Bavière, et a d'abord de grands succès en Italie. Les principaux efforts de la reine de Hongrie se portaient sur la Flandre. Le roi s'y dirige et se distingue par ses victoires autant que par son humanité. Il marche ensuite contre le prince Charles de Lorraine, qui avait passé le Rhin. Une maladie dangereuse l'arrête à Metz : la France tremble et gémit comme une famille qui va perdre le meilleur des pères : ce fut alors que d'une voix unanime, tous les cœurs lui donnèrent le glorieux surnom de *Bien-Aimé*. (1744) A peine convalescent, il assiége Fribourg et s'en rend maître. Ensuite les armées se mesurèrent à Fontenoi, où l'on combattit avec acharnement de part et d'autre ; mais la France resta victorieuse, ce qu'elle dut au sang-froid et à l'habileté du maréchal de Saxe, chargé du commandement, quoique malade. Depuis ce ne fut plus qu'un enchaînement de succès ; les batailles de la Nièle, de Raucoux, la prise de Bruxelles immortalisèrent nos armes. Enfin la bataille de Laufeld et la prise de Berg-op-Zoom hatèrent la paix, qui fut signée à Aix-la-Chapelle en 1748.

Louis se montre, durant la paix, le père et le protecteur des arts. En 1751, il fonde l'Ecole

Royale Militaire, destinée à l'éducation de cinq cents jeunes gentilhommes peu fortunés, et surtout de ceux dont les pères sont morts dans les combats ou servent encore dans les armées. (1755) Cependant l'ambition des Anglais et leurs invasions en Amérique ramènent les sanglantes horreurs de la discorde. Les commencemens de cette nouvelle guerre furent heureux pour la France. Port-Mahon fut emporté par le maréchal de Richelieu. La bataille de Hastembeck, la capitulation de Closter-Severn; la conquête de l'électorat de Hanovre, les fréquentes défaites du roi de Prusse, allié de l'Angleterre, tout n'annonçait aux violateurs du droit des gens que des revers mérités. En un moment, la malheureuse journée de Rosbac, où les Français furent défaits, change la face des affaires. Depuis cet instant fatal, les disgrâces se multiplièrent. En vain on remporta quelques triomphes; il fallut abandonner les conquêtes. On ne fut pas plus heureux en Amérique. La France, il est vrai, ne fut entamée nulle part; mais elle perdit dans les Indes, Pondichéry et d'autres domaines: en Afrique, l'île de Gorée; en Amérique, tout le Canada, la Guadeloupe, la Martinique; en un mot, l'Angleterre envahit tout. (1761) Pour arrêter ce prodigieux accroissement de la puissance britannique, toutes les branches de la maison de France s'unissent avec Louis XV; leur ligue, sous le nom de *Pacte de famille*, devient pour les Anglais une nouvelle matière de triomphe.

1763. Cette guerre désastreuse, qui enleva à la France sa plus florissante jeunesse, sa marine et son commerce, finit par le traité de Paris, l'un des plus honteux, mais aussi l'un des plus nécessaires que la France eût encore signés. Deux ans après, la France perdit le Dauphin, fils unique de Louis XV. Ses rares talens, ses vertus héroïques,

sa piété solide et l'énergie de son caractère, annonçaient un prince aussi sage que courageux.

Une nouvelle guerre, plus terrible peut-être que les précédentes, se préparait dans l'intérieur. Le peuple était divisé en deux sectes connues sous les noms de *Jansénistes* et de *Molinistes*. Le roi eut besoin de toute la force de son autorité pour contenir les deux partis, qui s'accusaient réciproquement, et qui menaçaient de renouveler le scandale de la Fronde. Ces disputes religieuses portèrent un scélérat à attenter aux jours du monarque. Damiens, endoctriné, à ce que l'on crut, par les jésuites, donna un coup de poignard à Louis XV, qui fut encore assez grand pour demander sa grâce au parlement. On ne lui obéit point, et Damiens expira au milieu des supplices. Quant aux jésuites, leur ordre fut entièrement supprimé dans tout le royaume. (1764) A la suite de ces désordres, le parlement, sans doute trompé dans son zèle, voulut rivaliser, et même l'emporter sur l'autorité royale, en refusant d'enregistrer des édits, et demandant une assemblée des états-généraux. Louis XV, lisant dans l'avenir, aperçut le piége qu'on lui tendait. Armé de toute son autorité, il vint au parlement, fit enregistrer les édits; et de retour à son palais, supprima cette compagnie rebelle, (1771) et successivement tous les autres parlemens du royaume : on établit à leur place de nouveaux tribunaux de justice, sous le nom de *Conseils supérieurs*. Ce coup de vigueur, dicté par le chancelier de Maupeou, rendit la tranquillité à l'état.

Louis, vertueux dans sa jeunesse, était depuis long-temps tombé dans les piéges que d'infâmes courtisans tendirent à son innocence; il persévéra dans ses désordres jusqu'à la vieillesse, et puisa dans le sein de la débauche, la maladie qui le conduisit au tombeau. Ce prince avait toujours

respecté la religion : dans ce moment critique, elle reprit sur lui tous ses droits. Il fit l'aveu public de ses égaremens, en demanda pardon à son peuple, et expira dans les larmes de la componction en 1774, à l'âge de soixante-cinq ans.

LOUIS XVI.

1774. Louis seizième de nom, petit-fils de Louis XV, avait épousé, n'étant encore que Dauphin, Marie-Antoinette d'Autriche. Jamais prince ne monta sur le trône avec des intentions plus pures, et jamais prince aussi ne rencontra plus d'obstacles au bien qu'il chérissait, ni des sujets plus opposés à leur bonheur. Dès les premiers jours de son règne, il rappela les parlemens, parce qu'on lui persuada que c'était le vœu de son peuple. Les parlemens à peine rétablis, luttèrent hautement contre le monarque auxquels ils devaient leur renaissance. Cette lutte long-temps prolongée amena la convocation des états-généraux, et ceux-ci la révolution, qui arracha la couronne à Louis XVI, et le conduisit à l'échafaud.

1778. Les dissentions entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique devenant tous les jours plus animées, celles-ci publient leur acte d'indépendance, et se placent au rang des nations. Louis XVI était spectateur passif de la guerre, lorsque les députés des Etats-Unis vinrent réclamer les secours de la France. Entraîné par son conseil, il reconnaît leur indépendance, et fait même avec les députés du congrès un traité d'amitié et de commerce; aussitôt l'ambassadeur d'Angleterre reçoit l'ordre de quitter Paris. Cette retraite est le signal de la guerre entre les deux nations. Des flottes formidables sortent des ports respectifs, et vont ensanglanter toutes les mers. Cette guerre néanmoins procura une diversion extrêmement utile aux colo-

nies. Leurs ressources étaient épuisées, et elles se voyaient forcées de songer à un accommodement avec le cabinet de Saint-James. L'Angleterre reconnut formellement l'indépendance de l'Amérique par le traité de 1782. La France conclut la paix à des conditions glorieuses; elle recouvra ses établissemens des Indes, et le honteux traité de Paris, concernant le port et les fortifications de Dunkerque, fut aboli.

1787. La France triomphante à cette époque, n'en devint pas plus heureuse. Necker, ministre des finances, venait d'être renvoyé. La dépense excédait la recette de près de cent quarante millions; le crédit public disparaissait et laissait l'état sans ressources. Le roi se décida alors à convoquer une assemblée des notables de son royaume. Il proposa l'impôt du timbre et de la subvention territoriale. Ces sages dispositions furent repoussées par divers parlemens. Le roi exila celui de Paris; sa disgrâce devint la cause des autres parlemens et du peuple lui-même, qui croyait que cette opposition n'avait d'autre objet que ses intérêts et son bonheur.

Après six mois d'exil, le parlement ayant promis d'être plus docile aux vues du souverain, est rappelé; mais à peine réintégrés, ces magistrats oublient leurs engagemens. Le cardinal de Brienne, successeur de Necker, ne prend que de fausses mesures pour les ramener à la soumission. Necker, que la voix commune indiquait comme le seul homme capable de relever le crédit public, est rappelé au ministère; il décide la convocation des états-généraux. Jaloux de conserver la faveur du peuple, il fait même accorder au troisième ordre un nombre égal de voix aux deux autres réunis.

1789. D'après les lettres de convocation données par Louis XVI, les états-généraux du royaume s'assemblèrent le 15 mai dans la ville de Versailles.

Le jour même de l'ouverture, le tiers-état somma, contre l'usage, les députés du clergé et de la noblesse de se réunir en une seule assemblée. Plusieurs obéirent à la sommation, et le 17 juin, ce rassemblement se constitua de lui-même en *Assemblée nationale*. Le roi, pour arrêter cette marche illicite, annonça une séance royale, dont les préparatifs obligèrent de fermer les salles pendant quelques jours. Ce fut alors que le tiers-état rassemblé jura de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France. La douceur du roi, dans cette circonstance, la crainte, comme il le dit, qu'*un seul homme périt pour sa querelle*, devinrent funestes : il légitima les entreprises des novateurs, en ordonnant aux deux premiers ordres de s'y réunir, le 27 juin.

Une révolution se préparait de toutes parts ; elle éclata à Paris le 12 juillet suivant. Les Parisiens prirent les armes, et deux jours après ils s'emparèrent de la Bastille. Quelques actes de cruauté commis par le bas peuple souillèrent cette journée. Les provinces suivirent l'exemple de la capitale ; partout on courut aux armes. Il y eut des excès commis contre les personnes ou contre les propriétés de ceux qui étaient connus par leur opposition au nouvel ordre de choses. Dans un clin d'œil, les villes et les campagnes enfantèrent de nombreuses légions de gardes nationales, et la cocarde tricolore devint la marque distinctive des soldats français. Louis XVI lui-même sanctionna la révolution, en prenant les couleurs de la liberté, et en venant à l'hôtel de ville de Paris, donner son approbation à cet élan national vers une autre forme de gouvernement.

L'assemblée nationale profita de la révolution qui venait de s'opérer, pour donner à la France la constitution qu'elle lui avait promise. Tout changea dans la division des pouvoirs et dans les différentes branches de l'administration. Le clergé et la

noblesse perdirent leurs priviléges, et une déclaration solennelle des *droits de l'homme et du citoyen* devint la base des décrets des législateurs. Cependant la démarche que le roi avait faite ne put le préserver des excès populaires. Dans un repas donné à Versailles par les gardes-du-corps au régiment de Flandre, la nouvelle cocarde fut, dit-on, foulée aux pieds, et le peuple insulté dans des chansons que suggéra cette imprudente orgie. Informés de cet événement, les Parisiens courent aux armes. Une foule innombrable se rend à Versailles avec des pièces de canon. Le palais du roi est assiégé; les gardes-du-corps opposent une vaine résistance: le sang coule, et la Providence sauve cette fois Louis XVI et son épouse. Le lendemain ce monarque et sa famille, accompagné par tous les députés à l'assemblée nationale, vient établir sa résidence dans la capitale.

1790. L'assemblée nationale n'aurait pas cru avoir donné à l'état une constitution durable, si elle n'avait pas déterminé les devoirs que les ecclésiastiques avaient à remplir comme citoyens, en fixant de nouvelles dispositions de discipline cléricale. Autant la réunion des trois ordres avait causé d'agitation, autant ces dispositions en firent naître lorsqu'elles furent proposées. Enfin la majorité de l'assemblée l'emporta, et tous les ecclésiastiques qui remplissaient des fonctions publiques, furent obligés de se soumettre par serment à la nouvelle constitution du clergé. Auparavant les dîmes avaient été supprimées, les biens ecclésiastiques déclarés nationaux, et des pensions faites aux religieux et à tous les bénéficiers du clergé séculier. Un grand nombre d'ecclésiastiques prêtèrent le serment qui leur était demandé, et beaucoup d'autres le refusèrent: de là un schisme qui s'étendit sur toute la France, dont il ne devait que trop favoriser les ennemis. Le territoire français fut

divisé en départemens. On créa les assignats, papier monnaie qui fut hypothéqué sur les biens nationaux. Une fédération de toutes les gardes nationales du royaume, ainsi que des troupes de ligne, se réunit au Champs-de-Mars à Paris, pour célébrer l'anniversaire du 14 juillet. On y jura d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi, ainsi que de maintenir la nouvelle constitution.

1791. Les membres de l'assemblée nationale, qui se disaient patriotes, avaient formé une *société* dite *des Jacobins*, du nom du lieu où elle tenait ses assemblées, association monstrueuse qui ravagea les villes et les campagnes. Ceux d'une opinion contraire avaient aussi établi des sociétés, des *clubs* sous différens noms. Les autres sociétés du royaume s'affilièrent à celles où elles crurent voir qu'on suivait leurs principes. Déjà un grand nombre de Français s'étaient expatriés : les tantes du roi partirent pour Rome, et le 21 juin, Monsieur et son épouse quittèrent le Luxembourg; Louis XVI, la reine et ses enfans sortirent des Tuileries. Monsieur parvint jusqu'aux frontières du royaume par la route de Mons; mais le roi et sa famille ayant pris celle de Montmédi, furent arrêtés à Varennes et ramenés aux Tuileries. Dès-lors on demanda hautement la mise en jugement de Louis. L'assemblée le décréta suspendu de ses fonctions, jusqu'à ce qu'il eût accepté l'acte constitutionnel. Cette mesure contrariant les projets de ceux qui voulaient que le roi fût jugé, un mouvement populaire fut exécuté. Le 17 juillet, deux citoyens ayant été assassinés au Champ-de-Mars, où l'on se pressait en foule pour signer une pétition, le tumulte augmenta d'une manière effrayante. La garde nationale parvint cependant à dissiper ce rassemblement. Le nouvel acte constitutionnel étant achevé, fut présenté à la sanction du roi qui l'accepta.

Après avoir terminé ses séances (30 septembre

1791), l'assemblée nationale, depuis appelée *assemblée constituante*, fit place à l'assemblée législative, qui ne devait s'occuper que des lois organiques de la constitution, ou de celles que les circonstances exigeraient. On avait lieu d'espérer que la France serait tranquille pendant la nouvelle session : la révolution était faite, et la constitution établie et sanctionnée par le monarque et par la majorité de la nation : mais d'un côté, le schisme et les décrets de déportation lancés contre les prêtres insermentés; de l'autre, l'émigration devenue une espèce de délire, et l'attitude hostile des puissances étrangères, ne faisaient rien prévoir que de funeste. A ces principes de discorde et de troubles, il faut ajouter ces clubs nombreux dont je vous ai déjà parlé, et qui avaient autant de noms qu'il y avait de partis. Comme leur influence était alors toute-puissante, la nouvelle assemblée se trouva presque composée d'élémens ou divers ou opposés. Placé entre les factions étrangères, harcelé tour à tour par les émigrés et par celles de l'intérieur, le roi, voulant les ménager toutes, n'en contentait aucune. Cependant le peuple de Paris, excité surtout par les partisans du gouvernement républicain, se disposait à une seconde révolution.

1792. Le roi, selon le droit que lui donnait l'acte constitutionnel, refusa de sanctionner les décrets contre les prêtres et les émigrés. Le 20 juin, la populace des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau se rend aux Tuileries, et menace d'enfoncer les portes. Louis ordonne de les ouvrir; sa réponse en motivant son *veto* sur la liberté de sa sanction, et la fermeté qu'il montra, déconcertèrent les assaillans. Déchus pour ce jour-là de leurs espérances, les factieux trouvent dans l'invasion des armées étrangères le prétexte d'une nouvelle agression. Le 10 août, le château des Tuileries est attaqué dès le matin par de nombreuses bandes de

Marseillais et d'habitans des faubourgs; le canon gronde, les Suisses opposent une vaine résistance au torrent qui se précipite vers le palais de nos rois; ils fuient, et un grand nombre d'entre eux deviennent les victimes de leur dévouement. Louis avait cherché un asile avec son épouse et ses enfans dans le sein de l'assemblée : le 13, lui et sa famille furent transférés à la tour du Temple. Dès ce moment les statues des rois furent abattues, les ambassadeurs des puissances étrangères se retirèrent, et les jacobins triomphèrent partout. Sous prétexte de rétablir le monarque français dans ses droits, une armée autrichienne avait mis le siége devant les places de Lille et de Thionville, et une armée prussienne, commandée par Frédéric-Guillaume II en personne, avait pénétré, à travers les plaines de la Champagne, jusqu'à Châlons-sur-Marne. A la nouvelle de ces dangers, les Français prennent les armes; de grandes armées se forment tout à coup, et le monarque prussien, qui n'est plus qu'à trente-cinq lieues de Paris, où il ne devait pas *laisser pierre sur pierre* (1), se trouve trop heureux de pouvoir se retirer au-delà du Rhin. L'armée autrichienne n'est pas plus heureuse : elle renonce aux conquêtes qu'elle avait faites en idée, et se voit réduite à défendre son propre pays. Elle apprend bientôt, par la défaite qu'elle éprouve à Jemmapes, que l'enthousiasme peut, chez les Français, remplacer la discipline et l'expérience. Des scélérats profitèrent de ce grand mouvement patriotique, qui poussait dans la carrière des combats toute la jeune population de la France, pour immoler à leur rage plusieurs milliers d'hommes détenus dans les

(1) Expressions du duc de Brunswick, qui commandait une partie des troupes prussiennes.

prisons et dans les nouvelles maisons d'arrêt de la capitale : prétendus amis de la liberté, ils en déshonorèrent la cause, et les braves qui, sur le champ de bataille, versaient le sang ennemi, ignoraient les lâches assassinats commis par des Français contre des Français.

Le sang répandu par les septembriseurs (1) fumait encore, lorsque la *convention nationale* s'installa le 21 du même mois. Sa première opération fut d'abolir la royauté et de proclamer la république. La peine de mort fut portée contre tous les émigrés qui seraient pris les armes à la main, ou qui rentreraient dans leur patrie. Le 3 décembre, la convention déclara que Louis XVI serait jugé par elle ; le 4, elle décréta la peine de mort contre quiconque proposerait de rétablir la royauté en France. Le 11, Louis fut conduit à la barre de l'assemblée, et entendit articuler contre lui trente-quatre chefs d'accusation, auxquels on le somma de répondre. Quoique pris au dépourvu, il les détruisit tous sur-le-champ, avec autant de force et de justesse que de modération et de simplicité. On lui présenta ensuite les pièces à l'appui de son acte d'accusation; il méconnut les unes, reconnut les autres, et fut reconduit au Temple. Sur la permission de se choisir des défenseurs, il prit Tronchet et Target : ce dernier ayant refusé, Lamoignon de Malesherbes le remplaça; l'avocat Desèze leur fut adjoint. Il comparut de nouveau à la barre de la convention le 26 décembre, accompagné de ses trois défenseurs. Desèze, chargé de porter la parole, prononce, en faveur de son illustre client,

(1) On appela ainsi les bourreaux des prisons, parce que ces massacres, qui coûtèrent la vie à près de huit mille personnes, commencés le 2 septembre, se prolongèrent jusqu'au 6, sans aucun obstacle de la part des gouvernans.

un discours énergique, bien capable d'adoucir des juges moins prévenus et moins animés; deux partis partageaient l'assemblée : les uns voulaient un appel au peuple, les autres un jugement définitif. Ceux-ci l'emportèrent.

1793. Le 15 janvier, Louis XVI fut déclaré par la convention, *coupable de conspiration contre la liberté de la nation, et d'attentat contre la sûreté générale de l'état.* Le 17, au milieu d'une fermentation orageuse, la peine de mort fut prononcée à une majorité de cinq voix; c'était une infraction manifeste aux lois du temps, qui exigeaient les deux tiers des suffrages pour la condamnation d'un accusé. Le 19, on décréta que le jugement prononcé serait exécuté dans les vingt-quatre heures, à compter de la notification qui en serait faite à Louis, qui en entendit la lecture avec le calme et la résignation de l'innocence. Le 21, cent mille hommes commandés par Santerre, brasseur, étaient sous les armes. Vers neuf heures, il vint dire à Louis que son heure était arrivée. *Partons*, dit le prince, d'un ton de voix aussi ferme que s'il eût été sur le trône. Deux rangs de soldats, sur quatre de front, bordaient la route sans intervalles, depuis le Temple jusqu'à la place de Louis XV, nommée alors *place de la Révolution.* Arrivé à cet endroit fatal, il descendit de voiture avec calme, se déshabilla lui-même, et se laissa couper les cheveux; il repoussa le bourreau qui voulait lui lier les mains. Son confesseur lui ayant dit un mot, il les présenta lui-même, et marcha d'un pas ferme vers l'instrument du supplice, tandis que son confesseur lui criait avec enthousiasme : *allez, fils de saint Louis, montez au ciel.* Arrivé sur l'échafaud, il dit d'une voix haute et ferme : « Français, je meurs innocent; je pardonne à mes ennemis; je souhaite que l'effusion de mon sang

» éloigne.... » Santerre ordonna un roulement de tambours qui empêcha d'en entendre davantage. Alors il se présenta à la mort; sa tête tomba à dix heures quinze minutes. On la montra aux soldats qui faisaient un cercle autour de l'échafaud; quelques-uns crièrent *vive la nation! vive la république!* plusieurs personnes trempèrent des linges, des mouchoirs dans son sang. Son corps, sans cercueil, fut mis, couvert de chaux vive, dans une grande fosse du cimetière de l'église de la Magdeleine, de la Ville-l'Evêque. Ainsi périt Louis XVI, âgé de trente-huit ans et demi, après en avoir régné près de dix-neuf.

Anecdotes sur Louis XVI et sur le Dauphin son fils, Louis XVII.

Le plaisir le plus grand de Louis XVI était de se dérober à tous les regards pour exercer sa bienfaisance; et quand il était surpris, il disait : *Il est bien singulier que je ne puisse aller en bonne fortune, sans qu'on le sache.* En montant sur le trône, il ne voulut régner que par la justice, et l'on a défié ses plus ardens ennemis de citer une seule injustice de son règne qui lui fût personnelle. S'étant rendu au château de la Muette, on lui annonça que les habitans de l'endroit réclamaient sa justice contre un boulanger, qui, profitant de l'affluence du peuple attiré par la présence du nouveau roi, lui vendait le pain au-dessus de la taxe. Le prince, après avoir reçu la plainte de ces villageois, leur dit : « Je vous ai entendus, mes enfans, il faut que j'en« tende aussi celui que vous accusez. » Le monopoleur est mandé, interrogé, et le délit prouvé. Le roi alors se fait représenter la loi : la lecture qu'il en fait au coupable, lui apprend qu'elle le condamne à une amende de cinq cents livres. Le condamné se jette à genoux, demande grâce pour une faute qu'il assure être la première de sa vie, en ce genre : « Mon ami, lui dit « Louis XVI, si tu m'avais trompé, je pourrais te

« faire grâce ; mais il m'est impossible de la faire aux « ennemis de mon peuple. » Tel fut le premier jugement rendu par Louis XVI.

Son ministre de la guerre, le prince de Montbarrey, travaillant pour la première fois avec lui, lui présenta une liste de jeunes gens qui demandaient à être placés dans des régimens. Plusieurs étaient puissamment recommandés, et le nombre des aspirans surpassait de beaucoup celui des places. Louis XVI prend alors son crayon, et commence par effacer de la liste tous ceux qu'il voit recommandés par la reine, par les princes ses frères, et par d'autres grands personnages. Cette méthode paraît fort extraordinaire au nouveau ministre, qui en fait l'observation au roi : *Eh! Monsieur*, lui dit Louis XVI, *ne voyez-vous pas que ceux qui ont de si bons appuis sauront toujours se tirer d'affaire, et qu'il est de la justice que moi, le père commun de mes sujets, je m'établisse le protecteur de ceux que je vois destitués de toute protection.* Paroles sublimes! que devraient toujours avoir présentes à la mémoire les dispensateurs des grâces et des bienfaits.

Le voyage que fit Louis XVI, en 1786, pour visiter les côtes de Normandie, fut un tissu de scènes touchantes. Dans un bourg où il était descendu de voiture tandis qu'on relayait, la femme du chirurgien du lieu, écartant la foule dont il était environné, parvient jusqu'à lui, se jette à ses genoux et s'écrie : « J'ai donc le bonheur de contempler notre bon roi! » Louis XVI, en la relevant, lui demande ce qu'elle désire de lui? « Sire, je connais une femme honnête, « généralement estimée, mais pauvre et mère de douze « enfans. — J'entends votre affaire : comme je ne pas« serai pas aujourd'hui Vernon, que votre protégée « s'y rende avec un bout de mémoire, je me souvien« drai de votre recommandation ; et pour vous, ma « bonne, vous ne demandez rien? — Sire, après le « bonheur d'avoir vu le meilleur des rois, et de lui « avoir parlé, je n'ai plus rien à désirer. Seulement, « si je l'osais, je lui demanderais la permission de « lui baiser la main. » — « Et pourquoi pas le visage? » reprend Louis XVI, qui en même temps embrasse la suppliante. Ce trait de courtoisie à la Henri IV ravit

les spectateurs; et les cris de *vive le roi* s'élevèrent jusqu'aux nues. Malheureux Français ! Louis XI meurt dans son lit, et cet excellent prince périt de la mort des criminels !

Il était impossible de se figurer un enfant plus intéressant que le jeune héritier de la monarchie qui s'écroulait, de trouver dans un enfant, de sept à huit ans, plus de finesse, d'esprit et d'intelligence, plus d'amabilité dans le propos et dans le maintien, plus d'élévation dans les sentimens, un naturel plus heureux, de plus précieux indices, en un mot, des qualités désirables dans un prince né pour le trône.

Un jour que jouant avec un officier du château, il avait perdu la partie, celui-ci lui dit : « J'ai vaincu « M. le Dauphin. » Le jeune prince, piqué de l'expression, répondit par une saillie d'humeur, pour laquelle la reine le mit en pénitence. Le lendemain, sa gouvernante lui ayant fait une leçon sur le trait de la veille : « Je sais bien, répondit-il, que j'ai eu tort ; « mais aussi, pourquoi ne disait-il pas tout uniment « qu'il m'avait gagné ? c'est ce mot de *vaincu* qui « m'a mis hors de moi-même. »

Un jour qu'on lui avait lu quelques traits de la vie des anciens philosophes, il va quérir sa petite lanterne, l'allume, fait semblant de chercher quelqu'un dans la chambre, et s'arrêtant devant son instituteur, il lui dit : « Diogène, en plein midi cherchait un homme « avec sa lanterne, et ne le trouvait pas ; plus heureux « que Diogène, voici que je trouve un homme et un « ami. » Une autre fois, comme on lui faisait une lecture dans le Télémaque, et qu'on en était à l'endroit où l'auteur propose à résoudre la question : *Quel est le plus malheureux des hommes* ? le Dauphin dit au lecteur : « Arrêtez, je vous prie, Monsieur, ne lisez « point la réponse : je vais vous dire ma pensée. » Comme il y avait beaucoup de monde dans l'appartement, on lui dit de monter sur un siége : il le fait ; et d'un ton pénétré, « *Messieurs*, dit-il, *le plus mal-* « *heureux des hommes, c'est un bon roi, qui voit que* « *ses sujets ne veulent plus lui obéir.* » A cette réponse, si analogue aux circonstances, tous les yeux se remplirent de larmes.

Les réparties ingénieuses ne manquaient jamais au jeune prince pour se tirer d'affaire : on le grondait pendant une promenade, et on lui demandait par quelle fantaisie, au lieu de suivre le beau chemin, il s'en écartait pour sautiller d'une pierre sur une autre ? « C'est, « répondit-il, pour m'accoutumer au chemin de la « gloire, qui est raboteux. »

Le Dauphin cultivait un petit jardin aux Tuileries. Un détachement de deux cents gardes nationales l'y ayant conduit, quatre à cinq seulement y furent admis avec lui. Avant qu'on ne ferme la porte, il se tourne vers ceux qui devaient y rester, et leur dit : « Je suis « bien fâché, Messieurs, que mon jardin soit si « petit; car j'aurais grand plaisir à vous y recevoir « tous. »

Lorsqu'il eut appris que Louis XVI était jugé à mort, après avoir arrosé de ses larmes ce père infortuné, exalté par la douleur, il ne connaît plus d'obstacles; il échappe au premier corps de garde, se précipite vers l'escalier, et se jetant aux genoux d'un municipal qu'il rencontre, il s'écrie en sanglottant : « Ah ! « Monsieur, je vous en prie, je vous en prie, menez-« moi dans l'Assemblée : je lui demanderai qu'on ne « fasse pas mourir papa. »

Et c'était cet étonnant enfant, ce prodige de sensibilité et de vertus précoces, que des tigres dénommaient sous le nom de *Louveteau* qu'il était expédient d'étouffer, et qu'en effet leur scélératesse étouffa !

XXe ENTRETIEN.

GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN.

(1793-1799.)

En même temps que la Convention immolait Louis XVI à ses fureurs, les armées françaises,

sous la conduite de Dumouriez, couvraient la Belgique et menaçaient la Hollande. Battu à Nerwinde, ce général, qui avait osé menacer les jacobins, fut accusé par eux de trahison. La Convention ayant envoyé cinq commissaires pour l'arrêter, il les fit saisir, et les livra au prince de Cobourg, après quoi il passa lui-même chez les Autrichiens : sa tête fut mise à prix. Pendant que ces événemens avaient lieu en Belgique, le général Houchard battait le duc d'Yorck à Honscoot, et Custine perdait Mayence. Ce dernier, de retour à Paris, fut condamné à la peine capitale, et son fils, pour avoir pris sa défense, le suivit de près. Cette même année (31 mai), beaucoup de députés suspects aux démagogues furent arrêtés ; les prêtres non assermentés se virent déportés à la Guianne, et la Convention créa le comité de salut public, centre de la plus affreuse tyrannie. Le peuple français, par un décret du 16 août, reçut l'ordre de se lever en masse, et c'est de cet instant que peut dater le règne de Roberspierre et de la terreur.

Marat, qui avait proposé l'arrestation de cent mille parens ou amis d'émigrés, comme garans de la vie des cinq députés détenus à Olmutz, périt sous le poignard de Charlotte Corday, fille républicaine par caractère, et reçut les honneurs du Panthéon, tandis que celle qui avait délivré la France de ce tyran, marcha au supplice avec une résolution digne d'une meilleure cause. Dans ce même temps, la ville de Lyon faisait juger Chalier, monstre émule de Marat, et l'envoyait au supplice. Cet acte de justice attira la foudre sur cette ville infortunée. Assiégée par Dubois-Crancé, et défendue par le brave Précy, elle résista depuis le 8 août jusqu'au 10 octobre, où, forcée de se rendre par famine, elle devint le théâtre de toutes les horreurs. La loi du *Maximum* vint frapper le commerce et ouvrir la porte

à tous les genres d'accaparemens et de brigandages ; la loi des suspects appela les délateurs, et donna naissance aux massacres juridiques, qui, bientôt organisés d'un bout à l'autre de la France, firent couler des fleuves de sang. Les *guillotines* dressées de toutes parts, mais trop lentes encore au gré des assassins, furent secondées par les canonnades, les fusillades, les noyades, etc., qui, dans un même instant, immolaient des milliers de victimes.

Le 1er octobre fut signalé par le décret qui mettait en jugement les députés Girondins, auxquels les factieux imputaient le dessein de donner à la république un gouvernement fédératif. Ils furent traînés au tribunal révolutionnaire, et subirent la mort. Ceux qui étaient échappés à la guillotine, périrent presque tous misérablement. Leur supplice fut précédé par celui de la reine. Digne émule de son auguste époux, Marie-Antoinette supporta le malheur avec toute l'énergie et toute la majesté de la vertu. Elle mourut le 16 octobre, entourée, mais en vain, de tout ce que la rage républicaine avait imaginé de plus avilissant. Peu de temps après, le duc d'Orléans subit le même sort.

Dans les provinces de l'Ouest éclatait une guerre terrible, excitée par les émigrés et les Anglais. Le département de la Vendée en devint le foyer, et cet incendie menaça même les provinces qui avoisinent la capitale. Les idées religieuses exaltées au dernier point, et les principes républicains, poussés à l'excès, y amenèrent un conflit que ne purent faire cesser les rigueurs militaires exercées par de nombreuses troupes, accoutumées à vaincre les ennemis du dehors. La guerre civile prenait chaque jour de nouvelles forces, et servait d'aliment à la guerre étrangère. Cette année si fertile

en événemens se termina par la reprise de Toulon, qui avait proclamé Louis XVII, et reçu en qualité d'auxiliaires des troupes espagnoles et anglaises. En évacuant cette place, les Anglais avaient emmené tous les habitans qu'ils purent recevoir : deux mille de ceux qui restèrent furent sacrifiés.

1794. La Convention décréta la liberté des Nègres dans toutes les possessions de la France ; mesure impolitique, qui amena le massacre des malheureux colons et la perte des colonies. Plusieurs lois immorales se succédèrent avec rapidité. Un décret permit, dans les procès criminels, de recevoir comme témoins les dénonciateurs. Un autre bannit les nobles, non-seulement de Paris, mais encore de toutes les places fortes ou maritimes. Un orage subit éclata entre les démagogues : une partie, sous les ordres de Roberspierre, tenait ses séances aux Jacobins ; l'autre partie, dirigée par Hébert, siégeait aux Cordeliers. Tout à coup ce dernier est arrêté avec dix-huit des siens, du nombre desquels était Ronsin, qui se faisait appeler le *général des sans-culottes*. Ce coup inattendu affermit la domination de Roberspierre. Les échafauds rougirent chaque jour du sang de ses nombreuses victimes ; et l'on vit tomber pêle-mêle avec la tête des riches et des suspects, celles des plus ardens démagogues, dont les principes ou la puissance donnaient quelqu'ombrage au tyran. Le défenseur du roi, l'illustre Malesherbes, vingt-huit fermiers-généraux et le savant chimiste Lavoisier, périrent en même temps. Deux jours après, le 9 mai, vingt-six victimes furent sacrifiées, du nombre desquelles fut l'illustre sœur de Louis XVI. Fouquier Tainville, accusateur public, lui reprocha d'avoir aidé à la reine à mordre les balles qu'on devait tirer sur les patriotes, le 10 août 1792.

L'innocente princesse entendit, sans changer de visage, la lecture de sa sentence, et mourut en héroïne chrétienne, âgée de trente ans.

Cependant l'autorité de Roberspierre commençait à chanceler. Déjà le bourreau de Lyon, le comédien Collot d'Herbois avait été assassiné. Les craintes du tyran croissaient de jour en jour, ses soupçons se multipliaient, et cet état pénible, loin d'arrêter sa cruauté, l'irritait toujours davantage. Il proscrivit plusieurs membres puissans de la Convention. Barrère, Billaud de Varennes, Tallien et Fréron furent dévoués à la mort; mais cette liste fut trouvée, et les victimes désignées précipitèrent leur proscripteur. En vain ses partisans ameutèrent les sans-culottes, en vain ils soulevèrent les sections de Paris, Roberspierre et cent cinq de ses suppôts périrent le 28 juillet.

A la chute de Roberspierre, la France oppressée respira; les prisons s'ouvrirent, les tribunaux révolutionnaires furent suspendus, et leurs membres consternés pressentirent le supplice mérité qu'ils ne tardèrent pas à subir. Dans l'espace de peu de mois, le féroce Fouquier-Tainville, Carrier, tyran de Nantes, et leur émule Joseph-le-Bon, furent condamnés à la mort. Soixante-treize députés de la Convention, dont le seul crime était d'avoir, dans le procès du roi, voté l'appel au peuple, recouvrèrent leur liberté. Pendant cette guerre intestine, les soldats de la république chassaient de tous côtés les armées étrangères auxquelles la trahison avait facilité des victoires passagères, et lorsque la guerre civile dévastait nos plus belles provinces, les Autrichiens étaient repoussés jusque dans le cœur de la Belgique, par la bataille de Fleurus; les Prussiens perdaient Mayence, et les Espagnols, après avoir fait quelques pas sur le territoire français, étaient rejetés jusque sur les frontières de la Catalogne.

1795. Ce fut dans le courant de janvier que périt le fils unique de Louis XVI. Ce jeune enfant, arraché à la reine sa mère, avait été mis sous la garde et la tutelle du cordonnier Simon, jacobin féroce, qui prit à tâche de dépraver ses facultés physiques et morales. Après avoir langui près de trois ans dans les fers, il succomba sous le poids des mauvais traitemens, et mourut tout couvert d'ulcères. A sa mort, Monsieur, comte de Provence, prit le titre de roi, et le nom de Louis XVIII. Madame Royale, dernier rejeton de Louis XVI, fut échangée contre les cinq commissaires de la Convention que Dumouriez avait livrés aux Autrichiens. Quatre ans après, en 1799, cette princesse alla en Russie, où elle épousa le duc d'Angoulême, fils aîné du comte d'Artois, et s'attacha à la destinée de Louis XVIII. Ces illustres proscrits errèrent de climats en climats jusqu'en 1803, que l'Angleterre leur offrit un asile honorable.

Des mouvemens séditieux tendant à renouveler la terreur, agitèrent les sections, surtout parmi les habitans du faubourg Saint-Antoine; mais la convention l'emporta, et les moteurs de ces soulèvemens furent aussitôt immolés. Bientôt après, les clubs, foyers de l'anarchie, furent dissous, les tribunaux révolutionnaires anéantis, et la troisième constitution fut présentée et ensuite acceptée le 18 avril. Par cette constitution, le pouvoir exécutif était concentré dans cinq individus appelés *Directeurs*, et le Corps Législatif, divisé en deux Chambres ou Conseils, le Conseil des Anciens et celui des Cinq Cents. La Convention, jalouse de se perpétuer, avait résolu de faire entrer dans les Conseils qui devaient la remplacer, les deux tiers de ses membres. Plusieurs assemblées primaires de la capitale osèrent s'élever contre cette disposition; les esprits s'échauffèrent; des sections en-

tières prirent les armes, et se disposèrent à appuyer, par la violence, les arrêtés qu'elles avaient pris contre la Convention. Une explosion terrible éclata; mais le canon dirigé sur toutes les avenues des Tuileries ayant balayé les insurgés, ceux qui purent échapper furent forcés de rentrer dans leurs foyers. Débarrassée de ses ennemis, la Convention termina ses séances; le Directoire et les deux Conseils furent installés (29 octobre 1795).

De grands événemens ne tardèrent pas à signaler les commencemens de ce nouveau gouvernement. Une armée française, au milieu des rigueurs de l'hiver, avait envahi la Hollande; une autre passa le Rhin, et en soumit la rive droite, depuis Bâle jusqu'à Dusseldorf. L'armée des Pyrénées, après avoir fait des prodiges de valeur, avait forcé l'Espagne alarmée à demander la paix; un autre traité avait été signé avec la Prusse quelques mois auparavant; le général Hoche, par sa diligence, avait empêché les royalistes de la Vendée de se joindre aux émigrés et aux Anglais débarqués à Quiberon, et la défaite de ces derniers avait amené les Vendéens, fatigués d'une lutte inégale, à se prêter à une pacification générale. L'arrestation et le supplice de Stofflet et de Charrette terminèrent enfin cette guerre désastreuse: les insurgés mirent bas les armes, et le calme se rétablit. En Allemagne, l'archiduc Charles vint arrêter la marche des Français. La sanglante bataille de Néresheim dura dix-sept heures avec des succès balancés, et ne se termina qu'à la nuit, que les deux armées passèrent sur le champ de bataille. Jourdan, après plusieurs échecs, fut contraint d'évacuer Nuremberg et Bamberg, et remit le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse au général Beurnonville. De son côté le général Moreau, abandonné en Bavière et forcé de se replier, exécutait une retraite de cent lieues, qu'il illustrait par plusieurs vic-

toires, tandis que l'archiduc Charles perdait au siége de Kelh, qui le retint pendant deux mois, l'occasion de secourir l'Italie, où tout cédait aux armes victorieuses de Kellerman. Deux cent mille hommes, commandés par Beaulieu, vinrent remplacer les vaincus, et les Français étaient près de succomber, lorsque Bonaparte, à qui les dépositaires actuels de l'autorité devaient leur victoire sur les Parisiens, obtint, pour prix de ses services, le commandement de l'armée d'Italie. Il justifia le choix qu'on avait fait de lui par les journées de Montenotte, de Mondovi et de Lodi, qui le rendirent maître de l'Italie septentrionale.

Ce succès effraya les cours de Naples et de Turin; elles demandèrent la paix; et Bonaparte l'accorda, dans le dessein sans doute de diviser l'Italie, et d'en atténuer les forces. Milan et Pavie furent châtiées dans leurs chefs; Crémone ouvrit ses portes au vainqueur, et les coalisés n'eurent bientôt d'asile que dans Mantoue. La consternation s'empara de Venise : elle voyait l'orage s'approcher, et Vérone, une de ses places les plus importantes, était menacée. Masséna y fit son entrée, tandis que Bonaparte ordonnait l'investissement de Mantoue. Vers le même temps, le pape Pie VI acheta la paix par la cession de Bologne, de Ferrare et de la citadelle d'Ancône, ainsi que par le don de ses tableaux les plus précieux, de cinq cents manuscrits et de vingt-un millions; ensuite la citadelle de Milan capitula, et une colonne de l'armée française s'empara de Livourne. Cependant les Impériaux, après s'être recrutés dans le Tyrol, reparaissaient sous les ordres de Wurmser, reprenaient Vérone, et faisaient lever le siége de Mantoue. Ce fut dans ces momens critiques, où Bonaparte fournit à l'histoire un de ces traits de présence d'esprit dont on trouve bien peu d'exemples. Il n'avait que douze cents hommes : quatre

mille Autrichiens, soutenus par du canon et de la cavalerie, le somment de se rendre : il feint d'être suivi de toute son armée, les menace, les épouvante, et les contraint de mettre bas les armes.

Vers ce même temps les débris des armées, si souvent dispersées, s'étaient réunis sous les ordres du feld maréchal Alvinzi, et campaient près d'Arcole, au milieu des marais. Ce fut là que s'engagea ce combat terrible qui, avec des succès balancés, se prolongea pendant trois jours. Les sanglantes journées d'Arcole furent suivies de six combats et des deux batailles de Rivoli et de la Favorite, où les Français furent toujours vainqueurs. La paix momentanée que depuis peu de mois le pape avait achetée au prix de tant de sacrifices, fit place à de nouvelles hostilités. Après s'être emparé du trésor de Lorette, le général Victor se dirige avec Bonaparte sur la métropole. Pie VI obéit aux ordres du vainqueur, et, par le traité de Tolentino (19 février 1797), il reçoit dans Ancône une garnison de Français, et paie trente-un millions un second moment de tranquillité. Bonaparte se dispose ensuite à lutter contre le prince Charles, qui s'avançait avec les Hongrois : il gagne la bataille de Neumarck, et renforce son armée de celle de trois généraux, qui, en traversant le Tyrol, viennent se joindre à lui par la vallée de la Drave. L'empereur désirant terminer cette guerre, qui, depuis cinq années désolait l'Italie, et voulant arrêter la marche de Moreau, qui se dirigeait sur sa capitale, envoya les généraux Merveld et Bellegarde à Judembourg, pour traiter de la paix. Les négociations commencèrent aussitôt, et les préliminaires furent signés le 16 avril. Par ce traité, l'empereur renonçait à ses droits sur la Belgique et la Lombardie, et consentait que le Rhin séparât ses états de ceux de la république. Le traité de Léoben était à peine conclu que Bonaparte s'avança sur Venise.

Cette ville capitula, et fut cédée peu de temps après à la maison d'Autriche, en dédommagement de la Belgique et du Milanez. Gênes, voisine de la France, était alors déchirée par les factions; Bonaparte change la forme de son gouvernement; une constitution nouvelle y remplace l'aristocratie, et elle prend le nom de république Ligurienne. Cette même époque vit naître aussi la république Cisalpine, dont Bonaparte établit le siége à Milan.

Dans l'intérieur, le Directoire, par son despotisme, aliénait de jour en jour l'opinion publique; mais loin de songer à plier, il ne cherchait que les moyens d'humilier ses adversaires. La veille du 18 fructidor (3 septembre 1797), des troupes parties de Versailles arrivent à minuit aux portes de Paris, s'emparent des postes militaires, et investissent les Tuileries. Deux Directeurs (Carnot et Barthélemy) ne partageaient ni les opinions ni les projets de leurs collègues : on marche pour les arrêter; Carnot plus méfiant s'échappe, Barthélemy est conduit en prison, et la puissance souveraine demeure aux mains des triumvirs. Le poste des Tuileries, où siégeait le Corps Législatif, fut forcé, les Conseils dispersés, et leurs débris, rassemblés à la hâte à l'Odéon et aux écoles de chirurgie, y formèrent un simulacre de Corps Législatif prêt à sanctionner les lois des triumvirs. L'exil fut prononcé contre Carnot, Barthélemy et cinquante-trois députés; la proscription s'étendit sur les généraux Pichegru, Murinais, Morgan et Miranda. Le surlendemain, pour remédier à l'épuisement des finances, on rétablit les loteries, on créa les péages qui, sur les routes, devaient à chaque pas entraver le commerce, et l'on donna à l'impôt du timbre une plus grande extension. Enfin, on décréta la banqueroute, et la dette nationale réduite des deux tiers, vint mettre le comble à la honte des Français. Les trois Directeurs complétèrent leur corps par la no-

mination de Merlin et de François de Neufchâteau, et ils se hâtèrent de mettre à exécution les décrets qu'ils avaient dictés. L'exportation commença, et les victimes partirent de Paris pour être transportées dans les pays les plus malsains de l'Amérique, où les attendaient des tourmens mille fois pires que la mort. A cette époque, Bonaparte terminait en Italie les négociations de la paix, qui fut définitivement signée à Campo-Formio, le 17 octobre 1797.

Après avoir remporté en deux ans plus de victoires que d'autres généraux en plusieurs années, Bonaparte revint à Paris recueillir le juste tribut de gloire qu'il avait si bien mérité. Nommé général en chef de l'armée d'Angleterre, il pensa que cette puissance ne pouvait être attaquée plus efficacement que dans ses possessions lointaines : les événemens ultérieurs devaient changer ses dispositions à cet égard. Dans le dessein où il est d'opérer une révolution dans l'Inde, il conçoit le projet de s'emparer de l'Egypte. Bientôt, sous le voile d'un impénétrable secret, il a rassemblé dans nos ports de la Méditerranée une flotte nombreuse et capable de porter quarante mille hommes. Il a pris ses mesures avec tant de sagesse, que déjà il s'est emparé de l'île de Malte, avant que les flottes anglaises aient appris le but de ce grand armement; la même fortune qui l'a guidé dans les plaines de l'Italie, l'accompagne sur les flots. Il touche aux rivages de l'Egypte; il y débarque avec son armée. Un combat le rend maître de la ville d'Alexandrie; et deux victoires remportées contre les Mamelucks, lui ouvrent les portes du Caire, et lui assurent l'entière possession de la basse Egypte, dont il devient le législateur, après en avoir été le vainqueur.

Pendant les négociations pour la conclusion de la paix, les deux grandes puissances belligérantes, la France et l'Autriche, étaient convenues d'assem-

bler un congrès, où se trouveraient les plénipotentiaires de tous les princes qui avaient des indemnités à réclamer de la république française, et de ceux qui, ayant déjà fait leur paix avec elle, avaient ou des limites à déterminer, ou de nouveaux rapports, de nouvelles alliances à former. Ce congrès eut lieu à Rastadt; mais l'Angleterre, qui craignait que le résultat de ses délibérations ne fût une paix générale du continent, contraire à son ambition, agit sourdement par ses émissaires, et fit tant qu'après plusieurs mois de lenteurs et d'inutiles débats, ce congrès fut dissous, et les plénipotentiaires français assassinés. D'ailleurs, le départ de Bonaparte avait relevé trop haut les espérances de l'empereur d'Allemagne, pour qu'il restât fidèle au traité de paix, et le Directoire de son côté semblait ne s'être occupé qu'à provoquer de nouvelles hostilités. Deux fois Pie VI avait payé la paix; mais de sourdes intrigues avaient sapé dans Rome même les fondemens de sa puissance. Tout à coup le général Duphot est tué par des mutins, et Joseph Bonaparte, ambassadeur français, se retire à Florence. Berthier entre dans Rome, arbore le drapeau tricolore, et, formant à la hâte un gouvernement provisoire, il reconnaît, au nom de la République Française, la République du Capitole. Le souverain pontife est détrôné, et ce vénérable vieillard se voit traîné d'exil en exil jusqu'à la citadelle de Valence, où il meurt le 29 août 1799.

L'année 1798 fut marquée par la subversion de la Suisse, qui reçut une constitution dictée par les Français, et fut forcée de leur céder l'évêché de Bâle, l'état de Mulhausen et la principauté de Porentruy. La république de Genève fut entraînée par ce torrent. Animé contre l'Angleterre, le Directoire se flattait de pouvoir jeter en Irlande des germes de révolution; mais ses efforts infructueux lui firent perdre deux escadres, qui vinrent successi-

vement aborder et se faire prendre dans la baie de Kilala. Plus heureux en Italie, les Français, commandés par Championnet, ouvrirent la campagne de 1799 par l'envahissement du royaume de Naples. Ce fut alors que les puissances s'unirent de nouveau, et que le Directoire, au lieu de conjurer l'orage, ne fit qu'en hâter l'explosion en déclarant la guerre à l'empereur et au grand duc de Toscane. Trois armées françaises passent le Rhin, et entrent en Allemagne; mais celle de l'aile gauche étant battue par l'archiduc Charles, celle de la droite est contrainte de se retirer du cœur de la Bavière pour rentrer sur le territoire de la République. En Italie, une nombreuse armée de Russes et d'Autrichiens envahit les états ci-devant Vénitiens, s'empare de Vérone, de Mantoue, de Milan, renverse la république Cisalpine, s'approche de Gênes, et menace la Provence d'une invasion. Elle est arrêtée dans sa marche par le général Macdonald, qui, accouru du royaume de Naples, opère sa jonction avec les débris de l'armée française. Le général Moreau va prendre le commandement de cette armée d'Italie, qui se tient sur la défensive, en attendant que l'armée d'Helvétie eût repris ses avantages contre les Austro-Russes, qui s'étaient emparés de Schaffouse, et avancés jusqu'à *Z*urich. Heureusement une mésintelligence pousse l'archiduc Charles à se séparer des Russes avec un corps de quarante mille hommes. Pendant qu'il assiège vainement Philisbourg, le général Masséna livre bataille, auprès de Zurich, à Korsakow, général russe, dont l'armée venait d'être affaiblie par le départ des troupes de l'archiduc. La grande victoire que remporta l'armée française, fut le terme des succès des ennemis, de ce côté, et la défaite d'un corps russe, amené d'Italie en Suisse par Suwarow, compléta leur déroute et hâta leur retraite. En Hollande, le général Brune venait de défaire les

Anglo-Russes débarqués dans ce pays, et le duc d'Yorck avait été trop heureux de se rembarquer avec ses troupes, à la faveur d'une capitulation.

La joie causée par les premiers succès de Bonaparte en Egypte, fut troublée par la nouvelle du désastre de la flotte française à Aboukir. Les Français pris entre deux feux par l'amiral Nelson, ne pouvaient manquer de succomber; mais ils se battirent en désespérés; leur amiral de cent-vingt canons sauta en l'air, un autre alla se briser à la côte plutôt que de se rendre; deux se sauvèrent : tous les autres, sur le point de couler bas, amenèrent leur pavillon. Bonaparte n'avait plus de flotte : prisonnier, pour ainsi dire, en Egypte avec son armée, il poursuivit et acheva la conquête du pays. Néanmoins les Mamelucks et les Egyptiens se soulevèrent autant de fois qu'ils en trouvèrent l'occasion, et les violences que Bonaparte employa pour les contenir, achevèrent d'exaspérer les esprits contre le vainqueur. Le mauvais succès du siége d'Acre fit tort à sa réputation et à ses affaires : les avantages même qu'il obtenait, contribuaient à le miner. Il le sentit, et, dégoûté de l'Egypte, il tourna ses vues et ses espérances du côté de l'Europe (1799).

Rappelé en France par une faction déjà puissante, il abandonne son armée, monte sur une frégate, aborde les côtes de Provence, et se rend droit à Paris. La République, depuis long-temps languissante, touchait à sa dernière heure. Le Directoire et les conseils n'inspiraient plus de confiance : des plans étaient tracés; l'arrivée de Bonaparte hâta leur développement. Soutenu par l'éclat de ses victoires, et ayant pris des mesures, il fit demander leur démission aux membres du Directoire; elle fut donnée sur-le-champ. Il fit entrer dans ses vues le Conseil des Anciens où il avait des partisans. De là il se rendit aux Cinq-Cents où on

l'accueillit par un cri de fureur. Il sort : quelques instans après des soldats armés entrent dans la salle, la bayonnette en avant ; les députés effrayés se retirent en désordre, et se dépouillent, dans leur fuite, du costume qui pouvait les trahir. On reforme à la hâte une nouvelle assemblée dévouée à Bonaparte ; on fabrique une nouvelle constitution, trois Consuls remplacent le Directoire, et Bonaparte, le premier d'entre eux, se trouve investi de l'autorité la plus absolue. Ainsi se termina la journée, dite du 18 brumaire.

XXIe ENTRETIEN.

CONSULAT, (1799-1804.)

Bonaparte, élevé à la dignité consulaire, affecta tous les dehors de la modération et de la générosité. Plusieurs arrêtés consolans accrurent la confiance qu'avait déjà fait naître l'abolition des lois du Directoire ; les listes des émigrés cessèrent, l'anniversaire du régicide fut aboli, et le gouvernement désavoua l'exil et la mort de Pie VI, en ordonnant qu'il recevrait enfin les honneurs de la sépulture, et qu'un modeste monument lui serait érigé. Cependant la guerre se rallumait sur le Rhin et en Italie. Le 25 avril 1800, Moreau passa ce fleuve sur trois points, et ce premier succès, suivi de plusieurs avantages, força le général autrichien à demander un armistice. Il lui fut accordé ; mais on reprit bientôt les hostilités. Moreau, après avoir battu les Autrichiens à Hohenlinden, passa l'Inn, et, marchant sur Vienne, amena l'archiduc Charles à signer une convention qui prépara la paix de Lunéville. Pendant les exploits de Moreau, Bonaparte passait les Alpes, pénétrait en Piémont

par la vallée d'Aost, faisait forcer le pont de Châtillon, et, sans s'arrêter devant le fort de Bard, franchissait le roc d'Albarédo, et se rendait maître d'Ivrée. Le 2 juin, Novarre ouvrit ses portes, et le premier Consul entra triomphant dans Milan, d'où il se porta sur le Pô. Des colonnes françaises gagnaient en ce moment sur les Autrichiens la bataille de Montebello. Quelques revers vinrent troubler la joie de ces heureux succès. Masséna avait rendu Gênes à l'amiral Keith. Ce fut alors que, de concert avec Desaix, le premier Consul prépara la journée mémorable de Marengo. Cette bataille sanglante s'engagea le 14 juin. Le général Mélas avait fait les dispositions les plus sages; notre armée se débandait, et la victoire se déclarait pour l'ennemi, lorsque l'arrivée de Desaix avec des troupes de réserve, changea la face du combat, et fit triompher les Français; mais Desaix y périt, et paya de son sang l'honneur d'avoir sauvé l'armée. Le fruit de cette journée fut la conquête du nord de l'Italie. L'Autriche, qui n'avait plus d'armée à opposer, demanda la paix et l'obtint. L'Angleterre posa les armes à son tour, et la tranquillité parut rétablie en Europe (1802). Ce temps de calme fut marqué par un événement mémorable. Un concordat de dix-sept articles fut passé entre le pape Pie VII et le gouvernement français. Alors la religion catholique romaine fut reconnue religion de l'état.

En Egypte, les restes de notre armée avaient à combattre les Anglais et les Ottomans. Kléber voulait ramener ces débris : la Porte y consentait; mais les Anglais s'y refusèrent. Alors ce brave général, ne consultant que son courage, battit les Turcs près d'Héliopolis, et rentra les armes à la main dans la ville du Caire. Il méditait de nouveaux projets de défense, lorsqu'il fut poignardé par un assassin de Gaza. Son successeur Menou ne put suivre ses plans; les Français, obligés d'aban-

donner l'Egypte, furent jetés par les Anglais sur les côtes de leur patrie.

Un Nègre entreprenant, Toussaint-Louverture, avait envahi Saint-Domingue : ce concurrent qu'on ne put mépriser, ne se soumit pas sans combat. L'amiral Villaret et le général Leclerc s'emparèrent des forts et du Cap. Toussaint-Louverture capitula ; mais bientôt arrêté avec toute sa famille, on le conduisit en France, où l'on ne sait quel a été son sort. Son arrestation aigrit les Nègres dont la soumission n'était point due à leur faiblesse. Ils reprirent les armes, égorgèrent les colons, et l'île entière reconnut Dessalines pour roi. En France, Moreau et Pichegru paraissaient redoutables. Pour s'en débarrasser, Bonaparte prit la voie la plus courte. Il trouva moyen de les impliquer dans une conspiration contre sa vie, dont on eut d'abord quelque peine à percer le mystère; car, de sa part, c'était un mystère d'iniquité. Pichegru fut étranglé dans sa prison; Moreau fut exilé, parce qu'on n'osa attenter aux jours d'un général singulièrement cher à l'armée (1803). L'année suivante, le duc d'Enghien, dernier rejeton de la race du grand Condé, fut arrêté en Allemagne, contre le droit des gens, ramené en France, et fusillé dans les fossés de Vincennes (1804). Cet assassinat, qui rendait Bonaparte l'irréconciliable ennemi de la dynastie royale, fit frémir d'indignation tous les cœurs honnêtes.

XXIIe ENTRETIEN.

EMPIRE. (1804-1814.)

Déjà le peuple français s'était prononcé en faveur de la perpétuité des fonctions du premier Consul;

mais bientôt on parut désirer que celui qui avait si bien défendu sa patrie, fût placé sur un trône impérial. Le Tribunat fut le premier qui exprima ce vœu; peu après le Sénat déclara Napoléon Bonaparte, Empereur des Français, et la dignité impériale héréditaire dans sa famille. Pour donner plus d'éclat à son couronnement, Bonaparte voulut être sacré de la main du souverain pontife; Pie VII fit pour lui ce que Saint-Boniface avait fait autrefois pour Pepin; il consentit à venir lui donner l'onction sainte (2 décembre 1804). L'année suivante, le nouvel Empereur se fit couronner roi d'Italie à Milan. Cependant la maison d'Autriche, gagnée par l'or de l'Angleterre, renonçait à ses véritables intérêts pour reprendre les armes, et l'empereur de Russie assemblait une armée pour venir à son secours. Napoléon ne se pressa point de répondre à ces hostilités; mais lorsqu'il apprit qu'une grande armée autrichienne était entrée en Bavière, et qu'elle s'acheminait vers le Rhin, il transporta sur le Danube les cent mille hommes qu'il tenait campés à Boulogne et dans les environs. Cette guerre fut courte, mais brillante et décisive. L'armée autrichienne fut dispersée presque sans combat, et quarante mille hommes enfermés dans Ulm acceptèrent une capitulation des plus honteuses. De là Napoléon courut sur Vienne, suivi de deux cent mille combattans. Il ne fit pour ainsi dire que traverser cette capitale; et, tournant vers le Nord, il s'enfonça dans la Moravie à la suite de l'armée autrichienne. Quelque diligence qu'il fit, il ne put empêcher les Russes de faire leur jonction, et bientôt il les vit disposés à lui présenter la bataille. Malgré les rigueurs de l'hiver, les Français, peu effrayés du nombre de leurs ennemis, les attaquent, les coupent, les culbutent et les mettent dans une déroute complète. L'empereur d'Allemagne, abandonné des Russes,

acheta sur-le-champ la paix. Cette paix agrandit la France du Tyrol et des Etats de Venise ; elle lui valut encore l'érection des deux royaumes de Bavière et de Wurtemberg, dont les souverains avaient secondé Napoléon. Tant de succès furent pourtant balancés par la bataille du Cap Trafalgar, où l'amiral anglais Nelson détruisit d'un seul coup toutes les forces navales de la France et de l'Espagne (1805).

Napoléon, insatiable de conquêtes, ne terminait une expédition que pour en entreprendre une autre. Déjà il avait métamorphosé la Hollande en un royaume, dont il gratifia l'aîné de ses frères ; mais celui-ci, naturellement modéré, ayant montré plus d'inclination pour les intérêts de ses nouveaux sujets, que pour ceux de Napoléon, fut dépouillé quelques années après, et la Hollande fit partie de l'Empire. En 1806, Napoléon envahit le royaume de Naples, et le donna à un autre de ses frères ; il en fit autant de la Westphalie, en faveur d'un troisième. Enfin il se fit chef d'une grande partie de l'Allemagne, sous le nom de protecteur de la confédération du Rhin ; et la plupart des petits princes allemands devinrent ses créatures.

Guillaume II, roi de Prusse, avait été, l'année précédente, sur le point de se joindre à l'Autriche et à la Russie ; mais la victoire d'Austerlitz l'avait arrêté au moment où il allait se jeter entre l'empereur Napoléon et la France, pour lui couper le retour. Napoléon se souvint de cette demi-aggression de Guillaume, et lui en demanda raison. Ce fut en vain que le roi de Prusse se mit en défense. La bataille d'Iéna suffit pour lui enlever son armée, sa capitale et presque tous ses états (octobre 1806). La Russie vint à son secours. Napoléon tourna ses armes contre elle ; mais il n'en triompha pas aussi facilement que de

la Prusse. Il faillit perdre à la journée d'Eylau, avec toutes ses conquêtes, la liberté ou la vie. On s'y battit au milieu d'une plaine couverte de neige épaisse, et la rigueur de la saison ne diminua en rien la fureur des combattans. Les Français restèrent maîtres du champ de bataille. La journée de Friedland fut plus décisive : elle termina la querelle en faveur de la France, et amena le traité de Tilsitt. Par ce traité, la Saxe, érigée en royaume, s'agrandit d'un vaste territoire en Pologne ; le roi Guillaume resta dépouillé d'une grande partie de ses possessions, et l'empereur Alexandre s'engagea à fermer tous les ports de la Russie aux flottes anglaises.

N'ayant plus d'ennemis au Nord, Napoléon fit attaquer le Portugal ; et le prince régent, pour ne pas se soumettre aux conditions qu'il lui imposerait, alla transporter au Brésil le siége de son gouvernement. Peu de temps après, le nouvel Empereur commença cette funeste guerre d'Espagne, qui doit imprimer une tache ineffaçable à sa mémoire. Sous prétexte de se rendre l'arbitre des différends qui existaient entre le roi Charles IV et son fils aîné, reconnu roi par tous les Espagnols, sous le titre de Ferdinand VII, et d'après l'abdication de son père, il attira ce jeune prince à Bayonne, s'empara de sa personne, et fit nommer son propre frère, Joseph Bonaparte, roi d'Espagne et des Indes. Murat, qui avait épousé une de leurs sœurs, passa au royaume de Naples. Les Espagnols indignés prirent les armes. Bonaparte, après avoir feint de les mépriser, marcha contre eux et vint jusqu'à Madrid. Il en partit presqu'aussitôt pour aller cueillir au-delà du Rhin de nouveaux lauriers. En effet, profitant du séjour de Napoléon en Espagne, deux cent mille Autrichiens se précipitaient vers ce fleuve. Il vole à leur rencontre, les disperse, et Vienne est reprise de nouveau. En-

tièrement défait à Wagram, le 6 juillet 1809, l'empereur François signe la paix, le 14 octobre de la même année, à des conditions qui eussent satisfait tout autre homme que Napoléon.

Divorçant avec sa femme, l'impératrice Joséphine, il obtint l'archiduchesse Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche : une telle alliance fit croire que désormais la paix était assurée. Ceux qui avaient tant de fois appelé de tous leurs vœux nos princes légitimes, renfermèrent alors dans le fond de leur cœur des désirs qui paraissaient ne pouvoir plus être réalisés. Mariée le 12 avril 1810, l'impératrice accoucha, le 20 mars 1811, d'un fils qui fut appelé *Roi de Rome*, par son père ; et l'on put croire enfin que le titre de dynastie de Napoléon, n'était plus un vain mot. C'est à l'époque de cette guerre avec l'Allemagne qu'il fit enlever de Rome, et mettre dans les fers le souverain pontife Pie VII, auquel il fit souffrir, ainsi qu'à ses cardinaux, une longue captivité. Dès l'année précédente il l'avait dépouillé de ses états. Cependant l'Angleterre s'était emparée de toutes nos colonies, avait détruit notre marine ; et le général Wellington, après avoir défendu le Portugal, pénétrait en Espagne, et en repoussait les Français.

Un des articles du traité de Tilsitt, portait que la Russie, à l'exemple de la France, romprait toute liaison avec l'Angleterre, et aiderait Napoléon à détruire le commerce de cette importune rivale. Voyant que celui-ci, par un vil monopole, faisait en secret, pour son propre compte, le commerce qu'il interdisait aux princes et aux nations, l'empereur Alexandre permit à ses sujets de renouveler avec l'Angleterre leurs relations commerciales. Napoléon irrité menaça la Russie. Alexandre répondit que le traité de Tilsitt étant également obligatoire pour les deux parties, celle qui le violait, déliait l'autre de ses engagemens.

Napoléon lui déclara la guerre, et fit d'immenses préparatifs. Arrivé à Varsovie, il attacha les Polonais à sa cause, par l'espoir dont il les flatta de les rendre à leur ancienne indépendance. En même temps il réunit sous ses drapeaux les troupes de toutes les puissances d'Allemagne, sans en excepter même l'Autriche, et bientôt il se trouva prêt à entrer en Russie, traînant à sa suite 780,000 hommes, 176,000 chevaux et 1200 pièces de canon.

Ce fut le 24 juin 1812 que Napoléon passa le Niémen : il s'avança de là dans la Lithuanie, et Wilna devint le poste d'où il s'élança dans le cœur de la Russie. A cet effroyable débordement, Alexandre ne pouvait opposer que cent cinquante mille hommes. Il adopta le seul système de défense qui pût le sauver : c'était d'éviter les actions générales, et de se retirer devant le torrent, ne laissant aux aggresseurs qu'un pays nu, désert, stérile, des sables, des forêts, et deux cent cinquante lieues à parcourir avant que d'en venir à une bataille. Napoléon, comme on l'avait prévu, s'enfonça dans ces contrées affreuses, plus occupé du désir de trouver l'ennemi, que des moyens d'assurer le retour et le salut de ses troupes. On passa sans obstacle la Dwina, puis le Niéper ou Boristhène. Smolensk fut défendu avec opiniâtreté par les Russes, qui, en évacuant la ville, la mirent en cendres, et ne laissèrent aux vainqueurs qu'un monceau de ruines. Sourd aux avis et aux remontrances, Napoléon passa outre, et s'aventura, sans magasins, sans vivres, sans hôpitaux, sur la route déserte de Moscow. Le succès sembla d'abord justifier sa témérité. On arriva à vingt-cinq lieues de cette ville, et les Russes, contraints de faire face, s'arrêtèrent à Borodino, sur la Moscowa. Ils y furent attaqués, se défendirent avec acharnement, perdirent la bataille (7 septembre); et Napoléon, dès le lendemain, prit avec cent vingt mille hommes victorieux et

affamés, la route de Moscow. La ville était abandonnée, presque toute la population avait fui; et les Russes, résolus de tout sacrifier pour ôter à l'ennemi toute retraite où il pût se mettre à l'abri des froids de l'hiver, n'avaient laissé dans cette grande et superbe capitale que ce qu'il fallait d'hommes pour l'embraser. Napoléon, en marchant à Moscow, avait compté sur la gloire d'y signer un traité de paix, ou du moins sur l'espérance d'y trouver des magasins pour subsister, et un point d'appui pour s'élancer de là sur Pétersbourg au retour du printemps. Tous ces rêves se dissipèrent, mais trop tard pour lui. Il se laissa endormir pendant un mois entier par des propositions que lui faisaient les Russes, en même temps qu'ils travaillaient à l'affamer et à lui fermer le retour.

Enfin le 18 octobre, il fallut renoncer à l'espérance d'un accommodement, et se résoudre à la retraite. On se mit en marche. A quelques lieues de Moscow, on rencontra les ennemis, et ce ne fut qu'après un combat de quinze heures qu'on put s'ouvrir un passage. Mais les Russes n'en réussirent pas moins dans leur principal objet, qui était de couper aux Français la route de l'Ukraine, et de les réduire à suivre celle de Smolensk, c'est-à-dire, le désert que leur premier passage avait formé depuis le Niémen jusqu'à la Moscowa. La famine croissait de jour en jour; les chevaux n'ayant plus d'autre nourriture que le chaume arraché aux toits des cabanes, périssaient en foule, et déjà la route se couvrait de voitures et de bagages abandonnés. L'arrière-garde avait de plus à lutter sans cesse contre des ennemis acharnés et infatigables. Bientôt à ces fléaux vint s'en joindre un autre qui compléta le désastre. Le 6 novembre, l'atmosphère s'enveloppa de vapeurs froides et rembrunies, le soleil disparut, et la neige commença à tomber sur la terre à gros flocons. Une bise glaciale, soufflant

avec furie, remplissait les forêts de ses sifflemens. Dès ce moment, on ne vit plus que des soldats presque ensevelis sous la neige, faire les derniers adieux à leurs camarades, ou bien redire en expirant le nom de leur mère ou du pays qui les avait vus naître. Il n'y eut plus de bataillons, de compagnies; les régimens débandés marchèrent à volonté. Les canons, les caissons, les riches étoffes, les vases précieux, pillés à Moscow, restaient épars çà et là dans les campagnes glacées; mais un cheval tombait-il mort, des centaines de faméliques couraient à son cadavre, et, comme des chiens dévorans, ils s'en disputaient les lambeaux. Chaque bivouac où l'on s'était arrêté le soir, ressemblait le lendemain matin à un champ de bataille : il était jonché d'hommes et de chevaux qu'avait tués le froid de la nuit. Depuis dix jours que les froids se faisaient sentir, l'armée était réduite à trente mille hommes, et n'en comptait pas dix mille en état de combattre.

Cependant on continua de marcher vers le Niéper, et comme on n'y trouva pas les Russes, on se crut presque sauvé; mais ils étaient allés attendre les Français sur la Bérésina. Napoléon était perdu s'ils y fussent arrivés à temps avec toutes leurs forces. Il profita de leur délai pour jeter deux ponts sur la rivière; car le dégel qui était survenu, avait ôté la ressource des glaces. Dès que les ponts furent construits, il fut un des premiers à se mettre en sûreté, et il s'enfuit chargé des malédictions de ses soldats, qu'il abandonnait à leur malheureuse destinée. Il serait difficile de calculer le nombre de Français qui périrent au passage de cette rivière, où l'arrivée des Russes occasiona une telle confusion, que des milliers de victimes se précipitèrent dans les flots. Tous les bagages de l'armée de réserve, deux cents pièces de canon et plus de vingt mille hommes y restèrent au pouvoir du vainqueur. En un mot, lorsque les débris de nos trou-

pes regagnèrent le Niémen (13 décembre 1812), de quatre cent mille guerriers qui avaient franchi ce fleuve, il y en eut à peine vingt mille qui le repassèrent; et de ces vingt mille hommes, il n'y en avait pas le tiers qui eût vu Moscow. Telle fut l'issue de l'entreprise la plus insensée, mais aussi la plus funeste dont les annales du monde nous aient conservé le souvenir.

Napoléon, échappé de la Russie, avait couru, sans s'arrêter, depuis la Bérésina jusqu'à la Seine, et était rentré de nuit dans la capitale, où il étonna encore plus par son insensibilité que par ses revers. La Russie avait déjà pour alliées l'Angleterre et la Suède. A peine la Prusse fut-elle délivrée de la crainte de son oppresseur, qu'elle se hâta de s'unir aux trois puissances confédérées. Napoléon cependant rêve encore des conquêtes : au lieu de garder la barrière du Rhin, il rentre en Allemagne à la tête d'une nouvelle armée, il s'avance jusque dans la Saxe, il prétend s'y maintenir et pousser plus loin.

Tandis qu'il se repaissait de ces chimériques espérances, l'Espagne achevait de lui échapper. Wellington, à la tête des troupes anglaises, espagnoles et portugaises, poussant Joseph et Jourdan devant lui, les contraignit d'en venir aux mains près de Victoria. Toute la ligne française fut culbutée (juin 1813); Joseph ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval; et bientôt l'Espagne ne vit plus de Français que dans les places de Catalogne, encore occupées par le général Suchet. Napoléon, de son côté, hasarde toute sa fortune dans les deux batailles de Lutzen et de Bautzen, où il arrache avec peine la victoire à l'armée combinée des Prussiens et des Russes. Quoique lié à Napoléon par le mariage de sa fille, l'empereur d'Autriche avait repris la neutralité : il offre sa médiation et

menace de se déclarer contre celui des deux partis qui mettra des obstacles à la paix. Napoléon ne veut de paix qu'aux conditions qu'il dictera lui-même : il jure que quand les ennemis seraient campés à Montmartre, il ne cédera pas un village de ses conquêtes. Cette aveugle obstination détermina François II à entrer dans la ligue Européenne ; le roi de Bavière en fit autant, et dès-lors la balance ne fut plus égale. Bientôt Napoléon se vit chassé de Dresde, cerné de toutes parts, et renfermé dans un espace qui n'avait pas dix lieues de tour. Enfin il fut attaqué sous les murs de Leipsick, par trois cent mille hommes et neuf cents pièces de canon. Il avait pour lieutenans, outre le roi de Saxe, son fidèle allié Murat, qu'il avait fait roi de Naples ; Berthier, le principal instrument de ses anciennes victoires ; les maréchaux Ney, Oudinot, Augereau, Marmont, Mortier. A la tête de l'armée Européenne paraissaient les deux empereurs, François et Alexandre ; Guillaume, roi de Prusse ; Bernadotte, jadis l'un des généraux de Napoléon, et alors héritier du royaume de Suède ; Platow, chef des Cosaques ; Schwartzemberg, généralissime des Autrichiens ; Bénigsen, suivi de toutes les forces russes ; Blücher, suivi de toutes les armées prussiennes. On se battit pendant deux jours avec un égal acharnement ; le 18 octobre parut, et les alliés décidés à l'emporter, reprirent l'action avec une nouvelle ardeur. Après une longue résistance, les Français commençaient à reculer, lorsque les troupes saxonnes postées à leur gauche, au lieu d'attaquer l'ennemi, se rangèrent de son côté, et tournèrent leurs armes contre leurs alliés. Cette défection accéléra la défaite des Français. On profita des ténèbres pour se soustraire aux coups de l'ennemi. A quelque distance de Leipsick, une rivière profonde coupait la route ; elle aurait dû

être couverte de ponts, et elle n'en avait qu'un seul fort étroit. Dès que Napoléon eut mis ce pont entre lui et les vainqueurs, il le fit sauter, et leur sacrifia ainsi d'un seul coup le tiers de son armée, qui était encore au-delà de la rivière, avec presque toute l'artillerie et les bagages. Réduit à soixante-dix mille hommes, reste de tant d'armées florissantes, harcelé par les Cosaques, arrêté près de Hanau par une armée de Bavarois, il ne dut qu'au dévouement de sa garde l'avantage de se faire jour, et de continuer sa retraite jusqu'au Rhin (1813).

Alors enfin s'évanouit pour Napoléon le rêve si long de la monarchie universelle. Rien néanmoins ne put le déterminer à la paix. A peine arrivé à Paris, il doubla les impôts, et ordonna une levée de trois cent mille hommes. Le sénat, depuis longtemps accoutumé à encenser ses caprices, applaudit à cette mesure désastreuse; il n'en fut pas de même du corps législatif: il arrêta de vigoureuses remontrances, qui lui méritèrent l'honneur d'être dissous sur-le-champ.

Les alliés passèrent le Rhin sur divers points à la fois (21 décembre 1813). Sans s'arrêter au siége des forteresses, ils inondèrent les provinces de l'Est, et se dirigèrent sur Paris. Napoléon étonné d'une invasion si formidable, essaya d'en retarder la marche par des négociations. Elles s'ouvrirent en effet; mais les armées combinées n'en avancèrent pas moins de toutes parts. Déjà la Franche-Comté, l'Alsace, la Bourgogne, la Lorraine étaient envahies, et les alliés entraient dans les plaines de la Champagne, lorsque Napoléon entreprit de les arrêter. Châlons-sur-Marne était le rendez-vous des troupes. Il y trouve soixante-mille hommes avec lesquels il va surprendre Blücher à Brienne. Ce général forcé de se retirer, prend sa revanche deux jours après, et réduit Napoléon à rétrograder vers

Troyes (1er février). Cette retraite précipitée lui coûta plus de vingt mille conscrits qui jetèrent leurs armes et disparurent dans les bois. De tous les rangs sortaient des plaintes amères et des cris de désespoir. L'armée semblait être à la veille de se dissoudre, quand elle fut jointe par la vieille garde impériale : ce renfort la retint sous les drapeaux, et la fit monter à quarante-cinq mille hommes.

Napoléon, après avoir arrêté les alliés durant huit jours aux portes de Troyes, se retirait suivi par Schwartzemberg, lorsqu'il apprit que l'avant-garde de Blücher était près d'atteindre Meaux. Tout à coup, par un de ces traits d'audace qui lui étaient familiers, il fait avec quarante mille hommes d'élite une marche forcée de la Seine à la Marne, à travers des chemins affreux, tombe le 11 février sur cette avant-garde à Montmirel, la renverse et la pousse au-delà de la Marne, d'où elle va se réfugier à Reims. De là il fond sur Blücher lui-même, et le force à rétrograder jusqu'à Châlons. Il n'en fallut pas davantage pour publier que l'armée de Blücher était anéantie. Battus à Montereau, les alliés qui, après l'affaire de Montmirel, avaient refusé un armistice que demandait Napoléon, proposent à leur tour l'armistice ou la paix elle-même ; ils lui garantissent son trône, et n'y mettent pour condition que l'occupation temporelle de Paris : mais Napoléon, enivré des succès qu'il vient d'obtenir, déchire le papier qui contenait ces propositions, en s'écriant : *Je suis plus près de Vienne qu'ils ne le sont de Paris !*

Après plusieurs combats où les succès furent également balancés de part et d'autre, Napoléon résolut enfin de se jeter sur les derrières de l'armée ennemie, et de l'obliger à reculer pour n'être pas coupée ; mais il ne vit pas que cette manœuvre allait ouvrir aux alliés tous les chemins de la capitale. En effet ceux-ci exécutèrent leur projet

avec une habileté et une activité qui ne leur étaient pas ordinaires. Laissant un corps de dix mille chevaux pour faire croire à Napoléon que toute l'armée continuait à le suivre par-delà Vitry, ils se mirent en marche sur-le-champ. Paris n'était couvert que par Marmont et Mortier. Ils furent rencontrés près de Vitry par Schwartzemberg, qui les culbuta et les poussa l'épée dans les reins jusqu'à Meaux, d'où ils portèrent l'alarme dans la capitale. Cependant Napoléon cherchait l'armée combinée sur les confins de la Lorraine, et elle touchait aux portes de Paris. Cette accablante nouvelle lui parvint le 27 mars au soir. Il aurait pu en moins de quarante-huit heures, par la route de Châlons, se rapprocher assez des alliés pour inquiéter leurs derrières, et peut-être faire échouer leur entreprise; mais l'esprit de vertige qui le possédait, le fit errer du côté de Vassy, et ce ne fut que le 29 qu'il repassa par Troyes, se dirigeant sur Paris. Les alliés y étaient arrivés ce jour-là même, au nombre de deux cent mille hommes. Le lendemain, 30 mars, ils emportèrent toutes les hauteurs du nord : ils allaient forcer les barrières, et pénétrer dans les faubourgs l'épée à la main, lorsque Marmont, renonçant à une défense inutile et périlleuse, demande à capituler. Il en était temps. Napoléon laissant son armée en arrière, était accouru presque seul à quatre lieues de Paris, et avait envoyé l'ordre de se défendre à outrance, jusqu'à l'arrivée du secours qu'il amenait. Heureusement pour Paris et pour la France, la capitulation était signée lorsque l'ordre fatal arriva.

Paris n'avait plus à craindre les horreurs de la guerre; mais les esprits flottaient incertains dans l'attente du gouvernement qui allait fixer le sort de la France. Les royalistes profitèrent de ce moment d'hésitation pour s'emparer de l'opinion pu-

blique. Dès le matin du 31 mars, ils se répandent dans les divers quartiers de la capitale, et arborent la cocarde blanche. Peu à peu leur élan se communique aux Parisiens, et bientôt l'on entend crier de toutes parts : *vive le roi, vivent les Bourbons!* A midi, Alexandre et Guillaume firent leur entrée dans Paris, tous deux à cheval, entourés d'une foule de princes et de généraux, et suivis de cinquante mille hommes d'élite, au son des trompettes et d'une musique guerrière.

XXIIIe ENTRETIEN.

LOUIS XVIII. (1814-1820).

Le 1er avril, la Municipalité de Paris renonça, par un acte solennel, à l'obéissance de Napoléon, et redemanda Louis XVIII. Le lendemain, le sénat fit la même rénonciation. A Fontainebleau cependant, Napoléon, soit désespoir, soit illusion sur l'état de ses affaires, parlait encore de marcher sur Paris. Il fallut que ses généraux lui apprissent qu'il n'était plus Empereur, et que la France avait un Roi. Cette nouvelle lui fit répandre des larmes, et il ne parut se consoler que par la cession que les puissances confédérées lui firent de la petite île d'Elbe, avec six millions de revenu. Ni son épouse, ni son fils, ni ses parens ne le suivirent. L'archiduchesse Marie-Louise obtint le duché de Parme et de Plaisance, pour elle et son fils. Sa mère, ses sœurs et son frère se retirèrent à Rome, où le pape, long-temps son captif, eut la générosité de leur donner un asile.

Tandis que l'ex-empereur, en route pour son île, traversait, au milieu des imprécations pu-

bliques, cette France qui jadis l'élevait jusqu'aux nues, les progrès de la restauration s'étendaient au loin, et les lis reparaissaient d'un bout du royaume à l'autre. Une députation solennelle était allée en Angleterre porter aux pieds de Louis XVIII les vœux de son peuple. Ce fut le 25 avril qu'il quitta Douvres, et mit à la voile, accompagné de la duchesse d'Angoulême, du prince de Condé et du duc de Bourbon son fils. Depuis un mois, monsieur, comte d'Artois, était entré en France par l'Est, tandis qu'à l'autre extrémité de la France, le duc d'Angoulême avait été reçu dans Bordeaux avec des transports de joie inexprimables. Louis XVIII sort du vaisseau; il met enfin le pied sur le sol de la patrie, au milieu des cris d'allégresse. De Calais, il s'avance vers sa capitale, où il fait le 3 mai son entrée solennelle. Les spectateurs étaient toutes les nations de l'Europe, qui, mêlées et confondues parmi des milliers de Français, partageaient leur ivresse, et semblaient ne plus former avec eux qu'un même peuple.

Le Roi se hâta de travailler à la guérison des plaies faites à la France par vingt-cinq ans de malheurs. Il conclut avec les souverains alliés une paix qui étendait les anciennes limites du royaume; qui lui rendait une partie de ses colonies, qui ne lui coûtait ni places fortes, ni contributions, ni même le sacrifice d'aucuns de ces monumens des arts dont nous étions redevables à nos conquêtes. Tous ces avantages furent le fruit de la pleine confiance et de la haute estime des alliés pour le Roi. Il n'y eut pas de prisonniers à racheter: Louis XVIII, même avant son retour, avait obtenu de l'empereur Alexandre la délivrance de quatre-vingt-dix mille Français captifs en Russie. Bientôt après, il jugea à propos de donner à son peuple une Charte Constitutionnelle, qui établissait deux Chambres, celle des Pairs nommés par le Prince, et celle des Dé-

putés des Départemens : c'était de la coopération de ces deux Chambres que les lois proposées par le Roi tiraient leur force et devenaient lois de l'Etat. En même temps, malgré les seize cents millions de dettes dont Napoléon avait laissé la nation obérée, l'on vit renaître le crédit public, refleurir les manufactures, et les bienfaits de la paix se répandre dans toutes les classes de la société. (1814) Nous reprenions enfin notre place dans la grande famille de l'Europe, et déjà les bienfaits d'une paix si long-temps désirée, se faisaient sentir jusque dans un autre hémisphère.

C'est au milieu de tant de sujets de joie et de prospérité, que tout à coup Bonaparte s'échappa de son île. Dès les premiers jours du mois de mars (1815), il parut sur les côtes de la Provence. Sa marche fut rapide, et les moyens de résistance qu'on lui opposa devinrent, par la trahison, autant de moyens d'invasion. Le maréchal Ney, envoyé contre lui, avait promis au Roi que, s'il pouvait l'atteindre, il le ramènerait à Paris dans une cage de fer; et, quelques jours après, il fait déclarer pour l'usurpateur l'armée destinée à le combattre. Il en fut de même sur toute la route; les forces rassemblées pour arrêter le torrent ne firent que le grossir par leur défection, et en alimenter la violence. Le Roi, trahi par l'armée qui avait juré de le servir, se vit contraint de quitter Paris, et de prendre le chemin de la Flandre. Le lendemain, 20 mars, Bonaparte se présenta aux portes de la capitale, où il n'entra cependant qu'à la faveur des ténèbres. Quelques heures après, une proclamation apprit aux Français que l'Empereur, qu'ils avaient rappelé, était rendu à leurs vœux.

Ce n'étaient pas seulement les puissances étrangères que ce retour appelait aux armes. La Vendée fit entendre le cri de guerre, et plusieurs villes du midi de la France suivirent son exemple. Cepen-

dant la fille de nos rois faisait de vains efforts à Bordeaux pour ramener à la fidélité les soldats de la garnison; vainement aussi son époux, le duc d'Angoulême, luttait contre l'usurpateur dans les plaines du Dauphiné : trahi par presque tous les soldats de ligne, il se vit dans la nécessité de capituler. La Providence, qui veillait sur sa tête, voulut que Bonaparte, menacé par un million d'hommes, n'osât lui ôter la vie, et qu'il songeât trop tard à s'en faire un otage contre la vengeance que l'Europe armée s'apprêtait à tirer de lui.

Tous les moyens imaginables pour se procurer des hommes et de l'argent sont mis en œuvre par Napoléon. Il rassemble au champ de Mars un nouveau corps législatif, et, après en avoir harangué les membres, qui tous lui prêtent serment de fidélité, il part pour aller se mettre à la tête d'une armée nombreuse rassemblée sur les frontières du nord. Wellington et Blücher, à la tête des Anglais et des Prussiens, se tenaient également sur les confins de la Belgique. Le 16 juin, Bonaparte eut sur les Prussiens, près de Fleurus, un avantage qu'il ne manqua pas de publier comme une victoire signalée; le 18, il tourna contre Wellington, qui l'attendait dans une forte position à Waterloo. Alors eut lieu cette bataille déplorable, où l'on vit périr les deux tiers de l'armée française, malgré les prodiges de valeur de nos vieux soldats, qui avaient résolu de mourir ou de remporter la victoire. Ceux qui avaient échappé au carnage rentrèrent en France dans le plus affreux désordre, et tout ce qui avait été traîné de force aux combats, se hâta de regagner ses foyers. Bonaparte, échappé de Waterloo, fit à Paris l'entrée qui convenait à un fugitif. Quelques jours après, il se vit contraint de renoncer au titre d'Empereur. Les deux Chambres instituées par lui, et composées en partie de

ses créatures, n'ayant plus rien à espérer d'un homme perdu, l'abandonnèrent. Wellington entra brusquement en France à la suite des débris de l'armée fugitive, et bientôt il parut à la vue de Paris. La partie du nord était encore mieux fortifiée que l'année précédente. Le général anglais la laissa pour se porter au sud, qui était presque sans défense. Il fallut céder. L'armée française fut réduite, en vertu de la capitulation, à se retirer au midi de la Loire ; et Paris, débarrassé de son influence, apprit avec transport que le Roi était à Saint-Denis. Le 8 juillet, Louis rentra dans sa capitale au milieu des plus vives acclamations. Bonaparte, tout près d'être saisi, n'eut d'autre ressource que de se livrer lui-même aux Anglais. On lui laissa la vie ; mais, pour lui ôter désormais le pouvoir de troubler les nations, on le confina sur le rocher de Sainte-Hélène, situé dans l'Océan Atlantique, et à une grande distance de toutes les contrées habitables (1815).

Tranquille au milieu du carnage, Bonaparte voyait de sang-froid les milliers de victimes immolées à son ambition, les monceaux de cadavres qui lui avaient donné la victoire; et jamais il ne lui échappa un de ces mouvemens de pitié qui caractérisent un cœur sensible aux maux de l'humanité. *Dans une bataille*, disait-il, *les hommes ne sont rien, les minutes sont tout.* On pourra juger à quel point il fut fidèle à ses maximes, quand on saura que, d'après les calculs les plus modérés, son généralat et son règne ont coûté la vie à trois millions cinq cent mille Français, et à plus de quatre millions d'hommes des autres nations. Un tel homme, s'il pouvait conquérir un empire, était incapable de le conserver et de le transmettre à sa postérité. Sa première domination avait été de quinze ans; la seconde ne passa pas trois mois;

mais celle-ci, dans sa courte durée, fut incomparablement plus funeste à la France, que n'avaient été les quinze années de son consulat et de son empire. La haute estime que les vertus et les malheurs de Louis XVIII avaient inspirée aux puissances alliées, la sauva d'un démembrement; mais, du reste, ce ne fut plus la générosité qui décida de son sort. Pour obtenir la paix, il fallut céder plusieurs points importans sur les frontières, abandonner pour cinq années presque toutes les forteresses du nord avec leur territoire, à la garde des troupes étrangères, restituer tous les monumens des arts, revendiqués par les diverses nations, et enfin s'engager à des contributions immenses.

Louis XVIII, à peine remonté sur le trône, se hâta de dissoudre les restes de l'armée, échappés au massacre de Waterloo; puis il s'occupa de l'épuration des administrations, des tribunaux, des corps littéraires. Ces actes de rigueur furent tempérés par une amnistie générale, dont on n'excepta qu'un très-petit nombre des principaux auteurs de la dernière rébellion. Il en coûta la tête à deux des plus marquans, au maréchal Ney et au général Labédoyère. Murat venait d'avoir le même sort dans le royaume de Naples, où il avait entrepris de rentrer à main armée. Louis XVIII, fidèle interprète des derniers vœux du roi martyr et de son épouse, voulait étendre sa clémence jusque sur les régicides; mais ils ne purent trouver grâce devant la Chambre des Députés des Départemens qui les condamna à un exil perpétuel. Depuis ce temps, quelques légères révoltes ont été heureusement apaisées, et la France jouissait encore une fois d'un bonheur auquel elle ne semblait pas devoir aspirer, lorsqu'un horrible attentat est venu de nouveau la plonger, ainsi que son Roi, dans le deuil et l'affliction. Un monstre, sorti

des enfers, l'infâme Louvel, avait conçu l'horrible projet d'assassiner la famille royale, que son inépuisable bonté rendait de jour en jour plus chère à tous les Français. Le 12 février (1820), cet exécrable assassin saisit l'instant où le plus jeune de nos princes, le duc Charles de Berry, sortait de l'Opéra, pour lui enfoncer un poignard dans le sein. L'auteur du forfait n'avait heureusement aucun complice; arrêté dans l'instant où il venait de le consommer, il ne tarda pas à l'expier sur un échafaud. La respectable et courageuse épouse du prince infortuné ravi à notre amour, portait dans son sein un gage précieux de sa tendresse. Depuis cet événement fatal, nous adressions au ciel les vœux les plus ardens pour qu'il daignât perpétuer par un nouveau rejeton la race chérie de nos Rois. Sensible à nos prières, l'Être suprême a daigné les exaucer, et le *duc de Bordeaux*, destiné par la Providence à régner un jour sur les Français, ne peut manquer de réaliser pour eux cet espoir de gloire et de félicité qu'ils fondaient, avec raison, sur les vertus de son auguste père.

XXIVe ENTRETIEN.

De l'étude de la Chronologie et de l'Histoire.

ERASTE. Je me propose dans cet entretien de vous apprendre comment il faut étudier la Chronologie et l'Histoire.

Pour les élémens de Chronologie, le moyen le plus court est de copier des tables. En cela, il y a un ordre à suivre, c'est de ne placer dans vos premières tables que les époques : vous en ferez ensuite de plus complètes, observant toujours de n'augmenter une table que lorsque vous l'aurez plusieurs fois écrite de mémoire. La Chronologie

élémentaire ne consiste que dans une série de dates : elle forme la chaîne générale des événemens consignés dans les archives de l'Histoire, et classe les événemens précisément à la place et dans l'ordre des temps qui leur conviennent.

La multiplicité des faits ne donne que des idées confuses, quand ils ne sont pas arrangés avec beaucoup d'ordre. Un événement fameux et de nature à faire époque, doit être pour la Chronologie, ce qu'une capitale ou une ville considérable est pour la Géographie. Les événemens d'une moindre importance viennent se ranger autour d'un événement majeur, comme toutes les petites villes, bourgs et autres lieux, sans conséquence. Voici une table chronologique des époques les plus remarquables avant l'ère vulgaire, qui peut vous servir de modèle pour d'autres tables du même genre.

	Epoques.
Adam, ou la Création.	1
Noé, ou le Déluge universel.	1656
Ninus et Sémiramis, premier royaume d'Assyrie.	1806
Menès, premier roi d'Egypte.	1814
Première dynastie des empereurs de la Chine.	1824
Naissance de Moïse.	2433
Cécrops fonde Athènes..	2448
Cadmus fonde Thèbes	2454
Institution des Jeux Isthmiques. . . .	2683
Expédition des Argonautes	2741
Codrus, dernier roi d'Athènes.	2909
David et Salomon.	2992
Lycurgue à Sparte.	3078
Didon fonde Carthage.	3125
Chute du premier empire d'Assyrie sous Sardanapale.	3184
Jeux Olympiques établis.	3228

Epoques.

Rome fondée 3253
Les Horaces et les Curiaces. 3333
Les sept Sages de la Grèce. 3410
Fondation du grand empire des Perses par Cyrus. 3467
Miltiade à Marathon. 3514
Léonidas aux Thermopyles. 3525
Pausanias et Aristide à Platée. 3525
Périclès à Athènes. 3535
Temps de Platon. 3576
Xénophon et les dix mille. 3603
Mort de Socrate. 3604
Gaulois en Italie. 3613
Philippe, roi de Macédoine. 3646
Mort d'Alexandre-le-Grand. 3680
Archimède. 3720
Première guerre punique, dure vingt-trois ans. 3740
Deuxième guerre punique, dure sept ans. 3786
Scipion 1er., Africain. 3797
Troisième guerre punique, dure quatre ans. 3835
Ruine de Carthage. 3837
Marius bat les Cimbres. 3902
Scylla, dictateur. 3922
Cicéron, Catilina. 3941
Premier triumvirat, César, Pompée et Crassus 3944
Mort de César. 3960
Deuxième triumvirat, César-Octavien, Antoine et Lépide. 3961
Bataille d'Actium. 3973
César-Octavien, nommé *Auguste*. . . 3977
Auguste, maître du monde, paix universelle. 3993
Naissance de J.-Ch. 4004

De l'étude de l'Histoire.

L'Histoire est le récit des événemens passés : son but est de nous instruire, en nous présentant le tableau de ce qui a été, pour prévoir ce qui sera. Elle mérite d'autant plus l'attention, qu'elle présente à l'esprit le grand spectacle des différentes passions qui ont agité les hommes dans tous les siècles ; les vertus qui font le bonheur de l'humanité, et qu'on doit imiter ; les vices qui dégradent les mortels, et qu'on doit fuir. Dans l'Histoire, on trouve des instructions relatives à tous les états, à tous les emplois, où l'honnête homme peut servir la patrie, en assurant son propre bonheur.

Ce qu'on doit chercher dans l'Histoire, préférablement à tout le reste, c'est la vérité. Un bon maître ne souffrira jamais que ses disciples fassent plus de cas de l'éloquence d'un historien, que de son exactitude et de sa fidélité à rapporter les faits. La plupart des antiquités de tous les peuples, sont pleines de fables et de ténèbres. Cependant l'Histoire des peuples anciens fournit des particularités fort intéressantes par rapport aux mœurs, aux lois, au gouvernement, aux arts et aux sciences. Avec l'esprit d'une saine critique, on peut en tirer des lumières, et éviter les erreurs de quelques auteurs trop crédules.

La connaissance de l'Histoire grecque et romaine est principalement nécessaire, puisque les Grecs et les Romains furent nos maîtres et nos modèles. L'Histoire moderne, à commencer depuis l'établissement de la monarchie française, est sans doute d'une nécessité plus absolue que l'Histoire ancienne ; mais elle présente beaucoup de difficultés, et exige une étude particulière. Il faut consulter ceux qui ont le mieux écrit chaque

partie séparément, afin de ne point s'égarer dans ce vaste labyrinthe. L'Histoire ecclésiastique, presque toujours liée, depuis Constantin, aux affaires politiques, marche avec l'Histoire profane, et ne peut en être séparée. L'essentiel n'est pas de savoir beaucoup, mais de bien savoir; et le principal avantage des études publiques, doit être de diriger sur un bon plan les études particulières. Il y a beauconp d'auteurs où l'on peut puiser des connaissances historiques.

Une des choses qui peuvent le plus contribuer à mettre de l'ordre et de la clarté dans cette étude, est de distribuer tout le corps d'une Histoire en certains intervalles, qui présentent à l'esprit comme un plan général de toute cette Histoire, qui en montrent les principaux événemens, et qui en fassent connaître la suite et la durée : ces divisions ne doivent pas être trop multipliées; autrement elles pourraient causer de l'embarras et de l'obscurité. Enfin, pour donner une idée générale de l'Histoire, il ne faut prendre que la substance des choses, et laisser à part les difficultés chronologiques, les recherches infructueuses, les noms et les faits dignes d'oubli.

FIN.

TABLE
DES ENTRETIENS.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'Homme, considéré par rapport à la culture de son esprit.

PREMIER ENTRETIEN. *Avantages de l'Education; nécessité de s'instruire.* Pag. 1

IIe. ENT. *Sur la Logique, ou principes propres à former la raison, avant de s'appliquer à l'étude de la Religion et de la Morale.* 7

IIIe. ENT. *De Dieu.* 18

IVe. ENT. *De l'Ancien Testament.* 24

V^e. ENT. *Du Nouveau Testament; nécessité de lire l'Écriture Sainte.* 31

VIe. ENT. *Des ouvrages de Dieu; des anges et des hommes.* 40

VIIe. ENT. *Péché du premier homme, et ses suites.* 46

VIIIe. ENT. *Tableau historique de la Religion, depuis le péché de l'homme jusqu'à la vocation d'Abraham.* 49

IXe. ENT. *Tableau historique de la Reli-*

gion, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la sortie d'Egypte. Pag. 56

X^e. ENTRETIEN. *Tableau historique de la Religion, depuis la sortie de l'Égypte, jusqu'à la construction du temple de Jérusalem.* 66

XIe. ENT. *Tableau historique de la Religion, depuis la construction du temple jusqu'à la captivité de Babylone.* 80

XIIe. ENT. *Tableau historique de la Religion, depuis la fin de la captivité jusqu'à la venue du Messie.* 98

XIIIe. ENT. *De Jésus-Christ.* 106

XIVe. ENT. *Tableau historique de la Religion, depuis la descente du Saint-Esprit jusqu'au quatrième siècle.* 118

Principaux hérésiarques durant les trois premiers siècles, et conciles qui les ont réprimés. 133

XVe. ENT. *Tableau historique de la Religion, depuis le quatrième siècle jusqu'au septième.* 137

Principaux hérésiarques, depuis le quatrième jusqu'au septième siècle, et conciles qui les ont réprimés. 143

XVIe. ENT. *Tableau historique de la Religion, depuis le septième siècle jusqu'au onzième.* 148

Principaux hérésiarques, depuis le

septième jusqu'au onzième siècle, et conciles qui les ont réprimés. Pag. 154

XVIIe. Entretien. *Tableau historique de la Religion, depuis le onzième jusqu'au seizième siècle.* 155

Principaux hérésiarques, depuis le onzième jusqu'au seizième siècle, et conciles qui les ont réprimés. 162

XVIIIe. Ent. *Tableau historique de la religion, depuis le seizième siècle jusqu'au dix-huitième* (1789.) 164

Principaux hérésiarques, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, et conciles qui les ont réprimés. 169

XIXe. Ent. *Tableau historique de la Religion, depuis la révolution française 1789, jusqu'à nos jours.* 170

XXe. Ent. *Conclusion.* 176

SECONDE PARTIE.

De l'Homme, considéré par rapport à la culture de son esprit.

Premier Entretien. *Sur la Mythologie en général.* 180

IIe. Ent. *Des Dieux de la première classe.* 184

IIIe. Entretien. *Des Dieux de la seconde, de la troisième et de la quatrième classes.* Pag. 211

IVe. Ent. *Sur la Physique; et premièrerement des propriétés générales des Corps.* 237

V^e. Ent. *Des propriétés secondaires, ou des Accidens des corps. De l'Attraction, de l'Electricité et de la Vertu Magnétique.* 245

VIe. Ent. *De la Sphère, du mouvement des Astres, et des Phénomènes qui en résultent.* 252

VIIe. Ent. *De l'Air, du Feu et de la Lumière.* 273

VIIIe. Ent. *Idée générale du globe terrestre, et de tout ce qu'on y remarque.* 289

IXe. Ent. *Sur les connaissances préliminaires de la Géographie.* 312

X^e. Ent. *Description générale de l'Europe.* 320

Tableau *des quatre-vingt-six Départemens de la France, avec leurs Chefs-Lieux et Sous-Préfectures.* 325

Tableau *comparatif des anciennes et nouvelles Divisions de la France, avec les principales productions de chaque Département.* 333

XIe. ENTRETIEN. *De l'Asie.* Pag. 365

XIIe. ENT. *De l'Afrique.* 375

XIIIe. ENT. *De l'Amérique.* 383

XIVe. ENT. *Tableau général de l'Histoire de France, sous les rois de la première race.* 392

XVe. ENT. *Tableau général de l'Histoire de France, sous les rois de la seconde race.* 402

XVIe. ENT. *Tableau général de l'Histoire de France, depuis le règne de Hugues Capet, chef des rois de la troisième race, jusqu'à celui de Saint-Louis.* 413

XVIIe. ENT. *Tableau général de l'Histoire de France, depuis le règne de Saint Louis, jusqu'à celui de François I.* 422

Deuxième branche des rois Capétiens, dite BRANCHE DES VALOIS. 429

XVIIIe. ENT. *Tableau général de l'Histoire de France, depuis le règne de François premier jusqu'à celui de Louis XIII.* 443

XIXe. ENT. *Tableau général de l'Histoire de France, depuis le règne de Louis XIII, jusqu'à l'année* 1792. 455

Anecdotes sur Louis XVI et sur le Dauphin son fils, Louis XVII. 478

XXe. Entretien. *Gouvernement républicain*, (1793-1799). Pag. 481
XXIe. Ent. *Consulat*, (1799-1804.) 495
XXIIe. Ent. *Empire*, (1804-1814.) 497
XXIIIe. Ent. *Louis XVIII.* (1814-1820.) 510
XXIVe. Ent. *De l'étude de la Chronologie et de l'Histoire.* 516

Fin de la Table.

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Atlas et Tables élémentaires de Géographie ancienne et moderne, destinés à l'éducation de la Jeunesse, et indispensables pour tous ceux qui s'occupent de Géographie, ou qui l'enseignent. Ouvrage enrichi de *trente-deux cartes enluminées*, dont vingt-une propres à la partie géographique moderne de cet Atlas, et servant à la comparaison des anciennes divisions avec les nouvelles de la France en Départemens, Préfectures et Sous-Préfectures: trois, pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte, dont une représentant le Temple de Jérusalem; quatre, pour le monde connu des Anciens et la division de l'empire romain; et quatre enfin, pour l'intelligence des OEuvres d'Horace et de Virgile. Le tout, cartes et texte, revu d'après les actes du congrès de Vienne, et les traités de Paris, de 1814 et 1815, et autres, et suivi d'un Vocabulaire Géographie, donnant l'explication de tous les termes nécessaires à l'étude de cette Science; et d'une Table des Matières, *Paris*, 1821, *in*-8°.

Les trente-deux Cartes seules, *sans texte.*

Cet Atlas est depuis son origine adopté dans les Ecoles Militaires, Colléges, Séminaires, Pensionnats de Demoiselles, etc.

Calendrier perpétuel et historique, fondé sur les principes des plus célèbres astronomes, tels que Copernic, Galilée, Clavius, Cassini, Newton, Lahire, Lalande, etc., par M. P. Dantal, *in*-8°.

Cours de Rhétorique et de Belles-Lettres, par Hugues Blair, Docteur en Théologie de la Société Royale d'Edimbourg, l'un des ministres de l'Eglise cathédrale, professeur de Rhétorique et de Belles-Lettres à l'Université d'Edimbourg; traduit de l'anglais par M. P. Prevost, Professeur de Philosophie à Genève, Correspondant de l'Institut national, de l'Académie royale de Berlin, des Sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, etc.; seconde édition, revue, corrigée et augmentée des passages omis, dont quelques-uns nouvellement traduits par l'Auteur, et d'autres en texte original anglais, qui n'ont pu être rendus convenablement en français, *Paris*, 1821, 2 vol. *in*-8°., de 1280 pages.

Grandeur (la) de Dieu dans les merveilles de la nature, poème par Dulard, huitième édition, *Paris*, 1820, *in*-12.

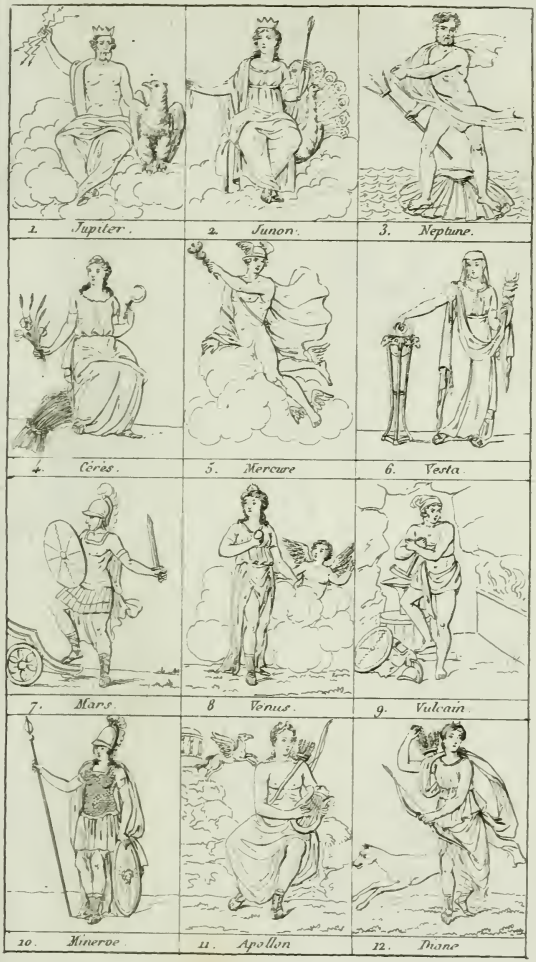
Histoire abrégée de la Religion, par Lhomond, *Paris*, *in*-12.

Histoires et Paraboles du P. Bonaventure, *Paris*, 1820, *in*-18.

Suite desdites Paraboles du P. Bonaventure, *Paris*, 1820, *in*-18.

Histoire du Roi Henri-le-Grand, par Hardouin de Beaumont de Péréfixe, Archevêque de Paris, et Précepteur de Louis XIV; nouvelle édition, conforme au texte d'Elzévir de 1661, augmentée du Portrait de Henri IV, d'un *fac simile* de son écriture, et de Sommaires chronologiques en marge, dédiée à la Jeunesse Française, *Paris*, 1821, *in*-12.

Leçons élémentaires d'Histoire naturelle, par demandes et par réponses, *à l'usage des enfans*, par le même; nouvelle édition, revue par l'Auteur, *ornée de six planches*, contenant un grand nombre *de figures*, *Paris*, 1819, *in*-12.



Les Dieux du Conseil

13. Bacchus.

14. Les Graces.

15. Cupidon.

16. Amphitrite.

17. Saturne.

18. Cybèle.

19. Pluton.

20. Flore.

21. Hercule.

22. Pomone.

23. Pan.

24. Bellone.

25. Polymnie. 26. Thalie. 27. Melpomène.

28. Euterpe. 29. Terpsichore. 30. Erato.

31. Calliope 32. Uranie 33. Clio

Les Muses.

35. Esculape.

36. Proserpine.

37. Eole.

38. Hebé.

39. Morphée.

40 La Fortune

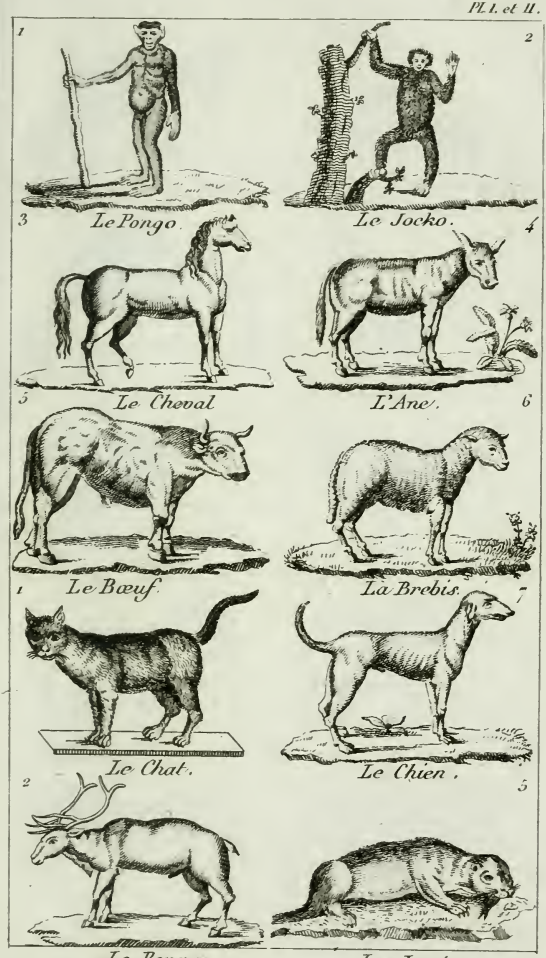
41. Momus.

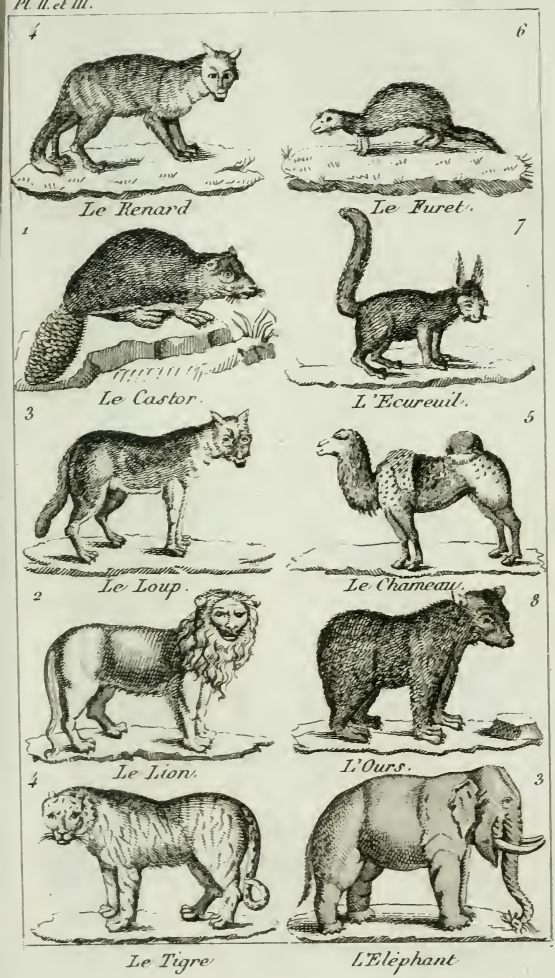
42 Les Syrènes.

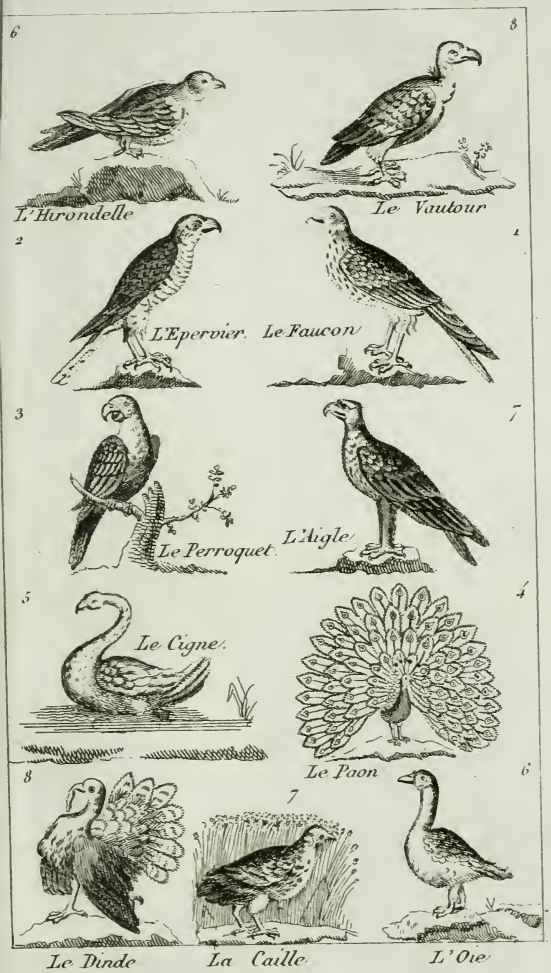
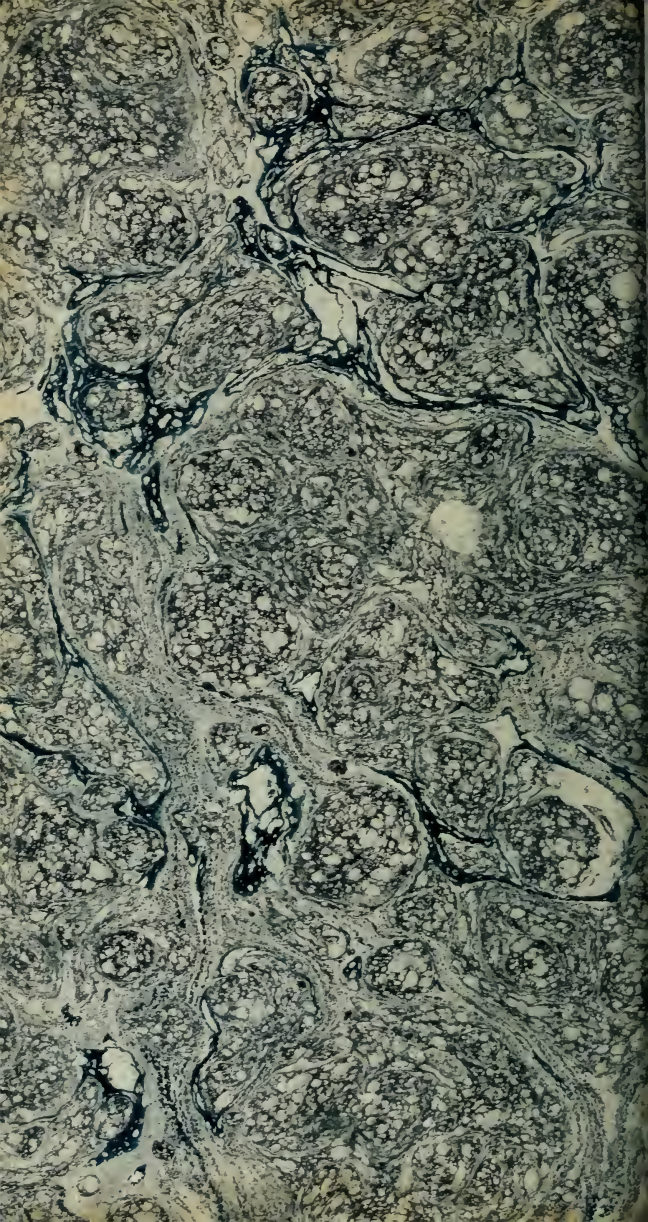
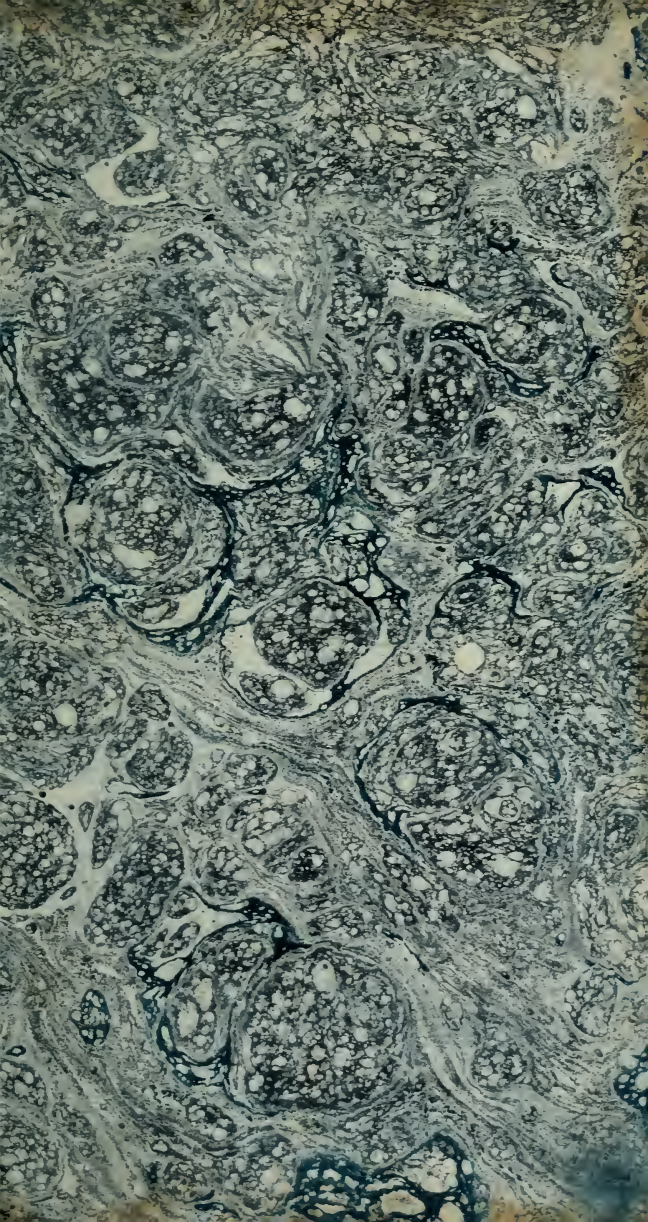
43. Harpocrate.

44 Les Parques.

Divinités inférieures


1
2
3
Le Pongo.
Le Jocko.
4
5
Le Cheval
L'Ane.
6
1
Le Bœuf.
La Brebis.
7
Le Chat.
Le Chien.
5
2
Le Renne.
La Loutre.


4
6
Le Renard
Le Furet.
1
7
Le Castor.
L'Ecureuil.
3
5
Le Loup.
Le Chameau.
2
8
Le Lion.
L'Ours.
4
3
Le Tigre
L'Eléphant


6
8
L'Hirondelle
Le Vautour
2
1
L'Epervier.
Le Faucon
3
7
Le Perroquet.
L'Aigle
5
4
Le Cigne.
Le Paon
8
7
6
Le Dinde
La Caille
L'Oie